DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE

FAITE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

DE 1833 A 1837,

ET PUBLIÉE

PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Deuxième Partie.

Beaux-Arts, Monuments Historiques, Plans et Topographie des Cités Antiques.

PAR CHARLES TEXIER,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

GRAVURE DE LEMAITRE.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1849.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0001

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0002

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CAPPADOCE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0003
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0004

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CAPPADOCE.

Si l'origine des peuples qui occupaient les provinces occidentales de l'Asie Mineure laisse à la critique quelques points qui ne sont pas encore complétement éclaircis, on a du moins, pour appuyer les hypothèses que nous avons présentées, des données historiques suffisantes, et faciles à rassembler. Il n'en est pas de même des nations établies à l'orient du fleuve Halys; soumises à des vicissitudes sans nombre, formées d'agglomérations de peuples divers dont l'origine est inconnue, nous n'avons pas même, pour nous guider, les monuments anciens, dont le caractère indique les différentes phases d'une civilisation. Des grottes taillées dans les rochers, voilà les seuls vestiges que la Cappadoce antique offre à l'observation.

Les anciens ont regardé les Cappadociens comme une race composée d'un mélange de Syriens et de peuples parlant un langage barbare, dernier reste peut-être des aborigènes de la partie occidentale, repoussés par les migrations d'Europe. Le caractère de la contrée eut certainement une influence notable sur la physionomie des habitants. Jamais le goût des arts ne se révéla chez eux; vivant dans de grandes plaines sans arbres, occupant des villes sans murailles, adonnés uniquement à des travaux d'une agriculture ingrate, on les voit seulement prospérer comme pasteurs, et c'est l'élève du bétail de toute espèce qui fait la principale richesse de leurs princes. Ce trait les rapproche des Syriens du sud, et à défaut de documents historiques qui attestent l'introduction de la population syrienne en Cappadoce, nous devons avouer que le caractère particulier des ouvrages des Cappadociens a plus d'analogie avec ceux de l'Arabie et de la Syrie supérieure qu'avec aucun autre peuple de la presqu'île.

Ce fait avait sans doute été remarqué par les anciens, et avait perpétué l'idée de la fraternité qui avait dû exister entre ces peuples. Leur culte d'ailleurs portait une empreinte manifeste de la théogonie orientale; et si l'on trouve les noms des dieux de la Grèce répandus dans le pays, c'est qu'ils étaient appliqués par les Grecs et les Romains à des divinités cappadociennes [1]. Le culte du feu, qui se perpétua en Cappadoce longtemps après l'âge romain [2], a été introduit par des peuples étrangers, avec celui de la déesse Anaïtis. Strabon atteste que de son temps les pyrées élevés dans la plupart des provinces attiraient encore une foule d'adorateurs; mais la vénération de tout le peuple

[1] Strab., XII, 535.

[2] Strab., XV, 733.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0005
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cappadocien était acquise à des divinités indigènes, dont les temples effaçaient par leur magnificence toutes les cérémonies du magisme. Ces temples de Men, et de Mâ qu'il a plu aux Romains de nommer Bellone[1], étaient de véritables centres de gouvernement dont les pontifes étaient les rois. Tous ces dieux ont été par la suite appelés dans le panthéon romain, en quittant leurs noms asiatiques pour prendre ceux de Vesta, de Vénus-Uranie et de Lunus. Le mot Men ne reparaît dans la langue latine que pour former la racine du mot *Mensis*, parce que la lune déterminait la division des mois, comme cela a encore lieu chez tous les peuples orientaux.

Les royaumes situés à l'est de l'Euphrate, l'Arménie et l'Assyrie, étaient déjà parvenus à un très-haut degré de prospérité, que la Cappadoce sortait à peine du chaos; car à cette époque cette contrée ne pouvait être, par sa constitution physique, qu'un pays inculte et presque désert, abandonné aux ravages des feux souterrains, qui ont laissé partout des traces de leur action. La population éparse qui tentait de s'agglomérer pour former un peuple, reçut par ses rapports avec les Mèdes et les Arméniens les premiers éléments de civilisation, et il est naturel de penser que le culte du feu, déjà répandu dans l'Arménie et surtout dans l'Acilicéné, fut transporté de cette dernière province en Cappadoce, longtemps avant l'arrivée des Perses. On ignore complétement à quelle époque et sous quelle influence les Leuco-Syriens firent cette irruption vers le nord. Est-ce à l'époque des conquêtes de Sésostris? On ne saurait assigner à ces migrations une antiquité plus reculée; car il n'est pas probable que la contrée fût habitable antérieurement à cette époque.

Il ne faut pas s'étonner que nous fassions si souvent intervenir les phénomènes géologiques comme éléments de discussion dans des questions purement historiques. On est tenté de croire en effet qu'il n'y a rien de plus rare que ces terribles tremblements de terre, ces convulsions du globe qui font glisser les unes sur les autres les couches des montagnes et viennent parfois interrompre un cours d'eau pour le transformer en lac. Mais, sans remonter à ces temps dont les annales sont perdues pour nous, nous pouvons nous rendre compte des changements opérés depuis les temps historiques, sur certaines côtes de l'Asie, dans presque tous les golfes et aux embouchures des fleuves. Par suite des frémissements continuels du sol, les terres ébranlées ont été emportées par les eaux dans une proportion dont on ne peut apprécier le rapport avec les atterrissements actuels, et des bancs formidables se sont formés aux embouchures. N'existait-il pas chez les Ciliciens une prédiction qui disait que les hommes verraient un jour l'île de Chypre réunie au continent[2]:

Ἔσσεται ἐσσομένοις ὅτε Πύραμος εὐρυοδίνης
Ἠιόνα προχέων ἱερὴν εἰς Κύπρον ἵκηται.

Si nous revenons sur ce sujet, c'est que nous voyons souvent des erreurs de géographie ancienne, basées sur une appréciation inexacte des contours des côtes et des cours des fleuves; nous aurons plus d'une fois à rectifier de telles assertions. De ce qu'un lac a diminué ou même disparu, s'ensuit-il qu'il n'ait pas pu exister en tel lieu, il y a quinze ou vingt siècles? Si les atterrissements ont comblé le fond d'un golfe, il est évident que ses contours estimés par un géographe ancien ne correspondaient pas aux distances modernes. La nature du pays doit donc être mûrement examinée avant de résoudre les problèmes que nous présentent l'archéologie et la géographie ancienne de ces contrées.

[1] Cæsar, de Bell. civil.

[2] Strab., XII, 536.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0006
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est à regretter que cette donnée importante soit si souvent mise de côté, même par des voyageurs.

L'expédition de Sésostris, qui envahissait l'Asie 1590 ans avant J. C., fut sans doute la principale cause du déplacement des populations du groupe araméen, qui durent remonter l'Euphrate à la suite de ses armées. Aucun document ancien ne nous porte à soupçonner que ces peuples franchirent l'Halys. Les Phéniciens s'établissaient sur les côtes de la Cilicie, ils ne pénétrèrent point au delà du Taurus, et se contentèrent de négocier sur les côtes. Mais c'est surtout de la part des conquérants assyriens que la Cappadoce devait recevoir le plus grand élan vers la civilisation. Les exploits de Châh-Mihram-Châh [1], la grande Sémiramis, sont encore célèbres dans ces régions; ici c'est un fleuve, là un château qui porte le nom de cette reine. Depuis le sud de la Médie, qu'elle défendit par une muraille, encore debout, entre l'Euphrate et le Tigre, jusqu'aux plateaux élevés de l'Arménie, où elle fonda la forteresse de Châh-Miram-Gherd, tous les pays soumis à son empire furent couverts de monuments qui luttaient de grandeur avec ceux de l'Égypte, et qui surpassaient en utilité tous ceux du monde entier. C'est à elle que l'on doit les premiers grands chemins qui ouvrirent des communications au milieu de montagnes inaccessibles et de marais impraticables. Que tant d'exploits de tout genre soient regardés par quelques auteurs comme l'ouvrage de plusieurs princes, il n'en est pas moins vrai que, chez les Orientaux, le nom de Sémiramis partage avec ceux de Salomon et de la reine de Saba, Bal-Kiz, l'honneur d'avoir élevé tous les grands monuments dont on voit encore les ruines.

Réunie au royaume d'Assyrie avec ce qui forma depuis l'empire des Mèdes, la Cappadoce comprenait à cette époque la partie de la presqu'île qui s'étendait de l'une à l'autre mer. Nous connaissons peu les villes dont l'origine remonte à cette époque. On peut cependant citer Mélitène, comme une des créations de Sémiramis, et Anchialé comme résidence aimée de Sardanapale, qui l'avait bâtie et qui voulut y être inhumé. Les Grecs eux-mêmes se taisent sur les temps antérieurs, et Hérodote [2] nous atteste que les Assyriens sont les plus anciens des peuples qui ont étendu leur domination sur ces provinces. En effet, il y avait cent vingt-cinq ans qu'ils étaient maîtres de l'Asie supérieure, lorsque les Mèdes commencèrent à se rendre indépendants. Nous avons déjà vu que les Mèdes reculèrent jusqu'au fleuve Halys les bornes de leur empire. L'histoire de la Cappadoce jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre ne peut donc être isolée de celle des Mèdes, des Assyriens et des Perses. Les rois d'Arménie, vaincus par Sémiramis, auraient, d'après les chroniques arméniennes, secoué le joug des Assyriens et reconquis leur empire, et, pendant toute cette période anté-hellénique, se seraient maintenus, tantôt comme souverains indépendants, tantôt comme satrapes des rois perses [3]. Nous voyons dans le monument d'Ancyre comment les Romains, mus par un pur caprice, donnent ou enlèvent les provinces d'Arménie et de Cappadoce. Il semble que pendant toute cette longue période, l'Arménie n'ait jamais joui que d'une nationalité précaire. Cependant les Tigranes étendirent leur puissance dans toute la Mésopotamie et régnèrent sur la Cappadoce. Césarée la capitale fut longtemps soumise aux princes arméniens, car c'est sur la dynastie arménienne que cette ville fut conquise par Sapor. La province qui porta le nom d'Arménie Mineure fut un démembrement de la Cappadoce; mais il serait difficile de tracer les variations de frontières qu'éprouva cette province pendant toute

[1] Soleil-Lune; c'est encore le nom de quelques princesses impériales en Turquie et en Perse.

[2] Liv. I, XCV,

[3] Cyrop., lib. II, p. 58-61.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0007

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

la période assyrienne, depuis les conquêtes de Phraorte [1], qui acquit la Cappadoce, 650 ans avant J. C., jusqu'à la chute de Ninive. Lorsque les Scythes envahirent l'Asie, ils étendirent leurs ravages dans tout l'empire des Mèdes; il semblerait que le cours de l'Halys, qui coule de l'est à l'ouest au-dessus du plateau de Césarée, ait dû former la limite de leurs invasions; mais on reconnaît des traces de leur séjour au sud de cette ligne, dans le nom d'une petite ville qui se trouvait sur la route d'Ancyre à Césarée. Ce nom, écrit tantôt Sacœna [2] dans l'itinéraire d'Antonin, tantôt Saccacœna, était bien loin des limites de Saccacéné, entre Nyssa et Césarée, à soixante mille pas de Nyssa et vingt-cinq mille de Césarée. Nyssa étant Nemcheher selon la carte du Père Cyrille, et d'après tout le clergé grec de Césarée, qui donne à l'évêque de Nemcheher le titre d'évêque de Nyssa, Sacœna devait occuper la position de Ingé-Sou, village où l'on remarque un grand nombre de grottes taillées dans le roc. Une autre Sacœna est mentionnée sur la route de Tavium à Césarée, à trente-neuf milles au nord de cette ville. Ce sont, je pense, d'anciens châteaux occupés par les Saces, dont le nom s'est perpétué jusqu'à l'époque byzantine; mais je n'ai trouvé dans ce pays aucune trace ni aucun souvenir de la seconde de ces places.

Les Saces vaincus par Cyaxare abandonnèrent aux Mèdes les pays qu'ils occupaient; mais les conséquences de cette victoire furent une déclaration de guerre entre la Lydie et les Mèdes. Pendant cette guerre qui dura plusieurs années, les Mèdes étaient maîtres de tout le pays situé au delà de l'Halys, et y transportèrent le culte de la déesse Anaïtis, qui fut honorée jusque dans la Lydie. Il est à croire que cet état de choses subsista jusqu'à la destruction de l'empire d'Assyrie; et lorsque Cyrus réunit les deux empires sous un même pouvoir, cette révolution apporta peu de changements dans les mœurs du peuple cappadocien.

L'Asie entière, avant d'être réduite sous le joug des Perses, fit cependant des efforts pour conserver son indépendance. Les peuples qui avaient du sang grec dans les veines résistèrent avec vigueur; les Lyciens les imitèrent, et aimèrent mieux incendier leurs villes que de les voir retomber entre les mains des satrapes; mais les Cappadociens s'assimilèrent facilement à leurs nouveaux maîtres, et l'histoire ne nous a conservé le souvenir d'aucune tentative de révolte. L'observation que nous avons faite relativement à la fusion facile qui s'établit entre les Gaulois et les Romains, avec les peuples de la Phrygie et de la Bithynie, parce que l'Europe était leur patrie commune, peut aussi s'appliquer aux Cappadociens et aux Perses, et prouverait, à défaut d'autre document, que les premiers étaient d'origine orientale.

Tous les auteurs ne sont pas unanimes pour regarder les Leuco-Syriens comme un peuple originaire de Syrie; il est certain qu'ils ont été maîtres des côtes du Pont-Euxin à une époque très-ancienne, puisqu'on suppose qu'ils ont été réduits sous le pouvoir des Amazones [3]. Leur nom, dans cette hypothèse, leur aurait été donné par un fils d'Apollon et de la nymphe Sinopé, appelé Syrus, qui transmit son nom à la Syrie. Ce serait donc au contraire de ceux de Cappadoce que les Syriens auraient reçu cette dénomination. Quant au nom de Cappadoce, il serait superflu d'en rechercher l'origine, car les auteurs anciens ne sont pas d'accord à ce sujet; les uns [4] le font dériver du fleuve Cappadox qui est un des affluents de l'Halys, les autres [5] prétendent qu'il est emprunté à la langue perse.

[1] Hérodote, 61-102.
[2] Iter ab Ancyra Cæsaræam usque.
[3] Strab., XII, 544.
[4] Pline, lib. VI, ch. III.
[5] Const. Porphyrogenete de Thematibus in Themate Armeniaco.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0008
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Déjà, sous la domination des Perses, cette province était administrée par deux gouverneurs; elle se trouve en effet divisée par la nature en deux parties complétement différentes, l'une aride et sans eau, l'autre couverte de forêts et arrosée par des rivières sans nombre: c'est celle qui fut appelée depuis la province de Pont; la première retint toujours le nom de Cappadoce. Cyrus, pour récompenser Pharnabase qui l'avait délivré des attaques d'un lion, lui donna tout le pays que l'on apercevait du haut de la montagne où l'événement s'était passé. C'est la première mention qui soit faite d'un roi de Cappadoce [1].

Darius, en organisant les provinces de son vaste empire, attribua la Cappadoce à la dixième satrapie; elle resta divisée en deux gouvernements, dont l'un fut appelé par les Grecs grande et petite Cappadoce, Μείζων καὶ Ἐλάττων Καππαδοκία.

Sous le régime des Perses, la Cappadoce fut assimilée à ces vastes parcs, ces paradis où les rois entretenaient du gibier et du bétail de toute espèce. L'onagre, qui était indigène, donnait par son croisement avec les cavales, des mulets dont la renommée s'étendait jusqu'en Babylonie, et quoique cette race d'onagre, aujourd'hui considérablement diminuée, ne se retrouve plus que dans les montagnes du Farsistan, les mulets de Cappadoce ont conservé leur réputation, et se vendent sur les marchés de l'Orient aussi chèrement que des chevaux. Si le pays est aujourd'hui trop pauvre, si l'administration est trop ignorante pour que l'élève des chevaux soit aussi fructueuse qu'autrefois, on rencontre encore cependant tous les éléments qui avaient permis aux Cappadociens de pousser cette industrie agricole à une si grande perfection. Les vastes plaines des environs de Césarée et de Nigdé fournissent abondamment tous les fourrages nécessaires, et l'orge de Cappadoce est particulièrement estimée. Le sel, dont l'agriculture fait un usage si général et si utile, existe en abondance, non-seulement dans le lac Tatta, mais encore dans des carrières d'où on le tire sous la forme de blocs. Les anciens dominateurs de la contrée savaient que c'était là qu'il fallait chercher la richesse du pays, et les impôts étaient payés, non pas en numéraire, mais en chevaux de course et de char, car les rois de Cappadoce ont toujours passé pour avoir un trésor assez maigre.

Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex [2].

Les innombrables troupeaux de chèvres et de chevaux couvraient les parties montagneuses, où la beauté des pâturages était entretenue par les sels volcaniques. Mais il paraît que la belle race de moutons qui fait aujourd'hui la richesse du pays, était alors inconnue, et la Cappadoce manquait absolument de laine [3]; tous les vêtements du peuple étaient tissus de poil de chèvre; cette industrie se perpétue encore dans le pays.

Sous de pareils traits, on peut se faire une idée du peuple cappadocien. Dans les premiers âges, des pasteurs ignorants et à peu près barbares, vivant dans des champs où l'on ne trouve pas une pierre pour bâtir, ou dans des vallées resserrées par des roches tendres de nature volcanique. Les uns nomades sous des tentes, vêtus du cilice de laine, qui fait encore sous le nom de *haba* l'unique vêtement des Cappadociens de nos jours. Les autres, abrités d'abord dans des cavités naturelles, ont été portés à les agrandir et à les régulariser. C'est l'origine des habitations qui se présentent innombrables aux yeux des voyageurs. A mesure que la famille s'augmentait, on creusait une nouvelle chambre, et peu à peu les rochers se sont trouvés percés comme des ruches d'abeilles.

[1] Const. Porphyr. Ibid.
[2] Horat., ep. I, 6, 39.
[3] Strab., XII, 546.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0009
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

On a aussi voulu trouver place pour la demeure des morts, et cette matière volcanique, ces tufs ponceux, qui reçoivent si facilement l'empreinte du ciseau, ont été taillés en sépulcres, en sarcophages ou en *columbaria,* selon le rite ou la richesse du défunt. Car parmi ces pasteurs, comme chez les Arabes de nos jours, on en voyait qui avaient amassé de grands biens: témoin ce Pampalus qui possédait une riche villa près de Tyane. Mais l'habitude si répandue de demeurer dans les rochers, ne fit pas naître chez les Cappadociens le goût d'orner leurs habitations. Nous avons vu sur les bords de l'Halys des grottes formant de véritables villages; on y trouve des citernes et des cheminées. Tous les environs de Césarée, de Nazianze, de Soandus, de Nyssa, offrent des myriades de tombeaux, d'habitations, et même de chapelles, car la Cappadoce chrétienne n'a pas abandonné cet usage de creuser des grottes. Mais nulle part je n'ai trouvé les rudiments d'un art quelconque, ou même le sentiment de cet instinct si naturel qu'on appelle la symétrie, et qui flatte également l'enfant et le sauvage. Aussi les Romains policés, les Grecs élégants, ont-ils toujours traité le Cappadocien avec un profond mépris, et lui ont-ils prêté tous les défauts imaginables. Tertullien disait, pour exprimer le peu d'estime qu'il avait pour le caractère de ces peuples: Il y a trois KKK détestables, les Cappadociens, les Ciliciens et les Crétois. On leur reconnaît encore d'autres vices, qui prouveraient qu'à l'ignorance les Cappadociens joignaient aussi la ruse; c'était surtout chez eux qu'on trouvait les gens les plus habiles à rendre un faux témoignage. On se rappelle à cette occasion l'épigramme de Martial :

Vipera Cappadocem nocitura momordit; at illa
Gustato periit sanguine Cappadocis.

En un mot, aucun peuple de l'Asie n'a éprouvé davantage la verve satirique des Romains et des Grecs, qui les accusaient de tous les vices engendrés par la stupidité et l'ignorance. Cependant, dans les annales de cette nation que l'on regardait comme la dernière entre les peuples asiatiques, loin de trouver quelque trait de férocité, on la voit toujours se soumettre avec résignation à ses maîtres divers, et lorsque, par un caprice digne de Rome, le sénat veut lui donner la liberté, elle envoie bien humblement prier qu'on lui reprenne un bien dont elle ne saurait que faire, et redemande le gouvernement monarchique qui la régissait depuis des siècles. Avec un pareil peuple, l'histoire de l'art est une science incertaine, car pour lui tous les siècles se ressemblent, et tout en se creusant des tanières impérissables, il n'a jamais songé à écrire une ligne sur ses murailles, pour que ses descendants puissent avoir au moins une idée quelconque de la langue qu'il parlait. Nous savons seulement qu'elle était peu répandue, et que le cappadocien pur n'était parlé que dans certains districts.

Le grand nombre de langues qui se parlaient dans le Pont et la Cappadoce, prouve mieux que tous les raisonnements, que ces provinces furent peuplées, comme celles de la partie occidentale, par des tribus d'origines différentes; les princes même ignoraient tant de dialectes divers, et Lucien nous a conservé un trait qui peint très-bien la confusion de langues qui existait dans ce pays. Un roi des environs du Pont-Euxin, assistant à une représentation de pantomimes, disait à Néron qu'il désirait prendre un de ces acteurs pour interprète, afin de pouvoir entretenir commerce avec ses voisins, qui parlaient plusieurs langues différentes. Le grand Mithridate, au contraire, familiarisé dès son enfance avec tous ces idiomes asiatiques, dut plus d'un de ses succès à la facilité qu'il avait de parler dans leur propre langue à la plupart des peuples qu'il réunissait sous sa loi. Il connaissait vingt-quatre idiomes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0010
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Non-seulement il ne reste aucun vestige de la langue cappadocienne sur les monuments tumulaires que l'on compte par milliers, mais les inscriptions grecques sont excessivement rares; il semble que les princes et les artistes aient regardé un semblable soin comme inutile chez un peuple ignorant et à demi sauvage.

Les rois de Cappadoce ont cependant joué un rôle, sinon brillant, du moins assez actif sous les successeurs d'Alexandre et pendant la guerre de Mithridate. C'est aux rapports constants de ce prince avec ce pays qu'ils doivent leur plus grande illustration. Les alliances contractées avec les rois de Syrie, de Bithynie et de Pergame, ont fait paraître plusieurs princes cappadociens sur la scène politique, mais ordinairement au second plan, et se présentant presque toujours comme des embarras pour leurs alliés, qui se virent, dans plus d'une circonstance, réduits à regretter une amitié onéreuse.

On a lieu de s'étonner que Strabon, qui mentionne plusieurs membres de sa famille comme ayant pris une part plus ou moins directe aux affaires publiques, soit si laconique sur un pays qui l'avait vu naître. Tout ce que nous savons sur les rois de Cappadoce se trouve mêlé à l'histoire des successeurs d'Alexandre ou des guerres de Mithridate; mais, en parcourant le pays, on ne découvre pas une ville, pas un monument qui aide à rétablir quelque fait nouveau relatif au gouvernement de cette contrée.

Les premiers princes qui régnèrent, ou plutôt qui exercèrent un pouvoir souverain, reçurent leur autorité des rois de Perse, qui les établirent sous le nom de satrapes. Cyrus, pour récompenser les conjurés qui avaient tué le faux Smerdis, les éleva à la plus haute fortune; Anapha reçut le gouvernement de la Cappadoce, et ce pouvoir paraît être resté héréditaire dans sa famille jusqu'au moment où Alexandre s'empara de l'Asie Mineure [1].

Nous n'avons aucun document qui nous fasse connaître en quel lieu les satrapes faisaient leur résidence; il est à croire que, comme le roi de Pont, ils menaient une vie presque errante, demeurant dans les nombreux châteaux qui couronnaient les sommets des rochers, se livraient à l'exercice de la chasse dans des parcs immenses, qui furent de tout temps un des grands luxes et en même temps le plaisir le plus constant des seigneurs orientaux. Tout ce que nous pouvons discerner de cette époque, à travers les nuages de l'antiquité, nous montre ces princes vivant dans des habitations qui seraient plutôt à nos yeux des tentes fixes, c'est-à-dire des kiosques ouverts de toutes parts et défendus seulement de l'ardeur du soleil par des bosquets touffus. C'est ainsi que vit encore le roi de Perse, et les pachas de l'Asie Mineure regardent comme une cruelle sujétion, l'obligation de passer quelques mois dans des maisons closes, à l'abri de la neige.

On ignore complétement l'époque de la fondation de Mazaca, qui devint la capitale de la contrée. Quelques auteurs croient retrouver dans ce mot un souvenir du culte de la déesse de Comana; d'autres, se fondant sur les chroniques arméniennes, prétendent que cette ville fut fondée par un roi d'Arménie nommé Mazach. Il est à croire que les rois du nom d'Ariarathe choisirent cette ville pour leur résidence ordinaire; mais l'un d'eux eut aussi une demeure de plaisance dans l'île d'Élœussa [2], non loin de Séleucie.

Le premier prince du nom d'Ariarathe fournit un contingent de troupes au roi de Perse, et l'accompagna dans son expédition d'Égypte; de retour dans son gouvernement, il termina tranquillement sa vie et laissa le pouvoir à son fils. L'invasion d'Alexandre en Asie ne se fit point sentir dans ses États, qui se trouvaient loin du théâtre de la

[1] Fréret, Mém. sur la Cappadoce, Mém. de l'Académie, t. XIX, p. 4.

[2] Strabon, XIV, 675.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0011
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

guerre; mais la chute de Darius entraîna celle de tous les princes qui étaient ses tributaires, sinon ses lieutenants, car ils payaient à la Perse des impôts de différente nature. Indépendamment d'un faible tribut en argent, la Cappadoce fournissait chaque année au roi de Perse quinze cents chevaux, deux mille mulets et cinquante mille moutons [1]. Ce passage de Strabon offre une contradiction flagrante avec celui que j'ai cité plus haut [2], et d'après lequel la Cappadoce ne produisait pas de laine. Les auteurs de la traduction française paraissent également s'en être aperçus, car ils traduisent cinquante mille *têtes de bétail;* mais dans l'un et l'autre article, Strabon emploie précisément la même expression : Ἔχει δὲ καὶ προβατείαν ὑποδιφθέρου καὶ μαλακῆς ἐρέας, ἧς καθ' ὅλην τὴν Καππαδοκίαν καὶ τὸν Πόντον σφόδρα πολλὴ σπάνις ἐστί : et dans le dernier passage, προβάτων δὲ πέντε μυριάδας. Le mot πρόβατον signifie expressément mouton, brebis en troupeau : c'est encore le terme usité chez les Grecs; jamais on ne l'emploie pour exprimer des bœufs. En voyant aujourd'hui le nombre et la beauté des troupeaux de moutons qui font la richesse de cette province, il me semble difficile qu'elle n'en eût pas possédé dans l'antiquité.

Les produits du sol étaient variés en grains et en fourrages; est-il possible que dans un pays tout à fait agricole les moutons aient été rares, quand le royaume limitrophe, la Phrygie, était célèbre par l'industrie des laines? Je suis tenté de croire que, par ces mots, l'auteur grec a voulu dire que la Cappadoce ignorait l'art de se procurer de la laine fine en couvrant les moutons avec un diphtère. Les moutons d'aujourd'hui produisent en effet une laine abondante, mais qui ne peut être employée que pour la fabrication des tapis et des étoffes grossières.

Il y a d'ailleurs un fait qui mérite d'être étudié, et qui s'expliquera lorsque l'agriculture de l'Orient sera mieux connue. Les moutons de Cappadoce sont aujourd'hui renommés dans toute l'Asie; cette race est caractérisée par une queue énorme, qui est comme un appendice de toute la peau du dos, et qui forme un volume de graisse de six kilogrammes et quelquefois davantage. Or ce mouton est originaire d'Arabie : les moutons d'Arabie, dit Hérodote [3], portent une queue qui n'a pas moins de trois coudées de long; les bergers les placent sur des petits chariots en bois. Cet usage est encore pratiqué dans quelques troupeaux pour des moutons d'une belle venue, j'en ai ai souvent observé aux environs de Kounieh. Ne serait-il pas étonnant qu'après les rapports constants qui ont existé entre la Syrie et la Cappadoce, les habitants de ce pays, qui faisaient consister leurs principales richesses en troupeaux, eussent négligé une branche aussi importante de revenu? On ne peut guère soupçonner que ces moutons aient été transportés en Cappadoce par les Musulmans, car les Seldjoukides arrivant en Asie Mineure venaient de la Bactriane et du sud de la mer Caspienne. C'est sans doute à eux que l'on doit l'introduction du buffle en Asie Mineure; mais il est plus naturel de penser qu'ils n'ont fait qu'entretenir la race de moutons qu'ils ont trouvée à l'ouest de l'Euphrate. J'ignore si les moutons de la Bactriane ont également une grosse queue comme ceux de la Caramanie; je me suis assuré que cette dernière race est répandue en Perse, mais n'existe pas en Égypte; or, si les moutons de Bactriane n'ont pas de grosse queue, le fait me paraît démontré. Je regarde les moutons de Perse comme les descendants de ceux que les Cappadociens envoyaient au grand roi, et ce fait est un argument de plus en faveur de mon hypothèse. Dans tous les cas, la contradiction n'en est pas moins réelle dans le texte de Strabon.

[1] Strabon, XI, 525.
[2] Strabon, XII, 546.
[3] Lib. III, 113.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0012
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Jusqu'à la mort d'Alexandre, Ariarathe II resta tranquille possesseur de la province; mais il se vit bientôt menacé par les successeurs de ce prince, qui préludaient au partage de ses États, et convoitèrent la Cappadoce comme une portion de l'empire du grand roi. Obligé de résister à Perdiccas, qui venait à la tête d'une armée nombreuse réclamer au nom d'Eumène le pays qui lui était échu, Ariarathe n'hésita pas à accepter la bataille. Vaincu et prisonnier, il fut mis à mort avec les principaux de la nation. Son fils, qui portait le même nom, s'était sauvé en Arménie, où il attendit l'occasion de reprendre le pouvoir.

Le roi d'Arménie Ardoate, qui régnait sans doute au même titre que les rois de Cappadoce, puisque la Médie tout entière avait été, ainsi que l'Arménie, réduite sous la puissance des Perses, craignant pour lui-même le sort des princes ses voisins, aida le prince exilé à rentrer dans ses États. Perdiccas étant mort, les autres généraux faisaient la guerre en Syrie; il n'eut pour ennemi à combattre qu'Amyntas, général des Macédoniens, dont il demeura vainqueur. Mais pour ne pas rallumer des guerres continuelles avec les princes grecs, le roi de Cappadoce fit alliance avec Antiochus Théos, roi de Syrie; alliance qui se resserra par la suite, lorsque Ariamnès, fils et successeur d'Ariarathe, maria son fils à Stratonice, fille du roi.

La politique d'Ariarathe III avait assuré à la Cappadoce de longues années de tranquillité, car, pendant les deux règnes suivants, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement du prince qu'on regarde comme le cinquième du nom, l'histoire n'a conservé aucun fait remarquable. Depuis la mort de Perdiccas, il s'était écoulé cent vingt-cinq ans, pendant lesquels la Cappadoce resta stationnaire. Les autres États de l'Asie, la Bithynie, la Mysie et tous les gouvernements grecs s'étaient jetés avec ardeur dans la culture des lettres et des arts. C'était le temps brillant de l'Asie Mineure. Les temples brûlés par les Perses se relevaient de toutes parts; et Alexandre, pour stimuler un si beau zèle, prenait une part directe à la renaissance de tant de chefs-d'œuvre. Nous avons vu ce que faisaient les rois de Bithynie pour tenir leurs États au niveau de la civilisation nouvelle. Au commencement du second siècle avant l'ère chrétienne, le royaume de Pergame, à peine constitué, s'élevait au rang des plus florissants, et ses princes paraissaient moins rechercher la gloire des armes que le titre de protecteurs des beaux-arts. Les rois de Cappadoce, unis d'amitié avec tous ces monarques, ne paraissent donner aucune impulsion au génie de leurs sujets, qui demeurent, aux yeux des autres Asiatiques, comme le type de la stupidité, qu'on ne pouvait faire marcher que par le bâton : *Cappadox verberatus melior.* Pendant que de toutes parts on réunit les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, on transcrit les ouvrages d'Aristote, d'Hippocrate et d'Hérodote; pendant qu'on restaure les temples d'Éphèse et de Magnésie, que faisaient les Cappadociens? Ils s'exerçaient à supporter patiemment les épreuves de la question pour servir, dans l'occasion, de faux témoins, sans que le métier leur parût trop dur. Il ne faut pas croire que les princes donnassent de meilleurs exemples à leurs sujets. Ariarathe V, marié à la fille d'Antiochus le Grand, élève des enfants supposés, que lui apporta sa femme stérile, dont la constance dans le mensonge faiblit en donnant le jour à deux fils.

Allié un moment avec son beau-père Antiochus, dans sa lutte contre Rome, Ariarathe attend à peine que la victoire se soit déclarée pour les Romains; il envoie à Rome des ambassadeurs pour demander pardon, et consentit à payer une somme énorme pour obtenir une grâce demandée d'une manière si honteuse.

C'est sans doute pendant cette guerre qu'Antiochus assiégea la ville de Soandus, qui était une des places les plus fortes de la Cappadoce, et la plus difficile à enlever par

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0013
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

un siége en forme, la nature ayant fait les frais de toutes les fortifications; et la place étant assise sur le roc, il était impossible de creuser un retranchement pour aborder les murailles : aussi le général eut-il recours à un stratagème qui nous a été conservé par Frontin[1]. Antiochus ayant investi la citadelle de Soandus, s'empara des bêtes de somme qui en étaient sorties pour chercher les provisions, et, ayant tué les conducteurs, il fit revêtir de leurs habits ses propres soldats, qui, sous ce déguisement et à la suite de ces bêtes de somme chargées, entrèrent dans la citadelle en trompant les gardes, et la livrèrent à Antiochus. Cette ville offre encore d'imposantes ruines, dans une vallée qui porte le nom de Soanli-Déré. Nous nous y arrêterons en décrivant les places de la Cappadoce.

L'alliance d'Antiochus avec Eumène, beau-frère d'Ariarathe, avait éveillé des soupçons dans le sénat. On envoya un commissaire chargé de faire sur Eumène une enquête qui n'eut aucun résultat. Le sénat ayant envoyé l'année suivante T. Gracchus[2], il fut reçu par les deux rois d'une manière qui devait lever toute espèce de doute sur leurs intentions. Mais il était chargé en même temps d'examiner la conduite du roi de Cappadoce, qui avait secouru Antiochus. Une pareille démarche de la part du sénat ne troubla pas l'amitié que le prince cappadocien affectait pour le peuple romain; et, lorsque la guerre fut déclarée entre le Pont et la Cappadoce, les Romains s'empressèrent d'envoyer des secours à Ariarathe, car la monarchie qui s'était établie sur les bords de la mer Noire commençait à porter ombrage au sénat. Avec de pareils alliés, le roi de Cappadoce obtint des avantages continuels sur le roi Pharnace, et le força à demander la paix.

Ariarathe mourut tranquille possesseur de son royaume, et eut pour successeur un fils qui régna sous le nom d'Ariarathe Philopator. Mais il ne sut pas conserver son royaume intact : une intrigue du roi de Syrie Démétrius lui suscita comme compétiteur Holopherne, qui réclama l'assistance des Romains, obtint le gouvernement d'une partie de la Cappadoce, et l'opprima d'une manière cruelle. Les biens des hommes les plus puissants furent confisqués, le temple de Jupiter (sans doute celui qui était près de Tyane) fut impitoyablement pillé; et, pour mettre ses trésors à l'abri d'un revers, Holopherne les confia, sous le sceau du serment, aux habitants de Priène, qui refusèrent de les remettre à Ariarathe vainqueur, quoique ce prince eût réclamé le secours d'Attale pour rentrer dans tous ses biens. Ce prince était fils de Stratonice, sœur du roi Ariarathe; une si étroite parenté l'unissait d'intérêts avec le roi de Cappadoce; il déclara la guerre à Holopherne, le chassa de ses États, et rétablit Ariarathe sur le trône. Quelques années plus tard, il eut occasion de recevoir de son oncle un semblable sérvice. Chassé de son royaume par Aristonicus, Attale, à son tour, implora le secours des Romains. Ariarathe prit une part active à cette guerre et y fut tué.

Un de ses fils, le seul qui échappa à la cruelle ambition de sa mère Laodice, régna sous le nom d'Ariarathe VII. La conduite de son père lui mérita l'amitié du peuple romain. Grâce à ces puissants alliés, il n'eut rien à redouter de la vengeance de Laodice, qui ne tarda pas à recevoir le prix de ses forfaits. Les provinces de Cilicie et de Lycaonie furent ajoutées à la Cappadoce, et doublèrent ainsi son étendue et ses richesses. Mais ce royaume était constamment convoité par les rois de Pergame, de Pont et de Bithynie. Toute l'histoire de l'Asie, à cette époque, n'est qu'un tissu d'intrigues ourdies par les alliés de la Cappadoce, pour s'introduire dans son gouvernement et acquérir des droits à la couronne.

[1] Stratagèmes, liv. III, chap. II.

[2] A. C., 164.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0014
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Mithridate, comme le plus puissant et le plus voisin, pesa d'une manière bien plus directe sur les destinées du pays dont le sort était déjà arrêté; car, en peu d'années, ces quatre royaumes devaient devenir la proie du peuple romain. Sa politique fut invariable avec tous les princes asiatiques : secourir le plus faible pour affaiblir le plus puissant, telle était la marche qui était suivie à l'égard des autres États. Il faut dire que les crimes de tout genre, les agressions injustes dont chacun de ces rois se rendait coupable, donnaient aux Romains le beau rôle, celui de protecteur de l'opprimé.

Mithridate Eupator, qui régnait alors sur le royaume de Pont, pensa que la mort d'Ariarathe serait pour lui une occasion d'ajouter la Cappadoce à ses États. Sa sœur Laodice avait en effet épousé Ariarathe, et en avait eu deux enfants. La régence arrivant naturellement à la mère, d'après l'usage des Cappadociens, Mithridate espérait que sa sœur favoriserait ses desseins ultérieurs; mais les événements trompèrent son attente. Laodice épousa Nicomède, roi de Bithynie, qui envoya sur-le-champ des garnisons pour occuper les châteaux de la Cappadoce. C'était le moment le plus brillant du royaume de la Bithynie; une partie de la Phrygie était soumise à ses lois : les deux compétiteurs, Mithridate et Nicomède, se trouvèrent donc en mesure de s'opposer des forces égales. Mais l'ambition de Mithridate commençait à se développer, et son génie le poussait à réunir, sous un même sceptre, tous les royaumes de l'Asie Mineure, qui, trop faibles et trop jaloux pour vivre séparément, tendaient tous à un esclavage commun, la soumission à la puissance de Rome. Il se manifestait alors en Asie ce qui s'est renouvelé depuis dans tous les États composés de peuples d'origines diverses : chacun préféra le joug étranger à la domination d'un de ses rivaux. Mais s'il eût été possible à un prince de l'Asie Mineure de réunir dans une seule main tant d'éléments disparates, Mithridate était le seul qui pouvait accomplir ce projet héroïque. Les temps n'étaient pas venus, et la monarchie d'Orient, abattue par Alexandre, ne devait se relever que sur les débris de l'empire romain, et à la faveur de dissensions non moins violentes que celles qui éclataient à l'époque dont nous traçons le tableau.

Il n'avait pas manqué de prétextes au roi de Pont pour colorer sa rupture avec Nicomède. Le fils de sa sœur, le jeune Ariarathe, s'était retiré dans le nord de la Cappadoce. Mithridate le replaça sur le trône de Mazaca; mais ce n'était que pour un temps, et bientôt son désir d'être maître de la Cappadoce devenant plus impérieux que jamais, il poignarda lui-même le fantôme de roi qu'il avait tiré de sa retraite. Une telle action suscita dans le pays un soulèvement universel. Les Cappadociens montrèrent enfin que le désespoir peut tenir lieu de courage, les lieutenants de Mithridate furent chassés, et le frère du jeune roi fut rétabli sur le trône. Les Romains voyaient sans déplaisir ces petits États s'épuiser par des guerres intestines. Mithridate, aux prises avec la Bithynie et la Cappadoce, se sentait encore capable de résister à un autre ennemi. Chassé de nouveau de son trône, le jeune Ariarathe disparaît, et Nicomède se trouve seul en présence de son redoutable rival. Mais, pendant que la guerre se préparait, Nicomède ne négligeait pas l'intrigue et la ruse. Un enfant inconnu fut présenté comme le successeur légitime des deux frères infortunés; et le roi de Bithynie appela les Romains pour prononcer sur le différend. La reine Laodice était allée à Rome réclamer la royauté pour son fils supposé. Mais tant de peines et tant d'intrigues n'eurent qu'un résultat négatif pour Nicomède. Mithridate reçut l'ordre de renoncer à la Cappadoce. Nicomède en fut également exclu, et les Romains tentèrent vainement de constituer en république un État qui ne pouvait exister comme monarchie. Les Cappadociens n'acceptèrent pas l'offre qui leur était faite, et leurs ambassadeurs allèrent à Rome

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0015
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

montrer au sénat l'étrange spectacle d'un peuple qui refuse le don de la liberté [1].

C'est alors que le sénat élut Ariobarzane [2], prince d'origine cappadocienne; mais l'appui de Rome ne le mit pas à l'abri des attaques réitérées de l'ennemi le plus actif de la Cappadoce. Mithridate avait acquis un nouvel allié dans la personne de Tigrane, roi d'Arménie, monarque riche et puissant, et qui, par son orgueil, continuait les rois de Perse. Il avait pris le titre de *Chahin-Chah* (roi des rois), et se laissa facilement persuader que la Cappadoce n'était qu'une province distraite de son royaume [3], qu'il fallait rappeler à l'obéissance.

Ariobarzane avait été deux fois détrôné, et s'était vu rappelé au pouvoir par la protection des Romains, lorsque Tigrane envahit son royaume. Jusque-là les habitants avaient été comme les témoins de l'instabilité de leur monarchie, car les rois étaient renversés presque sans coup férir; mais l'invasion de l'armée arménienne fut pour eux le signal de malheurs sans nombre. Indépendamment des tributs considérables qui furent exigés, Tigrane fit transporter en Arménie une multitude de familles, et les habitants de Mazaca furent spécialement destinés à aller peupler la nouvelle ville de Tigranocerte [4]. C'est ainsi qu'en ont toujours usé les vainqueurs asiatiques, sans que la différence des temps ait modifié des usages qui ravalent à nos yeux la dignité de l'homme, en l'assimilant au bétail, que le caprice du maître transporte d'un bout à l'autre de ses possessions. Les princes byzantins en usèrent de même à l'égard de la population de cette province : lorsque Constantin Copronyme eut démoli la ville de Malathia, il transporta à Constantinople les habitants arméniens et géorgiens. Dans le moyen âge, les vainqueurs musulmans, pour augmenter le nombre des habitants de la capitale, réduit par la guerre et la peste, transportèrent en bloc les habitants de la ville de Ak-Seraï (l'ancienne Archelaïs), et les établirent dans le quartier de Constantinople qui porte depuis ce temps le nom de *Ak-Seraï*. Les siècles passent sur ces contrées, et les usages restent invariables. Il n'y a pas de meilleur livre pour lire dans le passé que l'étude des habitants actuels : industrie, commerce, usages, tout est stationnaire. Si le roi Schah-Abbas transporte en Perse la population de la ville de Djoulfa pour peupler sa capitale, ne voyons-nous pas de nos jours des milliers de familles arméniennes suivre les armées russes et aller peupler, sur les frontières de la Turquie, la ville de Geumri, créée comme par enchantement à la voix de l'empereur de Russie?

Chaque fois que les Romains rétablissaient sur son trône un roi de Cappadoce, ils lui donnaient, comme fiche de consolation, quelque province nouvelle. Ariobarzane avait fui jusqu'à Rome, au moment de l'invasion de Tigrane. Pompée l'avait ramené dans ses États, et lui avait donné les deux Cilicies. Cette annexe rendait presque à la Cappadoce les frontières qu'elle avait du temps des Perses. La guerre de Mithridate était terminée; Lucullus, en prenant Tigranocerte, avait rendu la liberté aux Cappadociens, qui purent rentrer dans leur pays. Mais ces événements n'amenaient pas la tranquillité. Ariobarzane II ne fit que monter sur le trône; il fut tué avant même que les Romains pussent lui porter le moindre secours; ils réunirent toute leur sollicitude sur son fils, qui hérita du trône de son père, grâce à la coopération active du gouverneur de la Cilicie, qui n'était autre que Cicéron.

Malgré toutes les épigrammes que les historiens et les poëtes ont lancées contre les Cappadociens, il n'en est pas moins constant que le peuple romain lui a porté une

[1] Strabon, XII, 540.

[2] Justin, lib. XXXVIII, cap. 2.

[3] Voy. Fréret, Mém. de l'Acad. des Insc., t. XIX.

[4] Appien, de Bell. Mithridat., cap. 67.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0016
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

amitié réelle, en reconnaissance de la fidélité avec laquelle les rois et la nation avaient conservé leur alliance[1].

Pour obéir à la volonté du sénat, Cicéron témoigna le plus vif intérêt au roi Ariobarzane, et usa de son influence pour déjouer les complots tramés contre lui, et grâce à ses soins, le monarque conserva sa vie et récupéra son trône[2].

Les rapports fréquents qui s'établirent entre Cicéron et le peuple cappadocien, permirent à l'illustre Romain d'apprécier avec connaissance de cause le génie de la nation, et le jugement qu'il en porte ne dément aucunement l'opinion des autres écrivains. En effet, de retour à Rome, comme il parlait contre le consul Cæsonius Calventius, il ne trouva pas d'autre expression pour définir la mine stupide du consul, que de le comparer à ces Cappadociens qu'il venait de voir de près. « Vous le prendriez, disait-il, pour « un Cappadocien tiré d'un troupeau d'esclaves qui est à vendre[3]. » Cicéron fait ailleurs un triste tableau de la pauvreté de la Cappadoce[4] : « Je ne connais, dit-il, rien de plus « dénué que ce royaume, rien de plus pauvre que son roi. » En effet, la difficulté de se procurer du numéraire était extrême; les troupeaux si nombreux produisaient le bétail à vil prix : aussi l'impôt était-il toujours perçu en nature. Lorsque Lucullus était en Cappadoce, un bœuf ne s'y vendait qu'une drachme[5], et un homme quatre drachmes. Voilà pourquoi les terrains les plus estimés étaient ceux qui pouvaient être mis en pâturages; et l'assiette des villes, leur sûreté, la commodité des habitants, étaient soumises à cette condition[6]. Il est vrai que les villes étaient rares, puisqu'on n'en comptait que deux dignes de ce nom. Le reste était ou des bourgades, ou des châteaux, vrais repaires de brigands, qui donnaient beaucoup de peine aux gouverneurs romains.

Si l'on peut attribuer à la faute des copistes et à l'altération des manuscrits les erreurs que présente le texte de Strabon, tel que nous le possédons aujourd'hui, je crois que l'auteur, de son côté, a mis quelque négligence dans la description d'un pays qui offrait si peu d'intérêt aux citoyens romains[7]. Ce géographe, ordinairement si exact, a encore commis une erreur capitale relativement au régime des eaux de la plaine de Césarée. Lorsque je décrirai cette ville, je reviendrai sur ce sujet, qui m'a engagé dans une polémique avec plusieurs géographes français et étrangers, laquelle n'a pas duré moins de cinq ans, jusqu'à ce que les faits fussent parfaitement éclaircis, et j'ai dû me déclarer vaincu, Strabon à la main. Mais je suis encore à m'expliquer comment Strabon, qui était Cappadocien, a pu adopter des opinions aussi erronées. Aussi est-ce une tâche ingrate et difficile que d'essayer, après tant d'écrivains, de réunir quelques lambeaux de l'histoire de la Cappadoce. Il faut recourir à des sources épuisées par cent redites, et se contenter de textes souvent contradictoires. Je me serais arrêté dès le début, si je n'eusse pensé que le lecteur trouverait un certain intérêt à comparer ces temps antiques avec le tableau de la Cappadoce moderne, convaincu qu'il en tirerait cette conclusion à laquelle j'ai été conduit en étudiant toutes ces provinces : que la nature du pays a toujours dominé le génie des habitants dans la pratique des beaux-arts, sous quelque point de vue qu'on les envisage.

J'achève donc de me traîner à travers cette histoire aride, comme jadis j'errais au

[1] Strab., XII, 540.
[2] Cic., epist. XX, lib. V, ad Att.
[3] Cic. Orat., c. 6.
[4] Ad Att., lib. VI, epist. I.
[5] Plutarch. in Lucullo.
[6] Strab. XII, 539.
[7] Voyez tom. II, l. XII, not. 4 de la traduction française.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0017
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

milieu des plaines sans fin de la Cappadoce, sans trouver d'autre abri qu'une grotte qui a servi d'asile à cent nomades comme moi.

Les Cappadociens, mélange de peuples orientaux [1], et notamment d'Arméniens et de Syriens, avaient admis chez eux le culte de différents dieux venus presque tous du dehors. Le culte du feu était pratiqué selon le rit des Mages; il ne paraît pas qu'il ait éprouvé aucun changement depuis son introduction chez les Cappadociens. On observe encore, dans quelques provinces situées à l'ouest de l'Euphrate, de ces anciens pyrées, qui sont des autels sans ornement, ayant au milieu un trou peu profond, dans lequel était entretenu le feu sacré. Le plus beau de ces pyrées a été découvert en Paphlagonie, près du village de Gorim, par M. Eugène Boré [2]. C'est une enceinte parfaitement circulaire, ayant dix mètres de diamètre, et formée par des blocs énormes de granit poli, superposés avec art et assemblés sans ciment. Ce soubassement n'avait d'autre ornement qu'une ciselure creusée en forme d'anneau, près du rebord supérieur. Le centre de cette enceinte était occupé par un caveau voûté. Près de là gît un obélisque triangulaire en granit; ce monolithe a une longueur de dix mètres. J'ai observé, aux environs de Cnide, une enceinte carrée, avec des colonnes triangulaires, qui, dans mon opinion, est aussi un ancien pyrée; mais ce sont les seuls monuments de ce genre en Asie qui aient été entourés d'un mur. Les autres autels, qui m'ont paru avoir été consacrés au culte du feu, sont ordinairement isolés sur le bord d'un torrent, et taillés dans le roc.

Quoique les habitants de la Cataonie n'eussent pas de villes proprement dites, ils possédaient un temple célèbre dédié à l'Apollon Cataonien. Les statues et les temples de ce dieu étaient multipliés dans la province [3]; mais on ne peut qu'établir des conjectures sur le culte de cette divinité, qui avait été certainement transporté dans la Cappadoce à une époque postérieure à l'expulsion des Perses, car on sait que le magisme supportait avec peine le culte des statues. Deux divinités du nom grec de Jupiter étaient également adorées. L'une, nommée seulement par les auteurs Jupiter [4] Dacius, paraît avoir été principalement dans la ville de Tyana. Près de son temple était un lac qui, encore aujourd'hui, en marque l'emplacement. Il jouit de la propriété d'avoir un écoulement souterrain; de sorte qu'il n'est pas sujet aux débordements. Le temple de Jupiter, élevé par les Vénasi en Moriméné, jouissait de revenus considérables en terres et en argent. Il avait en outre un personnel nombreux : aussi le pontife, qui était nommé à vie, jouissait d'un pouvoir incontesté dans toute la province; mais il était inférieur à celui du temple de Bellone à Comana. Cette divinité avait, sous le nom de Men ou de Mâ, un autre temple dans la ville de Sebaste. Elle était appelée par les Romains Lunus, Agdistis, Cybèle : c'est sans doute la même que l'Anaïtis des Perses. La ville de Comana était la plus célèbre de toute la Cappadoce; et si elle n'en était pas la capitale, c'est que le pouvoir des pontifes ne pouvait pas se trouver effacé par le voisinage des rois. La population, quoique composée de Cataoniens sujets du roi, était toute dévouée au pontife qui, étant lui-même du sang royal, avait un pouvoir presque souverain, et exerçait une influence majeure sur les affaires de l'État. Le pouvoir romain, prenant un accroissement sans bornes, portait certainement ombrage au pouvoir sacerdotal. Chez les Orientaux, tout ce qui tient au culte et au rit, a toujours passé avant les intérêts de la politique; mais, dans les circonstances présentes, les pontifes marchaient avec l'intérêt

[1] Voyez Fréret, loc. citato.
[2] Voy. Eug. Boré, Correspondance, t. I, p. 263.
[3] Strabon, XII, 536.
[4] Am. Marcellin, liv. XXIII, 19.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0018
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

du peuple cappadocien. Ils avaient vu les rois soumis sans murmurer à la puissance de Rome. Ariobarzane, montant sur le trône avec l'appui de Cicéron, leur parut avoir dépouillé complétement l'indépendance du pouvoir. C'était pour le grand prêtre de Comana une circonstance favorable pour s'emparer de la couronne. Comana, située au centre des montagnes, sur le versant septentrional du Taurus, était défendue par la nature encore plus que par le fanatisme. On voit aujourd'hui ses ruines dans le lieu nommé Chert-Kalé-Si, au sud de El-Bostan, sur le fleuve Sarus, comme l'indique Strabon. Elle est à deux journées sud-ouest de Césarée. C'est là que se trouvait le centre du parti qui voulait s'opposer à l'élection d'Ariobarzane. Cicéron, informé de ce qui se passait, et craignant que le pontife, qui commandait un corps de cavalerie et une infanterie nombreuse, ne voulût tenter le sort des armes, le décida à se retirer et à laisser Ariobarzane paisible possesseur du trône. Tranquille du côté des Romains, le roi de Cappadoce voyait, sans pouvoir s'y opposer, le roi de Pont faire des incursions dans ses États, lever des tributs, et ravager les campagnes. César, venant de terminer la guerre d'Alexandrie[1], était venu en Cilicie où il avait tenu les états. Cette province étant pacifiée et organisée, César avait pensé à venger la défaite de Domitius Calvinus[2], et à faire rentrer sous l'autorité du peuple romain les provinces que Pharnace avait conquises. Il était parti d'Alexandrie au printemps de l'an 707 de Rome, 47 de Jésus-Christ. Ayant appris qu'un différend s'était élevé entre Ariobarzane et son frère Ariarathe, et voulant maintenir au pouvoir ces deux princes qui avaient bien mérité de la République, il assura au premier le trône qu'il occupait, et, afin qu'Ariarathe, qui était son héritier, ne fût pas tenté de lui susciter des embarras, il le mit dans la dépendance absolue de son frère. César avait séjourné deux jours à Mazaca pour régler cette affaire. Il avait voulu faire une visite à l'ancien et vénérable temple de Bellone, qui est à *Comana en Cappadoce* (ce sont les termes propres du texte). Ici nous allons rencontrer une contradiction nouvelle, qui ne peut s'expliquer aussi facilement qu'on l'a cru[3].

César, arrivé à Comana, investit du titre de grand pontife, Lycomède, Bithynien qui était originaire de Cappadoce, et issu du sang des rois. On ne saurait douter que cet événement n'ait eu lieu dans le temple de Comana de Cappadoce, et non dans celui de Pont; car le premier de ces temples est à deux journées de caravane sud-est de Mazaca, et sur la route de Cilicie en Cappadoce. Que César soit revenu sur ses pas pour aller de Mazaca au temple, ou qu'il ait réglé cette affaire en arrivant dans la capitale, c'est un point qui est peu important. Mais il est certain que ce Lycomède exerçait la prêtrise de Bellone en Cappadoce et non dans le royaume de Pont; car, après avoir mentionné cet acte de l'autorité suprême de César, Hirtius ajoute : « Cum propius Pontum finesque « Gallograeciæ accessisset; comme il approchait du royaume de Pont.... » Ce n'était donc pas dans le temple de la seconde Comana qu'il était allé. D'ailleurs la situation de cette ville est à plusieurs journées à l'est de Zéla, près de laquelle César livra la bataille à Pharnace; et, après la victoire, ayant abandonné à ses troupes les trésors de ce prince, il partit le lendemain pour l'Italie. (Postero die, cum expeditis equitibus ipse proficiscitur... Neque tamen usquam diutius moratus est quam necessitas urbanarum seditionum pati videbatur.)

Toute cette narration est très-claire. La topographie de ces lieux, maintenant bien

[1] Hirt. Bell. Alex.
[2] Id. Ibid.
[3] Voy. liv. XII, p. 66, de la traduction française de Strabon.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0019
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

connue, est tout à fait d'accord avec les faits rapportés par l'historien. Il en résulte que Lycomède fut nommé grand prêtre de Bellone, sans doute à la place de cet Archelaüs qui avait fomenté une sédition contre Ariobarzane.

Strabon, qui s'est contenté de dire quelques mots du temple de Comana en Cappadoce[1], est beaucoup plus explicite touchant celui du royaume de Pont; il nomme plusieurs des pontifes, entre autres cet Archelaüs, de la famille des rois, auquel il donne pour successeur ce même Lycomède, qui a été placé par César en Cappadoce.

Les auteurs de la traduction française ont cru expliquer cette contradiction, en disant que l'on donnait indistinctement à ces deux temples le nom de *Comana de Cappadoce*, parce qu'ils étaient construits sur le même modèle, ou parce que le royaume de Pont n'était qu'un démembrement de la Cappadoce. Mais à l'époque dont il est ici question, ces deux États étaient non-seulement séparés, mais encore ennemis, puisque les incursions de Pharnace en Cappadoce ont motivé la vigoureuse diversion de César.

On doit ajouter, néanmoins, que les quatre grands temples de ces pays, celui de Comana du Sud, de Jupiter des Venaci, de Men-Pharnak à Cabyra, et enfin de Comana de Pont, étaient entourés d'un territoire complétement indépendant, qui venait encore d'être étendu de cinq lieues (quatre schænes) par César. Dans tous ces temples, les cérémonies différaient peu les unes des autres. La principale fête consistait en une procession à laquelle participaient des adorateurs venus de toutes les campagnes environnantes. En parlant de l'un et l'autre temple, les auteurs anciens n'oublient pas d'ajouter que le pouvoir du souverain pontife ne le cédait qu'à celui du roi, sans jamais mettre en parallèle les pouvoirs des deux grands prêtres de chaque temple. Pour expliquer cette contradiction du texte latin et du texte grec, je crois qu'il n'y a qu'un moyen, c'est d'admettre que le culte de cette divinité persique, adorée en Cappadoce dans deux temples différents, n'était régi que par un pontife suprême, sous l'autorité duquel était placé le gouvernement de toutes les affaires religieuses. Nous allons voir sous le règne suivant Archelaüs, qui est cité par Strabon comme un grand prêtre du temple de Pont[2], renouveler ses intrigues contre Ariarathe, et pour faire arriver au trône son fils Sisinna, et jouir du succès de son entreprise; toutes choses qui n'étaient possibles qu'à un prince qui avait son centre d'action dans la Cappadoce.

César, non content d'avoir assuré le pouvoir à son protégé, ajouta à ses États une partie de la Cilicie et de l'Arménie. Néanmoins cette dernière province ne fut jamais complétement incorporée. Les rois d'Arménie, rétablis sur leur trône par Tibère, récupérèrent cette partie de leurs États, lorsque la Cappadoce fut réduite en province; et, dans la plupart des villes anciennes, on voit encore des châteaux portant de nombreuses inscriptions en langue arménienne, tandis que la Cappadoce est absolument dépourvue de tout monument en langue cappadocienne. Ariobarzane était resté fidèle à César après la chute du dictateur. Il avait négligé du moins de faire acte d'adhésion au triumvirat. Aussi fut-il traité en ennemi par les conjurés; et Cassius l'ayant attaqué et vaincu, le fit mettre à mort.

Marc-Antoine, tout-puissant en Orient, ne se montra pas moins hostile au prince Ariarathe X, successeur désigné par César. Le triumvir accueillit les prétentions du fils aîné d'un grand prêtre du nom d'Archelaüs. Il se voyait d'autant mieux placé pour faire valoir les droits de son fils, qu'il était petit-fils d'un autre Archelaüs qui, ayant aban-

[1] Lib. XII, 535.

[2] XII, 558.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0020
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

donné le parti de Mithridate pour se réunir au consul Muræna, avait livré aux Romains la ville de Comana [1]. Le fils de ce pontife, portant aussi le nom d'Archelaüs, avait épousé Bérénice, reine d'Égypte [2]; il reçut de Pompée l'investiture du pontificat de Comana, qu'il laissa en héritage à son fils du même nom que lui, et qui était père de Sisinna, le compétiteur d'Ariarathe, et d'un autre prince du nom d'Archelaüs. Sisinna, par ses ancêtres, se voyait donc allié à tout le parti romain; et l'inimitié de Marc-Antoine contre Ariarathe lui assurait la faveur du triumvir. Aussi lorsque, selon l'usage, le différend entre les deux princes fut porté devant le tribunal des Romains, Marc-Antoine n'hésita pas à dépouiller Ariarathe, pour mettre sur le trône Sisinna. Mais le roi reconquit le pouvoir, et fut plus tard définitivement détrôné par Marc-Antoine, qui mit sur le trône Archelaüs, second fils du grand prêtre.

Le règne d'Archelaüs, le dernier des rois de Cappadoce, fut aussi un des plus longs de cette monarchie. Reconnaissant envers Marc-Antoine, il lui envoya un corps d'armée pour la guerre du triumvirat, mais sut, en même temps, se concilier l'amitié d'Auguste, qui augmenta encore les annexes ajoutées par César. Archelaüs obtint le gouvernement de toute la petite Arménie et de la Cilicie jusqu'à la mer [3]. Archelaüs établit sa résidence dans l'île d'Elæussa, pendant que Tibère vivait retiré dans l'île de Rhodes. Les honneurs qu'il rendit à Caius César, nommé gouverneur d'Orient, excitèrent la jalousie de Tibère, qui, arrivé au faîte du pouvoir, fit sentir au roi tout le poids de sa colère. Appelé à Rome pour y répondre à des accusations imaginaires, il espérait encore trouver un appui dans la mère de l'empereur, Livia, qui lui avait écrit pour l'appeler en Italie; mais l'accueil qu'il reçut de Tibère le glaça de terreur. Accablé de vieillesse et d'infirmités, et ne pouvant pas supporter le traitement ignominieux qui lui était infligé, il passa pour avoir perdu l'esprit, et mourut de chagrin, sans avoir pu apaiser Tibère. Il avait régné 50 ans; sa mort eut lieu l'an de Jésus-Christ 17 [4].

Ce fut la dernière scène du drame que les Romains jouèrent tour à tour avec tous les princes asiatiques. Les esprits étaient suffisamment préparés, et les populations habituées à regarder avec terreur cette puissance qui faisait mouvoir, d'un bout à l'autre du monde, leurs monarques absolus. Tibère fit rendre un décret par le sénat, par lequel la Cappadoce fut déclarée province de l'empire romain; et, pour apaiser le petit nombre de plaintes qui auraient pu s'élever contre cet acte politique, on déclara que désormais l'impôt du centième payé au roi serait réduit de moitié.

Germanicus, qui venait de terminer la guerre d'Arménie, et qui avait de pleins pouvoirs pour organiser les provinces d'Orient, fut chargé de l'exécution du décret. C'est peu de temps après qu'il mourut dans la ville de Daphné.

Q. Veranius fut envoyé par Tibère en qualité de légat ou Πρεσβεύτης τοῦ Σεβαστοῦ. Il réunit au domaine impérial toutes les possessions des rois. Ce mode d'administration subit quelques changements; car, l'an 31 de Jésus-Christ, la Cappadoce n'était plus gouvernée

[1] Appian. Bell. Mithr.

[2] Dion, lib. XXXIX.

[3] Suet. in Tib., c. VIII. Strabon, lib. XIV, 671; XII, 556.

[4] Rex Archelaus quinquagesimum annum Cappadociâ potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluisset: nec id Archelaus per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus; quia florente C. Cæsare, missoque ad res Orientis, intuta Tiberii amicitia credebatur: ut versa Cæsarum sobole imperium adeptus est, elicit Archelaum litteris matris, quæ non dissimulatis filii offensionibus, clementiam offerebat, si ad precandum veniret: ille ignarus doli, vel, si intelligere crederetur, vim metuens, in Urbem properat, exceptusque immiti à principe, et mox accusatus in senatu, non ob crimina quæ fingebantur, sed angore simul fessus senio, et quia regibus æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ, sponte, an fato, implevit. Tacit. Annal. II, 42, 56.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0021
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

par un légat, mais par un simple intendant ou *procurator*[1], officier plus fiscal que politique. Les promesses de César s'étaient bientôt évanouies, et le sort des Cappadociens était devenu des plus misérables. La plupart des paysans qui travaillaient sur les terres royales avaient été déclarés serfs et susceptibles d'être vendus avec les biens domaniaux. Tout le régime sacerdotal se trouvait également ébranlé par la nouvelle administration; car le sénat, considérant comme un abus le droit d'asile accordé à tant de temples, avait publié un décret pour qu'il fût aboli. Les temples de Diane persique, qui jouissaient particulièrement de ce privilége dans toute l'Asie, réclamèrent vivement et s'appuyèrent sur l'antiquité de leurs droits. Les prêtres de Hiéro-Césarée prouvèrent qu'ils les tenaient de la munificence de Cyrus[2]. Quelques-uns gagnèrent leur cause; mais il est à croire que le plus grand nombre la perdit; car on n'entend plus parler de cette puissance sacerdotale que sous Julien, qui fit quelques vaines tentatives pour la ressusciter. Sous Néron, l'an 60 de Jésus-Christ, l'avidité des traitants était poussée aux derniers excès : aussi les misères[3] du peuple le portèrent à se jeter avec enthousiasme dans les bras des apôtres d'une religion nouvelle. Saint Paul était débarqué à Tarse; il était entré en Lycaonie, prêchant le christianisme aux Juifs nombreux que les guerres de Palestine avaient dispersés jusque dans ces contrées, où ils avaient trouvé quelques-uns de leurs coreligionnaires, transportés depuis des siècles à la suite de la dispersion. Les rois d'Arménie se disaient descendants de ces mêmes familles. Un pays, qui avait vu tant de cultes divers, était tolérant pour une autre croyance. Le christianisme paraît s'être établi avec assez de tranquillité en Cappadoce. Il fallait le schisme des Ariens pour faire naître des troubles qui portèrent un coup déplorable à l'unité de l'Église.

C'est à peu près à cette époque[4] qu'il faut rapporter la réforme du calendrier pour le faire concorder avec le calendrier romain. Les Cappadociens avaient une année propre qui différait de l'année solaire des Romains et de l'année lunaire des Grecs de l'Asie Mineure. Elle se composait de douze mois de trente jours, et de cinq jours épagomènes; la plupart des noms des mois étaient communs à ces peuples et aux Arméniens[5].

Corbulon fit de grands changements dans l'administration du pays; il sépara de nouveau la seconde Arménie. Vespasien, pour opposer une barrière aux incursions des barbares, mit la province sous l'autorité d'un consulaire et y envoya plusieurs légions[6]; mais elle fut, plus tard, remise sous l'autorité d'un président, car, sous Constantin, on voit un *Præses Cappadociæ* du nom d'Eutychius.

Valens, qui avait embrassé l'arianisme, voulant déplacer plusieurs siéges épiscopaux pour les donner aux Ariens, fit une nouvelle démarcation, et forma, comme dans l'origine, deux Cappadoces, avec deux métropoles : la première ou l'Ancienne, qui eut Césarée pour capitale; et la seconde, celle du Taurus, qui eut pour capitale Tyana. A voir de si nombreux évêques chargés du gouvernement spirituel du pays, on serait tenté de penser qu'il jouissait alors d'une sorte de prospérité. On en comptait alors cinquante-cinq. Mais un de ses plus célèbres apôtres, Grégoire de Nazianze, évêque de Sasimes, nous montre les Cappadociens comme abrutis par la misère et adonnés au trafic honteux des dépouilles des morts. Dès que le paganisme se fut éteint en Asie, et que les paysans ne craignirent plus ni les menaces des dieux infernaux, ni les amendes auxquelles étaient condamnés ceux

(1) Tacit. Annal. XII, 40.
(2) Tacit. Annal. III, 60-62.
(3) Tacit. Annal. XIV, 26.
(4) A. D. 70-80.
(5) Fréret, Mém. t. XIX.
(6) Tranquillus in Vespasiano, 8.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0022
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

qui violaient les sépultures, il se créa une industrie qui ne manqua pas d'être productive dans les premiers temps. Chacune des innombrables grottes sépulcrales dont les rochers sont perforés, contenait, avec les cendres du mort, quelque offrande à la divinité protectrice de la tombe, et en même temps des bijoux, des armes précieuses, déposés aux pieds des guerriers, ou comme dernières parures des femmes. Il paraît démontré que les bijoux de toilette que l'on retrouve avec les cendres, étaient fabriqués exprès pour cet usage funèbre, mais que ce n'étaient pas ceux qui avaient servi au défunt pendant sa vie; il n'en était pas de même des armes. Peut-être même, dans ces caves sépulcrales, les familles cachaient-elles leurs trésors, toujours menacés dans ces temps de troubles. Les Cappadociens, devenus, par suite des exactions continuelles, le peuple le plus misérable de toute l'Asie Mineure, se livrèrent avec frénésie à ces recherches sacriléges, où leur cupidité trouvait une ample satisfaction. Quoiqu'ils s'adressassent principalement aux tombeaux des païens, saint Grégoire de Nazianze voulut mettre un frein à des dévastations qui s'étendaient jusqu'aux monuments mêmes; mais il ne paraît pas que ses paroles aient été beaucoup écoutées. Le saint évêque s'en venge par de nombreuses épigrammes qui nous ont été conservées au nombre de plus de quatre-vingts; elles paraissent avoir été composées vers l'an 372 de J. C. [1].

La destruction d'un tombeau remarquable excite surtout la colère du prélat, et il lance contre ses paroissiens l'épigramme suivante :

Μαυσώλου τάφος ἐστὶ πελώριος, ἀλλὰ Κάρεσσι
Τίμιος. Οὔτις ἐκεῖ τυμβολέτις παλάμη.
Καππαδόκεσσιν ἔγωγε μέγ' ἔξοχος ἀλλὰ δέδορκας
Οἷα πάθον· στηλὴ γράψατεν ἐκφορόνον.

Le tombeau de Mausole est énorme, mais respecté des Cariens. Là, nulle trace de main violatrice. Et moi, fort élevé au-dessus des Cappadociens, vous voyez ce que j'éprouve; vous écrirez donc sur moi, assassins des morts [2].

Cette épigramme est peut-être le seul document qui nous apprenne l'existence d'un monument un peu remarquable; cependant, il est à croire que la capitale a été ornée de temples plus ou moins somptueux, car elle porte sur les médailles le titre de Néocore. Sous les empereurs Pertinax, Septime-Sévère et les Antonins, la Cappadoce fut successivement administrée par des propréteurs et des légats. On trouve dans les inscriptions asiatiques un grand nombre de personnages qui ont été investis de ces magistratures diverses : souvent ils sont mentionnés comme ayant rempli ces fonctions dans plusieurs provinces; mais on ne dit pas si elles ont été exercées en même temps, ou si c'est par suite de nominations successives.

On voit à Éphèse une inscription qui mentionne un proconsul de Bithynie, de Pont et de Cappadocce. Une inscription de l'île de Cos attribue à un seul citoyen, Julius Quadratus, des charges beaucoup plus nombreuses; il était proconsul de Crète et de Cyrène, légat impérial de la province (ἐπαρχείας) de Cappadoce, légat et lieutenant général de Lycie et de Pamphilie, légat du Pont et de Bithynie. Ce mode d'administration paraît avoir subsisté pendant tout le temps de l'empire. Othon, en 69, se propose, il est vrai, de le modifier; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet [3].

Sous le règne de Constantin, la Cappadoce avait été réunie au diocèse de Pont; son

[1] Sainte-Croix, Mém. de l'Acad., 2e sér., t. II, 555.
[2] Greg. Naz. Epigr., CXVII, p. 146.
[3] Tacit., Hist., I, 78.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0023
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Église avait cependant conservé sa primauté, et le christianisme s'étendit avec tant de rapidité que, sous Valens, en 366, elle comptait cinquante évêchés, et, parmi ses évêques, les trois prélats les plus célèbres de toute l'Asie. Saint Grégoire Thaumaturge était natif de Cappadoce; il vécut dans la seconde moitié du troisième siècle. Le commencement du quatrième siècle vit fleurir une famille de saints dont la renommée est arrivée jusqu'à nous, à travers de telles révolutions, que l'histoire de cette époque n'est plus qu'un chaos inextricable. Saint Basile, évêque de Césarée, sainte Macrine sa sœur, et saint Grégoire de Nysse, ont porté au plus haut degré la gloire du christianisme, et depuis eux il n'a fait que déchoir dans ce pays. Sainte Macrine avait fondé un couvent de filles, qui fut ruiné par Sapor. Elle prêcha dans toute la Cappadoce, et son tombeau est encore pour les Grecs un lieu de pèlerinage. Il est placé dans le chœur d'une petite église du village de Melehubi, dans la partie la plus déserte de la province. Les Grecs ne conservent aucun souvenir, aucune tradition de l'ancien nom de cet endroit; mais on y observe une particularité très-curieuse, c'est que les habitants grecs ont conservé l'usage de leur langue maternelle, tandis que dans tout le reste de la province leurs coreligionnaires l'ont complétement oubliée, et à peine est-elle cultivée par le clergé.

Je demandais au prêtre gardien du tombeau de la sainte, s'il pourrait expliquer une pareille singularité. La réponse qu'il me fit montre combien, chez ces Orientaux, l'esprit est toujours disposé à saisir le côté romanesque et merveilleux des faits. « Lorsque les infidèles ont fait une irruption dans ces pays qui étaient autrefois chrétiens, me dit-il, voulant abolir la pratique de la religion chrétienne, ils ont compris qu'il fallait commencer par rendre impossible l'usage de la langue grecque, qui était le moyen par lequel tous les chrétiens communiquaient entre eux. Par ordre du roi de Perse on coupa la langue à tous les enfants; une génération entière fut muette; la génération suivante ne parla plus que la langue des infidèles. Notre petit village échappa par miracle à la proscription générale; il fut peut-être oublié : voilà pourquoi vous nous retrouvez tous ici parlant la langue de nos pères. »

Quelque incroyable que soit cette histoire, elle n'en conserve pas moins la tradition d'une persécution exercée par les infidèles sur les chrétiens. Tant d'invasions eurent lieu pendant la longue chute de l'empire d'Orient, qu'il serait difficile de dire à laquelle le vieux prêtre voulait faire allusion; mais il est naturel de penser que les plus cruelles persécutions qu'éprouvèrent les chrétiens d'Orient vinrent de la part des Perses. Ce n'était pas seulement contre les chrétiens qu'ils nourrissaient une haine implacable : toutes les religions de l'Occident étaient pour les mages l'objet d'une exécration que le mahométisme a héritée et nourrit encore, quoique d'une manière moins apparente. En 344, Sapor ordonna une persécution qui amena un soulèvement général des chrétiens. Les chroniques arméniennes [1] nous apprennent que le roi finit cependant par accorder aux chrétiens une trêve, moyennant un tribut qui fut religieusement payé par les Arméniens et les Grecs. Mais ce n'était pas seulement contre les Perses que les chrétiens avaient à défendre leur foi. L'empereur Julien prenant dans tout l'empire des mesures énergiques pour ressusciter le culte des dieux de Rome, avait fait sentir aux habitants de Césarée le poids de sa colère, de sorte que les chrétiens persécutés tantôt par les mages, tantôt par les pontifes, se virent forcés d'abandonner leurs églises, dont les modestes richesses devenaient la proie du fisc. C'est à cette époque, c'est-à-dire dans la période du troisième au cinquième siècle, qu'il faut faire

[1] Voy. Soulèvement de l'Arménie chrétienne, in-8°, 1844.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0024
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

remonter l'exécution de ces innombrables chapelles creusées dans le roc, que les chrétiens fondèrent dans les vallées les plus sauvages et les plus ignorées de la Cappadoce. Des districts entiers ravagés par les feux souterrains, n'offrant pas un arbre pour abriter contre les rayons du soleil, des sources chétives sortant d'un rocher volcanique, et taries dès que les ardeurs de l'été se faisaient sentir, voilà les lieux qui étaient abandonnés à la piété des fidèles, et l'on peut se faire une idée du zèle et de la ferveur qui animaient ces néophytes, quand on pense que c'est par milliers que l'on compte ces chapelles, qui atteignent parfois les dimensions d'une église, et qui sont pour la plupart ornées de peintures d'une exécution satisfaisante. Combien je regrettais que dans ce voyage de Cappadoce, des motifs impérieux m'empêchassent de retracer l'un après l'autre ces monuments d'une foi nouvelle qui devait envahir le monde.

Les chrétiens bannis et persécutés envahirent des lieux où jamais être humain n'avait pénétré; autour de la chapelle se groupa la famille des nouveaux catéchumènes, qui d'une grotte naturelle fit bientôt une habitation commode pour des hommes à mœurs simples et primitives. C'est l'origine de ces villages troglodytes si multipliés, et qui ont conservé chez les Turcs les noms de *Mille et une églises*. La carte du P. Cyrille que j'examinerai en détail, m'a fourni de précieux renseignements pour retrouver ces innombrables habitations. On ne comprend pas comment des familles ont pu vivre dans ces lieux; il fallut que, comme à Césarée, les choses nécessaires à leur subsistance fussent apportées du dehors, car aux environs il n'y a pas une acre à cultiver.

Voilà les chrétiens dont les évêques ont laissé, dans l'histoire de l'Église, une renommée immortelle. Grégoire de Nazianze, évêque de Sasimes, ne gouvernait pas un diocèse plus opulent. Le bourg de Sasimes est aujourd'hui inconnu; mais celui de Nazianze, dont les vestiges se retrouvent au village de Mimi-Sou nous montre quelle était l'humble position de ces premiers évêques, qui marchaient sur les traces du premier des apôtres. Le schisme d'Arius vient en 366 troubler encore ce troupeau de fidèles, qui commençaient à respirer. L'empereur Valens, irrité de ne pouvoir convertir le pieux évêque de Césarée, et métropolitain de Cappadoce, opéra un changement notable dans l'administration de cette province, et la divisa de nouveau en deux gouvernements, comme avant l'arrivée des Romains. Césarée fut la capitale de la première, et Tyane, de la seconde. Basile conserva le siége de Césarée, et l'évêque Anthymus fut pourvu de celui de Tyane. Valens avait exilé plusieurs évêques orthodoxes et attribué leurs revenus à la métropole de Tyane. Mais tous ces soins furent inutiles, et Césarée demeura la capitale de toute la province. La fin du cinquième siècle se passa en querelles intestines entre les chrétiens des différentes sectes; mais sous le règne de Léon Ier l'Orient subit un fléau plus cruel encore que tous ceux qui avaient affligé les âges précédents : les peuples nomades des bords de la mer Caspienne, les Huns, que les Arméniens appellent Cochuns, fondirent sur l'Arménie et la réduisirent en cendres. Ces peuples cavaliers apprirent bientôt que la Médie et la Cappadoce avaient d'innombrables troupeaux de chevaux célèbres à la course. Il n'en fallut pas davantage pour tracer leur itinéraire; ils fondirent sur la Cappadoce, province sans défense, pillèrent les bourgs, traversèrent le Taurus, et allèrent mettre le siége devant Antioche. Non contents de ravager ce pays, les habitants, parqués avec le bétail, furent entraînés hors de leur patrie. Les uns, incorporés aux hordes nomades, trouvèrent une existence assurée dans la vie de rapines qu'exerçaient les nouveaux conquérants, hommes sans religion, qui s'accommodaient facilement de toutes les croyances. Tous ceux qui, trop faibles pour accepter cette vie de fatigues, refusaient de s'enrôler, étaient impitoyablement massacrés,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0025
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ou envoyés avec les femmes et les enfants pour garder les troupeaux du pays au delà Djihoun. Il ne fallait pas renouveler souvent de semblables invasions pour dépeupler complétement une province; cependant les Perses agissaient de même, et les empereurs les imitaient en colorant leurs mesures tyranniques du nom de déplacement de la population.

Le règne de Justinien, les victoires de Bélisaire et de Narsès donnent quelques années de répit à cette malheureuse province. Justinien, pour arrêter les invasions des Perses, fonde plusieurs places fortes, auxquelles il donne une garnison aguerrie. Mélitène est élevée au rang de métropole, et Anazarba, grande place de l'Arménie seconde, est reconstruite avec tout le luxe de défense que l'art militaire pouvait employer. Mais, d'une part, les Huns avaient montré le chemin aux Tatars; de l'autre, les rois sassanides, maîtres de l'Arménie, conservaient la domination de la presqu'île. Aucune paix durable ne pouvait être promise à ce pays que par l'établissement d'un pouvoir central. Les successeurs de Genghis-Khan s'approchèrent peu à peu de l'Occident; déjà le sceptre de l'Iran leur était échu. C'était l'aurore d'un pouvoir tout asiatique, qui allait fonder une dynastie en Cappadoce. Les rois ou *Marzbans* d'Arménie avaient acquis par échange quelques places de la Cappadoce; mais sous le règne de l'empereur Basile, en 880, les derniers de ces princes furent égorgés par les Grecs. C'est contre l'empire de Constantinople que les Seldjoukides eurent à combattre pour l'établissement de leur empire. Les dissensions qui avaient éclaté entre les princes d'Arménie et la cour de Byzance, donnaient aux musulmans un avantage inespéré. Le sultan Alp-Arslan, neveu de Togrul-Bey, s'était emparé d'Erzeroum et marchait contre Césarée. En 1024, il s'empara de cette ville; mais son emplacement ne parut pas convenable pour en faire une capitale. Les nouveaux conquérants s'étant emparés d'Iconium, métropole de l'Isaurie, y plantèrent leur sandjak, et commencèrent à doter la contrée d'un grand nombre de somptueux édifices.

Sivas, l'ancienne Sébaste, devint la résidence de savants oulémas, qui fondèrent des écoles célèbres. Césarée ne fut point déshéritée du mouvement de civilisation qui s'opérait dans toute la contrée; mais les merveilles de l'architecture arabe étaient réservées pour la ville d'Iconium. Ce qui nous reste de ces princes, nous les montre comme les émules des califes de Cordoue, qui régnaient à la même époque. Les artistes byzantins se joignirent aux musulmans pour décorer les villes, et le génie inventif des Perses était mis à contribution pour rehausser de l'éclat des émaux les temples et les écoles dont la structure était de brique.

A aucune époque, l'art des musulmans ne s'est montré sous un aspect plus brillant. Malgré leur qualité de musulmans orthodoxes, les Seldjoukides ne rejetèrent pas complétement les représentations d'hommes et d'animaux. Je suis porté à croire que l'affection que les Persans ont toujours montrée pour cette branche des beaux-arts, a été la cause de cette antipathie qui tient de l'exécration. Il suffit qu'un schyte soutienne une doctrine, pour qu'un sounni la tienne pour abominable. Un laps de sept siècles n'a pas complétement anéanti les chefs-d'œuvre de l'art des Seldjoukides, et c'est le principal sujet de nos études sur les monuments de la Cappadoce.

A côté de l'architecture impérissable creusée dans les rochers, il est curieux d'observer des monuments dont la délicatesse étonne le regard.

Il résulte, de la comparaison de ces deux genres de monuments, un fait qui me paraît parfaitement démontré : c'est que la nature des matériaux que fournissait un pays, dictait aux artistes les principes de l'art qu'ils devaient suivre. Sans bois, et par conséquent sans charpente, les constructeurs n'avaient que la construction des voûtes à

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0026
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

appliquer à la couverture de leurs édifices. Aussi rien n'est-il plus varié que les coupoles des monuments ; le pendentif et la voûte d'arête s'y montrent avec des combinaisons les plus ingénieuses. Tout ceci nous donne une idée parfaite de l'architecture des monuments publics.

Quant aux maisons des simples habitants, tout porte à penser qu'elles étaient ce qu'elles sont encore aujourd'hui : des huttes carrées couvertes en terrasse, dont la charpente est faite en branches de tamarisc; les briques ne sont que de la terre mêlée de paille hachée et séchée au soleil. J'ai dit ailleurs que dans les villes d'Orient les plus riches en carrières des pierres de toute espèce, les habitations des particuliers étaient également en terre et en bois. L'Asie n'a pas changé depuis les siècles de Babylone; et quand le voyageur cherche dans cette ville célèbre les ruines des immenses quartiers qui étaient couverts de maisons, il ne faut pas qu'il s'étonne de n'en pas trouver de vestiges : le vent les a dispersés avec le sable du désert.

Les maisons des villageois de Cappadoce sont généralement composées de deux corps de logis, l'un pour les femmes et l'autre pour les hommes; la pièce principale est ouverte et soutenue par deux piliers de bois; des niches pratiquées dans le pourtour servent à déposer les ustensiles de ménage; les autres chambres sont à peine éclairées, car le verre à vitre est encore rare en ce pays; un treillage arrête les regards.

Rien n'est plus simple que ces habitations : mais remplacez le soliveau par des colonnes sculptées, l'enduit de chaux par des glaces et des peintures, vous avez pour les plus somptueux palais une disposition identique. Rien n'égale la simplicité du plan des habitations en Orient. Nous aurons occasion de développer ce sujet quand nous étudierons les ruines de Persépolis.

L'établissement de la domination musulmane dans la Cappadoce amena à sa suite les tribus nomades des Turcomans qui, plus tard, devaient former la puissante famille des Osmanlis.

Les fils de Malek-Schah avaient conquis depuis quelques années la province de Bithynie et s'étaient solidement établis dans Nicée. Toute la partie orientale de l'Asie Mineure se trouvait au contraire livrée à une anarchie sans égale par suite des rivalités qui s'établissaient entre tous les princes musulmans issus d'une même famille, mais qui prétendaient tous à un pouvoir indépendant. Jusqu'au commencement du onzième siècle, les sultans de Perse avaient été regardés comme les chefs de la dynastie seldjoukide, et aucun de ces princes n'avait jusqu'alors refusé de payer un tribut au souverain; mais à la mort de Seiffed-Dewlet, prince de Mossoul, la guerre civile s'alluma. Le sultan Soliman, de Nicée, fut tué dans un combat, et les émirs qui commandaient pour lui se révoltèrent. La Cappadoce fut envahie par Pulchas, frère d'Aboulcasem; mais le sultan envoya son fils aîné Kilidj-Arslan pour soumettre cet émir; il fut proclamé sultan de Cappadoce, et se dirigea aussitôt vers Malathia, dont il fit le siége, pendant que ses principaux émirs ravageaient les terres des Grecs (1092) [1].

Les armées des Croisés qui étaient venues faire le siége de Nicée, et qui traversèrent l'Asie Mineure, se trouvèrent bientôt aux prises avec des fléaux plus redoutables que les armes des émirs, la faim et la soif. Kilidj-Arslan avait perdu la bataille de Dorylée, et, se fiant désormais aux déserts qui séparaient Iconium, sa capitale, des plaines de la Phrygie, il donna l'ordre à tous ses habitants d'éloigner les troupeaux du chemin que suivait l'armée. Les Croisés, exténués de fatigue, arrivèrent à Iconium, où ils espéraient

[1] De Guignes, Hist. des Huns, liv. IX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0027
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

trouver des vivres ; mais les Turcs, instruits de leur marche, avaient abandonné cette ville, et s'étaient retirés, avec leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs richesses, dans les montagnes voisines. Les chrétiens gagnèrent Héraclée (Érégli), et marchèrent sur Marasch. Tancrède, quittant alors le gros de l'armée, entre en Cilicie, et, laissant malgré lui Tarse sous le pouvoir de Baudouin, marche sur Mamistra et sur Adana, où il fait un grand butin.

Cependant il est à croire que ce ne fut pas sans une lutte des plus vives, car il est certain qu'un grand nombre de Croisés périrent dans cette dernière ville et furent enterrés avec leurs armes. Pendant mon séjour à Adana, en 1836, les Arméniens avaient fait fouiller une grande étendue de terrain pour construire une nouvelle église, à la place de l'ancienne qui existait en ce lieu de temps immémorial. Chaque jour les ouvriers mettaient à découvert des ossements humains avec des débris de casques et de cottes de mailles; on exhuma en même temps un nombre très-considérable de croix en bronze de différent module, mais ayant toutes à peu près la même forme, celle d'une croix de Malte; elles étaient généralement faites d'un seul morceau de bronze avec une bélière et quelques ornements grossièrement gravés sur le champ. L'évêque arménien qui recueillait ces reliques, possédait aussi une croix de même forme, mais plus grande que les autres (environ 0,25 cent. de longueur), qui était soudée à une douille propre à être emmanchée : c'était sans doute quelque débris d'étendard. Tous ces ossements, jetés pêle-mêle dans cette terre, ne paraissaient pas avoir jamais reçu les honneurs d'une sépulture pacifique; leur accumulation en un lieu qui est sans doute depuis des siècles consacré à la religion chrétienne, s'explique naturellement; ils auront été transportés autour de la chapelle primitive qui existait là.

Les désastres qu'éprouvèrent les chrétiens dans cette campagne ne furent pas les derniers. Une armée de Danois, sous les ordres du roi Suenon, s'avança dans l'intérieur de l'Asie Mineure en suivant la même route que celle de Tancrède; ils vinrent camper entre les villes de Phiniminis et de Terma; cette dernière place faisait partie de la Cappadoce [1]. Attaqués par Kilidj-Arslan, ils furent détruits jusqu'au dernier. Ces victoires ne rendaient pas cependant le pouvoir du sultan plus assuré. Les émirs construisaient dans les montagnes des châteaux forts, qui devenaient bientôt des centres de population et même des villes populeuses. Le peu de sécurité que les habitants chrétiens et musulmans trouvaient dans les campagnes, les forçait bientôt d'aller demander protection à l'émir le plus voisin ; elle était accordée moyennant tribut. C'est ainsi que la puissance de ces beys des montagnes s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les défilés du Taurus sont hérissés de casbah, aujourd'hui sans noms et sans souvenirs, dans les ruines desquelles il faudrait chercher cette multitude de petites places fortes, prises et reprises par les musulmans et les chrétiens, et qui sont mentionnées par les auteurs orientaux.

Les provinces de l'Est étaient le théâtre d'événements non moins importants. Gabriel, gouverneur de Malathia, pour les Marzbans d'Arménie, craignant de voir cette place tomber entre les mains des musulmans, avait appelé à son secours Bohëmond, déjà maître d'Antioche, lui offrant de la remettre entre ses mains. Danischmend-Oglou, émir, qui venait de fonder un petit État dans les vallées de l'Anti-Taurus, vint à la tête des Turcomans s'opposer à la jonction de l'armée des Croisés avec celle des chrétiens orientaux. Bohëmond ayant passé l'Euphrate, fut attaqué par les Musulmans, vaincu et fait prisonnier. Danisch-

[1] C'était sans doute un lieu où se trouvaient des sources thermales; je pense qu'il doit se trouver aux environs de Ladik (Laodicæa Combusta): toute cette contrée abonde en sources chaudes. Phiniminis est sans doute Philomélium (Ak-Cheher), ville souvent prise et reprise par les Croisés.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0028
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

mend-Oglou alla mettre le siége devant Malathia ; mais les débris de l'armée de Bohëmond s'étaient sauvés jusqu'à Édesse, et avaient informé de ces événements le comte Baudouin, qui accourut avec des forces suffisantes, obligea Danischmend-Oglou de lever le siége, et prit possession de Malathia.

Tant que les Croisés se tinrent dans les montagnes, ils furent toujours en état d'opposer une résistance énergique aux hordes seldjoukides. Mais on ne cite pas une seule armée qui ait pu traverser la Cappadoce sans éprouver de sanglants revers. Il était si facile à la population nomade de s'éloigner des routes battues, que les malheureux chrétiens éprouvèrent, dès leur entrée dans cette fatale contrée, toutes les horreurs de la famine. En fuyant, les habitants fermaient les puits et comblaient les citernes; il ne restait plus aux Croisés que des sources salées qui étaient un objet de dégoût pour les hommes et les animaux. L'expédition du comte de Nevers ne fut pas plus heureuse que les précédentes, quoiqu'il eût pris soin de se diriger vers l'Est, en suivant les montagnes de la Phrygie et de la Galatie, et de prendre le château d'Ancyre. Mais l'indiscipline et la barbarie de ses compagnons lui furent aussi fatales que les armes musulmanes. La population d'une petite ville de la Galatie, dont Albert d'Aix ne dit pas le nom, ouvrit ses portes aux Français, et s'avança au-devant d'eux, portant processionnellement les croix et les évangiles ; ce qui n'empêcha pas que la ville ne fût pillée.

Lorsqu'il fallut tourner vers le sud et entrer dans les steppes qui sont au delà de l'Halys, les chrétiens commencèrent à être harcelés par les Turcs de Kilidj-Arslan, qui s'était joint à Danischmend-Oglou. Ils pénétrèrent cependant jusqu'à l'endroit qu'Albert d'Aix appelle Stancon, et souffrirent considérablement de la soif pendant trois jours pour se rendre à Héraclée. Affaiblis par tant d'obstacles, ils furent attaqués par le sultan. Il n'y eut que sept cents Croisés qui se sauvèrent à Germanicopolis; le reste fut tué ou fait prisonnier.

Le même lieu fut, peu de temps après, témoin d'une autre victoire de Kilidj-Arslan sur les Croisés, remportée dans des circonstances analogues. Toutes les armées qui se dirigeaient vers la Syrie étaient en quelque sorte forcées de venir passer en cet endroit, qui se trouvait sur la route des portes de Cilicie. Les Croisés, vainqueurs à Érégli, devaient nécessairement trouver une autre armée au passage du Taurus, dans les défilés du *Kulek Bogaz*. Ce n'était donc qu'au prix de fatigues infinies qu'ils arrivaient dans les plaines de la Cilicie, où Tancrède et Baudouin possédaient Tarse et Adana. Mais quand on voit les immenses difficultés que la nature seule du pays offrait aux armées chrétiennes, on ne peut s'empêcher d'admirer, non-seulement le courage indomptable, mais encore la force physique dont il fallait que ces illustres guerriers fussent doués pour accomplir leur tâche périlleuse.

Le duc de Bavière et Guillaume, comte de Poitou, vinrent comme leurs devanciers se présenter au pas d'Érégli. La route qu'ils avaient suivie en Asie est indiquée par les deux villes de Phiniminis et de Salamia; mais cette dernière place m'est inconnue. Souffrant de la soif, l'armée se présenta à la rivière d'Érégli ; tous les puits et les citernes avaient été comblés sur leur route. Les Turcomans, prévenus de l'arrivée des chrétiens, les attendaient de l'autre côté de la rivière en ordre de bataille. Une grêle de flèches les repoussait loin du ruisseau qui coule dans un terrain argileux et dont les bords sont très-escarpés. Les chevaux, bravant les projectiles, cherchent à se précipiter dans le fleuve pour se désaltérer. Le désordre commença à se mettre dans cette foule de cent mille combattants, et fit naître la terreur; bientôt chacun chercha son salut dans une fuite inutile. Poursuivis et massacrés par les Turcs, les chrétiens périrent presque tous, et

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0029
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ceux que le fer musulman épargna allèrent mourir dans les montagnes desséchées de la Lycaonie.

Le lieu où s'est passée cette action, mémorable dans les fastes des Osmanlis, est parfaitement reconnaissable aujourd'hui; j'en ai fait, pendant mon séjour à Érégli, l'objet d'un examen particulier. Cette rivière, que les anciens voyageurs s'étaient accordés pour regarder comme un des affluents de l'Halys, coule de l'est à l'ouest dans une vallée encaissée, et va se jeter dans un lac peu éloigné de la ville. Érégli, que les Osmanlis appellent aussi Erklé, dont les historiens des Croisades ont fait Héraclée, n'est point une ville ancienne; on n'y trouve d'autres antiquités que des monuments musulmans, un médrecé, que l'on attribue au sultan Ala-Eddyn le Seldjoukide, et de vastes caravanseraïs, construits, dit-on, par le sultan Ahmed Ier, quand il marchait à la conquête de Bagdad. Ces souvenirs sont aujourd'hui tellement confus dans l'esprit des habitants, qu'il est peu de villes de l'Asie Mineure où l'on ne montre des châteaux ou des khans attribués au même sultan, allant conquérir la capitale de l'Irack. Le lac d'Érégli reçoit les eaux provenant de la fonte des neiges du Taurus, et au printemps son étendue est telle, que les routes sont interceptées. Les eaux se sont ouvert une issue souterraine, connue en Grèce, où ce phénomène est très-multiplié, sous le nom de Katavathron.

Il ne paraît pas que les guerres des Musulmans contre les Grecs fussent aussi sérieuses et aussi meurtrières que celles qu'ils avaient soutenues contre les Croisés. L'empereur de Byzance faisait bien quelques tentatives pour reprendre Iconium, qui restait toujours le centre de la puissance musulmane; mais il se contentait d'assiéger, de prendre et d'abandonner plusieurs petites places de la Phrygie et de la Cappadoce. Iconium s'embellissait de tous les chefs-d'œuvre de l'art des Sarrasins; toutes les anciennes murailles étaient réparées et la ville agrandie et fortifiée.

Ala-Eddyn Key-Khosrou, frère de Kilidj-Arslan, est regardé par les Osmanlis comme le fondateur de la dynastie seldjoukide d'Iconium (1192). C'est à lui qu'ils attribuent la plupart des superbes édifices que l'on admire encore dans les principales villes de son empire. Sous son règne, les académies, les mosquées, les écoles se multiplièrent : Amasie, Sivas, Nigdé conservent encore des souvenirs de cette brillante époque. L'architecture des Seldjoukides offre un caractère tellement tranché, que l'artiste qui a observé les monuments d'Iconium, peut difficilement se méprendre sur l'époque de la fondation de tant d'autres édifices qui subsistent encore dans le Kurdistan et dans l'Arménie.

Tout zélés Musulmans que fussent ces princes, ils ne proscrivirent pas complétement les représentations d'hommes et d'animaux en peinture et en sculpture, et ils avaient conservé ce goût de ces beaux-arts que les Seldjoukides persans ont toujours favorisés.

Un prince de cette race, Koumarouïa, sultan de Damas, avait fait faire, dans son palais du Kaire, une salle qui renfermait son portrait et celui de toutes ses femmes, en bois peint. Ces statues portaient sur leurs têtes des couronnes d'or enrichies de pierreries; elles avaient des pendants d'oreilles, et étaient habillées des plus riches étoffes du pays [1]. Plusieurs monuments antiques de l'Asie Mineure ont été conservés par les soins des Seldjoukides; mais la jalousie des imans sunnis contre les Schiites arrêta dès sa naissance cet essor vers les arts du dessin. Il fut interdit aux sultans de faire graver leur portrait sur les monnaies; on toléra seulement quelques représentations d'animaux. Le sultan des Turcs porte encore aujourd'hui la figure en relief d'un paon sur l'avant de son caïque.

[1] De Guignes, Hist. gén. des Huns, t. II, liv. IX, 1/40.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0030
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le vautour fut adopté par les princes seldjoukides comme le symbole de la puissance suprême ; ils imitaient en cela les Byzantins, qui avaient conservé sur leurs enseignes l'aigle romaine. Le vautour Houmaï (royal) est sculpté sur un grand nombre de monuments de style arabe, en Asie Mineure et en Perse; on peut être assuré, à défaut d'autres renseignements, que les monuments qui portent cet emblème sont de l'époque des Seldjoukides, c'est-à-dire dans la période de 1086 à 1390. Les historiens orientaux attribuent à Ala-Eddyn Key-Kobad l'idée première de l'adoption du croissant ascendant (c'est-à-dire dont la courbure est tournée à droite) sur les enseignes militaires; c'était le symbole de la grandeur naissante de l'islamisme. M. de Hammer est tenté d'y voir un reste de la superstition du dieu Men, dont les autels n'étaient pas encore complétement déserts. La lune fut toujours en effet pour les Asiatiques un astre aux vertus secrètes et à la puissance occulte, et l'on voit encore aujourd'hui, dans le centre de la province, une peuplade dont la coiffure, en forme de croissant, me semble un souvenir de ce culte si répandu.

Nous ne pouvons que retracer d'une manière sommaire l'histoire ou plutôt la chronologie des monuments de cette époque, qui est regardée à bon droit comme l'ère la plus brillante de la civilisation des Musulmans. Ils ne se montrent dans la suite que des copistes ou des plagiaires des Byzantins. L'art arabe décline, et disparaît vers la fin du dix-septième siècle. Chacun des monuments élevés par les princes seldjoukides porte de nombreuses inscriptions, qui sont, il est vrai, pour la plupart, des versets du Koran; mais il s'en trouve dans le nombre qui sont commémoratives. Espérons que les futurs voyageurs s'attacheront à éclaircir cette partie de l'histoire du moyen âge, et que bientôt cette multitude d'inscriptions sera traduite et commentée. Un pareil travail sortait tout à fait du cadre qui m'était tracé; d'ailleurs, si quelque jour un critique orientaliste remarque cette lacune dans ma description des monuments musulmans, qu'il sache et qu'il veuille bien ne pas oublier que j'étais loin de regarder mes recherches comme terminées, lorsque j'ai été rappelé en France.

La dynastie seldjoukide, qui régna sur toute la Cappadoce pendant trois siècles environ, se compose de quatorze princes, dont la chronologie est ainsi établie par de Guignes [1] et adoptée par M. de Hammer [2] :

DYNASTIE SELDJOUKIDE D'ICONIUM.

Soliman, fils de Koutoulmisch	1081	Ala-Eddyn Key-Kobad	1226
Kilidj-Arslan Ier	1092	Key-Kosrou II	1236
Saisan	1109	Key-Kaous II	1247
Masoud Ier	1120	Kilidj-Arslan III	1261
Kilidj-Arslan II	1155	Masoud II	1292
Key-Khosrou Ier (Ala-Eddyn)	1192	Rhokneddin Kilidj-Arslan	1295
Ala-Eddyn Key-Kaous	1212	Ala-Eddyn III	1304

L'invasion des Mongols persans fut le signal de la ruine du pouvoir des Seldjoukides. Césarée tomba entre les mains des conquérants tartares; toute l'Arménie et l'Aderbaïdjan obéissaient déjà au sultan Houlagou, et sa passion pour une princesse arménienne valut aux chrétiens de ces contrées quelques années d'un gouvernement tolérable.

L'empire des Seldjoukides fut divisé en dix parties indépendantes. Karaman, fils de Nour-Sofi, avait épousé la fille d'Ala-Eddyn III; il eut en partage une province composée

[1] De Guignes, Hist. des Huns.

[2] Hammer, Hist. de l'empire ottoman, T. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0031
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'une partie de l'ancienne Tyanitis et d'un district de la Lycaonie, où se trouvait la ville de Laranda. Il y fonda une ville à laquelle il donna son nom, qui passa bientôt à toute la province. La dynastie des Karaman régna pendant un siècle et demi sur la Cappadoce. Mais toute l'histoire de cette époque n'est plus qu'une succession de guerres civiles entre les différents émirs. On ne cite que quelques forteresses élevées pendant toute cette période, et les arts des Seldjoukides commencent à tomber dans l'oubli. La famille d'Orcan s'était solidement établie dans le nord de l'Asie Mineure; Mourad Ier, voyant l'affaiblissement successif des principautés du sud, résolut de conquérir la Caramanie. Une grande bataille fut livrée par les Turcs au prince Karaman Ala-Eddyn, qui s'enfuit à Konieh. Mourad vint faire le siége de cette ville; Ala-Eddyn parvint à éloigner le sultan, en faisant avec lui un traité qui rendait les Turcs maîtres d'une partie de ses États.

Mais en 1394 Bayazid Ildirim attaque de nouveau le sultan de Karaman, qui s'enfuit dans les gorges du Taurus.Ce prince est le dernier qui règne sur la Cappadoce. Ses descendants se maintiennent cependant à Karaman et à Iconium, jusqu'à l'année 1466. Mahomet II, après une campagne qui lui coûte peu de monde, s'empare de ces deux villes, et les réduit sous le pouvoir des Osmanlis. Néanmoins les émirs vaincus conservèrent toujours l'ombre de la souveraineté sur leurs anciens États : c'est l'origine de ce pouvoir féodal des Déré-Bey, dont les derniers vestiges furent anéantis par le sultan Mahmoud, dans les familles des Tchapwan Oglou et des Kara-Osman-Oglou.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0032

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LES PRÉFECTURES DE LA CAPPADOCE.

DIVISIONS DU PAYS DANS L'ANTIQUITÉ.

La destruction de la puissance perse en Asie Mineure ne fut pas cependant tellement complète, que tout ce qui rappelait les dominateurs orientaux fût en même temps proscrit ou abandonné. Les mages avaient su conserver leur pouvoir au milieu des révolutions qui signalèrent le partage de l'empire d'Alexandre, et il est bien probable que les nouveaux rois de Cappadoce adoptèrent les formes de l'administration de Darius. Le partage de la Cappadoce en dix stratégies ou préfectures, ordonné par les prédécesseurs d'Archélaüs et adopté par ce prince et ses descendants, me paraît une imitation de la division du grand empire des Perses en satrapies.

Strabon nous a conservé les noms de ces dix préfectures, et nous fait connaître leur position respective. Le peu de connaissance qu'on avait jusqu'à ces derniers temps de la géographie physique de cette province centrale, ne permettait pas d'ajouter de grands éclaircissements à ceux que nous ont laissés les anciens; mais aujourd'hui on peut dire que cette partie de la géographie ancienne laisse peu de chose à désirer. Le régime des eaux a été bien déterminé; les sources de l'Halys reconnues. On a supprimé sur les cartes cette branche méridionale du fleuve qui n'a jamais existé.

Toute l'hydrographie de la plaine de Césarée et du fleuve Mélas, qui est le Tokma-Sou, a été rectifiée; s'il reste encore quelque obscurité relativement au fleuve Carmalas, cela tient surtout à ce qu'on n'explique pas bien de quelle Cilicie Strabon entend parler. Pour ce qui est des villes et bourgs de cette province, on sait qu'ils étaient peu nombreux; elle n'est pas aujourd'hui plus peuplée qu'alors, et la plupart des centres des populations datent de l'antiquité romaine.

Les erreurs des géographes modernes sur les cours d'eau de la Cappadoce sont toutes basées sur les descriptions des géographes anciens, qui sont plus ou moins fautives. Malgré les récentes observations des voyageurs, aucune des hypothèses relatives au régime et au cours du fleuve Carmalas n'est satisfaisante, et les traductions que l'on a proposées du texte de Strabon ne satisfont aucunement aux conditions du problème à résoudre. Les auteurs de la traduction française font dire à Strabon : On trouve dans la Sargarausène un bourg nommé Herpa et le fleuve Carmalas, qui se décharge comme le Pyramus, dans la mer de Cilicie; or, le texte de Strabon ne parle en cet endroit, ni du Pyramus ni de la mer de Cilicie Καὶ ποταμὸς Καρμαλὰς ὃς καὶ αὐτὸς εἰς τὴν Κιλικίαν ἐκδίδωσιν [1]. Il est certain que le Carmalas ne peut avoir une embouchure particulière dans la mer de Cilicie, puisque sur toute la côte on ne trouve que les fleuves Cydnus, Pyramus et Sarus; il faut donc croire, ou qu'il était question d'un cours d'eau particulier, coulant à travers la préfecture cilicienne, ou d'un des affluents supérieurs du Pyramus. Or la Sargarausène, dans laquelle coulait le fleuve Carmalas, et qui avait pour place forte Herpa, est classée par Strabon parmi les préfectures de l'intérieur; c'est une difficulté de plus à résoudre, et non moins réelle que celle qui est relative au cours du Melas. Ritter [2], dans sa géographie, est disposé à regarder le Carmalas comme identique avec le Tokma-Sou, qu'il appelle aussi Kermoz. Il faudrait donc croire que le petit cours d'eau de Césarée qui va se jeter dans l'Halys, est réellement le Melas des anciens; mais il faudrait trouver

[1] XII, 537.

[2] Ritter, Allgemeine vergleichende Geographie, t. III, 839.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0033
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sur le cours du Tokma-Sou, aujourd'hui bien déterminé, ce château de Herpa, qui était la principale place de la province. D'ailleurs, comment serait-il possible que les barrages du Tokma-Sou aient pu endommager les terres situées aux environs de Mallus, qui est située dans la plaine de Cilicie, non loin des rives du Pyramus[1]? Je crois que deux hypothèses seules peuvent être admises dans l'état de connaissance que nous avons de la géographie ancienne, regarder le Carmalas comme l'affluent du Pyramus, qui passe à l'ouest de Marasch, et qui est alimenté par les eaux de l'Anti-Taurus, ou bien admettre qu'en effet le bourg de Herpa, que je regarde comme bien déterminé au village d'Erkeneh, est situé dans le bassin du Carmalas; ce dernier fleuve serait alors représenté par le Geuk-Sou, rivière assez considérable, dont les affluents sont nombreux, et qui traverse un lac appelé Bach-Gheul (la tête des eaux). Dans ce cas, il est vrai, le Carmalas se jetterait aussi dans le Pyramus. Cette hypothèse est préférable à celle des géographes qui identifient le Carmalas avec le Tokma-Sou. Strabon mentionnant[2] les différents itinéraires de l'Asie Mineure, partant de Mazaka, dit : De là en tirant vers l'Euphrate, par la petite ville d'Herpha jusqu'à Tomisa..... Cette ville d'Herpha ou d'Herpa, identité admise par tous les traducteurs, était donc située entre Césarée et l'Euphrate, position qui s'accorde bien avec celle du bourg d'Erkeneh[3] et du fort Tomisa, situé sur la rivière gauche de l'Euphrate et peu éloigné du fleuve. Cette dernière place appartenait aux provinces arméniennes de la Sophène; elle en fut détachée par Lucullus après sa victoire sur Tigrane, et a été annexée au royaume de Cappadoce. La position paraît être déterminée au village d'Isoglou, près duquel le baron de Moltke a découvert une inscription cunéiforme de 40 lignes, gravée dans un tableau de 6 pieds 4 pouces de hauteur et de 4 pieds 9 pouces de large[4]. Une ancienne route longeant un ruisseau sauvage qui va se jeter dans l'Euphrate, paraît être un tronçon de l'ancienne route commerciale qui menait d'Éphèse au fond de la Mésopotamie, et sur laquelle Artémidore a mesuré les distances qui nous sont conservées par Strabon. Le château ruiné qui se trouve dans le voisinage d'Isoglou n'a pas encore été visité par les voyageurs; mais il occupe une position correspondante à celle du fort Tomisa.

Strabon classe de cette manière les dix préfectures de la Cappadoce; cinq près du Taurus : la Mélitène, la Cataonie, la Cilicie, la Tyanitis et la Garsauritis[5].

Les cinq autres, dans l'intérieur, étaient la Laviniasène, la Sargarausène, la Saravène, la Chamanène et la Morimène. Ces préfectures furent ensuite portées à douze par l'adjonction des districts de Castabala et de Cybistra, qui s'étendaient jusqu'à Derbé en Lycaonie, et une portion de la Cilicie-Trachée aux environs de l'île d'Elæussa.

La Mélitène est le district le plus oriental; il s'étend jusqu'à l'Euphrate et forme ce qu'on appelle aujourd'hui le pachalick de Malathia. Séparé, à l'occident, de la plaine de Césarée par une chaîne de collines dépendant de l'Anti-Taurus, il forme le contre-fort du plateau de Césarée qui domine la province. Le terrain s'abaissant considérablement de l'ouest à l'est jusqu'aux rives de l'Euphrate, tout ce district jouit d'une température beaucoup moins variable que les autres qui sont plus voisins du Taurus. La vigne et les oliviers y donnaient des fruits abondants.

Pline[6] attribue à Sémiramis la fondation de la ville de Malathia, dont le nom offre quelque analogie avec celui de la Vénus assyrienne, Milytta. Il ne paraît pas qu'elle ait reçu

(1) *Voy.* Strab. XII, 537.
(2) Livre XIV, 663.
(3) Voyez la feuille 1 de la carte en tête du tome Ier.
(4) Mesures allemandes.
(5) Livre XII, 534.
(6) Liv. VI, chap. III.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0034
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de grands accroissements pendant toute l'existence du royaume de Cappadoce. Sous le règne de Trajan, le château bâti d'abord pour cantonner une légion romaine, reçut en outre quelques habitants. Bientôt la population venant à s'augmenter, de nombreuses constructions s'élevèrent à l'entour; ce fut le commencement d'une ville qui prit le nom de la province, et en devint la capitale. L'empereur y cantonna une légion romaine qui reçut le nom de Mélitène, et de laquelle sortirent quarante soldats qui moururent martyrs, et dont les reliques sont encore honorées dans une petite église grecque aux environs de la ville. Sous le règne de Marc-Aurèle, cette même légion, qui était toute composée de chrétiens, obtint par l'intervention divine que les ennemis fussent écrasés par la foudre [1]; elle prit de là le surnom de Fulminatrix.

L'empereur Justinien, qui avait fait les plus grands efforts pour fortifier les frontières de son empire contre les attaques des Perses, changea complétement l'aspect de la ville, et en fit, au dire de Procope, la sauvegarde, le boulevard et l'ornement de l'Arménie. Mais tant d'ouvrages magnifiques eurent le sort de la plupart des constructions de ce prince, aujourd'hui il n'en reste pas de vestiges. Les seuls monuments qui existent encore à Malathia datent de l'ère seldjoukide, et sont presque entièrement ruinés. Malathia devint la capitale de la petite Arménie, et fut longtemps soumise aux princes arméniens, tantôt alliés, tantôt ennemis des empereurs grecs; mais on n'y trouve aucun monument des dynasties arméniennes.

Malathia fut prise par les Arabes, lorsque sous le règne d'Aroun-al-Rachyd, ils s'emparèrent du royaume de Pont. Reprise par l'empereur Constantin Copronyme, elle fut entièrement démantelée, et c'est de cette époque que date la destruction des monuments byzantins. Tous les habitants grecs et arméniens furent envoyés à Constantinople pour repeupler cette capitale. Vers l'an 140 de l'hégire, le calife El-Mansour envoya son neveu Abderaman, fils de l'iman Ibrahim, avec 70,000 hommes pour reprendre Malathia; elle retomba de nouveau entre les mains des Grecs, qui la gardèrent jusqu'à ce que les sultans d'Iconium en fissent la conquête définitive. Tous les efforts que firent les princes d'Orient pour établir dans ce lieu une capitale, n'ont pas été couronnés de succès. Si la contrée offre toutes les ressources qui peuvent être nécessaires à une population nombreuse, si des eaux abondantes portent la fertilité dans les immenses jardins qui s'étendent comme une vaste forêt au milieu de la plaine de Malathia, ces avantages ne suffisent pas pour une ville frontière, et dans une contrée qui a été exposée de temps immémorial aux incursions des peuplades barbares. Sous le point de vue militaire, il était impossible de choisir une position plus désavantageuse. Entourée d'une enceinte de montagnes élevées, Malathia n'est défendue au nord que par la rivière de Tokma-Sou, guéable une partie de l'année; mais du côté du sud, rien ne peut la garantir des attaques d'ennemis qui trouvent un refuge assuré dans les montagnes Ces inconvénients, joints à la chaleur intense qui se fait sentir dans la ville pendant l'été, l'ont fait abandonner par ses habitants, qui préfèrent camper aux environs, au milieu des jardins, qui méritent encore leur antique célébrité.

En 1235, la ville tomba au pouvoir des Mongols, dont le pouvoir s'élevait sur la ruine de l'empire seldjoukide. Les nombreuses églises qui se trouvaient toutes sous la juridiction du patriarche d'Antioche, et qui étaient régies par un évêque, furent livrées au pillage; le plus grand nombre fut démoli ou brûlé [2]. C'est à partir de cette époque que Malathia tendit vers une destruction rapide. En 1396, le sultan Bayazid, vainqueur des

[1] Eusèbe, Hist. eccl., liv. V, ch. V.

[2] Abulfaradj, Hist. dynastiarum, 318, 333.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0035
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

princes de Caramanie, vint s'emparer de Malathia, qui ne tarda pas de tomber entre les mains de Timour. Ce qui restait debout du château et des mosquées fut de nouveau livré aux flammes; et lorsque le sultan Sélim Ier réunit sous le sceptre ottoman toute cette partie de l'Asie, il ne trouva plus dans Malathia qu'un amas de décombres qu'on ne put jamais relever au rang d'une ville.

Le voisinage des tribus kurdes nomades, qui ne reconnurent jamais le pouvoir de la Porte, fut un obstacle constant à la renaissance de la prospérité de Malathia, malgré la position avantageuse qu'elle occupait comme entrepôt, et en même temps malgré l'incroyable fertilité du territoire, si heureusement arrosé par des sources nombreuses et intarissables, qui forment le ruisseau de Sultan-Sou, l'un des affluents du Tokma-Sou. Elles prennent naissance à une lieue environ au sud de Malathia, dans une vallée composée d'agglomérats calcaires et à plus de cent mètres au-dessus du niveau de la plaine. Conduites par des canaux artistement dirigés, ces eaux alimentent des jardins d'arbres fruitiers, dont la beauté et la vigueur ne démentent pas l'ancienne réputation de fertilité que ce pays possédait dès les temps les plus reculés. Les mûriers surtout y acquièrent une hauteur prodigieuse; cependant on n'élève pas de vers à soie, dans la persuasion que le mûrier multicaule peut seul donner de bons produits; c'est en effet celui qui est cultivé à Broussa et dans toute la Syrie. Le fruit du mûrier de Malathia est blanc; on en prépare une conserve qui a peu de goût et qui est employée par les habitants en guise de sucre. La vigne donne des grappes d'une grosseur presque inconnue dans les autres provinces; était-ce avec ces raisins qu'on fabriquait le vin Monarite, mentionné par Strabon? L'abricotier, originaire d'Arménie, se plaît en ce lieu comme dans son pays natal; mais malgré la douceur de la température, l'olivier n'y réussit point; on pourrait croire que la hauteur du pays au-dessus du niveau de la mer est un obstacle à la reproduction de cet arbre, si les anciens ne citaient pas l'olivier au nombre des arbres fruitiers qui embellissaient cette résidence de Sémiramis. J'ai déjà fait une remarque analogue sur la plaine de Synnada, sans pouvoir me rendre compte de ce fait; mais les habitants m'ont attesté qu'en aucun endroit de l'Asie, l'olivier ne réussissait, à plus de vingt lieues de la côte. C'est au milieu de ces forêts que les habitants actuels ont transporté leurs demeures; des maisons de bois et de pisé, construites avec une certaine élégance, des mosquées rustiques, ombragées par des arbres séculaires, donnent à cette ville champêtre un aspect des plus singuliers. Le konac du pacha s'élève au milieu d'une place; les artisans ont leur quartier désigné; tout respire le bonheur et l'aisance dans cette population, qui a peu de besoins et offre un contraste frappant avec l'aspect de misère et de désolation qui frappe les regards de l'Européen entrant dans Malathia. Les murs qui, selon l'usage antique des villes de l'Orient, étaient faits de briques séchées au soleil, n'offrent plus que des lignes de circonvallation en forme de tertre, sur lesquelles pousse un gazon chétif. Les mosquées, confiées à la surveillance de quelques softas, n'ont pas reçu la moindre réparation depuis l'avénement du sultan turc. Le caravansérail désert, les bazars vides et les maisons à demi-écroulées sont abandonnés à des gardiens qui succombent à l'insalubrité de cette enceinte, dont l'atmosphère est viciée par l'accumulation d'immondices séculaires. Ce tableau n'est pas sans intérêt pour celui qui ne considère pas seulement les villes sous l'aspect monumental, mais qui cherche encore à étudier toutes les causes d'accroissement et de prospérité.

Il est clair que, sous beaucoup de rapports, la fondation d'une ville dans ces lieux offrait des avantages. Située juste à mi-chemin entre Constantinople et Bagdad, et ayant été pendant des siècles un des entrepôts du commerce entre l'Asie centrale et l'Occident,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0036
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cette ville subsisterait encore, si son assiette militaire eût été mieux entendue, condition indispensable dans un pays qui ne fut jamais tranquille. Le cours du Tokma-Sou aurait pu d'une part servir de défense naturelle à la ville; mais les inondations auxquelles cette petite rivière est sujette, ont forcé de construire la ville à distance; et les remparts ne pouvant plus défendre immédiatement le passage, le fleuve s'est trouvé être plus favorable à l'attaque qu'à la défense, car une tête de pont fortifiée arrêtait les sorties des habitants, et donnait à l'ennemi toutes les facilités possibles pour l'attaque. Du côté de l'Euphrate, la position est la même, car Malathia est éloignée de près de deux lieues du cours du fleuve, et le pays montagneux est encore plus favorable à un ennemi venant attaquer la place. Aussi, dans la guerre du Kurdistan, en 1836, Mehemet-Rechid-Pacha ne songea même pas à établir son quartier général dans la ville : il préféra camper dans la plaine.

Le petit nombre de masures qui restent encore debout, reçoit quelques habitants pendant les grands hivers; mais on peut prédire avec certitude que Malathia cessera bientôt d'exister comme ville, et qu'elle aura le sort de tant d'autres places que la population moderne a abandonnées, comme Rey, Sultanieh, Ctesiphon et tant d'autres. Les jardins réunissent plusieurs groupes d'habitations, qui ont chacun un nom différent. J'avais désigné sur la carte les lieux nommés Kelitch et Kharpouz. M. Ainsworth mentionne cette localité sous le nom général de Asbouzi, qui m'était inconnu.

Il est bien difficile de déterminer le chiffre d'une population si éparse, qui était, pendant mon séjour, augmentée d'une population flottante, composée de plusieurs régiments de Nizam et d'artillerie, auxquels il fallait ajouter les femmes et les enfants, et les innombrables parasites qui accompagnent les armées turques; aussi je ne crois pas exagérer en la portant à 30,000 âmes qui tremblaient au seul nom des Kurdes nomades. Tous les jours on citait quelques-uns de leurs exploits, et moi-même, je traversai une plaine où la veille ils avaient exercé leurs brigandages : on voyait encore, gisant sur le sol, les restes massacrés de la caravane d'un Hadji persan.

Les chrétiens forment à peu près le tiers de la population totale; ils sont généralement de la communion arménienne; on peut en porter le nombre à 1,000 ou 1,200 familles, qui sont sous la juridiction de l'évêque arménien de Césarée. Les familles grecques habitent particulièrement le village de Hordeuz, situé à un quart de lieue de la ville. On y montre une église très-révérée dans le pays, où sont conservées, dit-on, des reliques des quarante martyrs. Mais l'inscription que j'ai lue sur la porte ne confirme pas cette tradition. Saint Eudoxe, dont il est question, n'a pas appartenu à cette légion célèbre.

ΕΥΡΕΘΗCΑΝΤΑΛΕΙΨΑΝΑ
ΤΟΥΑΓΙΟΥΕΥΔΟΞΙΟΥ ΜΗΝΗ
ΜΑΙΩ$\overline{\text{Α}}$ΙΝΔΤΕΤΟΥΣ$\overline{\text{CTYZH}}$ [1]
ΑΝΕΚΑΙΝΙCΘΗΔΕΟΝΑΟCΑΥΤΟΥ
ΕΠΙCΟΛΟΜΟΝΤΟCΜΗΤΡΟΠΟΛΙΤΟΥ

Εὑρέθησαν τὰ λειψάνα τοῦ ἁγίου
Εὐδοξίου Μηνὶ Μαίῳ πρωτὸς
Ἰνδικτίονος τὲ ἔτους ἑξῆ χιλιάδες
Τετρακόσια ἑβδομῆντα πεντὲ.
Ἀνεκαινισθῆ δὲ ὁ Νάος αὐτοῦ ἐπὶ
Σολομόντος μητροπολιτοῦ.

L'an 6475 [2], indiction première, au mois de mai, ont été trouvées les reliques de saint Eudoxe; son église a été renouvelée par les soins du métropolitain Solomon.

[1] Le signe CT représente le nombre VI.

[2] 966 de J. C.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0037
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cet Eudoxe, porté au martyrologe avec saint Romulus, également martyr de la foi à Mélitène, était chef d'une légion sous l'empereur Trajan Dèce. Il fut envoyé en Gaule; sommé de sacrifier aux idoles, il s'y refusa avec tous ses soldats qui étaient également chrétiens. Envoyé en cantonnement à Mélitène, il parvint à convertir Romulus, chambellan de l'empereur, qui le premier l'avait dénoncé. Maximien ayant été proclamé empereur, ordonna à tous les proconsuls de faire périr les chrétiens qui refuseraient de sacrifier. Eudoxe ayant persisté à rester fidèle à sa foi, eut la tête tranchée, après avoir été livré aux tortures. On croit qu'il a été mis à mort le 6 septembre 252 de J. C [1].

Cette petite église est desservie par deux caloyers auxquels la langue grecque est presque étrangère; généralement tous les Grecs qui habitent les environs de l'Euphrate ne font usage que de la langue turque. L'intérieur de l'église n'offre aucune disposition digne d'intérêt sous le rapport de l'art; quelques lampes et des tableaux presque effacés attirent seuls l'attention : aucun ornement d'architecture ne peut aider à déterminer l'époque de sa construction; l'inscription seule atteste qu'elle remonte au dixième siècle. Sous le nom barbare de Hordeuz, qui n'a aucune signification dans la langue turque, je suis tenté de reconnaître la station désignée sous le nom de Ad-Aras, dans l'Itinéraire d'Antonin; elle était, en effet, peu éloignée de Mélitène.

Malathia a fourni un grand nombre de saints au martyrologe, outre ceux de la légion *fulminatrix*. Saint Polyeucte, qui passe pour le premier martyr de l'Arménie, y fut mis à mort en 257. C'est le lieu de naissance de saint Mélèce dit le Grand, qui était évêque d'Antioche au quatrième siècle, et de saint Euthyme, archimandrite en Palestine; il eut la conduite de tous les monastères de la ville et du diocèse de Mélitène, sous les évêques Acace et Synade, qui avaient été ses maîtres. Au sixième siècle, saint Domitien fut appelé au siége épiscopal : à cette époque, les chrétiens étaient nombreux, et les établissements religieux s'étaient multipliés à l'infini; mais les églises et les monastères étaient construits avec une grande simplicité. La plupart de ces monuments sont aujourd'hui détruits.

Depuis la ville jusqu'à la rivière, le terrain s'abaisse par une pente continue et forme une vallée très-large et de peu de profondeur, au milieu de laquelle les eaux du Tokma-Sou circulent avec un cours très-lent. Les eaux, précipitées des vallées supérieures et arrêtées à leur confluent par le cours rapide de l'Euphrate, s'accumulent dans cette plaine et forment des marécages qui contribuent à l'insalubrité de la ville. On passe le Tokma-Sou sur un pont de pierre appelé Kirk-Geuz (le pont aux quarante yeux), dénomination appliquée en Asie à tous les ponts qui ont un certain nombre d'arches. Une chaussée de pierre, en très-mauvais état, est établie entre la tête du pont et le terrain qui ne peut être atteint par les inondations : cette route, qui suit la direction du nord au sud, traverse la Mélitène et conduit à travers l'Arménie dans le royaume de Pont.

Après avoir traversé la plaine de Malathia, le Tokma-Sou a encore un cours de deux lieues et va se joindre à l'Euphrate. Une montagne conique et dépouillée de verdure indique au delà de l'Euphrate le point de réunion.

[1] Εὐδόξιος ὁ τοῦ Χριστοῦ μάρτυρ, ὑπῆρχεν ἐπὶ Τραϊανοῦ βασιλέως Ῥωμαίων, κόμης τὴν τάξιν. Ἔχων δὲ ὑφ' ἑαυτοῦ στρατιώτας μυρίους καὶ χιλίους, διέτριβεν ἐν Γαλλίᾳ τῇ χώρᾳ. Ῥωμύλος, δὲ ὁ πραιπώσιτος τοῦ βασιλέως συνεβούλευσεν αὐτῷ ἀποστεῖλαι εἰς τὴν Γαλλίαν χώραν καὶ καταναγκάσαι τοὺς στρατιώτας χριστιανοὺς ὄντας, θῦσαι τοῖς θεοῖς. Καὶ τούτου γενομένου, οὐκ ἐπείθησαν θῦσαι· καὶ διὰ τοῦτο ἐξωρίσθησαν εἰς Μελιτινὴν, πόλιν τὴς Ἀρμενίας. Εἶτα μεταμεληθεὶς ὁ Ῥωμύλος, καὶ πιστεύσας τῷ Χριστῷ, καὶ τὸν Τραϊανὸν ἐλέγξας, ἀπεκεφαλίσθη. Μετὰ δὲ ταῦτα, κρατῆσας τῆς βασιλείας Μαξιμιανὸς, καὶ κελεύσας φονεύεσθαι τοὺς χριστιανοὺς, προσέταξε διὰ γραμμάτων καὶ τῷ τῆς Μελιτινῆς Ἄρχοντι τοὺς τὸν Χριστὸν προσκυνοῦντας ἀνελεῖν. Ὅθεν κρατήσας Εὐδόξιον τὸν κόμητα καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ στρατιώτας, καὶ καταναγκάσας προσκυνῆσαι τοῖς εἰδώλοις, καὶ μὴ πείσας, πολλὰ βασανίσας ἀπεκεφάλισεν. Menologium Græcorum, pars I, pag. 21.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0038
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le cours supérieur du Tokma-Sou a été, dans ces derniers temps, l'objet spécial des études de plusieurs géographes; les sources ont été reconnues par M. Ainsworth, dans le voisinage du village de Tokma; ces observations ont levé tous les doutes qui existaient sur le véritable cours du Mélas dans la plaine de Césarée, mais n'ont jeté aucune lumière sur les erreurs inexplicables des géographes anciens sur ce cours d'eau.

Rien ne pouvait éclairer à ce sujet les écrivains modernes qui ont étudié cette contrée; bien plus, le père Cyrille, évêque grec de Cappadoce, a publié, en 1812, une carte intéressante de son diocèse, mais qui renouvelle l'erreur de Strabon. J'avais vu près de Césarée la source formant le marais de Kara-Sou, prenant son cours vers le nord-est, j'avais retrouvé, près de Malathia, le Tokma-Sou que les habitants m'assuraient venir des environs de Césarée; il ne m'en fallut pas davantage pour me faire partager la croyance où l'on était généralement que les eaux de la plaine de Césarée se jetaient dans l'Euphrate; car le changement de nom de Kara-Sou en Tokma-Sou n'était pas une difficulté, attendu qu'il est peu de fleuves secondaires en Asie qui ne changent deux ou trois fois de nom dans leur parcours. Le Sarus, qui s'appelle Sihoun dans la plaine de Cilicie, est appelé Demirdji-Souiou dans le Taurus, et Mahara-Souiou dans les vallées supérieures des environs de Comana.

Après avoir parcouru un terrain accidenté, le petit cours d'eau que l'on appelle Ak-Pungar, donne naissance au Tokma-Sou; les eaux reçoivent d'autres affluents, et notamment une source située dans le voisinage de Gurun, l'ancienne Garnace de Ptolémée. Cette ville s'élève au milieu des jardins et est entourée de rochers sauvages percés d'une infinité de cavernes; l'acropole, dont les constructions ont tout le caractère d'ouvrages sarrasins, est aujourd'hui presque entièrement ruinée: on y remarque seulement quelques tours et des restes de murailles; son assiette était très-forte pour l'époque. Gurun a, dans le moyen âge, fait partie des possessions de Danischmend, comme Derendah, situé à l'ouest à quelques lieues de là, que les géographes sont disposés à regarder comme l'ancienne Dalenda des Arméniens, ville dont il est souvent fait mention dans les guerres des Émirs. La population de Gurun se compose d'un nombre égal d'Arméniens et de Turcs, auquel il faut joindre une soixantaine de familles d'Arméniens catholiques.

Partant de Gurun, M. Ainsworth se dirige vers le nord dans une vallée profonde et de formation calcaire, qu'on appelle Toprak-Viran, c'est-à-dire terrain inculte; la rivière qui l'arrose prend ensuite le nom d'Injé-Sou; la vallée se resserre et devient impraticable, le voyageur est alors obligé de faire un détour par la montagne de Kirk-Hinn pour arriver aux sources. Parvenu au sommet, il aperçoit à une journée de distance la montagne de Songourlou, de laquelle sort un des affluents de Kizil-Irmak. En effet, ce plateau très-limité de la Cappadoce verse ses eaux dans trois mers différentes, et forme le point culminant de toute la région. En ce lieu, l'Injé-Sou coule au milieu d'une vallée basaltique, et reçoit de nouvelles sources; l'une d'elles s'appelle Bel-Bounar, et l'autre Dagh-Derah; ce sont les véritables sources du Tokma-Sou.

En un jour on descend jusqu'à Derendah, dont les environs sont hérissés de rochers percés d'une multitude de cavernes. Un rocher basaltique intercepte le cours du ruisseau, qui forme une petite cascade, et reçoit du côté du sud un affluent, dont le parcours n'a qu'une demi-lieue. Vers le haut de la vallée, est situé le village de Tanil, et immédiatement au-dessous, le Tokma-Sou se fraye un chemin à travers des rochers de basalte. La rivière reçoit ensuite un nouvel affluent sur la rive droite; au pied d'un rocher qui surplombe, est situé le village de Tokma, dont elle a tiré son nom. Un quart de lieue

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0039
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

au-dessous, il y a un pont, placé au confluent du Gœuk-Bounar et de l'autre ruisseau. La rivière passe ensuite dans une étroite fissure de rochers, et le chemin fait un léger détour jusqu'au village de Orta-Keui; on se retrouve alors au bord de l'eau, qui se précipite de nouveau dans la vallée étroite appelée Dérélik.

Le Tokma-Sou baigne ensuite les murailles de la ville de Derendah, dont les jardins sont situés à une petite distance. Le rocher du château a près de cent mètres au-dessus du niveau de la rivière, et est formé de calcaire à nummulites, très-commun dans les vallées du Taurus. Il n'est accessible que d'un côté, et est défendu par une tour avec une porte moderne. Une double muraille défend le côté nord, et une poterne avec un escalier taillé dans le roc conduit au bord du fleuve. On remarque plusieurs citernes pour l'usage de la place. Du côté du sud, la muraille a sept mètres d'épaisseur, et est percée de deux portes. Le rocher du nord au sud a une étendue d'environ 652 mètres. On ne découvre aucun vestige d'anciennes constructions, quoique tout le pays paraisse très-propre à la défense.

Les villes de la vallée du Tokma-Sou sont inhabitées pendant l'été : toute la population se retire dans des yaëla ou jardins. Le fleuve coule ici dans une belle plaine, et se dirige constamment à l'est, et reçoit de distance en distance des affluents assez considérables, principalement du nord et du nord-ouest. Il parcourt un pays inculte où sont situés quelques villages kurdes. Le Sultan-Sou de Malathia est le plus grand affluent sud qu'il reçoive en sortant du pays, dont la montagne de Agh-Dagh est le contre-fort. Le Tokma-Sou passe à peu de distance du village d'Arka, qui n'est séparé de la plaine de Malathia que par un acrotère de montagnes dépendant de l'Anti-Taurus, où sont situés les villages kurdes et arméniens de Belveren, Surju, Gheuzeneh et Balanieh. Ce village d'Arka n'offre d'autres débris d'antiquités que des restes de murailles du moyen âge; mais sa position, et surtout la ressemblance des noms, permettent de l'identifier avec le village d'Argos ou Argus, cité par Strabon [1], avec Herpa et le fleuve Carmalas, comme étant situé dans les régions orientales du Taurus. C'est un argument de plus en faveur de l'opinion que j'ai émise plus haut pour identifier Erkeneh avec Herpa.

Il est difficile de déterminer avec précision la limite de la préfecture Mélitène vers le sud; elle paraît être indiquée naturellement par le cours de Gœuk-Sou. Le groupe de montagnes qui donne naissance à ce cours d'eau, dont les affluents sont nombreux, forme une vallée très-large, sur le penchant sud-est de laquelle est situé le village de Belveren, appelé aussi Pœrverah. L'opinion de Rennel, qui cherchait, sans connaître l'état de ce district, à placer l'antique Perræ dans ces environs, se trouve ainsi pleinement justifiée. Ainsworth insiste également sur l'identité de ces deux places, et Ritter adopte le sentiment de ces deux géographes.

D'après Hiéroclès, Perræ était placée dans la province d'Euphrate; cette ville fut appelée par les Syriens et les Arméniens, Parin. Le système des eaux de ce canton n'est pas moins embrouillé que celui des autres parties de la Cappadoce. Au milieu de la grande vallée de Belveren est un lac qui, au moment de la fonte des neiges, présente une étendue considérable; mais pendant l'été il se divise en trois lagunes qui n'ont pas plus d'un mille d'étendue; ce lac, qui porte le nom de Bach-Gheul, tête des eaux, donne naissance à une rivière qui va se jeter dans le Pyramus.

La ville de Belveren est située à mi-côte d'une colline calcaire et regarde le couchant. Eu égard au bassin Bach-Gheul, dont les eaux se déversent dans le Pyramus,

[1] XII, 537.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0040
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nous pouvons considérer le col d'Erkeneh comme la limite méridionale de la province de Mélitène. La majeure partie du système géologique de cette branche de l'Anti-Taurus appartient au calcaire de transition, caractérisé par des térébratules. La vallée du Gœuk-Sou se fait remarquer par un soulèvement de serpentines vertes qui se présentent en mamelons couronnés, à une hauteur égale, par un dépôt de poudingue calcaire, reposant sur un lit fort mince d'argile. L'uniformité de niveau qui se fait remarquer sur tous ces mamelons, indique clairement que le Gœuk-Sou coule au fond d'une vallée d'érosion. Les roches à base de feldspath sont très-rares dans toute la chaîne; on en remarque cependant près du village de Surju, mais comme une exception due à l'action des feux volcaniques qui ont épanché des tufs, sans coulée de lave apparente. Au delà du village de Gheuzeneh, qui repose sur le calcaire de transition, on ne rencontre plus jusqu'à Malathia, que le poudingue calcaire d'une désagrégation très-facile, et dans lequel les eaux de Sultan-Sou se sont creusé un lit. Tous les jardins de Malathias ont plantés dans un sol d'atterrissement formé par les nombreux cours d'eau qui arrosent la plaine. Quant à la vallée du Tokma-Sou, elle est formée de part et d'autre par une alternance de bancs d'argile et de grès, dont la tranche se présente à la surface du sol, et qui plongent sous le lit de la rivière. A une lieue au nord du fleuve, le grès se trouve remplacé par ce même poudingue que l'on a observé dans la partie sud. Il s'ensuit que la vallée de Tokma-Sou s'est trouvée naturellement formée par les soulèvements que nous venons d'examiner, et que les couches se sont relevées parallèlement à l'axe de la rivière.

Il n'est pas plus facile de déterminer la limite nord de la province Mélitène; pour aller chercher ses frontières naturelles, nous devons nous transporter jusqu'au Gozdouk-Sou, qui coule au delà d'Arabkir. Cette ville, une des plus importantes de la contrée, se trouve aujourd'hui dans la même position que Malathia, c'est-à-dire que les habitants sont venus, d'un commun accord, s'établir au milieu des jardins plantés dans une large vallée qui s'étend entre deux pics volcaniques d'une hauteur considérable. La population se compose d'Arméniens et de Turcs en nombre à peu près égal; les chrétiens se livrent au commerce de caravanes, et ont l'habitude d'émigrer à Constantinople; une autre partie exerce l'industrie de teinturiers ou de fabricants d'étoffes de coton.

La présence de ces volcans au milieu de terrains généralement calcaires, et à une hauteur de plus de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer, paraît d'autant plus remarquable, que les laves qu'ils ont épanchées, ont un caractère extrêmement récent; on y trouve des coulées de lave noire et ferrugineuse; il y en a qui sont recouvertes par une épaisse couche de scories mélangées de cendres, comme on voit de nos jours au Vésuve. Ces terrains sont d'une fertilité extrême, qui est entretenue par l'abondance des eaux et l'humidité permanente d'un terrain toujours couvert d'ombrage.

La ville d'Arabkir, d'après l'Itinéraire d'Antonin, peut être identifiée, comme position, avec l'ancienne Dascusa [1]; mais il faut avouer que les lieux intermédiaires nommés dans cet itinéraire [2], excepté la ville Sébaste, sont encore à peu près tous inconnus. C'est en vain que l'on chercherait dans Arabkir quelques monuments historiques; il n'y a pas même une mosquée, puisque la population fixe de ce lieu n'est pas installée de quinze ans; nous savons d'ailleurs que dans la Cappadoce on ne trouve pas d'autres antiquités que des grottes taillées dans le rocher.

Le Gozdouk-Sou, qui prend le nom d'un petit village bâti sur sa rive, coule dans une

[1] Iter a Nicopoli Arabisso, M. P. XX. Wesseling. 1.

[2] Voyez les Itinéraires anciens, par le marquis de Fortia d'Urban, in-4°, au mot Dascusa.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0041
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vallée très-étroite et dont les flancs sont presque verticaux; il reçoit, avant de se jeter dans l'Euphrate, une autre petite rivière appelée Miram-Tchaï. L'Euphrate en ce point décrit une vaste courbure vers le sud, et ne reçoit point d'autre affluent qui mérite ce nom, jusqu'au Tokma-Sou.

Le territoire d'Arabkir forme donc une espèce de presqu'île assez bien peuplée, tant par les habitants sédentaires qui se livrent à la culture, que par les nomades qui sont pasteurs avant tout. Ce tableau de l'état moderne de la province, comparé au reste de la Cappadoce, en diffère, comme dans l'antiquité, par l'abondance de ses fruits et ses magnifiques pâturages. Les préfectures limitrophes sont : au sud, la Saravène, dont Marasch est la ville principale. On se trouve ici dans les vallées supérieures de l'Anti-Taurus, qui versent leurs eaux dans les fleuves de Cilicie. Marasch, qui a été longtemps au pouvoir de Tancrède, correspond à l'ancienne place de Marésia [1]. La ville, toute de construction moderne, est située au pied d'un château qui n'offre aucun intérêt sous le rapport de l'art. Cette préfecture de Saravène était contiguë à l'Euphrate; Ptolémée et Antonin nomment plusieurs villes de ce district; mais comme nous savons que ces places n'avaient rien qui les distinguât des misérables bourgades qui peuplent aujourd'hui ces contrées, il est difficile d'en déterminer la position, quand on ne retrouve plus l'identité des noms, et qu'une dénomination turque a été substituée à l'ancienne.

LA CATAONIE.

Les deux provinces que nous venons de mentionner n'ont reçu leur dénomination qu'au moment de la division de la Cappadoce en départements; dans l'origine elles faisaient partie d'un autre État et étaient habitées par un peuple qui, d'après Strabon, était différent des Cappadociens, quoiqu'il parlât la même langue, ce qui semble indiquer suffisamment que c'était une branche détachée des Ciliciens; car cette dernière nation, déjà florissante sous la domination des rois de Babylone, gouvernée plus tard par les princes assyriens, s'était étendue fort avant au delà du pied du Taurus; et c'est, dit-on, de ce mélange de peuples qu'une des préfectures de la Cappadoce, celle qui est voisine du mont Argée, a conservé le nom de Cilicie. Sous les monarques persans, la province que nous parcourons était déjà connue sous le nom de Cataonie, qui est aussi employé par Xénophon. Ce fut Ariarathe qui en fit la conquête, et qui réunit son territoire au royaume de Cappadoce[2]; la Cataonie s'étendait alors, au midi, jusqu'au Taurus, et à l'est, jusqu'à l'Euphrate et à la Commagène. C'est la vaste plaine qui forme aujourd'hui tout le district compris depuis Nigdé jusqu'au plateau d'El-Bostan; elle est remarquable par la douceur de la température, comparativement au reste de la province, et est susceptible, comme la Mélitène, de produire toutes sortes d'arbres fruitiers: néanmoins sa hauteur absolue au-dessus de la Méditerranée dépasse encore 900 mètres; celle de Malathia est estimée à 260 environ. Les montagnes de la Cataonie dépendent toutes, sous le rapport géologique, comme sous celui de la géographie, de la grande formation du Taurus, qui en ce point se divise en trois rameaux : la chaîne principale, le grand Taurus, que les Turcs actuels appellent Phirat-Dagh; l'Anti-Taurus, que l'on appelle Allah-Dagh, et le mont Amanus, dont le prolongement s'étend beaucoup plus à l'est jusqu'au golfe Skanderoun, et qui est connu par les modernes sous le nom de Beylan. Toute la pente des plateaux qui viennent s'appuyer sur les crêtes du Taurus est

[1] Anne Comnène, p. 340.

[2] Strabon, liv. XII, 534.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0042
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dirigée au sud, de sorte que, par le fait, tout le versant septentrional de cette grande chaîne se déverse dans la mer de Cilicie, et toutes les eaux se réunissent en deux bassins uniques, qui sont le Sarus ou Sihoun, et le Pyramus ou Djihoun. C'est dans les affluents de ces deux fleuves qu'il faut chercher toutes les rivières de Cataonie mentionnées par les géographes anciens.

Le Sarus, contrarié par les vallées sans nombre qu'il est obligé de parcourir avant de se rendre à la mer en passant sous les murs d'Adana, s'est formé de la réunion d'une multitude de ruisseaux qui se dirigent à l'ouest; le principal cours d'eau, venant directement du nord, passe près d'El-Bostan, et baigne ensuite des ruines appelées Chert-Kalési par les Turcomans, nom dans lequel on retrouve le mot syriaque *Cyrtha*, forteresse (le château de la forteresse). Ces ruines sont situées au milieu des plateaux les plus isolés du Taurus, et les vallées environnantes sont parcourues par des tribus de Turcomans nomades, qui, à l'époque de mon voyage, ne reconnaissaient ni le gouvernement de Méhémet-Ali, ni celui de la Porte, et qui refusèrent constamment de me donner des guides pour aller observer les monuments dont ils m'avaient parlé, dans la crainte, disaient-ils, que quelqu'un des leurs ne tombât entre les mains des autorités turques; à cette crainte se joignait sans doute le vague soupçon que leur inspirait ma présence dans ces lieux qui n'avaient jamais été visités par des Européens. Je dois avouer cependant que, malgré l'extrême réserve que montrèrent à mon égard les chefs de tribus avec lesquels je me mis en relation, ils ne me donnèrent jamais aucun sujet de suspecter leurs intentions.

Après avoir observé le cours du Sarus, jusqu'à la ville d'Adana, je quittai le bassin de cette rivière, pour me rendre à Sis, ville de Cilicie, voisine des ruines d'Anazarba. De ce point, je commençai à monter la chaîne du Taurus, et pendant deux jours de marche je me trouvai constamment dans le bassin du Pyramus, dont le cours est parallèle à celui du Sarus, car ces deux fleuves décrivent des courbes concentriques. Arrivé à la station intermédiaire, c'est-à-dire au premier échelon de la chaîne, occupé par le Yaëla de Samour-Bey, qui tenait alors sous son autorité toutes les tribus rebelles, je retrouvai la vallée du Sarus, dirigée de l'est à l'ouest. A cet endroit, la rivière est large de 8 mètres, très-profonde, et roule des eaux bleuâtres, comme celles des torrents; un pont de bois, composé de deux pins, a été jeté par les Turcomans pour faciliter le passage. Remontant ensuite une vallée nord et sud, au fond de laquelle coule une petite rivière, affluent du Sarus, j'arrivai à la ville de Hadjin, qui appartient à la Cilicie; cette place, presque entièrement peuplée par des Arméniens, se compose de 1,800 à 2,000 maisons, groupées les unes au-dessus des autres sur le penchant très-abrupt de la colline. Les maisons sont de bois, couvertes de terrasses; quelques-unes sont comme suspendues au-dessus de précipices, et sont soutenues par de longs sapins qui les supportent comme autant d'échafaudages. Dans toute la ville on ne compte que vingt-quatre à trente maisons turques. De l'autre côté de la vallée, et sur une éminence qui domine la ville, s'élève un monastère arménien qui, au dire des moines, remonte à une antiquité assez reculée; mais ni les bâtiments, ni l'église n'offrent rien qui puisse attirer l'attention de l'antiquaire. Continuant à remonter la rivière, on arrive à sa source, située à trois lieues au nord de Hadjin, ce qui lui donne un cours de cinq lieues jusqu'à son embouchure dans le Sarus. Cette source sort d'un des pics du Taurus, qui porte le nom de Buyuk-Phirat (le grand Phirat). Toute cette montagne appartient au système crétacé; elle donne naissance à une autre rivière qui suit un cours diamétralement opposé à celle de Hadjin, et qui porte le nom de Demirdji-Souiou; elle se dirige vers le nord, traverse une vallée fort

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0043
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

étroite et fort encaissée, et coule ensuite au milieu de prairies délicieuses, où les Turcomans nomades viennent s'établir pendant l'été.

Toutes les montagnes que parcourent ces divers affluents ont été jadis couvertes de sombres forêts, dans lesquelles on distinguait le cèdre du Liban et le pin d'Alep; mais des incendies, allumés à divers intervalles par l'incurie des nomades, ont détruit toute cette belle verdure; on parcourt des espaces de plusieurs lieues, au milieu d'arbres charbonnés, qui sont là depuis des siècles, et garantis de la corruption par la couche de charbon qui les recouvre. Il y a certains districts cependant qui n'ont pas subi de pareils outrages, et dont les arbres séculaires offrent encore de frais abris aux tribus et à leurs innombrables troupeaux. Les Turcomans donnent néanmoins la préférence aux lieux découverts pour y établir leur campement; les Yaëla avaient leurs tentes dans les prairies du Demirdji-Souiou. Après un cours de six lieues, ce ruisseau va se jeter dans le Mahara-Souiou, qui passe à Chert-Kalési, et les deux rivières réunies prennent leur cours directement à l'ouest, pour revenir, après un immense détour, passer sous le pont de bois, au sud de Hadjin. Pour mentionner en ce lieu tous les affluents du Sarus que j'ai déterminés, j'ajouterai la rivière de Gheuk-Sun, qui prend sa source au nord-ouest à six lieues de ce village, et vient, dans son voisinage, se jeter dans le Sarus, et la rivière de Tchintchin-Kalé, dont le cours suit exactement la même direction que les rivières précédentes, et va, après un cours de douze lieues, se jeter dans la branche principale du Sarus, après avoir fait un détour au sud. La rivière de Tchintchin-Kalé coule dans les vallées du mont Amanus. Strabon dit positivement que la ville de Comana est située dans les vallons supérieurs de l'Anti-Taurus, et qu'elle est traversée par le Sarus qui, de là, passe des vallons du mont Taurus aux plaines de la Cilicie, où il se décharge dans la mer. D'après la description que les nomades m'ont faite des ruines de Chert-Kalési, qui contiennent « des églises, des citadelles et des bazars, » je suis disposé à les regarder comme ayant appartenu à la ville de Comana, que d'autres voyageurs ont placée à El-Bostan, quoique cette ville ne renferme aucun vestige d'antiquités. Cette opinion, du reste, qui n'est basée que sur des récits, aurait besoin d'être confirmée par un voyageur qui examinerait les lieux; mais tous les rapports des Turcomans s'accordent dans la description de monuments considérables. Pour se rendre de Hadjin en ce lieu, il faut faire deux jours de marche, et passer au Yaëla de Dalar. On doit peut-être espérer d'y rencontrer les ruines du temple de Bellone, car, selon Procope, il fut converti en église par les chrétiens de Cappadoce, en même temps que celui de Diane Tauropole [1]. On a beaucoup discuté la question de savoir si les paroles de Pline : « Comana, nunc Manteium, » signifiaient que la ville de Comana a été détruite de son temps et qu'il ne restait plus que l'oracle. Il semble, d'après l'historien de Justinien, qu'elles ne doivent pas être comprises ainsi; d'ailleurs cette ville a été épiscopale, et Elpidius, son évêque, en 325, assista au concile d'Éphèse, et Héraclius, en 451, à celui de Calcédoine; son évêché était suffragant de celui de Mélitène. Selon l'itinéraire d'Antonin, Comana était distante de soixante-quatre milles de Césarée, et de soixante-deux de Coccusus, distance qui s'accorde assez bien avec celle de Chert-Kalési, qui est éloigné de vingt heures de caravane de Césarée, et à égale distance de Gheuk-Sunn dont j'ai déjà parlé, et qui est identique avec l'ancienne Coccusus ou Coxon. Cette place, souvent mentionnée dans les itinéraires, est célèbre dans les histoires ecclésiastiques par l'exil de saint Chrysostome, en 415 de J. C., sous le règne d'Arcadius. La Cappadoce avait vu naître les principaux

[1] Procope, de Bello persico I, chap. XVII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0044
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

prélats qui honoraient l'Église et la cour de Byzance. Basile et Grégoire, les plus célèbres d'entre eux, avaient depuis longtemps cessé de vivre, et, après la mort de Nectarius, on ne trouva personne, dans le monde chrétien, plus digne d'occuper le trône épiscopal que Jean Chrysostome, natif d'Antioche, et célèbre par les prédications qui attiraient autour de lui des catéchumènes venus de toutes les parties de la Syrie. Mais le zèle et le talent qu'il avait montrés loin de la cour, lui créèrent bientôt des ennemis, qu'augmenta encore sa sévérité envers un clergé corrompu. Treize évêques de Lydie et de Phrygie, déposés par ses ordres, formèrent le noyau d'une sédition, à la suite de laquelle un concile d'évêques d'Orient décréta l'exil de Chrysostome, qui fut envoyé, par ordre de l'impératrice Eudoxie, dans un des villages les plus sauvages du Taurus arménien, car, à cette époque, cette partie de la Cappadoce était regardée comme faisant partie de la petite Arménie. Chrysostome resta trois années errant entre cette ville et celle d'Arabissus, qui porte le nom actuel d'Arabkir; mais on trouva encore cet exil trop doux. Arraché de ces montagnes, par ordre d'Arcadius, Chrysostome mourut à Comana de Pont. Cette ville de Coccusus mérite, sans contredit, la triste renommée qu'elle a acquise par l'exil de Chrysostome. Malgré deux rivières, qui se réunissent au pied de ses murs et qui arrosent la campagne environnante, le sol argileux et la craie de la montagne couvrent tous les environs d'une poussière grisâtre qui donne à la végétation un aspect misérable; aucun arbre ne croît sur les montagnes, et les malheureux habitants n'ont d'autres alternatives que les neiges de l'hiver ou le soleil ardent de l'été. Le village est bâti sur une colline d'argile qui ressemble à ces *tépés* ou *tops,* sur lesquelles sont élevés un grand nombre de villes et de villages de la Commagène et de la Mésopotamie. L'absence totale de matériaux offrant une certaine dureté, a empêché les habitants d'élever jamais des édifices durables, et comme il n'y a pas même de bois pour cuire la brique, les maisons sont bâties en terre détrempée.

Nous savons par Strabon qu'il existait peu de villes dans la Cataonie. Après les deux que nous venons d'examiner, il cite un château fort appelé Azamora, qui était situé dans un des défilés du mont Amanus. En suivant la vallée dont j'ai parlé plus haut, qui part des plateaux voisins du Gheuk-Sunn, et se dirige au sud-est, on arrive à un col, au pied duquel s'élève un rocher calcaire, isolé de toute part comme une pyramide, et au sommet duquel est bâti un château que l'on peut regarder comme imprenable, vu les moyens d'attaque dont il est possible de disposer dans ce pays. Cette forteresse, qui commande toute la vallée, et coupe la seule route praticable entre Marasch et Césarée, est appelée par les habitants Tchintchin-Kalé, dénomination qu'elle tient sans doute du nom d'un de ses anciens possesseurs. Toutes les constructions qui subsistent sont sarrasines. Il y a deux vastes salles couvertes en ogive, des citernes, et une fortification qui suit tout le pourtour du rocher. Quoiqu'on ne découvre rien qui remonte à une antiquité reculée, ce rocher est si bien placé comme point militaire, que je doute qu'il n'ait pas été occupé par quelques fortifications anciennes.

Strabon cite encore Dastarcum sur le fleuve Carmalas; mais l'incertitude qui règne sur le cours de cette rivière a empêché jusqu'ici les géographes de bien préciser les conditions topographiques qui doivent satisfaire à la solution du problème. La découverte de ce lieu serait d'autant plus importante, que réciproquement elle lèverait toutes les incertitudes qui existent encore sur le cours du Carmalas. Ce château était célèbre par le temple d'Apollon Cataonien, qui était en grande vénération dans toute la Cappadoce. D'après l'hypothèse à laquelle je suis disposé à m'arrêter, regardant le Carmalas comme un affluent du Pyramus, il faudrait chercher ces ruines dans les

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0045
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

montagnes qui sont au nord de Marasch, vers Nadjar, ou dans les districts sans nom que parcourent les tribus nomades, et qui sont encore si peu connus. On rencontre bien dans la plaine qui est au sud de Marasch, et qui fait partie de la grande vallée du Pyramus, un certain nombre de petites rivières et d'anciens châteaux forts, dont quelques-uns datent de l'époque romaine; mais comme toute cette contrée appartient à la Cilicie proprement dite, il ne serait pas logique de supposer que l'un d'eux ait remplacé l'ancienne Dastarcum. Toutes mes excursions dans les vallées supérieures du Pyramus ne m'ont pas conduit à reconnaître les sources de ce fleuve, qui sont signalées par Strabon comme un endroit remarquable. « Les eaux, dit-il, sortent d'un gouffre considérable, et jaillissent, après avoir parcouru sous terre un grand espace.» La rivière qu'elles forment coule avec rapidité, et traverse une fissure du mont Taurus, qui paraissait, aux géographes anciens, occasionnée par une rupture de la roche [1]. La description minutieuse qu'il nous donne de cet endroit, paraît être faite par un témoin oculaire. Je ne sache pas, néanmoins, qu'un voyageur moderne ait été conduit à reconnaître cet emplacement.

Des trois fleuves qui arrosent la Cilicie, deux prennent leur source dans les plateaux supérieurs de la Cataonie, traversent la chaîne, en suivant des vallées plus ou moins praticables; le Cydnus seul ne porte à la mer que le tribut des eaux du Taurus. Ces passages, qui ont été de tout temps les seuls par lesquels on pouvait pénétrer de la Cappadoce dans la Cilicie, ont reçu des anciens le nom de *Portes de Cilicie*. Mais celui qui dépend de la vallée du Sarus avait une bien plus grande importance : car c'est par là que, depuis Xénophon jusqu'à l'époque de Méhémet-Ali, les mouvements de troupes se sont toujours faits entre l'intérieur de l'Asie Mineure et la Cilicie. Le Pyramus, suivant un cours oblique, d'abord de l'ouest à l'est jusqu'aux affluents qui viennent du Marasch, ensuite de l'est à l'ouest par la grande vallée à l'entrée de laquelle est bâtie la place forte d'Anazarba en Cilicie, ne franchit pas comme le Sarus des défilés aussi difficiles, mais ses affluents supérieurs ne sont pas en communication directe avec les provinces centrales; voilà pourquoi les passages par les vallées du Pyramus ont de tout temps été moins célèbres et moins fréquentés que les passages du Sarus, et qui dépendent de la préfecture Tyanitis.

[1] Strabon, liv. XII, 536.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0046

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CÉSARÉE.

PRÉFECTURE DE CILICIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0047
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0048

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CÉSARÉE.

PRÉFECTURE DE CILICIE.

Sans entrer dans aucun détail sur l'origine des noms des préfectures de la Cappadoce, Strabon en mentionne quelques-uns qui restent pour nous comme les rudiments de l'ancien état politique, ou de la division géographique du pays. Du temps d'Homère, et même à l'époque d'Hérodote, les Ciliciens étaient maîtres de toute cette contrée, qui n'échappa aux rois d'Assyrie qu'à la suite des révolutions successives suscitées entre les Mèdes, les Scythes et les Perses. La préfecture centrale, et dont les limites sont le mieux déterminées, conservait à l'époque romaine le nom de Cilicie, que la généralité des écrivains modernes s'accorde à regarder comme une indication de l'unité politique qui existait dans l'origine. Cette province est bornée au nord par le cours du fleuve Halys; à l'ouest par la préfecture de Garsauritis, et au sud par les plaines de la Cataonie. Le caractère principal de la Cilicie est d'appartenir au plateau le plus élevé de l'Asie centrale, qui sert comme de base au cône gigantesque du mont Argée, regardé par les anciens comme la plus haute montagne de l'Asie Mineure. Comme caractère géologique, la Cilicie appartient tout entière à la formation ignée, et les nombreux volcans qui entourent la base de l'Argée, ont donné issue à des dépôts qui se présentent sous les caractères les plus variés, tandis que la contrée située au nord de l'Halys, et qui dépend du royaume de Pont, fait partie de la formation argilo-calcaire, qui s'étend jusqu'aux monts Olygassus. L'Halys, que les habitants du pays appellent Kizil-Irmak, était célèbre chez les anciens, non-seulement par les grands faits historiques dont il a été témoin, mais parce qu'il formait une limite déterminée entre les peuples d'origine asiatique et ceux qui étaient venus d'Europe s'établir dans l'Asie. Quoiqu'ils l'aient souvent mentionné dans leurs écrits, les anciens ne paraissent pas en avoir bien connu le cours, et de nos jours encore, quelques géographes croyaient qu'il était formé de deux branches principales, dont l'une venait du sud; c'est la même erreur que commet Hérodote [1], car il fait venir le fleuve du midi, d'une montagne d'Arménie, à travers la Cilicie. Strabon décrit mieux le cours de l'Halys, et indique ses sources entre la Cappadoce et le Pont, dans la province de Camisène. C'est ce fleuve, en

[1] Livre I, chap. LXXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0049
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

effet, que M. Eugène Boré retrouve à l'est de Siwas, après avoir traversé l'Adi-Sou, qui vient de l'ouest et va se jeter dans le Kizil-Irmak. La route continue entre ces deux rivières rapides et d'égale largeur, côtoie quelques lacs, et aboutit à une vallée spacieuse, où l'on trouve le Kizil-Irmak seul, baignant la petite ville turco-arménienne de Zara; là, se mêlent les deux sources principales du fleuve, dont l'une s'est trouvée sur la route du voyageur à deux lieues plus loin au-dessus du village de Quaila-Kaïa. La montagne qui donne naissance à l'Halys est appelée Quouzé-Dagh, laquelle dépend de l'ancien Olygassus, que les Turcs appellent Olgouz-Dagh. Le fleuve suit une direction générale au sud-sud-ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne les contre-forts du plateau de Césarée. Il redresse alors son cours directement vers l'ouest, à travers le pays appelé par les Grecs *Champ de Sainte-Hélène*, Κάμπος τῆς ἁγίας Ἑλένης. C'est en ce point que j'ai joint le fleuve en revenant du royaume de Pont. Son cours depuis Zara jusqu'en ce lieu est estimé par les caravaneurs turcs à quarante heures de marche environ.

Je franchis l'Halys sur un pont de dix arches, appelé dans le pays, Tchock-Gheuze Kouprou-Sou (le pont à beaucoup d'yeux). Cette construction, qui remonte à la dernière période du moyen âge, n'a pas cependant de caractère bien accusé, et le plein cintre, employé dans la construction des arches, indiquerait plutôt une époque beaucoup plus ancienne. Les arches sont en pierre volcanique, et les remplissages sont en tuf rouge, qui lui donne de loin l'apparence d'une construction de briques. Ici, le fleuve est profondément encaissé dans une vallée basaltique qui présente des phénomènes très-variés. La plus grande partie des prismes repose sur un tuf très-tendre, de couleur grisâtre, et qui renferme de nombreux fragments d'une sorte de pierre ponce. La hauteur des prismes de basalte forme à peu près les deux tiers de la montagne; le troisième tiers se compose de deux bancs de tuf, l'un gris clair, l'autre noir, et dont la dureté est à peu près égale. Les prismes de basalte sont d'un volume médiocre : on voit qu'ils tendent à la forme hexaèdre, mais ils ne sont pas réguliers : les uns sont tournés sur eux-mêmes, de manière que leur arête forme une spirale; les autres sont déprimés et comme écrasés, mais leurs angles sont toujours saillants. Le fleuve en coulant mine insensiblement la base de tuf sur laquelle reposent les basaltes qui se détachent de la montagne, qui dans son état actuel présente des parois parfaitement verticales.

Dans une vallée, ou plutôt un enfoncement attenant à la montagne, on aperçoit une variété de cette formation cristalline qui est très-remarquable. Ici les prismes ne sont pas parallèles entre eux, ni dans la position verticale; ils se présentent au contraire comme rayonnant d'un centre unique, et ils sont imbriqués les uns sur les autres. Leur forme n'est pas régulière, mais ils affectent particulièrement celle d'un fuseau aplati. Malgré la régularité qu'ils présentent en certains endroits, on y reconnaît toujours le principe de cristallisation rayonnante, et la surface du rocher n'en conserve pas moins la position verticale. Le fleuve, traversant de part en part toutes ces formations, semble s'être créé un lit nouveau par suite des éruptions de laves liquides qui ont obstrué la vallée par laquelle il débouchait dans la plaine; c'est par là que les eaux trouvaient leur issue avant que la surface du sol eût changé d'aspect.

Toutes les éruptions qui ont eu lieu dans cet endroit se rapportent à trois époques distinctes, et cette observation est vraie pour tous les terrains que l'on remarque dans la plaine de Césarée. Quelle que soit la dureté des roches intermédiaires qu'on y observe, la fusion pâteuse, analogue à celle des laves du Vésuve, ou la cristallisation trachytique des volcans plus anciens, elles reposent toutes sur un lit de tuf d'un gris violacé, renfermant des ponces noires, et une multitude de petites aiguilles cristallines, qui sont du py-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0050
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

roxène, de l'amphibole et de l'obsidienne. On ne saurait déterminer l'épaisseur du banc de tuf dans cette vallée de Tchock-Gheuze, puisqu'il s'enfonce profondément dans le sol; mais dans certains endroits il s'élève au-dessus de terre de plus de dix mètres.

Les laves noires dont je viens de parler, ne sont pas toutes homogènes; il y a des bancs parfaitement compactes, à cassure noire et vitreuse, et qui ont une certaine action sur le barreau aimanté; elles sont superposées à d'autres bancs qui ont tout l'aspect d'une brèche volcanique : il semble que d'anciennes laves, décomposées par le contact de l'air et roulées par les eaux, ont formé comme un gravier, dont les éléments varient depuis la grosseur d'un décimètre cube jusqu'à celle du sable de rivière. Ces graviers volcaniques, repris dans un courant de lave d'une couleur et d'une densité différentes, se sont trouvés mêlés et agglomérés comme dans du mortier; mais ce qui atteste que la fusion était complète, c'est que les plus gros morceaux de lave ancienne se trouvent toujours dans la partie inférieure du banc. Ces courants d'ailleurs se sont modelés sur la surface du tuf qu'ils ont couvert, et, dans quelques endroits, cette dernière roche venant à manquer, on voit sur la surface inférieure du banc les moindres accidents du tuf modelés et représentés. Néanmoins, quoique j'aie suivi pendant plusieurs lieues le cours du fleuve dans les vallées plus ou moins encaissées qu'il parcourt, je n'ai jamais aperçu rien qui présentât l'aspect d'un cratère; ces épanchements semblent être sortis de terre par de grandes fissures longitudinales, qui se sont trouvées fermées par le refroidissement de la roche.

En revenant près du pont examiner de plus près les bancs de tuf qui le dominent, je remarquai une multitude de trous percés à différents étages, et qui ne sont autre chose que des fenêtres destinées à éclairer les syringes taillées par les anciens dans cette masse énorme. L'entrée est pratiquée dans la partie moyenne de la montagne; on y arrive par un sentier taillé dans la roche même; la porte est située à vingt mètres au-dessus du niveau de l'eau. Ces chambres, dont je suis loin d'avoir reconnu la totalité, se communiquent entre elles, et l'on y trouve simultanément les traces de l'occupation des morts et des vivants. Certains réduits recèlent des sarcophages et de petites niches qui paraissent destinées à recevoir les cendres des morts; d'autres chambres, éclairées par une ou deux fenêtres, renferment comme des alcôves et des cheminées, et peuvent avoir très-bien servi à des familles de Troglodytes. Il n'y a pas l'ombre d'un art quelconque qui puisse faire soupçonner à quelle époque remontent ces souterrains, qui, de nos jours, ne servent pas même de retraite aux bergers des environs, persuadés qu'ils sont que les *Dgins*, ou mauvais génies, s'en sont emparés. Le voyageur Pococke, venant d'Ancyre, traverse l'Halys sur un pont d'une seule arche, élevé de soixante pieds au-dessus du cours de l'eau, qu'il appelle le pont de Sainte-Hélène. Il semble, d'après le nom du canton, que c'est dans les environs qu'il effectua son passage; je n'ai cependant obtenu aucun renseignement qui pût me faire découvrir cet ancien édifice.

Le fleuve Halys poursuit son cours directement à l'ouest jusqu'au delà de Nemcheher, pour remonter ensuite vers le nord, en formant des sinuosités sans nombre. Sa rive droite baignait les districts de Diacopène et de Pimolisène, deux cantons très-fertiles qui étaient contigus à la Ximène. La frontière sud-ouest de ce canton est formée par une rivière qui passe au village de Pacha-Keui, et qu'on appelle Delidjé; c'est, selon toute apparence, le fleuve *Cappadox* qui donnait son nom à la province. La Ximène, qui correspond au district Yeuzgatt, renfermait le sel fossile, d'où, selon Strabon [1], le fleuve Halys tirait son

[1] Livre XII, 561.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0051
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nom. Les mines, qui sont encore exploitées, fournissent du sel à toute la province, et leurs produits s'exportent sous forme de grands blocs dans presque tous les villages de l'Asie Mineure. A l'époque où je voyageais, le sel était payé sur place dix paras l'oke, c'est-à-dire que pour un franc on en avait vingt-cinq kilogrammes. Les mines sont situées à douze lieues nord-ouest de Yeuzgatt, près du village de Sarek-Hamisch. Hamilton trouve une analogie surprenante entre ce gisement de sel gemme et celui que l'on observe dans les cantons salins de l'Angleterre.

Tout le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre, appartient à la formation de grès rouge, et l'on observe çà et là quelques marnes rouges et des conglomérats siliceux, alternant avec des marnes et des graviers gris ou bleuâtres. En descendant ces collines, on trouve différentes sections de la roche qui présentent des alternances de grès bleuâtre et rouge; on arrive ensuite dans une plaine étendue dont l'angle nord est occupé par le village de Sarek-Hamisch, au nord duquel s'élève l'âpre et aride chaîne d'agglomérats de grès, dans laquelle les mines de sel sont situées. Comme la principale mine est située sur la pente nord, on est obligé de laisser la colline à gauche et de se diriger à l'est, en remontant une vallée agréable qui conduit à Chayan-Keui. Ici, les couches de grès rouge, qui présentaient d'abord une légère inclinaison vers le sud-est, se relèvent peu à peu, et finissent par affecter une position complétement verticale. M. Hamilton pense que ce grès rouge est d'une formation plus moderne que celui d'Angleterre, attendu qu'il contient des cailloux de calcaire secondaire ou de la formation crétacée. En quittant ce village et en remontant pendant un mille et demi une vallée étroite dirigée au sud-est, on arrive à la mine en exploitation, située à l'entrée d'une anfractuosité du vallon, et entourée de blocs verticaux de grès rouge qui s'élèvent à une grande hauteur, en présentant l'aspect de tours crénelées d'un vieux donjon, et le sel apparaît à six ou huit pieds au-dessous de la surface, et il est parfaitement horizontal, recouvert par une couche mince d'argile et par une alternance de sable et de gravier. Le défaut de concordance entre les couches de grès rouge et les blocs de sel gemme est très-remarquable, et semble prouver que le dépôt salin est bien postérieur au redressement des couches de grès. Il semblerait qu'il n'est autre chose que le résidu de quelque petit lac salé qui a disparu par la suite des temps. Au moment des grandes pluies, ces marnes rougeâtres, détrempées en même temps que l'argile, troublent les eaux des ruisseaux, et donnent au fleuve cette teinte rouge qui lui a valu des Turcs le nom de Kizil-Irmak (Fleuve rouge).

La plupart des rivières qui se jettent dans l'Halys ont une importance très-secondaire; aussi depuis le pont de Tchock-Gheuze jusqu'à la hauteur de Tossia, où le fleuve reçoit les deux affluents de Hachar-Sou et de Dehli-Devrend, sa largeur n'augmente pas considérablement; mais à partir de ce point, la vallée qu'il parcourt s'élargit, ses eaux gagnent en étendue ce qu'elles perdent en profondeur; enfin, à Bafra, la ville la plus voisine de son embouchure, la largeur de l'Halys est d'environ quatre-vingts mètres. Tous les géographes ne sont pas d'accord pour regarder l'Halys comme un fleuve de Cappadoce; Τοῖς δ' ἐπὶ Καππαδοκίης παράχυσις χθονὸς ἐκτετάνυστο τῇ δ' ἐπιμορμύρουσι ῥοαὶ Ἅλυος ποταμοῖο. (Διονυσ. Περιηγ.); mais le scoliaste d'Apollonius[1] l'attribue à la Paphlagonie.

Après avoir traversé le pont, on suit une route qui s'élève sur deux plateaux successifs complétement arides et déserts. Sur le revers sud du contre-fort qui domine la plaine de Césarée, se trouve le gros bourg d'Herkilet, établi sur un banc puissant de lave fondue, compacte et noire; toutes les maisons, bâties avec cette roche, rappellent

[1] Livre II, vers. 366.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0052
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

complétement celles de certains villages de l'Auvergne. Du sommet de cette colline, les regards s'étendent à perte de vue sur la plaine de Césarée, dont les riches cultures se dessinent sur le sol en compartiments de couleurs diverses. La ville, qui de ce point semble assise sur la pente de la montagne, apparaît au milieu d'une verdure éblouissante; ses nombreux minarets, les vieilles tours de sa forteresse, rompent l'uniformité des lignes, et, pour couronner la scène, la masse imposante de l'Argée, dont la cime couverte de neige éclate sur l'azur du ciel, reflète les rayons du soleil avec les mille teintes de l'opale.

J'entrai dans la plaine de Césarée le matin du 14 août 1834; la chaleur était intense, et les lignes du paysage se détachaient avec des tons durs et sans harmonie sur la teinte bleu foncé du ciel. Avant d'entrer dans la ville, on traverse quelques jardins qui sont arrosés par des dérivations des ruisseaux et des sources qui descendent du mont Argée; comme les travaux hydrauliques ne présentent aucune difficulté, la pente étant uniforme depuis le pied de la montagne jusqu'à la ville, l'eau y arrive en assez grande abondance, mais elle est de mauvaise qualité : les habitants la corrigent par l'usage de la neige de la montagne, qui est général dans le peuple.

Césarée n'est pas située dans la partie la plus déclive de la plaine, qui est sillonnée par le cours de la petite rivière Sarmoussacli; c'est le nom d'un village qu'elle traverse à quelques lieues de là; mais depuis le lit du ruisseau jusqu'à la ville, la pente est peu sensible, et il paraît que cette situation nuit à la pureté de l'air; et quoique la plaine s'élève à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, l'air de Césarée est malsain en automne, et il y règne des fièvres intermittentes. Cette vaste plaine, dont la largueur est d'environ deux lieues, s'étend de l'Est à l'Ouest, et est peuplée de nombreux villages, presque tous occupés par une population chrétienne, et qui ont chacun un monastère.

Les Arméniens sont plus riches et plus nombreux que les Grecs; ils occupent les villages de Sarmoussac, Surp-Garabet et Siurp-Daniel; les Grecs, ceux de Zinzidéré, Talas et Taxiarch. Ce dernier village était remarquable par une église byzantine qui, au dire des habitants, aurait été fondée par l'impératrice sainte Hélène, dans le voyage qu'elle fit de la Palestine à Constantinople. Mais, à mon passage, le projet était de la démolir pour la remplacer par une autre plus étendue; déjà les pierres étaient apportées, et les dons du gouvernement russe, joints à quelques souscriptions obtenues des chrétiens de la province, devaient couvrir tous les frais. Le firman nécessaire était obtenu de la Porte, car en Asie on ne peut élèver ou restaurer aucun édifice chrétien sans une permission ou firman du Grand Seigneur.

Parmi les présents envoyés par la cour de Russie, qui consistaient en vases et tableaux pour la nouvelle église, on me fit voir un Christ au tombeau, sorte de relief exécuté en soie, en peinture et en tapisserie dans le caractère byzantin, car l'école de Moskou se montre très-jalouse de conserver dans la peinture religieuse toutes les traditions byzantines, et les couvents de l'Asie sont meublés d'un grand nombre de tableaux dans lesquels la peinture est rehaussée par des appliques d'argent, comme aux troisième et quatrième siècles. Cette petite église qui, dans mon opinion, était bien postérieure au règne de Constantin, était bâtie en forme de croix, et quatre colonnes supportaient une voûte en pendentif, surmontée d'une coupole élevée et éclairée de douze fenêtres. Tous les édifices de ce genre dont j'ai pu reconnaître l'époque de construction, d'après des inscriptions contemporaines, sont postérieurs au règne de Justinien. L'église de Sainte-Sophie a été le type de tous ces monuments.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0053
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

On montre dans cette église une plaque d'albâtre transparent qui servait à clore une fenêtre, et qui est de la nature de ces pierres spéculaires employées à Sainte-Sophie de Constantinople et dans quelques églises de l'Asie. Il est probable que ces dernières sont d'anciens fragments tirés d'édifices romains ou byzantins. La Cappadoce était riche en carrières de cette roche, que l'on extrayait en blocs d'un volume considérable, et que l'on exportait à l'étranger [1].

La nature particulière de cette pierre, qui est inconnue aux Grecs modernes, lui a fait donner le nom de *Ynar-Tash*, pierre brûlante. Les édifices de Perse sont souvent décorés d'ornements de cette espèce; les carrières des environs de Maraga en fournissent des blocs de grande dimension. J'ai appris que peu de temps après mon départ, le projet des moines avait été mis à exécution, et qu'une nouvelle église avait remplacé l'ancien temple byzantin.

[1] Strabon, XII, 539.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0054

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CÉSARÉE.

Une ville qui a souffert les horreurs de vingt siéges, qui n'a jamais été dans l'antiquité que l'asile momentané de princes barbares, dont toute la sollicitude était de se mettre à l'abri des brigands qui infestaient leurs États, ne peut offrir aux observations de l'artiste que bien peu de monuments dignes d'être étudiés : c'est la condition dans laquelle se trouve Césarée. Mais elle offre en cela de l'intérêt; c'est que, depuis les temps les plus reculés, sa physionomie n'a pas changé, et que c'est toujours la ville sans murailles, dont le château seldjoukide a été démantelé par les sultans turcs, de peur que les pachas, dans une velléité d'indépendance, ne se retranchassent dans son enceinte, pour se livrer, eux aussi, aux brigandages qui, de tout temps, ont désolé la Cappadoce.

Comme chacun des anciens peuples qui ont établi leur pouvoir en Asie avait la prétention de rattacher à ses annales les origines obscures des villes et des nations, les Arméniens n'ont pas manqué à la loi commune, et prétendent que la ville de Césarée, dont le nom primitif était Mazaca, doit sa fondation à l'un de leurs princes [1]. Des écrivains modernes ont cru y reconnaître le nom de la grande déesse des Cappadociens, et la ville ne devrait son origine qu'à l'agglomération des tribus autour d'un centre religieux qui existait là depuis les premiers siècles. Josèphe [2] en attribue la fondation à Mésech fils de Japhet. Philostorgus prétend qu'elle s'appela d'abord Maza, du nom de Mozoch, chef cappadocien.

Il ne nous reste d'ailleurs pour éclaircir ces faits aucun texte positif, et la première mention, je crois, qui soit faite de Mazaca, se trouve dans Strabon, qui écrivait précisément à l'époque où la Cappadoce fut réduite en province, et où l'antique capitale avait déjà perdu son nom, pour prendre une dénomination romaine. La singularité de la position de la ville, et les nombreux phénomènes volcaniques qui se manifestent aux environs, avaient assez intéressé l'écrivain romain, pour qu'il consentît à faire de cette ville une description détaillée et remplie d'intérêt au point de vue géologique. Il explique, selon son opinion, l'absence complète de murailles; mais après avoir considéré combien la contrée était exposée à l'action des feux souterrains, il me semble naturel de penser que la sécurité personnelle des habitants devait les porter à ne pas s'enfermer dans une enceinte fortifiée, pour qu'au moment d'un tremblement de terre, toujours prévu, ils pussent au moins préserver leurs vies par une fuite prompte et facile.

[1] Voyez ci-dessus, pag. 9; Moïse Choren, I, XIII.

[2] Ant. jud., I, chap. VI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0055
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cette circonstance fatale s'est renouvelée presque sous mes yeux en 1835, et l'on ne saurait calculer l'étendue des malheurs qui seraient arrivés, si chacune des rues n'eût présenté une issue directe vers la campagne.

L'empereur Tibère, après avoir converti la Cappadoce en province, donna à la capitale le surnom de Césarée [1] en mémoire d'Auguste; le nom d'Eusébia, près de l'Argée, qu'elle portait pour la distinguer de Tyane, est là pour prouver que le culte des dieux lui donnait de l'importance. Tyane aussi était célèbre par son temple de Jupiter. Étienne de Byzance prétend que le nom grec de Césarée était Édesse la Parthénienne. Avait-elle eu quelques rapports avec l'antique Rhoa, de l'Osrhoène, qui fut longtemps soumise aux princes d'Assyrie? Mais du temps de Strabon, le nom de Mazaca était le plus employé, et cette ville était regardée politiquement comme la capitale de la Cappadoce [2].

« Elle est située, dit-il, sur un sol peu convenable pour le placement d'une ville; elle manque d'eau, et elle n'a pas été fortifiée par des murs, soit par la négligence des souverains, soit de peur que les habitants, se confiant trop aux murailles comme à une retraite sûre, ne se livrassent aux brigandages, favorisés par leur position sur une plaine parsemée de collines, d'où ils peuvent lancer des traits. »

Les antiques éruptions du volcan de l'Argée ont couvert à différentes reprises la plaine de Césarée de masses de cendres qui se sont agglomérées, et qui ont formé un sol composé de tufs, sur lesquels une végétation chétive n'a pu prendre racine qu'après l'espace de plusieurs siècles; c'est ce qui fait dire à Strabon : « Le terrain qui environne Mazaca est stérile et peu propre à être cultivé; quoique ce soit une plaine, le fond en est pierreux et couvert de sable. »

Les tufs, qui sont d'une couleur grise et renferment des fragments de pierre ponce et d'autres minéraux, sont recouverts, dans quelques endroits, de laves de fusion sillonnées par des fentes profondes, dont les parois sont verticales, et dont la largeur varie jusqu'à leur donner l'aspect de véritables vallées; ce sont, je pense, ces fissures qui, dans l'antiquité, donnaient des gaz inflammables; ce qui leur valut le nom de gouffres enflammés, πυρίλητα πεδία καὶ μεστὰ βάραθρα πυρὸς [3], et de plaines brûlantes. Ces vallées, dont je ne saurais expliquer la formation que par le retrait opéré par le refroidissement de ces grandes masses fondues, affectent des directions indéterminées, et ont quelquefois plusieurs kilomètres de longueur; mais le terrain supérieur est beaucoup moins stérile que dans l'antiquité, et le travail de quinze siècles a couvert la plus grande partie de la plaine d'une mince couche de terre végétale, qui donne naissance à de chétives moissons.

Soumise à la puissance romaine, Césarée voulut, comme les autres villes de l'Asie, se distinguer par son zèle pour le culte des empereurs et des dieux de Rome; des temples nombreux s'élevèrent, et Césarée sollicita et obtint le titre de Néocore, qu'elle inscrivit avec orgueil sur ses monnaies. Les historiens parlent d'un certain nombre d'édifices publics, d'hippodromes et de portiques, qui prouveraient qu'on chercha aussi à introduire les mœurs romaines, et, sous Ariarathe, elle devint un lieu de séjour (Ἐμβιωτήριον) pour les savants [4].

Néanmoins, sous toute la période romaine, Césarée resta sans importance et toujours en lutte avec la nature ingrate de son territoire. Le christianisme apporta dans ces provinces un peu de la vie politique qui leur avait manqué jusqu'alors. Les évêques se faisaient un nom

[1] Eutrope VII, 2. Festus Rufus, Breviarium, 2.
[2] Strabon, liv. XIV, page 663.
[3] Strabon, XII, 538.
[4] Photius, lib. II, 59.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0056
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans la chaire, et les temples anciens étaient détruits avec ardeur pour faire place aux églises nouvelles.

Mais l'empire romain chancelant n'était pas assez fort pour défendre ses villes frontières contre les invasions des Barbares. Les Perses, dont Byzance était le point de mire, franchissaient sans crainte des frontières mal défendues, et les villes de la Cappadoce supportaient toujours le premier choc, qui s'annonçait par le pillage et le massacre. Après la défaite de Valérien par Sapor, en 268, Césarée renfermait une population de quatre cent mille habitants. Le roi de Perse ayant pris Malathia, marcha droit sur Césarée, après avoir pillé toute la Mésopotamie et la Cilicie.

Tarse fut réduite en cendres, et la cavalerie perse, franchissant le Taurus, vint avec le reste de l'armée mettre le siége devant Césarée. Démosthène en avait été nommé gouverneur par Valérien; ce brave citoyen organisa une défense qui suspendit pendant longtemps la ruine de la place, et les Perses eussent été infailliblement repoussés, si un traître ne leur eût offert les moyens de vaincre la garnison courageuse [1]. Démosthène se fit jour au milieu des Perses, qui avaient ordre de ne rien négliger pour s'emparer de sa personne; mais tandis qu'il échappait avec un petit nombre de braves, plusieurs milliers de ses concitoyens furent enveloppés dans un massacre général [2]. Les corps de ceux qui avaient été tués remplissaient des vallées profondes, et les prisonniers emmenés en esclavage périssaient par centaines sur la route. Décidé à ne laisser derrière lui qu'un désert, Sapor ravageait les villes, transportait dans ses États tous les habitants des villes conquises [3], et il serait venu à bout de ses sinistres projets, s'il était possible de dépeupler une province et d'anéantir une ville. Il y aurait au contraire lieu de croire à l'exagération de l'historien grec. Constantin, dans sa nouvelle division de l'empire en diocèses, avait voulu donner à chacune de ces provinces un gouverneur du sang impérial; la ville de Césarée fut choisie, en 326, pour la résidence d'Annibalianus. Le Pont, la Cappadoce et la petite Arménie composèrent l'étendue de son nouveau royaume; il eut des gardes, des légions et des auxiliaires en proportion avec sa dignité.

Avant d'arriver à l'empire, Julien (363 de J. C.), associé avec Gallus, fonda la belle église de Saint-Mammas, qui fut dotée d'un clergé nombreux, et les deux princes s'entretenaient avec les ermites et les religieux qui avaient introduit dans la Cappadoce les rigueurs de la vie ascétique [4]. Les chrétiens étaient alors assez nombreux à Césarée; et lorsque, dans son esprit de réaction, Julien voulut s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, les habitants, qui avaient montré envers le nouveau culte un zèle assez ardent pour que les païens et les hérétiques eussent abandonné son enceinte, montrèrent une vive opposition, qu'il ne put vaincre que par des mesures cruelles.

L'empereur prend le prétexte de la destruction d'un temple de la Fortune pour faire subir à la ville entière un traitement des plus rigoureux; elle fut effacée du catalogue des cités, quoiqu'elle fût la métropole de la province; il lui enleva le nom de Césarée qu'elle tenait de Tibère, et voulut qu'elle reprît celui de Mazaca; il fit enrôler les prêtres dans la milice du gouverneur, et les autres habitants, avec leurs femmes et leurs enfants, furent inscrits pour payer un tribut comme dans les villages. Ordre fut donné aux chrétiens de rétablir le temple détruit, et la colère de l'empereur ne se fût pas arrêtée là, s'il n'eût dû songer à des soins plus importants qui l'appelaient sur la frontière [5].

[1] Tillemont, III, 452.
[2] Zonar, liv. XII, 530.
[3] Zozine, liv. I, p. 25.
[4] Tillemont, Mém. ecclés., t. IX, page 661.
[5] Sozomène, liv. V, chap. IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0057
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Sous le règne de Valence, Césarée eut encore à souffrir des mesures tyranniques de l'empereur, qui voulait propager en Cappadoce les doctrines de l'arianisme. Basile, alors métropolitain du diocèse, prêcha avec véhémence, et soutint les vrais principes de la foi chrétienne adoptés au concile de Nicée. L'empereur, ne pouvant vaincre la généreuse obstination de l'évêque, s'en vengea sur toute la province, en la divisant en deux parties, et en donnant à Tyane le titre de métropole de la seconde Cappadoce.

L'antique Césarée n'existait pas positivement à la place de celle d'aujourd'hui; elle était bâtie à un quart de mille à l'ouest de la ville moderne, et par conséquent plus rapprochée de l'Argée. On observe quelques ruines appelées par les habitants Eski-Kaisaria, l'ancienne Césarée. Les murailles, qui ont tout le caractère de constructions byzantines, sont faites en blocage avec une alternance de lits de briques; le principal édifice a sans doute appartenu à des thermes, si j'en juge par les nombreux conduits d'eau en terre cuite qui sont engagés dans la muraille.

Au Sud des ruines des monuments que je viens de mentionner, on voit entre deux éminences, ou pour mieux dire sur la pente de la colline, une dépression de terrain longue d'environ deux cents mètres, couvert de gazon, et préparé en quelques endroits pour recevoir des plantations qui en changeront entièrement la physionomie. Il est hors de doute que ce sont les vestiges de l'ancien cirque de Césarée; je trouvai aux environs quelques fragments de marbre qui furent pour moi comme un indice des causes de la destruction totale de ce monument. Que les temples aient complétement disparu sous la vindicte des nouveaux chrétiens, cela se conçoit d'autant plus qu'ils avaient été plus persécutés pour leur foi nouvelle; mais il faut attribuer un autre motif à la destruction d'un monument qui n'exprime pas d'opinion, et qui, au point de vue du goût des Cappadociens pour tout ce qui tient à l'équitation, devait être assez fréquenté. Mais si le marbre était employé avec profusion dans cet édifice, sa destruction s'explique naturellement par l'emploi qu'ont fait les modernes d'une matière rare en ce pays. Le soubassement d'un ædicule dans la mosquée de Houen est en marbre blanc tiré des ruines de la vieille ville. Tout ce qui est en marbre à Césarée provient de monuments antiques: voilà le véritable motif de la disparition de tout ce que les anciens avaient laissé de remarquable.

J'ai vainement cherché, dans l'emplacement de l'ancienne ville, rien qui pût me faire reconnaître les vestiges de la célèbre église de Saint-Basile ou de Saint-Mammas; en un mot, Césarée n'offre à l'observateur aucun monument antérieur au douzième siècle, si l'on en excepte la masse informe du château.

Ces églises étaient tombées sous la main dévastatrice des Turcomans qui, sous la conduite de Alp-Arslan, neveu de Togrul-Beg, s'emparèrent de Césarée en 1024; les richesses que contenait l'église de Saint-Basile furent dispersées, et tous les objets d'art furent détruits. On remarquait particulièrement la châsse du saint, chef-d'œuvre d'orfévrerie, avec des émaux incrustés de perles; l'historien Mirkhound en a laissé la description [1]. Le trophée le plus recherché des conquérants asiatiques, les portes, n'échappèrent pas à la rapacité d'Alp-Arslan; les deux battants furent enlevés et envoyés au sultan de Perse. On ne peut s'empêcher de se rappeler l'Écriture sainte, dont toutes les traditions se perpétuent en Asie, même chez les infidèles, qui reconnaissent cependant l'Ancien Testament; il semble que Samson, en enlevant les portes de Ghaza, ait toujours été le héros modèle de ces conquérants, qui l'imitent encore après trente siècles [2].

[1] Voyez Wiener Zeitschrift für das Jahr 1828, page 529.

[2] VIII' siècle. Les portes d'Ancyre ont été enlevées par Haroun-al-Rachid;

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0058
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Si l'on en juge par l'état des monuments, la ville actuelle a été transportée au lieu qu'elle occupe aujourd'hui dès les premiers temps de l'occupation musulmane. Le château, formant une cassabah entourée de murs, est assez vaste pour offrir un asile à un assez grand nombre de familles. Tous les bazars, les khans et les tekés sont groupés à l'entour: c'est le centre de la ville musulmane. Le défaut de matériaux légers se fait sentir dans les constructions qui ne sont pas destinées à une durée perpétuelle. Les bazars et les boutiques sont bâtis en moellons de laves réunis par un mortier d'argile; le tout est couvert en terrasse d'argile battue. Cette manière de bâtir donne à la ville un aspect de misère qui constraste avec l'élégance des quartiers où demeurent les négociants. Le palais du pacha n'offre pas une plus grande régularité : c'est une grande cour entourée de portiques donnant accès aux différents bureaux et à la salle de réception.

Non loin de ce palais, se présente un vaste emplacement occupé par les monuments religieux et par les cimetières. Les Musulmans ont conservé une coutume invariable due à leur loi religieuse, celle de confier les morts à la terre, et de disposer la sépulture perpendiculairement à l'axe de la mosquée, la tête à l'Orient. Aussi ne voit-on jamais les Turcs emprunter d'anciens tombeaux ou imiter les sépulcres taillés dans le roc. La sépulture le plus en usage est une simple dalle de pierre, aux extrémités de laquelle sont plantées des colonnes, portant généralement des inscriptions en langue arabe. Les sépultures de Césarée offrent cette particularité, que le tombeau est ordinairement couvert par un soubassement en forme de sarcophage, et que les extrémités sont circulaires. On rencontre beaucoup de monuments de ce genre dans la haute Arménie et dans les vallées basses de l'Araxe; ils sont sans doute empruntés aux Arméniens, mais il est hors de doute que c'est la plus ancienne forme de tombeaux musulmans que l'on rencontre dans ces contrées.

Les princes, les oulémas et les personnages célèbres par leur sainteté ou leur bravoure, obtiennent ordinairement le privilége d'une chapelle sépulcrale. Le caractère de ces petits monuments varie singulièrement dans tous les États soumis à l'islamisme : ils présenteraient à eux seuls une série d'études des plus nouvelles et des plus fécondes. Depuis le marabout, composé d'un dôme supporté par quatre colonnes, qui abritent les restes d'un scheik du désert, jusqu'à la chapelle de marbre, enrichie de grilles dorées et d'ornements peints à l'italienne, dans laquelle le sultan Mahmoud a reçu la sépulture, on voit successivement s'introduire l'influence persane, arménienne et byzantine, qui se plie, il est vrai, aux exigences de l'ornementation arabe, mais n'en conserve pas moins son type primitif. Une grande vallée, qui s'étend de la ville jusqu'à la montagne appelée Ali-Dagh, offre encore un certain nombre de ces chapelles sépulcrales; il en existe aussi dans la ville: elles ont toutes la forme octogone, et sont couronnées par une pyramide d'un même nombre de côtés. Ce style n'a rien en lui-même d'arabe ni de turc; aussi les habitants de Césarée, dans l'ignorance où ils sont de l'origine de ces édifices, les attribuent aux monarques persans. C'est tout ce que Pococke lui-même a pu savoir touchant ces tombeaux. Les Turcs avaient sans doute dans l'idée d'en faire remonter la fondation aux Seldjoukides persans, car il y a bien longtemps que la mémoire des Sassanides est tout-à fait effacée. Mais cette hypothèse n'est pas

Xe siècle. Les portes de Sommauth par Mahmoud le Ghaznéwide;

XIIIe siècle. Les portes de la mosquée de Cordoue par les Maures, qui les ont transportées à Méquinez;

XIVe siècle. Les portes de Saint-Basile par Alp-Arslan;

XIXe siècle. Les portes d'une mosquée d'Erzéroum par le général russe Paskewitch.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0059
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

satisfaisante, et rien dans l'art des Seldjoukides persans n'a pu les conduire à cette construction, sinon leurs rapports avec les peuples arméniens ; circonstance qui, à cette époque, m'était complétement étrangère, comme elle l'était à Pococke. Mais dans mon voyage d'Arménie, observant l'architecture des monuments de Kars, d'Ani et d'Erzéroum, je fus singulièrement surpris de retrouver dans l'architecture des princes Pagratides le type de ces tombeaux cappadociens qui sont restés circonscrits au pays soumis pour un temps à la puissance arménienne.

MOSQUÉE ET TOMBEAU DE HOUEN.

La grande mosquée de Césarée, qui remonte au milieu du quatorzième siècle, a été élevée à la mémoire d'un saint du nom de Houen; il était compagnon de Hadji-Baïram et fondateur d'un ordre de derviches. C'est au retour de la Mecque qu'il donna les plans de cette mosquée, dont le caractère n'a pas d'analogie dans l'Asie Mineure, mais qui a des rapports extrêmement frappants avec celles de l'Égypte et de l'Arabie. L'édifice est de forme carrée, entouré d'un mur épais et flanqué de tours circulaires; une porte d'une rare élégance conduit dans la partie appelée par les Turcs Harem, ou lieu fermé : c'est le pronaos des anciens temples, le cloître des églises chrétiennes. Ce vaste portique a une cour intérieure disposée tout à fait comme l'atrium des Romains; les arcades sont tant soit peu surhaussées en forme de fer à cheval. Cet arc, dont l'origine a été souvent cherché par les hommes qui s'occupent de l'histoire des constructions, a été fréquemment employé en Espagne par les kalifes de Cordoue, et se retrouve dans l'architecture moderne de tous le pays de Moghreb, le Maroc et l'Algérie, tandis qu'il est délaissé depuis le seizième siècle, dans la Perse et dans la Turquie, où il a été remplacé, soit par l'arc ogival à tiers-point, soit par l'arc plein-cintre surhaussé par le moyen de tangentes. Cette observation superficielle a suffi pour faire donner à l'arc en fer à cheval le nom d'arc mauresque. Néanmoins, une église du dixième siècle, qui se trouve au village de Dighour, porte dans sa façade des arcades en fer à cheval; or, ce monument est antérieur à tous ceux que nous connaissons dans le midi de l'Europe et en Afrique. Il faudrait donc s'assurer si, dans la haute Asie, des monuments antérieurs à cette époque n'ont pas donné aux chrétiens primitifs l'idée de ce mode de constructions ; mais dans tous les cas il a été employé par ceux-ci avant que les Arabes l'aient adopté.

L'arc des portiques de la mosquée de Houen porte ce double caractère, qui participe de l'arc surhaussé et de l'arc aigu musulman. La cour de la mosquée est séparée du temple proprement dit par une muraille percée d'un grand nombre de fenêtres.

Le plan de la mosquée est aussi simple que celui du portique; toute la richesse de décoration a été réservée pour la porte et pour le tombeau du fondateur, placé dans une petite cour à l'angle du portique. Cette chapelle ou turbé est élevée sur un soubassement formé par des encorbellements de style arabe, qui n'ont pas de nom dans notre architecture; ils sont engendrés par une suite de polygones dont les projections forment une infinité de petites niches variées à l'infini, mais toutes soumises à une loi géométrique assez simple.

Les huit faces du tombeau sont formées par des arcades ogivales, et les angles sont renforcés par des colonnes soutenant un entablement du même style que le soubassement; l'édifice est couronné par une pyramide. A côté de la mosquée s'élève un medrecé formé d'une cour intérieure, autour de laquelle sont les chambres des étudiants. Cet

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0060
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ensemble d'édifices est le seul qui mérite quelque attention dans la ville de Césarée. Le tout est bâti en pierres volcaniques noirâtres d'un effet sévère. La population de la ville se compose d'Arméniens et de Turcs, et ces derniers se divisent en Osmanlis et en Turcomans qui ont quitté la vie nomade. Les Arméniens sont très-nombreux dans la ville, et possèdent aux environs plusieurs villages, dont le plus important est celui de Sourp-Garabed, renommé par le grand monastère où demeure le métropolitain qui est le troisième dans la hiérarchie du clergé arménien; celui d'Etch-Miazin a le premier rang, et celui de Sis en Cilicie tient le second. Le monastère, situé à l'est de la ville, est bâti sur le flanc d'une colline volcanique qui regarde le couchant; il est entouré de hautes murailles, et contient dans l'intérieur tout ce qui est nécessaire pour recevoir un grand nombre de pèlerins. J'arrivai précisément le jour de la fête de saint Jean précurseur (Sourp-Garabed), qui attirait en ce lieu un grand nombre de chrétiens de toutes les parties de l'Asie. Rien n'était plus curieux que cette réunion parée de costumes variés de forme et de couleur; les femmes surtout, richement vêtues, portaient généralement de larges ceintures dont la boucle est formée de deux plaques d'argent travaillées avec art; leur chevelure pendante en mille tresses était ornée de glands d'argent et de pièces de monnaie ou de coquillages; elles portaient à leurs jambes nues de gros anneaux d'argent, et leur beniche, ou vêtement de dessus, était de couleur écarlate avec de larges parements de soie bleue.

Les femmes des environs de Nigdé ont une coiffure en mousseline qui rappelle la forme de l'antique bonnet de Phrygie; les femmes mariées sont voilées comme les femmes turques; comme elles, elles se peignent la figure avec l'antimoine et le carmin; les jeunes filles vont le visage découvert, et portent un costume plus léger et plus élégant, qui est dans le genre de celui des jeunes Turques. Dans l'intervalle des cérémonies religieuses, elles se livraient à des danses qui ont le caractère d'une haute antiquité; il me semblait quelquefois que je voyais exécuter cette danse des Saces, qui, je crois, est retracée sur le bas-relief de Boghaz-Keui; comme ces antiques figures, les filles arméniennes étaient chaussées de babouches, dont la pointe est fortement relevée.

Le clergé arménien a conservé intact le vêtement de la primitive Église; l'évêque porte la tiare ovoïde enrichie de perles et de pierres précieuses, et la tunique est ornée de figures d'anges brodées à l'aiguille. L'église du couvent renferme un grand nombre de vases sacrés d'un travail très-remarquable, et une quantité de rideaux et de tapisseries destinés aux cérémonies du culte. On sait que la richesse de ces voiles religieux était le grand luxe de l'Église orientale.

Quoique le nom du village ne date que du moyen âge, il est certain que dans l'antiquité ce lieu a été très-peuplé. Les collines des environs sont percées d'une infinité de grottes qui, pour la plupart, ont servi de chapelles, et on reconnaît dans les plans de quelques-unes la disposition de la basilique. La plus belle de ces grottes a vingt-huit mètres de longueur; elle est voûtée en plein-cintre, et à droite et à gauche de l'abside sont deux petites chapelles destinées à serrer les vases sacrés. Il y a de ces excavations qui sont évidemment destinées à la sépulture. On voit quelquefois deux étages de chambres superposées qui communiquent entre elles par un grand puits vertical; mais tout cela est grossièrement taillé au ciseau dans le tuf tendre, sans aucune trace d'ornementation, pas même de peinture.

Ces collines ne sont autre chose que les prolongements des contre-forts du mont Argée; elles sont quelquefois séparées par des vallées très-abruptes, dans lesquelles les torrents d'hiver roulent des blocs détachés des régions supérieures.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0061
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Au nombre des villages qui peuplent les vallées de l'Argée, il y en a quelques-uns qui sont habités par des chrétiens du rit grec. Le monastère de Taxiarch, situé dans le voisinage immédiat de la montagne, est un établissement d'une certaine importance; il est régi par un évêque qui porte le titre d'évêque de Nazianze. Je demandai au successeur de saint Grégoire quelques renseignements sur la métropole. « Nazianze, me dit-il, est située à une journée au sud-ouest de Césarée; c'est aujourd'hui un lieu désert qui porte le nom de Mimi-Sou; il n'est remarquable que par les grottes sépulcrales, si nombreuses dans ces contrées. »

Le village de Taxiarch est celui qui a le plus souffert dans le grand tremblement de terre de 1835, et qui endommagea considérablement un grand nombre de maisons de Césarée. Si l'antiquaire n'observe dans la province de Cilicie que peu de ruines qui méritent d'attirer son attention, le géologue, au contraire, se trouve sur un théâtre dont les scènes variées à l'infini lui offrent à chaque instant des sujets d'étude nouveaux, et qu'il ne pourrait rencontrer en aucun autre lieu de l'Asie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0062

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LE MONT ARGÉE.

Le mont Argée forme le centre d'un soulèvement qui couvre plusieurs myriamètres carrés, mais ne se rattachant en rien au système de collines qui n'appartiennent pas à la formation volcanique. Vu de la ville de Césarée, son sommet, toujours couvert de neige, domine un grand nombre de petites montagnes, affectant toutes la même forme, celle d'un dôme arrondi, résultat d'éruptions partielles qui se sont fait jour sur le flanc de la montagne. Toute la plaine, ainsi que je l'ai dit, est composée de tufs et de cendres; mais du moment que le terrain commence à s'élever, on aperçoit dans les ravins les fragments de basalte et de porphyre qui annoncent que les régions supérieures ne sont pas formées de roches aussi récentes. Du côté du nord, la montagne s'élève sur différents plateaux, sur chacun desquels on compte plusieurs dômes qui, s'ils étaient isolés, seraient regardés comme des montagnes. Au sud-est de la ville, la première éminence que l'on rencontre porte le nom d'Ali-Dagh; sa forme est parfaitement conique, et pour arriver au sommet, il faut décrire sur ses flancs une route en spirale. Toute cette montagne est de porphyre; elle est couronnée par un triple cône de même nature. Son élévation au-dessus du niveau de la plaine n'a pas plus de quatre cents mètres, et la roche qui la compose est tellement compacte, qu'une végétation chétive peut à peine s'y attacher au commencement du printemps. Le village de Talas avait autrefois un monastère grec, dont les moines desservaient une petite chapelle bâtie au sommet entre les trois cônes; mais à l'époque de la révolution grecque, ce monument fut détruit; il ne reste plus que quelques ruines et une grande citerne creusée au milieu de la vallée supérieure : elle est destinée à rassembler les eaux de neige, car il n'y a pas de source en cet endroit. Les Grecs appellent encore ce volcan la montagne de Saint-Basile, en souvenir de l'église qui y était élevée.

Ali-Dagh est séparée du pied de la montagne par une plaine inclinée dans laquelle sont situés plusieurs villages, et notamment celui de Zinzidéré, qui a un grand monastère. Toute la pente septentrionale du mont Argée est aujourd'hui dépourvue de bois, quoiqu'elle en ait été couverte dans l'antiquité. Ce n'est pas que la terre végétale manque dans les environs, car les villages sont entourés de nombreuses cultures; mais ici comme partout dans l'Asie Mineure, le mauvais aménagement des bois et l'incurie des habitants ont anéanti cette source de richesses. Toutes les eaux de cette partie de la montagne se réunissent

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0063
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

en un ruisseau qui arrose la plaine de Césarée et se jette dans la rivière de Sarmousacli; son affluent supérieur passe à Sourp-Garabed, et s'appelle la rivière du Pacha. La première région des dômes est séparée du corps de la montagne par des escarpements qui rendent difficile toute ascension de ce côté; bien plus : les Grecs et les Arméniens de Césarée m'avaient témoigné une répugnance invincible à m'accompagner jusqu'au sommet. La mort d'un missionnaire américain qui avait tenté l'excursion était encore récente. Le supérieur du monastère de Zinzidéré lui avait donné un guide inexpérimenté qui le quitta pendant la route; parvenu au pied du pic, l'étranger ne put aller plus loin, et, en revenant sur ses pas, il roula longtemps sur la neige; descendu dans une région moins froide, il fut surpris par la pluie : tant de fâcheux contre-temps lui occasionnèrent une pleurésie dont il mourut. Il est enterré dans l'église grecque du village d'Endourlouk. Mais les Grecs restaient convaincus qu'il était mort étouffé par le manque d'air, et nul n'aurait voulu m'accompagner, quand même ma santé m'eût permis de tenter l'entreprise. Je me contentai d'examiner la nature des roches à la base du volcan, et de recueillir quelques fragments détachés du sommet et roulés dans les eaux du torrent. Les laves de fusion proprement dites, celles qui forment de véritables coulées, ne dépassent pas le tiers inférieur de la montagne; elles alternent avec les tufs et les scories terreuses qui composent la surface de quelques dômes. Les tufs atteignent une hauteur encore moindre, et, dans les parties qui présentent des ruptures verticales, on reconnaît au-dessous des roches, le basalte noir, identique avec celui d'Albano, et qui est employé pour paver la ville de Rome. En remontant le ruisseau nommé Déli-Tchai, qui passe à Zinzidéré, on ne trouve plus dans son lit que des roches dont le caractère est de former des masses compactes sans coulée apparente, comme les trachytes et les porphyres.

En 1837, M. Hamilton [1] parvint à exécuter l'opération difficile de l'ascension de l'Argée. Traversant les contre-forts orientaux de la montagne, il s'éleva insensiblement jusqu'au village d'Everek-Keui, situé sur la côte méridionale du mont Argée, et à six heures de marche de Césarée, où il prit des guides et une escorte. Déjà à cette hauteur les blocs de trachyte étaient très-abondants, et, plus il avançait, plus la nature de la roche paraissait indiquer des éruptions anciennes. Le premier plateau au pied du pic, à deux milles et demi d'Evereck, est supporté par des collines de basalte noir. Il observa de ce côté une colline conique formée de sable et de cendres, avec une portion de cratère, provenant d'une éruption qui s'est ouverte sur le plateau basaltique.

Dès que l'on commence à monter le véritable pic de l'Argée, on ne trouve plus que des roches trachytiques et du porphyre. La neige qui, du côté de Césarée, descend au mois d'août jusqu'au pied du cône, se présente du côté du midi en moindre abondance, et toute la pente de la montagne est beaucoup moins abrupte. La hauteur calculée barométriquement par M. Hamilton est de 3961 mètres. Du côté de l'ouest, la montagne présente une déclivité beaucoup plus rapide; et en franchissant les pentes inférieures pour se diriger vers Ingé-Sou, on laisse à sa gauche de hauts rochers, dont la surface est tout à fait verticale, et qui de loin paraissent inaccessibles. La coupe du mont Argée, envisagée du côté du nord-ouest, se présente comme une suite de cônes, dont la hauteur diminue successivement jusqu'au niveau de la plaine. De ce côté, on observe beaucoup de laves de fusion qui recouvrent des tufs. Les eaux du versant occidental du mont Argée se réunissent pour former un ruisseau qui coule au milieu de vallons, tantôt riches et cultivés, tantôt sauvages et incultes. Dans ces vallées, les rochers s'élèvent verticalement

[1] Hamilton, Researches, volume II, page 270.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0064
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et semblent avoir été rompus par un tremblement de terre. Ils sont composés de sable jaune et de pierre ponce, en masses puissantes et compactes; aussi les anciens habitants ont-ils creusé partout dans ces lieux d'innombrables chambres sépulcrales, dont quelques-unes offrent des plans assez compliqués. Cet endroit s'appelle Ingé-Sou (le filet d'eau); et près de là est une petite ville du même nom, construite au fond d'une enceinte circulaire de rochers, et qui n'a que deux entrées à l'est et à l'ouest de la vallée. Les flancs de la montagne sont à pic, et l'on voit l'épaisseur de la couche du tuf qui a quatorze mètres. Elle repose dans quelques endroits sur le calcaire blanc, mais plus généralement sur l'argile. Une mosquée moderne, d'assez belle apparence, a été bâtie par un ancien bey du nom de Sélim; elle date du siècle dernier. Je ne trouvai dans tout le village que de faibles débris de monuments byzantins, et les grottes que j'ai signalées sont le seul, mais irrécusable témoignage, du séjour des anciens dans cette vallée. Ici, comme ailleurs, il me fut impossible de déterminer d'une manière positive la chronologie des singulières excavations qui m'offraient un sujet d'attention toujours nouveau. Si dans quelques-unes d'elles on retrouve de faibles indices de l'époque grecque, la majeure partie néanmoins ne présente, comme art, rien qui puisse fixer l'incertitude de l'antiquaire. Les portes de ces grottes sont presque toujours placées sans symétrie à des hauteurs indéterminées; elles sont presque toutes en forme de pylônes, c'est-à-dire plus larges d'en bas que d'en haut, mais elles sont pratiquées au fond d'une baie qui est presque toujours en forme d'arcade plein-cintre. La surface des rochers au-dessus de ces portes offre une ou plusieurs lignes de triangles légèrement excavées, qui ne sont là, sans doute, que comme ornements. Quelquefois ces triangles sont dans le même axe, d'autres fois ils alternent et sont posés en échiquier. Comparant les distances de ce lieu à Césarée et à Nemchéher, je suis disposé à l'identifier avec l'ancienne station appelée Saçæna.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0065

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LE MÉLAS.

OBSERVATIONS DES GÉOGRAPHES MODERNES.

La question géographique soulevée sur le cours du Mélas, et l'importance d'une solution claire et absolue d'un problème qui était resté inexpliqué jusqu'à ces derniers temps, avaient vivement intéressé les savants de l'Europe. M. le capitaine Callier, qui m'avait précédé en Cappadoce, et M. Hamilton, qui parcourait la contrée deux ans après moi, étaient tombés d'accord pour regarder le Kara-Sou comme communiquant directement avec Kizil-Irmak. Cependant les sources du Tokma-Sou, qui se jette dans l'Euphrate près Malathia, n'étaient pas encore connues; aussi la Société géographique de Paris s'empressa-t-elle de donner des instructions aux voyageurs qui se dirigeaient vers ces contrées, pour lever toute espèce de doute à ce sujet.

Le capitaine Callier rédigea pour M. Ainsworth des instructions que cet habile géographe suivit en tout point, et aujourd'hui il n'y a plus moyen de douter que le texte de Strabon ne renferme une erreur capitale, et dans laquelle sont tombés tous les géographes qui, jusqu'à ces derniers temps, ont parlé de l'hydrographie de cette partie de l'Asie.

J'avais dit qu'à l'époque de l'année où je visitais la Cappadoce, le grand marais du Kara-Sou était presque entièrement à sec, et que j'avais cru reconnaître un canal fait de main d'homme, qui conduisait les eaux vers un défilé (qui a été reconnu depuis comme le défilé bouché par Ariarathe) ; mais les renseignements que je pris sur les lieux ne m'éclairèrent point sur l'état de la question. J'avais d'ailleurs reconnu tant d'exactitude dans les renseignements géographiques donnés par Strabon, que j'aurais plutôt ajouté foi à un changement dans le cours de cette petite rivière ; changement d'autant plus facile à supposer, que le pays a été de tout temps sujet à des éruptions volcaniques et à des tremblements de terre assez fréquents. Ce fait n'est pas d'ailleurs inouï en géographie; le Pyramus a changé de cours, et son embouchure dans la Méditerranée est à plus de huit lieues de l'ancienne [1]. Il n'est pas nécessaire de citer ici le cours de l'Oxus et celui du fleuve Jaune.

Sur ces entrefaites, M. le comte Durfort de Civrac partit aussi pour l'Asie; la Société de géographie le mit également au fait de la question, et il envoya de Bagdad le résultat de ses observations. Les rapports de ces deux voyageurs ont été publiés par M. Callier dans le Bulletin de la Société de géographie; ils complètent la connaissance de la plaine de Cappadoce, et résolvent définitivement une question qui était restée en suspens jusqu'à ce jour. Mais aujourd'hui il me reste un doute que je voudrais être à même d'éclaircir, et qui touche le cours du Carmalas; je laisse aux voyageurs futurs le soin pe résoudre la question de savoir si, en effet, le Carmalas est un affluent de l'Eu-

[1] Voyez la carte de Hamilton.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0066
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

phrate, ainsi que le suppose M. le colonel Lapie dans les nouvelles cartes qu'il vient de publier, ou si c'est un affluent du Pyramus? C'est dans ce cas seulement qu'il aurait pu endommager les terres des habitants de Mallus. Il y a au fond de tout cela une obscurité que n'éclaircit pas la substitution d'un mot à un autre; car si, en effet, il faut laisser le nom de Mélas au petit cours d'eau de Césarée, à l'exclusion du Tokma-Sou, il s'ensuit que cette dernière rivière, qui est considérable pour le pays, sera restée sans nom chez les anciens. Si on suppose avec M. Ritter que le Tokma-Sou est le Carmalas, que devient l'assertion de Strabon, répétée en deux endroits?

Les observations de M. Callier, jointes aux rapports de MM. Ainsworth et de Civrac, offrent trop d'intérêt pour que je ne les rapporte pas en entier, pour mettre sous les yeux de lecteur toutes les pièces de la question [1].

Voici comment s'exprime M. Ainsworth. Du 1er au 8 mai 1839. — « On avait particulièrement appelé notre attention sur l'examen de l'hydrographie des environs de « Césarée. Quelles que puissent être encore les difficultés offertes par les renseignements « des anciens sur ce sujet, il n'y a cependant rien de plus certain que la non-existence « d'aucun ruisseau ou cours d'eau quelconque partant du voisinage de Césarée pour re- « joindre la rivière appelée Tokma-Sou par les Turcs. Pour dégager la question de toute « incertitude, nous avons été à la recherche des sources de cette rivière dans une partie postérieure de notre voyage.

« Il y a une petite rivière qui coule du pied septentrional du mont Argée, et qui, « contournant l'Ali-Dagh, traverse le village populeux de Dagh-Kasi [2]; à partir de là, « elle se perd la plus grande partie de l'année en irrigations, et durant l'autre partie, « devient tributaire du Sarimsak [3]. Il y a aussi un autre petit affluent de la même rivière « venant de Mandjouli. M. W. I. Hamilton s'est assuré, en contournant le mont Argée « du côté de l'est, qu'il n'y a pas d'autres cours d'eau que ceux qui coulent au nord-ouest « ou au sud-ouest. La rivière de Sarimsak, que nous avons suivie presque jusqu'à ses « sources, vient du village du même nom, et traverse la grande plaine de Césarée en se « dirigeant vers l'ouest. A 2,956 yards de la ville, elle a une largeur de 8 yards et une « profondeur de 2 pieds. Elle se perd elle-même dans le *Sazlik*, ou grand marais, où « l'on dit que le Kara-Sou la rejoint, et l'on ajoute qu'elle coule par *Boghaz-Keupru*, « dans le Kizil-Irmak [4]. Ces deux cours d'eau réunis en un seul forment la rivière que « MM. Hamilton, Texier et Callier identifient avec le Mélas de Strabon (XII, pag. 538), « à cause du fait de la submersion des terres des Galates. »

Ces détails de M. Ainsworth ne laissent, comme on voit, aucune incertitude sur l'écoulement de toutes les eaux des environs de Césarée dans l'Halys. Nos observations et celles de M. W. Hamilton avaient déjà constaté ce fait; mais les doutes élevés par M. Texier exigeaient ce nouvel examen des lieux pour résoudre définitivement la question. Nous ne comprenons pas pourquoi M. Ainsworth suppose ici que l'opinion de M. Texier ne diffère pas de celle de M. W. Hamilton et de la nôtre; car son attention a été spécialement appelée par nous, sur ce sujet, précisément à cause de la divergence d'opinion de M. Texier. Mais cette méprise n'ôte rien à l'intérêt et aux conséquences des observations du voyageur anglais.

[1] Tout ce qui suit est extrait du mémoire de M. Callier, inséré dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1842.

[2] Cette rivière est appelée par Cyrille Σκορδίσκος Ποταμός.

[3] Sarmousac de la Carte de Cyrille.

[4] « Le baron Wincke, officier d'état-major prussien, « qui accompagnait la malheureuse expédition de Saïd- « Méhémed-Pacha, a aussi vérifié ce fait, et de plus il « établit que le marais est divisé en deux parties dis- « tinctes vers le nord. »

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0067
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

M. Ainsworth a poussé ses investigations au delà du petit bassin des eaux qui prennent naissance aux environs de Césarée, et qui se rendent dans l'Halys; il a exploré avec soin, ainsi que nous en avions exprimé le désir, le cours supérieur du Tokma-Sou jusqu'à ses sources, afin de bien constater l'emplacement de l'origine de cette vallée que l'on avait toujours prise, jusqu'à notre voyage de 1831, pour celle du Mélas de Strabon, opinion que M. Texier n'abandonnait pas, malgré nos observations et celles de M. W. Hamilton. Cette partie de l'itinéraire de M. Ainsworth [1] place la source du Tokma-Sou à 70 milles anglais (en ligne droite) à l'est de Césarée, et au pied d'une montagne appelée *Geuk-Dili;* son embouchure dans l'Euphrate est à 9 milles anglais à l'est-nord-est de Malathia. Cette rivière ne peut donc pas être prise pour le Mélas de Strabon, car elle ne remplit pas une des principales conditions exprimées dans le texte du géographe grec. Nous avions déjà mis ce point hors de doute dans notre première discussion; mais la nouvelle exploration de M. Ainsworth donne encore plus de force à ce résultat.

Voici maintenant les observations particulières du voyageur anglais sur le Mélas [2] :

« Avant de quitter Malathia, il est bon de remarquer que deux rivières semblent avoir « été confondues par les anciens sous le nom de Mélas. La rivière qui sort du versant « de l'Argée à 40 stades de Césarée, et qui par la rupture de ses digues inonda les terres « des Galates, peut difficilement avoir été le Tokma-Sou, à moins que les Galates n'eus- « sent un établissement sur cette dernière rivière; c'était plutôt le Kara-Sou. Cependant « Strabon assure en même temps que le Mélas se rend dans l'Euphrate à travers la « petite Arménie; et il est généralement admis que le même fleuve donne son nom à la « province de Cappadoce appelée Mélitène et à la ville du même nom, qui, comme « station romaine, n'était d'abord qu'un camp devenu ensuite la capitale de la province. « C'est sans doute à cause de cette circonstance que d'Anville et Rennell ont supposé « tous deux que le Mélas traversait la ville de Malathia. »

Ces réflexions de M. Ainsworth, rapprochées de l'idée exprimée plus haut, que M. Texier partage, avec M. W. Hamilton et nous, l'opinion que le Kara-Sou est le Mélas de Strabon, nous font craindre que notre premier article sur cette question ne lui soit pas parvenu, malgré l'envoi que la Société lui en a fait à Constantinople. Il n'aurait en effet ignoré, sans cela, ni notre divergence d'opinion avec M. Texier, ni les preuves que nous avons données de l'identité du Mélas de Strabon avec le Kara-Sou des Turcs, et de l'impossibilité de confondre cette rivière avec le Tokma-Sou, quoique le géographe grec dise positivement qu'elle se jette dans l'Euphrate. Nous avons démontré d'ailleurs que la correction du texte grec proposée d'abord par M. Falconer et ensuite par M. W. Hamilton, est non-seulement justifiée par la circonstance de l'inondation des terres des Galates, qui serait inexplicable sans le remplacement du mot Euphrate par le mot Halys, mais encore par l'état géographique des lieux. Les faits observés par M. Ainsworth viennent eux-mêmes à l'appui de ce que nous avons avancé dans notre premier article, et ne nous semblent pas de nature à laisser le moindre doute sur l'identité du Mélas avec le Kara-Sou; il est vrai que M. Ainsworth croit plutôt à cette identité qu'à celle du Mélas avec le Tokma-Sou; mais ses réflexions montrent cependant une certaine hésitation, dont nous n'apercevons pas la cause. Il suppose aussi à tort que les anciens ont confondu deux rivières sous le nom de Mélas. Strabon et Ptolémée sont les seuls qui parlent de cette

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Londres*, tom. X, 316.

[2] Id. page 322.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0068

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

rivière de Cappadoce; et d'après eux, elle prend sa source dans le voisinage de Césarée et se rend dans l'Euphrate; le fait de l'inondation des terres des Galates n'est mentionné que par le géographe d'Amasie, et ne peut se rapporter qu'au même cours d'eau; il n'y a donc point deux rivières confondues sous le nom de Mélas; il y a uniquement une erreur dans le texte de Strabon, erreur répétée par le géographe d'Alexandrie : c'est l'écoulement du Mélas dans l'Euphrate. Cette faute une fois corrigée, en remplaçant le mot Euphrate par Halys, tout s'explique parfaitement, et la géographie moderne vient confirmer tous les détails de Strabon.

Quant à la difficulté signalée par M. Ainsworth, et provenant du nom de Mélitène, donné à une province et à sa capitale par le fleuve Mélas, elle n'a rien qui puisse arrêter, car il n'y a pas un passage dans les auteurs anciens qui justifie cette étymologie, et d'Anville est loin de la donner comme certaine; il dit seulement (tome II, pag. 68): « Le Mélas, qui *pouvait* avoir donné le nom à la contrée. » Au reste, les réflexions du voyageur anglais ne l'empêchent pas d'admettre l'opinion de M. Hamilton et la nôtre; elles témoignent seulement de certains scrupules qui ne seront sans doute pas partagés, après les observations précédentes.

Nous passons maintenant aux renseignements dus au voyage de M. de Civrac, et qui sont les plus récents; ils ont été recueillis au mois de mai 1840.

L'exploration de M. Ainsworth en 1839 a confirmé entièrement, comme M. Hamilton l'avait déjà fait en 1837, ce que nous avions observé en 1831. Mais ni l'un ni l'autre des voyageurs anglais n'a descendu le cours du Kara-Sou jusqu'à sa jonction avec le Sarimsak et jusqu'à son embouchure dans l'Halys. Nous avions bien remonté le cours du Kara-Sou depuis l'endroit où il se jette dans le Kizil-Irmak jusqu'au moment où il quitte la plaine marécageuse de Césarée pour s'engager dans le passage resserré qui, selon nous, est l'*issue étroite* [1] bouchée par Ariarathe; mais au lieu de suivre plus longtemps le Kara-Sou, nous avions pris vers le sud-est pour gagner Césarée, traversant ainsi la plaine dans toute sa largeur, et passant le Sarimsak sur un pont. Pour nous, il était néanmoins bien démontré que toutes les eaux, venant du versant septentrional de l'Argée, se réunissaient après leur passage à travers les marais, pour ne plus former que la seule rivière que nous avions remontée depuis son embouchure dans l'Halys jusqu'à sa sortie de la plaine de Césarée; mais l'opinion émise par M. W. Hamilton, de l'identité de cette rivière avec le Mélas de Strabon, et les objections élevées par M. Texier réclamaient un examen plus détaillé du cours entier du Kara-Sou : c'est ce que M. de Civrac a bien voulu faire à notre demande. Nous donnerons ici, sans y rien changer, l'extrait de son Journal de voyage qu'il nous a envoyé à Bagdad. Le voici :

8 *mai* 1840. — « Arrivé de bonne heure au bourg de *Talas*, situé à deux heures sud-est de Césarée, à l'est du mont Argée. Au milieu de ce bourg tombe en cascade un petit ruisseau qui va se perdre au nord dans les marécages de la plaine. Un peu avant d'arriver à Talas, j'ai traversé un torrent à sec dans cette saison, mais qui doit être considérable dans l'hiver, car on a jugé nécessaire d'y construire un assez grand pont; la direction de ce torrent est la même que celle du ruisseau. Après avoir gravi la colline, occupée dans presque toute sa hauteur par les maisons du bourg, je suis descendu dans un vallon où coule le ruisseau indiqué par M. Texier, et appelé Déli-Tchaï par les gens du pays; il traverse par le milieu le petit village de Derawak à une demi-heure de Talas. A peu de distance de là est le monastère grec de *Sourp-Karabet*, où réside le patriarche. Les

[1] Traduction française de Strabon, lib. XII, p. 14.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0069
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Arméniens ont, plus à l'est, un couvent du même nom. Le Déli-Tchaï descend par une pente rapide des collines qui forment la base de l'Argée au-dessus de Derawak. Près de ce village, j'ai obtenu à la boussole Burnier 230° et 390° pour les directions prises vers la source et vers l'embouchure de ce cours d'eau. Le ravin qu'il forme est très-encaissé en quelques endroits, et cette disposition a donné lieu à la construction d'une ligne de villages qui se suivent à une demi-heure de distance les uns des autres. *Taoulisoun*, à une demi-heure de Derawak, et *Guèrmir* à une demi-heure de Taoulisoun. Ce sont de gros bourgs ou plutôt de petites villes dont l'aspect respire la richesse. Ce ravin finit au village de Guèrmir ; il forme du sud à l'est (de Derawak à Guèrmir) un arc de cercle continué de l'est au nord par le cours du Déli-Tchaï qui, à partir de Guèrmir, se creuse son lit peu profondément dans la plaine, épuisé qu'il est de plus en plus par les nombreuses saignées qui lui sont faites par les cultivateurs pour arroser leurs terres. Ces saignées se multiplient à tel point, qu'à une heure de Guèrmir, je trouve le lit complétement à sec; je le laisse se dirigeant au nord-ouest; la boussole Burnier me donne 30° pour sa direction. La nuit m'empêche de le suivre jusqu'à son embouchure dans une rivière qui arrose de ce côté la plaine de Césarée. Il y a une heure un quart du point où je quitte Déli-Tchaï jusqu'à la ville.

9 *mai*. — « Je me dirige d'abord vers les collines situées à la base septentrionale du mont Argée; j'y trouve une source fort abondante, sortant de terre à deux heures environ de Césarée. J'ai reconnu positivement que c'était une des sources du Kara-Sou, ce qui m'a été confirmé par les gens du pays, qui m'ont parlé d'une ou de deux autres sources semblables où j'ai voulu me faire conduire; mais mon cheval s'enfonçait dans la boue à tel point qu'il m'a fallu y renoncer. Au nord de cette source abondante commencent presque aussitôt les marécages; ils sont couverts de grands joncs qui empêchent de rien distinguer. Je voulais les traverser pour voir l'endroit où le Kara-Sou, se dégageant des marais, se forme un lit distinct; cela m'a encore été impossible, et ne serait réalisable qu'au cœur de l'été, à pied, et avec des guides habiles. Longeant les marécages, j'ai pris alors ma direction vers l'ouest, où j'ai bientôt trouvé le tout petit village de *Bougali*, et une heure après, celui d'*Ambba* que des arbres indiquent de loin. Près de ce village, situé au nord-ouest de Césarée, on trouve une route pavée, et successivement trois ponts en pierre construits sur les marécages. Sous l'un de ces ponts passe une petite rivière venant de l'est, et qui est celle dont j'ai parlé hier, dans laquelle vient se jeter le Déli-Tchaï. A partir de là, cette rivière continue dans la même direction, c'est-à-dire vers l'ouest-nord-ouest, se grossissant des eaux des marécages. C'est probablement ce que veut dire M. Texier, quand il a parlé d'un cours d'eau artificiel qui a lieu au moyen d'un canal creusé à main d'homme; celui-ci semble effectivement avoir été travaillé, creusé sans doute pour attirer à lui l'eau des marais, les porter au Kara-Sou et assainir la plaine. (Mais il est à remarquer que cette rivière n'est point le Kara-Sou, qu'elle en est un affluent.) Il serpente tout le long des marécages jusqu'au Mélas, dans lequel il se jette; depuis Ambba jusque-là, durant une heure un quart, je ne l'ai pas perdu de vue pendant une minute. Près de son point de jonction avec le Mélas, ce dernier fleuve, qui coule du sud-ouest à l'est-nord-est, tourne brusquement au nord, et débouche sous un pont en pierre à sept arches [1], dont les dimensions annoncent l'importance du Kara-Sou, qui, au fait, cesse là d'être un simple cours d'eau et prend la largeur et la profondeur d'une rivière. Je ne voudrais pas d'autre preuve de son identité avec le Mélas de Strabon que la couleur de ses eaux, qui,

[1] Probablement le *Boghaz-Keupru* de M. Ainsworth.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0070
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

entièrement noires, justifient parfaitement une dénomination le plus souvent arbitraire. Ce phénomène est surtout remarquable à son embouchure dans l'Halys, dont les eaux sont jaunâtres; celles du Kara-Sou, conservant leur teinte, forment là, assez longtemps, une ligne tranchée fort extraordinaire. A partir du pont à sept arches, le Mélas s'engouffre au nord dans une gorge d'abord resserrée, mais qui, s'élargissant de plus en plus, devient ensuite une véritable plaine entourée par des montagnes peu élevées. C'est presque à l'extrémité de cette plaine, à deux heures trois quarts du pont, qu'après avoir tracé de nombreux détours le Kara-Sou se jette dans l'Halys, dont le cours, en cet endroit, est large et très-rapide (à vue d'œil 90 pieds de largeur). Il coule de l'est à l'ouest. La boussole Burnier, tournée vers sa source, indique 345°; au même endroit, c'est-à-dire à l'embouchure du Mélas, la cime du mont Argée est à 230°, comme on l'avait déjà relevée à l'origine du vallon. A un quart d'heure de l'embouchure du Mélas, l'Halys se précipite à l'ouest dans une gorge sur laquelle on a jeté un pont dont l'effet est pittoresque. Tout ce pays aride est d'ailleurs fort laid; ce sont des collines desséchées, et au milieu une plaine tout aussi sèche dans laquelle on ne distingue guère les cours des deux fleuves que par le peu de verdure qu'ils montrent sur leurs bords. Plusieurs petits ponts de pierre et de bois sont jetés sur le Kara-Sou, qui peut avoir 50 pieds dans sa plus grande largeur, 20 ou 25 dans sa largeur ordinaire. Il fait tourner dans sa course huit ou dix moulins, dont le principal, qu'on appelle Kara-Sou, est à deux heures d'Ambba. Nulle part je n'ai vu une aussi grande quantité de tortues que dans cette rivière. De son embouchure à Césarée, il y a directement six heures de marche, deux heures trois quarts jusqu'au pont, une heure un quart du pont à Ambba, deux d'Ambba à Césarée. J'ai ainsi constaté l'écoulement positif du Kara-Sou dans l'Halys; j'ai de plus reconnu que cette rivière, à sa sortie des marais, avait au nord un cours naturel, et non point artificiel, comme le prétend M. Texier. Il suffit de voir la gorge qu'elle traverse pour s'en convaincre. En outre, si ce cours d'eau était un canal creusé à main d'homme, on l'eût dirigé en ligne droite, au lieu de lui faire suivre tant de détours, surtout près de son embouchure de l'Halys.

12 *mai*. — « Traversé la plaine jusqu'à la montagne sur le flanc de laquelle est bâti le gros village de Talas, que j'ai visité il y a quatre jours. Au lieu de traverser la plaine comme la première fois, je me dirige à gauche, directement vers Derawak, bourg au-dessus duquel je passe. En ligne droite, il n'y a qu'une heure et demie de Césarée à Talas. Je retrouve là le Déli-Tchaï, que je suis pendant trois quarts d'heure dans sa courbure qu'il continue au sud. Le ravin qu'il creuse dans son cours n'est plus large, pittoresque, couvert de villages, comme je l'ai vu dans la plaine de Césarée; il devient sauvage, aride, se resserre de plus en plus, et cesse enfin tout à fait à l'endroit où je le traverse. Le Déli-Tchaï sort à peu de distance de là du mont Argée. Je continue ensuite ma route vers *Tomarse*, où j'arrive le soir. De Tomarse je me rends à Marach, en laissant El-Bostan à gauche. Le passage du Taurus est magnifique. »

La première partie de l'itinéraire de M. de Civrac fait bien connaître le cours du Déli-Tchaï, qui contourne le versant oriental du mont Argée pour aboutir à la petite rivière de la plaine de Césarée, dont les eaux vont de l'est à l'ouest jusqu'à leur jonction avec celles du Kara-Sou. La disposition de ces deux cours d'eau est telle qu'à elle seule elle prouve qu'il ne peut exister aucune rivière venant du voisinage de l'ancienne Mazaca pour se diriger vers l'est dans l'Euphrate; car il faudrait que cette rivière coupât le Déli-Tchaï ou le Sarimsak, dont les lits forment comme une enceinte à l'est et au sud de Césarée. M. de Civrac prend à tort le Déli-Tchaï pour le torrent que M. Texier a vu dans le voisinage du monastère arménien de Sourp-Karabet; celui-ci est plus à l'est,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0071
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et coule également dans le Sarimsak. Il est à regretter que le nom de Sourp-Karabet, appliqué aussi à un couvent grec, ait été cause de cette méprise, car le doute émis par M. Texier sur la direction du cours d'eau qu'il a rencontré près du monastère arménien, peut encore être pour lui une difficulté, bien que ce doute nous paraisse complétement détruit par l'ensemble de l'état hydrographique des lieux, surtout depuis l'exploration de la vallée supérieure du Tokma-Sou par M. Ainsworth. »

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0072

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXXXIV.

PONT DE TCHOCK-GHEUZE.

Les plateaux boisés du royaume de Pont ne s'étendent pas au delà de la ville de Yeuzgatt, où commencent les terrains d'argile tertiaire, qui forment l'étage de transition entre les roches calcaires ou la craie et les terrains volcaniques. La sécheresse presque constante qui règne dans ces régions est contraire à la végétation des arbres, et les produits de l'agriculture y viennent chétifs et sans qualité. Dès que l'on arrive sur la ligne des terrains ignés, l'aspect de la campagne prend un autre caractère, et l'on voit au printemps se développer une végétation spontanée et abondante, qui appelle les campements des nomades. Le fleuve Halys, après avoir arrosé les environs de Siwas, entre dans ces districts montagneux et se fraye un passage au milieu des collines basaltiques. Il est maintenant démontré que la cause déterminante de ces cristallisations volcaniques n'est pas due, comme l'ont cru Spallanzani et d'autres géologues, à un refroidissement subit, causé par l'immersion des laves dans un milieu liquide. Ainsi, la présence des basaltes n'indique pas que les épanchements volcaniques ont rencontré un cours d'eau avant d'être refroidis. Nous avons observé au bord de l'Hermus, dans les volcans de Koula, des laves qui ont bien évidemment rencontré le cours du fleuve au moment de l'éruption; elles se comportent tout autrement que celles qui nous occupent. D'autres nombreux exemples peuvent être observés en Italie et en Sicile. Il semble au contraire que dans le passage de Tchock-Gheuze, l'Halys s'est tracé cette route longtemps après l'épanchement des laves qui auraient encombré son ancien lit. Toute la vallée qu'il parcourt en avant du pont semble avoir été ouverte par l'action incessante des eaux qui ont peu à peu rongé la base de tuf gris sur laquelle reposent les basaltes. Les cailloux du fleuve sont uniquement composés de détritus volcaniques, de ponces et de laves noires; peu de calcaires et point de roches primitives. La longueur démesurée du pont, qui a près de trois fois la largeur du fleuve en temps ordinaire, indique qu'à certaines époques de l'année, le tribut des affluents supérieurs augmente considérablement et cause des débordements qui inondent toute la vallée.

On peut alors imaginer l'action puissante de ces torrents, venant frapper avec une pente d'un demi-millimètre par mètre, sur les flancs verticaux de la montagne; il n'est pas d'année qu'il n'enlève quelques lignes de prismes.

Aucun souvenir historique ne se rattache à ce pont, qui fut construit avant l'invasion musulmane. C'est la principale route qui relie le Pont et la Cappadoce; car l'Halys est rarement guéable, et, dans tous les autres points de communication de son cours inférieur, on le franchit sur des ponts de bois.

Aux environs du pont, on trouve beaucoup de ruines de maisons, de caravansérais et d'églises, restes d'un ancien village, dont le nom était ignoré de mes guides. C'est toujours un point de halte pour les caravanes, mais elles campent aujourd'hui en plein air. L'État ne fait aucune dépense pour l'entretien des routes, et les caravansérais, bâtis par les anciens sultans, tombent de vétusté faute d'entretien.

La vue est prise en amont du fleuve en regardant le couchant; les montagnes basaltiques occupent tout le défilé, et les labyrinthes sont taillés dans la masse de tuf gris qui se trouve à droite du tableau.

PLANCHE LXXXV.

LE MONT ARGÉE.

Il y a dans les lignes du paysage asiatique un grandiose que l'on cherche vainement dans la plupart des paysages d'Europe, et qui ne s'explique pas seulement par l'intérêt que présente toujours un pays peu connu. La nature austère

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0073
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de la Cappadoce, les steppes désertes, qui ne sont bornées à l'horizon que par de faibles ondulations de terrain, offrent à chaque instant des aspects dignes d'inspirer le pinceau du peintre, abstraction faite des souvenirs de l'ancienne histoire. On comprend bien quelle vie rude et sévère ont menée les antiques habitants de ces contrées. L'homme s'est modelé sur la nature, qui s'est toujours montrée pour lui avare de ses dons les plus précieux : l'eau et la végétation. Aussi, pour l'habitant de la Cappadoce, le mont Argée, qui fournissait l'eau et le bois, était presque un demi-dieu, il recevait des honneurs religieux ; des médailles ont été frappées en son honneur, et les poëtes ont célébré les charmes de ses vallées. Il tempère les ardeurs de l'été en arrêtant l'effet du vent du sud, et la neige éternelle dont la cime est couverte, est indispensable au citoyen de Césarée pour ses usages domestiques.

Isolé de toutes parts, le mont Argée semble plus élevé qu'il n'est en réalité, car la plaine est déjà de trois cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Chacune des montagnes coniques qui s'élèvent sur ses flancs est un volcan particulier qui s'est fait jour à une époque inconnue, car il n'en reste pas le moindre souvenir dans la mémoire des habitants, ni dans les historiens du moyen âge. Les eaux rassemblées par la fonte des neiges forment une multitude de fontaines, autour desquelles se sont groupés des villages, qui couvrent toute la pente de la montagne.

Lorsque le soleil se couche derrière le pic de l'Argée, ses rayons, réfractés par la neige, produisent de merveilleux effets sur les lignes des montagnes secondaires. La ville de Césarée, relativement au point de vue pris dans la planche, se trouve à gauche de la montagne et en arrière du spectateur. Je regrette d'être tellement limité dans le nombre de planches, que je ne puisse pas donner une vue de Césarée avec le vieux château. Le mont Argée, pris de la ville, ne se présente pas sous un aspect aussi pittoresque. La petite montagne noire que l'on voit à gauche est celle de Saint-Basile ou Ali-Dagh. Le village de Talas est derrière.

Le petit édifice pyramidal que l'on voit à droite est un des nombreux tombeaux seldjoukides répandus dans la plaine.

PLANCHE LXXXVI.

PLAN ET COUPE DE LA MOSQUÉE DE HOUEN.

Il ne m'a pas été possible de savoir positivement quel est le personnage auquel on attribue la fondation de cet édifice, et les réponses embarrassées des softas me portent à croire qu'à cet égard ils ne sont pas mieux instruits que moi. Il y en eut un qui me dit que ce Houen était une femme ; mais le plus grand nombre en fait un compagnon de Hadji-Baïram, un des grands saints musulmans d'Angora.

Les inscriptions sont rares dans ce monument; celles qui encadrent les portes et le mirhab sont des versets du Koran. Aucun nom de sultan n'est inscrit sur l'édifice, et si je le fais remonter à l'époque des Seldjoukides, c'est uniquement d'après le style de l'architecture, et aussi parce qu'il est certain que ce monument est plus ancien que la prise de Constantinople, puisque depuis ce moment toutes les mosquées sont copiées sur Sainte-Sophie.

Le plan de la mosquée de Houen se compose d'un vaste portique, soutenu par trente-deux piliers carrés, formant trente-huit compartiments carrés, couverts par des voûtes en pendentif; le tout appareillé avec beaucoup de soin.

Un espace égal à quatre pendentifs est ouvert au milieu comme un atrium antique, et donne du jour à tout le portique qui, sans cela, ne serait pas éclairé. Une fontaine et un petit mirhab décorent cette cour. La plupart du temps les Turcs n'entrent pas dans la mosquée, même pour faire leurs prières ; ils s'installent sous le portique dans la partie qui est couverte de nattes. L'usage veut que l'on ne foule jamais que du pied nu le tapis ou la natte qui sert à la prière ; mais il est permis de se promener chaussé dans toutes les parties qui sont couvertes de dalles. On ôte ordinairement ses babouches sans les toucher de la main, puis on les prend sous son bras, en ayant soin d'appliquer l'une contre l'autre les deux semelles. Manquer tous ces petits détails, c'est attirer les regards des Turcs qui prient, et risquer de se faire refuser l'entrée de la mosquée. Après avoir eu soin d'observer la manière dont un Turc se présente dans un endroit réservé au culte, je ne manquais pas de l'imiter ponctuellement, et le sang-froid que je mettais, en imposait aux plus fanatiques, qui restaient convaincus que j'agissais ainsi en vertu d'un droit et d'un ordre supérieurs.

Quand une fois on m'avait vu entrer dans une mosquée, suivi de mon cawas et de mon interprète, nul ne songeait plus à me contester ce qu'on refuse à tout chrétien, et je me trouvais en très-peu de temps en mesure de dessiner et de mesurer toutes les parties de l'édifice. Cependant il arrivait quelquefois que les softas me voyaient avec déplaisir copier les inscriptions du Koran ; je m'en abstenais le plus souvent pour ne pas les contrarier. Hormis cela, tout le mobilier de l'édifice, les escabeaux, les échelles destinées au service des lampes, étaient à ma disposition, et si mon opération durait quelques jours, j'avais bientôt autour de moi tout le collége des softas, qui m'aidait à mesurer l'édifice.

La mosquée de Houen passe, parmi les chrétiens de Césarée, pour un lieu redoutable : ils n'osent pas volontiers passer près de ses murailles; mais là, comme ailleurs, j'ai trouvé bon accueil. Pour obtenir tout ce qu'on veut d'un Turc, il suffit de le persuader qu'il n'inspire aucune crainte, et qu'on n'agit pas, à son égard, dans une intention hostile.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0074
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Après avoir examiné le portique, je fus introduit par le kaïm dans l'enceinte de la mosquée. Le centre est couronné par une coupole surbaissée; mais les parties latérales ne sont que la prolongation du plan du portique. Un mur percé d'une multitude de petites fenêtres, sépare la mosquée (djami) du portique (harem). Il y a dans l'intérieur quelques ornements d'une exécution médiocre; mais toute la richesse est réservée pour l'extérieur et pour le tombeau du fondateur.

Le plan général de l'édifice est carré, et se présente en dehors comme une véritable forteresse flanquée de tours rondes; c'est ce qui lui donne un caractère particulier. La porte est ouverte dans la partie latérale du grand côté, non loin d'un angle rentrant, formé par un autre édifice contigu, qui est le medrécé contemporain du temple.

La porte est en lave noire et décorée de dessins arabes. Je donne plusieurs spécimens de cette architecture dans d'autres monuments. A gauche, en entrant sous le portique, est le tombeau, dont je donnerai une description détaillée dans l'autre planche.

Le medrécé, dont je ne donne que le plan, est bâti avec plus d'art que la mosquée; il y a plus d'ajustement dans le plan. Le portique qui circule autour de la cour et qui donne accès à toutes les chambres des softas, est bien étudié. Je ferai remarquer que dans la gravure on a oublié de teinter les deux colonnes du fond et qui supportent le grand cintre.

Tous les plans de medrécés ont une grande analogie entre eux; aussi, quand on a étudié un de ces édifices, on ne saurait se tromper sur la destination des analogues qui sont en ruine.

Les deux grandes chambres de l'entrée sont quelquefois destinées à la sépulture des kaïms ou des scheiks; toutes les chambres des portiques sont réservées pour les élèves. Le grade de softa est le premier pas dans la carrière des oulémas; il répond à peu près chez nous au titre de séminariste. Au fond de la cour est une salle ouverte où sont données des leçons de droit turc et de jurisprudence, ainsi que l'explication des commentaires du Koran.

Le medrécé est flanqué de grosses tours comme la mosquée. Ces moyens de défense, pour protéger l'édifice religieux, indiquent suffisamment que l'islamisme ne jouissait pas d'un pouvoir incontesté, quand on le construisit. A défaut de renseignements plus précis, qu'obtiendront peut-être d'autres voyageurs, qui auront plus de temps pour étudier ces questions, je rapporte la construction de la mosquée de Houen à la seconde moitié du XIIe siècle.

PLANCHE LXXXVII.

ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE HOUEN.

Les tombeaux à forme pyramidale, dont celui-ci nous offre un exemple, se rencontrent principalement dans les régions à l'est de l'Euphrate; on ne les observe dans les provinces de l'Ouest que par exception pour ainsi dire; ce fait seul prouverait que ce genre de monuments est originaire d'Arménie; la latitude la plus septentrionale est la ville de Tiflis; ils sont très-répandus dans l'Imérétie, l'Arménie proprement dite. Etch-Miadzin, Natchiwan, Érivan, Kars, Erzeroum, sont les villes où ils sont les plus nombreux. La ville d'Ani en présente des spécimens variés. En descendant l'Euphrate et le Tigre, on en voit à Diarbekir. Le point le plus sud est Beychéri en Caramanie, et Césarée est le point le plus éloigné verst l'ouest. Toutes ces régions ont fait partie, comme l'on sait, du royaume d'Arménie, conquis plus tard par les Seldjoukides. Reste à savoir si l'art des Géorgiens n'est pas pour quelque chose dans cette forme, qui, dans tous les cas, est arrivée en Asie Mineure par l'Arménie.

Le tombeau de Houen, placé dans l'angle d'une cour, a été préservé de toutes les atteintes; mais en examinant de près les moulures de la corniche, et surtout la frise et l'inscription, j'ai reconnu sans hésiter des traces de peinture et de dorure, qui s'est trouvée enlevée par les pluies. Ce fait m'amène à comparer cet édifice avec les monuments de faïence émaillée de Konieh; et en examinant le caractère des ornements, je suis disposé à le regarder comme plus ancien, mais de peu d'années seulement. On n'observe pas à Césarée un seul monument qui, à l'intérieur ou à l'extérieur, soit décoré de briques émaillées. L'abondance des matériaux de bonne qualité qu'offre le pays, a fait négliger cet art dans le district de Césarée.

L'intérieur du tombeau est d'une simplicité extrême : la tombe consiste en une pierre longue, taillée en forme de toit, de sorte qu'on ne saurait dire si elle recouvre un homme ou une femme. Les tombeaux des Turcs sont parfaitement caractérisés par le turban et le cyprès. Toute la décoration a été réservée pour l'extérieur. Huit colonnes engagées, dont les fûts sont ornés de méandres, supportent une corniche en arabesque. Les chapiteaux s'ajustent d'une manière curieuse avec l'ornement courant; et s'il se trouve quelque juge disposé à contester la pureté de goût qui a présidé à cette combinaison, on ne saurait refuser à son auteur le mérite de l'invention, mérite assez rare chez les architectes modernes, pour qu'on en tienne compte quand on le rencontre même chez les barbares.

Des arcs en forme d'ogive décorent chacune des huit faces du tombeau. Les archivoltes sont ornées de dessins géométriques assez compliqués, que j'ai relevés par la méthode d'impression en papier. Les tympans sont décorés d'hexagones formant des étoiles; mais j'ai remarqué qu'ils ne sont pas tous semblables, quoique je les aie faits de la sorte dans mon dessin, n'ayant pas eu le temps de copier toutes les variantes.

Une base formée d'un large feston, reposant sur des moulures assez conformes aux nôtres, règne tout à l'entour du tombeau et se profile sur les colonnes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0075
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ce petit édifice repose sur un soubassement carré de marbre blanc, dont toute la décoration a été réunie dans une corniche en encorbellement, formée de pendentifs arabes. Il m'a fallu une longue étude pour bien comprendre la loi de projection de cette multitude de petites niches; encore ne suis-je pas bien certain de l'avoir complétement saisie.

PLANCHE LXXXVIII.

DÉTAIL DU TOMBEAU DE HOUEN.

En observant avec attention les différentes projections de chacune des saillies de l'encorbellement qui couronne le soubassement du tombeau, il est facile de reconnaître qu'elles sont toutes engendrées l'une par l'autre, et que l'octogone est le polygone générateur.

Il me semble que l'on doit prendre pour principe, non pas le grand octogone qui circonscrit la grande étoile, mais la petite étoile elle-même qui est formée par l'intersection de deux carrés. C'est le prolongement de chacun des côtés qui donne la distance entre les différentes parallèles, et par conséquent la saillie d'encorbellement.

TRACÉ DE LA PROJECTION HORIZONTALE.

Pour construire l'étoile A A (fig. 1), qui représente la projection de la niche de la première bande, il faut tracer un triangle isocèle rectangle sur la ligne A R, qui représente la diagonale d'un carré; un cercle circonscrit étant tracé, on obtient par la jonction des diagonales le demi-carré, qui fait avec le triangle l'étoile octogone, représentée par les hachures les plus pâles. Joignant au centre chacun des angles saillants ou rentrants de l'étoile, il est facile de construire la niche du premier bandeau. Il est à remarquer que cette niche est un des principes de l'ornementation arabe, et qu'elle se retrouve appliquée à tous les membres d'architecture.

Les deux niches triangulaires qui séparent les niches octogones me paraissent tracées de fantaisie, en menant une parallèle à la ligne B. Je n'ai pas pu trouver d'autre règle de construction.

Le second plan d'encorbellement (marqué A dans la projection verticale) se compose d'une grande niche, dont l'intérieur est formé par des coques prismatiques disposées suivant le plan d'un octogone, et qui sont séparées par d'autres niches, renfermant une seule coque isolée.

Le lecteur comprendra, par l'inspection de la planche, la forme de ce que j'appelle une coque prismatique, qui n'a pas d'analogue connu dans notre architecture.

Pour tracer les coques de la grande niche, prolongez les côtés des carrés de la première étoile (fig. 1), vous obtenez des figures triangulaires, formant les pointes d'une seconde étoile. Il est à remarquer que dans l'arête centrale, chacun des angles saillants correspond à un angle rentrant de la niche première. Si maintenant vous joignez les extrémités de ces rayons par des lignes droites, vous engendrez une seconde étoile octogone, semblable à celle du premier rang, et dont les rayons formeront les projections horizontales des trois coques prismatiques. Joignant par des lignes les extrémités de ces pointes, vous obtenez le polygone BB, qui forme le plan de la niche du second rang. Ainsi, l'étoile à hachures par les points AA est le plan du premier bandeau. L'octogone à hachures plus intenses BB est le plan du second bandeau. Prolongez les côtés obliques, vous obtenez, avec la rencontre de l'autre côté du polygone voisin, un angle rentrant, qui est le plan de la petite niche intermédiaire. Jusqu'ici on voit que tout l'agencement dépend de la première étoile. Il en est de même pour le troisième rang prolongeant les côtés de l'octogone. Nous avons deux triangles qui sont les plans des niches du troisième rang, dans lesquelles les coques sont ajustées selon la méthode ci-dessus énoncée; enfin la prolongation des côtés de ces triangles, jusqu'à la rencontre du plan vertical, forme un pentagone irrégulier, qui est le plan de la grande niche du troisième rang. Il est difficile de suivre cette construction sans tracer soi-même une figure ou sans construire un modèle; mais une fois cet ajustement compris, on peut dire que l'on tient la clef de toute l'ornementation arabe, car les corniches, les chapiteaux et toutes les membrures ornées sont construits d'après cette loi. J'en ai déjà donné plusieurs exemples dans les ornements de la mosquée Verte (tom. Ier, Nicée); mais pour faire parfaitement comprendre tout le système de construction de voûtes et de chapiteaux, il faudrait pouvoir tracer des épures détaillées, et j'ai à peine assez de latitude pour indiquer sommairement les monuments les plus importants.

Fig. IV, fig. V. Plan et élévation de la corniche du tombeau.

La construction de cette corniche suit exactement les mêmes lois que celle du pendentif. Il est inutile de faire remarquer que la hauteur de chacun des membres des moulures est tout à fait arbitraire; mais les architectes arabes ne recherchent pas beaucoup les parties proportionnelles, qui peuvent avoir quelque chose de logique sur le papier, mais qui sont rarement saisies par l'œil.

Fig. III. Corniche du soubassement (Voyez la planche précédente).

Fig. VI. Base continue, régnant autour du monument.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0076
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

URGUB.

La grande route de Constantinople à Antioche par Eski-Chéher ou Dorylæum passait par les villes que nous avons mentionnées, de Nyssa, Saçæna et Césarée. En se dirigeant donc de l'est à l'ouest, à partir de cette ville, on est presque certain de ne pas s'écarter de l'ancienne voie de communication, et, en effet, chacun des points de cette route est signalé par quelques débris antiques qui méritent plus ou moins d'attirer l'attention. Après avoir quitté la ville d'Ingé-Sou, on se trouve dans des terrains vagues formant des collines quelquefois assez élevées, et qui sont d'une nature volcanique, contemporaine de celle des montagnes d'Herkilet. En effet, à quelque distance d'Ingé-Sou, en suivant le cours du ruisseau qui traverse la ville, on perd bientôt de vue les rochers de pierre ponce et de tuf dont la formation est si bien caractérisée.

Nous marchâmes pendant un certain temps dans un pays accidenté et complétement désert, jusqu'au moment où nous atteignîmes une grande vallée ou plutôt une vaste dépression de terrain, sillonnée par des ravins profonds; c'est ce qu'on appelle le territoire d'Urgub. Jamais la nature ne se présenta aux yeux d'un voyageur sous un aspect plus étrange. La petite ville qui donne le nom à ces vallées, est elle-même ensevelie entre les flancs verticaux d'un banc puissant de pierre ponce, et semble dénuée des ressources les plus indispensables à une population quelconque, l'eau et la verdure. Mais l'abondance des matériaux qui sont d'un travail si facile, supplée en quelque sorte à tant de privations, et cette petite ville, contrairement à toutes celles de la Cappadoce, présente une certaine apparence de prospérité. Avant de descendre du plateau qui domine son territoire, je m'arrêtai, étonné du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Je ne sache pas que dans aucun autre coin du monde il existe un phénomène naturel plus constant et plus remarquable. Construite dans le fond de la vallée et sur la pente des collines, la ville occupe une grande partie d'une immense nécropole qui s'étend dans toutes les directions. Non contents d'avoir élevé des demeures appropriées à leurs besoins, les habitants se sont emparés des antiques tombeaux, qui sont ici par centaines, ont démoli les façades et rebâti en place, des façades de maisons qui sont ainsi moitié souterraines et moitié extérieures. Ceci doit donner une idée du caractère singulier que présentent ces constructions à un

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0077
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

œil européen; et au milieu de ces ruès tracées à l'aventure, s'élèvent des cônes de pierre, blancs comme la neige, et qui finissent aux environs de la ville par devenir tellement nombreux, que la circulation est extrêmement difficile dans la vallée. La hauteur de ces cônes varie depuis quelques mètres jusqu'à une hauteur de plus de cent mètres. Ils sont généralement assez réguliers. On en observe cependant qui ont un double sommet, mais qui du reste paraissent soumis à la même loi qui a présidé à la formation de cette singulière vallée. Les cônes qui sont dans l'intérieur de la ville ont presque partout reçu l'empreinte du ciseau; quelques-uns ont été taillés en pyramide quadrangulaire. Il paraît probable que la ville moderne a été formée par quelques familles qui s'installèrent dans les nombreuses et vastes chambres qui leur offraient un asile commode. On construisit ensuite quelques maisons pour agrandir cette cité troglodyte, qui prospéra sous la protection d'un émir, dont le château se voit encore en ruine au-dessus de la ville; car le sol ingrat sur lequel elle est assise, est couvert dans toute la plaine environnante par une épaisse couche de terre végétale, dont la fertilité compense amplement, aux yeux des habitants, le déplaisir d'habiter des lieux aussi sauvages. En effet, les plateaux qui environnent Urgub offrent aux troupeaux des pâturages abondants, aux laboureurs de belles moissons, et aux fermiers des fruits de toute espèce, qu'ils exportent, frais ou séchés, jusqu'à Césarée, qui les envoie à Constantinople.

Après avoir payé son tribut de surprise à un lieu qui offrirait au pinceau du peintre des tableaux variés, la première pensée qui vient à l'esprit, est de chercher l'explication satisfaisante de ce phénomène. En observant attentivement la formation des cônes dans une partie quelconque de la vallée, on reconnaît une loi constante, c'est que les cônes les moins élevés sont toujours sur la pente du ravin, tandis que ceux qui occupent le centre sont les plus hauts; de plus, si l'on observe dans la masse latérale quelque teinte occasionnée par une veine oblique à l'horizon, cette veine ou ce lit se répétera sans interruption sur tous les cônes du voisinage, de manière à prouver que, dans le principe, toute cette masse de terre et de pierres était parfaitement compacte, et que c'est à l'érosion des eaux qu'il faut attribuer l'origine de ces cônes. Ils sont tous composés d'une roche à base de ponce réunie par un ciment naturel, dont la propriété est de se décomposer en cône par l'action des eaux.

Parmi les tombeaux que l'on observe dans l'enceinte de la ville, il en est un très-remarquable, en ce que, taillé dans le roc, il offre dans sa façade deux étages d'arcades qui surmontent trois portes d'égale dimension; elles sont séparées par des pilastres, et celle du milieu est couronnée d'un fronton tout à fait dans le goût byzantin. Les quatre pilastres du rez-de-chaussée se répètent à chaque étage, et le couronnement de l'édifice rappelle plutôt le style égyptien que l'architecture grecque. Les portes, qui sont semblables, sont au nombre de trois. Chacun des étages est composé d'un certain nombre d'arcades, et surmonté d'un arc en fer à cheval, dans le genre des arcs de la mosquée de Houen à Césarée.

Tous les autres ouvrages taillés dans le roc ne produisent pas l'ensemble pittoresque que nous offrait ce tombeau; cependant il y en a beaucoup qui sont ornés de peintures assez bien conservées. L'Église grecque a couvert ces régions de cénobites et de monastères qui se sont toujours trouvés sous la juridiction immédiate du métropolitain de Cappadoce. Ils ont cherché, au milieu de ces vallées, les endroits les plus inaccessibles, et là, avec le secours des aumônes des nouveaux fidèles, ils ont multiplié, dans les innombrables chapelles, les peintures des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, garanties de toute humidité par la nature absorbante de la roche; de sorte qu'aujourd'hui, malgré

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0078
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

l'incorrection d'un dessin tracé par une main inexpérimentée, on peut suivre avec intérêt l'histoire complète de l'iconographie byzantine. Quelques-unes de ces chapelles, qui peuvent être considérées comme des églises, nous montrent encore les peintres byzantins, peignant leurs sujets sur les piliers et les archivoltes, sans trop s'inquiéter si la raison approuvera les compositions, qui touchent quelquefois à la bizarrerie. L'endroit le plus remarquable, sous ce rapport, est le district appelé Keurémé, distant de deux lieues environ d'Urgub.

Pour suivre le développement de cette génération de cônes, il faut partir du milieu de la ville même, près de l'endroit que l'on appelle le Château. On en voit plusieurs qui se trouvent entés les uns dans les autres, et ayant une base commune et des sommets qui s'élèvent à différentes hauteurs. Près de l'église grecque, monument moderne et d'une grande importance, dont la construction est due aux efforts de la population chrétienne, il y en a plusieurs qui s'élèvent presque à la hauteur du toit. Ici la couleur des terrains tire sur le rose, et les cônes vont toujours en grandissant à mesure qu'on s'éloigne de la ville. Chacun d'eux recèle un tombeau; mais il y en a qui sont percés de plusieurs cellules placées verticalement les unes au-dessus des autres et communiquant par des puits; il semble que ces sortes de constructions ne sont pas seulement destinées à la sépulture des morts, mais que des rites religieux, des cérémonies d'initiation devaient se pratiquer dans ces curieuses habitations.

En errant au clair de la lune dans ces lieux qui n'ont rien de la terre, les yeux ont peine à se faire à ces formes bizarres; l'imagination les arrange, et l'on croit voir au loin de blanches cathédrales dont les mille flèches s'élancent dans les airs, ou de longues phalanges de moines qui errent processionnellement au milieu d'un monde fantastique. Pas un brin d'herbe ne croît sur ce terrain dont la surface se renouvelle sans cesse; pas une source ne rafraîchit la terre; c'est un désert à perte de vue. Le sol lui-même participe de l'étrangeté de l'ensemble; il craque sous les pieds des chevaux comme de la neige nouvelle, et les yeux fatigués ont peine à soutenir les reflets brillants de cette roche sous un ciel ardent et inhospitalier.

Les chapelles de Keurémé, éloignées du séjour des humains, ont échappé aux barbares transformations qu'ont subies celles de la ville. La voûte de l'une d'elles représente le Christ peint plus grand que nature; il est assis sur un trône dont le dossier a la forme d'une lyre, et il semble soutenu en l'air par deux démons, l'un peint en rouge et l'autre en vert. Les animaux symboliques des évangélistes occupent les coins du tableau. Des figures de saints, portant tous des nimbes de couleur blanche, décorent les tympans des arcades, et les intrados sont également ornés de grandes figures de personnages religieux.

Une très-petite chapelle, située dans un des cônes d'un accès difficile, est taillée en forme de croix grecque. L'abside forme une niche demi-circulaire, au milieu de laquelle se trouve un autel qui est d'une seule pièce avec le reste de l'édifice. La voûte hémisphérique qui couronne la niche, est décorée d'un buste colossal du Christ, dans l'attitude d'un personnage qui donne la bénédiction. On voit sur la muraille un tableau qui représente la Vierge assise avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, et entourée d'anges qui paraissent veiller sur lui. Les autres peintures représentent des martyrs et des saints qui portent des costumes bizarres et pittoresques. Généralement leurs noms sont inscrits en colonnes verticales, selon l'usage byzantin.

Contemplée du sommet d'une de ces pyramides, la vallée du Keurémé fait bien comprendre le système de formation. Il est évident qu'à une époque reculée, tout ce plateau

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0079
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

était parfaitement uni, et qu'il n'a été creusé que par l'action incessante des eaux et des neiges fondues.

Un autre embranchement de ces vallées porte le nom de Martchiane. Ici, les cônes sont plus aigus et beaucoup plus serrés; les tombeaux qu'ils renferment ont des façades plus élégantes, et on en remarque un qui représente le portique d'un temple avec quatre colonnes ornées d'un fronton. Le village, composé d'une trentaine de maisons, est bâti sur une coulée de laves basaltiques, qui indique le terme du terrain ponceux. En montant sur le plateau, j'aperçus au loin une colonne debout; je m'y transportai, espérant trouver enfin quelques inscriptions qui me feraient reconnaître les premiers fondateurs de ces monuments, qui, certes, sont pour la plupart antérieurs à l'époque byzantine.

Cette colonne est appelée dans le pays, Dikili-Tash, c'est-à-dire la pierre debout; elle est formée de blocs de pierre volcanique et porte un chapiteau dorique d'assez bon style. Ce monument est sépulcral comme tous ceux de la vallée d'Urgub, mais il est attenant au tombeau le plus vaste et le plus complet que j'aie observé dans les environs. Le style égyptien domine dans les dispositions du plan. Devant le tombeau est une aréa, dans laquelle on voit, à droite et à gauche, deux masses ou blocs monolithes qui paraissent disposés pour supporter des colonnes ou des obélisques; mais la partie supérieure est tellement ruinée par l'action des eaux, qu'il est difficile de reconnaître la disposition première.

La façade du tombeau est ornée de deux colonnes dans le style égyptien, et de deux pilastres portant des chapiteaux dans le même caractère. La porte est en forme de pylône, et l'intérieur renferme trois sarcophages, placés chacun dans une grande niche; mais le tout est monolithe. Il n'y a pas de traces de peinture dans le tombeau. Tous les ornements peints que j'ai observés ailleurs ne remontent pas au delà des temps chrétiens.

Les seules précautions qu'avaient prises les anciens pour mettre ce tombeau à l'abri des outrages des passants, avaient été de le tailler à une assez grande hauteur dans le flanc de la colline; mais on ne voit pas de traces de clôture qui en défende l'approche; la porte était fermée par une simple dalle de pierre.

Il n'est pas étonnant, quand on voit l'usage si généralement répandu de déposer les morts dans des hypogées, qu'à l'époque critique de la chute du paganisme, les Cappadociens aient trouvé un ample profit à dépouiller les tombeaux des vieux païens. C'est en vain que l'on chercherait à compter le nombre de ces sépultures : il n'est pas un coin des montagnes de ces vastes régions qui n'en soit criblé à l'infini. La colonne Dikili-Tash avait en effet porté une inscription tracée sur un petit bloc de marbre incrusté dans le fût; malheureusement une partie de l'inscription est mutilée, et le reste est tellement fruste, qu'il m'a été impossible d'en saisir la moindre partie. En quittant le village de Martchiane, je dis pour toujours adieu à cette contrée, que je regarde comme renfermant un des phénomènes naturels les plus curieux de toute l'Asie Mineure. Je partais sans avoir trouvé une explication satisfaisante des ouvrages prodigieux que je venais de voir. A quelle ville avaient appartenu les générations dont les os sont venus se consumer dans ces lieux déserts? Césarée est trop éloignée, elle est distante de douze lieues en ligne droite; d'ailleurs les nécropoles qui se trouvent dans les montagnes de l'est, paraissent avoir pleinement satisfait aux besoins de l'époque. Pour hasarder une hypothèse sur le nom encore controversé d'Urgub, il me semble que, d'après les distances données d'après les itinéraires, sa position s'accorde assez bien avec celle d'Osiana, lieu du reste assez peu connu.

Un énorme rocher qui s'élève sur le plateau a été choisi comme point de réunion de quelques maisons qui forment un village, dont le nom est Touzesar. Ce rocher est égale-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0080
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ment percé de mille sépulcres; mais je remarquai une vaste salle ornée de colonnes doriques qui supportent la voûte; cet ouvrage me paraît tout à fait romain [1]. A quelques milles de là, on quitte tout à fait le terrain ponceux pour retrouver les laves de fusion.

[1] La note jointe à cette localité, dans la carte du père Cyrille, indique qu'il regardait ces ruines comme celles d'un palais (λαβυρινθώδεις ἐλιγμοὶ καὶ ἐρίπια παλατίου).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0081

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0082

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXXXIX.

VUE D'UNE PARTIE DE LA VILLE D'URGUB.

Le plan général des terrains coniques se compose d'une grande vallée principale qui vient s'amortir à angle droit contre les collines formant les contre-forts de la plaine, et communiquant dans tout son parcours avec des anfractuosités qui ne sont autre chose que des vallées secondaires, ébauchées par la nature, tendant insensiblement à s'accroître par l'effet de l'érosion des eaux. A son extrémité sud-ouest, la grande vallée se bifurque; elle gagne en largeur, et remonte ensuite sur les plateaux supérieurs.

La ville d'Urgub est située à l'entrée de la grande vallée du côté de l'est; elle est bâtie sans aucune régularité; mais dans le centre il y a quelques rues alignées et des places spacieuses ménagées à dessein. Elle est dominée par une plate-forme élevée sur laquelle est bâtie une petite mosquée avec un minaret. C'est de ce lieu que la vue a été prise.

Les maisons n'ont jamais plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; mais il n'est pas d'habitant qui n'ait à sa disposition quelque grotte ancienne pour lui servir de magasin. La chaux étant très-rare dans le pays, les maisons sont bâties en pierre blanche à base de ponce, et cimentées avec de l'argile. C'est aussi l'argile qui forme le sol des terrasses. Or, dans un pays où les pluies et la neige tombent pendant plusieurs mois d'hiver, ce système de couverture est extrêmement défectueux; mais le bois de chauffage est tellement rare dans ces régions, qu'il n'existe pour les habitants aucun moyen de fabriquer de la brique et des tuiles. La charpente des maisons est faite de la tige de maigres sapins apportés à grands frais des cantons du Sud.

Il faut, pour que les eaux de pluie ne traversent pas le sol artificiel de la couverture, que les propriétaires veillent constamment à l'entretien de leurs terrasses. Aussi, après chaque pluie, a-t-on soin de passer sur le toit un rouleau de pierre très-lourd qui tasse la terre sans secousse. Dans les pays qui renferment quelques débris de monuments, les fûts de colonnes antiques sont généralement employés à cet usage. On ne saurait dire combien de colonnes ont été détruites pour cette destination.

Il semble que toute idée de décoration architecturale soit restée étrangère aux constructeurs de la ville d'Urgub. On ne trouve en aucun lieu un monument portant la moindre trace de décoration. L'intérieur des maisons est aussi pauvre et aussi dénué d'ornements que l'extérieur; et au milieu des peuplades de la plaine, qui mettent dans leurs vêtements tout le luxe que comporte leur fortune, les habitants d'Urgub ne sentent pas même ce besoin de la toilette qui est si vif chez tous les Asiatiques chrétiens ou musulmans. Il est évident que l'aspect mélancolique de ces lieux a influé sur le caractère des habitants. On n'y voit point, dans les bazars, ce mouvement incessant qui s'observe dans les villages d'une importance beaucoup moindre. J'attribue cette monotonie à l'absence presque complète de chevaux dans l'intérieur de la ville.

Les habitants sont divisés en trois classes comme dans toute la Cappadoce. Les Musulmans sont peu nombreux et occupent les environs de la place élevée qu'on appelle *Kalé* (le château). La forteresse, qui défendait Urgub dans le moyen âge, n'est pas cependant en cet endroit; elle occupe la crête d'une éminence du côté du nord. La base de ses murailles paraît d'une construction qui n'est pas éloignée de l'époque romaine.

Les Arméniens habitent le quartier nord de la ville; ils sont plus nombreux que les Turcs et vivent en assez

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0083
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

bonne intelligence avec ces derniers. Leur église a peu d'apparence. Pendant mon passage à Urgub, ils se préparaient à en faire construire une dans le genre de celle des Grecs. Tous les habitants d'Urgub sont cultivateurs ; ils récoltent du blé, des fruits, et cultivent un peu de tabac. Les troupeaux fournissent la laine, qui est travaillée dans le pays même par les femmes. On fait aussi quelques étoffes de coton.

Les Grecs forment la majeure partie de la population. Le caractère de cette race diffère essentiellement des Grecs de Smyrne et de la côte occidentale; il n'y en a pas un qui connaisse la langue grecque, et leurs prêtres même n'en font guère usage que dans la liturgie. Je considère cette population comme très-mélangée avec la race arménienne, ou même comme des Arméniens d'origine, qui sont restés fidèles à la religion grecque et ne se sont point réunis au schisme d'Eutychès. L'église, bâtie par les soins des chrétiens de la communion grecque, a la forme d'un rectangle, entouré d'un portique de colonnes soutenant des arcades. Il est impossible de s'éloigner davantage de toutes les traditions de l'école byzantine; mais dans ces contrées l'art de bâtir est tombé, chez les Turcs comme chez les chrétiens, à un degré inouï d'abaissement; il ne reste plus le moindre vestige d'un art national. Les colonnes du portique sont surmontées de chapiteaux qui se rapprochent du dorique de l'époque romane. Les bases sont très-épatées et affectent la forme attique, celle qui a le mieux surmonté toutes les vicissitudes qu'ont subies les moulures de toutes les époques.

Cette église, qui présente l'aspect d'un édifice tout moderne au milieu de ces pyramides aux formes primitives et sauvages, aurait offert un intéressant sujet de planche; mais j'ai dû me borner à représenter les principaux phénomènes de ces vallées, sans trop multiplier ceux qui ont entre eux quelque analogie.

PLANCHE XC.

LA VALLÉE DE KEURÉMÉ.

Chacun des sites que le voyageur rencontre sur sa route offrant en soi-même un sujet inépuisable d'observations, j'aurais voulu recueillir tous les détails de structure naturelle de chacun des cônes avec tout l'ensemble des monuments qu'ils renferment; mais comment songer, dans un tel pays, à un travail semblable, sans avoir une expédition préparée tout exprès? Je laisse ce travail à d'autres, et j'ai dû me borner à réunir les sites les plus curieux, les points de vue les plus inattendus.

La vallée de Keurémé, par le grand nombre d'églises taillées dans le roc, la hauteur et le désordre des cônes qui la remplissent, passe aux yeux des habitants pour un des endroits les plus célèbres de ces *mille et une églises* sur lesquelles roulent la plupart des légendes qui se content sous la tente des nomades.

Le groupe qui se trouve à droite de la planche ne peut-il pas, le soir à la brune, représenter à une imagination tant soit peu poétique, un moine blanc coiffé de son capuchon et prêchant la foule assemblée? Rien au monde ne pourrait convaincre les habitants, qui n'ont devant les yeux que les résultats d'un phénomène qui s'explique fort bien sans avoir recours aux pouvoirs surnaturels; et vraiment on est en droit de défendre le voyageur Paul Lucas qui, à une époque où la science géologique était si peu avancée, prit ces nombreuses pyramides pour des ouvrages faits de main d'homme, et toute cette vallée pour l'emplacement d'une grande ville détruite; il soupçonna cependant, à son second voyage, que ce pourrait bien être une nécropole, et revient sur ce sujet pour convaincre les incrédules qui avaient accueilli sa première découverte avec toutes les marques de la plus grande défiance, sans s'inquiéter combien ces doutes étaient injurieux pour le caractère du voyageur. Lucas s'exprime en ces termes à son second voyage :

« Je n'ai rien à dire de mon voyage de Konieh à Césarée, sinon que les maisons pyramidales dont j'ai parlé ailleurs et dont aucun auteur avant moi, ni ancien ni moderne, n'a parlé, sont encore en bien plus grand nombre que je ne l'avois dit; et l'on m'assura même que, de l'autre côté d'une montagne que l'on me fit apercevoir, il y en avoit plus de cent mille. Étoit-ce le cimetière de la ville de Césarée et de tous les environs, ou plutôt une ville d'une construction particulière, et la seule de cette espèce qui soit dans l'univers? Je le demande aux savants. Ce que je sais bien, c'est qu'il est difficile de trouver un monument plus singulier et plus inconnu à toute l'Europe que celui-là.

« Comme cette découverte parut fort extraordinaire lorsqu'elle fut publiée dans mon dernier voyage, la Cour donna ordre à M. le comte Desalleurs, ambassadeur à la Porte, de s'en informer exactement, et l'on rapporta que la chose étoit non-seulement comme je l'avois dite dans ma relation, mais que le nombre de ces maisons pyramidales que les Turcs appellent des minarets, parce qu'elles sont faites en pointes comme les tours des mosquées, étoient en bien plus grand nombre que je ne l'avois cru, et qu'il y en avoit plus de deux cent mille. M. Cherac, consul pour la nation d'Angleterre, reçut le même ordre, et son information a été conforme à celle de M. Desalleurs, ce qui rend la chose aussi incontestable qu'elle est étonnante. »

C'était la seconde fois que le voyageur français venait dans ce pays. L'usage était alors de considérer comme des voleurs tous les paysans que l'on rencontrait, et leur paisible allure n'était aux yeux des voyageurs prévenus que le signe manifeste de la terreur inspirée par la caravane armée jusqu'aux dents. Tournefort n'est pas exempt de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0084
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cette faiblesse, mais il est moins matamore que notre ami Lucas. Celui-ci, malgré sa bravoure, redoute d'approcher des vallées d'Urgub, afin de considérer de près cette ville incroyable. Les contes qu'il recueille sont encore répandus parmi les paysans de nos jours. J'aime mieux remettre sous les yeux du lecteur le récit naïf du voyageur, en certifiant qu'il ne diffère de l'exacte vérité que par l'exagération si naturelle et si permise à un homme qui n'abordait ces contrées qu'à travers mille difficultés.

Lucas vient d'Angora ; il traverse l'Halys près du village d'Avaness [1]. « Nous partîmes de Hadji-Bechtasch à onze heures du soir, et cette même nuit nous fûmes attaqués trois fois par des voleurs. Au lever du soleil, nous entrâmes dans Avaness, village sur l'Ermaq. Dans les montagnes auprès de l'Ermaq, on voit partout quantité de grottes. Nous nous reposâmes là une heure ; ensuite nous passâmes la rivière à gué. La beauté de ces grottes m'avoit surpris ; mais j'entrai dans un étonnement incroyable à la vue des monuments antiques que j'aperçus... de l'autre côté en sortant de l'eau. Je ne puis même y penser à présent sans en avoir l'esprit frappé. J'avois fait déjà beaucoup de voyages, mais je n'avois jamais vu ni même entendu parler de rien de semblable. Ce sont une quantité prodigieuse de pyramides qui s'élèvent les unes plus, les autres moins, mais toutes faites d'une seule roche et creusées en dedans de manière qu'il y a plusieurs appartements les uns sur les autres, une belle porte pour y entrer, un bel escalier pour y monter, et de grandes fenêtres qui en rendent toutes les chambres très-éclairées. Enfin, je remarquai que la pointe de chaque pyramide étoit terminée par quelque figure.

« Je rêvai longtemps sur la structure et principalement sur l'usage que l'on pouvoit avoir fait de tant de pyramides, car il n'y en avoit pas pour deux ou trois cents, mais plus de deux mille de suite à quelque distance les unes des autres. Je crus d'abord que ce pouvoit être la demeure de quelques anciens ermites, et ce qui m'en donnoit la pensée, c'est qu'au haut je voïois ou des capuchons, ou des bonnets à la mode des papas grecs, ou même des femmes qui portoient un enfant entre les bras, et que je pris tout d'un coup pour des images de la Vierge..... A travers les murailles, je vis comme des restes d'anciens portraits, de sorte qu'il sembloit qu'il y eût eu des peintures ; mais cela étoit trop effacé pour y rien connoître. »

La crainte d'une attaque de la part des Turcomans empêcha le voyageur d'observer avec soin ces formations qu'il eût parfaitement reconnues comme dues à un phénomène naturel.

L'exagération naturelle à son caractère, et l'amour du merveilleux, qui est un des cachets de son livre, se retrouvent dans tout le reste de cette description [2]. « C'est, dit-il, la chose la plus admirable qu'un mortel puisse voir de ses yeux. » Il porte à vingt mille le nombre de cônes qui se trouvent dans ces vallées. « On en voit à perte de vue, à peu près comme de grandes quilles que l'on auroit arrangées à plaisir. » Cette expression rend assez bien l'effet que produit la partie de la vallée Keurémé que j'ai retracée dans la planche.

Depuis Paul Lucas jusqu'à l'époque de mon voyage, je ne sache pas qu'un écrivain européen ait rien publié touchant les cônes d'Urgub ; aussi, ce passage du livre de Lucas resta-t-il comme un témoignage des mille fables qu'il a débitées, l'effet que produisit son rapport n'étant pas affaibli après un siècle et demi. La nouvelle de cette découverte rencontra en France beaucoup d'incrédules ; les gens envieux de Lucas avaient saisi cette occasion pour l'attaquer près de M. de Pontchartrain, et demandaient qu'on leur donnât la subvention de Lucas pour aller constater l'authenticité de sa relation. Ils faisaient publier, dans le *Mercure* du temps, des articles dans lesquels le voyageur était peint comme un inutile touriste, et allaient jusqu'à dire que ses voyages n'étaient que le fruit de son imagination. D'autres voyageurs furent en effet envoyés, mais leur relation ne parut jamais. — Toute la question pour eux était de se faire donner la subvention de Lucas.

PLANCHE XCI.

VILLAGE DE MARTCHIANNE.

La confusion inextricable qui existe dans la formation de la vallée centrale, ne se rencontre pas dans les extrémités où les cônes ayant subi, depuis une plus longue période, l'action des éléments, ont acquis une hauteur plus considérable ; il y en a qui s'élèvent jusqu'à deux cents mètres, et en même temps se sont trouvés isolés par la destruction spontanée de ceux qui renfermaient des veines tendres ou quelques fissures, et qui, s'écroulant naturellement, finissent par se dissoudre dans les eaux ou par s'écraser sur les routes. Ces débris composent le sable fin des vallées, qui conserve sa blancheur primitive.

Aux abords des terrains cultivables, on commence à trouver quelques groupes d'habitations, car on peut à peine donner à ces endroits le nom de village.

J'ai choisi le hameau de Martchianne comme un des plus intéressants comme beauté des lignes et sévérité du site, et en même temps comme le plus propre à donner une idée de la connexion des deux terrains ponceux et volcanique, car il se trouve positivement à cheval sur la ligne de démarcation.

La colline de laves de fusion, à gauche, est composée de blocs juxtaposés, mais tous détachés les uns des autres

[1] Tome I, p. 159, éd. 1712.

[2] Tome I, p. 160, 1712.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0085
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

par des fissures, suite du retrait de la roche. Les montagnes noires qui occupent le dernier plan sont composées de tufs et de laves remaniées par les éruptions; mais, dans toute la vallée d'Urgub, on ne rencontre pas un atome de pierre trachytique : ces deux formations sont tout à fait distinctes. Il me serait difficile d'établir des bases certaines pour décider laquelle des deux formations est la plus ancienne. C'est une question qui ne peut être résolue qu'après une étude plus complète du terrain ponceux, et après qu'on aura déterminé son périmètre.

Les cônes du village de Martchianne sortent par leur disposition de la loi générale que j'ai signalée pour toutes les autres vallées. Ces cônes, en effet, ne se trouvent point encaissés dans une vallée étroite, ils sont répandus sur une surface assez étendue et se prolongent presque jusqu'au village de Touzesar. C'est ce groupe de rochers qu'on aperçoit à l'horizon dans la planche précédente [1].

Le premier plan de rochers dans la vue de Martchiane montre une grotte surmontée de ces lignes d'excavations que j'ai souvent mentionnées dans les catacombes de Cappadoce. Je ne saurais expliquer d'une manière satisfaisante le motif de ces ouvrages, qui sont quelquefois taillés à une grande hauteur, mais toujours au-dessus de la porte d'un tombeau.

Le grand portique que l'on voit dans le fond donne une idée de la décoration générale de ces tombeaux : quelque regret que j'aie de n'en pouvoir publier davantage, il m'est impossible d'intercaler un plus grand nombre de planches relatives à Urgub. Je suis forcé de laisser inédites la partie topographique et toutes les grottes et chapelles que j'ai relevées dans cet endroit.

Le cône qui m'a le plus intéressé est situé au pied de la colline que l'on doit franchir pour aller à Touzesar; il est isolé et renferme dans son centre une chapelle sépulcrale.

La porte est cintrée en arc surhaussé en forme de fer à cheval. Ceci est certainement antérieur non-seulement à la conquête des Turcs, mais encore à l'islamisme, car il fallait que l'empire byzantin fût encore bien puissant pour que les simples citoyens pussent se faire creuser de si magnifiques tombeaux. Ces monuments, tout isolés et inconnus qu'ils sont, n'en sont pas moins des preuves incontestables de l'existence de l'arc surhaussé chez les Byzantins. La question d'appareil n'est rien pour cette époque, car l'appareil de l'arc surhaussé est exactement le même que celui du plein cintre.

Le plafond de la chapelle est orné d'une croix en relief, avec un demi-cercle qui est tangent aux bras et à la tête de la croix ; le sol de la chambre est creusé, et renferme six sarcophages disposés parallèlement ; ils étaient recouverts de dalles de pierre et ne gênaient en rien le service de la chapelle. On n'y découvre aucune trace d'inscription.

En remontant vers l'ouest, sur le plateau voisin, on aperçoit au loin une colonne isolée : c'est le monument que les habitants appellent Dikili-Tasch.

PLANCHES XCII, XCIII.

DIKILI-TASCH, MONUMENT SÉPULCRAL.

Un ravin qui conduit du haut du plateau vers le fond de la vallée est le seul chemin praticable; partout ailleurs il faudrait se diriger de rocher en rocher et s'exposer à un danger certain. La colonne qui domine le plateau, et qui est appelée par les Turcs Dikili-Tasch, pierre levée, a donné son nom au ravin et aux monuments qui l'accompagnent. Rien n'est plus triste que ce lieu, car il n'offre pas même aux regards l'étrangeté des lignes, qui absorbe l'esprit dans les autres parties; il n'a d'autre caractère que l'aridité et la solitude les plus absolues.

Les quatre fenêtres que l'on aperçoit sur le flanc droit du ravin éclairent une chambre sépulcrale, vaste et sans ornements. Tous les autres ouvrages ont le même caractère; ils n'indiquent aucune époque déterminée. Le tombeau situé dans la partie supérieure appelle seul l'attention, et suffit pour dédommager des détours sans fin qu'il faut faire pour l'aborder.

Quoique la même désignation soit appliquée aux deux monuments, il est certain qu'ils sont parfaitement distincts; ce sont deux tombeaux différents et construits à des époques assez éloignées.

La colonne est composée de quatorze tambours qui ont une hauteur de $8^m\,45^d$. Sur la face opposée au dessin, le huitième tambour est excavé, et a reçu une plaque de marbre qui suit la courbure de la colonne. Cette plaque portait une inscription grecque; mais, par une tentative faite pour l'enlever et pour voir sans doute ce qu'il y avait derrière, la moitié de la dalle a été rompue dans sa hauteur, et la moitié qui reste en place a la face inclinée vers le ciel, de sorte qu'il faudrait une échelle pour déchiffrer cette partie d'inscription. On pourrait peut-être s'exhausser par le moyen de quelques pierres accumulées autour de la colonne.

Les trois socles sur lesquels elle repose sont de trachyte. Le chapiteau dorique est d'une forme correcte; il y a une petite palmette sculptée au-dessous de l'abaque. Cette colonne a toujours été isolée et ne fait point partie d'un monument plus considérable ; elle a tous les caractères d'un monument funèbre : peut-être a-t-elle été élevée sur un caveau qui est encore intact ; je ne dis point cela pour exciter quelque curieux à la renverser, mais c'est le seul moyen logique d'expliquer sa construction.

[1] Voyez pl. XC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0086
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le tombeau voisin taillé dans le roc, en contre-bas de la colonne, est un ouvrage beaucoup plus étendu que tous ceux que j'ai décrits. On a saisi cet emplacement parce que la roche présente un plus grand degré de dureté.

Un atrium à ciel ouvert précède l'entrée du tombeau. On remarque quatre blocs aujourd'hui informes, mais monolithes avec le rocher, dont la destination peut être expliquée de plusieurs manières : ils peuvent avoir servi de soubassement à des sphinx ou à des figures symboliques ; ils peuvent avoir supporté des obélisques, monuments aujourd'hui détruits, qui motiveraient la dénomination du tombeau [1]. Une troisième supposition me paraît inadmissible : ce serait de penser que ces blocs ne sont que les restes de quatre piliers qui supportaient une voûte plate : dans ce cas, on verrait à l'entour des arrachements de la voûte, dans les parties supérieures des murs. Toute idée de supposer une couverture en bois à cet atrium serait contraire à la nature même du pays, qui ne produit point d'arbres et n'en a jamais produit.

Cette cour, dont les parois sont taillées verticalement, précède un portique dans le caractère tout à fait égyptien. Deux grosses colonnes courtes et à chapiteaux campaniformes occupent le milieu du portique ; deux piliers carrés isolés et deux autres engagés terminent la série des supports ; le tout est surmonté d'une architrave fort simple, sur laquelle est à peine indiquée, dans le rocher brut, la trace d'un fronton excessivement bas, puisque sa longueur est de $14^{m},36$ et sa hauteur seulement de $1^{m},35$, c'est-à-dire le douzième de sa base. Le diamètre des colonnes à la base est de 0,980, et au sommet, de 0,940. Ce porche est très-étroit ; il est couvert en voûte plate ; au milieu est une porte en pylône qui donne accès directement dans le tombeau. La chambre, qui a seulement $2^{m},50$ sur $3^{m}40$ de haut, est voûtée en berceau. Trois sépultures sont disposées sur les trois faces de la chambre : ce sont des sarcophages creusés au fond d'une cellule qui pouvait aussi recevoir un corps, ce qui porterait à six le nombre des personnes qui peuvent y avoir été inhumées. Tout ce monument, quoique sans ornement, est sculpté avec une pureté de ciseau remarquable ; les formes lourdes accusent un ouvrage tout à fait asiatique ; mais pour en déterminer l'époque précise, les moyens de critique manquent absolument, car on ne peut pas même, comme pour la plupart des autres monuments, citer les analogues.

Figure 1. Plan du tombeau avec la colonne dans la partie supérieure.

Figure 2. Élévation du monument sépulcral. On a supposé une coupe faite derrière les quatre blocs de la cour, pour ne pas cacher la base des piliers.

Figure 3. Coupe longitudinale sur le tombeau, qui fait voir l'intérieur des sarcophages et la cellule supérieure.

Figure 4. Coupe transversale qui montre la voûte en berceau. Les deux cellules à droite et à gauche surmontent deux sarcophages comme celui de la figure 3 ; ils sont bien indiqués dans le plan : on les a oubliés dans le dessin de cette figure.

[1] L'obélisque de l'At-Meïdan à Constantinople est appelé par les Turcs Dikili-Tasch.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0087
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0088

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

NEMCHEHER.

Dès que l'on est remonté sur le plateau qui entoure la vallée d'Urgub, toute la contrée se présente sous un aspect moins sauvage. Il semble que cette nature si extraordinaire ne s'est offerte aux regards que comme un effet de mirage. Le nivellement des terrains indique parfaitement la marche qu'a suivie la génération des cônes. La composition particulière de la roche a contribué à former ces vallées auxquelles les Grecs donnent le nom de Φάραγξ [1], qui exprime assez bien leur origine. Au delà de Touzesar, les terrains volcaniques ne cessent pas de couvrir la surface du sol, mais les ponces ont tout à fait disparu. On voit des collines à peine ondulées et tout à fait incultes se prolonger vers l'ouest, elles indiquent le cours du Kizil-Irmak, qui atteint le point le plus méridional de son parcours au village d'Avaness, renommé par ses carrières de pierres à bâtir, qui sont toutes formées de ponces dures. Poursuivant ma route vers Nemcheher, la ville la plus importante de ce canton, j'arrivai après cinq heures de marche.

La population de cette petite ville est composée presque entièrement de familles grecques sous la juridiction d'un évêque; c'est un des siéges les plus importants de la Cappadoce. L'église est grande et d'une architecture moderne qui ne manque pas d'élégance, mais elle ne saurait être comparée à la nouvelle église d'Urgub.

Vers 1763, Ibrahim Damat, pacha, fit bâtir à Nemcheher une mosquée assez importante, afin d'y réunir un noyau de population musulmane. Ce fut toujours le souci des beys ou gouverneurs musulmans, d'inspirer aux populations nomades le goût de la vie sédentaire; car il n'y a que ce moyen de pouvoir compter sur la rentrée régulière de l'impôt. Les plus habiles sont parvenus à leurs fins, et l'on cite plusieurs petites villes qui doivent leur existence à la politique bien entendue de quelques beys.

La mosquée a un dôme et un minaret; elle est bâtie sur le modèle de celle de Sélim Ier à Constantinople. Dans la partie sud de la ville, qui tout entière occupe le point d'intersection de deux grandes vallées, une colline élevée, couronnée par un château, domine les habitations qui s'étendent dans tout le pourtour. Le nom de

[1] Excavation, abîme.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0089
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Nemcheher lui a été donné par les Turcs; mais les Grecs lui conservent celui de Nyssa, qu'elle avait dans l'antiquité; et l'évêque, avec qui j'eus de longues conférences touchant la géographie ancienne de la Cappadoce, me confirma dans l'opinion que la Nyssa de l'Itinéraire d'Antonin était en cet endroit. Il faut avouer que l'on trouve peu de traces de monuments antiques dans cette petite ville; mais les environs sont riches en monuments troglodytes; et un petit village des environs, que l'on appelle Nar, offre un grand nombre de sépultures.

Je ne serais pas étonné que plus tard on ne parvînt à constater l'identité entre Nar et Nyssa : il y a à peine deux milles de distance entre les deux places; cette différence est inappréciable au point de vue des itinéraires anciens. La population grecque de Nyssa se serait transportée dans la nouvelle Nemcheher vers la fin du douzième siècle, quand l'autorité des princes seldjoukides aura pu donner un peu de repos à ces contrées.

L'évêque m'invita à assister à une cérémonie qui devait avoir lieu le 24 août 1834. Un grand nombre de chrétiens devaient communier, et le métropolitain de Césarée était venu pour assister l'évêque. Tout le clergé était présent en riche costume byzantin, et les chrétiens en habits de fête. Les pompes de l'Église grecque, dans cette modeste église, et au milieu d'une population turque, me parurent encore plus solennelles. Tout en rendant justice à l'esprit de tolérance du gouvernement d'alors, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que l'Église grecque s'appuie sur un protecteur caché, devant lequel s'incline, le front même du sultan.

L'évêque me donna de nouveaux renseignements sur la ville ruinée de Nazianze, et sur la localité de Mimi-Sou, dont le nom semble emprunté à la langue turque, mais qui n'est en réalité qu'une altération presque insensible du nom de Momoasson, de l'itinéraire de Jérusalem, petite ville située entre Nazianze et Archelaïs, et dans le voisinage de la première.

Près de Nemcheher est un petit lac dans lequel vient se jeter un ruisseau qui coule au milieu des roches volcaniques recouvrant un gisement calcaire, d'albâtre ou de gypse. Les montagnes des environs fournissent aussi une roche d'un aspect agréable, qui est employée dans la décoration des édifices et des petits meubles. Les Turcs comme les Grecs lui donnent le nom de *Balgami;* elle a l'aspect du jade chinois, mais n'en a pas la dureté; on en fait des manches de poignard, des coupes et des placages. Le mirhab de la mosquée de Yeuzgatt est orné de deux colonnes de balgami, qui ont de hauteur plus de 1 mètre 65 centimètres. Tout l'intérieur de la niche est plaqué de cette substance, que je crois être de la chaux fluatée. Tantôt elle est d'un blanc laiteux, tantôt elle est tant soit peu veinée. Les marchands de Constantinople en font des *takim* (embouchures de pipes), dont le prix est bien inférieur à celui de l'ambre. Je ne doute pas que le balgami ne soit la pierre dont parle Strabon [1], qui se tirait des carrières de la Cappadoce. Il y avait, dit-il, un endroit d'où l'on tirait une pierre grosse comme de petites pierres à aiguiser, semblable à l'ivoire pour la blancheur, et dont on faisait des manches de couteau. La dureté du balgami varie, en raison, je crois, de la quantité de silice qu'il contient; celui dont la teinte tire sur le verdâtre est tout à fait semblable au jade. Le père Cyrille fait observer dans une note, que le balgami des environs de Nemcheher et de Sinason est de différentes couleurs, Ἐκ τῶν πέριξ πέτρων, δουλεύεται τὸ Μπαλγαμὶ διαφόρων χρωμάτων. Ce village de Sinason passe, parmi les Grecs, pour être l'ancienne métropole de Sasimes, où

[1] XII, 539.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0090
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Grégoire de Nazianze fut évêque. On y trouve quelques ruines byzantines et des grottes taillées dans le roc.

Plus on avance vers le sud, plus le pays paraît inculte et désert. Le relief du terrain présente des ondulations mal coordonnées pour la formation des cours d'eau; les eaux s'épanchent et se perdent en mille petits ruisseaux, qui sont presque aussitôt desséchés que formés. La terre, fortement imprégnée de nitre, n'est fertile qu'en plantes grasses ou épineuses, qui plaisent au bétail; mais les arbres ne viennent que dans les endroits arrosés.

Une des industries du pays est la récolte du nitre, que l'on extrait du sol au moyen du lessivage. La terre est mise dans de grandes trémies percées de petits trous. Les eaux mères sont versées plusieurs fois sur des terres nouvelles, et l'on évapore ensuite, en chauffant dans des chaudières avec de la fiente de chameau. L'exploitation du salpêtre est mise en régie; la totalité des produits doit être remise au pacha, qui l'envoie au gouvernement. Les habitants sont obligés de laisser prendre dans leurs propriétés les terres qui sont estimées les plus propres à être lessivées.

Le village de Méléhubi est à six lieues sud de Nemcheher. On y observe plusieurs églises byzantines, les unes ruinées, les autres encore desservies par quelques prêtres. La population de ce village est, comme je l'ai dit [1], composée de Grecs qui rendent un hommage particulier à sainte Macrine, la patronne du district, car l'évêque de Nazianze, Ἅγιος Γρηγόριος, est presque oublié du peuple. Cependant le corps de sainte Macrine repose dans un village peu distant de Méléhubi, qui porte le nom turc de Kassa-Keui; c'est aussi la dénomination d'un quartier ou Mahallé de Constantinople, celui sans doute où furent transportés les Grecs de ce pays du temps de Constantin Copronyme [2].

---

[1] Voyez ci-dessus, page 22.

[2] Les églises, selon le P. Cyrille, ont été bâties par Jean Zimiscès en 970. (Ἐκκλησία τῶν ἁγίων Θεοδώρων οἰκοδόμημα τοῦ βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Τζιμισχῆ).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0091
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PRÉFECTURE DE GARSAURITIS.

L'eau est si rare dans la province, que les habitants n'ont d'autre ressource que des puits d'une profondeur considérable[1]. Ce caractère du pays est appliqué spécialement par Strabon à la Lycaonie et à la Garsauritis. On peut donc en inférer que la frontière occidentale de la préfecture de Cilicie se trouve entre Nemcheher et Méléhubi.

On remarque dans ce dernier village un puits, dont la construction remonte certainement à une très-haute antiquité, car il serait au-dessus des forces de cette misérable population d'en creuser un pareil : il est carré, a trois mètres de côté et soixante-six mètres de profondeur; un système de treuils est installé pour descendre des barils, faits en cuir et en bois. La corde qui s'enroule sur le treuil est en peaux d'animaux. Autour du puits sont placées des auges en pierre volcanique, avec un couvercle également en pierre, qui a un orifice pour les remplir. Chaque famille possède une de ces auges; les plus pauvres s'approvisionnent à un réservoir commun. Aucune tradition ne put me faire connaître l'origine de ce puits : il n'y a pas d'inscription. Autant qu'on peut voir dans l'intérieur, il est parfaitement construit en pierres de taille. J'en ai obtenu facilement la profondeur en mesurant un des côtés du treuil carré, sur lequel s'enroule la corde.

Il est difficile de rencontrer une analogie plus frappante entre l'état actuel de ce village et la description que nous fait Strabon de la petite ville de Soatra en Garsauritis, où l'eau se vendait comme elle se vend à Méléhubi. Ce n'est pas seulement en ce lieu que les puits étaient en usage : on en rencontre dans toute la province, et leur profondeur diminue à mesure qu'on se rapproche du sud. On ne peut rien conclure de ce fait sur la pente générale de la Cappadoce, car il n'est pas démontré que la nappe d'eau qui passe sous la contrée, est horizontale; mais elle a une étendue considérable. Au moment du tremblement de terre de Césarée, l'effet de ce phénomène s'est fait ressentir dans la plupart des puits de la province; il y en a qui ont été mis à sec, et d'autres au contraire ont vu leurs eaux s'élever au-dessus du niveau habituel. Ces faits m'ont été attestés par divers habitants, et sont, en effet, d'accord avec l'action souterraine des couches terrestres. Les tremblements de terre se manifestent le plus généralement par une ondulation du sol, qui se communique du dedans au dehors. L'espace compris entre les diverses couches, et qui est ordinairement occupé par les eaux, se trouvant comprimé dans un temps donné, les eaux peuvent jaillir à la surface des puits; si, au contraire, le mouvement se fait par un écartement des couches, les eaux peuvent se déplacer pour un temps; c'est ainsi que l'on a vu des sources tarir, et d'autres donner une plus grande quantité d'eau.

Le peu de dureté des roches volcaniques, qui sont presque toutes composées de scories et de cendres agglomérées, permettrait d'opérer à peu de frais des sondages de puits artésiens dans toute l'étendue de la province, et d'augmenter considérablement la richesse du sol. Il s'agirait de déterminer la ligne d'absorption des eaux; il est probable qu'il faut la

[1] Ὑδάτων τε σπάνις πολλή· ὅπου δὲ καὶ εὑρεῖν δυνατόν, βαθύτατα φρέατα τῶν πάντων. XII, 568.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0092
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

chercher dans les pentes septentrionales du Taurus, et dans les couches calcaires des collines inférieures, qui plongent sans doute sous les tufs volcaniques de la plaine.

Non loin de Méléhubi est le village turc de Sou-Ver-Mess, dont le nom signifie « qui ne donne point d'eau; » c'est une allusion de plus à la pénurie d'eau qui se fait sentir dans la contrée. Aussi je ne saurais trop recommander aux voyageurs qui visiteront la Cappadoce, de ne pas s'aventurer dans ces steppes inhospitalières, depuis le mois d'août jusqu'au moment où les pluies de l'équinoxe de septembre ont un peu ravivé les citernes, s'ils ne veulent s'exposer eux et leurs gens aux plus insoutenables privations qui engendrent des embarras sans fin.

De Méléhubi, je fis deux heures de route au sud-est pour aller visiter une vallée qui était indiquée sur la carte par ces mots : Σοαλί-δερεσί ὁποῦ 1000 Ἐκκλησίαι. Ici le terrain forme une plaine élevée et presque sans ondulations, qui s'étend jusqu'au pied de l'Argée; mais les vallées, comme celle d'Urgub, sont en contre-bas de la plaine, et on ne les aperçoit que lorsqu'on arrive dans leur voisinage immédiat. J'ai souvent observé ce caractère topographique dans les pays asiatiques, jamais en Europe.

A l'époque de l'année où nous étions, les nomades avaient quitté les plaines, où les pâturages sont depuis longtemps brûlés, et s'étaient retirés vers le Taurus; de sorte que pendant le jour la solitude était complète. Le soir, les gardiens des troupeaux de chameaux paraissaient à l'horizon, et de rares caravanes d'Arméniens ou de Grecs, se rendant à Césarée ou à Kara-Hissar, venaient tant soit peu animer le paysage. Les tufs grisâtres commencent à reparaître, et sont presque toujours recouverts par des agglomérats de trachytes, de laves de fusion et d'obsidienne. Les dépressions de terrain que je rencontre servent de lit pendant l'hiver à des torrents formés par la fonte des neiges. Leur cours paraît se diriger à l'est, mais ils sont à sec dans cette saison.

Nous apprîmes que les habitants de quelques huttes, qui se trouvent à l'entrée de la vallée, étaient tous partis, les uns pour Kara-Hissar, les autres pour le Yaëla. Ce contretemps me contraria d'autant plus que nous comptions sur eux pour prendre quelques provisions; nous ne pouvions dès lors faire un long séjour à Soanli-Déré. Le sol sur lequel nous marchions n'était qu'une roche volcanique, qui offrait à peine quelques brins d'herbe desséchée pour pâture à nos chevaux.

Nous entrâmes bientôt dans une vallée aussi aride que celle d'Urgub, et dont la formation paraît due également à l'action des eaux; mais la nature de la roche est plus sablonneuse, et les pitons coniques ne se présentent que comme une exception; ils sont infiniment moins réguliers que ceux d'Urgub; leurs angles sont saillants, et on remarque qu'ils sont composés de plusieurs lits de sédiment. La vallée s'élève de part et d'autre comme une haute muraille, découpée par des accidents bizarres, et chacun des plans est perforé par une multitude de chapelles, de chambres et de caveaux qui auraient mérité un examen plus détaillé; mais la nuit qui venait me contraignit de reprendre ma route vers le sud pour gagner le village d'In-Eughi.

Deux ans plus tard, M. Hamilton visitait en détail cette vallée, et reconnaissait l'emplacement de l'ancienne Soandus, dont le nom, en effet, n'a subi qu'une très-faible altération [1].

L'ancienne nécropole est située au point de jonction de deux vallées, qui sont arrosées par un petit ruisseau; plusieurs terrasses s'élèvent successivement et sont couvertes de débris de construction en grands blocs de pierre, de solides murailles encore en bon état

[1] Asia Minor, tom. II, 228.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0093
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de conservation; un tombeau assez remarquable, composé d'une chambre avec un porche couronné d'une voûte demi-circulaire, a été excavé dans le rocher. Laissant ces monuments et se dirigeant vers la branche Ouest de la vallée, M. Hamilton arrive à un passage étroit entre de hauts rochers de tuf volcanique, qui conduit à un piton isolé à gauche de la route, dans lequel mille tombes et grottes ont été excavées. Ce rocher indique l'entrée de la vallée de Soanli [1].

De chaque côté de la vallée, les rochers sont perforés par une multitude de cellules taillées jusqu'à une hauteur de soixante mètres dans le tuf; mais le plus grand nombre est inaccessible du dehors.

Après avoir franchi un passage pratiqué sous une arche taillée dans une autre masse de rocher, on entre dans la vallée des tombeaux, dont l'aspect offre un tableau saisissant et imprévu, même après le grand nombre de monuments du même genre qui, chaque jour, se présentent sous les pas du voyageur.

Deux hauts rochers, dont les faces sont verticales, sont criblés jusqu'au sommet de milliers d'excavations, dont quelques-unes sont ornées de façades monumentales, avec des pilastres, des frontons sculptés et des portes ornées de chambranles et de coupoles. Le caractère de cette architecture est assez indécis pour qu'il soit difficile de lui assigner de prime abord une époque certaine. On peut dire que les générations se sont évertuées pendant des siècles à sculpter cette œuvre gigantesque, car depuis la chapelle byzantine jusqu'au lit funèbre, sur lequel les Grecs et les Perses faisaient reposer leurs guerriers, tous les genres de sépulture se trouvent réunis. Certains tombeaux ont une dimension si exiguë, qu'ils n'ont pu servir qu'aux cendres d'un enfant. Puis viennent les *columbaria* romains, les tombeaux perforés dans la partie supérieure, pour que de pieuses libations puissent arroser les cendres des morts; des niches isolées pour mettre les urnes; les sarcophages isolés, accouplés, creusés dans le sol ou exhaussés sur des estrades; des cellules pénétrant horizontalement dans la roche pour y glisser les corps, comme dans les tombeaux des environs de Jérusalem et d'Alexandrie, mais peu ou point d'inscriptions. Les seuls débris que la roche friable offre aux yeux de l'antiquaire, sont des lettres grecques et quelques mots vides de sens.

Ce qui paraît constituer un caractère commun entre tous ces monuments qui couvrent la Cappadoce, c'est de correspondre entre eux par des puits et des conduits intérieurs; et si la forme sépulcrale et religieuse n'était pas si évidente, je hasarderais la pensée que quelques-unes de ces grottes ont pu servir de magasins ou de silos [2].

Une nouvelle bifurcation de la vallée forme un autre acrotère de rochers, sur lequel s'élève une église byzantine de très-ancien style; elle est dominée par un rocher perforé d'une autre myriade de grottes de toutes formes; quelques-unes conservent des traces de peinture et d'autres débris de décoration intérieure. Il y a en cet endroit des grottes assez spacieuses, communiquant ensemble par des passages étroits, dont quelques-uns paraissent avoir été élargis assez récemment. Cette même disposition, qui s'observe près de Césarée et d'Urgub, des lignes de trous de petite dimension, tantôt carrés, tantôt ayant la forme d'un trapèze, se retrouve aussi dans les grottes de Soanli-Déré. La plupart

[1] Je dois avouer que j'ai été trompé par l'étymologie de ce nom, à cause de sa ressemblance avec un mot turc, *soghan*, oignon, d'où Soghanli-Déré, vallée aux oignons. Il y a en Arménie une montagne appelée Soghanli-Dagh, la montagne des oignons, parce qu'elle abonde en plantes bulbeuses.

[2] Dans le courant du siècle dernier, on découvrit, près de la ville d'Amboise, une série de silos de travail romain, qui formaient trois étages superposés, correspondant verticalement par des puits circulaires; ces silos avaient la forme ovoïde. C'est aussi celle des silos grecs de la ville d'Antiphellus, qui sont taillés dans le roc.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0094
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de ces petites excavations sont aujourd'hui habitées par des familles de pigeons sauvages; mais on ne saurait supposer que telle ait été leur destination dans l'antiquité. Ces trous sont placés sur deux ou plusieurs lignes, et creusés tantôt les uns au-dessous des autres, tantôt en échiquier. Les communications entre les chambres sont établies dans l'intérieur du rocher par des conduits creusés parallèlement à la face extérieure, de sorte qu'on peut circuler et arriver à une assez grande hauteur, en passant de chambre en chambre; elles sont pour la plupart éclairées par des fenêtres de dimension moyenne.

Des restes d'aqueducs et les ruines d'une seconde église byzantine, taillée presque entièrement dans le roc, témoignent que cette vallée a nourri une population assez nombreuse. D'après la disposition des lieux, il est facile de se rendre compte de l'extrême difficulté qu'éprouvait une armée d'invasion pour s'emparer d'une place si facile à défendre. Le stratagème dont Antiochus fit usage devenait un des moyens les plus assurés de succès [1]. On trouve dans les itinéraires deux places du nom de Soandus ou Soanda : l'une sur la route de Tavium à Césarée, dont l'emplacement n'est point connu, et l'autre placée sur la route directe de Laodicée à Césarée [2], position qui correspond parfaitement à celle de Soanli-Déré, opinion émise d'abord par M. Hamilton et qui me paraît tout à fait conforme à la vérité.

J'arrivai pendant la nuit à In-Eughi, et je campai au milieu des meules de blé, car nous étions à l'époque de la moisson. Jusqu'ici je n'avais trouvé chez les habitants de la Cappadoce que peu de variété dans les costumes, quelques détails d'ornements communs aux Chrétiens et aux Turcs. Mais quelle fut ma surprise, en m'éveillant à In-Eughi, de voir une troupe d'êtres cornus et armés de fourches, se rendant à l'ouvrage en chantant une hymne sur un ton mélancolique! J'eus peine au premier abord à discerner si j'avais devant les yeux des hommes ou des femmes, si je n'assistais pas à quelque cérémonie particulière d'une peuplade païenne; mais j'appris bientôt du *papas*, que les habitants d'In-Eughi étaient tous chrétiens et appartenaient à la communion grecque.

Nul ne put me dire l'origine de cette coiffure singulière et de ce costume excentrique, qui peut lutter avec ce que l'imagination des sauvages de la mer du Sud a inventé de plus bizarre.

La coiffure des femmes d'In-Eughi consiste en un bonnet en forme de casque, armé de deux grandes cornes, formant un croissant complet; ce bonnet est en outre orné d'oripeaux et de verroteries suspendues aux cornes et à l'entour de la coiffe. Un rabat de soie noire est accroché derrière le bonnet et pend jusqu'aux jarrets; il est orné de bordures gauffrées et d'une multitude de petits émaux, comme les chemises des momies égyptiennes; un rabat semblable est noué sous le menton, et va passer dans la ceinture, qui est ordinairement composée de deux grosses plaques d'argent; le tablier est en drap brodé de différentes couleurs; la tunique ou robe de dessus est rouge avec de grands parements en soie bleue; un *charvar* [3] blanc et brodé et des babouches jaunes complètent le costume. Je décris là l'habillement des femmes que je voyais travailler aux champs, lier les gerbes et les charger sur de lourds chariots traînés par des buffles. Ceux des femmes riches sont encore plus somptueux, dit-on, et leurs cornes sont d'une grandeur démesurée, tandis que celles des pauvres sont très-petites et sans verroterie. Les femmes vieilles, qui devraient être plus sensées, s'affublent également de cette coiffure *isiaque*. Les jeunes filles portent le turban jusqu'à leur mariage, et laissent

[1] Voyez ci-dessus, page 12.
[2] Strabon, XIV, 663.
[3] Charvar, pantalon, dont nous avons fait le mot charivari.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0095
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pendre en tresses leurs beaux cheveux ornés de pièces de monnaie, et allongés quelquefois par des ganses de soie, artistement mélangées. Le costume des hommes est semblable à celui de tous les paysans d'Asie et d'une grande simplicité.

Dans l'état d'ignorance où est plongé le clergé grec de ce village, il est impossible d'en tirer le moindre éclaircissement, et je n'obtins du prêtre que cette réponse banale : ποῖος ἠξεύρει, qui sait? laquelle correspond au — *Allah bil-ihr*, Dieu sait, des Turcs.

Les monuments et les traditions manquent donc complétement pour suivre l'histoire d'un usage qui certainement n'est pas le résultat d'un caprice de femme, au milieu d'un pays où le dieu Pharnace fut si longtemps adoré [1]. Peut-être, malgré les efforts du christianisme, est-il resté dans le pays quelque rite de cette religion dont nous connaissons si peu les détails, et la figure du dieu s'est-elle perpétuée comme une parure de la tête des femmes, quoique depuis longtemps ses autels soient abattus et oubliés.

Je regrette que depuis mon passage en ce lieu, en 1834, nul voyageur n'ait traversé cette peuplade pour en rapporter quelque document qui m'aura peut-être échappé.

Nous étions à peu de lieues de Nazianze; je savais que cette métropole est tellement détruite, que l'évêque grec n'y a pas même une chapelle; cependant j'entendais parler vaguement d'un fait merveilleux qui se rattachait aux traditions religieuses du pays. Un livre, exposé dans un souterrain depuis un temps immémorial, se trouvait protégé par une puissance invisible qui déjouait toute tentative d'enlèvement du précieux manuscrit. Les rapports que l'on me faisait étaient tous tellement semblables que, malgré mon incrédulité dans l'existence de ce manuscrit, je ne pouvais me défendre de croire à quelque chose d'inusité; mais il fallait faire cinq ou six lieues hors de route : c'était le véritable obstacle qui s'opposait à ce que je tentasse l'entreprise à laquelle on me conviait. L'année suivante, M. Hamilton reçut les mêmes informations; il se dirigea vers les chambres mystérieuses de Tatlar, et trouva, en effet, un manuscrit déposé sur une sorte d'autel au fond d'une grotte; on le lui laissa enlever sans difficulté. Les pays d'Orient abondent en traditions d'événements surnaturels, qui se perpétuent sans que personne se donne la peine de les vérifier. Il est peu de monuments antiques dans lesquels je n'aie dû rencontrer quelque être surhumain. Les paysans consentaient bien à m'accompagner après plusieurs tentatives infructueuses; mais, j'en suis convaincu, après mon départ, leur amour du merveilleux reprenait le dessus, et le passage de l'étranger était bientôt oublié pour faire place à l'antique légende.

La préfecture de Garsauritis est celle pour laquelle la nature s'est montrée le plus ingrate. Il n'y avait certainement qu'un mépris complet des biens de ce monde qui pouvait y retenir les populations de nouveaux chrétiens qui la couvrirent d'églises. Les anachorètes trouvaient dans les cellules des rochers, des habitations qui les séparaient du reste du genre humain; aujourd'hui, que les mêmes motifs ne peuvent plus prévaloir, la province est presque entièrement déserte.

Les deux principales villes du district étaient Archelaïs qui, d'après son nom, doit sa fondation à un roi de Cappadoce, et Nazianze, qui ne fut célèbre que sous l'empire byzantin. Cependant, dans la vallée de Halvar-Déré, au pied du Hassar-Dagh, et dans le voisinage des ruines que l'on regarde comme celles de l'ancienne Nazianze, ruines chrétiennes qui consistent en une église byzantine, des chapelles et des tombeaux, on observe des restes de monuments qui portent tout le caractère d'une époque primitive. Cet

[1] Strabon, XII, 556.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0096
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

endroit est appelé par les Turcs Viran-Cheher (ville détruite); c'est une designation commune à plusieurs cités antiques, qui ne peut donner aucune indication sur leur origine. Comme le nom de Nazianze ne se trouve jamais mêlé au récit des événements qui précédèrent l'établissement du christianisme, il est plus probable qu'elle a remplacé une ville cappadocienne tout à fait détruite; Nazianze est citée en effet par les géographes anciens comme une très-petite ville, et ne doit son illustration et son agrandissement qu'à son premier évêque, le célèbre Grégoire.

Un passage étroit entre deux hauts rochers conduit de la vallée de Halvar-Déré sur une plate-forme, couverte de débris de murailles, d'appareil cyclopéen de premier style. L'Acropolis s'élève entourée de murailles de même construction, qui ont encore jusqu'à sept mètres de hauteur. On reconnaît les traces des rues avec de nombreux vestiges de tombeaux et de maisons. M. Hamilton observe que l'appareil de ces murs paraît en quelques endroits dériver de la nature des matériaux qui sont employés dans la construction. La base de la roche étant un trachyte brun qui tend à se déliter en parties prismatiques de la longueur d'un mètre environ, les murs bâtis avec ces matériaux tendent à une sorte de régularité; mais il ne faut pas oublier que c'est un usage constant des Grecs et de tous les constructeurs dans la période archaïque, d'avoir soin de toujours relier leurs murs par des pierres qui traversent de part en part, et qu'en construction on appelle parpaing; entre chaque parpaing étaient placées deux pierres en longueur; elles formaient quelquefois l'épaisseur du mur, mais souvent elles étaient séparées par un vide que l'on remplissait avec des blocages. Que les murs soient bâtis en assises irrégulières ou en cyclopéen [1], ce système de construction est constant jusqu'à l'époque où le mortier est employé dans les fortifications, c'est-à-dire jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Depuis ce moment, on observe dans les fortifications des villes un grand nombre de changements et d'additions antiques, faits quelquefois dans le style primitif avec les mêmes pierres prises dans des parties qu'on a démolies; mais ces reconstructions sont toujours faites en mortier; on y retrouve d'ailleurs des pierres qui avaient déjà reçu une destination, comme des moulures et des fragments de marbre.

Les constructeurs de Viran-Cheher avaient donc un double intérêt à employer les prismes de trachyte que leur fournissait la montagne. A l'ouest de l'Acropole, on aperçoit les restes de la porte de ville dont l'architrave est d'une seule pièce; elle a deux tours solides de chaque côté. Une autre colline, voisine de celle de l'Acropole, est également couverte de constructions qui s'élèvent à une grande hauteur.

Un grand nombre de portes et des galeries de communication sont encore dans leur état primitif. Toutes les architraves sont formées d'un seul bloc énorme de roche. Un peu plus à l'est, se trouvent quelques constructions souterraines qui semblent avoir servi de tombeaux à l'époque grecque. L'intérieur de l'une d'elles présente une salle voûtée avec une estrade de pierre tout autour : c'est en effet le genre de sépulture le plus usité à l'époque la plus florissante de la civilisation hellénique.

Tant de monuments divers, chapelles, églises, tombeaux et citadelles, présentent des systèmes de construction trop disparates pour être l'ouvrage d'une même période de civilisation. Il y aurait à examiner si ces ruines ne peuvent pas dater de l'époque où les rois

[1] J'emploie le mot Cyclopéen pour désigner les ouvrages en appareil irrégulier, cette expression ayant été acceptée généralement dans ce sens; mais sans rien préjuger sur l'époque des monuments, je me réserve de démontrer, d'après des inscriptions monumentales, que cet appareil a été usité même après le règne des Antonins.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0097
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de Cilicie gouvernaient la contrée; il faudrait préalablement, pour résoudre cette question, des plans et des dessins de tous ces monuments.

L'itinéraire de Jérusalem place Archelaïs à XXIV. M. P. de Nazianze, et Andabilis à XL. M. P. de cette dernière ville; ces distances sont parfaitement conformes aux positions respectives des trois endroits précités. Ac-Seraï, dépeuplée au commencement du seizième siècle, reçut cependant de nouveaux habitants dans l'enceinte de ses murailles. De nombreux monuments musulmans, aujourd'hui en ruine, sont là pour attester que cette place tint un rang distingué parmi les petites villes de la Cappadoce musulmane. Les constructions qu'on y observe ont beaucoup d'analogie avec les mosquées en ruine d'Aïa-Salouk, qui remplaça Éphèse, c'est-à-dire qu'elles peuvent être attribuées à un de ces émirs, compagnons de Saroukhan, qui capitulèrent avec les sultans, et conservèrent dans leurs familles quelques débris du pouvoir dont les Seldjoukides avaient été dépossédés.

La plupart des édifices importants sont réunis sur une éminence qui occupe le centre de la ville. Des mosquées, décorées dans le style arabe, un médrecé, plusieurs tombeaux ou turbés, et des bains, mériteraient d'attirer l'attention de l'artiste.

Pendant les trois quarts de l'année, les habitants demeurent campés dans leurs jardins; ils ne rentrent en ville que lorsque l'hiver devient trop rigoureux; l'instinct nomade dominera toujours dans ces contrées. Pour nous, Européens, c'est une chose si insolite de voir toute une population, riches, pauvres ou artisans, abandonner complétement une ville pour aller vivre sous la tente, que je regrettais de n'avoir un peu de temps à consacrer à l'étude de cette vie demi-nomade, soumise ainsi à des conditions qui nous paraissent contraires à toute administration régulière. La ville désertée ne touche plus d'octroi, ou du moins tant de moyens faciles se présentent à l'habitant pour s'y soustraire, que le trésor du gouverneur se trouverait fort amoindri, s'il n'inventait des moyens, la plupart du temps illégaux, pour rétablir l'équilibre. Le gouverneur, soit mutzellim, soit pacha, n'est payé que sur les rentrées qu'il se procure, et sur lesquelles il remet au gouvernement la redevance des impôts publics dont la quotité est fixée chaque année au bayram. L'impôt se perçoit, dans les villes à demi nomades, sur toutes les marchandises importées par caravane, sur les fruits des cultures : toute terre qui n'est pas mise en produit ne paye rien; enfin sur les troupeaux qui sont enregistrés par le kyahia, chaque tête de bétail payant une somme déterminée qui ne dépasse pas une demi-piastre. La vente des laines, des peaux de chèvres et de bœufs, est aussi soumise à un tarif. Le nitre qui s'exploite dans toute la province est une régie du gouvernement; mais le sel gemme, ou tiré des eaux du lac salé, ne doit au gouvernement que la dîme en nature, comme les salines qui sont situées sur le bord de la mer. Le tabac, dont l'usage est général, ne paye qu'un droit modéré, qui ne dépasse pas une demi-piastre par kilogramme.

Le culte, dans les provinces, s'entretient par lui-même comme dans les grandes villes. Les mosquées possèdent des wakoufs, des biens inaliénables, dont les revenus servent à payer les desservants imans, muezzin et softas. Souvent la portion de revenu du wakouf d'un territoire a été affectée en piastres par le fondateur; tel établissement religieux était dans l'origine doté de quelques milliers de piastres, qui, à cette époque, valaient plus de 6 francs de notre monnaie, et les softas, entretenus par la mosquée, touchaient au maximum une demi-piastre, d'autres dix paras et quelques aspres par jour. Mais depuis que la piastre, par suite de la dépréciation de la monnaie, est tombée à la valeur de vingt centimes, le para vaut un demi-centime, et l'aspre, la vingtième partie du para, n'est plus qu'une valeur inappréciable. Les janissaires, dans

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0098
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'origine, avaient une solde fixe de trois aspres par jour. On conçoit que, dans ces provinces, le clergé musulman, qui depuis bien longtemps ne reçoit plus de wakoufs nouveaux, ni de terres conquises, soit réduit à un état de pauvreté extrême; les donations volontaires sont aujourd'hui presque nulles; et les revenus des bains, des bazars et des caravansérails, qui en temps ordinaire pourraient compter pour quelque chose, sont tout à fait annulés, quand toute la population va coucher sous la tente.

Une ressource reste au clergé turc, elle est puissante dans les grands centres de population, mais fournit bien peu dans les petits districts; ce sont des prêts sur wakoufs que le *Coran* autorise à faire. On sait qu'en Turquie le prêt à intérêt est regardé, au point de vue religieux, comme une chose illicite; aussi le créancier ayant peu de moyens de se faire restituer une somme prêtée à intérêt, préfère prêter sur gage, sans écriture aucune. Le wakouf prête sur les biens-fonds moyennant un intérêt des plus minimes; mais si à la mort du débiteur la somme prêtée n'a pas été remboursée, la mosquée est mise en possession du bien au détriment des héritiers. On conçoit que cette faculté, mise en pratique pendant des siècles, a dû rendre le clergé turc maître de la plus grande partie de la propriété foncière; mais elle est presque sans produit entre ses mains. Le sultan Mahmoud avait tenté de remédier à cet état de choses; il n'y a qu'une révolution complète qui puisse anéantir la puissance des oulémas. Tout pauvres qu'ils sont, les habitants, grevés pour la plupart de dettes qu'ils ne peuvent solder, prennent peu d'intérêt à la propriété et tendent de plus en plus à reprendre la vie nomade, malgré tous les efforts du gouvernement.

Le clergé turc ne recevant aucun traitement de l'État, il fallait, pour les mosquées à élever, qu'un édit fixât la position des desservants. D'après une décision des oulémas, nul village ne peut élever un mesjid (chapelle), ou un djami (mosquée à minaret), s'il n'a préalablement constitué une rente sur bien-fonds, pour le payement du personnel du clergé. J'ai moi-même été chargé par les habitants du village de Balanieh sur les bords de l'Euphrate, de solliciter du grand vizir Khosrew, pacha, le ferman qui autorisât la construction d'une mosquée dans cet endroit, toutes les formalités ayant été préalablement accomplies. Ce fait, joint aux confidences que m'ont souvent faites les imans des mosquées, a servi à me convaincre que l'islamisme est loin d'avoir l'orgueil qu'on lui suppose, et que plus que jamais il se sent ébranlé dans ses fondements. Je parle ici des provinces les plus centrales de l'Asie Mineure. J'ai trouvé les oulémas de Roumélie bien moins confiants encore dans l'avenir de l'islam.

Quelques ondulations de terrain au sud de la plaine de Méléhubi sont les seuls indices d'une frontière entre la préfecture de Garsauritis et celle de Tyane. On conçoit qu'il serait difficile de déterminer plus positivement une ligne de démarcation, qui, chez les anciens, est toujours restée arbitraire.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0099
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TABLE

DES PRÉFECTURES ET DES VILLES DE CAPPADOCE A DIFFÉRENTES ÉPOQUES.

SOUS ARCHELAUS, LA CAPPADOCE EST DIVISÉE EN DIX GOUVERNEMENTS.

Cinq près du Taurus :	Cinq dans l'intérieur des terres :
La Mélitène.	La Laviniasène.
La Cataonie.	La Sargarausène.
La Cilicie.	La Chamanène.
La Tyanitis.	La Saravène.
L'Isaurique.	La Morimène.

Ptolémée réunit dans sa description la Cappadoce avec le royaume de Pont. Il lui donne pour bornes la Galatie, une partie de la Pamphylie; la Cilicie, au midi, depuis le Taurus jusqu'au mont Amanus, et de l'Amanus à l'Euphrate; enfin, au nord-est, la Grande Arménie, depuis le coude de l'Euphrate à l'est.

LES PROVINCES SE TROUVENT AINSI DIVISÉES :

Le Pont, trois provinces :	La Cappadoce propre, six provinces :
Pont Galatique.	La Chamanène.
Pont Polémoniaque.	La Sagarausène.
Pont Cappadocien.	La Garsauritis.
	La Cilicie.
	La Lycaonie.
	L'Antiochiane.

Sous l'empire romain, le Pont et la Galatie ayant formé des gouvernements séparés, la Cappadoce a été réduite à deux provinces : la Grande et la Petite Cappadoce, ou Cappadoce première et seconde.

HIÉROCLÈS CLASSE DE LA MANIÈRE SUIVANTE LES VILLES PRINCIPALES :

Ἐπαρχία Καππαδοκίας α΄ ὑπὸ Κονσουλάριον πόλεις δ΄	
Καισάρεια.	Césarée.
Νύσσα.	Nemcheher.
Τὰ Θέρμα.	(Inconnu.)
Ῥεγεποδανδός.	(Inconnu.)

Ἐπαρχία Καππαδοκίας β΄ ὑπὸ Κονσουλάριον πόλεις η΄	
Τύανα	Ketch-Hissar.
Φαυστινούπολις.	(Inconnu.)
Κυβίστρα.	Pasmaktchi.
Ναζιανζός.	Viran-Cheher.
Σάσιμα.	Sinason.
Παρνασός.	(Inconnu.)
Ῥεγεδοάρα.	(Inconnu.)
Ῥεγεκουκουσός.	(Inconnu.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0100
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Sous Trajan, l'Arménie seconde fut réunie à la Cappadoce. Elle comprenait six villes.

Ἐπαρχία Ἀρμενίας β' ὑπὸ ἡγεμόνα πόλεις ζ'.

Μελετίνη.	Malathia.
Ἄρκα.	Arca.
Ἀράβυσσος.	Gurun.
Κουκουσός.	Gheuk-Sunn.
Κομάνα.	Chert-Kalé-Si.
Ἀραραθία.	(Inconnu.)

Sous Constantin, la Cappadoce fit partie du diocèse d'Orient, et lorsque Constantin Porphyrogenète eut divisé l'Asie en thèmes pour y installer ses légions, elle fit partie du second thème, dit d'Arménie, avec les limites des provinces mentionnées ci-dessus.

Lorsque l'empire fut divisé en cinq patriarcats, les évêchés d'Asie furent suffragants de celui de Constantinople.

LA CAPPADOCE COMPRENAIT LES MÉTROPOLES SUIVANTES :

PREMIÈRE CAPPADOCE.	SECONDE CAPPADOCE.	TROISIÈME CAPPADOCE.
Césarée.	Doara [3].	Naziazum.
Thermæ [1].	Cybistra.	Colonia (Archelaïs).
Nyssa.	Faustinopolis.	Parnassus [5].
Camuliana [2].	Sasimi.	Doara.
Ciscissa.	Justinopolis.	Sebasta [6].
Théodosiopolis.	Asuna.	
Tyana.	Mocissus [4].	

[1] Thermæ est placée dans l'itinéraire d'Antonin sur la route de Tavium à Césarée, à dix-neuf milles de Tavium. Il n'est pas probable que c'est celle qui est mentionnée dans l'Histoire des Croisades, puisque les croisés venaient de l'ouest. Voyez ci-dessus page 26.

[2] On lit dans la notice du Ve concile général, *Basilius Justinianopolitanus Camulianorum præsul*, ce qui a donné lieu à quelques critiques de penser que Camuliana est la même ville que Justinianopolis. La mention de cette ville parmi les métropoles de la seconde Cappadoce ne serait pas une objection, puisque Doara se trouve citée en même temps dans deux provinces.— L'une et l'autre de ces deux villes sont aujourd'hui inconnues.

[3] Doara est également mentionnée par Grégoire de Nazianze. Anebrius, son évêque, souscrivit à la lettre adressée à l'empereur Léon. Dans la dixième lettre de saint Basile, il est fait mention de George, évêque de cette ville.

[4] Mocissus est cité par Procope, *de Ædif.*, liv. V, ch. 4, comme un fort établi en rase campagne près de Césarée. Il fut complétement démoli et rebâti par Justinien, qui construisit une forteresse sur la colline voisine.

[5] Parnassus, placé dans l'itinéraire d'Antonin immédiatement à l'ouest de Nyssa, route d'Ancyre à Césarée.

[6] Sebasta, aujourd'hui Sivas, fait partie du royaume d'Arménie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0101
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

MÉTROPOLES DE LA SECONDE ARMÉNIE.

Arca. Comana. Arabissus. Cocusum.	villes connues aujourd'hui.
Ariarathia [1]. Amasa. Zelona. Sophène. Drosponthium.	villes inconnues aujourd'hui.

Mélitène fut rangée dans l'Arménie première.

[1] Cette ville est mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin et dans Étienne de Byzance. Constantin Porphyrogenète parle d'un lac de même nom, dont les barbares tiraient du sel. On croit qu'elle appartenait à la seconde Arménie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0102
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

NIGDÉ.

PRÉFECTURE DE TYANITIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0103
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0104

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

NIGDÉ.

PRÉFECTURE DE TYANITIS.

La physionomie générale de cette suite de plateaux paraît d'autant plus singulière à un observateur européen, que par leur conformation les vallées ne paraissent pas être la conséquence des soulèvements qui ont exhaussé le terrain à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mais semblent devoir leur origine à des cours d'eau formés par les pluies et les fontes des neiges. Ces torrents temporaires vont se perdre dans une multitude de bassins particuliers, formant des lacs d'une étendue médiocre, sujets à diminuer, ou même à se dessécher complétement pendant une partie de l'année. Aussi un lac voisin de Tyane, qui, par une cause naturelle, ne se trouve pas soumis à cette loi générale, a été chez les anciens regardé comme un bassin privilégié, et comme tel, consacré à Jupiter.

Dans l'état normal, c'est-à-dire quand l'hiver n'a pas accumulé sur les monts une masse de neige inaccoutumée, les petits ruisseaux sont à sec dès le mois d'août. Passé ce temps, les habitants n'ont plus que les ressources des citernes et des puits.

Plus on approche des montagnes du sud, plus on voit diminuer l'épaisseur de la couche terrestre qui recouvre la nappe d'eau souterraine. Les soixante-six mètres du puits de Méléhubi se réduisent à trois ou quatre aux approches de Nigdé; aussi dans toute cette région le système usité pour puiser de l'eau est-il le même que celui qui est employé dans les champs de France et d'Italie, une perche fixée sur un poteau de manière à former une bascule; la corde est remplacée par un long sarment de vigne. Cette diminution de la croûte terrestre indique que la prise d'eau, c'est-à-dire l'affleurement des couches perméables du sol, se trouve à la base du Taurus, et, si elle suit la conformation présumée des terrains, la nappe d'eau passe sous la couche volcanique, peut-être sous le lit de l'Halys, et va se prolonger jusqu'à la ligne des terrains calcaires, dans le royaume de Pont, où elle donne naissance à une multitude de petits ruisseaux qui prennent leur cours vers l'Halys. Le lac près de Tyane, qui a un écoulement souterrain, joue le rôle d'un entonnoir avec un puits d'absorption. Ce système des eaux de la Cappadoce me semble si clair, que je ne saurais mettre en doute le succès du forage des puits artésiens dans toute cette contrée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0105
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Quand même le terrain argileux qui forme des affleurements dans le nord, depuis Yeuzgatt jusqu'au delà de Songourlou, ne se prolongerait pas sous le sol dans toute l'étendue du plateau, nous avons vu combien les couches volcaniques sont coordonnées d'une manière régulière; tantôt des terrains tuffacés, tantôt des laves de fusion. En l'absence d'une couche imperméable d'argile, les eaux souterraines n'éprouveraient aucun obstacle pour établir un courant entre ces couches volcaniques. Mais tant d'obstacles s'opposent à l'exécution de travaux si simples, que de longtemps encore les Cappadociens en seront réduits à l'eau de leurs citernes.

Cette partie de la Cappadoce a dans l'origine appartenu à la Cataonie; elle en fut plus tard détachée sous le nom de Tyanitis, lorsqu'on subdivisa le pays en préfectures. La ville principale, ou plutôt la seule place digne de ce nom, Tyane, occupait la partie méridionale, non loin des contre-forts septentrionaux du Taurus. Strabon cite avec Tyane les deux bourgs de Castabala et de Cybistra[1], dont la position n'est pas encore parfaitement déterminée. La fertilité de cette partie de la Cataonie était renommée dans l'antiquité; mais aujourd'hui elle ne produit plus que de l'orge et des pâturages. Les endroits susceptibles d'irrigation, et ils sont peu étendus, sont cependant plantés en jardins qui donnent des fruits en abondance. Dans tout le reste du pays, les montagnes calcaires, dépouillées de terre végétale, indiquent les abords de cette province de Lycaonie, uniquement célèbre par l'aspect austère qu'elle a de tout temps présenté au voyageur.

On voit de temps à autre des groupes de huttes carrées, et à demi enterrées; ce sont des villages qui ne sont habités que pendant la saison d'hiver, lorsque la neige couvre la contrée. La plupart de ces villages sont tout à fait modernes; mais il en est quelques-uns qui conservent les traditions de l'époque byzantine : ce sont des chapelles renfermant des corps de martyrs. On cite saint Pacôme et saint Constantin, partageant avec sainte Macrine les hommages de la population chrétienne, qui dans ces districts est assez nombreuse; il est vrai que dans la saison d'été les Turcs vont à la montagne, et que les Grecs restent sédentaires.

Le village de Misthi[2] est un des plus considérables de ce groupe; il est habité par des familles grecques chargées de l'exploitation de certaines mines de plomb qui existent dans un endroit appelé Courchoum-Maden (la mine de plomb); c'est une mine de plomb sulfuré, contenant sans doute quelques parcelles d'argent, comme celui de Gumuch-Hané; mais la connaissance de la métallurgie dans ces contrées est encore trop peu développée pour qu'on songe à en tirer profit. Il se trouve d'ailleurs à quelques lieues de là un gisement plus riche en métal d'argent qui est en voie d'exploitation. La mine de plomb est à dix lieues est de Misthi; elle est affermée par le gouvernement soixante-quinze mille oques de métal (93,000 kil.); cependant la rareté du combustible y cause des chômages fréquents. La mine d'argent (plomb sulfuré argentifère) est affermée trois cents oques (450 kil.) de métal : le produit ne couvrant pas les frais, les fermiers l'avaient abandonnée récemment (1834), et le gouvernement les tenait pour le moment quittes de leur redevance.

Un autre petit village, nommé Sementra, jouit aussi du privilége d'une exploitation. Les collines qui bornent l'horizon à l'est, et qui contiennent ces mines, se prolongent jusqu'à la route tracée entre Nemcheher et Nigdé; elles fournissent quelques ruisseaux dont

[1] Strabon, XII, 537. — [2] Misthi est placé dans les tables parmi les villes de Lycaonie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0106
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les bords se couvrent immédiatement de verdure. Le village de Bounar-Bachi est bâti sur la source du ruisseau qui passe à Nigdé, mais qui est bientôt tari par les irrigations. Dans le voisinage, on remarque le village de Oulou-Agatch (le grand arbre), et un hameau, qui a conservé le nom d'Andaval; précieux document pour la géographie ancienne; car cette localité est mentionnée dans l'*Itinéraire* d'*Antonin*, et sert par sa position à contrôler plusieurs villes du voisinage. Le géographe ancien a ajouté une note qui apprend que le riche éleveur de chevaux Pampalus avait là sa maison de campagne. « Ibi « est villa Pampali undè veniunt equi curules. » C'était, en effet, ce canton de la Cappadoce qui était en possession de fournir les chevaux les plus estimés. Aujourd'hui, le bétail est encore nombreux; mais l'élève des chevaux exige trop de soins et d'avances pour que les habitants puissent se livrer à cette branche de l'industrie agricole.

Les eaux de toutes les sources réunies en un seul cours forment le ruisseau qui passe à Nigdé, capitale du sandjak ou district du même nom.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0107
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

NIGDÉ.

Nigdé a été longtemps regardée comme ayant succédé à l'ancienne Tyane. La distance entre ces deux villes est seulement de trois lieues; on compte sur les cartes anciennes seize milles d'Andavilis à Tyane. Nigdé est à trois milles sud-ouest de la première de ces places. On n'observe dans l'enceinte de Nigdé aucun débris d'architecture antique, tandis que les monuments musulmans y sont nombreux, et d'après le style, on peut les regarder comme contemporains de ceux que nous avons décrits, c'est-à-dire de la période du XIIIe au XVe siècle.

Un château, aujourd'hui en ruine, couronne une éminence, autour de laquelle la ville est bâtie. Toutes les habitations sont groupées sur les bords d'un ruisseau, et entourées de jardins. Plusieurs faubourgs, qui sont comptés comme des villages séparés, occupent les collines environnantes. L'un d'eux, appelé Kaïa-Bachi (tête du rocher), est renommé par des sépultures seldjoukides, qui offrent un grand intérêt par le mélange d'art arménien et arabe. Dans l'intérieur de la ville, j'ai également observé les ruines d'une mosquée du XVe siècle de notre ère, et un médrécé qui aurait mérité une description détaillée; mais la saison avançait, et mille circonstances, au nombre desquelles je dois bien compter les fatigues et les privations que j'éprouvais depuis huit mois, me forçaient de songer à me rapprocher des pays plus praticables.

Le médrécé est bâti sur le même plan que tous les édifices de ce genre; il est remarquable, en ce que la façade est ornée, au premier étage, d'une loge ou portique, avec des colonnes de marbre blanc et des chapiteaux arabes, supportant des arcades mauresques. La porte, disposée comme celle de la mosquée de Césarée, est surmontée d'une niche en pendentif, couronnée d'encorbellements ornés de coques. L'intérieur est occupé par une cour carrée ayant sur chacun de ses côtés un portique de trois arcades qui communiquent à autant de chambres pour les softas. La décoration intérieure se compose de méandres ou bâtons rompus, comme le couronnement du tombeau de Houen. Une frise d'ornements très-élégants règne sous le portique, au rez-de-chaussée et au premier étage. J'ai relevé les plans et les coupes de cet édifice; mais le temps m'ayant manqué pour recueillir les ornements, je n'ai pas cru devoir le publier.

L'histoire de Nigdé se rattache à celle de la plupart des petites villes de ces cantons, qui formaient le chef-lieu des possessions de tous ces émirs, tantôt révoltés et indépendants, tantôt soumis aux sultans turcs ou seldjoukides. Le château offrait un refuge assuré aux chefs qui cherchaient à se soustraire à l'autorité des sultans. En 1460, Issak Pacha, gouverneur de la Caramanie pour Mahomet II, fit construire les murailles de la ville, et tenta d'établir un gouvernement indépendant. Les projets du sultan attiraient toute son attention vers les affaires de Roumélie, Constantinople était tombé entre ses mains depuis quelques années; il fit peu d'attention à la révolte d'un vassal, qu'il devait réduire à la première tentative. Issak Pacha conserva le pouvoir pendant plusieurs années, et finit par payer un tribut au sultan.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0108
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La révolte des pachas résidant aux extrémités de l'empire ne se manifeste jamais par des actes d'une hostilité ouverte; ils cherchent d'abord à se créer des partisans parmi les délégués de la Porte qui exercent des fonctions autour d'eux, retiennent une partie des impôts, sous prétexte de les employer à des ouvrages indispensables, et peu à peu lèvent des troupes, fabriquent des armes; c'est alors que la Porte commence à soupçonner l'esprit de rébellion. Les fonctionnaires étant soumis directement au pacha, qui exerce un pouvoir militaire et civil, toute espèce de contrôle est impossible au gouvernement de la Porte; dans le cas de non obéissance, il est obligé d'envoyer des délégués qui arrivent rarement, et pour cause, ou qui finissent par entrer dans les intérêts du pacha. Les guerres des émirs n'avaient pas d'autre motif qu'un refus d'impôt; aussi voyons-nous dans l'histoire ottomane un grand nombre de pachas révoltés pendant plusieurs années, faire leur soumission à la Porte, et vivre ensuite tranquillement, soit dans leur gouvernement, soit paisibles ridjals à Constantinople. La révolte de Daoud, pacha de Bagdad, en 1825, et celle de Mohammed, pacha de Mossoul, en 1840, se sont terminées de la manière la plus pacifique. Le premier s'était cependant arrogé un des droits dont les sultans sont le plus jaloux : celui de faire battre monnaie. Chez les princes seldjoukides, chez les sultans mamelouks et turcs, c'est le signe imprescriptible de leur souveraineté. Il fut exercé par quelques princes de la Caramanie, qui s'en prévalurent comme d'un droit héréditaire.

La défaite du sultan Bayazid, vaincu par Timour, avait, pour ainsi dire, rendu la liberté à tous ces petits princes, issus du démembrement de l'empire seldjoukide. Nigdé, éloignée de toutes les grandes villes, resta comme la capitale de ce district, et les monuments musulmans qu'elle renferme indiquent que les sciences y furent cultivées; car les médrécés, à cette époque florissante de l'islamisme, n'étaient pas de pauvres établissements, dont les écoliers, dotés de 20 paras par jour (12 centimes et demi), vont épeler le *Coran*, pour le redire ensuite sur les tombes des grands, seule fonction dont la plupart des softas soient aujourd'hui capables. Les plus savants d'entre les docteurs étaient appelés des extrémités de l'Islam; Bokara, Kachan, Bagdad, envoyaient dans les provinces occidentales des oulémas qui venaient expliquer la loi, et dont la parole ardente savait prédire la victoire. Aujourd'hui, dans tout l'empire ottoman, on ne cite pas un seul homme auquel la science donne la moindre autorité. Le corps des oulémas, sapé par le sultan Mahmoud, ne se maintient plus que par cette force d'inertie qui soutient toute ruine. C'est sa destruction complète qui peut seule ouvrir une voie nouvelle à l'Orient, par le commerce plus intime avec les nations européennes; relations qui ne peuvent s'établir que le jour où l'Européen pourra devenir en Turquie propriétaire foncier. Ce sont les oulémas qui seront toujours le plus grand obstacle à cette innovation, jaloux qu'ils sont d'acquérir par le moyen des vakoufs la totalité de la terre cultivable.

Aujourd'hui Nigdé est sous la dépendance d'un simple mutzellim, soumis au pacha de Césarée. La distance entre ces deux villes est de cinquante-quatre heures de caravane. De tous les monuments que renferme le village de Kaïa-Bachi, celui qui attire le plus l'attention a reçu, selon l'opinion des habitants, les cendres d'une fille du sultan Achmet Ier, qui mourut en cette ville vers l'an 1610, pendant le pèlerinage de la Mecque qu'elle accomplissait, se rendant à Selefké, dans le but de s'embarquer pour la Syrie. Cette princesse était très-superstitieuse; il existe à la Bibliothèque royale, au *supplément arabe de Saint-Germain des Prés*, un manuscrit contenant des instructions de magie et de chiromancie, avec des figures coloriées, qui faisait partie de sa bibliothèque.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0109
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

On ignore dans ce pays les détails et l'année précise de sa mort. Il y a sur le tombeau quelques inscriptions dont il ne m'a pas été possible de me faire donner une traduction fidèle; on s'est contenté de me dire qu'elles contenaient des passages du *Coran*. Le monument est de forme octogone, couronné par une pyramide en pierre de taille. Chacune des faces est percée d'une fenêtre ogivale, et dans le tympan de l'ogive sont sculptés des oiseaux à tête humaine, qui paraissent copiés sur les oiseaux, restes d'un monument mède qui se trouvent au village d'Euyuk. M. Garcin de Tassi suppose que cette figure est celle du *anca*, oiseau fabuleux dont il est souvent fait mentiou dans les légendes musulmanes.

J'ai demandé au mollah qui garde ce tombeau, ce qu'il pensait de ces oiseaux à tête humaine. « Ce sont, me répondit-il gravement, les oiseaux qui habitent le septième ciel. Tu vois le mâle et la femelle; cette dernière porte son petit sur son dos. » La discussion devenait délicate, puisqu'il fallait entrer de prime saut dans le paradis de Mahomet, et il m'en eût coûté de chagriner l'honnête mollah sur le nombre des cieux et sur les êtres qui les habitaient. Je hasardai cependant une autre question touchant ces mêmes figures. « Il me semble, dis-je au mollah, que la Sunna défend aux musulmans orthodoxes la représentation des hommes et des animaux en peinture et en sculpture, et que les Persans Chyâ se permettent seuls ces imitations. — C'est vrai, me dit-il; mais ces êtres ne sont ni des hommes ni des animaux, puisqu'ils habitent le septième ciel. » Il m'eût été difficile de suivre par interprète une logique aussi serrée. Je repris mon travail, le mollah m'ouvrit gracieusement la porte du tombeau, et me fit donner tous les moyens de mesurer l'édifice. Il me fut cependant impossible d'obtenir de lui une traduction des inscriptions; le gardien se retranchait toujours derrière la défense qui existe de traduire le *Coran*. Pour moi, je suis toujours resté dans la certitude que le pauvre mollah ne savait pas lire : car il m'est impossible de supposer qu'il existe un tombeau sur lequel le nom du défunt ne soit pas inscrit, surtout quand il recouvre les cendres d'une fille de sultan.

L'importance de la ville musulmane de Nigdé dans la période du XIVe au XVIe siècle prouve que la ville voisine de Tyane était complétement déchue à cette époque. Elle a cependant de belles eaux, et est située, comme Nigdé, dans une plaine cultivable. Je ne saurais me rendre compte de cette complète décadence, qu'en supposant qu'un tremblement de terre l'a renversée de fond en comble, et que la population effrayée l'a abandonnée tout à coup.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0110
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TYANE.

Malgré son titre de capitale d'un district considérable, Tyane ne fut dans l'antiquité qu'une place forte de second ordre, que relevait à peine le culte de Jupiter Asmabéen; aussi est-elle brièvement mentionnée par Strabon, qui rappelle en même temps un des grands ouvrages attribués à Sémiramis, la chaussée qui traversait la Cappadoce, et dont les restes apparaissent sans doute dans les marais de Kara-Sou. Depuis que la position de Tyane est bien déterminée, il est une foule de questions de géographie ancienne qui se trouvent résolues; il est hors de doute aujourd'hui que la ville de Dana, citée par Xénophon, est identique avec Tyane, qui se trouve, en effet, située à quatre jours de marche d'Iconium, et voisine des défilés du Taurus. Le nom de Dana lui vient, selon Arrien [1], du nom de Thoas, roi des Scythes, qui en fut le fondateur, et qui l'appela Thoana.

Déjà, dans son *Voyage en Asie*, le colonel Leake avait fixé la position de Tyane à trois milles sud de Nigdé, près du village de Ketch-Hissar. La carte du Père Cyrille, quoique dénuée de toute certitude sous le rapport des positions, m'a guidé d'une manière infaillible dans l'exploration de cette place, dont le territoire est occupé par deux petits villages, l'un du nom de Klissésar (sans doute le Ketch-Hissar du colonel Leake), indiquant un souvenir de métropole ecclésiastique [2], l'autre appelé Iphtyankas, situé au centre même des ruines, et dans lequel on retrouve tout le nom de Tyane. La ville occupe le versant nord d'une colline calcaire et une partie de la vallée attenante. On ne reconnaît que de faibles vestiges des murailles et de l'acropole; mais une imposante ligne d'arcades, bâties en grands blocs de pierre calcaire à bossages, se dessine sur l'azur du ciel et sur la verdure des peupliers plantés près d'un ruisseau : c'est l'aqueduc qui allait prendre à deux milles de là les eaux d'une source abondante, pour les porter à Tyane. Il reste encore environ cinquante arcades debout; et l'on suit sans interruption la ligne des canaux jusqu'à la source ancienne. Les arches voisines de la ville sont supportées par des pieds-droits qui ont de sept à huit mètres jusqu'à la hauteur de l'imposte. L'ouverture de l'arcade est de 3^{m} 50^{c}, et la largeur des piles 1^{m} 20^{c}. L'archivolte, dont l'épaisseur est de 0^{m} 60^{c}, ne porte pas de moulures, et est composée de neuf voussoirs. Une assise réglée, de 0^{m} 50^{c} d'épaisseur, supporte le conduit, dont la construction ne diffère en rien de celle des autres aqueducs connus. Les arches les plus élevées et les mieux conservées sont dans le voisinage immédiat de la ville; il y en a quelques-unes auxquelles on a adossé des maisons modernes. Le chaos qui existe aux alentours, les blocs de pierre appartenant à des édifices divers, les constructions de toutes les époques, accumulées et ruinées tour à tour, déroutent un peu les recherches de l'antiquaire pour retrouver la citerne ou le château d'eau qui servait de réservoir antique, et qui, à en juger par la

[1] Péripl. Eux., p. 6.

[2] En Turquie, tous les villages nommés Kilissé-Keui, Kilissé-Hissar, Utch-Kilissé, etc., ont pris ce nom d'une église monumentale.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0111
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

hauteur des arches, devait être situé dans la partie supérieure de la colline, afin que tous les quartiers de la ville pussent jouir également de la distribution de l'eau. Mais cette construction, cachée sans doute par des décombres, est aujourd'hui ignorée des habitants, et à côté de l'imposante ruine, coule aujourd'hui le ruisseau, qui serpente sous des buissons d'*agnus castus*, l'arbre dédié à Junon.

En suivant l'aqueduc dans la direction du nord-est, qui est celle de la prise d'eau, la hauteur des piles diminue rapidement, et bientôt le canal seul serpente sur le penchant des collines rocailleuses. On le perd de temps à autre; mais son parcours est si bien indiqué, qu'il serait possible d'en tracer la carte sans la moindre erreur. L'eau était fournie par une source, très-remarquable dans ces régions desséchées, qui sort du calcaire grossier, et forme un bassin de quarante ou cinquante mètres de longueur. Cette eau ne tarit jamais. On voit près du bassin quelques fragments taillés, qui peuvent avoir appartenu à un Nymphée, et aujourd'hui ils servent à former une digue pour exhausser le niveau des eaux.

Je n'ai pas visité les grottes sépulcrales, situées à quelque distance de cette source, sur la route de Bor. Tant de monuments de ce genre m'avaient passé sous les yeux, qu'il fallait un motif bien impérieux pour me décider à entreprendre une excursion dans ce but, et, d'après les renseignements que l'on me donna, elles ne doivent présenter aucune particularité qui n'ait été observée dans les autres grottes. J'ai cependant regretté de ne pas être en mesure de faire cette excursion, pour m'assurer si elles sont, en effet, taillées dans de la roche calcaire. Nul habitant ne fut en état de me le dire, et M. Hamilton, qui les visita plus tard, se tait à ce sujet. J'ai lieu de supposer que les grottes voisines de Tyane sont, comme toutes celles de Cappadoce, taillées dans le tuf volcanique, et je ne pense pas que jamais ce peuple ait dérogé à une méthode si antique. Réciproquement, dans les contrées où l'usage fut de consacrer les rochers calcaires à recevoir les sépultures, comme dans la province d'Amasie et dans la Lycie, toutes les roches d'une nature différente sont toujours restées sans emploi. Il est vrai que dans le Taurus et dans l'Olygassus, à côté du calcaire, on ne trouve que de la serpentine et des schistes d'un travail plus ou moins difficile.

Parmi les débris de monuments dont est couvert le sol de l'ancienne ville, on ne reconnaît aucun fragment de roches volcaniques; mais les variétés de calcaire y sont nombreuses. J'ai observé, 1° un marbre blanc cristallin et d'une qualité médiocre, dont les carrières sont situées au nord-est de la ville, selon la carte grecque; 2° un calcaire compacte, blanc, sans fossiles, extrait des environs de la ville; 3° une roche de la nature du travertin, qui a servi pour les fondations de la plupart des édifices. La carrière doit se trouver dans une des vallées qu'arrosent les ruisseaux dont la ville est, pour ainsi dire, entourée; peut-être dans la vallée de la rivière Basmadji, qui, réunie avec les eaux de la plaine, forme la petite rivière Kilidjé-Sou. La plupart des sources en Asie ont la vertu pétrifiante à un plus haut degré qu'en Europe; il n'est point d'aqueduc qui n'ait été mis hors d'usage par les dépôts énormes formés par les eaux. Quelques fûts de colonnes de brèche jaunâtre sont extraits du penchant septentrional du Taurus. J'ai trouvé dans les cimetières turcs, dans toute la route que j'ai suivie, en longeant la montagne, des blocs bruts de différents marbres colorés, parmi lesquels se fait remarquer une belle qualité de portor et d'autres marbres à fond noir. Le plus grand nombre des monuments de Tyane a été bâti en calcaire blanc. L'état de bouleversement dans lequel ils se trouvent ne me paraît pas dû uniquement au ravage des hommes; tous ces édifices construits sans ciment n'auraient pas pu résister à une secousse de tremblement de terre. Une seule colonne est aujourd'hui debout; elle est d'ordre dorique, de 7^{m} 15^{c}

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0112
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de hauteur, cannelée à la grecque, c'est-à-dire que les cannelures sont peu évidées, et séparées par des filets très-étroits. Le fût est composé de quatre blocs, et la colonne a une base; un soubassement continu supporte la colonnade, dont on retrouve de nombreux fragments dans les maisons voisines, qui empêchent de reconnaître la moindre partie du plan de l'édifice.

Il reste cependant chez les habitants une tradition qui attribue à ces pierres la vertu merveilleuse de guérir de la fièvre. Le malade vient le matin, accompagné d'un iman, qui récite quelques prières; après quoi le malade déchire une petite partie de son vêtement, et la cloue dans un des joints de la pierre : cela s'appelle clouer la fièvre. Les joints de la colonne sont criblés de clous plantés dans le même but. Quelle est l'origine de cette superstition, dont la stupidité aurait dû faire ouvrir les yeux aux plus incrédules? Tient-elle à une tradition sur cet édifice, ou n'est-elle qu'un vestige de cette confiance dans le merveilleux, qui valut à l'imposteur Apollonius l'admiration et le respect des habitants de Tyane? Je n'aurais pas parlé de cette extravagance, si elle ne se fût rapportée à un monument antique; du reste, mon cawas, Nazif, n'était pas de mon avis; il pensait que la seule chose raisonnable que j'eusse faite depuis mon départ était de lui avoir fait connaître ce lieu, où il se proposait bien de revenir, si jamais il était pris par la fièvre.

Les autres édifices ne présentent qu'un monceau de décombres; mais le peu de fragments sculptés que l'on rencontre prouve que l'ornementation des édifices était soumise à des règles sévères qui rappellent le style grec. En effet, nous apprenons par Philostrate que la population de Tyane était composée de Grecs. L'on sait peu de chose de l'histoire de cette ville; elle suivit le sort du reste de la Cappadoce.

Le temple de Jupiter, surnommé Amasbéen, du nom d'un petit lac qui en était proche, lui valut une certaine célébrité, comme centre d'un culte assez répandu. Mais ce fut sous le règne d'Hadrien qu'elle acquit le plus haut degré d'illustration, par la naissance de l'habile jongleur Apollonius, dont l'esprit pénétrant avait compris quel parti l'on peut tirer de cette passion du merveilleux, qui est toujours le côté saillant du caractère asiatique. Combien d'hommes dans ces contrées ont acquis un pouvoir non moins extraordinaire, et auxquels il n'a manqué qu'un historien comme Philostrate pour jouir d'une égale célébrité!

Lors des troubles suscités par les trente tyrans, Tyane tomba au pouvoir de la reine Zénobie. Reprise quelque temps après par Aurélien, elle fut mise au pillage, mais conserva néanmoins le titre de colonie romaine, et celui d'Eusébia du Taurus, dû, sans doute, au culte de Jupiter.

Les géographes modernes attachaient une grande importance à la détermination du site de Tyane, qui, se trouvant au point de jonction de plusieurs routes, aidait à fixer la position de plusieurs autres villes moins connues. On commentait principalement le texte de Strabon, qui la plaçait au pied du Taurus, tout en faisant remarquer que les villes de Castabala et de Cybistra, situées sur la route des Portes de Cilicie, étaient plus proches de la montagne. La distance de Tyane à Cybistra, ville encore mal connue, était de trois cents stades ou sept milles et demi. La carte de Peutinger donne de Mazaca à Tyane une distance beaucoup trop courte; aussi, jusqu'à l'année 1812 les géographes hésitèrent entre les villes de Kara-Hissar, Nigdé et d'autres points moins importants, lorsque la carte de Cappadoce leva toute incertitude. Cela prouve combien cette capitale déchut du rang qu'elle occupait dans la contrée, car il n'en est fait aucune mention dans toute la période des croisades et dans les guerres des émirs. Il est vrai que Nigdé, qui n'en

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0113
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

est pas éloignée, avait réuni un centre de population assez considérable. Tyane avait pourtant, dans la période byzantine, acquis en quelque sorte une importance plus grande que dans l'antiquité, puisqu'elle était devenue métropole ecclésiastique [1]. D'après l'*Itinéraire d'Antonin*, Archélaïs était éloignée de Tyane de soixante-quinze milles. Cette distance s'accorde bien avec celle de Kara-Hissar à Iphtyankas.

La position de Cibystra est indiquée par un voyageur allemand au village de Pasmaktchi, sur la route de Césarée au Kulec Bogaz (les Portes de Cilicie). Il en est souvent fait mention dans les *Lettres* de Cicéron. C'est à Cibystra qu'il avait établi son quartier général pour protéger la Cappadoce contre les Arméniens, qui se soulevaient en faveur des Parthes. Voulant en même temps être en mesure de défendre la Cilicie, en cas d'une attaque imprévue, il resta quinze jours à Cibystra, et s'avança vers le mont Amanus pour attaquer l'ennemi et purger la contrée des voleurs qui l'infestaient [2].

Aux environs de Tyane il existe deux petits lacs, dont l'un est saumâtre, et dont l'autre fournit de l'eau douce. Le premier est marqué sur la carte grecque sous le nom de Σάζαλαι, et distingué dans la légende par ces mots : Ἄποτος ἀσφαλτίτης. En effet, son bassin, qui n'a pas plus de vingt mètres de diamètre, est rempli d'une eau saumâtre, qui surgit du centre en bouillonnant comme un puits artésien, et rentre dans le sol par un conduit inaperçu; phénomène qui avait frappé les anciens, et que l'art moderne est parvenu à expliquer et à imiter. Quoique l'eau soit froide, ce bouillonnement perpétuel, ainsi que l'émission des globules gazeux, lui donnent l'apparence d'une eau chaude. Il est très-probable que ce lac était attenant au territoire du temple de Jupiter Amasbéen cité par Philostrate [3] et par Ammien Marcellin [4]. Près du temple de Jupiter Amasbéen, dit cet auteur, il y a un petit lac dont les eaux, quelque gonflées qu'elles soient, s'absorbent d'elles-mêmes, sans jamais passer les bords. Strabon, dans la description d'un lac qui a des propriétés identiquement semblables, ne mentionne pas la ville de Tyane, et dit que le Jupiter adoré dans le voisinage portait le surnom de Dacius.

La population de la Tyane moderne se compose presque entièrement de Turcs et de Turcomans, qui sont réunis depuis peu sous l'autorité d'un agha arabe, dont je demeurai l'hôte pendant quelques jours. Appelé depuis peu dans ce gouvernement, comme ennemi déclaré de Méhémet-Ali, il avait attiré à sa suite des montagnards du Taurus, que le gouvernement de la Porte voulait convertir en paysans stables; mais je doute qu'il y ait réussi. J'ai vu par la suite renouveler ces ordres impériaux qui prescrivaient aux nomades de bâtir des villages; comme s'il suffisait d'une parole d'un sultan. A l'ignorance extrême de toute idée d'économie politique, les conseillers de la Porte joignent celle, bien plus inexplicable, du caractère des peuples qu'ils sont appelés à gouverner. On a lieu de s'étonner que des gens issus des nomades de la suite de Togrul-Beg, qui ont mis quatre cents ans à s'habituer à demeurer dans des maisons, puissent s'imaginer que des tribus errantes, n'ayant pour toute fortune que des troupeaux, vont, sans secours aucun, renoncer à une vie qu'ils aiment, à une existence forcée, puisqu'il n'y a que la vie vagabonde qui leur permette de nourrir leur bétail.

Ces firmans se renouvellent à des périodes assez rapprochées, sans qu'il en résulte autre chose que des vexations pour les pauvres nomades. C'est toujours pour les pachas une bonne occasion de s'emparer de quelques centaines de paires de bêtes à cornes. Toutes ces misères des populations musulmanes restent ignorées dans les con-

[1] Grég. Naz., ep. 33, Orat. XX, p. 355.
[2] Ep. ad. Fam. XV, 2, 4; ad Att. V, 2.
[3] Vie d'Apollonius, liv. I, chap. VI.
[4] Liv. XXIII, chap. VI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0114
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

trées qu'elles habitent; personne n'élève la voix pour les défendre, et cet état est tellement passé en habitude, qu'il faut longtemps questionner un Turc pour en tirer quelques plaintes; il n'a pas l'idée d'un gouvernement qui ne serait occupé qu'à veiller aux intérêts de la population; quand je racontais à l'agha de Tyane ce qu'on entend par gouvernement, en Europe, il lui semblait que mon imagination faisait tous les frais du récit.

C'est dans cette zone que l'on commence à observer une certaine modification dans les races musulmanes. Plus on avance vers le sud, plus le sang arabe se trouve influer sur le caractère des races. Les chrétiens qui habitent les pentes du Taurus, quoique divisés en deux communions, l'arménienne et la grecque, sont tous de race arménienne. Le type des Grecs de l'Ionie et des provinces occidentales s'efface longtemps avant qu'on arrive dans ces districts. Il faut lire ces caractères sur les traits des habitants; car on ne saurait compter trouver chez aucun d'eux les moindres traces d'une généalogie. Le passé est, en effet, si triste pour ces pauvres gens, qu'ils trouvent une grande consolation à l'oublier, et à se forger pour l'avenir des espérances que l'état actuel de l'Europe éloigne pour bien longtemps.

Méhémet-Ali occupait alors (septembre 1834) toute la Cilicie et les versants méridionaux du Taurus. Les nomades de ces contrées avaient été incorporés dans l'armée régulière, et l'on commençait à fortifier d'une manière redoutable le passage du Taurus qui conduit de la Cilicie en Cappadoce.

C'est à ce lieu qu'aboutirent toutes les marches des croisés dans l'Asie Mineure. Avant eux, toutes les armées qui avaient combattu en Orient, l'expédition du jeune Cyrus, comme celle d'Alexandre, avaient franchi ces défilés, que les anciens ont appelés les Portes de la Cilicie. Toute armée maîtresse de ce passage domine en même temps les deux pays; aussi, toute la politique du vice-roi d'Égypte tendait-elle à s'en emparer, et déjà des reconnaissances étaient faites par des ingénieurs européens, pour y établir des fortifications sur les ruines de celles que les anciens avaient élevées dans ces parages.

Nous nous arrêtons sur les crêtes élevées du Taurus. Tout le pays situé au delà fait partie de la Cilicie.

La route de Tyane à Caraman, capitale actuelle de la province, est tracée au milieu de contrées incultes et arides. Toute l'industrie des habitants, qui y sont temporairement établis, consiste dans la récolte du nitrate de potasse, qui abonde dans les terrains. La ville d'Érégli est sur la lisière du pays cultivable; les nombreux ruisseaux qui l'arrosent changent tout à coup la face du paysage. S'il faut chercher à identifier cette petite place avec une station antique, il suffit de rappeler que les géographes sont assez d'accord pour la regarder comme occupant l'emplacement de Herculis Vicus, mentionné par Cedrenus; mais, aujourd'hui, il ne reste aucun vestige d'antiquité, et les monuments de l'école arabe sont dans un état complet de délabrement[1]. Les jardins qui entourent la ville ne s'étendent pas à plus d'un mille de ses murailles. Tant que l'irrigation peut alimenter la végétation, le sol paraît d'une fertilité extrême, et les habitants croient que la nature saline du terrain, loin de nuire à la production, lui est, au contraire, favorable.

Toutes les eaux qui entourent la ville se réunissent, ainsi que je l'ai dit, dans un petit lac, qui n'a pendant l'été qu'une médiocre étendue (on l'appelle Ak-Gheul): mais au printemps, quand la fonte des neiges vient apporter un nouveau tribut aux terres déjà saturées par les pluies d'automne, alors les eaux s'étendent indéfiniment sur

[1] Voyez ci-dessus, page 28.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0115
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ce désert uni, et engendrent des inondations qui n'ont pour limites que les collines de l'Elma-Dagh, au nord de Konyeh. Des voyageurs européens attestent que, certaines années, cette contrée présente l'aspect d'une mer, et que les villages se trouvent pendant quelque temps privés de toute communication entre eux. Les eaux, en se retirant, laissent à la surface du sol une efflorescence saline, qui blanchit sur terre comme une gelée blanche [1]. Ce phénomène est général dans toute l'Asie orientale, et plus on avance vers l'est, plus il est caractérisé.

Les communications entre Érégli et les villes du sud deviennent très-difficiles vers la fin de l'été, parce que les habitants des rares villages que l'on rencontre sur la route sont tous retirés dans les yaëlas du Taurus. Les ruisseaux sont taris, et le peu d'eau courante que l'on rencontre acquiert une saveur saumâtre et désagréable.

La limite qui sépare la préfecture de Tyane des provinces d'Isaurie et de Lycaonie ne saurait être déterminée géographiquement, car ces districts ont considérablement varié en étendue pendant la domination romaine. Sous l'empire byzantin, elles ont reçu de nouveaux accroissements, et plus tard, on en détacha une province, qui prit le nom particulier de la principale ville, appelée Homonada. Quelques tables géographiques prolongent jusqu'à la mer les possessions des Isauriens; mais il ne paraît pas qu'ils aient jamais franchi les steppes qui séparent Caraman de Tyane. Cette dernière ville est toujours restée annexée à la Cappadoce. Au sud d'Érégli, le pays est complétement nu jusqu'aux montagnes; il forme la frontière naturelle entre les deux provinces.

[1] Voyez Leake, Asia Minor et la carte.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0116
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XCIV.

TOMBEAU DE FATHMAH-KADOUN.

Tout en admettant que les peuples de race turque ont fait de nombreux emprunts aux artistes arméniens, on doit reconnaître qu'ils ont su imprimer à leurs ouvrages un cachet d'originalité qui permet de les classer parmi les productions de la grande famille musulmane, mais qui les distingue des ouvrages des Persans, des Arabes d'Égypte et de ceux qui ont habité l'Espagne; ce sont quatre types d'architecture différents, mais dont l'expression indique une pensée commune. On ne saurait donner pour motif la différence de climat, car la Perse, l'Asie Mineure et l'Espagne se trouvent sur une zone dont la température est assez uniforme, la différence de niveau suffisant pour balancer la différence des parallèles. Si les provinces sud de la Perse sont à la même latitude que le Caire, le plateau général étant à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, la température y est à peu près la même qu'en Espagne. L'architecture du Caire offre au coup d'œil de l'architecte une modification introduite par le climat et par la vue des monuments antiques qui ont certainement influencé les premiers artistes musulmans.

L'architecture orientale propre à l'Asie Mineure n'est pas encore assez connue pour qu'on puisse lui assigner un rang définitif dans les productions des artistes musulmans; mais tous les monuments que j'ai reproduits jusqu'à présent brillent par le mérite incontestable d'être parfaitement appropriés aux besoins qu'ils sont appelés à satisfaire.

Jusqu'ici nous avons trouvé l'ornementation employée avec réserve. Les sentences du Koran en fournirent les principaux frais. Plus nous nous rapprochons des temps modernes, plus la richesse de l'architecture tend à prendre de développement. Ici, comme partout, c'est le luxe d'ornement qui amène la décadence.

Le tombeau de Fathmah-Kadoun, fille du sultan Achmet (1620), morte à Nigdé en accomplissant son pèlerinage de la Mecque, est, à mon avis, le dernier terme du progrès de l'architecture seldjoukide, qui se perpétua dans ces contrées quelque temps après qu'elles eurent été soumises au joug des Turcs; mais plus tard la pauvreté et l'ignorance prennent la place de l'élégante richesse, et depuis le commencement du XVIIe siècle on ne trouve plus un seul monument qui ait quelque mérite au point de vue de l'art.

Il y a encore un grand nombre de questions à résoudre sur l'art arabe. Les architectes appartenaient-ils à la classe des oulémas ou étaient-ils de celle des artisans? Comment l'école arabe s'est-elle propagée dans des contrées si éloignées les unes des autres, en n'empruntant à l'ornementation chrétienne que ce qui pouvait s'assimiler à l'esprit arabe? Toutes ces questions ne pourront être résolues que par une étude attentive des monuments musulmans; mais par malheur les inscriptions offrent aux orientalistes de si grandes difficultés, qu'elles n'ont pu être jusqu'à présent d'aucun secours. Jamais les mollahs n'ont pu m'en traduire une seule en turc vulgaire, et ils ont toujours refusé de les copier, sous prétexte que leur loi religieuse le leur défendait. Aussi me suis-je contenté de transcrire sur les frises et panneaux des passages du Koran, sans m'astreindre à faire des copies d'inscriptions qu'on ne pouvait pas me lire dans le pays, et qui, quelque soin que j'y misse, auraient toujours présenté de graves difficultés à un orientaliste européen.

Le tombeau de Fathmah est bâti sur le plan de celui de Houen; il est octogone. Chaque angle est orné d'une colonnette engagée, et le monument est couronné par une pyramide octogone. Le tout est bâti en pierre de taille (calcaire grossier pisolitique?)

La distance d'une colonne à l'autre, d'axe en axe, est de 4^m^,710; la hauteur de la colonne de 4^m^,910, et celle du petit ordre est de 1^m^,960. Au milieu de chacune des faces du tombeau se trouve une fenêtre en ogive, décorée d'un chambranle; la porte qui est tournée vers l'ouest occupe la huitième face du monument. Le soubassement de l'édifice est semblable à celui du tombeau de Houen, mais a moins d'importance relativement à la totalité du monument; c'est une corniche en pendentif ne formant qu'une seule assise de moulures.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0117
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Les chapiteaux des colonnes supportent un second ordre de petites colonnes qui sont au nombre de seize; il s'en trouve donc huit en porte-à-faux, qui sont soutenues par des encorbellements à coques d'un genre original. Entre chacune des colonnettes du second étage sont placés des arcs en ogive, dont le centre est décoré d'un riche fleuron, mais qui ne sont là que comme ornement, car aucun de ces arcs n'est destiné à donner du jour dans l'intérieur. L'auteur aura pensé que s'il faisait monter jusqu'en haut les colonnes des angles, chacune des faces serait trop vide. L'ajustement, tel qu'il est, présente une grande richesse d'ornement, et la partie lisse s'harmonise bien avec les parties décorées.

La planche suivante donnant le détail en double d'une face du tombeau, permettra d'en saisir mieux tous les détails.

PLANCHE XCV.

DÉTAIL DU TOMBEAU DE FATHMAH-KADOUN.

Soubassement. — Le soubassement du tombeau se compose de trois membres de moulures; l'un posant à terre, l'autre en forme de doucine unie, et le troisième, formant corniche, est orné de coques en pendentif.

Le système de tracé de ces niches est le même que pour les ornements déjà décrits. On trace une étoile octogone formée de deux carrés qui se coupent : c'est le plan de la première moulure. Le prolongement des côtés de l'étoile engendre quatre pointes, qui sont la projection horizontale de chaque coque. La pente des coques est donnée en élévation par la saillie du premier membre de moulures sur le second.

Le troisième membre est formé par une petite console qui soutient la saillie des coques. L'inspection de la figure fera facilement comprendre le reste de l'ajustement du soubassement.

La Fenêtre. — Les fenêtres sont carrées, composées de trois blocs de marbre blanc et sans moulure. Une seconde architrave, composée de marbres de deux couleurs, surmonte la première; elle est composée de claveaux à moulures, qui sont un des caractères de l'architecture arabe et qui méritent de fixer l'attention.

Ces claveaux sont taillés suivant leur forme apparente, dans toute leur épaisseur; ils sont ajustés sur place, et l'architrave est montée tout d'une pièce. Ceci ne présente aucune difficulté; mais quand la porte est en ogive et d'une certaine dimension, la difficulté de construction augmente. Il n'y a pas de porte ou de fenêtre de mosquée dont les claveaux soient à joints unis. Cette difficulté, créée à plaisir, se manifeste surtout dans les constructions des mosquées de Constantinople. Il y a ordinairement dans la surface de l'intrados une moulure semblable à celle du panneau. Peut-être faudrait-il une épure pour bien faire comprendre cette disposition; mais j'espère que l'inspection des portes de quelques mosquées suffira. Cette seconde architrave est couronnée par une troisième, qui s'élève jusqu'à l'imposte de l'ogive, dont le vide est rempli par un fleuron arabe. Cette forme de fleur est extrêmement usitée dans l'ornementation musulmane : je pense que les artistes turcs ont voulu copier la feuille de l'*arum*, plante qui produit une belle fleur blanche et qui est commune en Asie.

L'encadrement de la fenêtre est formé par une corniche tracée suivant la méthode développée plus haut. J'ai déjà dit que c'était la base de l'ornementation arabe.

Dans le tympan au-dessus de la fenêtre sont deux figures d'oiseau à tête humaine et coiffées d'une couronne ou tiare; ils ont des griffes de vautour, et sur le dos un appendice qui n'est pas facile à interpréter. M. Garcin de Tassy pense que cet oiseau représente le Anca, animal fabuleux dont il est souvent fait mention dans les légendes musulmanes.

Les mollahs de Nigdé n'ont pu me donner aucun renseignement à ce sujet. L'inscription qui couronne la fenêtre a été copiée dans le Korán.

Les colonnettes sont de dessins variés; mais celui que je reproduis est le plus multiplié. Les chapiteaux se composent de palmettes imbriquées, qui sont souvent reproduites dans les monuments de cette époque.

Encorbellements. — Au-dessus de chaque fenêtre est un encorbellement soutenant les colonnettes du premier rang; il est formé par des pendentifs ornés de coques. Le plan de cette figure se compose de six carrés coupés par une transversale parallèle au plan de la face. Chacune des coques occupe en plan un des triangles rectangles qui forme la moitié d'un carré. La ligne parallèle à la face est représentée en élévation par la ligne qui divise le pendentif en deux parties.

L'encadrement des ogives du premier étage est formé par des ajustements de polygones que les Arabes sont très-habiles à varier. Je ferai observer que les filets de ces polygones sont un peu maigres, et que dans la nature ils ont plus d'épaisseur. L'assise qui se profile sur les colonnettes est en marbre blanc.

La corniche avec ses clefs pendantes est tracée selon la méthode générale. Je crois que la projection a donné les clefs pendantes un peu fortes. Comme chacune des formes est engendrée par des projections mathématiques, on n'est pas souvent le maître de modifier une moulure ; le système de cotes n'est ici d'aucune utilité ; ce sont les données géométriques qu'il s'agit de prendre convenablement, et l'on sait que dans une projection une différence d'un quart de millimètre peut faire naître une différence de quatre et cinq millimètres, ce qui est considérable pour les petites moulures. Du reste, quelque parfaite que soit l'exécution d'un monument arabe, il n'est pas rare d'y rencontrer des différences dans des moulures d'un même profil.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0118
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE XCVI.

PORTES DU TOMBEAU DE FATHMAH-KADOUN.

Si la tradition qui attribue ce tombeau à la fille du sultan Achmet n'est pas une croyance erronée, il faut reconnaître que l'art seldjoukide est resté en honneur jusqu'au commencement du XVIIe siècle; car, dans la décoration de cet édifice, il a peu de chose qui ne soit pas de style arabe.

On voit que l'auteur s'est trouvé embarrassé pour décorer le dessus de la porte. Ces trois tableaux superposés ne présentent pas des motifs très-heureux; mais tout l'entourage de moulures de la porte est d'un dessin irréprochable.

Le profil de toutes ces moulures est peu saillant. Le premier rang, orné de palmettes, se répète sur les huit faces du monument au droit de chaque colonne.

La seconde moulure qui correspond à ce que, dans l'architecture romaine, on appellerait la corniche de l'architrave, est composée de niches arabes; le méandre de la troisième face se trace par le moyen de l'octogone; on divise le côté de l'octogone en trois parties égales, et l'on joint chacun des points de division parallèlement à un des diamètres de l'octogone. La largeur des bandes n'est pas soumise à un tracé mathématique; elle est arbitraire.

Le plan de la niche qui couronne la porte est une étoile dodécagone dont le tracé s'opère comme celui des autres petites niches. On conçoit que la forme de ces projections est aussi multipliée que celle des polygones qui leur servent de base.

Les deux colonnes qui soutiennent la retombée de l'ogive de la porte sont couronnées de chapiteaux composés de deux rangs de palmes qui supportent des dosserets à niches. On ne trouve pas dans l'architecture romaine d'exemple de cette disposition; mais les Byzantins l'ont souvent employée pour racheter les hauteurs de leurs arcs plein cintre.

Le cintre de la porte est composé de neuf voussoirs de marbres différents et ajustés à redans. La surface de l'intrados présente le même dessin. Il est donc absolument impossible que cette porte ait été montée par pièces et que les claveaux aient été glissés comme on a coutume de le faire; il faut que le cintre ait été ajusté par terre en faisant entrer les claveaux les uns dans les autres, comme des tenons dans des mortaises, et que toute la pièce ait été montée en place. Dans un grand nombre de monuments en ruine, je me suis assuré que la baguette de chaque claveau pénètre dans toute l'épaisseur du cintre, et que ce n'est pas un simple ornement.

Les portes de mosquées et de médrécés dont j'ai fait mention plusieurs fois, sont construites dans le même style; c'est pour cette raison que je me suis abstenu de les reproduire, afin de ne pas trop multiplier les planches qui se répètent.

J'ai consacré une partie du voyage de Cappadoce à l'étude des monuments musulmans; c'est un simple spécimen qu'il eût été facile de compléter, mais que la limite dans laquelle je suis forcé de me restreindre, m'empêche d'étendre davantage.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0119
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0120

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LYCAONIE. — ISAURIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0121

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0122

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LYCAONIE.

Il faut croire que les aborigènes de ces contrées, qui obéirent pendant plusieurs siècles aux royaumes d'Assyrie et de Perse, ont été complétement envahis par les peuples de sang grec, qui venaient des îles ou du continent s'établir sur les côtes de l'Asie; car il ne reste aucune trace de leur nom primitif. Les premiers historiens les désignent sous la dénomination purement grecque qu'ils ont conservée, et la plus importante de leurs places, Iconium, portait déjà du temps de Xénophon ce nom, que l'on fait dériver d'une fable grecque. Il est certainement possible, avec de patientes recherches, de rattacher quelques lambeaux de l'histoire ou de la religion de cette contrée à la période phénicienne ou assyrienne; mais les Grecs et les Romains, qui n'avaient pas recours au symbolisme pour expliquer les traditions, se taisent sur les temps archaïques de ces provinces, et nous les laissent deviner comme le repaire inaccessible de tribus féroces et avides, qui ne connaissaient d'autre loi que le pillage. Les vastes espaces qui séparaient chaque bourg; les gorges du Taurus, qui offraient une retraite assurée en cas d'attaque, étaient des moyens de défense suffisants contre un pouvoir qui ne devenait actif que lorsque son autorité était mise en question.

Du temps de Strabon, la Lycaonie et l'Isaurie avaient été réunies sous un seul et même gouvernement. Ces deux provinces sont géographiquement constituées de la même manière. Bornées l'une et l'autre au sud par les montagnes du Taurus, elles se fondent au nord dans la Galatie et la Cappadoce par des plaines sans fin.

La première de ces deux provinces, limitrophe de la préfecture de Tyanitis à l'est, s'étend au nord jusqu'aux frontières de la Galatie, et enveloppe au sud l'Isaurie, dont le territoire propre a beaucoup moins d'étendue, mais qui paraît, du temps des empereurs grecs, avoir absorbé une grande partie des provinces voisines. Le *Synecdème* d'Hiéroclès offre, à ce point de vue, une singularité; c'est qu'il comprend la ville d'Isau-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0123
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ra dans la province de Lycaonie, et que la province d'Isaurie s'étend jusqu'à l'ancienne Selefké (Séleucie)[1].

La division de l'Asie en districts, nommés thèmes, par Constantin Porphyrogénète, est subordonnée aux mêmes limites. Séleucie est indiquée comme une ville d'Isaurie[2], tandis que la Lycaonie fait partie de l'*Anatolicum Thema*, lequel s'étend jusqu'à l'Isaurie exclusivement. Déjà, sous les premiers Césars, ces provinces avaient été réunies en un seul royaume. Il serait donc difficile d'accorder les différents historiens et géographes sur les limites que l'on doit assigner à l'une et à l'autre contrée. Je suivrai la marche que je me suis tracée précédemment, et la topographie sera mon principal guide pour rechercher les frontières réelles qui distinguent les différents bassins.

Le peuple lycaonien n'a pas laissé dans l'histoire une renommée qui pût être comparée à celle des Isaures. Son pays, dépouillé de végétation, et à peine ondulé par des montagnes de peu de hauteur, n'était pas propre à être transformé en État indépendant. La seule occupation possible des Lycaoniens était l'élève du bétail. Les auteurs anciens recherchent en vain l'origine du nom Lycaonie. Les uns pensent que ces peuples l'ont pris du fleuve Lycus; d'autres prétendent qu'ils l'ont reçu de l'Arcadien Lycaon, qui conduisit une colonie dans ces contrées[3]. Il suffit de constater que déjà, pour les anciens, le nom de Lycaonien, qui est purement grec, se perdait dans la nuit des temps, et qu'il n'existait pas pour eux la moindre tradition qui mentionnât un peuple aborigène ou sémitique, comme dans la Cappadoce. La première mention qui soit faite de la Lycaonie se trouve dans Xénophon[4]; mais rien n'est déterminé sur ses frontières, jusqu'au moment des guerres entre les Romains et les rois grecs.

[1] Ἐπαρχία Λυκαονίας ὑπὸ Κονσουλάριον πόλεις ιη'.

Ἰκόνιον, μητρόπολις.	Βαρατή.
Λύστρα.	Ὑδῆ.
Μυσθεία *.	Ἰσαυρόπολις.
Ἀμβλάδα.	Κόρνα.
Οὐάσαδα.	Σάβατρα.
Ὁμόναδα.	Πτέρνα.
Λίστρα.	Κάρνα.
Λάρανδα.	Γλαύαμα.
Δέρβαι.	Ῥίγνον.

Ἐπαρχία Ἰσαυρίας ὑπὸ ἡγεμόνα πόλεις κγ'.

Σελεύκεια.	Κλαυδιούπολις.
Καλεσδέρη.	Ἱεράπολις.
Ἀνεμούριον.	
Τιτιούπολις.	Δαλίσανδος.
Λάμος.	Γερμανικόπολις.
Ἀντιόχεια.	Εἰρηνόπολις.
Ἰουλοσεβαστή.	Φιλαδέλφια.
Κέστροι.	
Σελινοῦς.	Μωλησαρασός.
Ποτάτη.	Ζέσδη.
Διοκαισάρεια.	Νεάπολις.
Ὀλβή.	Λαυζαδαῖς.

[*] Cette ville, appelée aujourd'hui Mysthi, Μυσθί, se trouve sur la route de Nemcheher à Nigdé, et par conséquent a fait partie de la Cappadoce.

Dans la circonscription des métropoles, ces mêmes villes sont attribuées à la province de Lycaonie; elles sont rangées dans l'ordre suivant :

MÉTROPOLES DE LYCAONIE SUFFRAGANTES DU PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE.

Iconium.	Laranda.	Canna.	Isaura.
Lystra.	Barattha.	Berinopolis.	Hydmantus.
Onasade.	Derbé.	Illystrum.	Mysthium.
Amblada.	Hyda.	Perrhe.	Corna.
Hamonada.	Sabatra.	Avana.	Pappa.

[2] Θέμα τγ'. Σελευκείας Const. Porph. de Thematibus.

[3] Eustath. ad Dionys. Perieg., v. 857.

[4] Exped. Cyr. Min., 2.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0124
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La Lycaonie fut alors incorporée à la province nommée par les Romains Asie propre, et dont Éphèse fut la métropole. Le traité signé avec Antiochus, qui cédait au peuple romain toutes les provinces situées en deçà du Taurus, depuis ses versants occidentaux jusqu'au fleuve Halys[1], y comprenait la Lycaonie, qui fut ensuite cédée à Eumènes, par suite de la paix signée avec Prusias, roi de Bithynie. Il reçut, en outre, les deux Phrygies, la Mysie, la Lydie et la Myliade[2]. L'Asie en deçà du Taurus, ayant sa limite déterminée par les crêtes des monts, comprenait naturellement tout le versant septentrional, «*Complectitur Lydos, Cares, Lycaones*[3].» Dans ce cas, il est vrai, on ne fait pas mention de l'Isaurie, et Strabon ajoute à la confusion qui existe dans la détermination des deux territoires, quand il dit[4] : «On y voit aussi deux lacs; le plus grand est appelé «Coralis, et l'autre Trogitis : » l'un des deux a conservé son nom de Corali; l'autre est le lac de Sidi-Chéri; or, ils sont tous les deux au centre de l'Isaurie. Tous les géographes avaient soupçonné que la ville ou les villes d'Isaure (vetus et nova) étaient situées dans le voisinage de ces lacs[5]. La détermination de la ville d'Isaure par Hamilton est venue éclaircir tous les doutes, et les deux lacs dont je viens de parler se trouvent, en effet, très-voisins de cette ancienne ville. Les cartes des géographes modernes font de l'Isaurie propre une enclave de la Lycaonie. Cette dernière province touche à l'est à la Cappadoce; au nord et au nord-ouest, à la Galatie et à la Phrygie; elle ne se trouve limitrophe du Taurus que dans son extrémité orientale, où l'on place les villes de Derbe et Laranda, c'est-à-dire le district appelé aujourd'hui le Sanjak de Caraman. Elle a pour principale ville Iconium, place fort ancienne, mais de fondation grecque, et qui, dans l'antiquité, n'a jamais été qu'une forteresse de peu d'importance. Toutes les autres places mentionnées dans la Notice d'Hiéroclès ont à peine laissé des vestiges. Ce pays était, à la vérité, le plus dénué de ressources pour tout ce qui touchait au culte des arts et à l'érection des monuments. Les Cappadociens avaient trouvé dans les roches tendres de leurs montagnes un vaste champ à exploiter, et ils avaient imaginé d'établir leurs monuments dans la carrière elle-même. Les Lycaoniens n'avaient pas même cette ressource; les roches de leurs montagnes sont composées de calcaire d'une mauvaise qualité, qu'il est impossible de travailler. L'usage d'élever des constructions en terre et en briques fut certainement usité chez eux; mais il n'acquit une certaine importance, il ne s'éleva au rang d'un art véritable, qu'entre les mains des peuples musulmans, qui avaient étudié sur le sol même de la Perse et de la Babylonie, et qui transportèrent en Asie l'art oriental, tout autre avec ses coupoles élancées, ses riches couleurs et ses émaux merveilleux.

Les laines grossières mais abondantes des troupeaux étaient pour les Lycaoniens une source de revenu considérable, et composaient même une part notable des biens du roi Amyntas[6]; mais on ne dit pas que l'art de fabriquer des tissus de laine, des tapis et des étoffes, ait jamais prospéré parmi eux. Les témoignages de l'antiquité nous permettent de croire que chez eux la rapine et le brigandage n'étaient pas devenus une habitude générale, et, en cela, ils se distinguent encore de la petite peuplade, leur voisine, dont les exploits féroces tinrent en suspens toutes les forces des royaumes civilisés de l'antiquité; car depuis l'époque d'Alexandre jusqu'à la prise de Rome, nous voyons les

[1] Excedito urbibus, agris, vicis, castellis, cis Taurum montem usque ad Halyn amnem, et a valle Tauri usque ad juga, quà in Lycaoniam vergit.

[2] Tite-Live, ch. XXXIX. Adjecerunt in Asiâ, Phrygiam utramque, et Mysiam quam Prusias rex ademerat, et ei restituerunt et Lycaoniam et Myliada et Lydiam.

[3] Eustath. loc. cit., v. 620.

[4] XII, 568.

[5] D'Anville, Asie Mineure.

[6] Strabon, XII, 568.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0125
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Isauriens résister à toutes les tentatives faites pour les soumettre; renaître de leurs cendres, pour porter l'effroi dans tout le commerce d'Asie; ne souffrir, en un mot, aucune domination que celle des brigands qu'ils se donnaient pour chefs, et qu'ils assassinaient, pour peu que l'intérêt de leur vengeance ou de leur cupidité les portât à une trahison. Le tableau de ce petit peuple ne manque pas d'un certain intérêt dramatique; et quand on parcourt les contrées théâtre de sa résistance opiniâtre, on comprend que Rome même ait été embarrassée pour le soumettre. Cet état de choses du vieil Orient se montre encore à nos yeux dans le Kurdistan actuel; trois siècles de domination n'ont pu habituer ces nomades au gouvernement de la Porte. Quand un peuple montagnard est décidé à ne pas se soumettre à un pouvoir étranger, il faut à ce dernier des efforts surhumains pour arriver à un but qui serait facilement atteint en pays de plaines.

Les Lycaoniens et les Isaures se distinguent des Cappadociens, en ce qu'ils ne paraissent pas attacher aux idées religieuses la même importance que ces derniers, qui prouvent, par là, leur parenté avec les peuples de l'Asie orientale. Il est peu de villes importantes en Cappadoce qui n'aient à offrir au peuple la protection de quelque divinité plus ou moins célèbre. Chez les Lycaoniens et les Isaures, on ne voit rien que des châteaux; le pillage, la guerre, voilà la vie des uns; l'agriculture et la soumission aux maîtres qu'on leur donne, voilà le type des autres.

Abstraction faite des idées religieuses, le caractère pillard des peuples isauriens pourrait faire supposer qu'ils appartenaient à cette race leuco-syrienne qui avait envahi le nord de la Cilicie : on doit les regarder comme foncièrement nomades; ils n'avaient des châteaux forts que pour conserver le produit de leurs rapines. Ils étaient pasteurs comme les Arabes, et, comme eux, disposés à souvent changer de chefs, qui étaient choisis par voie d'élection. C'est encore ce qui se fait pour les *ac-sakals* ou cheiks des tribus turcomanes. Les Isaures ont aussi ces traits de ressemblance avec les Arabes, qu'ils ne craignent pas de s'adonner à la navigation; en cela ils diffèrent de tous les peuples, Perses, Mèdes et Assyriens, qui ont toujours montré pour la mer une aversion profonde; caractère encore saillant chez les Arméniens et Persans modernes. Alliés aux pirates ciliciens, les Isaures devinrent le fléau des mers; Rome, à l'apogée de sa puissance, est obligée de leur déclarer une guerre en règle, et leur défaite valut au général Publius Servilius un surnom qui le plaçait à côté des vainqueurs de Carthage et de Numance.

Strabon semble vouloir faire de l'Isaurie une partie de la province de Lycaonie; de son temps, en effet, c'était un parti convenu d'annuler, autant que possible, la province d'Isaurie. Pline répare cette omission géographique, et mentionne en détail toutes les villes et les châteaux de la contrée : *Ciliciæ Pamphyliam omnes junxere neglectâ gente Isauricâ*, etc[1]. Il cite les villes d'Isaure, Clibanum et Lalasis, reprochant aussi aux écrivains de son temps de passer sous silence la nation des Homonadiens, qui confinait à la nation isaurique, et qui avait pour capitale Homona, dans l'intérieur des terres.

Strabon[2] fait de l'Isaurie une annexe de la Lycaonie. « A la Lycaonie appartient encore l'Isaurique, située près du Taurus. »

Ces écrivains nous laissent ignorer l'origine du nom d'Isaurie, qui est évidemment de souche grecque. Les anciens ont souvent donné aux peuples un nom tiré de leurs habi-

[1] Pline, lib. V, chap. XXVII.

[2] Lib. XII, 568, Τῆς δὲ Λυκαονίας ἐστὶ καὶ ἡ Ἰσαυρικὴ πρὸς αὐτῷ τῷ Ταύρῳ

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0126
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tudes ou de leurs vertus principales, les Scénètes, les Héniochi; or, on connaît l'adresse des Isaures dans l'art de lancer des flèches. C'est un fait de ce genre qui rendit Probus maître de la place de Cremna. Le mot grec ἡ σαυρία ne peut-il être regardé comme la racine du nom Isaure? Nous ne donnons ceci que comme conjecture d'une étymologie qui ne serait pas sans analogues. Pline cite également une peuplade de Lycaonie, qu'il nomme Pelteni, de l'usage, sans doute, adopté par elle de porter un petit bouclier (pelta), contre l'habitude générale chez les peuples du sud de l'Asie, de porter des boucliers très-grands, ainsi que cela nous est attesté par les bas-reliefs. Une figure incrustée dans les murailles de Konieh, et qui m'a frappé par son caractère singulier, me paraît représenter un de ces Pelteni lycaoniens[1]. Il tenait en même temps le javelot isaurien. Zozime[2] dit que le peuple des Isaures demeure toujours dans les montagnes escarpées et inaccessibles du Taurus; mais Pline[3] étend leurs frontières jusqu'à la mer de Cilicie, dans le voisinage d'Anemurium.

Il ne nomme aucun port appartenant à l'Isaurie; c'est, sans doute, ce qui amena ces peuples pillards à faire alliance avec les Ciliciens.

Leur capitale, qui portait le nom d'Isaura, existait antérieurement à l'époque de l'invasion d'Alexandre[4]; et déjà ils se signalaient par des actes qui mettaient en évidence leur courage indomptable. La révolte des Pixidiens, réunis aux Isaures, souleva contre ces peuples une réaction terrible de la part des princes grecs. Perdiccas et le roi Philippe résolurent de détruire les deux principales villes. Isaura fut investie. Une défense acharnée repoussa l'armée grecque, après deux jours d'assauts inutiles. Mais la place ne recevant aucun secours du dehors, et les combattants voyant à chaque instant diminuer leurs forces et leur nombre, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. L'incendie ravagea tout, et les Grecs, en entrant dans les murs d'Isaure, ne trouvèrent qu'un monceau de cadavres et de cendres, sous lesquels ils allèrent chercher les trésors que les Isauriens avaient défendus jusqu'au dernier instant. La ville fut abandonnée; mais la nation ne fut point détruite.

Les longs soulèvements que suscita en Asie la lutte entre les Grecs et les Perses, permirent aux Isaures de se livrer à leur instinct. Leur alliance avec les Ciliciens augmenta leur puissance, qui s'accrut encore par la protection tacite que leur accorda Mithridate. Cependant, quand la puissance romaine se fut établie sur ces côtes; quand les navires d'Ostie, qui venaient commercer avec les ports d'Asie, se virent assaillis par des corsaires, que l'impunité rendait de jour en jour plus redoutables, il fallut entreprendre contre eux une expédition en règle. Servius, à la tête d'une flotte, eut peine à remporter les premiers avantages; mais il s'en vengea bientôt, en ruinant de fond en comble Phasilis et Olympus, deux grandes villes de la Lycie, et, franchissant le Taurus, il marcha contre la ville d'Isaura, qu'il prit après un siége difficile. Cette campagne avait duré trois ans, et le trophée le plus important qu'en rapporta le général romain fut la défaite du peuple isaurien : car la piraterie reparut bientôt, et ne fut complétement anéantie qu'après la campagne de Pompée.

Afin de soumettre ce pays à une autorité régulière, les Romains, qui venaient de constituer le royaume de Cappadoce, jetèrent les yeux sur Amyntas, qui avait été secrétaire de Déjotare. Il fut établi prince de Galatie par Marc Antoine. C'est, sans doute, cet Amyntas, fils de Gæsatodiartès, qui est mentionné dans l'inscription de la dédicace du

(1) Voyez pl. 113, soldat lycaonien.
(2) Zozime, liv. V, chap. XXV.
(3) Liv. V, chap. XXVII.
(4) Diodore de Sicile, liv. XVIII, chap. XXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0127
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

temple d'Ancyre. Marc Antoine annexa à cette principauté une portion de la Lycaonie et de l'Isaurie, et donna au chef le titre de dynaste, que portèrent les princes asiatiques tributaires. Bientôt après, Amyntas reçut le titre de roi [1], et, ayant passé du parti d'Antoine à celui de César, ce général, devenu dictateur, non-seulement confirma Amyntas dans les possessions qu'il avait reçues d'Antoine, mais encore lui donna une partie de la Cilicie Trachée. Cependant, il fallait prendre cette province qui, depuis longtemps, se trouvait dans un état d'anarchie épouvantable. Plusieurs villes de la côte avaient profité de l'industrie des pirates; Sidé était l'entrepôt principal des esclaves que l'on transportait à Délos, pour, de là, les envoyer en Italie. Les brigands de l'intérieur avaient repris leurs courses, et un certain Antipater, que l'on a appelé le Derbien, pour le distinguer du grand général d'Alexandre, avait pris une forteresse commandant les sommets du Taurus; il fallait le déposter. Amyntas l'attaqua, et le tua; par cette victoire, il se rendit maître des deux places de Derbé et de Laranda [2]. Les Romains lui avaient cédé les deux bourgs du nom d'Isaura. Il en détruisit un, et commença la construction d'une ville nouvelle du même nom. Ces travaux n'arrêtaient pas Amyntas dans ses projets de conquête. Sous prétexte de protéger les petits États limitrophes, Amyntas déclara la guerre aux Clites, nation cilicienne qui habitait le Taurus [3], ceux-là même qui, plus tard, se révoltèrent contre Archélaüs, lorsqu'il voulut les soumettre à un recensement comme les citoyens romains. Amyntas s'empara de Cremna, château fort situé dans les montagnes, à une journée de chemin d'Apamée Cibotos (Dinâre), et au nord de Lelyæ [4]; de là il battit les Homonadiens, tua leur roi, et ravagea tous leurs repaires; mais il périt lui-même, attiré dans une embuscade par la femme du roi des Homonadiens.

Telle fut la fin d'un État créé par la volonté du peuple romain, mais qui n'offrait aucune condition de durée. Formé par des provinces qui avaient des habitudes peu compatibles entre elles, mais plutôt hostiles, il était impossible de faire naître l'uniformité de principes et de mœurs, nécessaire dans une principauté qui n'a pas plus de soixante lieues dans sa plus grande dimension. Le royaume d'Amyntas se composait de la Galatie, d'une portion de la Pamphylie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de toute la Cilicie Trachée. La prise du château de Cremna fait honneur à ce prince : car, plus tard, nous voyons l'armée romaine, commandée par un empereur, arrêtée devant les murailles de cette place, et ne s'en rendre maîtresse que par une sorte de trahison.

Ce royaume avait duré onze ans; il avait commencé l'an de Rome 717. Auguste n'institua pas le fils d'Amyntas héritier de son père. La Cilicie fut donnée à Archélaüs, qui recommença une campagne contre les Clites. Ceux-ci, sous la conduite d'un chef du nom de Trasobar, se retirèrent dans les montagnes, et se constituèrent en bandes, qui attaquaient les marchands, les laboureurs et les matelots [5]. Le reste du pays d'Amyntas fut converti en province romaine. Sous Tibère, le gouvernement provincial était également imposé à la Pisidie. La Galatie était soumise à un même officier (ἡγεμών) romain, qui gouverna tout le pays appartenant autrefois au roi Amyntas [6]. Les villes de Pamphylie qui avaient appartenu à ce prince recouvrèrent leur liberté. Ce nouvel état de choses n'adoucit cependant pas le caractère indomptable des Isaures. Leur capitale, non terminée, n'était plus propre à les mettre à l'abri des atteintes des gouverneurs romains; mais les cavernes et les châteaux penchés sur les rochers leur offraient encore quelques retraites sûres; aussi n'étaient-ils soumis aux Romains que de nom.

(1) Appien, Civil., lib. V, 75.
(2) Strabon, XII, 569.
(3) Tacit., Annal., liv. VI, chap. LI.
(4) Ce lieu n'est pas encore déterminé.
(5) Tacit., Annal., liv. XII, chap. LXV.
(6) Strabon, ibid.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0128
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Sous le règne de Gallien, Trébellien, isaure de nation, s'empara de l'autorité suprême, et se fit décerner le titre d'empereur; attaqué par les généraux de Gallien, il se retira dans les montagnes, et sut s'y maintenir pendant quelque temps. Cerné par les troupes romaines, il fut pris et tué; mais les Isaures n'en continuèrent pas moins leurs courses. Ils sortaient de leurs repaires, allaient piller les villes sans défense, attaquaient les caravanes, et rentraient chargés de butin. Rien ne pouvait mettre un terme à leurs pirateries, et dès que le gouvernement proconsulaire se trouvait ébranlé par un changement de règne ou par quelque sédition, on les voyait reparaître plus hardis que jamais.

L'empereur Probus ayant pacifié l'Occident, marchait contre les Perses; il se trouva arrêté dans son passage du Taurus par quelques partis des Isaures. L'empereur ne voulant pas laisser sur ses derrières une peuplade hostile, résolut de l'anéantir. La ville de Cremna, qui avait été assiégée et prise par Ariarathe, avait été depuis longtemps remise en bon état de défense. Elle était en ce moment commandée par un chef isaurien du nom de Lydius, qui s'y était renfermé avec une armée résolue. Le lieutenant de l'empereur songea d'abord à investir la place. Les Isaures s'étaient ménagé des correspondances avec le dehors, et pendant longtemps le siége ne fit aucun progrès. Les provisions entraient dans la place par une issue secrète. Lorsque cette ressource eut été retirée aux assiégés, la défense devint de plus en plus difficile; mais les moyens féroces qu'employait Lydius lui permettaient de compter encore sur un secours du dehors. Lorsque la détresse augmenta, les femmes, les vieillards et toutes les bouches inutiles furent impitoyablement livrés aux Romains, ou précipités du haut des rochers qui entouraient Cremna, le dessein de Lydius étant de s'ensevelir sous les ruines de la place. Mais un archer habile, qui avait été cruellement traité par le chef barbare, parvint à gagner le camp des Romains. Instruit des mouvements de Lydius, qui venait observer les ennemis par une fenêtre du rempart, l'archer l'attendit avec patience, et le tua d'un coup de flèche.

Les barbares, sans chef, ne soutinrent pas longtemps le siége. Malgré les avis que leur avait donnés Lydius en mourant, ils se rendirent aux Romains[1]. La place ne fut point démolie, et les vainqueurs y établirent une garnison. Par les ordres de l'empereur, les Isaures qui habitaient la montagne furent traqués et dispersés; mais on ne parvint pas à les anéantir; et, sous Constantin, ils exerçaient encore leurs déprédations[2]. Enfin, nous retrouvons le nom des Isaures mêlé aux derniers jours de Rome. La porte Asinaria confiée à leur garde fut ouverte aux soldats d'Attila, qui se précipitèrent dans la ville, et commencèrent le pillage. Ceci porte à croire que les Romains n'eurent d'autre moyen de pacifier le pays que d'incorporer les Isaures dans les troupes de l'empire.

L'étendue de l'Isaurie varia singulièrement pendant toute la période ancienne; mais on ne saurait reconnaître comme appartenant à cette province les vingt-quatre villes citées par Hiéroclès, et qui faisaient partie de la Cilicie. Les villes appartenant à l'Isaurie propre sont au nombre de six, et non pas de vingt-quatre : Isaura, la capitale, qu'il faut peut-être compter comme deux villes, l'une ancienne, l'autre plus moderne; Cremna, la place forte du Taurus; Lélya et Sagalassus, qui sont aussi dans les montagnes, sur les frontières de la Pisidie, et Lystra; enfin, Derbé, Laranda, Séleucie, Celendera, et toutes les autres villes maritimes citées par Hiéroclès appartiennent à la Cilicie.

La circonscription indiquée par Ammien-Marcellin est à peu près la même que celle de Hiéroclès. L'Isaurie, dit-il, est remarquable par la richesse de sa végétation. Elle est

[1] Vopiscus, c. VII.

[2] Ammien Marcellin, XIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0129
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

traversée par le fleuve Calycadnus, et indépendamment de plusieurs autres villes, elle en a deux qui sont très-remarquables : Séleucie, fondée par le roi Séleucus, et Claudiopolis. L'empereur Claude y établit une colonie. Ses rébellions fréquentes ont attiré sur l'Isaurie de justes vengeances; de sorte que cette province ne peut montrer que des vestiges, assez nombreux, il est vrai, de son ancienne splendeur [1].

Justinien fit commander la province par un préteur, qui avait également autorité sur la Pisidie.

Le costume habituel des Isaures était une chlamyde bordée de rouge. Nous ne connaissons aucun bas-relief qui nous retrace le caractère physique de cette peuplade. On voit, par la multitude d'inscriptions relatives au gouvernement proconsulaire, que les circonscriptions variaient presque à chaque élection. Banduri cite comme ayant été trouvée à Smyrne une inscription qui range sous la juridiction du même préfet toutes les provinces qui ont appartenu à l'Asie centrale. Je la rapporte pour qu'on puisse la comparer à d'autres que je donnerai sur le même sujet.

ΠΟΥΠΛΙΟΣΑΝΘΥΠΑΤΟΣΑΡΧΩΝΙΩ
ΝΙΑΣΦΡΥΓΙΑΣΑΙΟΛΙΔΟΣΜΗΟΝΙΑΣ
ΛΥΔΙΑΣΕΛΛΗΣΠΟΝΤΟΥΜΥΣΙΑΣΒΙ
ΘΥΝΙΑΣΤΑΡΣΙΑΣΓΑΛΑΤΙΑΣΜΑ
ΡΥΑΝΔΥΝΩΝΠΟΝΤΟΥΠΑΦΛΑΓΟ
ΝΙΑΣΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑΣΜΙΚΡΑΣΚΑΙ
ΜΕΓΑΛΗΣΙΣΑΥΡΙΑΣΤΕΚΑΙΛΥΚΑΟ
ΝΙΑΣΚΑΙΜΕΧΡΙΤΩΝΟΡΙΩΝΤΟΥ
ΤΑΥΡΟΥΚΑΙΤΗΣΜΙΚΡΑΣΑΡΜΕΝΙΑΣ

Πούπλιος, ἀνθύπατος, ἄρχων Ἰωνίας, Φρυγίας, Αἰόλιδος, Μηονίας, Λυδίας, Ἑλλησπόντου, Μυσίας, Βιθυνίας, Ταρσίας, Γαλατίας, Μαρυανδύνων, Πόντου, Παφλαγονίας, Καππαδοκίας μικρᾶς καὶ μεγάλης, Ἰσαυρίας τε καὶ Λυκαονίας, καὶ μεχρὶ τῶν ὁρίων τοῦ Ταύρου καὶ τῆς μικρᾶς Ἀρμενίας.

Publius, proconsul, préfet de l'Ionie, de la Phrygie, de l'Æolide, de la Méonie, de la Lydie, de l'Hellespont, de la Mysie, de la Bithynie, de la province de Tarse, de la Galatie, des Maryandyniens, du Pont, de la Paphlagonie, de la petite et de la grande Cappadoce, de l'Isaurie et de la Lycaonie, et des pays jusqu'aux confins du Taurus et de la petite Arménie.

La frontière naturelle de la Lycaonie est indiquée par la première chaîne de montagnes calcaires que l'on rencontre à l'est de la route, entre Éregli et Caraman. Strabon en a exagéré la hauteur, par l'expression ὄρει πάντων ὑψηλοτάτῳ [2]; elles dépassent rarement quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la plaine. Mais ce sont des lieux particulièrement froids, à cause de leur hauteur absolue, qui atteint plus de dix-huit cents mètres au-dessus de la mer. La montagne appelée Kara-Dagh, et qui n'est pas nommée dans les auteurs anciens, surpasse seule cette hauteur; mais c'est un volcan isolé. Les renseignements obtenus par les voyageurs modernes sur la Lycaonie étaient très-limités au moment où j'entrai dans cette contrée. M. le comte de Laborde avait visité Konieh, le Kara-Dagh, et avait franchi le Taurus par la vallée de Calycadnus; mais ses documents n'étaient pas encore publiés. Le colonel Leake avait fait la même route. Son voyage dans cette partie de l'Asie avait eu pour résultat de déterminer à Mout, petite ville de Caramanie, l'emplacement d'une grande ville antique, qui fit certainement partie

[1] Ad Notitiam imp. Orient., p. 176.

[2] Strabon, XII, 538.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0130
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de l'Isaurie byzantine, mais qui appartenait au territoire de la Cilicie Trachée, puisqu'elle est au delà du Taurus.

On regardait généralement les ruines byzantines qui existaient dans le Kara-Dagh comme celles de l'ancienne Derbé; toutes les autres villes de l'Isaurie et de la Lycaonie étaient indéterminées, et il reste encore d'amples découvertes à faire dans cette contrée et dans la Pisidie, qui en est limitrophe.

Le petit nombre de monuments d'architecture que je rencontrais, la monotonie de ces éternelles grottes de Cappadoce, avaient lassé ma patience, et je sentais de jour en jour mes forces s'épuiser; j'entreprenais donc cette exploration de l'Isaurie dans des conditions peu favorables. Le manque d'eau était général dans cette saison, et j'étais obligé de faire de longs et pénibles détours pour rencontrer des puits ou des citernes. Au lieu de me diriger directement au sud-ouest vers Caraman, j'appuyai au sud, pour gagner un village situé dans les montagnes, et qui porte le nom de Divley. Il est distant de six heures de marche d'Eregli; Caraman est à seize heures en ligne droite.

Les terrains volcaniques ont complétement disparu depuis Méléhubi; nous sommes depuis ce temps sur le terrain tertiaire, calcaire grossier et mollasse. La route entre Eregli et Divley passe au milieu de rochers de même formation; mais, un peu avant d'arriver au village, les fossiles deviennent extrêmement abondants. La gryphée virgule forme la presque totalité de la roche. Ce vaste banc de fossiles, remarquable en cela que les calcaires précédents n'en contiennent presque point, a plusieurs milles d'étendue. En descendant dans le vallon de Divley, je remarque un gisement de nummulites, qui n'est pas moins abondant que celui des gryphées. Parmi ces coquilles, qui sont toutes d'une dimension remarquable et d'une belle conservation, j'ai observé des fragments aplatis d'une autre coquille que j'aurais peine à déterminer, mais qui m'ont paru avoir appartenu à l'espèce *placuna*. Je ne saurais déterminer la limite de ce gisement de fossiles; il paraît s'étendre fort au loin vers le nord; sa largeur est, comme je l'ai dit, de quatre ou cinq milles.

La vallée est arrosée par un ruisseau considérable pour la contrée : car dans le milieu de l'été il coulait à pleins bords. D'après la disposition topographique du pays, le bassin de ce cours d'eau étant très-limité, je suis porté à croire qu'il reçoit la majeure partie de ses eaux du lac de Ac-Gheul, dont l'écoulement souterrain se fait jour au delà de la colline calcaire qui encaisse la masse d'eau. Je n'ai pas remonté assez haut dans la vallée pour m'assurer de ce fait; mais cette disparition momentanée d'une rivière se présente dans plusieurs endroits de l'Asie Mineure, et notamment au fleuve Catarrhactès, aujourd'hui Donden, qui sort du lac d'Egdir.

Le ruisseau qui coule dans la vallée de Divley est extrêmement encaissé, et, de chaque côté, on peut étudier les différents étages de terrain tout calcaire qui la composent.

Les couches plongent à l'est, suivant une inclinaison de trente-trois centimètres. La direction de la vallée est nord-sud. Le calcaire grossier[1] ne repose pas directement sur le calcaire à nummulites; il en est séparé par un banc de mollasse qui se détruit à l'air, et forme des cavernes entre les deux bancs de roche. Il y en a quelques-unes qui sont assez étendues pour servir de magasins.

La ville d'Eregli est située au dehors de la limite méridionale de la préfecture de Tyanitis. Ce district appartenait aux Homonadiens, qui habitaient les sommets du Taurus et

[1] Calcaire à cérites.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0131
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les cavernes dont nous voyons sans doute des restes. « Ὤκουν ἐν ταῖς ὑπερκειμέναις ὀφρύσιν ἢ σπηλαίοις [1]. »

Ce passage confirme l'opinion que j'ai souvent émise dans le cours de la description de la Cappadoce, à savoir, que les nombreuses excavations qu'on observe dans cette contrée n'ont pas toutes servi de tombeaux ou d'églises, mais qu'il y en avait un grand nombre destinées aux habitations.

La vallée sauvage de Divley est un lieu plein de charmes pour les habitants de ces steppes; aussi, on y remarque des traces anciennes d'habitations, quelques murailles d'un château et une église byzantine encore bien conservée, avec des peintures, que les habitants ont mutilées à plaisir. Les grottes n'ont aucun caractère d'antiquité; elles paraissent plutôt un accident de la nature qu'un travail des hommes. Les ouvrages de la haute antiquité et de la période grecque manquent absolument; on n'a donc aucune preuve certaine qui permette d'assurer à cette place une origine très-ancienne; mais elle fut importante sous l'empire byzantin. Sa position au centre d'une vallée qui va jusqu'au Taurus, en fait un poste utile pour arrêter les incursions des montagnards.

Nonobstant l'opinion qui place les ruines de Derbé dans la montagne nommée Kara-Dagh, quatre lieues au nord de Caraman, je suis disposé à regarder le site de Divley comme identique avec celui de la forteresse d'Antipater. Il est une considération pressentie par les traducteurs de Strabon, qui n'a pas échappé à M. Hamilton [2], et qui me semble convaincante. Certains que Derbé n'était pas un port de mer, ils ont proposé de changer le mot λιμὴν en celui de λίμνη. Δέρβη, φρούριον Ἰσαυρίας καὶ λίμνη, « Derbé, forteresse et lac d'Isaurie.» Le lac de Ac-Gheul, dont les géographes modernes n'avaient pas connaissance, vient fortifier la correction proposée : car il faut chercher les ruines de Derbé dans le voisinage d'un lac.

M. Hamilton n'avait pas visité le village de Divley, et, sur le seul rapport des habitants, il avait soupçonné que ce pouvait être le site de l'ancienne Derbé. Si la conformité de nom n'est pas une preuve irrécusable pour faire prévaloir une pareille hypothèse, on doit avouer qu'elle ne doit pas être mise complétement de côté; et quand, près d'un village qui a conservé presque sans altération le nom de Derbé, on trouve le lac indiqué par le géographe grec, les présomptions deviennent très-fortes en faveur de l'hypothèse avancée.

Il ne faut pas oublier que le B chez les Grecs se prononçait comme notre V. Les Grecs Byzantins disaient donc *Dervé*, et même *Dervi* avec l'H grec. Étienne de Byzance lui donne aussi le nom de Delbin et Devibia, dont les Turcs auraient fait le nom moderne.

« A côté de l'Isaurie, et tout près des frontières de la Cappadoce, est Derbé. » Cette position convient infiniment mieux que celle de Kara-Dagh, qui est au centre même de la Lycaonie. Antipater possédait en même temps Laranda, que la tradition place à Caraman. Ce pays était donc à couvert par deux places qui défendaient sérieusement le passage du Taurus, tandis qu'une forteresse dans le Kara-Dagh n'offrait aucune ressource au point de vue stratégique, pour aucun parti. Le passage de Strabon, commenté avec la connaissance actuelle des lieux, ne laisse que peu de doute sur la position de cette place. Cette opinion, du reste, n'est pas nouvelle. Leunclavius [3] prétend qu'elle était située dans un lieu nommé Dervase. On sait que les Turcs ont l'habitude d'ajouter l'affixe *se, si, sou,* comme désignatif; c'est l'ancien nom, corrompu depuis des siècles dans la bouche des Turcomans.

[1] Strabon, XII, 569.
[2] Asia Minor, I, 313.
[3] Dict. de la Martinière, au mot Derbé.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0132
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Les apôtres saint Paul et saint Barnabé se retirèrent à Derbé, après avoir été chassés d'Iconium, l'an de Jésus-Christ 41. Cette ville fut le siége d'un évêché, dont la métropole était Iconium [1].

Après l'invasion musulmane, elle partage avec Tyane l'oubli profond dans lequel cette métropole était tombée; la population grecque se disperse, et est transportée par les Musulmans dans un autre district; c'était un des moyens de soumission les plus employés, et un de ceux qui remplissaient le mieux leur but : car il ne tendait à rien moins qu'à l'anéantissement de la population.

La route de Divley à Caraman est marécageuse pendant la majeure partie de l'année, parce que les eaux versées par les pentes septentrionales du Taurus ne trouvent qu'un écoulement difficile au milieu des plaines sans pente bien accusée; quelques villages déserts se distinguent au loin dans la campagne. Il y en a qui sont bâtis en pierre, et qui paraissent avoir profité des ruines d'une station ancienne située dans le voisinage; les autres sont bâtis de terre détrempée, comme toutes les constructions champêtres de la Cappadoce.

Caraman, ville peuplée par trois ou quatre mille âmes, se trouve au point de réunion des eaux de toute la plaine. Il y a un étang au centre de la ville, qui, dans les chaleurs, développe des miasmes délétères dont les habitants ont fort à souffrir. Les maisons de Caraman sont toutes entourées de jardins, et s'étendent sur un vaste espace; c'est un correctif au mauvais air du pays.

Cette ville fut longtemps regardée comme la capitale de la province, qui prit le nom de Caramanie, et que les géographes européens ont étendue au delà des versants du Taurus jusqu'à la côte. Cette dénomination n'est pas reconnue par les habitants. Le pays qui porte le nom de Karaman-Illi ne dépasse pas les limites de l'ancienne Lycaonie. Cette ville, selon la tradition acceptée des géographes, occupe l'emplacement de l'ancienne Laranda; mais il n'existe pas un seul débris de monument qui permette d'asseoir cette hypothèse sur une donnée plus certaine que des considérations géographiques. Toutes les ruines de Caraman appartiennent à des monuments de l'ère seldjoukide, élevés par Karaman-Oglou, fondateur de la dynastie des Karaman, qui gouverna la contrée après la chute des sultans d'Iconium. On y remarque une mosquée et un médrécé du style dont j'ai déjà donné un spécimen. Les ornements géométriques et les corniches en encorbellement n'offrent pas moins de variété que dans les autres villes.

Les géographes se sont guidés sur les itinéraires anciens pour déterminer la position de Laranda; et celle de Caraman satisfait à peu près aux conditions principales du problème. Le manque absolu de débris antiques n'a pas lieu d'étonner dans une ville qui fut longtemps florissante et peuplée sous la domination ottomane. Les anciens monuments auront été employés pour la construction des nouveaux. L'antique Laranda avait éprouvé le même sort que la capitale de l'Isaurie; elle s'était trouvée en butte à la vengeance de Philippe et de Perdiccas, à cause du meurtre commis par les Larandiens sur la personne de Balacris, gouverneur. Laranda fut emportée dès les premières attaques; tous les hommes adultes furent passés au fil de l'épée; le reste de la population dispersé, et la ville ruinée de fond en comble [2]. Dans aucun cas il ne faudrait y chercher les moindres débris de monuments de la première époque. Mais elle fut rebâtie, et est souvent citée par les auteurs anciens jusqu'à l'époque byzantine.

Sa position de ville frontière la fit classer par les géographes anciens successivement

[1] Charles de Saint-Paul, Géographie sacrée, in-fol. — [2] Diod. de Sicile, liv. XVIII, chap. XXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0133
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans la Cappadoce, la Lycaonie et la Pisidie. D'après l'*Itinéraire d'Antonin,* Laranda devait se trouver sur la route de Césarée à Anazarba, à dix-huit mille pas de Cocusum. Cette position n'est pas admissible pour Laranda de Lycaonie; la place d'Anazarba existe encore tout entière avec ses murailles, son château et son nom; Cocusum est le village de Genk-Sunn, dans le Taurus; il faudrait donc rejeter la position de Laranda plus de vingt lieues à l'est[1].

La route d'Anazarba à Césarée est une des mieux connues de la Cappadoce. Nous l'avons parcourue dans presque toute son étendue. Il faut chercher la position de Laranda que mentionne l'*Itinéraire,* dans un des nombreux châteaux que l'on rencontre sur les plateaux du Taurus, et qui ne sont connus des Turcs que sous les noms de Eski kalé (vieux châteaux), Eski kalma, vieille ruine.

Les voyageurs qui m'avaient précédé en Asie avaient donné, à mon avis, trop d'importance aux ruines qui entourent le pied de la montagne de Kara-Dagh, pour que je négligeasse d'en faire une reconnaissance. Le Kara-Dagh est une montagne volcanique, entourée de cônes de trachytes, soulevés selon un plan circulaire, comme ceux qui entourent le pic de Kara-Hissar; elle s'élève isolée au milieu de la plaine de Cappadoce, et est aperçue de tous les points de l'horizon. Un grand nombre d'églises, selon quelques voyageurs, signalent l'existence d'une ville considérable. Je me rendis à ces ruines, quittant la route directe de Konieh, et le premier examen que j'en fis me convainquit qu'une simple description, quand elle n'est pas accompagnée d'un dessin fidèle, quelque exacte qu'elle soit, laisse toujours dans l'esprit une assez grande latitude pour qu'on puisse toujours l'embellir singulièrement.

Les ruines de *Bin-Bir-Kilicé,* les mille et une églises, appartiennent à une époque indéterminée, mais qui est certainement voisine de la décadence de la puissance chrétienne dans ces contrées. Je suis tenté de regarder ce groupe de chapelles non pas comme ayant appartenu à une ville, mais comme la ruine d'un de ces monastères qui ont été si multipliés dans les temps byzantins. La disposition générale des bâtiments, eu égard à la montagne, me rappelle tout à fait les couvents du mont Athos avec leurs nombreux oratoires.

Les églises du Kara-Dagh sont bâties avec une très-grande simplicité en pierres trachytiques, tirées de la montagne même; on ne trouve dans l'intérieur aucune trace de décoration ni de peinture. La plupart des chapelles sont bâties en pierres sèches; ce qui n'a pas peu contribué à leur ruine prématurée. Un cimetière voisin des chapelles me paraît avoir été uniquement destiné aux citoyens qui habitaient ce vaste couvent. Cette opinion ne saurait être défendue s'il n'existait encore un établissement religieux exactement semblable. L'église qui me semble devoir être regardée comme la cathédrale, est bâtie dans la partie sud; elle est entourée d'une muraille flanquée de tours comme la mosquée de Césarée. La toiture et la coupole sont maintenant tombées dans l'intérieur; il est difficile d'en reconnaître la primitive ordonnance. Il en est de même d'une

[1] ITER A CÆSAREA ANAZARBO.

Cæsarea.			
Arasuxa (sultan Khan).....	XXIV.	Laranda.....	XVIII.
Codurabala.....	XXIV.	Badimo (Hadjinn).....	XVIII.
Comana Capp. (Chert-Kalé-Si).....	XXIV.	Prætorio	XXII.
Siricis.....	XXIV.	Flaviada (Sis).....	XXII.
Cocuso (Genk-Sunn).....	XXIV.	Anazarbo.....	XVII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0134
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

autre grande église bâtie sur le plan de celle d'Hiérapolis, c'est-à-dire, une nef couverte en berceau, avec des chapelles voûtées de chaque côté. Plusieurs chapelles circulaires ou octogones, que nous appelons généralement baptistères, sont encore plus ou moins bien conservées, mais sans aucune décoration architecturale. En effet, la dureté excessive de la pierre trachytique (qui est souvent confondue avec le porphyre) s'opposait à ce que les architectes pensassent à faire rien au delà de ce qui est indispensable. Du moment que j'ai considéré les ruines de Divley comme celles de la ville de Derbé, j'ai donné les raisons qui me font rejeter l'opinion du colonel Leake. Je regrette que M. le comte de Laborde, qui a visité ces ruines en 1827, n'ait pas encore fait connaître la sienne. Il y a près de Caraman une petite ville appelée Kilistra, que les voyageurs regardent comme la même qu'une des deux villes du même nom de l'ancienne Lycaonie. Hiéroclès ne les distingue que par une légère nuance d'orthographe entre les deux noms. La Notice des métropoles les nomme Lystra et Illystrum. Lystra se trouvait sur la route directe de la Cilicie à Iconium; et lorsque saint Paul[1] eut débarqué dans l'Asie Mineure, il s'arrêta à Lystra, où il prêcha dans la synagogue, et y guérit un homme boiteux depuis sa naissance.

Les textes sont trop incomplets pour qu'on puisse appuyer une opinion sur autre chose que des conjectures. J'avoue que j'ai vainement cherché dans ces ruines les traces d'une ville, et que j'y ai plutôt vu les ruines d'un couvent.

La carte de Cyrille, sans confirmer mon hypothèse, ne se hasarde pas à nommer la ville qu'on suppose avoir existé au pied de l'Alah-Dagh.

Cette montagne est représentée couverte d'arbres et de petites croix, et on lit au-dessous : Καρὰ Δὰγ ὅπου χιλίαι καὶ μία ἐκκλησίαι καὶ ἐρείπια πόλεως μεγάλης καὶ ἀργυροκοπεῖον. Le nom de Maden-Cheher que les habitants donnent à cet endroit, est motivé par les mines d'argent qu'on y exploitait dans le courant du siècle dernier.

Le petit village turc du nom de Kilystra, voisin de Caraman, est porté sur la carte grecque, avec cette légende : Κίλυστρα, ἢ Λύστρα, ὅπου ἰάσατο ὁ Παῦλος τὸν χωλόν. Ce qui prouve que l'évêque de Cappadoce regardait ce village comme identique avec la ville où saint Paul a prêché.

Il ne reste que de bien faibles vestiges de la ville byzantine; quelques fûts de colonnes et des pans de mur à demi écroulés se font remarquer au milieu des cabanes de terre qui servent de refuge aux pauvres habitants contre les intempéries et les pluies diluviennes qui inondent la contrée pendant l'automne. La contrée qui sépare Kilystra de Konieh forme un plateau sans ondulation, dont la pente générale incline vers le nord. La majeure partie des eaux des versants secondaires du Taurus, ainsi que celles de la petite chaîne de Laodicée qui appartient au Karadja-Dagh, se réunissent en un bassin sans issue qui occupe tous les environs de Konieh; de sorte qu'après la saison des pluies, et au moment de la fonte des neiges, les eaux couvrent une superficie immense de terrain. L'absorption et l'évaporation sont les seuls agents de desséchement du pays. Si ces inondations temporaires offrent quelques avantages pour l'agriculture, elles sont extrêmement pernicieuses pour la population. Aussi, dans tous ces districts, les villages sont-ils très-écartés les uns des autres. On en aperçoit un grand nombre sur la route qui sont complétement déserts et ruinés. Le colonel Leake, qui parcourait ce pays pendant l'hiver, a été témoin d'une inondation, dont il a tracé les limites sur sa carte. Au moment de mon séjour en Asie, la sécheresse était grande, et le petit

[1] Actes des Apôtres, Chap. XIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0135
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

lac voisin de Konieh, qui est tracé sur toutes les cartes, était complétement à sec.

Un village moderne, qui porte le nom de Cassaba (c'est-à-dire lieu entouré de murs), est distant de Kilystra de trois heures de marche; il faut ensuite franchir une distance de neuf heures de marche sans rencontrer une source, pour arriver au bourg de Tchoumra, qui n'est alimenté que par des puits. J'ai franchi à moitié route un pont appelé *Percherubé Kouprou sou* (le Pont du Mercredi), jeté sur un ruisseau tari qui vient du village de Basara, situé au sud dans la montagne, et qui en conserve le nom, Basara sou. A gauche, la vue est bornée par les contre-forts inférieurs du Taurus, qui portent le nom de Ala-Dagh (les Montagnes Blanches); elles font partie du système calcaire du Taurus. Tous les terrains volcaniques suivent une ligne parallèle à la chaîne, et, partant de l'Argée, passent par le centre de la Cappadoce, atteignent la Phrygie Brûlée, et se rattachent, par les volcans de Koula, au mont Sipylus, qui est entièrement volcanisé, et même aux montagnes de Phocée, qui tiennent au même système. Si l'on examine la situation des villes qui ont le plus souffert des tremblements de terre, on reconnaîtra qu'elles sont situées sur cette zone centrale. C'est au milieu de ces plaines qu'habitaient les Lycaoniens, habiles tireurs d'arc :

Ἴδριες ἐν πολέμοισι Λυκάονες ἀγκυλότοξοι [1].

Plusieurs petites places de la Lycaonie citées par les géographes sont restées ensevelies sous leurs ruines, dont l'emplacement n'est pas encore reconnu. Barathra, dont le nom indique une situation au milieu des précipices, était un des évêchés de la province.

Paralaïs, Pertorum, sont aujourd'hui inconnus. La capitale de la province, Iconium, est la seule ville qui ait acquis de l'importance depuis la chute de l'empire byzantin; toutes les autres sont réduites à l'état de village, quand leurs ruines n'ont pas tout à fait disparu.

J'ai suivi la route directe de Cassaba à Konieh sans rencontrer aucun lieu qui méritât d'être signalé, longeant les montagnes à une distance de deux à trois milles. M. Hamilton, voyageant dans une saison un peu plus avancée, se trouva obligé de quitter cette route, pour entrer dans la montagne [2]. Je lui avais fait connaître à Smyrne l'ensemble des opérations que j'avais faites pendant mon voyage, le succès ou la déception qui avait suivi mes tentatives de découvertes, et j'avais appelé son attention sur les lieux qui étaient encore pour moi ou douteux ou incomplétement observés. Au nombre des sujets qui me paraissaient mériter un examen plus détaillé que je n'avais pu le faire, je lui citai la ville d'Isaura, dont je croyais avoir retrouvé la position au bord du lac de Bey-Cheri, adoptant l'opinion de d'Anville et de Mannert [3]. Persuadé, d'après Ammien-Marcellin [4], qu'il ne restait que de faibles vestiges de la ville d'Isaura, j'avais été peu surpris de ne trouver, sur la presqu'île que forme le lac en cet endroit, aucun débris d'antiquités.

Je me félicite d'avoir appelé sur ce sujet l'attention du savant voyageur anglais, puisque, en voulant juger par lui-même de l'identité des lieux, il a été conduit à retrouver la véritable place d'Isaura; découverte d'une grande importance au point de vue de la

[1] Dionys. Perieget., v. 857.

[2] Asia Minor, tom. II, p. 325.

[3] Mannert, *Geographie der Griechen und Römer. Klein Asien, Isauria,* page 188. D'après Ptolémée, la position de l'ancienne ville était à l'ouest d'Iconium, à peu près à 8 milles géographiques. La table de Peutinger fait mention d'Isaura, mais le copiste a négligé d'indiquer les lieux situés entre cette ville et Iconium. La carte de d'Anville fait connaître la véritable position d'Isaura; elle est située près du lac Trogitis, et le géographe marque l'emplacement de l'ancienne Isaura, à un mille de la nouvelle, au bord d'un autre lac qu'on appelle Bey-Chéri.

[4] Amm.-Marcell., XIV, 8.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0136
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

géographie ancienne, et d'un intérêt majeur pour l'histoire et l'archéologie; car cette ville d'Isaura que l'on croyait rasée jusqu'à ses fondements, offre encore des monuments remarquables, décrits avec un scrupuleux détail par M. Hamilton, et qui n'attendent plus que le crayon d'un architecte archéologue pour offrir aux artistes un complément d'études aussi précieux qu'inattendu.

Après avoir quitté la route pour entrer dans la montagne, M. Hamilton arriva à Elmasan, petit village dans une campagne aride; là il apprend que près des villages de Olon-Bounar (la Grande Source) et Hadjilar (les Pèlerins), se trouvent des ruines importantes qui couvrent le sommet d'une colline rocheuse. Il franchit une distance de vingt-quatre milles à travers un pays très-accidenté, coupé par un labyrinthe inextricable de vallées, tantôt sauvages et arides, tantôt couvertes d'une verdure pittoresque; il fait halte au village de Hadjilar, voisin des ruines que l'on appelle Zeughi-Bar. Guidé par un paysan, le voyageur pénètre dans l'enceinte fortifiée qui couronne la montagne, et ne peut cacher sa surprise en lisant une inscription qui lui apprend que ce site est celui d'Isaure [1].

La ville est située sur une colline qui s'étend dans la direction du nord-nord-ouest au sud-sud-est, ayant au nord la plaine de Konieh, au sud le Taurus, à l'est les montagnes de Kara-Dagh et d'Ala-Dagh, et à l'ouest celles qui encaissent le lac de Siditagnes Cheri. Une nécropole, couverte de sépultures de genres variés, précède l'entrée de la ville au sud-sud-est. Les tombeaux du genre *bómos* sont élevés sur quelques marches taillées dans le roc vif. On remarque des hexèdres destinés aux repas funèbres, genre de monuments assez répandus en Lycie. Les pierres qui ont appartenu à ces tombeaux, détruits pour la plupart, sont ornées de griffes de lion, de médaillons et de fleurs. D'autres ruines, situées en dehors de la ville, entourent une magnifique source, dont les eaux limpides font le tour de la ville, et coulent vers le village; elle a reçu le nom de Bal-Bounar (la Source de miel). Quelques-uns des tombeaux et des autres constructions sont situés sur la pente d'un coteau qui se rattache, par un col plus élevé, vers le sud-sud-est, au massif sur lequel la ville est bâtie. La nécropole s'étend aussi de ce côté, et l'on distingue plusieurs sarcophages dans leur position primitive, mais les couvercles sont jetés brisés à côté. La croix sculptée sur quelques-uns de ces tombeaux atteste que, sous l'empire byzantin, cette ville était encore peuplée. Un Aëtius, évêque d'Isauropolis assistait au concile de Chalcédoine, et Illuaire, autre évêque de ce même siége, se rendit au concile de Constantinople.

On peut suivre la ligne des murailles dans tout le pourtour de la ville, excepté le long des collines abruptes qui s'élèvent au nord-ouest et au nord. L'appareil de ces murs indique une époque voisine de l'art grec, et est exécuté avec un soin remarquable. Les tours, qui sont toutes octogones et hexagones, rappellent, au contraire, les constructions des temps byzantins; mais il paraît qu'elles sont de la même date que les murailles; celles-ci, bâties en grands blocs de marbre, sont composées d'assises alternativement hautes et basses, avec des parpaings posés en boutisse. Du côté du sud-ouest, où la pente est moins rapide, les tours sont très-multipliées. La porte principale du côté du sud est défendue par deux tours, bâties dans le même style que le rempart. L'arcade formant la porte est supportée sur des pieds-droits en marbre. On a sculpté des boucliers sur l'imposte près de la tour à gauche de l'entrée.

[1] « This surprised me much as I had been told by M. Texier, that he had ascertained that Bey-Sheher was the modern representative of that city. »

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0137

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

De là on peut suivre plusieurs pentes, qui s'étendent dans différentes directions; celle de droite conduit aux carrières et à l'acropole. En se dirigeant à gauche, à cent mètres de la porte, on aperçoit le soubassement d'un temple bâti dans le même style que les autres édifices, et élevé sur une éminence de rochers dont l'étendue est de quarante-trois mètres sur vingt-six. L'entrée est indiquée par deux pieds-droits d'un monolithe, dont l'architrave, qui mesure trois mètres quatre-vingt-onze centimètres, est couchée à quelque distance. On reconnaît là une de ces terrasses sacrées, comme celles d'Aïzani ou de Perga, qui supportaient le principal temple de la ville.

Une rue bordée d'un portique de colonnes conduisait de la porte principale à l'Agora, située vers le centre de la ville; tout le terrain voisin est couvert de débris de toute espèce de maisons et d'édifices. On y distingue les débris d'un canal qui paraît avoir communiqué au *caldarium* d'un bain. Une inscription indique la construction d'un portique avec des boutiques et une partie voûtée. Cette disposition, dont on pourrait retrouver les principaux traits en faisant dégager le terrain, était particulière aux villes d'Asie. Le beau Forum d'Aspendus peut être considéré comme le type de ces constructions monumentales. Les *ergasteria* des agora grecques répondent aux *taberna* des forums romains; on les comptait par centaines dans les places publiques. Rien ne peut mieux donner l'idée de ces établissements destinés au commerce de détail, que les boutiques des bazars d'Orient, dont les plans sont exactement les mêmes que ceux des ergasteria.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΥΠΕΡΤΗϹ[ΑΙΩ]ΝΙΟΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟϹΚΑΙϹ[ΑΡΟϹ]
ΜΑΥΡΗΛΙΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥϹΕΒΑϹΤΟΥΑΡΜΕΝ[ΙΑΚΟΥ]
ΜΗΔΙΚΟΥΓΑΡΘΙΚΟΥ[ΕΥ]ΤΥΧΙΑϹΤΕΚΑΙΝΕ[
ΚΑΙΑΙΩΝΙΟΥΔΙΑΜΟΗΝϹΚΑΙΤΟΥϹΥΜΠΑΝΤΟ[Ϲ]
ΑΥΤΟΥΟΙΚΟΥΚΑΙΙΕΡΑ[Ϲ]ϹΥΝΚΛΗΤΟΥΚΑΙΔΗΜΟΥ[ΡΩ]
ΜΑΙΩΝΤΗΚΥΡΙΑΠΑΤΡΙΔΙΜΜΑΡΙΟϹΜΜΑΡΙΟΥ
ΠΙΟΥΥΙΟϹΦΛΑΟΥΙΑΝΟϹΠΙΟϹΑΡΧΙΕΡΑϹΑΜΕ
ΝΟϹΤΗΝϹΤΟΑΝΚΕΙΟΝΩΝΕΙΚΟϹΙΠΕΝΤΕ
ΚΑΙΤΑΕΝΑΥΤΗΕΡΓΑϹΤΗΡΙΑΠΕΝΤΕϹΥΝΤΩ
ΨΑΛΙΔΩΜΑΤΙΕΚΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑϹΚΑΤΑϹΚΕΥΑϹΕΝΕΚ
ΤΩΝΙΔΙΩΝϹΥΝΑΡΧΙΕΡΑϹΑΜΕΝΗϹΑΥΤΩΚΑΙΑΥΡΗ
[ΛΙ]ΑϹΑΘΗΝΑΙΔΟϹΤΗϹΓΥΝΑΙΚΟϹ

Ἀγαθῇ Τύχῃ.

Ὑπὲρ τῆς αἰωνίου Αὐτοκράτορος Καίσαρος Μάρκου Αὐρηλίου Ἀντωνείνου, Σεβαστοῦ, Ἀρμενιακοῦ, Μηδικοῦ, Παρθικοῦ [εὐ]τυχίας τε καὶ νείκης καὶ αἰωνίου διαμονῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αὐτοῦ οἴκου καὶ ἱερᾶς συνκλήτου καὶ δήμου Ῥωμαίων, τῇ κυρίᾳ πατρίδι· Μάρκος Μάριος, Μάρκου Μαρίου Πίου υἱὸς, Φλαουιανὸς Πιὸς, ἀρχιερευσάμενος, τὴν στοὰν κιόνων εἴκοσι πέντε, καὶ τὰ ἐν αὐτῇ ἐργαστήρια πέντε, σὺν τῷ ψαλιδώματι, ἐκ φιλοτιμίας κατεσκεύασεν ἐκ τῶν ἰδίων, συναρχιερασαμένης αὐτῷ καὶ Αὐρηλίας Ἀθηναΐδος, τῆς γυναικός.

A LA BONNE FORTUNE.

Au bonheur perpétuel et inaltérable de l'empereur César Marc Aurèle Antonin Auguste, Arménique, Médique, Parthique; à la durée éternelle de toute sa maison et du sacré sénat du peuple romain, ainsi qu'à sa patrie originaire :

Marcus Marius, Flavianus Pius, fils de Marcus Marius Pius, ayant exercé la charge de grand prêtre, et sa femme Aurélia Athénaïs ayant accompli les fonctions de grande prêtresse, ont fait, par munificence, élever de leurs propres deniers le portique de vingt-cinq colonnes, et les cinq boutiques qu'il contient, avec la partie voûtée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0138
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Il est probable que cette inscription a été tracée du vivant de l'empereur Marc-Aurèle; car les dédicaces faites après la mort des empereurs leur donnent l'épithète de Théos, qui n'est pas ici; d'où je conclus que l'arc de triomphe voisin qui est dédié ΘΕΟΙ ΑΔΡΙΑΝΟΙ a été élevé après la mort de ce prince.

Un grand monument s'élève non loin du forum. Quelques pierres détachées de la corniche n'empêchent pas de juger de son ordonnance primitive, et de lire encore une inscription précieuse, en ce qu'elle détermine d'une manière incontestable le nom de cette ville, qui, comme tant d'autres places importantes de l'Asie Mineure, a été le but des investigations de presque tous les voyageurs d'Orient, qui, pour la plupart, nous ont laissé leur opinion sur le véritable emplacement de la capitale de l'Isaurie.

Le texte de Strabon n'est pas assez clair pour fixer les incertitudes; il nous apprend qu'Amyntas fit construire une nouvelle ville d'Isaura; mais, selon l'opinion des meilleurs commentateurs, il fait observer à dessein que l'Isaurique renfermait deux bourgs du même nom, appelés l'un et l'autre Isaura; l'un surnommé Paléa et l'autre Évercès.

Mais aujourd'hui il n'y a plus aucun doute sur l'existence de la ville d'Amyntas, et l'on doit reconnaître que Strabon n'a pas été exact en désignant cette place sous le nom de κώμη, bourg : car elle a toute l'importance d'une ville.

L'arc de triomphe élevé par les habitants en l'honneur de l'empereur Hadrien est bâti en marbre rouge et jaune, et du même style que les murailles. La hauteur générale de l'édifice est de sept mètres deux cent quatre-vingt-seize millimètres, sa largeur de cinq mètres sept cent vingt-sept millimètres, et son épaisseur de trois mètres six cent quarante-huit millimètres. On a bâti, dans les temps chrétiens, une porte carrée dans l'intérieur de l'arc, ce qui en a beaucoup diminué l'ouverture. Il reste sur l'attique quelques traces des statues qui le couronnaient, et M. Hamilton a remarqué, non loin de l'édifice, une sphère de marbre rompue et à demi enterrée, qu'il regarde comme un emblème du monde. Le voyageur ne nous dit point si l'arc d'Hadrien était orné de pilastres et de colonnes, et de quel ordre d'architecture il était décoré. Il est bien probable que ce monument est de style corinthien, celui qui est employé à profusion dans les monuments romains de l'Asie.

L'inscription suivante est tracée sur l'architrave :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΚΑΡΙΘΕΩΙΑΔΡΙΑΝΩΙΣΕΒΑΣΤΩΙ
ΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΥΙΩΙΘΕΟΥΝΕΡΟΥΑΥΙΩΝΩΙ
ΙΣΑΥΡΕΩΝΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι θεῷ Ἁδριανῷ Σεβαστῷ Θεοῦ Τραιανοῦ υἱῷ, θεοῦ Νερούα υἱωνῷ Ἰσαυρέων ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος.

A l'empereur César le divin Hadrien Auguste, fils du divin Trajan, petit-fils du divin Nerva :
Le sénat et le peuple des Isauriens.

La décadence se fait déjà sentir dans la forme des lettres de cette inscription. Le sigma a perdu sa forme capitale, et imite l'écriture onciale des copistes. L'epsilon prend aussi la forme ronde, plus généralement appliquée aux manuscrits, et qui fut toujours rejetée des inscriptions monumentales à la belle époque de l'art grec.

Cependant la forme capitale n'était pas complétement perdue : car M. Hamilton a

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0139
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

recueilli une seconde inscription de même date, dans laquelle on retrouve la forme pure des lettres grecques :

ΥΠΕΡΤΗΣΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΤΡΑΙΑΝΟΥ
ΑΔΡΙΑΝΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥΣΩ
ΤΗΡΙΑΣΚΑΙΑΙΩΝΙΟΥΔΙΑΜΟΝΗΣΜΕ
ΤΑΤΟΥΣΥΝΠΑΝΤΟΣΑΥΤΟΥΟΙΚΟΥ

Ὑπερ τῆς Αὐτοκράτορος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ Καίσαρος Σεβαστοῦ σωτηρίας καὶ αἰωνίου διαμονῆς μετὰ τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου.

A l'empereur Trajan Hadrien César Auguste pour le salut et la durée éternelle de sa maison.

Ces inscriptions, qui mentionnent des vœux formés pour la prospérité de la maison impériale, sont très-fréquentes depuis l'époque d'Hadrien jusqu'aux derniers Antonins. Le mot latin *Domus Augustorum* est passé dans le grec, et on lit quelquefois ΔΟΜΩΙ ΣΕΒΑΣΤΩΝ.

L'inscription suivante, dont le caractère et l'orthographe indiquent une décadence avancée, est intéressante, en ce qu'elle contient le mot λαός, déjà employé dans le sens chrétien (1), et la formule ἐνθάδε κεῖται, qui est encore usitée sur les tombes modernes.

ΜΑΡΙCΑΡΧΙ
ΔΙΑΚΩΝΚΑ
ΛΩCΕΞΥΠΗ
ΡΕΤΗCΑCΤΩ
ΛΑΩΕΝΘΑ
ΔΕΚΕΙΤΕ

Μάρις ἀρχιδιάκων (2) καλῶς ἐξυπηρετήσας τῷ λαῷ, ἐνθάδε Κεῖται.

Maris, archidiacre, s'étant bien acquitté de ses devoirs envers le peuple, repose ici.

Du côté du nord, le rocher sur lequel la ville est assise offre à peine un sentier praticable. Aussi la ligne de circonvallation est-elle interrompue entre chaque tour; elles ne sont reliées que par des pierres levées, qui ne servent qu'à marquer le pourtour de la ville. Une tour plus haute que les autres paraît avoir servi, comme dans un grand nombre de villes antiques, à renfermer la cohorte des gardes, *cohortes vigilum*, commandée par un centenier, d'où lui venait le nom de Tour du Centenier, Πύργος Κεντηναρίου. Du haut de cet édifice, la vue s'étend sur toute la contrée voisine, et domine la plaine de Konieh, dont on aperçoit les minarets dans le lointain.

Partout où la muraille a été construite, elle subsiste encore en entier, bâtie avec un soin particulier, et offrant partout le même appareil; ce qui porte M. Hamilton à conclure que tout cet important ouvrage a été exécuté d'un seul jet. La beauté des matériaux étonne après tant de siècles, et ces ruines ont encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, un aspect de fraîcheur extraordinaire.

M. Hamilton m'avait fait part de sa découverte au moment de son arrivée en France, en 1837. Mon projet était, dans un nouveau voyage, de compléter par des plans topographiques la connaissance de cette ville célèbre; c'est un champ ouvert à d'autres explorateurs. Pourquoi faut-il que tant d'années se passent avant que ce pays ne soit bien connu en Europe?

La nécropole d'Isaura s'étend dans le vallon tout autour de la ville; on y distingue

(1) D'où on a fait *laïque*, par opposition avec le mot *clergé*. (2) C'est une forme vulgaire, au lieu de ἀρχιδιάκονος.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0140
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des sépultures de différentes formes, des sarcophages isolés et quelques grottes taillées dans le rocher; mais ce genre de monuments devient de plus en plus rare à mesure qu'on pénètre dans l'ouest de la province.

Les limites occidentales de l'Isaurie sont formées par une chaîne de montagnes de calcaire grossier qui se dirige du nord au sud, et qui va se rattacher au Taurus, dont elle forme comme le contre-fort. Cette chaîne sépare le bassin du lac d'Egdir, lequel communique avec la mer par le fleuve Catarrhactès (Douden), au bassin commun des deux lacs de Bey-Cheri et Sidi-Cheri, noms de deux petites villes seldjoukides : la première fondée ou renouvelée par le sultan Ala-Eddyn [1]; la seconde, par un émir dont elle a conservé le nom [2]. Le lac de Sidi-Cheri est principalement alimenté par les eaux du lac supérieur, et sa rivière d'écoulement se dirige non pas vers la mer, mais du côté du nord, dans la plaine même de Konieh. Ce système de bassins reliés par des cours d'eau est un des traits particuliers de l'hydrographie de cette province, qui, par cette raison, est sujette à des inondations considérables ou à des sécheresses désastreuses : car on cite des époques où le lac de Sidi-Cheri a été complétement desséché.

Le lac de Bey-Cheri, plus étendu, a dans son grand diamètre une longueur de six heures de marche ou dix-huit milles géographiques, et, placé dans le voisinage d'un pays accidenté, il est parsemé d'îles aujourd'hui couvertes de végétation, et inabordables a cause des roseaux qui les entourent.

La résidence du mutzellim est située sur la petite rivière qui s'échappe du lac; mais la ville même, celle qui fut longtemps regardée comme l'ancienne Isaure, est placée sur une petite presqu'île dans une situation très-pittoresque. Un tombeau musulman, à toiture conique, quelques minarets ruinés et un médrécé sont les seuls monuments que l'on y observe. Chez les anciens, le lac recevait son nom de celui de la ville de Caralis, nom qui est arrivé jusqu'à nous presque sans altération; il est donc avéré pour les géographes qu'il faut l'identifier avec le Caralitis Palus [3]. Cette ville de Kereli est aujourd'hui presque déserte; on y trouve seulement quelques fragments de colonnes. Un monument de style archaïque, qui paraît avoir été dans l'origine destiné à décorer une fontaine, est encore debout au pied d'un rocher d'où sortent des sources abondantes. Cet endroit s'appelle Efflatoum. Diverses figures sont sculptées dans des compartiments, et le tout est surmonté d'un couronnement qui n'est pas éloigné du style égyptien. Ce monument avait été vu par un voyageur français en 1833. Il m'en avait dit quelques mots, mais avait toujours refusé de me faire connaître le lieu où il se trouvait. M. Hamilton en donne la description, et en détermine parfaitement la place. Il est difficile d'entrer dans plus de détails sur cet édifice, tant que des dessins exacts ne seront pas rapportés en Europe.

[1] Hammer, Histoire Ottomane, tome I.

[2] Le mot *Cheher*, *Cheheri*, signifie Ville.

[3] Strabon, XII, 569.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0141

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

KONIEH.

Le versant des plateaux qui s'appuient sur le contre-fort septentrional des montagnes de l'Isaurie, est dirigé vers la grande plaine de Konieh, dont la disposition en bassin sans issue n'offre aucun écoulement aux eaux hivernales. En reprenant la route de Cassaba, et se dirigeant vers Ismil, on traverse plusieurs ruisseaux dont le plus considérable porte, comme je l'ai dit, le nom de Perchembeh-Sou. La plupart de ces petits torrents sont à sec pendant l'été; mais, à l'époque de la fonte des neiges, ils roulent un volume d'eau considérable qui se réunit au fond de la plaine, et forme un lac que tous les voyageurs désignent sous le nom de lac de Konieh, mais dont l'étendue, selon eux, varie, depuis une lagune de peu d'importance, jusqu'à un lac de plusieurs lieues carrées de surface.

C'est qu'en effet, selon la saison, la plaine de Konieh est complétement inondée, ou seulement humectée par un petit marais où un troupeau de buffles trouve à peine l'espace suffisant pour se vautrer.

Au moment de mon passage, dans le courant de septembre, le lac était réduit à ses plus minimes proportions; mais le colonel Leake, traversant la contrée au mois de mars, signale cette étendue d'eau comme très-considérable.

On peut citer plusieurs localités, entre autres le lac Yéni-Cheher et celui d'Antioche, comme sujets à des crues qui ont souvent embarrassé les géographes pour déterminer leur périphérie véritable. Ils sont encore plus fréquents en Afrique, où les indigènes les désignent sous le nom de *sebka*. Ce sont presque toujours des marais salants, comme nous en retrouverons un dans le Touzla-Gheul, ou *Tatta-Palus*, dont j'ai déjà parlé, mais la salure des terres, que l'on observe dans toute la partie orientale de la Cappadoce, n'est pas sensible dans celles qui environnent Konieh; aussi, ce grand lac conserve-t-il en tout temps les eaux douces qu'il reçoit, lesquelles ne contribuent pas peu à l'extrême fertilité du pays, mais qui le rendent, en revanche, très-malsain pour les habitants : les fièvres d'automne y sont pernicieuses.

J'attribue à cette cause la dépopulation complète des villages qui étaient nombreux autrefois, et qui aujourd'hui s'écroulent dans l'abandon; les nomades seulement viennent, à une certaine époque de l'année, y planter leurs tentes noires, et y faire séjourner leurs troupeaux.

Les bourgs d'Ismil et de Schoumra, entourés de grands arbres, ont conservé quelques habitants fixes; mais toute la plaine ne présente au loin qu'une prairie sans fin, où le mirage manifeste ses phénomènes trompeurs.

Tel est le pays qu'on traverse pendant deux journées, avant d'arriver à la capitale de l'empire seldjoukide, l'une des plus importantes de l'empire ottoman, et dont les champs venaient d'acquérir une célébrité récente par la bataille livrée aux Turcs par les troupes de Méhémet-Ali, qui étaient restées victorieuses.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0142
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

On comprend que, dans cette vaste étendue de pays, les anciens aient choisi, pour y établir une ville, le seul point où s'élèvent des collines qui donnent naissance à quelques sources. Elles forment un ruisseau qui va se perdre dans les steppes, et qui coule à proximité de la ville. On pouvait, en cas de siége, s'en servir pour remplir les fossés.

Le nom d'Iconium, qui s'est conservé presque sans altération, remonte aux temps fabuleux de la fondation de cette ville. Les Grecs racontent que Persée, étant venu en Lycaonie, suspendit à une colonne la tête de Méduse; le bourg fut appelé dans la suite la *ville de l'image*. Il acquit bientôt une étendue considérable, et devint célèbre plus tard par le passage des dix mille[1]. Strabon[2] en fait mention comme d'une ville petite, mais bien habitée, située dans une contrée fertile, au nord de la Lycaonie. Elle devint sous Tibère la propriété de Polémon[3]. Sous Trajan, elle avait acquis une grande importance; elle était, en effet, la résidence d'une multitude de Juifs et de Grecs : aussi, lorsque saint Paul vint répandre le christianisme dans la Cappadoce, il s'arrêta à Iconium, où il prêcha les Gentils. Les Actes des apôtres[4] nous apprennent que saint Paul et Barnabé, chassés par un soulèvement des Juifs de la ville d'Antioche de Pisidie, se retirèrent à Iconium. Là, ils prêchèrent dans la synagogue, et s'exprimèrent dans le langage du pays. Ce passage prouve que la langue indigène n'avait pas été complétement remplacée par la langue grecque. Obligés de se retirer, ils continuèrent leur mission dans les autres villes de la Lycaonie. Ces faits, importants pour l'histoire de la primitive Eglise, attirèrent bientôt dans les murs d'Iconium un grand nombre de néophytes. Érigée en patriarcat, elle commandait aux quatorze principales villes de la Lycaonie. Néanmoins on trouve peu de monuments de cette époque glorieuse pour l'Église chrétienne, et la ville actuelle n'appelle l'attention de l'antiquaire que par les mosquées élevées sous le règne du sultan Ala-Eddyn le Grand, dans le XIIe siècle.

L'histoire de Konieh serait celle de toute la dynastie seldjoukide; mais nous n'avons dans notre littérature européenne que des fragments fort incomplets relatifs à cette époque. L'étude plus approfondie des auteurs orientaux, le recueil des nombreuses inscriptions arabes qui couvrent les monuments, permettront sans doute, un jour, d'ajouter des faits nombreux à ceux que j'ai rapidement retracés dans l'aperçu historique de la Cappadoce.

La plupart des inscriptions enclavées dans les murailles sont mutilées ou illisibles; on en reconnaît un grand nombre de sépulcrales et des temps chrétiens. Le monument que je rapporte ici est déjà connu. C'est un des plus importants de la ville d'Iconium; il paraît en résulter que, sous les empereurs Néron et Claude, cette ville faisait déjà partie de la province de Galatie.

(1) Cyrop., Liv. I.
(2) XII, 568.
(3) Liv. V, chap. XXVII.
(4) XIV, 1.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0143
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Κ]ΛΑΥΔ[ΕΙΚΟΝΕΙΩ]Ν
ΟΔΗΜΟΣΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
ΛΕ]ΥΚΙΟΝΠΟΥΠΙΟΝΛΕΥ
Κ]ΙΟΥΥΙΟΝΣΑΒΑΤΕΙΝΑ
Π]ΡΑΙΣΕΝΤΑΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ
Ε]ΠΑΡΚΟΝΙΠΠΕΩΝΑΛΗΣ
Β]ΕΙΚΕΝΤΕΙΝΗΣΕΠΙΤΡΟ
Π]ΟΝΚΑΙΣΑΡΟΣΠΡΟΣΟ[Χ]
ΘΑΙΣΤΙΒΕΡΕΩΣΕΠΙΤΡΟ
Π]ΟΝΤΙΒΕΡΙΟΥΚΛΑΥΔΙΟΥ
Κ]ΑΙΣΑΡΟΣ[ΣΕΒ]ΑΣ
Τ]ΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΓΑΛΑΤ
ΙΚΗΣΕΠΑΡΧΕΙΑΣΤΟΝΕ
ΑΥΤΟΥΕΥΕΡΓΕΤΗΝΚΑΙ
[Κ]ΤΙΣΤΗΝ.

Κ]λαυδ[εικονείω]ν ὁ δῆμος ἐτείμησεν [Λ]εύκιον Πούπιον Λευκίου υἱόν, Σαβατείνα Πραίσεντα, χειλίαρχον [ἔ]παρχον ἱππέων ἄλης [Β]εικεντεινῆς, ἐπίτροπον Καίσαρος πρὸς ὅ[χ]θαις Τιβερίεως ἐπίτροπον Τιβερίου [Κ]λαυδίου Καίσαρος [Σεβ]ασ[τ]οῦ Γερμανικοῦ Γαλατικῆς ἐπαρχείας τὸν ἑαυτοῦ εὐεργέτην καὶ [κ]τίστην.

Les habitants de la ville claudienne d'Iconium ont honoré Lucius Pupius, fils de Lucius Sabatinus Présens, chiliarque commandant la cavalerie de l'aile vicentine, commissaire impérial pour les quais du Tibre, proconsul de Tibère Claude César Auguste Germanicus, et de Claude Néron César Auguste, dans la province de Galatie; leur bienfaiteur et restaurateur de leur ville.

Le culte des dieux de la Galatie, la déesse de Pessinunte et Cybèle Agdistis, s'était répandu en Cappadoce concurremment avec celui de la déesse de Comana. Le fragment suivant, dont le caractère ne paraît pas antérieur à l'époque des Antonins, est intéressant sous ce rapport.

ΘΕΟΥΣΣΩΤΗΡΑΣΤΗΝΤΕΑΓΓ
ΔΙΣΤΙΝΚΑΙΤΗΝΜ[ΗΤΕΡ]ΑΒΟΗ
ΘΗΝΗΝΚΑΙΘΕΩΝΤΗΝΜΗ
ΤΕΡΑΚΑΙΤΟΝΘΕΟΝΑΠΟΛ
ΛΩΚΑΙΤΗΝΑΡΤΕΜΙΝΙΛΕ
ΩΣΚΑΙΕ. . . . . ΤΗΚΟΛΩΝΕΙΑΙΕΙ
ΚΟΝΙΩΙΚΑΘΙΕΡΩΣΕΝ
ΤΗΔΕΓΛΥΚΥΤΑΤΗΙΠΑΤΡΙ
ΔΙ[ΟΑΥΤ]ΟΣΑΥΤΟΥΣΤΕΚΑΙ
ΤΟΝΝΕΩΝΣΥΝ

Θεοὺς σωτῆρας τήν τε Ἄγγδιστιν καὶ τὴν μ[ητέρ]α Βοηθηνὴν καὶ θεῶν τὴν μητέρα καὶ τὸν θεὸν Ἀπόλλω καὶ τὴν Ἄρτεμιν, ἵλεως καὶ ε[ὔνους τῇ] Κολωνείᾳ Εἰκο[ν]ίῳ καθιέρωσεν· τῇ δὲ γλυκυτάτῃ πατρίδι [ὁ αὐτ]ὸς αὐτούς τε καὶ τὸν νεῶν σὺν.....

(. . . . . un tel) honore les dieux sauveurs et Agdistis et la mère secourable (la bonne Déesse) et la mère des dieux et les dieux Apollon et Diane, à cause des faveurs (dont ils ont comblé) la colonie d'Iconium, et a consacré (ce monument) à sa douce patrie. . . . . .

Voici un exemple du style des inscriptions funèbres d'Iconium. Le premier de ces

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0144
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

monuments mérite d'être observé comme une preuve de plus de la prononciation de la diphthongue AI.

ΑΥΡΑΝΤΙΠΑΤΡΟCΚΕΔΕΟΥ
CΥΝΤΗΓΥΝΕΚΙΜΟΥΑΥΡΠΑΥ
ΛΗΑΝΑCΤΗCΑΜΕΝΤΟΙCΤΕ
ΚΝΟΙCΗΜΩΝΟΥΑΛΕΝΤΙΚΕ
ΓΑΙΩΚΕΕΑΥΤΟΙCΖΩΝΤΕC
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Αὐρήλιος Ἀντίπατρος Κεδέου σὺν τῇ γυναικί μου Αὐρηλίᾳ Παυλῇ ἀναστήσαμεν τοῖς τεκνοῖς ἡμῶν Οὐαλέντι καὶ Γαιῷ καὶ ἑαυτοῖς ζῶντες μνήμης χάριν.

Aurélius Antipater, fils de Cédéus, avec ma femme Aurélia Paula, nous avons élevé ce monument à nos enfants et à nous-mêmes encore vivants, pour mémoire.

ΙΑΝΝΗCΚΑΙΑΦΘΟΝΙΟC
ΚΑΙΛΙΚΙΝΝΙΟCCΥΝΤΗΓΛΥΚΥ
ΤΑΤΗΗΜΩΝΜΗΤΡΙΑΥΡΜΑ
ΓΝΗΚΑΙΤΗΑΔΕΛΦΗΗΜΩΝ
ΑΥΡΒΑCΙΛΙCCΗΖΩΝΤΕC
ΤΩΠΟΘΕΙΝΟΤΑΤΩΗΜΩΝΠ
ΑΤΡΙΑΥΡΛΙΚΙΝΝΙΩΑΝΕCΤΗ[CA]
ΜΕΝΤΗΝCΤΗΛΗΝΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ

Ἰάννης καὶ Ἀφθόνιος καὶ Λικίννιος, σὺν τῇ γλυκυτάτῃ ἡμῶν μήτρι Αὐρηλίᾳ Μαγνῇ καὶ τῇ ἀδελφῇ ἡμῶν Αὐρηλίᾳ Βασιλίσσᾳ ζῶντες τῷ ποθεινοτάτῳ ἡμῶν πατρὶ Αὐρηλίῳ Λικιννίῳ ἀνεστήσαμεν τὴν στηλὴν μνήμης χάριν.

Jean et Aphthonius et Licinnius, avec notre douce mère Aurélia Magné et notre sœur Aurélia Basilissa, nous avons élevé de notre vivant cette colonne à la mémoire de notre père très-regretté Aurélius Licinnius.

ΑΥΞΑΝΩΝΚΑΙΖΩΤΙΚΟΣΔ
ΟΚΙΜΕΙΣΤΕΧΝΕΙΤΑΙ
ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΥΜΕΝΤΟΙC
ΤΕΣΣΑΡΣΙΝΣΤΕΜΜΑΣΙΝΤΗΟΙΚΟC
ΝΙΑΣΚΑΙΗΣΥΧΙΩΘΕΟΔΟΣΙΟΥΤΩ
ΠΡΟΣΤΑΤΗΚΑΙΜΕΤΑΠΛΕΙ[ΣΤΗΣ]ΕΥΝΟ
[ΙΑΣ]ΕΠΙΜΕΛΙΣΑΜΕΝΩ

Αὐξάνων καὶ Ζωτικὸς Δοκιμεῖς τεχνεῖται εὐχαριστοῦμεν τοῖς τέσσαρσιν στέμμασιν τῇ . . . . . καὶ Ἡσυχίῳ Θεοδοσίου τῷ προστάτῃ καὶ μετὰ πλε[ίστ]ης εὔνο[ιας] ἐπιμελησαμένῳ.

Auxanus et Zoticus, artistes de Docimia, nous remercions, par les quatre couronnes . . . . . et Hésychius fils de Théodose, notre protecteur, à cause du secours qu'il nous a donné avec bonté.

Depuis l'établissement de la dynastie ottomane, on vit successivement décroître la richesse et le luxe des édifices de Konieh. Le sultan Sélim Ier y fit élever une mosquée avec un couvent, où il installa le cheik des derviches Mélveléwi ou tourneurs, lequel

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0145
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

commande à tous les couvents ou *Téké* de l'empire ottoman; c'est lui qui a le privilége de ceindre aux sultans le sabre d'Osman, et de leur donner ainsi l'investiture.

Quant à la ville elle-même, réduite au rang de simple chef-lieu de pachalick, elle a été peu à peu oubliée des historiens, et l'on ne cite pas un fait mémorable qui lui soit particulier, dans toute la période qui s'est écoulée depuis le règne de Soliman le Grand jusqu'à nos jours. L'établissement de l'autorité musulmane ne parvint pas à détruire complétement le christianisme; cette ville fut de tout temps la résidence d'un archevêque grec; les chrétiens et les Arméniens y sont encore nombreux.

Les murailles bâties par Ala-Eddyn sont encore conservées dans leur intégrité; elles sont défendues par cent huit tours carrées, éloignées l'une de l'autre de quarante pas, et défendues par un fossé qui est comblé dans une partie du pourtour de la ville. Chaque tour a dix mètres environ de front, sur huit mètres d'épaisseur; la face est ornée d'un grand tableau terminé en ogive, et qui a de sept à huit mètres de hauteur; le champ de ce tableau est en marbre blanc, et contient une inscription en relief et en caractères semblables à ceux qui sont gravés sur les autres monuments de cette époque; c'est assez dire que la lecture n'en est pas facile : aussi n'ai-je pu m'assurer si ces inscriptions sont historiques, ou si ce sont seulement des versets du *Coran*. C'est en vain que j'ai consulté à ce sujet les lettrés de Konieh.

La construction des tours et des murailles est faite en belle pierre de taille, et renferme d'innombrables fragments de monuments plus anciens, comme des inscriptions byzantines, des fûts ou des chapiteaux de colonnes.

Ce qui distingue les Seldjoukides des Osmanlis, c'est qu'ils ne professaient pas, comme ces derniers, l'horreur de la représentation des figures humaines. Tous les fragments de sculpture ancienne qui ont été découverts par eux, ont été soigneusement encadrés dans les murailles; on remarque dans une des tours du sud un magnifique sarcophage, qui a fait l'admiration de plus d'un voyageur européen. La face est divisée en huit compartiments en forme d'arcades, et représente l'épisode d'Achille à Scyros.

On voit dans le premier compartiment Achille vêtu en femme, qui prend un casque des mains d'Ulysse; plus loin, il est vêtu en guerrier. Au milieu des autres arcades, on voit des figures qui ne sont sans doute autre chose que les filles et les femmes de la cour de Lycomède. Il faut considérer cet ouvrage comme dû au ciseau romain, et l'on reconnaît facilement dans les ajustements l'époque de Trajan ou d'Hadrien. Une statue colossale d'Hercule est encastrée dans un autre endroit, mais la tête manque, et le reste de la figure a subi diverses mutilations.

Quelquefois la partie ogivale de l'inscription est surmontée par des figures ailées d'anges ou de génies qui soutiennent un globe ou un soleil; les têtes sont nimbées, et je suis tenté de regarder ces sculptures comme des ouvrages des Grecs, exécutés cependant sous l'autorité musulmane. La principale porte de la ville est surmontée de deux bas-reliefs qui représentent Ahrimane et Ormouzd, le bon et le mauvais génie, selon la tradition qui existe encore.

Le plan de la ville est un rectangle, dont les angles sont arrondis. La face sud est défendue par un petit château que l'on appelle *Inch-Kalé* (le château intérieur); il forme, en effet, dans l'intérieur de la ville, une enceinte particulière, défendue par huit tours ou donjons. Il est habité aujourd'hui par quelques familles auxquelles la garde en est confiée. L'oiseau choisi des Seldjoukides, le faucon, étreignant deux serpents dans ses serres, est sculpté sur la principale porte. M. de Hammer n'hésite pas à considérer cet oiseau comme l'emblème de ces princes qui adoptèrent dans la suite l'aigle à deux têtes,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0146
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

symbole des empereurs grecs, empreint plus tard sur les monnaies des Orthokides.

Les sculptures antiques que je viens de signaler ne sont pas les seules qui aient été sauvées de la destruction, par les Musulmans dominateurs d'Iconium.

Je ne saurais dire quel était le but des anciens, en fabriquant cette innombrable quantité de figures de lions de marbre que l'on retrouve encore dans presque toutes les villes de la Galatie, de la Phrygie et de la Cappadoce. A Konieh, on en compte encore plus de vingt; elles ont été pour la plupart encastrées dans quelques murailles. Du côté de l'occident, trois statues colossales de lions surmontent des consoles qui sont ajustées dans une des tours. L'une d'elles est d'un travail tellement barbare, que je serais tenté de la regarder comme un ouvrage musulman, peut-être comme l'emblème du célèbre Kilidj-Arslan, un des sultans d'Iconium; encore aujourd'hui chez les Persans les tombeaux des Schah-zadé sont ornés de figures de lions. Au-dessus de la porte du palais du Pacha, on en voit une autre dans la même pose, c'est-à-dire assise, et tenant entre ses griffes une statuette dont l'ajustement est tout à fait égyptien.

Dans un autre endroit des murailles, j'aperçus un bas-relief extrêmement intéressant par son caractère antique et par les peintures dont il est encore revêtu; il représente un combattant armé de toutes pièces; c'était sans doute la stèle funéraire de quelque soldat lycaonien, peut-être le portrait d'un de ces Isaures féroces, qui combattirent si longtemps pour l'indépendance de leur pays.

Jusqu'ici nous avons examiné les dehors de la ville; il nous reste à parcourir les faubourgs, la partie la plus peuplée et la plus commerçante de la moderne Iconium.

En effet, l'habitude constante où sont les musulmans de laisser les ruines s'accumuler sur les ruines, sans jamais songer à réparer un édifice, a converti la ville en un monceau de décombres, où l'on ne trouve plus que quelques pauvres familles d'Arméniens et de Grecs : encore ces derniers ont-ils leurs maisons de campagne dans un bourg distant de deux lieues, et appelé Zillé.

Konieh, se trouvant sur la ligne des caravanes qui vont de la Mésopotamie à Smyrne, devrait offrir un assez grand commerce de transit; mais les caravansérails bâtis par le sultan Mourad s'écroulent, comme tout le reste, et le pays ne fabriquant rien, ne peut manquer de tomber de jour en jour dans une misère plus profonde.

Le milieu de la ville est occupé par une colline, sur laquelle s'élevait autrefois le brillant palais des princes d'Iconium. Pendant longtemps les Turcs en ont fait une carrière, où ils allaient chercher les matériaux de toute espèce pour réparer les casernes et les habitations des pachas. Ce qui reste aujourd'hui peut cependant laisser apercevoir quelques traces de l'art qui a présidé à sa décoration.

La colline est entourée par un mur de briques, et la porte s'ouvre du côté du sud. A droite et à gauche, à une hauteur de sept ou huit mètres au-dessus du sol, se prolonge une grande galerie, dont les arcades sont soutenues par des colonnes de marbre accouplées.

Les décombres que l'on trouve en entrant étaient sans doute les casernes, les cuisines et les habitations des serviteurs; à gauche on voit encore une chapelle couverte d'un toit conique, dans le genre de l'architecture de Césarée.

Je voyais démolir les derniers débris de la grande salle de réception, ou *Sélamlik* des sultans, et je parvins, en les dessinant, à sauver un plafond et l'un des pendentifs de ce palais, dont il ne reste plus aujourd'hui de modèle.

Après avoir épuisé le peu de pierre de taille que fournissaient et les carrières et les monuments byzantins, les Seldjoukides eurent recours à la brique et aux émaux pour

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0147
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

décorer leurs édifices. On trouve à chaque pas les ruines de quelques mosquées ou de quelques écoles, bâties avec un luxe et un art indicibles; on regrette que l'incurie turque ait laissé ainsi dépérir des monuments que l'on n'imitera plus.

Les détails si nombreux et si variés de cette architecture exigeraient, pour être recueillis tous, plus de temps que je ne pouvais en consacrer à cette seule ville; mais les limites dans lesquelles je suis forcé de me renfermer ne me permettent pas même de publier tous ceux que j'ai rapportés; je dois me contenter de donner un spécimen de cette architecture.

La grande mosquée du sultan Sélim est située dans la partie orientale. On reconnaît déjà de grandes modifications introduites dans l'art de construire, et l'abandon presque complet de l'usage des faïences émaillées, que les princes d'Iconium avaient empruntées aux Persans. La nef de la mosquée est couverte par deux coupoles placées sur l'axe, et ressemble pour le plan aux mosquées de Broussa, construites sous le règne du sultan Bayazid.

Le pourtour de la nef est entouré de petites voûtes en pendentif, et dans un des angles s'élève une tourelle couverte par un toit conique, et entièrement revêtue de faïences vertes, ce qui lui a valu le nom de *Yechil-Minarè*. Une vaste cour, autour de laquelle sont les chambres des derviches et des softas, sépare la mosquée des autres habitations. Comme art, cette mosquée ne diffère en rien de celles que nous avons décrites.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0148
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE XCVII.

PORTE DU BAZAR.

Dans la partie nord de la ville, l'établissement d'un grand faubourg a motivé le comblement des fossés et des ponts-levis qui défendaient les abords; chacune des tours et des portes sont, comme je l'ai dit, décorées de sculptures et d'inscriptions variées. J'ai choisi comme spécimen celle que je donne dans cette planche, parce qu'elle est enrichie de bas-reliefs qui ont reçu différents noms de la part des indigènes; c'est le bon et le mauvais ange, Gabriel et Ariel.

Plusieurs statues de lions sont placées en encorbellement aux environs de cette porte; dans la clef de l'ogive, on distingue un faucon ou un aigle à deux têtes, différent de celui que j'ai décrit; quant aux bombes et aux boulets suspendus par des chaînes de fer à la partie supérieure de la muraille, c'est un genre de trophée très-usité chez les musulmans : on en voit à presque toutes les portes du Caire; mais il est difficile de se faire expliquer dans quel but ils sont placés là; peut-être veut-on indiquer que ces projectiles sont venus échouer au pied des remparts.

PLANCHE XCXVIII ET XCXIX.

PLAN ET ÉLÉVATION DU MEDRECÉ BLEU.

Pour introduire dans leurs États le culte des arts et des sciences, les princes d'Iconium avaient besoin de doter les principales villes de fondations pieuses, où l'on enseignait, avec la religion, la philosophie et la littérature. Les cheiks et les beys attachés à leur cour imitaient à l'envi la générosité de ces princes : aussi existait-il peu de villes, dans l'empire musulman, qui possédassent autant d'établissements scientifiques que la ville d'Iconium.

Fidèles aux principes qui ont prévalu dans toute l'antiquité de donner la même forme à tous les monuments ayant la même destination, les musulmans, dans l'étendue de leurs États, ont construit sur le même plan toutes leurs écoles religieuses; ce sont toujours des cours entourées de deux étages de portiques qui donnent accès à des cellules où demeurent les étudiants; à droite et à gauche de l'entrée, sont deux chambres, dont l'une contient ordinairement le tombeau du fondateur; au fond est une grande salle complétement ouverte, et dans laquelle les professeurs donnent leurs leçons.

L'École que je publie dans cette planche est attribuée au sultan Ala-Eddyn; elle remonterait donc au XIIe siècle. Le mur extérieur est de briques; mais la porte, en pierre de taille, est enrichie de colonnes de marbre délicatement sculptées. Elle présente d'abord une grande voûte en ogive, dont l'imposte est soutenue par des colonnes sculptées en bâtons rompus; les chapiteaux sont décorés de feuilles de palmier; à droite et à gauche de la partie interne sont deux niches élevées sur un plan octogone, et dont les couronnements sont en pendentifs, que l'on pourrait appeler à facettes de diamants; des ajustements de polygones entourent l'ogive principale; la porte elle-même est surmontée d'une voussure ajustée à redents, comme celles que l'on observe dans les ouvrages musulmans exécutés avec soin.

En entrant dans la cour, l'œil est surpris par la richesse et la variété des ornements qui sont prodigués dans les pilastres et dans les tympans. Des faïences émaillées contenant, dit-on, le Coran tout entier, forment les frises et les impostes. Une grande partie de ces briques est aujourd'hui détruite, et le sens des inscriptions se trouve ainsi interrompu. Mais la grande salle du centre est entièrement conservée; j'en donne un détail dans la planche XCXIX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0149
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le compartiment du fond, composé d'un méandre ingénieusement entrelacé, ne le cède en rien aux mosaïques romaines les plus élégantes. Pour obtenir l'ajustement des polygones qui ornent le tympan, l'opération géométrique est des plus simples. Après avoir divisé en douze parties la circonférence, on divise chaque douzième en trois parties égales, et l'on joint deux à deux les points milieu qui ont été ainsi obtenus.

Les couleurs employées dans les faïences sont ordinairement des teintes plates qui ne sortent pas des couleurs primitives. Si l'on en juge par la multiplicité des détails, et surtout par la difficulté de cuire chaque pièce pour sa place, puisque ces inscriptions ne se répètent jamais, et que la hauteur des lettres, au contraire, varie selon la hauteur de la frise, on peut être certain que les fabriques de ces tuiles n'étaient pas éloignées de Konieh; mais aujourd'hui il n'en reste aucun souvenir ni aucun vestige.

Dans une autre école semblable, on voit encore une coupole qui a 12 mètres de diamètre, et qui est entièrement ornée, à l'intérieur, d'ajustements décagones, comme ceux qui existent dans le tympan du Médrecé bleu. On peut se faire une idée de l'extrême difficulté qu'il y avait d'émailler ces briques, dont les proportions doivent changer selon la hauteur de chaque zone de la sphère.

PLANCHE C.

RUINES DU PALAIS DES SULTANS SELDJOUKIDES.

Depuis un certain nombre d'années, les pachas de Konieh ont imaginé de faire une carrière de ce palais, qui formait, au milieu de la ville, une sorte d'acropole. Tout ce qu'on a pu en tirer de pierres, de marbres et de dorures, a été successivement enlevé; de sorte qu'il ne présente plus aujourd'hui qu'un amas de ruines déplorable, au milieu desquelles il est presque impossible de reconnaître la disposition primitive; on peut seulement distinguer plusieurs corps d'habitations, avec des mosquées et des chapelles; ce qui nous fait voir que chez ces princes, comme chez les Persans et chez les Turcs, ce qu'on appelle le palais (seraï) se composait d'un certain nombre de kiosques rangés sans ordre, parmi lesquels on distingue plusieurs mosquées de différents styles. Celle qui est à gauche de l'entrée est couverte par un toit conique et percée d'arcades en ogive; un peu plus loin, on en voit une autre couverte en forme de coupole, puis enfin, au milieu d'une masse de décombres, s'élève encore un minaret dans la forme de ceux de Constantinople, ce qui m'autorise à croire qu'il est d'une date plus récente que le reste.

PLANCHES CI ET CII.

PENDENTIFS ET PLAFOND D'UNE SALLE DU PALAIS.

L'habitation principale se composait d'une vaste salle, au fond de laquelle était une estrade, et qui était entourée de pièces de moindre importance. La décoration des murs se composait d'écussons, formés par des caractères entrelacés, qui représentaient différentes figures. La corniche, faite en stuc, était d'une décoration riche et originale, tenant plutôt du style persan que du style turc. Elle se composait d'une suite de niches, dont j'ai cherché à rendre l'appareil avec détail dans la planche CI.

C'est ainsi que j'ai compris la construction de cette figure. Le côté donné étant divisé en parties égales, on trace sur chacune d'elles, comme diamètre, une demi-circonférence, et on y inscrit un demi-hexagone, dont la hauteur détermine la profondeur de l'encorbellement. Dans ce demi-hexagone, on inscrit une figure rayonnante, dont les sommets, joints deux à deux, déterminent les dodécagones qui forment le plan du rang supérieur. Les figures à pointes de flèche que l'on voit dans l'élévation sont indépendantes de sa construction géométrique: on les remarque constamment dans les monuments de la Turquie, et jamais dans ceux de la Perse. Les fleurons que l'on observe dans chaque pendentif étaient tous de formes variées; ce qui me fait penser qu'aucun procédé de moulage n'était employé dans l'exécution de ces ornements.

Cette construction, qui paraît extrêmement compliquée au premier abord, se bornant toujours à des emmanchements de polygones, devient en réalité assez simple lorsqu'on s'est bien rendu compte de la marche à suivre; mais il est vrai de dire que jusqu'à présent je n'ai jamais vu en France d'ornements de style arabe exécutés suivant les règles. Toutes les décorations de ce genre que l'on a faites sont des imitations, plus ou moins grossières, d'ornements copiés à vue d'œil, mais qui n'ont pas été relevés géométriquement. Les plâtres mêmes, tirés de l'Alhambra ou d'autres édifices mauresques, donnés comme modèles aux élèves dans les écoles de dessin, ne peuvent leur être d'aucune utilité si on ne leur démontre pas préalablement la loi de construction.

PLANCHE CIII.

SOLDAT LYCAONIEN.

Ce bas-relief, qui appartient, je pense, à une stèle sépulcrale, est un des rares débris de la sculpture indigène, ou

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0150
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

tout au moins de celle qui est contemporaine de l'arrivée des premiers Grecs en Asie. Il est encastré, comme je l'ai dit, dans la partie sud des murailles, et sculpté sur un calcaire tendre, d'une nature assez grossière.

On reconnaît dans ce sujet la pose consacrée dans les bas-reliefs archaïques et de grand style. La figure de marbre découverte aux environs d'Athènes, quelques années plus tard, et qui est conservée dans le temple de Thésée, sous le nom de guerrier de Marathon, offre une curieuse ressemblance avec celle-ci, tant dans la pose que dans l'ajustement des couleurs. L'une et l'autre sont coiffées d'un casque de bronze, portent une courte tunique, avec une thorachique qui paraît être de lin, et des cnémides de bronze; mais notre guerrier est chaussé de brodequins lacés et légèrement recourbés vers la pointe, selon l'usage asiatique. Son bouclier, arrondi et richement sculpté, est orné, dans la partie inférieure, d'une frange rouge. Cet appendice du bouclier était surtout d'usage en Lycie : on le voit aussi gravé sur quelques vases grecs.

Il porte pour armes offensives un javelot à double pointe et un large poignard dont la lame est fortement recourbée.

La commission de l'Académie qui fut chargée d'examiner ce monument pencha vers l'opinion que ce pouvait être un gladiateur romain de la famille de ceux qu'on appelait *Secutores*. Mais la découverte de la figure d'Athènes, une observation plus exacte des bas-reliefs de Persépolis, qui étaient aussi décorés de peintures, sont là pour justifier l'opinion de ceux qui ont regardé ce monument comme un ouvrage archaïque.

On aperçoit, dans la partie inférieure, quelques vestiges de l'inscription, qui paraît avoir été composée de caractères indigènes; mais, à la hauteur où le bas-relief est placé, il m'a été impossible d'en déchiffrer un seul.

PLANCHE CIV.

MOSQUÉE DU SULTAN ALA-EDDYN.

La mosquée ruinée, située dans la partie orientale de la ville, et qui sert aujourd'hui de dépôt d'armes et d'habillements, est appelée par les habitants Energheh-Djami-Si; la construction en est attribuée au sultan Ala-Eddyn. L'intérieur était encombré jusqu'aux voûtes d'effets militaires, de sorte qu'il m'a été impossible d'en lever le plan. L'ajustement de la façade m'a paru porter un caractère que je regarde comme le type de l'architecture seldjoukide.

La porte est située au fond d'une niche, décorée d'un encorbellement en pendentif; les méandres qui l'encadrent sont en marbre noir, incrusté dans la pierre calcaire. Une longue inscription, extraite du Coran, forme la bordure extérieure. Je ferai remarquer que, dans le monument original, les caractères sont beaucoup plus serrés que dans mon dessin.

La porte est flanquée de deux minarets, qui font chez les musulmans le symbole d'un édifice royal. Les deux colonnes sont en briques, incrustées de croix en faïence bleue; leur plan est composé d'un faisceau de colonnettes alternativement anguleuses et demi-circulaires. Tout l'encadrement du soubassement est en marbre noir, et les deux niches ouvertes, que l'on voit à droite et à gauche, communiquent à deux cellules, qui, chez les Turcs, portent le nom de Sébil-Khan. Ce sont des pavillons dans lesquels un derviche se tient constamment pour distribuer aux passants des vases d'eau potable.

Les Sébil-Khan sont ordinairement des fondations pieuses, dotées par la générosité d'un musulman; car on sait que chez eux l'établissement de fontaines, ou de tout autre édifice de ce genre, est particulièrement recommandé par le Coran. Il n'est point de carrefour à Constantinople qui ne soit décoré d'un Sébil-Khan, plus ou moins richement orné. La plupart de ces petits édifices sont indépendants des mosquées, et leur construction entraîne ordinairement une dispense du pèlerinage de la Mecque.

Dans les villes d'Asie et sur les grandes routes, où ils sont très-multipliés, la richesse du Sébil-Khan varie depuis un ædicule de marbre jusqu'à un simple auvent de feuillage, sous lequel on entretient une jarre d'eau fraîche toujours pleine, avec une courge pour puiser l'eau.

Pour donner une idée complète de cette architecture, dont les détails sont si éloignés, de l'art grec ou romain, qui nous est familier, il m'eût été nécessaire de présenter des développements qui eussent sorti du cadre dans lequel je suis obligé de me renfermer; mais j'espère que les projections de moulures semblables, que j'ai déjà retracées dans l'autre planche, suffiront, avec un peu d'étude, pour l'intelligence de celle-ci.

PLANCHE CV.

PORTES D'UN MÉDRECÉ DES SELDJOUKIDES.

Cette porte dépend d'un édifice considérable et en partie ruiné, qui se trouve dans l'intérieur de la ville; elle est construite en marbre blanc avec des incrustations de marbre noir, caractère qui indique assez que c'est une

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0151
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

œuvre des Seldjoukides. On remarque, dans cet ouvrage, une simplicité de conception qui n'est pas sans mérite, et il semble que l'auteur se soit inspiré, pour la porte, de quelque ajustement d'édifice grec qui existait peut-être alors.

La composition de l'encorbellement qui la couronne est facile à comprendre, à l'aide du plan qui est tracé au-dessous.

L'inscription commence par ces mots: *Au nom de Dieu, puissant et miséricordieux.* Elle indique que la construction de cet édifice est due à un prince dont le nom est sans doute retracé dans une autre partie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0152
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

MYSIE.

TROADE. ÆOLIDE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0153

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MYSIE.

TROADE. AEOLIDE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0154

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MYSIE.

TROADE. ÆOLIDE.

C'est en vain que l'on voudrait coordonner les opinions des divers écrivains qui ont parlé de cette partie de l'Asie, pour en déduire des faits probables sur les premiers peuples qui sont venus s'y établir. Nous sommes réduits à choisir ceux qui paraissent le plus d'accord avec les faits généraux que nous avons recueillis sur ces temps reculés, et nous adoptons volontiers le sentiment d'Artémidore [1], qui pense que les Mysiens ont suivi le mouvement de migration d'Europe en Asie, imprimé aux peuples thraces par les Bryges et les Thyniens. Ces Mysiens habitaient les bords de l'Ister, où la souche principale est restée fixée, et où nous les retrouvons, sous le nom de Mœsi, pendant toute la période de l'empire romain.

Les Mysiens d'Asie vinrent donc occuper les versants septentrionaux de l'Olympe et les rivages que baignent la Propontide et l'Hellespont. Mais ils ne tardèrent pas à entrer en lutte avec les Phrygiens et les Lydiens, et leur empire fut successivement envahi et réduit à la petite province qui est bornée au sud par le Caïcus, et qui prit le nom de Teuthranie.

On a peu de notions sur les dynasties des rois mysiens qui régnèrent avant la guerre de Troie. Toutes les traditions qui nous sont parvenues appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire; mais rien dans ce qui concerne cette peuplade ne vient contredire l'opinion que j'ai émise précédemment, que des colons européens sont venus peupler toute cette partie de l'Asie.

On ne doit donc pas être étonné de trouver une entière conformité dans les idiomes de ces divers peuples; et comme les nouveaux venus s'établirent au milieu des forêts de l'Olympe, les Lydiens les surnommèrent Mysiens, parce que dans leur langue *mysos*

[1] Strabon, liv. XII, p. 571.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0155
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

signifie un hêtre. Xanthus de Lydie nous apprend, en effet[1], que la langue des Mysiens était un mélange du lydien et du phrygien.

Jusqu'ici il n'est pas question des Troyens, qui cependant étaient déjà réunis en corps de nation. Ces événements se passaient plusieurs siècles avant la guerre de Troie; mais depuis lors le goût des migrations se répandit parmi les nations tant grecques que barbares, et nous voyons les Pélasges, les Léleges, les Trères, et plus tard les Grecs, venir revendiquer une portion de ces contrées qui paraissaient dévolues au premier occupant. Leur fertilité les présentait comme un prix appartenant au plus fort[2]; les Amazones mêmes vinrent les attaquer, et, chassées par Priam, elles laissèrent les noms des plus célèbres d'entre elles à quelques lieux remarquables.

En lisant la nomenclature des peuples qui ont passé par ces provinces pour aller s'établir en Asie, on est peu surpris du chaos qui existe dans ces traditions : aussi les auteurs anciens montrent-ils une certaine hésitation lorsqu'il s'agit de déterminer les frontières de la Troade, de cette partie de la Mysie qui fut soumise à la critique des géographes les plus distingués. Pour éviter toutes ces incertitudes, je diviserai la contrée en trois parties : la première comprenant la Mysie olympienne, depuis le Rhyndacus jusqu'à l'Hellespont; la seconde comprenant la Dardanie jusqu'au cap Lectum, et la troisième l'Æolide et le royaume de Pergame, qui n'étaient autre chose que l'antique Teuthranie. Cette division a été déjà adoptée par les géographes modernes; c'est en suivant cette marche que j'ai visité la contrée; et comme l'état moderne et la constitution physique embrasseront la plus grande partie de mes descriptions, il sera plus facile de suivre sur la carte mes itinéraires.

Les anciens avaient aussi adopté les divisions en deux provinces de même nom : la grande et la petite Mysie[3]. Cette dernière était située sur les bords de l'Hellespont; la grande Mysie s'étendait jusqu'aux rives du Caïque. Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée des Æoliens dans l'Asie[4]. Mais l'Æolide s'étant formée de la plus grande partie de la Mysie, cette dernière province se trouva resserrée dans les bornes que lui donne Strabon. Antérieurement à cette époque, la Mysie fut soumise aux monarques troyens : car Homère fait commencer la Troade au fleuve Æsépus, et la prolonge jusqu'au Caïque[5]. Éphore[6] donne la même étendue à l'Æolide. Ceci prouve que de toutes les provinces asiatiques il n'y en a pas une qui ait été soumise à plus d'arbitraire que la Mysie.

Les rois de Lydie, qui étendirent leur empire jusqu'à la mer, soumirent la nation des Mysiens; Hérodote nous les montre à la solde du roi Alyattes, père de Crésus, et plus anciennement peut-être : car on attribue la fondation d'Adramyttium aux Lydiens, qui possédèrent cette ville jusqu'à la chute du royaume de Lydie. Darius comprit ces contrées dans la troisième satrapie[7]; mais les Perses n'en restèrent pas tranquilles possesseurs, et des révoltes sans fin attirèrent sur les principales villes la vengeance des vainqueurs.

A la mort d'Alexandre, le pays échut à Antiochus, et fut annexé à l'empire de Syrie; après les guerres entre les rois de Bithynie et ceux de Pergame, les Romains firent remettre à ces derniers princes toute la partie occidentale, qui s'appelait alors Hellespont[8]. Dans la dernière période, la Mysie fit partie de la province proconsulaire,

[1] Strabon, XII, 572.
[2] Strabon, 573.
[3] Ptolémée, liv. V, ch. II.
[4] Pomp. Méla, liv. I, 18; Pline, liv. V, ch. XXX.
[5] Strabon, XIII, 582.
[6] Strabon, XIII, 583.
[7] Hérodote, III, 90; VII, 74.
[8] Polyb., XXII, 27, 10; Tit.-Liv., XXXVIII, 39.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0156
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et, sous Constantin Porphyrogénète, elle devint partie intégrante de l'*Anatolicum Thema*, et s'appelait *Obsequium* : elle fut alors soumise au métropolitain de Cyzique; cependant il résulte d'une inscription que je citerai plus bas qu'une des anciennes villes de la Troade avait été érigée en évêché, dont la juridiction s'étendait jusqu'au cap Lectum.

A la chute de l'empire seldjoukide, Ourkhan, vainqueur en Bithynie, attaqua le fils du prince de Karasi, Turcoman, qui régnait en Mysie. Partant de l'Olympe, les soldats d'Ourkhan s'emparèrent des neuf principautés soumises aux sultans d'Iconium. L'un des fils de Karasi, nommé Aldjlan Bey, régnait en Mysie; l'autre, nommé Tourtoum, se ligua avec Ourkhan, à condition que celui-ci lui donnerait le canton d'Adramytte. Cette convention fut conclue; c'est ainsi que la Mysie tomba sous le joug ottoman.

Le pays étant bien coupé par des montagnes et des vallées étendues, se trouve arrosé par un grand nombre de petits fleuves et par plusieurs lacs, près desquels étaient des villes plus ou moins importantes; les îles de la Propontide se trouvaient faire partie de la Mysie : nous les comprendrons donc dans cette description.

LES ILES DE BESBICUS ET DE PROCONNÈSE.

Nous avons vu que le fleuve Rhyndacus, qui traverse le lac d'Apollonias, forme la limite occidentale de la Bithynie; tout le pays situé sur la rive gauche appartenait aux habitants de Cyzique, et antérieurement aux Doliones. A quatorze milles du rivage, et dans la longitude de l'embouchure du fleuve, s'élève un îlot qui porte aujourd'hui le nom de Kalolimno; c'est l'ancienne île de Besbicus. Pline lui donne dix-huit milles de circuit [1] Étienne de Byzance l'indique comme étant voisine de Cyzique; il rapporte cette fable touchant son origine. « Les géants, dit-il, arrachant de gros blocs du rivage, les jetaient dans la mer, et tâchaient ainsi de fermer l'embouchure du Rhyndacus; mais Proserpine, craignant pour l'île de Cyzique, affermit ces rochers, et en fit une île, qui fut ensuite nommée Besbicos par un des Pélasges qui l'habitèrent; Hercule y détruisit le reste de ces géants. » Pline [2] dit qu'anciennement ce n'était pas une île; mais qu'elle tenait au continent, et qu'elle en fut détachée par un tremblement de terre. Cet îlot partageait avec les îles des Princes le privilége d'offrir un lieu de délassement aux seigneurs de Byzance. Besbicus, dit Pachymère [3], célèbre par sa fécondité et la beauté de ses campagnes, fut exposée aux ravages des Turcs, qui arrivèrent avec trente vaisseaux, et dévastèrent le pays. Les habitants furent massacrés, à l'exception d'un petit nombre qui se jeta dans la forteresse; d'autres s'embarquèrent avec leurs familles, et firent naufrage devant l'île de Skyros. Besbicos faisait partie du territoire de Kété (Κατοικία de Pachymère) [4]; elle fut conquise, en 1308, par Kara Ali, fils d'Aigouldap. Osman donna en mariage au vainqueur une fille grecque, qui faisait partie du butin de Kalolimno.

Le 4 avril 1835, nous partîmes de Constantinople avec la goëlette *la Mésange*, que M. le ministre de la marine avait mise à ma disposition pour visiter les îles et les côtes de la Propontide.

L'étendue de cette mer est estimée par Hérodote d'une manière assez exacte; il lui donne cinq cents stades de large sur une longueur de mille quatre cents stades [5].

[1] Liv. V, 32.
[2] Liv. XI, ch. VIII.
[3] Liv. VI, 17.
[4] Tom. II, liv. V, ch. XXI, 287.
[5] Liv. IV, 87.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0157
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Dans la soirée du 5, nous mouillâmes dans la petite baie de Kalolimno par dix brasses de fond. Les rivages de l'île sont en effet très-accores et plongent rapidement sous les eaux. La région nord de l'île est formée par une montagne escarpée, qui se relie au sud par une crête très-étroite. La majeure partie des terrains est formée d'argile sableuse, dans laquelle sont intercalées des couches de grès friable.

Le village est assis sur la corne nord d'une baie peu étendue. Il a un aspect de richesse et de propreté peu habituelles dans les villes du Levant; toutes les maisons sont bâties de pierre, et blanchies à la chaux. L'îlot ne produit d'autres bois que quelques oliviers.

Toute la formation de l'île est composée de couches inclinées au sud, sous des angles de 35 à 47°, et courant de l'est à l'ouest. Ces couches, dont la plus épaisse ne dépasse pas quinze mètres, sont composées ainsi qu'il suit :

1° A la base : calcaire argileux, verdâtre, fendillé en différents sens. Cette roche, qui paraît former le noyau de l'île, se redresse vers le nord, et forme deux montagnes coniques, point culminant du pays.

Cette roche, au sommet de la montagne, est fortement colorée en rose et en jaune. A la surface, les couches paraissent confondues : elles se présentent en blocs agglomérés, fendus en tous sens.

2° Ce calcaire est recouvert par une couche assez épaisse de grès caillouteux d'une décomposition facile. Ce grès alterne avec l'argile verte au-dessous du village; il se présente en mamelons arrondis sans argile.

Une crête aiguë traverse l'île nord-sud, et forme les deux pentes des falaises élevées, dues à l'érosion de la mer; les couches alternantes de grès et d'argile sont légèrement concaves. Ces montagnes s'abaissent dans la partie sud de l'île, et plongent rapidement sous les eaux : aussi ne trouve-t-on de mouillage qu'en deux points : à l'est, près de Kalolimno, et au sud-ouest, près du bourg de Vagnitis, abandonné aujourd'hui.

On trouve dix brasses à une encablure de terre.

L'île a dix milles et demi de long sur deux milles de large; elle renferme environ deux mille habitants, tous Grecs.

Nous quittâmes le mouillage de Kalolimno pour remonter le fleuve Rhyndacus, et explorer le cours du Macestus, aujourd'hui Sousougherlé. Mais, avant d'entrer dans le continent, je placerai ici la description de l'île de Proconnèse, que je visitai dans le courant du mois de juin suivant, lorsque je fus assuré que je ne pourrais visiter cette même année les côtes de la mer Noire.

L'île de Proconnèse reçut dans les temps modernes le nom de Marmara, qui s'étendit à toute la Propontide. Elle est située au nord-ouest de la presqu'île de Cyzique, et presque dans le méridien de l'embouchure de l'Æsépus. Elle se trouvait sur la route de Parium à Priapus. Il est probable que Strabon, en citant l'ancienne[1] et la nouvelle Proconnèse, mentionne en même temps l'îlot voisin, qui fut aussi appelé Elaphonnesus, et qui porte aujourd'hui le nom de Rabbi. Scylax [2] cite également cette île comme ayant un bon port.

Les vastes carrières de marbre qui furent ouvertes dans l'île Proconnèse, dès les temps les plus reculés, lui valurent une certaine célébrité chez les anciens. Strabon [3] dit positivement qu'elle fournit du marbre blanc fort estimé. Je ne saurais expliquer l'erreur dans

[1] La première de ces villes était colonie de Milet. Strabon, XIII, 587.

[2] Périple, p. 35.

[3] Liv. XIII, 588.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0158
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

laquelle sont tombés la plupart des auteurs qui ont écrit sur les marbres anciens [1]. Ils décrivent généralement le marbre de Proconnèse comme étant blanc, veiné de noir, tandis que toute l'île ne donne que du marbre blanc.

Les carrières fournissaient du marbre à la plupart des villes de la côte; Vitruve [2] nous apprend que le palais de Mausole, à Halicarnasse, était revêtu de dalles de marbre de Proconnèse; la construction était en briques. Il est probable que le tombeau de ce prince [3] était également de marbre de Proconnèse; les frises qui se voient incrustées dans les murs des châteaux de Cos et de Bondroum, et que l'on regarde comme provenant de cet édifice, sont en marbre blanc.

Du temps d'Hérodote, il existait déjà dans l'île une ville du nom de Proconnèse, qui fut la patrie du poëte Aristéas, auteur des Arimaspées. Elle fut brûlée par une flotte phénicienne qui agissait sous les ordres de Darius. Plus tard, cette île fut conquise par les habitants de Cyzique, qui forcèrent la population à venir demeurer dans leur ville, et enlevèrent une statue de la mère des dieux qui était à Proconnèse [4]. On a peu de détails sur l'organisation intérieure de l'île, du temps des Romains : il est probable qu'elle fut la résidence d'un procurateur impérial chargé de surveiller l'exploitation des carrières, car les marbres en œuvre devaient payer au fisc un dixième de leur valeur, d'après la loi Julia; il est possible que l'effet de cette loi ait été un moment suspendu, car Cicéron [5] écrivait à son ami : « Je pense que je ne te dois rien pour les « colonnes, car il me semble avoir entendu dire que cette loi a été abolie. » Sous l'empire, le goût des ouvrages de marbre se répandit tellement, que les écrivains se faisaient une sorte de point d'honneur de déplorer les excès de ce luxe, qui menaçait de ruiner les familles [6]. Plusieurs lois furent promulguées à ce sujet, tant pour régler le sort des ouvriers [7] que pour établir les droits du trésor. Mais la plus dure de toutes ces conditions était celle qui assujettissait les ouvriers carriers à rester éternellement attachés à la carrière [8]. Une loi de l'empereur Théodose disait : Les ouvriers carriers, hommes et femmes, qui abandonneront le pays qui les a vus naître, et auront émigré sous quelque prétexte que ce soit, seront reconduits dans leurs foyers, ensemble avec leurs enfants, sans qu'il soit permis d'invoquer la prescription en leur faveur.

Je regrette d'abandonner sitôt cette question intéressante du régime des carrières chez les anciens; mais je dois me souvenir que je n'ai pas encore abordé la côte de Mysie, et que je suis obligé de me renfermer dans les limites qui m'ont été assignées [9].

Indépendamment des granits qui sont très-abondants sur ces rivages, les îles de la Propontide et de l'Hellespont fournissaient un grand nombre de marbres de qualité supérieure, et dont l'exploitation pourrait être facilement reprise de nos jours. Je les mentionnerai plus loin, pour ne plus revenir sur ce sujet.

La goëlette *la Mésange*, commandée par le capitaine Lejeune, mit à la voile du port de Top-Hana, le 5 juin 1835; en deux jours de navigation nous arrivâmes à Marmara; mais les cartes de cette île étaient alors si incomplètes, que le capitaine n'osa pas mouiller le soir même; nous mîmes en travers pour la nuit, et le lendemain on envoya sonder pour prendre un mouillage.

[1] Blasius Caryophillus de Marm. antiq. Corsi delle pietre antiche.

[2] Liv. II, ch. VIII.

[3] Corsi delle pietre antiche, p. 63.

[4] Pausanias, II, 46.

[5] Ad Atticum, lib. XIII, epist. VI.

[6] Ovid. De art. amandi, lib. II, 125; Pline, Hist., lib. XXVI, ch. VI.

[7] Cod. Justin., lib. VI; Cod., de Metallariis, lib. II, t. VI.

[8] Loc. cit.

[9] Voy. le rapport de la Com. du budget de l'instruction publique, exercice 1838.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0159
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'aspect de cette île est des plus sauvages. Les montagnes l'entrecoupent sans ordre, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul mont à plusieurs sommets; les bois sont rares, et le sol, grisâtre et sans verdure, offre le plus triste tableau. Cette île sera cependant à jamais célèbre pour avoir fourni des matériaux à toutes les villes de la Propontide et de l'Hellespont depuis les temps les plus reculés.

Le calcaire marbre cristallin, d'un blanc éclatant, constitue la majeure partie de l'île. Le granit gris ne se montre que dans la montagne qui domine le port de Galimi. Les couches de marbre sont bien accusées, plongeant à 24° N. sous un angle de 37°. Le cap le plus N.-O. est une dépendance de la petite chaîne granitique sur laquelle s'appuie toute la formation calcaire de l'île.

Cependant le système général d'inclinaison des couches n'est pas uniforme. Dans quelques endroits on voit une épaisseur de 8 ou 10 mètres sans aucune trace de lit ou de fissure; et sur la côte orientale, où sont établies les carrières modernes, les couches de marbre sont généralement horizontales. Je faisais ces observations en attendant que l'on trouvât un endroit pour jeter l'ancre.

Galimi est un village d'une cinquantaine de maisons. Les côtes environnantes sont très-accores. Nous mouillâmes par quinze brasses à deux encablures de terre. Une encablure plus au large, on sonda à 28 brasses sans trouver de fond.

Je pris des mulets à Galimi avec quatre guides pour faire le tour de l'île. Nous gravîmes la montagne; dans la direction N.-O. elle forme une croupe E.-O. entièrement granitique depuis son sommet jusqu'à sa base; mais arrivés à 250 mètres environ de hauteur, nous commençâmes à apercevoir les couches inférieures du calcaire marbre, qui présentent la tranche. A ce point il existe une fontaine qui sort à l'intersection du marbre et du granit.

Ayant franchi le sommet, nous descendîmes dans une vallée qu'on appelle Kodran-Ova-Si (la vallée du Goudron), parce qu'on avait établi des fabriques au milieu d'une forêt qui existait alors. Aujourd'hui cette forêt est presque entièrement détruite.

Sur le flanc de cette vallée, on trouve un lambeau de terrain de transport, cailloux calcaires dans du sable jaunâtre. Il repose sur le calcaire grossier excavé par des grottes peu profondes. Je n'y ai point aperçu de coquilles. Cette roche ne se montre que dans la vallée de Kodran. A la naissance du vallon, il sort une fontaine qui forme une petite rivière dont les eaux, même dans cette saison, vont jusqu'à la mer; des platanes nains couvrent ses bords. Une multitude de plantes et d'arbustes en fleur donnent quelque agrément à cette vallée, dans laquelle, cependant, il n'y a pas d'habitation.

Sur le sommet d'une montagne conique, qui domine la vallée, on aperçoit un château fort. Aucun des guides n'avait jamais pensé à monter jusque-là. M'étant assuré, au moyen de la longue-vue, que ce n'était qu'une construction du moyen âge, je renonçai à cette course. A l'embouchure de la rivière, nous trouvâmes des fours à chaux qui s'alimentent des recoupes des anciennes carrières. C'est en ce lieu qu'on commence à apercevoir les premières exploitations antiques. Le marbre est tranché par bancs de 5 à 6 mètres de longueur, sur un mètre de hauteur. On voit des espèces d'emmarchements qui sont les dernières traces de l'exploitation antique. Nous gravîmes dans la direction S.-E. une autre montagne très-haute et très-escarpée, toute couverte de blocs de marbre éboulés. On aperçoit çà et là d'autres blocs de calcaire spathique, qui se casse en prismes quadrangulaires; mais ceci ne paraît être qu'un accident de la roche.

Après plus d'une heure de marche, nous pûmes jouir, en arrivant au sommet, de l'aspect de la plus grande partie de l'île. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0160
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

le terrain couvert de monticules composés uniquement de recoupes de marbre. Plus de mille carrières partielles ont été ouvertes à différentes époques. On saurait difficilement dire quelles sont celles qui datent du temps des Grecs et des Romains, car le même système d'exploitation a toujours été suivi, et il est encore en usage aujourd'hui.

Ce n'est pas l'aspect imposant des carrières de Synnada, dont les flancs sont taillés à pic dans une hauteur de plus de cent mètres, comme un mur d'une seule pièce, et la montagne divisée en vastes salles, où l'écho se joue de mille façons. Ici chaque carrière ne paraît pas avoir fourni plus de 20 à 30 mètres cubes, après quoi elle était abandonnée; et cependant, depuis les temps les plus reculés, cette île est en exploitation. Nous fîmes une lieue au milieu des pierres tranchantes et des anciennes carrières; tantôt le marbre a été tiré des flancs de la colline, tantôt ce sont de grands trous à fleur de terre, d'où la pierre a été extraite.

La côte de l'île est peu accidentée. Une langue de roches et quelques îlots plus au large forment une espèce de port à la pointe N.-E.; mais du haut de la montagne où nous étions, les eaux nous paraissaient trop profondes pour qu'on pût y mouiller. Nous redescendîmes sur la côte E. de l'île, dans un village appelé Palatia, sans doute à cause d'un antique édifice qui est encore debout. Je suis porté à croire que ce village est sur l'emplacement de la nouvelle Proconnèse, résidence habituelle du procurateur impérial. Le monument antique de Palatia se compose de deux épaisses murailles construites en moellons de marbre, avec plusieurs rangs de briques intercalées. Une seule fenêtre, dont le cintre est en briques, existe encore. On n'y voit aucun ornement sculpté. Il est difficile de dire si c'est un palais ou une forteresse. De grands radeaux attachés sur la plage servent à embarquer les marbres que l'on porte à Constantinople.

En continuant la route vers le sud, on arrive aux carrières que l'on exploite actuellement : elles sont entourées de collines de recoupes, au milieu desquelles sont établies quelques cabanes de forgerons, qui font et réparent les outils des ouvriers. Ces carrières sont situées à 140 mètres environ au-dessus du niveau de la mer; on a établi une grande pente avec des débris de marbre. Les blocs sont portés jusque-là sur des rouleaux, après quoi on les abandonne à leur propre poids. On y exploite en ce moment des blocs peu considérables, des dalles et des pierres de tombeaux pour Constantinople. Le marbre est d'un blanc éclatant, saccharoïde, à cassure franche et sonore. On détache au ciseau le bloc de la montagne, après quoi on l'enlève de son lit par le moyen de coins de fer.

Les îlots qui entourent l'île de Marmara appartiennent tous au même système de terrain de transition, calcaire, marbre reposant à nu sur le granit; mais les côtes sont beaucoup plus découpées, et offrent d'assez bons mouillages aux barques; celui que l'on appelle Pacha-Liman appartient à l'île Elaphonnesus. Ce nom me paraît usurpé, car l'îlot est trop découvert et en même temps trop exigu pour avoir pu nourrir des cerfs; peut-être y trouvait-on des chèvres sauvages et des mouflons, ou de ces moutons sauvages semblables à ceux que l'on voit dans plusieurs îles de l'Archipel, comme Antimilo, Nicaria et Lipsi. Dans tous les cas, je regarde cette question des deux Proconnèse comme étant encore inexpliquée. Les anciens exploitaient encore des marbres dans d'autres îles du voisinage.

L'île de Thasos fournissait un marbre statuaire dont les carrières furent découvertes par les Phéniciens [1], et le marbre fut appelé par les anciens : *Marmor Thasium*. Pline [2] dit que le marbre de Thasos était d'une couleur moins bleuâtre que celui de Lesbos;

[1] Hérodote, liv. VI, 47.

[2] Pline, liv. VI, ch. VI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0161
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les sarcophages que j'ai observés en grand nombre dans l'île de Thasos sont d'un marbre statuaire blanc, d'excellente qualité, moins pailleté que celui de Marmara, et ressemblant à celui que les antiquaires sont convenus d'appeler *grechetto*, expression qui n'offre aucun sens : la pâte de la roche est assez compacte. Il est certain que ce marbre était en grande estime chez les Romains, puisqu'il est souvent cité par les auteurs [1]. Pausanias [2] assure qu'il n'avait pas moins de prix aux yeux des Athéniens, qui en firent faire deux statues en l'honneur de l'empereur Hadrien, et les placèrent dans le temple de Jupiter Olympien.

Le marbre de Lesbos, *marmor Lesbium*, était d'une couleur plus plombée que celui de Thasos. Les carrières doivent être cherchées dans la partie sud de l'île, vers le lieu appelé *port Olivier;* c'est là que se trouvent les gisements calcaires : tout le reste de l'île est volcanique. Philostrate [3] observe que la couleur de ce marbre est la plus obscure de tous les marbres blancs; les anciens en firent un grand usage pour la construction des tombeaux, et les statuaires l'employèrent avec succès, car on cite comme étant de ce marbre la statue de Julia Pia et la Vénus du Capitole.

L'HELLESPONT.

Les observations des géologues modernes ont suffisamment prouvé que cette tradition qui attribue l'ouverture du Bosphore et des Dardanelles à l'action des eaux de la mer Noire est entièrement dénuée de fondement; nous avons parcouru dans toute leur étendue ces deux célèbres détroits, et nous avons reconnu que l'apparition des roches volcaniques à l'embouchure de la mer Noire a plutôt contribué à rétrécir l'entrée du Bosphore. La constitution des îles de la Propontide que nous venons d'observer, et celle de leur presqu'île de Cyzique, dont nous parlerons bientôt, démontrent que ces terrains sont contemporains des premières révolutions du globe; enfin, dans les roches tertiaires et crayeuses qui constituent les bords du détroit des Dardanelles, on ne reconnaît aucune trace de rupture apparente qui permette de supposer que ces terrains ont jamais été réunis. C'était une sorte de manie chez les anciens de supposer des catastrophes de ce genre, pour expliquer la présence des îles dans les environs des continents, et par conséquent la formation des détroits : la même cause est assignée aux détroits de Gibraltar et de Messine, et, comme nous venons de le voir, à la formation de l'îlot de Besbicus. Les observations du général Andréossi [4] sont parfaitement d'accord avec l'état actuel des connaissances géologiques; on ne peut expliquer le récit de Diodore de Sicile que par cet amour du merveilleux qui dominait toujours dans les traditions des anciens.

L'Hellespont, aujourd'hui détroit des Dardanelles, a dû son nom à la fille d'Athamas; Hellé, qui se rendait en Colchide avec son frère Phryxus, périt dans les flots. La longueur de l'Hellespont est de douze lieues marines, et dans sa partie la plus étroite il n'a pas plus de quatorze cents mètres. Toute la côte d'Asie qui est baignée par ses eaux appartient à la petite Mysie, et a reçu des Grecs le nom de province de l'Hellespont. Des villes nombreuses et riches peuplaient ses rivages, et l'entreprise de Xercès, qui le traversa sur un pont de bateaux, est à jamais célèbre dans les fastes de l'antiquité.

Plusieurs fleuves arrosent la province d'Hellespont : les plus célèbres sont le Granique,

[1] Senec., Epist. LXVIII.
[2] Attica I.
[3] Vies des Sophistes, lib. II.
[4] Constantinople et le Bosphore, Introduction.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0162
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

l'Æsepus, et le Rhyndacus, dont le cours était à peu près inconnu à l'époque où j'explorais ces rivages.

Dans le but de bien reconnaître le régime des eaux de cette province, je revins sur la côte une troisième fois, et j'entrepris de remonter en canot le fleuve Rhyndacus, qui traverse le lac Apollonias et reçoit les eaux d'une autre rivière que les anciens appelaient Macestus. J'espérais dans cette expédition rencontrer enfin la position du lac Dascylitis et de celui de Milétopolis.

Le 20 d'avril 1835, nous fîmes armer un canot, et nous quittâmes *la Mésange* pour remonter le Rhyndacus.

Le fleuve débouche dans la mer par une belle vallée, qui forme une solution de continuité dans la chaîne des montagnes de la Mysie : cette vallée a cinq cents mètres environ de large; les bâtiments de transport peuvent remonter jusqu'à deux lieues dans l'intérieur, et stationnent à un village qu'on appelle Iskélé (l'Échelle) : des balises placées de distance en distance indiquent les bancs mobiles dans lesquels les bâtiments pourraient s'engager. Le fleuve se resserre bientôt entre deux chaînes de montagnes, et son courant devient plus rapide. Nos matelots mirent pied à terre pour haler la barque, et nous arrivâmes le soir même au village d'Iskélé. Il est situé à la base d'une montagne de marbre gris; cette roche paraît constituer la chaîne qui court de l'embouchure du Rhyndacus jusqu'à Cyzique.

Le 21 nous fîmes partir le canot de grand matin, et nous montâmes à cheval avec un officier du bord, pour nous rendre au pont de Muhalitch, où nous devions rencontrer l'embarcation. Nous traversâmes un pays fertile et bien cultivé; les montagnes, dirigées N.-S., sont composées de calcaire marbre gris, dont les couches sont peu épaisses et inclinées E.-O.; sur cette formation s'appuie un gisement de calcaire brèche, à ciment rouge, avec des cailloux bleuâtres; ce marbre est employé dans les mosquées de Muhalitch. Nous avons remonté le cours du fleuve, dans une longueur de trois lieues et demie, jusqu'au pont de bois. A un quart de lieue à l'est, nous aperçûmes la ville de Muhalitch sur une hauteur. Peu de minutes après, nous vîmes arriver notre canot, et, favorisés par un vent du nord très-frais, nous remontâmes le fleuve. Nous avions dépassé le confluent du Rhyndacus, et nous nous trouvions sur la rivière Sousougherlé (Macestus). La fonte des neiges des montagnes avait considérablement grossi le fleuve, de sorte que nous avançâmes sans peine, quoique le courant fût souvent embarrassé par des lianes et des saules dont les branches le couvraient comme un berceau. Nous n'apercevions plus la trace d'aucun être humain, et des troupes de pélicans, troublées dans leur paisible retraite, s'envolaient en poussant de grands cris.

Nous ne tardâmes pas à nous égarer au milieu des îlots formés par l'inondation, et plus d'une fois nous avons traversé à la voile des champs où plus tard les troupeaux devaient venir paître. Le cours du fleuve devenait de plus en plus difficile à reconnaître; nous ne rencontrions aucune trace d'habitation, et notre canot, poussé par la brise du nord, se heurtait souvent avec violence contre un tronc d'arbre entraîné par les eaux : le jour baissait, et nous n'étions pas sans quelque inquiétude sur les moyens de nous procurer des vivres. Nous nous décidâmes à amarrer le canot et à envoyer dans diverses directions, pour reconnaître une habitation. Un des matelots parvint à gagner la grande route de Muhalitch, et nous nous réfugiâmes pour la nuit dans un café, où nous trouvâmes des chameliers qui purent nous fournir quelques renseignements.

J'appris avec regret que nous avions dépassé de plusieurs lieues le confluent du cours d'eau qui sort du lac et se joint au Macestus; nous sûmes en outre que notre canot n'aurait

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0163
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pas pu entrer dans le lac, l'eau s'échappant par des marécages remplis de roseaux. La confusion qui existe entre les principaux lacs de Bithynie et de Mysie n'est pas moindre pour les rivières : les différents historiens ont souvent considéré le Rhyndacus et le Macestus comme un seul fleuve[1]. Polybe donne à ce dernier le nom de Megistus; il prenait sa source aux environs d'Ancyre de Phrygie, et arrosait la partie de la Mysie appelée Abrettène; les voyageurs du dernier siècle l'appellent rivière de Muhalitch. D'après Chishull et Hamilton, le lac de Manyas ou de Milétopolis a environ dix lieues de circonférence; il est très-abondant en poisson, et s'écoule dans la rivière par un canal étroit; Hamilton appelle ce cours d'eau Kara-Déré.

La ville de Milétopolis paraît, d'après son nom [2], avoir dû sa fondation aux habitants de Cyzique, qui eux-mêmes étaient colonie de Milet. Le plus ancien écrivain qui en fasse mention est Apollodore, cité par Strabon [3]. Étienne de Byzance place cette ville entre Cyzique et la frontière de Bithynie, près du Rhyndacus; il est souvent fait mention de Milétopolis dans les écrivains ecclésiastiques, et l'itinéraire d'Antonin évalue à 20 milles la distance entre cette ville et Apollonias. Il faut avouer que cette distance conviendrait parfaitement à Muhalitch.

Il nous fut difficile d'avoir des détails plus circonstanciés sur l'état moderne, de la part des nomades qui ont l'habitude de traverser tant de contrées, sans jamais s'informer des noms des lieux.

Le lendemain matin, je rencontrai un convoi de paysans qui me parurent étrangers; des bœufs traînaient un long chariot couvert, lequel n'était autre chose qu'un bateau monté sur des roues. Dans l'intérieur étaient empilés des enfants, du sel, des filets et des femmes. Ces gens nous dirent qu'ils étaient chrétiens; ils savaient quelques mots de la langue grecque; leur costume était celui des paysans russes; ils nous apprirent que de père en fils ils sont installés dans ce pays, depuis une centaine d'années. Ils sont assez nombreux pour former un village, qui porte le nom de Kosak-Keui. Les Turcs les laissent pratiquer leur religion en toute liberté; ils ont avec eux un prêtre grec. Leur industrie consiste dans la pêche, qu'ils font dans les différents lacs de la Mysie et à l'embouchure des fleuves, où ils prennent des esturgeons pour préparer le caviar. J'étais heureux de rencontrer des hommes connaissant si bien les eaux de la Mysie; j'espérais trouver enfin ce lac Dascylitis qui a dû exister dans ces parages, puisqu'il était voisin de Cyzique. Il y a un lac près de la ville appelée Pigas, Πῆγας (les Sources), par Anne Comnène, et Biga par les Turcs. C'est là qu'eut lieu cette terrible bataille dans laquelle une armée tartare fut taillée en pièces par les troupes d'Ala-Eddyn. Le nombre de morts fut si grand, que le sultan, ayant fait mutiler leurs cadavres, ordonna que l'on fabriquât des tentes avec les peaux [4]. Mais je ne pus m'assurer de la position du lac de Biga relativement à celui que nous cherchions, et que les paysans appellent lac de Manyas, du nom d'une petite ville dans laquelle on observe quelques débris d'antiquité, et que je regarde comme l'ancienne Milétopolis, ne pouvant reconnaître dans Muhalitch aucun caractère de ville antique.

Forcés de redescendre le fleuve, nous éprouvâmes de nouvelles difficultés pour retrouver notre route, car rien ne pouvait nous indiquer l'embranchement du Rhyndacus. Les eaux des neiges de l'Olympe avaient couvert une grande étendue de pays; la brise était

[1] Scholiast. Apoll. Rhod., I, 1165.
[2] Cramer, Asia Minor, I, 52.
[3] XII, 575; XIV, 681.
[4] Hammer, Histoire ottomane, T. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0164
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

très-violente; nous errâmes tout un jour dans les plaines de Muhalitch, croyant naviguer sur le lac d'Aboullonia (Apollonias). Heureusement, nous finîmes par retrouver le courant, et le soir nous allâmes descendre à Ulabad, l'ancienne Loupadium, petit château qui date des empereurs byzantins, et qui est souvent cité dans les guerres de ces princes contre les Osmanlis.

J'ai dit, dans la description de la Bithynie, comment il paraissait difficile de placer dans cette province le lac de Dascylium, qui avait donné son nom à un district, et près duquel était une grande ville, résidence des Satrapes perses, environnée de parcs magnifiques, avec des maisons de plaisance. Il me semble évident qu'une erreur capitale existe dans les textes anciens, et que différents noms ont été donnés à un seul et même lac.

Je réunis ici tous les passages des géographes anciens pour faire apprécier les contradictions qu'ils présentent.

Strabon, parlant des Aphnéens, dit : « Ils sont nommés Aphnéens, nom qui vient du lac Aphnitis, car c'est ainsi qu'on appelle le lac Dascylitis [1]. » Si nous prenons le texte d'Étienne de Byzance, nous y lisons : « Aphnéion, ville de Phrygie, près de Cyzique, et de Milétopolis... Le lac aux environs de Cyzique s'appelle Aphnitis; il portait auparavant le nom d'Artynia [2]. » Pline ajoute encore à la confusion, puisque, suivant lui, le Rhyndacus sort du lac Artynia [3]. Or, il est reconnu que le Rhyndacus traverse le lac qui fut appelé Apollonias, et porte encore le nom d'Aboullonia, d'où l'on serait tenté de conclure, en suivant fidèlement les textes, que le lac Dascylitis n'est pas autre chose que le lac Aboullonia. Cependant un passage de Strabon [4], citant en même temps trois des grands lacs de Bithynie et de Mysie, nomme le lac Dascylitis, le lac Apollonias et le lac Milétopolis. « Au-dessus du lac Dascylitis, il y a deux autres lacs considérables : on nomme l'un Apolloniatis, l'autre Milétopolis. Près du lac Dascylitis est la ville de Dascylium; près du Milétopolitis celle de Milétopolis, et près de l'Apolloniatis est la ville d'Apollonia sur le Rhyndacus. » Mais il est certain que ce pays ne renferme aujourd'hui que deux grands lacs, celui d'Aboullonia et celui de Manyas [5]. On est donc forcé de s'arrêter à l'une de ces deux opinions, ou que l'ancien lac Dascylitis a disparu, ou qu'il n'est pas différent du lac Apollonias. Un passage d'Hécatée a beaucoup embarrassé ceux qui étaient tentés de regarder le lac Apollonias comme identique avec le lac Dascylitis; voici ce texte : « Après la ville d'Alazia est le fleuve Odryssès; il vient de l'occident, du lac Dascylitis, traverse la plaine de Mygdone, et va se jeter dans le Rhyndacus. Alazia est aujourd'hui déserte; mais il y a quantité de bourgs habités par des Alazones, dont le pays est traversé par l'Odryssès; Apollon est particulièrement honoré dans ces bourgs [6]. » Pour ceux qui connaissent le pays, ce passage ne présente aucune difficulté. La plaine de Mygdonie [7] est celle qui s'étend entre l'Olympe et la mer, et l'Odryssès n'est autre chose que la rivière appelée aujourd'hui Niloufer, qui traverse cette plaine. Cette rivière, dont les eaux se joignent au Rhyndacus, tombe en effet dans ce fleuve à l'occident du

[1] Ἀφνειοὺς δὲ ἀπὸ τῆς Ἀφνιτίδος νομίζουσι λίμνης· καὶ γὰρ οὕτω καλεῖται ἡ Δασκυλῖτις. Lib. XIII, p. 587.

[2] Ἄφνειον, πόλις Φρυγίας, πλησίον Κυζίκου ἡ Μιλήτου πόλεως..... Ἡ λίμνη ἡ περὶ Κύζικον, Ἀφνῖτις, ἡ πρότερον Ἀρτυνία. Verbo Ἄφνειον,

[3] « Rhyndacus, ante Lycus vocatus... oritur in stagno Artynia juxta Miletopolim. » Hist. natur., lib. V, chap. XXXII.

[4] Ὑπέρκεινται δὲ τῆς Δασκυλίτιδος ἄλλαι δύο λίμναι μεγάλαι, ἥ τε Ἀπολλωνιᾶτις, ἥ τε Μιλητοπολῖτις· πρὸς μὲν οὖν τῇ Δασκυλίτιδι Δασκύλειον πόλις· πρὸς δὲ τῇ Μιλητοπολίτιδι Μιλητόπολις· πρὸς δὲ τῇ τρίτῃ Ἀπολλωνία ἐπὶ Ῥυνδάκῳ λεγομένη· τὰ πλεῖστα δὲ τούτων ἐστὶ Κυζικηνῶν νυνί. Strabon, lib. XII, p. 575.

[5] Cf. Hamilton's Asia Minor.

[6] Hecat. apud Strabonem, lib. XII, cap. 3 : Ἐπὶ δ' Ἀλαζίᾳ πόλει ποταμὸς Ὀδρύσσης ῥέων διὰ Μυγδονίης πεδίου ἀπὸ δύσιος ἐκ τῆς λίμνης τῆς Δασκυλίτιδος ἐς Ῥύνδακον ἐσβάλλει· ἔρημον δὲ εἶναι νῦν τὴν Ἀλαζίαν λέγει, κώμας δὲ πολλὰς τῶν Ἀλαζώνων οἰκεῖσθαι, δι' ὧν Ὀδρύσσης ῥεῖ· ἐν δὲ ταύταις τὸν Ἀπόλλωνα τιμᾶσθαι διαφερόντως.

[7] Amm. Marcell., XXXIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0165
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

lac, car le Rhyndacus ne traverse le lac Apolloniatis que dans sa partie la plus occidentale. Le passage d'Hécatée, qui rappelle le culte particulier rendu à Apollon par les habitants de cette partie de la contrée, serait encore en faveur de l'opinion qui assimilerait le lac Apollonias au lac Dascylitis. La seule difficulté réelle est le texte de Strabon, qui mentionne en même temps trois lacs et trois villes principales situées sur leurs bords. D'après un passage de Plutarque [1], relatif au lac Dascylitis, on serait tenté de croire qu'il ne communiquait pas avec la mer, car il rapporte que Lucullus, étant venu pour délivrer Cyzique bloquée par l'armée de Mithridate, fit prendre sur le lac Dascylitis une grande barque qu'il fit traîner sur un chariot jusque dans la mer, et y ayant embarqué des soldats, les introduisit dans la ville. Ceci donne une idée de l'étendue de ce lac, qui était navigable pour de grands bateaux, mais ne prouve pas d'une manière absolue qu'il ne communiquait pas avec la mer, puisque l'armée de Mithridate pouvait occuper l'embouchure du fleuve. Émettre une opinion sur un semblable sujet serait beaucoup donner au hasard, puisque l'on serait obligé de faire un choix parmi des auteurs qui, les uns ou les autres, se sont évidemment trompés. Il n'y a qu'une chose constante ici : c'est qu'il n'y a que deux lacs dans ces cantons, l'un en Bithynie, le lac Apollonias, l'autre en Mysie, le lac Manyas, et que le premier est le seul que l'on puisse identifier avec le lac Dascylitis.

Toutes les chaînes de montagnes qui parcourent cette province vont se rattacher au groupe central de l'Ida; il s'ensuit que c'est dans le versant occidental de cette montagne qu'il faut chercher le mont Cotylus, situé à 120 stades au-dessus de Scepsis, et qui donnait naissance aux fleuves Granique et Æsepus; ce dernier cours d'eau coulait à l'est du Granique, et était compris, par conséquent, entre ce dernier fleuve et la presqu'île de Cyzique, et Strabon [2] estime que son parcours était de 500 stades (15 lieues). A la latitude du lac Manyas, il existe des sources chaudes, assez abondantes pour faire tourner un moulin. M. de Mimont, capitaine d'état-major, traversant ce pays à l'époque où il était couvert de neige, aperçut de loin une vapeur semblable à celle d'un volcan. Ces eaux chaudes forment un petit cours d'eau qui va se jeter dans le fleuve; c'est sans doute à ces bains que l'orateur Aristide se rendait en passant par Pœmanenus [3]. L'Æsepus, de même que le Macestus, change deux fois de nom dans son parcours; ce dernier est appelé Sinaül-Sou, près de ses sources, et plus bas Susugherlè-Sou. L'Æsepus est appelé Satal-Déré, et un peu plus haut Dermen, c'est-à-dire la rivière des Moulins. C'est dans la vallée de Satal-Déré qu'il faudrait chercher le Memnonium, tumulus cité par Strabon, près duquel était un village qui portait le nom de Memnon. Le Granique arrosait la plaine d'Adrastée, ainsi nommée d'une petite ville qui, selon la tradition [4], avait été bâtie par Adraste, fils de Mérops, qui lui donna son nom, et fit élever un temple à Némésis. Elle était située entre Priapus et Parium; nous savons par Plutarque [5] qu'elle était voisine de la mer. La ville de Sidène, dont on ignore encore la position, était située sur les bords du Granique. Le cours de ce fleuve et celui de ses affluents sont encore assez mal déterminés, parce que la plupart des voyageurs modernes qui ont voulu l'étudier ont confondu entre eux les différents cours d'eau de la Mysie. Il serait à désirer que ceux qui voudraient retirer quelque fruit de leurs études géographiques en Asie suivissent la marche la plus logique, c'est-à-dire ne quittassent pas le bassin d'un fleuve

[1] In Lucullo.
[2] Livre XIII, p. 602.
[3] Arist. Sacr. Orat., iv., p. 569.
[4] Strabon, lib. XIII, 588.
[5] In Lucullo.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0166
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

depuis sa source jusqu'à son embouchure, ou réciproquement, comme a fait M. Hamilton pour le Macestus. C'est ainsi que j'ai reconnu les cours du Sangarius, du Rhyndacus et de la plupart des fleuves de la Pisidie et de la Pamphylie. Le cours du Granique est très-tortueux ; il se dirige d'abord vers le N.-O., comme pour aller se jeter dans la mer Égée, et revient ensuite vers le N. se perdre dans la Propontide : aussi les anciens croyaient-ils que des atterrissements formés à sa première embouchure avaient motivé ce changement de cours. Ceci ne serait pas sans exemple, et mériterait d'être vérifié. Le nom moderne du Granique varie aussi souvent que celui de tous les petits ruisseaux de l'Asie Mineure. Les indigènes lui donnent près de son embouchure le nom de Démotico.

On chercherait en vain dans son parcours l'endroit où l'armée d'Alexandre attaqua celle des Perses; ses rives sablonneuses ont si souvent changé de forme, qu'il est bien probable que son lit actuel n'est pas le même que l'ancien.

Tout le pays qui environne la presqu'île de Cyzique, depuis l'Æsepus jusqu'au Rhyndacus [1], était occupé par la peuplade des Dolions; les principales villes étaient Parium, Priapus et Lampsaque. Nous parlons ici de l'époque voisine de l'arrivée des Æoliens, car antérieurement ces contrées appartenaient à la Troade [2], et plus tard elles furent soumises aux rois de Lydie et à l'empire des Perses.

A l'ouest de la presqu'île de Cyzique, et à quinze milles environ de distance, s'avance un cap qui forme l'autre côté d'un vaste golfe, défendu au nord par les îles de Marmara et Rabbi. Les indigènes l'appellent Karaboga; c'est là que les géographes modernes placent la ville de Priapus, colonie de Milet, ou peut-être des habitants de Cyzique, selon le témoignage de quelques auteurs [3]. Elle jouissait d'une certaine célébrité comme station navale [4]. Les habitants, charmés de l'extrême fertilité du territoire, s'adonnèrent sans partage au culte d'une divinité champêtre qui était inconnue avant eux [5], mais qui dans la suite eut de nombreux adorateurs, même en Italie. S'il en est ainsi, on doit croire que c'est ce dieu qui prit le nom de la ville.

Si la ville de Priapus n'a pas subsisté jusqu'à nos jours, nous pouvons du moins nous faire une idée de la richesse de ses campagnes, car toute cette côte, depuis Cyzique jusqu'à Lampsaque, est cultivée en vignobles qui pourraient donner du vin excellent. Mais les Grecs et les Juifs, qui ont conservé le privilége de la fabrication, emploient des procédés tellement imparfaits, qu'il n'est pas possible d'en obtenir de bons produits. Ce sont les vignes de Priapus qui avaient été données en usufruit à Thémistocle pour l'usage de sa maison.

Les barques qui font le commerce très-borné de cette côte vont rarement mouiller à Karaboga, et ce port, vanté par les anciens, n'est plus aujourd'hui d'aucun usage.

La première cause de la décadence de Priapus doit être attribuée à la prospérité de Parium, qui fut colonisée par les habitants de Milet, d'Érythrée et de Paros. Ptolémée et Pline [6] en font également l'éloge, et ce dernier pense que cette ville est la même qu'Homère nomme Adrastée [7]. Lorsque les rois de Pergame obtinrent du peuple romain cette partie de la Mysie en dédommagement des conquêtes que les rois de Bithynie avaient faites sur eux, ils prirent soin d'augmenter son port, qui était plus vaste

(1) Strabon, XII, 575.
(2) Strabon, XII, 586.
(3) Strabon, XIII, 587.
(4) Thucydid., VIII, 107.
(5) Strabon, XIII, 587.
(6) Liv. V, ch. XXXII.
(7) Strabon, XIII, 588.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0167
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

que celui de Priapus, et les habitants de cette dernière ville furent peu à peu transférés à Parium. Deux inscriptions recueillies par Spon [1] lui donnent le titre de colonie romaine, et l'empereur Marc-Aurèle y fit de grands travaux, ce qui lui valut le titre de fondateur, Κτίστης, souvent décerné dans les inscriptions à des proconsuls et à d'autres magistrats. On reconnaît encore les ruines de la ville dans le lieu nommé Kamares; les murs étaient construits en blocs de marbre sans mortier. Un grand nombre d'édifices enfouis, des restes d'aqueducs et de citernes témoignent qu'elle jouit d'une certaine importance jusqu'à la chute de l'empire.

Lampsaque commandait l'entrée de l'Hellespont; elle était pourvue d'un bon port et renommée par la fertilité de son territoire. La fondation de Lampsaque remonte aux temps fabuleux antérieurs aux premières migrations européennes; son premier nom était Pityæssa. Les deux frères Phobus et Blepsus, nés à Phocée et descendants de Codrus, pendant leur séjour à Parium, rendirent service au roi Mandron, qui régnait à Pityæssa. Ce prince engagea les deux frères à envoyer dans ses États une colonie grecque, qui vint en effet s'établir sous la conduite de Phobus. Menacés d'une trahison de la part des Bebrices, ils furent sauvés par Lampsacé, fille du roi, et en reconnaissance de cet événement, ils donnèrent à la ville de Pityæssa, dont ils s'étaient rendus maîtres, le nom de Lampsaque [2]. La population de cette ville s'était augmentée des ruines de Pœsus, située entre Lampsaque et Parium. Le culte du dieu Priape y était aussi répandu qu'à Priapus même; et, en effet, toutes ces villes jouissaient de l'abondance des fruits de la terre. Les coteaux étaient couverts de vignobles, et cette culture s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le soulèvement des Ioniens attira sur Lampsaque la vengeance des Perses; conquise par Crésus, elle parvint à conserver sous ses descendants une sorte d'autonomie. Après la bataille de Mycale, elle devint tributaire d'Athènes, et malgré les tentatives de ses habitants pour recouvrer leur indépendance, elle resta en cet état jusqu'au moment où Alexandre vint attaquer l'empire des Perses. Son heureuse situation lui permit de conserver un rang distingué parmi les villes d'Asie jusqu'au déclin de l'empire; mais son nom seul est parvenu jusqu'à nous : car on chercherait en vain dans le moderne village de Lampsaki quelque ruine qui attestât son ancienne magnificence. Dans le commencement du dernier siècle, on y voyait cependant encore quelques antiquités, et Wheler a observé des ruines qui n'existent plus de nos jours; il observa plusieurs colonnes de marbre et quelques inscriptions qui dataient du temps des Antonins. L'usage de faire des boulets de marbre, qui s'est perpétué pendant trois siècles chez les Turcs, a été plus pernicieux pour les villes de la Propontide que tous les ravages qu'elles avaient subis antérieurement. Aujourd'hui, depuis Moudania, l'ancienne Apamée, jusques y compris Alexandria Troas, il n'existe pas un bloc de marbre ancien. Cependant les Turcs avaient sous la main l'île de Marmara et ses inépuisables carrières; on ne comprend pas qu'ils aient préféré établir avec beaucoup de peine des ateliers partiels dans vingt localités différentes.

La situation des autres villes de l'Hellespont, plus ou moins controversée par les voyageurs, n'offre plus de monuments qui permettent d'asseoir un jugement certain. Déjà, chez les anciens, les noms des fleuves et la situation d'un grand nombre de villes étaient un sujet de discussion interminable, et les écrits des voyageurs qui se sont spécialement occupés de la topographie de la Troade ont donné à ce sujet tous les éclaircissements qu'on peut raisonnablement espérer.

[1] Spon, Voyages, I, p. 173.

[2] Plutarch., *de Virt. mul.*, 18.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0168
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

CYZIQUE.

Dans le temps où les voyages dans l'intérieur de l'Asie Mineure présentaient quelque difficulté, les voyageurs qui voulaient initier les savants d'Europe aux découvertes à faire dans ces contrées ont souvent pris pour but de leurs explorations les côtes de la Propontide. Tous ces parages ont été décrits; mais il ne paraît pas que les recherches des antiquaires aient jamais été plus fructueuses que dans le territoire de l'ancienne Cyzique. Tous les cabinets de l'Europe possèdent quelque inscription tirée des ruines de cette ville célèbre; la collection apportée du Levant en France dans l'année 1749, et achetée par les soins de Peysonnel, alors consul à Smyrne, peut à bon droit passer pour la plus complète et la plus intéressante de toutes.

Au commencement de mon séjour en Orient, lorsque je pensais que j'aurais le loisir de visiter toutes les places où j'espérais observer quelques vestiges d'antiquité, je n'ai pas voulu laisser de côté une ville qui avait fourni aux édifices de Constantinople tant de colonnes et de fragments précieux. Il restait d'ailleurs à déterminer si, dans la montagne qui forme le centre de la presqu'île, je ne trouverais pas quelque vestige apparent du temple de la Mère des dieux. Ces recherches n'ont pas été couronnées de succès; ce ne sont pas toujours les résultats les plus étendus qui m'ont donné le plus de peine à recueillir. Le plan topographique de la ville et la carte du golfe, levés avec le concours des officiers de *la Mésange*, exigeaient un trop grand nombre de détails pour que je pusse les faire entrer dans l'atlas; j'ai été obligé de renoncer à cette publication comme à bien d'autres. Je me contente ici de donner la description des ruines que j'ai observées.

L'île de Cyzique appartient au petit archipel qui occupe le milieu sud de la mer de Marmara. Toutes ces îles ont été formées dans la même période géologique. Le soulèvement du granit a fait surgir le marbre blanc, et en quelques endroits le calcaire schisteux; c'est dire que ce soulèvement appartient à l'époque de transition. Le granit et le calcaire se retrouvent, comme je l'ai dit, dans les montagnes de la côte, et paraissent se rattacher aux contre-forts inférieurs du mont Ida. Les parties de cette montagne que j'ai visitées sont de gneiss et de micaschiste; les volcans n'apparaissent que sur son revers sud.

Mais ces crêtes sont la limite du terrain primordial, car toute la côte de l'Hellespont, ainsi que les terrains de la plaine de Troie jusqu'au promontoire Lectum (Baba), appartiennent au système tertiaire très-récent. Je ne parle pas ici des atterrissements considérables qui ont changé la forme des côtes, et qui peuvent être rangés parmi les terrains contemporains. Le détroit qui séparait du continent l'île de Cyzique a d'abord été assez considérable; mais peu à peu les terres charriées des montagnes de part et d'autre ont rétréci cet espace, de manière que les anciens ont pu y jeter un

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0169
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pont, et plus tard les remous des deux golfes ont amoncelé des algues et des galets qui ont fini par combler ce détroit, et par le changer en un isthme qui a aujourd'hui un mille et demi de large.

Strabon [1] paraît insister singulièrement sur cette particularité que la montagne qui forme le centre de l'île n'a qu'un sommet. Vue du côté de la ville, elle se présente en effet comme un cône légèrement aplati sur ses flancs; mais dans son travers, ce cône se divise en plusieurs groupes, dont l'un domine la ville d'Artace. On conçoit combien ces puériles subtilités sont faciles à réfuter : aussi les historiens tels que Philostephanus [2] peuvent également être regardés comme exacts. Le sommet de la montagne est couvert de bois, ou plutôt de broussailles, parmi lesquelles se remarque l'arbousier, le térébinthe, le chêne, le laurier et l'olivier sauvage. Nous avons vainement parcouru les vallons supérieurs, et questionné tous les bergers que nous avons rencontrés; nous n'avons obtenu aucun indice de ruines qui auraient pu exister dans les lieux élevés de la montagne, où les anciens plaçaient le temple de la Mère des dieux. Partout nous avons retrouvé le granit comme base du sol; le marbre calcaire gris n'apparaît que dans les contre-forts du côté du village d'Artaki, et compose presque entièrement les deux rochers, dont l'un porte spécialement le nom de l'île d'Artace.

Indépendamment des deux grands ports formés par le golfe d'Artaki et celui de Hamamli, à l'est et à l'ouest du nouvel isthme, l'île de Cyzique en a deux autres, l'un appelé Tarrhodia, ou plutôt Rhodia(τὰ Ρωδιὰ) (les Grenades), où peuvent se réfugier les petits bâtiments pendant les orages, si fréquents sur la Propontide. Nous y avons mouillé avec *la Mésange* pendant les coups de vent de l'équinoxe de 1835. Le fond est de bonne tenue; mais les cartes marines étaient alors fort inexactes; on ne pouvait trouver ce port qu'à l'aide d'un bon pilote. L'autre port, situé à l'est de la presqu'île, portait anciennement le nom de Panormo, qui lui est commun avec un grand nombre d'autres ports en Asie et en Europe. Aujourd'hui les bâtiments n'y mouillent plus. Le nouveau village porte le nom de Erméni-Keui; on y trouve quelques antiquités.

Pendant les trois jours que je passai au mouillage de Tarrhodia, je descendis plusieurs fois à terre, pour reconnaître la nature des roches qui contournent le golfe. Partout je rencontrai le granit, et de loin en loin seulement j'observai quelques schistes qui plongent sous les eaux. Dans cette partie de l'île on observe une chaîne subordonnée à la montagne principale, qui permettrait à un observateur de multiplier à son gré les sommets du mont Dindyme. Le village, de même nom que le port, offre quelques débris qui proviennent de monuments byzantins. Je n'observai pas d'inscriptions.

Le 17 avril, le temps étant devenu plus favorable, nous quittâmes le port de Tarrhodia pour aller mouiller à Artaki, l'ancienne Artace. Cette ville, voisine de Cyzique, et qui en était comme l'avant-port, remonte à une très-grande antiquité; elle est mentionnée deux fois par Hérodote [3], et notamment dans la guerre des Perses. Les Phéniciens, dit-il, après avoir mis le feu dans tous les lieux qui avaient été abandonnés par leurs habitants, se portèrent sur Proconnèse et Artace, et brûlèrent ces deux villes [4]. La montagne qui domine le port et l'îlot voisin portaient aussi le nom d'Artace. [5]. C'était, dit-il, une colonie des Milésiens; elle était distante d'un stade de

[1] XII, 575.

[2] Ap. Schol. Apollon., lib. I, vers 985. Voy. la trad. franç. de Strabon, tom. IV, page 117.

[3] Liv. IV, ch. III, 14.

[4] Liv. VI, ch. XXXIII.

[5] Strabon, XII, 576.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0170
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cyzique [1]. Cette distance est trop courte : nous comptons sur notre carte du golfe 9375 mètres jusqu'à la pointe de Cyzique appelée Bal-Kiz. J'éprouve un grand regret de ne pouvoir publier cette carte du golfe : toutes les sondes avaient été prises avec soin.

La ville d'Artace était sur un cap s'avançant vers le S.-O., et l'îlot du même nom n'en est séparé que par un étroit canal. Pline [2] mentionne en même temps cette ville et ce port, mais comme n'existant plus de son temps. Il est possible qu'à une certaine période, la prospérité de Cyzique ait absorbé complétement ces petits postes, qui avaient dû souffrir horriblement pendant la guerre de Mithridate. Cependant sous les empereurs byzantins, et même avant cette époque, Artace acquit une certaine importance, et pouvait présenter quelques monuments de marbre, Les fortifications qui sont dans l'île, et qui ont été décrites par Pococke et Lucas comme des restes magnifiques d'ouvrages grecs, ne sont que des tours byzantines, si ce n'est génoises, faites avec de riches débris d'architecture provenant sans doute de Cyzique. On y voit des colonnes cannelées à la grecque, des blocs de corniches encore intactes, employées comme matériaux bruts. Les tours sont à bossages, et ont bien résisté; mais les courtines sont en démolition complète, et plus d'un musée pourrait s'enrichir des débris qu'on en tirerait.

Dans une vigne qui domine la petite ville moderne, j'ai observé un beau mur en blocs irréguliers et bâti tout en marbre blanc; je considère ce vestige comme un des plus anciens restes de l'ancienne Artace, peut-être antérieur à l'invasion des Phéniciens. Il en résulte pour moi que cette ville était bien dans l'île même de Cyzique, mais non pas dans l'îlot qui commandait la rade, et qui d'ailleurs est seulement capable de contenir un château.

Dans un autre îlot, qui n'est à vrai dire qu'un rocher, il y a une source vénérée des Grecs, qui lui attribuent différentes vertus; on l'appelle *Ayasma*, la Fontaine sainte. Il est question dans quelque auteur ancien d'une fontaine de l'île de Cyzique, qui avait une certaine célébrité [3]; peut-être est-ce l'origine de la renommée que celle-ci a conservée jusqu'à nos jours parmi les Grecs superstitieux.

Le golfe d'Artaki est aujourd'hui complétement abandonné de nos navires, qui ne trouvent plus aucune sorte de chargement à faire dans cette contrée déserte.

En suivant les sinuosités de la côte, on traverse plusieurs petits cours d'eau qui descendent de la montagne sur le penchant de laquelle est bâtie Cyzique, et que les Grecs appelaient Arcton-Oros (la Montagne aux Ours), peut-être avec autant de vérité que le rocher Elaphonnesus.

Les ruines de Cyzique sont aujourd'hui tout à fait inhabitées; au delà des murailles et sur la hauteur, il existe un village d'une douzaine de maisons, appelé Hammamli, qui possède en communal la totalité de l'enceinte de la ville. On peut suivre le pourtour des murailles depuis la grande tour octogone située à l'angle S.-O. jusqu'à l'extrémité orientale, qui est très-voisine de l'isthme. Une source limpide et de très-bonne eau sort de dessous un mur antique; un platane l'ombrage de ses rameaux vigoureux : c'est l'endroit que les indigènes appellent Bal-Kiz-Séraï (le Palais de la Fille du Miel). Ce nom de Bal-Kiz est fort répandu en Asie; il paraît que les légendes musulmanes appellent ainsi la reine de Saba. Je l'ai retrouvé à Aspendus, à Sagalassus et dans d'autres

[1] Steph. Byz. Ἀρτάκη.
[2] Liv. V, ch. XXXII.
[3] Fons Cupidinis, Pline, liv. XXXI, ch. II.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0171
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

lieux encore; ce n'est donc pas, comme l'a pensé le colonel Leake, une abréviation de Παλαιὰ Κύζικος

On reconnaît, près de la tour de Bal-Kiz, les vestiges d'une porte; toutes les murailles sont faites en grands blocs de granit posés alternativement de front et en parpaing, et ornés de bossages; les parpaings ne traversent pas toute la muraille. L'intervalle des deux parements est composé d'un blocage, de recoupes de granit, de sable marin, de chaux et de ciment; la hauteur des assises est de 0^m52, et la longueur des blocs varie entre 1^m20 et 1^m28. On ne trouve aucune partie des murailles complétement conservée, mais on peut les suivre dans tout leur développement, et la plupart des soubassements sont intacts. Les tours sont carrées; elles sont placées à des espaces inégaux, qui varient de 30^m à 50^m; elles ont 10^m de front, et le mur 4^m d'épaisseur. Il est hors de doute que cette même muraille a dû défendre Cyzique des attaques de l'armée de Mithridate, et qu'elle fut témoin des efforts désespérés du roi de Pont pour s'emparer de la clef de la Propontide. C'est le seul monument de l'Asie encore existant qui ait pesé d'une manière puissante et directe sur les destinées de ce noble ennemi des Romains; et, comme telles, ces vénérables ruines produisent sur le spectateur une impression profonde. L'isthme, qui rappelle un grand ouvrage d'Alexandre, a disparu sous les terrains récents. Ces vastes remises, où l'on renfermait les galères (Νεόσοικοι), toutes les constructions maritimes qui pouvaient dater de la ville grecque, n'ont pas laissé de vestiges; il faut nous en tenir à la description des monuments romains, ou plutôt chercher à les retrouver dans le cadavre informe qu'ils présentent aujourd'hui aux yeux attristés.

Le territoire de Cyzique fut dans l'origine habité par les Dolions, qui s'étendaient jusqu'au fleuve Æsepus; l'île portait alors le nom de Dolionis. Lorsque les Argonautes y abordèrent [1], Cyzicus en était roi; il possédait la contrée située entre les fleuves Æsepus et Rhyndacus jusqu'au pays des Dascyliens. Ce prince avait donné son nom à l'île et à la ville; il était fils de Cyzicus, venu de Thessalie [2], et avait épousé Ænète, fille d'Euphorus, roi de Thrace. Cyzicus fut tué par Jason. Une autre tradition fait de Cyzique une colonie de Milésiens; elle est citée avec Artace au nombre des villes fondées par les habitants de Milet [3]; mais comme les auteurs anciens sont d'accord pour admettre que les premiers habitants furent des Pélasges, on doit croire que les Dolions appartenaient à cette race.

Les Argonautes construisirent sur le mont Dindyme un temple à la grande mère Idaïque, qu'on adorait à Cyzique comme à Pessinunte. Le Scythe Anacharsis arriva à Cyzique au moment où l'on célébrait les mystères, et fit vœu, s'il retournait heureusement dans sa patrie, d'établir une veillée religieuse en l'honneur de la déesse. Cybèle, Proserpine et Jupiter avaient aussi des autels à Cyzique. D'après une tradition fabuleuse, ce dernier dieu passait pour avoir donné en dot à l'épouse de Pluton la ville de Cyzique.

Les Phéniciens, qui avaient ravagé ces côtes, ne se portèrent à aucune hostilité contre Cyzique, parce que, avant leur arrivée, les Cyzicéniens avaient traité des conditions de leur soumission avec OEbarès, fils de Mégabaze, satrape de Dascylium [4].

Dans les révolutions qui suivirent la bataille de Mycale et les désastres des Athéniens en Sicile, Cyzique partagea la bonne et la mauvaise fortune des villes de l'Hellespont, tantôt tributaire d'Athènes, tantôt soumise aux Lacédémoniens ou aux Perses. Après la

[1] Apollodore, liv. II.
[2] Pline, C. V; ch. XXXII.
[3] Strabon, XIV, 635.
[4] Hérodote, liv. VI, 34.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0172
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

victoire du Granique, Alexandre s'empara de Cyzique, et joignit l'île à la terre ferme par deux ponts [1].

Le gouvernement de cette ville était pour les anciens un objet d'admiration continuelle : le luxe de ses édifices, la richesse de ses ports la plaçaient au premier rang des métropoles de l'Asie. Cyzique, ville noble par sa citadelle, ses murailles, son port et ses tours de marbre, fait honneur à la côte d'Asie [2]. Son administration ressemblait à celle des Rhodiens et des Marseillais; le soin de ses principaux bâtiments était remis entre les mains de trois architectes qui avaient l'intendance des armes, des machines et des greniers. Après la mort d'Alexandre, elle tomba sous le pouvoir des rois de Pergame; mais elle conserva ses priviléges et son gouvernement, et les marbres nombreux qui sont parvenus jusqu'à nous nous font connaître en détail toutes les magistratures qui composaient son administration. Le gouvernement était entre les mains du sénat et du peuple; et pour suivre les coutumes d'Athènes, première métropole des Cyzicéniens, le peuple s'était divisé en six tribus, dont quatre portaient les noms des tribus athéniennes, les Géléontes, les OEnopes, les Argades, les Hoplètes, les Ægicores et les Bores; elles parvenaient successivement, dans des temps réglés, au gouvernement et à la Prytanie [3].

Dans le principe, les habitants de Cyzique supputèrent le temps d'après l'année ionienne, divisée en mois lunaires; un peu plus tard ils prirent l'année macédonienne, et finirent par adopter l'année solaire des Romains. On remarque dans leurs mois plusieurs noms identiques avec les noms des mois athéniens. On pense que l'année des Grecs asiatiques commençait à l'équinoxe d'automne. L'année civile de Cyzique était composée de mois ioniens, athéniens et macédoniens, et de quelques autres qui lui étaient particuliers.

Indépendamment des corps du sénat et du peuple, la ville de Cyzique avait plusieurs magistrats dont les noms étaient communs avec plusieurs autres villes de l'Asie. Les fastes se comptaient à partir de l'époque de leur entrée en charge; ces magistrats étaient les Prytanes, dont le collége était de six cents membres élus à tour de rôle dans toutes les tribus qui, dans le cours de l'année, arrivaient successivement à la Prytanie. On sait, d'après une inscription, que cinquante Prytanes étaient en fonctions dans un mois. En sortant de ce collége, les Prytanes passaient dans celui des Callies, magistrature qui est particulière à la ville de Cyzique. Les Callies étaient aussi au nombre de six cents. Chaque collége était présidé par un archonte qui prenait le titre d'Épistate, et quelquefois de Boularque, ainsi que le témoigne une inscription. Les Phylarques, présidents de tribus; l'Asiarque, chargé de présider aux jeux communs de l'Asie; le Grammateus ou chancelier, étaient des charges que l'on retrouve dans les monuments de la plupart des villes asiatiques. Mais ici les souvenirs d'Athènes sont plus nombreux que dans aucune autre colonie. Tel était le système d'administration au moment où éclata la guerre de Mithridate.

Ce prince attachait une importance extrême à se rendre maître d'une ville et d'un port qui commandaient l'Hellespont et tout le pays mysien. Il arriva à l'improviste devant la ville avec une armée de cent cinquante mille fantassins et une nombreuse cavalerie, et occupa d'abord la montagne Adrastée, située en face de la ville, là où est situé le temple d'Adrastée [4]. Ce monument est également mentionné par Strabon [5], et d'après ses paroles on pourrait croire qu'il était, sinon dans la ville même, du moins

[1] Pline, ch. XXXII.
[2] Florus, III, 5.
[3] Caylus, marbres de Cyzique, t. II, 241.
[4] Plutarch. in Lucullo.
[5] XIII, 258.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0173
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans le faubourg. Il est probable que Mithidate occupa les collines qui s'étendent parallèlement à la côte sur le continent.

Les Grecs avaient déjà perdu trois mille hommes et dix galères dans une rencontre qu'ils avaient eue devant Chalcédoine. Mithridate, voulant profiter de sa victoire, divisa son armée en dix camps, et bloqua la ville par terre et par mer. C'est alors que Lucullus transporta des barques du lac Dascylitis dans la Propontide, parvint à faire entrer quelques soldats dans la ville pour soutenir le courage des assiégés. Mithridate avait fait construire des balistes et des tours mobiles pour attaquer les remparts. Les péripéties de ce siége ont une ressemblance frappante avec celui que soutint Nicée dix siècles plus tard.

Une violente tempête s'étant élevée, détruisit tous les apprêts de l'assaut, et notamment une tour de cent coudées de hauteur, qui était l'ouvrage d'un Thessalien nommé Niconides : néanmoins ces pertes ne décidèrent pas Mithridate à lever le siége. On chercha à pratiquer des mines, dans l'une desquelles Mithridate lui-même faillit périr. La prévoyance de Lucullus parait à toutes les éventualités : son armée était bien approvisionnée, tandis que la famine exerçait ses ravages dans celle de Mithridate. Plusieurs tentatives malheureuses finirent par épuiser sa patience, et Lucullus le força de lever le siége et de se retirer dans le royaume de Pont.

La conséquence de ces événements fut une alliance durable et sincère entre les Romains et les habitants de Cyzique. Tous les monuments qui sont parvenus jusqu'à nous attestent que pas une ville de l'Asie ne reçut de la part des empereurs des marques plus constantes d'amitié et de protection. Elle conserva sa liberté et son autonomie, et reçut dans le continent une adjonction importante de territoire, non-seulement une partie de ce lac Dascylitis dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de cette ville, mais encore une portion considérable de la Troade et du pays mysien, jusqu'au lac de Miletopolis (Manyas) et Apolloniatis [1]. Dans ce passage de Strabon, le lac Dascylitis est nommé encore une fois avec les deux autres lacs de la Bithynie. Ou il faut supposer que le premier a disparu, ou qu'il y a quelque grave erreur chez les géographes anciens touchant ces lacs. Nous avons déjà traité cette question plus haut.

Cependant Cyzique eut à passer quelques moments terribles sous le règne de Tibère. Ayant négligé le service du temple d'Auguste, et condamné aux ceps quelques citoyens romains, elle fut dépouillée de ses priviléges [2]; mais sous le règne suivant, ils lui furent restitués; elle fut nommée Néocore Hadrienne Olympienne, et les grands jeux de l'Asie furent célébrés dans son enceinte. Le titre de Néocore n'apparaît pas sur les monuments de Cyzique avant le règne d'Hadrien : une inscription de Thyatire fait mention d'un Arignotus, néocore de la très-illustre métropole de Cyzique. Le second néocorat lui fut décerné par l'empereur Marc-Aurèle Antonin Caracalla; elle prit alors le titre de Philosébaste. La ville était dotée d'un prytanée, d'un gymnase, d'un théâtre, de plusieurs temples, parmi lesquels s'élevait le temple bâti en l'honneur de l'empereur Hadrien, et qui passait pour un des plus vastes temples de l'Asie; les colonnes avaient quatre aunes de circuit et cinquante de hauteur [3]; il portait pour inscription : Au dieu Hadrien; et est mentionné sur les marbres sous le nom de Ναὸς τῆς Ἀσίας. Xiphilin le décrit comme le plus beau de tous les temples; ses colonnes étaient d'un seul bloc de marbre. On ne sait pas précisément comment finit cet édifice : les uns prétendent qu'il fut renversé

[1] Strabon, XII, 576.
[2] Tacit., Annal., liv. IV.
[3] Dion Cassius, Vie d'Hadrien.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0174
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

par un tremblement de terre sous le règne d'Antonin Pie; suivant Malala, le tremblement de terre arriva sous le règne d'Hadrien, avant la construction du temple. Le rhéteur Aristide en parle comme d'un monument prodigieux, qui, par sa hauteur, servait de phare aux pilotes qui voulaient aborder à Cyzique. Ceci prouve que, l'an 167 de J. C., le monument existait encore. J'ai lieu de penser que les colonnes mentionnées par les historiens ont été transportées à Constantinople pour servir à l'édification de la mosquée du sultan Soliman, en 1515. J'ai donné ailleurs [1] la nomenclature des colonnes transportées d'Asie à Constantinople par les empereurs byzantins et par les sultans. Tous les temples furent alors dépouillés.

Parmi les monuments qui sont encore conservés, on distingue un vaste amphithéâtre, monument très-rare en Asie, où les peuples se piquaient d'aimer les jeux plus littéraires. Je ne connais que deux amphithéâtres en Asie, l'un à Cyzique, et l'autre à Pergame. Les Romains avaient introduit dans ces villes une caste de gladiateurs. Marc-Antoine faisait exercer dans la première de ces villes une troupe de gladiateurs dont il se flattait de donner le spectacle à Rome aux jeux de la victoire. Après la défaite d'Octave, ces gladiateurs restèrent attachés au parti d'Antoine; ils se retirèrent en Syrie, où ils périrent tous [2]. Diverses inscriptions mentionnent des troupes de gladiateurs qui combattaient dans les jeux de Cyzique [3]. Nous savons que de semblables fêtes furent célébrées à la dédicace du temple d'Auguste à Ancyre.

Nous voyons bientôt ces usages disparaître par l'introduction du christianisme. Constantin, en arrivant à Byzance, fait enlever de Cyzique la statue de la Mère des dieux, et la fait transporter dans le Forum de Constantinople, pour être livrée à la risée des nouveaux chrétiens. J'ai cité les édits de Théodose et de Justinien qui ordonnaient la démolition des temples du paganisme. Sous le règne de Gallien, les Hérules pillèrent cette ville; plus tard, les Scythes et les Goths y exercèrent leurs ravages

Après la division des grandes provinces, faite par Dioclétien, Cyzique fut métropole de la province d'Hellespont, qui comprenait trente-trois villes. Les empereurs de Constantinople y établirent un hôtel et une fabrique de monnaies. Mais en 943 elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Cependant elle conserva encore un certain nombre d'habitants.

Le fils du sultan Orcan, gouverneur de la province de Karasi, l'ancienne Mysie, fut saisi d'admiration à l'aspect des ruines de Cyzique. Les colonnes brisées, les marbres épars sur le gazon lui rappelèrent les débris du palais de la reine de Saba, Bal-Kiz [4], élevé par Salomon, et les restes d'Istakar et de Tadmor. S'étant endormi dans ces ruines, il eut un songe à la suite duquel il se décida à entreprendre une campagne en Europe.

ÉTAT ACTUEL DES RUINES.

La grande tour de Bal-Kiz paraît avoir commandé la tête d'un des ponts qui étaient jetés sur l'étroit canal de Cyzique; on remarque un grand mur qui se rattache à la tour, et qui se dirige à angle droit vers l'est. Il ne paraît pas que les murailles se soient étendues le long de l'isthme; on n'en trouve du moins aucune trace. La ville étant assise partie sur le penchant de la montagne qui forme trois mamelons, partie dans la plaine,

[1] Voyez Description de Sainte-Sophie, *Revue française*, 1838.

[2] Dion Casius, lib. LI, p. 447.

[3] Caylus, Antiquités, tome II, 219.

[4] Hammer, Histoire de l'empire ottoman, tom. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0175

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

c'est là qu'on retrouve le plus grand nombre d'édifices. Une rivière, qui prend sa source dans un des acrotères du Dindymon, forme à l'ouest une vallée assez profonde, sur laquelle est placé l'amphithéâtre, qui s'appuie sur les deux mamelons inférieurs. Il n'est guère possible que dans l'antiquité ce ruisseau ait eu un autre cours; par conséquent, il passait sous l'arène de l'amphithéâtre, ce qui me porte à penser qu'elle était construite en bois. Les découvertes nouvelles justifient chaque jour cette opinion, et l'on finira par reconnaître que les arènes ont toutes été construites de la sorte.

Les vomitoires sont au nombre de trente-deux; la plupart de ceux du rez-de-chaussée sont encore conservés; ils sont construits en blocs de granit à bossage; mais cet ouvrage est très-peu soigné, et annoncerait plutôt l'époque de Gallien que celle des Antonins. Tous les massifs des voûtes sont faits en blocage; les impostes sont à peine indiquées par des pierres en encorbellement; en un mot, cet édifice est indigne de la renommée de Cyzique. Il n'y avait pas de portique extérieur; les vomitoires conduisaient directement aux précinctions. S'il reste encore quelques vestiges de ce monument, comme des murailles, on doit l'attribuer uniquement à la nature des matériaux, qui n'étaient pas propres à être utilisés, soit pour les constructions modernes, soit pour fabriquer des boulets.

En descendant le vallon de l'amphithéâtre, on aperçoit bientôt, au milieu d'un massif inextricable de lauriers et de térébinthes, l'emplacement du théâtre, que j'ai pu voir mieux peut-être que d'autres voyageurs, attendu que les bergers venaient de brûler les buissons qui l'entouraient. Il ne restait plus que les branches charbonnées et fumantes. Ce monument me paraît de la même époque que l'amphithéâtre; deux ou trois gradins de marbre sont encore en place, mais le proscenium a presque entièrement disparu; il était bâti en blocage, avec des revêtements de marbre; son diamètre est de cent mètres; les murs qui soutenaient la cavea étaient parallèles au proscenium. Comme il était appuyé sur le penchant d'une colline, il n'avait pas été nécessaire de construire des murs de soutenement pour appuyer les gradins.

Il serait possible que ce théâtre eût été rebâti après le grand tremblement de terre qui endommagea la ville, car on trouve plusieurs inscriptions qui mentionnent les statues et les ornements qui la décoraient; et je doute que ces inscriptions se rapportent à l'édifice dont les ruines existent aujourd'hui. Je n'en citerai qu'une, la plupart des inscriptions de Cyzique étant fort connues :

ΚΥΖΙΚΟΝΚΤΙΣΤΗΝΗΓΟ
ΛΙΣΕΠΙΑΡΧΟΝΤΩΝΤΩΝ
ΠΕΡΙΙΟΥΛΙΟΝΣΕΛΕΥΚΟΝΥΙΟΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΓΡΟΝΟΗΣ
ΑΝΤΩΝΤΗΣΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ
ΚΑΙΤΟΥ.....
ΤΩΝΑΝΔΡΙΑΝΤΩΝΤΟΥΚΟΣΜΟΥ
ΤΟΥΘΕΑΤΡΟΥΕΝΤΗΕΑΥΤΩΝ
ΑΡΧΗΓΙΟΥΛΙΟΥΣΕΛΕΥΚΟΥ
ΚΑΙΑΡΗΛΙΟΥΓΑΚΔΙΑ
ΝΟΥΑΓΑΘΟΜΕΡΟΥ

Κύζικον κτίστην ἡ πόλις ἐπὶ ἀρχόντων τῶν περὶ Γ. Ἰούλιον Σέλευκον υἱὸν ἀρχιερέως προνοησάντων τῆς ἀναστάσεως καὶ τοῦ..... τῶν ἀνδριάντων τοῦ κόσμου τοῦ θεάτρου ἐν τῇ ἑαυτῶν ἀρχῇ Γ. Ἰουλίου Σελεύκου καὶ Αὐρηλίου Πακιδιανοῦ Ἀγαθομέρου.

La ville honore Cyzicus, le constructeur, sous les archontes collègues de Julius Seleucus, fils du grand prêtre, qui ont présidé à l'exécution et à l'établissement des statues et des ornements du théâtre sous l'archontat de Julius Seleucus et d'Aurelius Pacidianus, fils d'Agathomerus.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0176
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

D'après la disposition de cet édifice, il devait se rattacher à un grand ensemble, comprenant l'Agora, un portique, et un temple avec son téménos. La particularité que j'ai remarquée dans ce dernier édifice, c'est qu'il était orienté nord et sud, ce qui était contraire à ce qu'on voit dans la plupart des villes grecques. Tout cet espace est coupé par des haies et par des fossés; une végétation vigoureuse a envahi les murailles, de sorte qu'il eût été très-difficile de faire des opérations de détail. Le temple était construit en blocage et revêtu de dalles de marbre dont il reste quelques débris; il était blanc, veiné de violet comme le marbre de Synnada. Les fûts de colonnes du téménos étaient de marbre rouge veiné de blanc. On remarque quelques restes de corniche avec des modillons, qui font voir que cet ouvrage était purement romain. Derrière le temple, il existe quelques constructions dont il est absolument impossible de reconnaître la destination première.

S'il faut voir dans ces tristes restes les ruines du temple d'Hadrien, tant vanté par les historiens, on doit avouer que, ni par la grandeur ni par la beauté de l'ouvrage, il ne méritait sa renommée; mais il n'est pas rare, dans les écrivains de cette époque, de voir l'hyperbole prendre la place de la vérité, et défigurer ainsi les objets les plus faciles à apprécier. Je citerai à ce sujet un passage de Cédrénus, qui, en décrivant l'église de Sergius et Bacchus, bâtie par Justinien à Constantinople, dit : « Par la richesse et par l'éclat de ses mosaïques, cet édifice fait pâlir la lumière du soleil. » Cet édifice est aujourd'hui entièrement conservé, et l'on peut juger à quel point l'auteur grec s'est conformé à la vérité.

Depuis l'année 1779, les ruines de ce temple ont subi de nombreuses mutilations, car Sestini décrit plusieurs portiques d'ordre corinthien dont il ne reste plus de traces.

Dans le champ situé entre ces ruines et la tour de Bal-Kiz, il existe des souterrains fort étendus qui proviennent des ruines d'un grand palais, mais qui, dans le principe, étaient des salles du rez-de-chaussée de cet édifice. Les décombres qui obstruent les passages empêchent de bien se rendre compte de leur disposition générale; on aperçoit çà et là des impostes sculptées et des voûtes d'arête bien appareillées, mais aucune inscription.

Les ruines que je viens de décrire brièvement sont, en effet, de peu d'importance pour une contrée où les monuments antiques abondent; mais des fouilles faites avec intelligence dans certaines parties fourniraient sans doute d'amples dédommagements, non pas peut-être comme objets d'art, mais comme étude des restes de cette ville célèbre.

Je ne veux pas quitter les ruines de Cyzique sans reproduire la seule inscription qui se soit offerte à mes regards sur une terre qui en a été si prodigue.

ΑΓΑΤΗΙΤΥΧΗΙ
ΑΥΛΟΝΚΛΑΥΔΙΟΝΚΑΙ
ΚΙΝΑΠΑΥΣΑΝΤΑΤΟΝ
ΕΑΥΤΟΝΔΕΣΠΟΤΗΝ
ΜΗΤΡΟΔΟΡΟΣΠΡΑ
ΓΜΑΤΕΥΤΗΣ

Ἀγαθῇ Τύχῃ. Αὖλον Κλαύδιον Καικῖνα παύσαντα τὸν ἑαυτοῦ δεσπότην Μητροδόρος πραγματεύτης.

A la bonne fortune, le marchand Métrodore (honore) son maître (défunt) Aulus Claudius Cæcina.

Cette inscription des temps romains était sans doute placée au-dessous d'un buste de Cæcina, élevé aux frais de son affranchi Métrodore.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0177
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

La population actuelle de la presqu'île de Cyzique est composée de Turcs et de Grecs. Les premiers habitent les villages disséminés dans l'intérieur; mais la population grecque, plus active et plus commerçante, occupe exclusivement les villes et villages de la côte. Artaki, petite ville de 1800 à 2000 âmes, peut être considérée comme la capitale de ce district. Le mutzellim y réside; il a pour toute garde quelques Cawas. Les habitants sont presque tous propriétaires de biens ruraux, et la culture de la vigne y est poussée à une perfection rare. A la fin de l'hiver, lorsque les sarments sont coupés, on a soin d'entourer avec un pinceau le pied de la vigne d'un cercle de bitume chaud, pour empêcher les insectes d'y monter. Il paraît que jamais les propriétaires n'ont eu à souffrir des ravages de la pyrale et des autres ennemis de la vigne. Le vin d'Artaki est blanc et léger. Pendant le séjour de la flotte russe à Constantinople, un industriel eut l'idée de fabriquer, avec les raisins d'Artaki, du vin de champagne, dont le débit eut assez de succès pour enrichir l'inventeur. Cette industrie, qui aurait pu devenir profitable à la population, a été abandonnée quand l'auteur s'est retiré. Les Grecs n'osent pas se livrer à des spéculations qui pourraient les faire passer pour riches.

La fabrication du vin n'est pas facultative dans les États du Grand-Seigneur; il faut préalablement obtenir de l'autorité une permission spéciale qu'on appelle Bérat, et qui détermine la quantité d'oques ($1^{lit.},250$) qu'il est permis de fabriquer.

Toutes les entraves mises à l'agriculture sont pour un État une mauvaise mesure; l'intérêt du gouvernement turc serait, au contraire, d'appeler du dehors des cultivateurs pour suppléer à la population qui manque; mais, avant tout, il faudrait abolir cette loi qui interdit à l'étranger le droit de posséder des biens fonds en Turquie.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CVI.

VUE DE L'AMPHITHÉATRE DE CYZIQUE.

La vue est prise sur la berge du ravin sur lequel l'édifice est assis. Il ne reste plus dans l'intérieur que les massifs qui supportaient les gradins; on a lieu de penser qu'ils étaient de marbre blanc, car il n'en reste pas un seul en place, et ils ne pouvaient être qu'en marbre ou en granit. Si un grand nombre de monuments ont été démolis pour utiliser leurs matériaux dans des édifices modernes, ce n'est pas la seule cause de destruction qui nous a privés des derniers débris de la ville de Cyzique. Mais pendant plusieurs siècles, les fours à chaux de l'endroit ont été alimentés avec les marbres des monuments.

L'amphithéâtre de Cyzique ressemblait beaucoup, comme disposition, à celui de Fréjus (Forum Julii), qui est publié dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Recueil des Antiquités nationales.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0178
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TROADE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0179
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0180

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

TROADE.

Lorsqu'à la renaissance des lettres les savants de l'Europe voulurent retrouver sur les rivages de l'Asie le théâtre des hauts faits de l'Iliade, il leur restait un jalon pour les guider dans ces recherches. L'île de Ténédos avait conservé son nom, et la plaine de Troie se développait sur le continent voisin aux regards du voyageur archéologue. Les ruines imposantes d'Alexandria Troas, qui, au seizième siècle, étaient encore mieux conservées qu'aujourd'hui, attirèrent d'abord l'attention des navigateurs; les capitaines génois et vénitiens avaient donné le nom de Palais de Priam à l'édifice qui dominait la vaste étendue des ruines. L'incertitude sur la position réelle de la ville de Troie subsista jusqu'à ce qu'un voyageur français eut déterminé d'une manière positive l'emplacement du Pergama et des autres monuments dont le souvenir se rattache à l'épopée homérique. Les sources du Scamandre furent signalées et déterminées par le même voyageur, et les découvertes de Lechevalier, commentées et analysées par le comte de Choiseul, forment la base du travail le plus complet sur cette question, et la partie la plus importante de son ouvrage sur l'Asie et la Grèce. Les savants de l'Angleterre et de l'Allemagne ne sont pas restés étrangers aux travaux incessants qui depuis près d'un siècle ont eu pour but l'investigation de la Troade; et l'on peut être assuré aujourd'hui que tout commentaire des textes anciens, toute recherche géographique ne pourrait apporter aucun résultat nouveau aux conclusions des travaux antérieurs.

Il est cependant un fait qui est resté indécis, controversé, et sur lequel l'opinion des savants est loin d'être unanime. Les tombeaux en forme de tumulus qui s'étendent sur tous les points de la plaine de Troie sont-ils tous contemporains de cette expédition célèbre? Tout en reconnaissant que quelques-uns d'entre eux satisfont aux conditions topographiques exigées pour les plus importants; en supposant que ce soient bien ces mêmes tombeaux que les historiens romains ont signalés comme couvrant les cendres des héros troyens, doit-on admettre comme une question résolue qu'il y ait identité entre ces tertres et ceux qu'ont élevés les Grecs et les Troyens?

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0181
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Doit-on faire abstraction de la longue période qui sépare la chute de Troie de l'installation définitive de la puissance romaine en Asie, et croire que les Lélèges et les Æoliens, qui ont succédé aux Troyens, dans ces contrées, n'ont laissé aucun monument sépulcral en forme de tertre?

C'est ce que la plupart des auteurs modernes qui ont écrit sur la Troade paraissent disposés à penser. La minorité se divise en deux camps : l'un partage la question, et l'autre rejette entièrement l'idée que ces tombeaux remontent jusqu'à l'époque troyenne. Les résultats des fouilles entreprises par les ordres du comte de Choiseul ont même été contestés, et l'on a été jusqu'à supposer que l'israélite chargé d'y présider avait pu, pour leur donner plus d'importance, y introduire des objets complétement étrangers au monument.

Ma première préoccupation, en débarquant dans la Troade au commencement d'avril 1833, était donc d'éclaircir tout d'abord cette question, en opérant des fouilles dans quelques-uns des tumulus les plus voisins de la côte.

J'arrivais dans les conditions les plus favorables pour cette opération, et qui ne se sont jamais représentées depuis douze ou treize années. Une flotte française, commandée par M. l'amiral Hugon, était stationnée au mouillage de Ténédos. Trois vaisseaux, trois frégates et plusieurs bricks pouvaient me fournir, sur les ordres de l'amiral, un contingent de travailleurs plus que suffisant pour reconnaître en peu de jours les constructions intérieures de la plupart de ces tombeaux, et recueillir les objets d'art qu'ils auraient pu contenir, s'ils n'ont pas tous été violés et dévastés à l'époque romaine. Les lettres du ministre de la marine, M. l'amiral de Rigny, invitaient M. l'amiral à me donner en ce genre tout l'appui nécessaire, comme je l'ai trouvé plus tard chez l'amiral Massieu de Clerval pour étudier les ruines de Sipylus.

Malgré les appréhensions contraires qu'on avait manifestées à Paris, au moment de mon départ, j'arrivais en Orient avec la persuasion que je n'éprouverais de la part des Turcs aucune difficulté réelle pour me livrer à mes observations. Mais je n'avais pas à invoquer l'autorité de l'expérience, et je trouvai chez M. l'amiral peu de dispositions à seconder une impatience qui lui paraissait dangereuse. Il craignait, en me donnant des matelots pour opérer des fouilles, qu'il ne s'élevât entre les habitants et les Français quelque conflit dont les conséquences eussent pu compromettre les résultats de ma mission; et tout en m'offrant avec la plus grande obligeance les moyens nécessaires pour l'accomplir, il croyait que le moment n'était pas venu d'opérer des fouilles en Troade, sans avoir au moins l'assentiment du gouvernement turc. Je savais que quelques présents distribués à propos aplanissaient plus facilement les difficultés que les ordres les plus positifs de la Porte; mais que pouvait faire ma conviction contre les récits des voyageurs qui m'avaient précédé en Turquie, et qui se plaisaient à s'étendre sur les dangers que l'on courait en parcourant cette contrée?

Plus tard, lorsqu'il me fut possible d'avoir du gouvernement de la Porte toutes les autorisations nécessaires, la flotte était partie; et je débutai en Asie par le regret de ne pouvoir ajouter aucun fait nouveau à ce que mes prédécesseurs ont écrit sur la Troade.

L'investigation des tombeaux troyens donnerait pourtant le dernier mot de toutes ces discussions sur l'origine et la destination des tertres, si souvent controversées. Il en est qui certainement sont des sépultures des premiers temps helléniques; mais il en est d'autres, tels que les tertres du Pergama, ceux auxquels on a donné le nom de Tombeaux de Myrina et d'Æsyetès, qui auraient besoin d'une analyse plus complète pour être classés définitivement comme époque et comme usage. N'a-t-on pas été jusqu'à dire que

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0182
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les tertres que l'on rencontre sur le Pagama ont une destination toute moderne?

La construction intérieure des tumulus asiatiques est aujourd'hui parfaitement connue. Lechevalier en publie un dans son atlas; j'en ai analysé plusieurs dans la nécropole de Smyrne. Jamais ces tertres antiques ne se composent d'une simple butte de terre. Ils étaient supportés sur un soubassement, et avaient dans le centre une chambre sépulcrale avec un système de murs rayonnant pour soutenir la chute des terres et des pierrailles qui les composaient. Il est probable que le cône était recouvert d'un empierrement en pierres sèches à joints incertains, comme on le reconnaît dans quelques monuments de ce genre; mais l'action des eaux a presque toujours emporté ce revêtement, et la terre seule se présente à la surface, comme on l'observe dans les tertres de la Lydie et de Persegame.

L'examen scrupuleux des différents sites de la plaine de Troie a offert à tous les voyageurs cette particularité remarquable, que si les tertres tumulaires qui la jalonnent de tous côtés ne sont pas identiquement les mêmes que ceux qui ont été élevés par les Troyens et les Grecs, ils répondent parfaitement aux conditions topographiques que l'on pourrait exiger pour ces derniers monuments. Ce fut, à défaut de preuves plus convaincantes, une grande présomption pour admettre qu'ils sont contemporains de la prise de la ville. Ceux qui repoussent cette opinion disent avec quelque raison que tant de générations de Grecs et de Barbares, Æoliens, Trères, Lélèges, qui se sont succédé dans la contrée, ont dû laisser des traces de leur passage, et que plusieurs tombeaux de la Troade doivent être considérés comme des constructions æoliennes. Les deux opinions peuvent être défendues avec des arguments également sérieux. L'inspection, l'analyse des monuments pourraient seules trancher la difficulté.

L'emplacement de la citadelle troyenne étant une fois bien déterminé, le cours des fleuves, les collines célèbres, et enfin le camp des Grecs se sont joints comme un corollaire à cette première découverte, dont la gloire revient au savant Lechevalier; et ses travaux ont fait ressortir ce fait bien curieux et aujourd'hui généralement admis, que les écrivains grecs et romains ont commis de graves erreurs sur la topographie homérique. On doit en conclure que, lorsque la ville fut ruinée, les peuplades æoliennes et barbares perdirent complétement la tradition de ces événements. Les noms des fleuves furent confondus, et la place même d'Ilion resta ignorée.

Les voyageurs qui veulent parcourir la Troade doivent, comme les premiers Grecs, se rendre à l'embouchure des Dardanelles, et débarquer dans la petite ville de Koum-Kalé, près du cap Sigée, aujourd'hui cap Yéni-Cheher. C'est là seulement qu'on peut trouver des moyens de transport pour se rendre sur le sol d'Ilion.

Lorsque les vaisseaux des Grecs arrivèrent sur les côtes de Troie, ils vinrent mouiller dans un golfe de l'Hellespont, situé entre deux caps. Les eaux réunies du Simoïs et du Scamandre venaient se jeter à la mer en cet endroit, et fournissaient aux Grecs l'eau douce qui leur était nécessaire. Les vaisseaux furent tirés à terre, rangés sur une double ligne; Achille commandait une des extrémités, et Ajax avait le commandement de l'autre.

Aujourd'hui le golfe n'existe plus; mais le travail des atterrissements, que nous avons démontré être plus actif sur les côtes d'Asie que sur aucune partie du continent européen, a suffi pour combler ce golfe, et la petite ville turque qui s'est élevée sur ces terrains récents a été appelée Koum-Kalé (le Château du Sable), comme pour perpétuer le souvenir de ce fait géologique. Aucun des voyageurs qui ont examiné la côte n'en a contesté la possibilité, et le colonel Leake, dans son Essai sur la plaine de Troie,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0183
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

a établi, par une esquisse topographique, la surface des atterrissements qui ont pu se former depuis trente siècles.

Les deux caps qui formaient les extrémités du golfe ont été appelés par les Grecs cap Sigée et cap Rhœtée (Ῥοίτειον), des deux villes qui furent fondées plus tard dans leur voisinage.

Ce lieu est désigné par les auteurs grecs sous le nom de Naustathmus [1]. Lechevalier a reconnu que la distance entre ces deux caps était de six mille mètres ou trente-deux stades, mesure conforme au texte de Pline, mais qui est double dans Strabon. C'est une erreur du géographe. Déjà les atterrissements étaient sensibles du temps d'Hérodote, car il les compare à ceux du Delta d'Égypte. « La majeure partie du Delta est une conquête que les Égyptiens ont faite sur les eaux. L'espace entre les montagnes qui dominent Memphis paraît avoir été un golfe de la mer, à peu près comme a pu l'être le pays qui existe entre Ilium, Teuthrania, Éphèse et les campagnes du Méandre [2]. »

A la pointe sud de l'embouchure de l'Hellespont, dans la mer Égée, s'élève un cap qui fut dans l'antiquité occupé par la ville de Sigée, cité æolienne fondée après la ruine de Troie par Archæanax de Mitylène. Les nouveaux colons prirent les pierres de l'ancienne Troie pour construire leur ville, et allèrent chercher leur marbre dans l'île de Proconnèse, qui était déjà peuplée et puissante. Peu de temps après leur établissement, les Mytiléniens furent chassés par les Athéniens conduits par Phrynon. Les Sigéens étaient commandés par Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce. Les deux peuples terminèrent la guerre en prenant pour arbitre Périandre de Corinthe [3]. Les Athéniens s'étant de nouveau emparés de Sigée, Pisistrate en donna le gouvernement à son fils Hégésistrate. Cette ville était célèbre par un temple de Minerve qui subsista longtemps, quoiqu'elle eût été abandonnée de ses habitants : *In promontorio quondam Sigeum oppidum* [4]. Il est à croire que cette destruction doit se rapporter au temps de Lysimaque, qui voulut donner à la nouvelle Ilium une population nombreuse.

Les voyageurs Chandler et Revett trouvèrent encore à Sigée de nombreux débris du temple, et copièrent l'inscription du pilastre [5], qui passe pour un des plus anciens monuments épigraphiques de la langue grecque. Aujourd'hui tous ces débris sont dispersés, et il est difficile de reconnaître même l'emplacement du temple.

La ville d'Achilleum était située dans le voisinage de Sigée, et non loin sans doute du lieu où fut enterré le héros qui lui donna son nom.

Le tombeau d'Achille, ou plutôt le tertre que d'un commun accord les anciens ont regardé comme tel, s'élève sur les bords de l'Hellespont, à l'endroit indiqué par Homère; mais l'opinion la plus accréditée parmi les antiquaires tend à placer ce monument au nombre des constructions æoliennes [6].

L'embouchure du Simoïs, qui forme aujourd'hui une lagune marécageuse, séparait autrefois le golfe en deux parties. Dix stades environ avant d'arriver à la mer, ce petit fleuve recevait les eaux du Scamandre, dont les sources étaient voisines des portes de la ville.

Les traits bien accentués de cette topographie n'ont pas suffi pour conserver intacts les souvenirs des lieux. Le cours du Scamandre a été détourné, et ses eaux vont aujour-

[1] Strabon, XIII, 595.
[2] Hérodote, liv. II, chap. X.
[3] Strabon, liv. XII, 599.
[4] Pline, liv. V, chap. XXX.
[5] Chishull, Inscriptiones antiquæ.
[6] Voyez Lechevalier, tome II; Choiseul Gouffier, Voyage de la Grèce, tome II.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0184
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'hui, par un canal creusé de main d'homme, se jeter dans la mer Égée. Son nom fut transporté au Simoïs. Il en résulta une confusion inextricable dans les traditions et dans la topographie de cette contrée.

Cependant, en remontant le cours du plus grand de ces fleuves, on reconnaît l'exactitude de la peinture du poëte et l'erreur des écrivains romains qui ont copié Démétrius de Scepsis. Les marais qui existent encore dans la plaine, et qui sont formés par les eaux du Mendéré, les hauts rochers de trachyte dont il baigne la base, les vallées profondes et ascendantes qui conduisent jusqu'à ses sources, tout révéla à la sagacité des voyageurs Chandler et Lechevalier que ce petit fleuve ne pouvait pas être le Scamandre, malgré la conformité de son nom moderne Mendéré avec le célèbre fleuve troyen. Je suis porté à penser que ce nom n'est qu'une analogie fortuite, car plusieurs petits fleuves de cette côte, le Méandre, le Caystre et le Simoïs, portent uniformément le nom de Mendéré. J'ai cité ailleurs plusieurs ruisseaux qui sont appelés Dermen-Déré, nom composé de deux mots turcs, *Dermen* (Moulin), et *Déré* (Vallée). Men-Déré n'est pour moi que l'abréviation de Dermen-Déré [1].

Avant d'entrer dans la plaine de Troie, où son cours forme de nombreuses sinuosités, le Simoïs se trouve resserré entre deux collines escarpées. Sur le versant ouest de l'une d'elles, est bâti le village de Bounar-Bachi. Ce défilé communique à une autre plaine dans laquelle sont de nombreux villages, qui, selon les géographes de la Troade, occupent presque tous des positions antiques. Au delà de cette plaine sont les contre-forts inférieurs de l'Ida et le mont Cotylus, dont les noires forêts de pins ombragent les sources du Simoïs.

En remontant le cours du véritable Scamandre, on ne tarde pas à arriver aux sources du fleuve, situées au pied de la colline de Bounar-Bachi, dans un bouquet de bois de tamaris, de figuiers et de saules. Les eaux sortent d'une masse de poudingue calcaire, et forment un bassin dont les bords sont entourés de fragments de granit et de marbre. Ces eaux sont chaudes en hiver, et exhalent une épaisse fumée. Il ne peut exister aucune incertitude sur l'identité de ces sources avec celles décrites par Homère; elles déterminent parfaitement l'emplacement d'Ilion, et les observations faites sur la colline de Bounar-Bachi n'ont fait que confirmer l'exactitude du poëte.

Vers le mois d'octobre 1811, M. Mauduit, architecte, compléta les découvertes de Lechevalier, décrivit en détail le bassin des sources, et en leva le plan. Rien n'est changé à l'état de ces lieux, et son travail est le plus fidèle de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour [2].

Les eaux, sortant du rocher par une multitude de filets, ont été retenues dans leur parcours par un mur élevé de trois pieds. Il est revêtu d'un enduit très-dur, mais qui n'a pas le caractère d'une haute antiquité (il a toute l'apparence du mortier de Koraçan, employé par les fonteniers turcs). En longeant ce canal, les eaux se réunissent en un bassin. La position de ces sources, leur température au-dessus de 16 degrés, le ruisseau qu'elles forment et qui allait se joindre au grand cours d'eau de la plaine, avant qu'il eût été détourné dans un canal, toutes ces circonstances concourent à prouver que ce sont bien les sources du Scamandre décrites par Homère, et près desquelles se réunissaient les dames troyennes.

Le Scamandre se jetait dans le Simoïs à peu de distance de la ville d'Ilium Recens, et

[1] Buyuk-Déré, la grande vallée; Déré-Agatch, la vallée aux arbres, lieux situés sur le Bosphore.

[2] Découvertes dans la Troade, par M. Mauduit, in-4. 1841.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0185
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans l'antiquité cette place n'était éloignée de la mer que de douze stades; on reconnaît encore aujourd'hui le point de jonction des deux fleuves à un affaissement de terrain assez sensible; bien plus, des voyageurs attestent que dans la saison pluvieuse le nouveau canal déverse une partie de ses eaux dans l'ancien lit du Scamandre. Quelques auteurs se sont appuyés sur un passage de Pline, qui cite le vieux Scamandre (Palæ-Scamander), pour supposer que ce canal était antérieur à l'époque romaine, et font remonter à la séparation des deux affluents la transposition de noms qui a trompé les écrivains de l'antiquité. Hérodote lui-même semble avoir confondu les deux fleuves en parlant du passage de Xercès et de son armée dans la plaine de Troie. La plupart des critiques conviennent que tout ce qui est relatif à ce passage se rapporte à la ville d'Ilium Recens, et non pas à l'ancienne Troie, qui était ruinée et déserte.

A partir des sources du Scamandre, la colline sur laquelle est bâti le village de Bounar-Bachi s'élève par une pente rapide jusqu'à une hauteur de plus de cent mètres au-dessus du cours du Simoïs. Les rochers sont à pic du côté de la vallée, et forment une défense naturelle. Voilà l'emplacement d'Ilion, reconnu d'un commun accord par tous les critiques. Il n'est aucune partie de ce terrain accidenté qui ne réponde parfaitement à toutes les descriptions d'Homère. Cette découverte de Lechevalier, la plus importante sans contredit de toutes celles que les voyageurs européens aient pu faire sur le continent de l'Asie Mineure, a été complétée quelques années plus tard par M. Mauduit, qui a retrouvé sur le Pergama des vestiges importants de murailles et d'escaliers. Plusieurs assises de murailles subsistent encore, et sont appareillées dans le style que les Grecs appelaient *pseudisodomon*, c'est-à-dire dont les lits étaient horizontaux et les joints obliques. J'ai retrouvé le même appareil dans les ruines de Sipylus qui, dans mon opinion, appartiennent à la même période archaïque.

La connaissance du bassin des sources permet de déterminer la situation de la colline Érinéos et des parties basses de la ville, qui se trouvait assise sur une déclivité regardant le N.-O.

C'est en suivant le contour du rocher du côté de l'E. et du S.-E. que M. Mauduit retrouva environ 100 mètres de fondations de murs ayant trois ou quatre assises de hauteur, et quelques-unes de trente ou quarante centimètres. Plus loin il reconnaît, sur une sorte d'éperon formé par le rocher, une rampe pratiquée dans la roche, et qui descend en serpentant jusqu'au bord du fleuve. Toute cette partie du système de défense, qui n'a point encore disparu, est tout à fait conforme à ce qu'on observe dans les fortifications des plus anciennes villes. Partout, indépendamment des portes principales, on retrouve des poternes communiquant presque toujours avec des souterrains, et qui permettaient d'introduire dans la ville ou d'en faire sortir des denrées ou des émissaires. Les détails donnés par M. Mauduit sont extrêmement intéressants; il est à désirer qu'un jour prochain la science archéologique puisse avoir des documents plus complets que n'a pu en fournir un artiste isolé, et que les recherches se prolongent non-seulement dans le pourtour du rocher, mais encore fassent connaître la structure intérieure des tertres du Pergama et de la plaine.

En suivant le cours du Scamandre on arrive, après deux heures de marche, au village de Udjek-Keui, situé sur une colline, et de là on aperçoit un des plus grands tumulus de la plaine, désigné par les Turcs sous le nom de Udjek-Tepé. C'est là que M. de Choiseul place le tombeau d'Ilus, et par conséquent le Throsmos, colline célèbre dans l'Iliade. Lechevalier opine pour transporter plus au nord la colline et le tombeau; mais puisqu'on est obligé d'admettre, à l'époque troyenne, un golfe près du cap Sigée, en suivant son

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0186
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

hypothèse, le tombeau et la colline auraient été tout à fait sur le rivage de la mer.

En franchissant le Simoïs près de son embouchure, la première colline que l'on rencontre à l'est est couronnée par un vaste tumulus auquel Lechevalier a donné le nom de Tombeau d'Ajax. S'il n'est pas prouvé que cette construction ait été faite du temps de la guerre de Troie, l'emplacement est conforme à celui qui lui est assigné par les historiens romains. Il est hors de doute que c'est une construction hellénique, et non romaine. Je ne connais pas un seul exemple d'un tumulus authentique élevé par les Romains, ni en Étrurie, où ces sortes de sépultures sont nombreuses et ont pu être imitées, ni dans ceux de la Crimée, ni en aucun lieu de l'Asie ou de l'Afrique.

M. Mauduit cherche à prouver que ce tombeau n'est pas le même qui fut regardé par les anciens comme le tombeau d'Ajax. Il s'appuie sur la tradition, qui attribue à l'effet des flots les dégradations qu'il a subies. Cet argument ne semble pas sans réplique, car c'est abandonner pour un détail l'ensemble des témoignages de l'antiquité. Ce tombeau a été pendant trop longtemps l'objet de la vénération ou de la curiosité publique pour être arrivé jusqu'à nous dans son état primitif. Il a eu le sort de tous les monuments célèbres, qui plus que d'autres ont subi des outrages et des transformations : témoin le tombeau de Cyrus et celui d'Alexandre. Malgré la loi qui défendait d'introduire des corps étrangers dans les tombeaux de famille; malgré les malédictions qui attendaient celui qui vendrait, achèterait ou violerait un tombeau, et les prescriptions de ce genre sont nombreuses, ne voit-on pas souvent des tombeaux qui ont servi à plusieurs sépultures? et des inscriptions en diverses langues attestent que les scrupules religieux n'interdisaient pas aux familles ces sortes de transactions.

La ville d'Ilium Recens, qui a hérité de la gloire et des priviléges de l'ancienne Troie, fut bâtie à trente stades de cette dernière, et un peu au-dessus du confluent des deux fleuves, par les Astypalæens, qui s'étaient d'abord retirés près du cap Rhœtée, et avaient bâti un bourg qu'ils nommèrent Polium. Cependant la nouvelle Ilion n'acquit pas une grande importance. Les habitants avaient soin de propager la croyance qu'elle occupait l'emplacement de l'ancienne Troie. Ces prétentions s'affermirent avec le temps, et dans la suite nul ne songea à les leur contester; bien plus, les rois de Lydie les couvraient de leur protection; et lorsque Alexandre arriva en Asie, il se rendit dans le bourg d'Ilium, qui n'était alors composé que de quelques maisons entourant un temple de Minerve. Il offrit un sacrifice à la déesse, et voulut élever cette petite place au rang d'une ville [1]. Il institua des fêtes en l'honneur de Minerve; mais la mort le surprit avant que ses autres projets fussent mis à exécution. Cependant Lysimaque voulut accomplir les volontés d'Alexandre : il entoura la ville d'un mur de quarante stades, et augmenta la population en appelant dans son enceinte les habitants des bourgs voisins. Tous les princes grecs et les généraux romains qui mettent le pied dans la Troade veulent signaler leur arrivée par un pèlerinage à ce temple, qui avait usurpé la renommée du temple troyen [2]. C'est là que furent reçus par les Romains les députés des villes d'Élée, de Dardanie et de Rhœtée. Une amitié sincère s'établit entre les Romains et les Iliens Les plus grands priviléges leur furent accordés; mais aucun de ces avantages ne put donner à cette ville les éléments d'une prospérité durable. Elle commença de nouveau à déchoir; ses murailles s'écroulèrent, et elle fut dédaignée par les Gaulois [3]. Malgré la création d'une autre ville voisine et rivale, elle n'en subsista pas moins jusqu'à la chute de l'em-

(1) Strabon, XIII, 593.
(2) Tite-Live, liv. XXXVI, ch. 43; XXXVII, ch. 9.
(3) Ce que je dis, tom. I, p. 85 d'Alexandria Troas, doit s'appliquer à Ilium Recens.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0187
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pire. Démétrius de Scepsis, qui la visita, en parle comme d'un endroit peu prospère. Cependant les murailles furent relevées, et la citadelle mise en état de défense à l'époque de la guerre civile entre Sylla et Cinna. Fimbria l'assiégea, la prit, et les habitants furent cruellement traités.

Par suite des vicissitudes de la guerre, ils trouvèrent dans Sylla un protecteur zélé, qui adoucit leurs malheurs et effaça les traces du siége [1]. Lucullus, après avoir délivré Cyzique, vint aussi rendre visite aux Iliens; enfin le plus célèbre des Romains vint payer son tribut aux souvenirs de la triste Ilion, en comblant de faveurs ceux qui se disaient ses enfants. Déjà les Iliens avaient reçu un accroissement de territoire à l'occasion du traité de paix entre le roi Antiochus et les Romains. Les villes de Rhœtée et de Gergetha leur avaient été concédées. Jules César les exempta de toutes les charges des travaux publics, et leur conserva l'autonomie. Ces faveurs excitèrent dans Rome une inquiétude générale, et le bruit se répandit que le dictateur voulait transporter en Asie le siége de l'empire [2]. Sous le règne de Tibère, Ilium concourut avec plusieurs autres villes de l'Asie pour avoir l'honneur d'élever un temple à Tibère. Du temps de Trajan, elle jouissait encore d'une certaine célébrité, et plus tard Constantin songea sérieusement à y transporter le siége de l'empire. Les restes de murailles que l'on observe aux alentours ont été regardés par quelques voyageurs, non comme les murs de Lysimaque, mais comme un commencement d'exécution du projet de Constantin. Quoiqu'elle n'ait pas été appelée à prendre le rang de seconde capitale du monde romain, elle n'en conserva pas moins une certaine importance sous les empereurs byzantins, et fut érigée en évêché de la province d'Hellespont, avec Abydos, Troas (Alexandria), Dardanum et Assos. Quoique la ville de Scamandria ne soit pas nommée dans cette liste, elle reçut aussi un métropolitain. D'après la position qui lui est assignée par les géographes, on reconnaît les ruines d'Ilium près du village de Tchiblak, au lieu appelé par les Turcs Eski Kalafatli. Elle était éloignée de cent soixante-dix stades d'Abydos et de douze du port des Achéens.

En descendant vers le cap Lectos, on arrivait à la ville de Chrysa, dans laquelle était le temple d'Apollon Sminthien. La statue était l'ouvrage de Scopas, le dieu étant représenté le pied posé sur un rat. Strabon [3] raconte une légende à ce sujet. Cette petite ville était sur une roche au bord de la mer. Sous Tibère, ce territoire appartenait aux habitants d'Alexandria Troas, qui avaient élevé dans leur ville un autel à l'Apollon de Chrysa, car on a trouvé l'inscription suivante dans les ruines d'Alexandrie :

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΣΜΙΝΘΕΙΑΠΟΛ
ΛΩΝΙΚΑΙΑΣΚΛΗ
ΠΙΩΣΩΤΗΡΙ
ΚΑΙΜΟΞΥΝΕΙ
ΤΑΙΣ.ΚΛ.ΦΛΩ
ΡΩΝΙΟΣΜΑ
ΚΡΙΝΟΣΚΟΥ
ΡΑΤΩΡΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝΑΝΕΘΗΚΕ

Ἀγαθῇ Τύχῃ, Σμινθεῖ Ἀπόλλωνι καὶ Ἀσκληπιῷ σωτῆρι καὶ Μοξυνείταις Κλ. Φλωρώνιος Μακρῖνος Κουράτωρ ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκε.

A la bonne fortune!

A. Claudius Phloronius Macrinus a élevé de ses propres deniers cet autel, et l'a dédié à Apollon Sminthien, à Esculape sauveur et aux Moxynites.

[1] Strabon, liv. XIII, 594.
[2] Suétone, Vie de César.
[3] Liv. XIII, p. 606.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0188
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ALEXANDRIA TROAS.

Les successeurs d'Alexandre voulurent à l'envi répondre à l'enthousiasme de leur prince, et imiter sa générosité à l'égard des descendants des Troyens. Antigone, à l'exemple de Lysimaque, fonda une ville dans la Troade, au bord de la mer Égée, et l'appela Antigonia [1]; mais, au partage de l'empire d'Alexandre, Lysimaque lui donna le nom d'Alexandria, et elle reçut le surnom de Troas, pour la distinguer des autres villes qui portaient le nom d'Alexandrie. Selon l'usage des anciens fondateurs des villes, on peupla la nouvelle colonie avec les habitants de Néandria de Cebrène, Sigée et autres villages de la plaine de Troie. Lysimaque y transporta les habitants de Ténédos, qui demandèrent ce changement comme une faveur [2]. Dans la guerre d'Antiochus, elle se distingua par sa fidélité aux Romains, qui lui accordèrent tous les priviléges dont jouissaient les villes d'Italie, et elle devint une des plus florissantes colonies de l'Asie Mineure [3]. Les villes de la Troade se convertirent de bonne heure au christianisme, sous l'influence directe de la parole de saint Paul, qui visita presque toutes les places importantes de la Mysie. Cette ville est désignée dans l'Écriture sous le nom de Troas [4]. Saint Paul, étant venu à Troas en l'an 52 de l'ère vulgaire, eut une vision pendant la nuit : un homme lui apparut, et le supplia de venir secourir les chrétiens de Macédoine. Saint Paul s'embarqua donc à Troas, et passa dans cette province. Il avait demeuré sept jours à Alexandrie, et y avait signalé sa présence par la résurrection d'Eutychus. A son départ, il avait laissé chez un nommé Carpe quelques habits et quelques livres qu'il pria Timothée de lui apporter à Rome en l'an 65. La mort de saint Paul arriva en 66 [5].

Il est peu de villes anciennes qui aient été aussi souvent visitées par des voyageurs européens, et c'est pour ainsi dire la première sur laquelle se soit exercée la sagacité des antiquaires. Pierre Belon la visita dans le seizième siècle, et Pietro della Valle le suivit de près. Ces deux célèbres voyageurs observèrent une grande quantité de colonnes brisées et de revêtements de marbre qui ont disparu. On remarquait alors, près du port, le mur d'un portique aujourd'hui entièrement ruiné. « Un peu plus bas, on voyait une grande et épaisse muraille sur la côte; elle était sans doute ornée de plusieurs colonnes de marbre qui sont à présent toutes brisées sur la terre, et dont les pieds, qui restent autour, font juger que le circuit du port était d'environ quinze cents

[1] Pline, liv. V, ch. 30.
[2] Pausanias, liv. X, ch. 14.
[3] Strabon, liv. XIII, p. 593.
[4] Act. Ap. XX, 5, 6.
[5] Act. XVI, 8.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0189
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pas [1]. » Un peu au delà du port, les voyageurs virent divers tombeaux de marbre, avec la tête d'Apollon sur quelques-uns, et sur les autres des boucliers.

Le Grand Seigneur Mahomet IV (1693) fit enlever d'Alexandrie une grande quantité de colonnes pour orner la cour intérieure de la mosquée de Validé sultane, sa mère. On y remarque les marbres les plus précieux, entre autres ce jaspe varié qui est appelé par les lapidaires brèche universelle d'Égypte. Ces deux colonnes, d'un prix inestimable, sont placées à droite et à gauche de l'entrée de la mosquée. Il est probable que c'est à cette époque qu'on a traîné près du port les deux grandes colonnes de granit de dix mètres de fût. L'une est parfaitement intacte; mais l'autre est brisée en trois morceaux. Il semble que la rupture d'une des deux colonnes a motivé l'abandon de l'autre; cette dernière attire les regards de tous les voyageurs. Il est fâcheux de voir un si beau monument enseveli sous les buissons, quand on pourrait à peu de frais en faire l'ornement d'une place publique.

Pendant plus de vingt années, les marbriers turcs ont été installés dans ces ruines, pour fabriquer des boulets de marbre : aussi ne reste-t-il plus un seul morceau de cette matière.

Spon et Wheler ont observé un canal long, étroit et profond, par lequel les barques étaient conduites jusqu'à la ville. Aujourd'hui il n'y a plus d'apparence de cet ouvrage. Ils y observèrent un théâtre, des fondements de temples et de palais, et un petit temple rond avec une corniche de marbre en dedans. Ils recueillirent quelques inscriptions romaines. Les monuments de l'époque grecque, et surtout des successeurs d'Alexandre, commençaient à devenir rares.

Le 25 février 1835, je vins pour la troisième fois mouiller sur la côte de Troie, pour observer en détail les ruines d'Alexandria Troas, et tenter de lever un plan général de la ville.

La goëlette *la Mésange* mouilla dans le voisinage de l'ancien port; mais cette station, exposée à tous les vents du large, ne pouvait être que de peu de durée.

Nous nous hâtâmes de descendre à terre; et nous pûmes nous assurer que les difficultés qu'ont rencontrées les autres voyageurs pour lever le plan de la ville ne sont point exagérées. Une forêt de chênes occupe toute l'étendue des ruines; des arbres vigoureux croissent dans les interstices des pierres, et des buissons inextricables couvrent toute l'étendue du sol.

Le port, vers lequel je me dirigeai d'abord, était composé de deux bassins, l'un pour les bâtiments, l'autre pour le radoub. Les dispositions de cet établissement maritime m'ont paru avoir été prises avec un certain art, comme dans la plupart des ports romains. Deux môles, dont les vestiges existent encore, s'étendaient vers le large; ils étaient couverts de portiques, et l'on voit encore les demi-colonnes destinées à amarrer les navires. Ces môles sont en blocage; les revêtements ont sans doute disparu. Au fond de ce premier bassin est une large ouverture qui conduisait dans la darce; mais les broussailles épaisses qui l'entourent ne permettent pas de reconnaître les traces des remises des galères, des magasins et des autres dispositions usitées dans les ports anciens.

Pour entrer dans la ville, nous suivîmes la ligne des murailles, qui sont construites en grands blocs de calcaire coquillier avec des blocages de béton dans l'intérieur. De distance en distance, il y avait des tours carrées de même construction; mais elles sont presque toutes ruinées jusqu'au niveau du sol.

[1] Spon et Wheler, *Voyages*.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0190
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le terrain de la ville s'élève en forme d'amphithéâtre, et vers le milieu de l'enceinte on remarque une ligne transversale de murs qui forme terrasse, et qui est également défendue par des tours carrées. Nous nous dirigeâmes vers une fouille nouvellement faite par les indigènes; elle avait mis à découvert trois fûts de colonnes cannelées qui sont encore en place. Ils sont de pierre, et paraissent avoir appartenu à des colonnes d'ordre dorique grec.

Les substructions du théâtre existent encore. Cet édifice était appuyé sur le versant de la colline; mais il ne nous offrit aucune particularité digne d'intérêt. Toutes les constructions particulières sont faites en moellon calcaire de moyenne dimension; les revêtements et stucs de toute espèce ont complétement disparu. Les appareils des édifices publics étaient faits sans mortier ni liens quelconques; de sorte qu'il a suffi de l'action de la végétation pour renverser les plus épaisses murailles.

Le monument qui attire le plus les regards s'élève au-dessus des ruines de la ville, et présente de loin l'aspect d'une arcade immense; mais, en approchant, on reconnaît que ce n'est qu'une petite partie d'un édifice considérable, sur la destination duquel les antiquaires sont partagés : les uns le regardent comme des thermes, les autres comme un gymnase. Il me semble que les uns et les autres peuvent facilement être mis d'accord; car un gymnase renferme nécessairement un *apodyterium*, un *hypocaustum*, des salles chaudes et tièdes, enfin tout ce qui constitue un bain [1]. Les eaux jouent un grand rôle dans les exercices de la jeunesse romaine, et quelle que soit sa destination, cet édifice devait recevoir une dérivation de l'aqueduc.

L'entrée principale paraît avoir été tournée du côté de l'est, c'est-à-dire vers la terre. Une vaste galerie occupe toute la longueur du bâtiment; elle est d'un côté garnie de pilastres, devant lesquels j'ai supposé des colonnes, pour régulariser l'ordonnance. Cette salle était voûtée en berceau; elle communique, à droite et à gauche, à deux autres galeries en équerre : l'une était au sud, et l'autre au nord. Les exercices du corps pouvaient avoir lieu dans ces trois salles.

Les ruines qui sont au centre appartiennent à quatre salles intérieures, qui étaient décorées de colonnes et de corniches de marbre. Une arcade de $10^{m}15$ de largeur conduisait dans une salle carrée qui était couverte par une voûte en pendentif.

Du côté de la mer, il y avait aussi une entrée; c'est à gauche de cette porte que s'élève la grande arcade qui domine toutes ces ruines; elle a $5^{m},40$ de large. La grande ligne des arcades de l'aqueduc vient joindre cet édifice à son angle N.-E. La salle du nord est ainsi fermée par un portique d'arcades à jour. J'ai répété cette ligne de portiques du côté du sud; c'est la seule restitution que je me sois permise avec l'addition des colonnes. Mais je me conforme en ce dernier point au témoignage de tous les voyageurs.

Je suppose que les deux parties à droite et à gauche que j'ai entourées de colonnes étaient des cours (atria); mais elles auraient pu être couvertes, en les éclairant par le haut.

Une masse de décombres occupe la majeure partie du sol; il est impossible de reconnaître parfaitement les bases des murs. Peut-être, en dégageant le terrain, pourrait-on retrouver des dispositions différentes. L'auteur des Antiquités ioniennes a publié un plan de cet édifice; mais je n'ai jamais eu occasion de comparer son plan avec le mien; je ne serais pas surpris qu'il y eût des différences. Nous sommes seulement

[1] Vitruve, liv. V, ch. XI des Xystes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0191
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'accord sur ce point, que nous regardons le monument comme un gymnase [1]. Les Turcs désignent ce palais sous le nom de Bal-Kiz-Seraï. J'ai déjà eu occasion de dire mon avis sur ce mot en parlant des ruines de Cyzique. Pococke croyait y retrouver le nom de Baal.

Le temps considérable que j'ai employé à mesurer ces ruines ne m'a pas permis de m'étendre plus longuement sur les autres édifices. *La Mésange* occupait un mouillage peu sûr. Je me vis dans la nécessité de hâter mon exploration.

Il eût été intéressant de reconnaître la prise d'eau de l'aqueduc qui vient du pied de l'Ida, en franchissant une distance de plusieurs milles. Les habitants en durent la construction à la générosité d'Hérode Atticus, gouverneur des villes libres d'Asie qui, ayant reçu de l'empereur Hadrien une somme de trois millions de drachmes pour amener les eaux dans la ville, fit faire cet ouvrage avec une telle magnificence, que la dépense se trouva monter à plus du double; il voulut contribuer par ses propres trésors au surplus de la dépense. Les écrivains de cette époque ont eu à signaler des actes semblables de la part de ce riche citoyen, non-seulement en Asie, mais à Athènes même. On attribuait l'origine de sa fortune à la découverte d'un trésor, qu'il avait faite dans sa maison, et dont l'empereur Nerva lui avait abandonné la jouissance entière. La plupart des monuments d'Alexandria Troas paraissent dater de la même époque; on y voit peu de ruines byzantines, et je n'y ai pas observé de vestiges d'églises; cependant elle est portée au nombre des évêchés dans le Synecdême.

A trois milles au S.-E. des ruines, il y a une source thermale qui jouit d'une assez grande célébrité dans le pays. Nous franchîmes plusieurs collines qui sont toutes couvertes de débris et occupées par une végétation vigoureuse; et après une heure de marche, nous arrivâmes sur le penchant d'une vallée au fond de laquelle coule un ruisseau dont les rives sont incrustées de dépôts salins. Les sources thermales sortent d'un rocher de serpentine; leur température est de 54 degrés 1110; elles sont ferrugineuses, et contiennent une quantité notable de sulfate de magnésie. Les Turcs font usage de ces eaux en bains et en boisson; elles sont très-purgatives.

Le bain consiste en un trou creusé dans la terre, et revêtu de maçonnerie grossière; la cabane est couverte de feuillage. Près de là est un autre bain un peu mieux établi, dans lequel nous n'entrâmes pas, parce qu'il était occupé par des femmes. La serpentine, qui constitue toutes ces collines, passe sous le calcaire tertiaire de la plaine de Troie, et va s'appuyer sur les contre-forts granitiques de l'Ida. Il sort plusieurs sources de ces rochers; mais deux seulement sont utilisées. En descendant la vallée, on voit quelques ruines antiques d'une construction grossière, qui paraissent avoir appartenu à d'anciens bains. Le Simoïs coule derrière ces collines, après avoir traversé la plaine où est située la petite ville d'Énaï. N'ayant pas visité cette plaine, je ne puis avoir d'opinion personnelle sur l'ancien emplacement qu'elle occupe. Il est vrai que les distances itinéraires offrent quelques difficultés pour qu'on puisse y placer l'ancienne Scamandria; mais comme cette ville a été habitée dans les derniers temps de l'empire byzantin, je ne puis admettre que les ruines archaïques observées par M. Morey aux environs de l'ancienne Troie aient appartenu à cette ville; ce sont des restes des constructions æoliennes.

En descendant vers le sud, on rencontre un ruisseau qui va se jeter directement dans la mer, après avoir arrosé la plaine qui est au nord d'Assos, et qui porte le nom

[1] Chandler, Voyage en Asie, t. I, ch. IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0192
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de plaine de Baïramitch. Le ruisseau est appelé par les Turcs Touzla-Tchaï (rivière salée). Les géographes modernes sont d'accord pour placer à l'embouchure de cette rivière, non loin du cap Baba (Lectum), les salines Tragasées (*Tragasææ salinæ* [1]), exploitées par les habitants de la Troade. Le sel s'y formait naturellement pendant les vents étésiens. Sur le cap même, on voyait un autel des douze dieux. Le commerce du sel était libre pour les habitants de la Troade [2]; mais Lysimaque l'ayant frappé d'un impôt, le sel cessa de se former. Ce changement ayant étonné Lysimaque, il abolit l'impôt, et le sel commença à se former de nouveau. On peut expliquer ce fait sans admettre un prodige : les habitants de la côte auront su y pourvoir adroitement.

(1) Strabon, XIII, 605. Steph. Byz. Τραγάσαι-Τραγασαῖος.

(2) Pline, liv. XXXI, ch. VII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0193

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CVII.

PLAN DU GYMNASE D'ALEXANDRIA TROAS.

J'ai donné ce spécimen, quoique bien incomplet, parce qu'il n'existe en Europe aucun plan du gymnase. Les dispositions de cet édifice m'ont paru grandes et bien entendues. On ne peut que soupçonner le luxe de décoration qui embellissait toutes ses parties ; mais il est certain que les massives pierres de taille étaient revêtues de dalles de marbre.

J'ai teinté en noir dans la planche toutes les parties que j'ai cotées et relevées ; mais, dans les autres parties teintées en gris, il y a de grandes masses de construction encore existantes, et qui m'ont guidé pour la restitution. Les arcades qui sont à gauche ont évidemment fait partie d'un aqueduc. J'ai mis des colonnes dans les salles, non pas dans le but de produire de l'effet, mais parce que j'ai trouvé dans les murailles des arrachements d'entablement. Je dois ajouter que, du côté gauche du plan, il y a d'autres ruines qui ont peut-être fait partie de l'édifice.

Les fouilles dans l'intérieur des salles présenteraient de grandes difficultés, non-seulement à cause de la végétation qui a envahi tous les interstices des pierres, mais encore parce que les parties supérieures des murs, composées de pierres de grand appareil tombées dans l'enceinte, s'élèvent presque à la hauteur de l'imposte.

L'orientation placée dans un angle de la planche indique le côté ouest, qui fait face à la mer.

Le portique le plus avancé à gauche est le plan du grand arc. Je n'ai pas trouvé les élévations et les coupes de l'édifice assez complètes pour en faire le sujet d'une planche.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0194
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ASSOS.

Le promontoire de Lectos et la crête de l'Ida qui vient y aboutir forment la limite naturelle entre la Troade proprement dite et les provinces du sud qui ont été soumises aux Troyens du temps de leur puissance, mais qui, depuis la chute de leur capitale, ont été considérées comme incorporées à l'Æolide.

Avant l'arrivée des colonies grecques, ce pays appartenait aux Lélèges, peuple sur lequel les écrivains anciens nous ont laissé assez de documents pour exciter vivement la curiosité; mais malheureusement ces notions sont si incomplètes, qu'on peut à peine suivre ces peuplades guerrières dans leurs nombreuses migrations. Pausanias [1] nous apprend qu'un prince du nom de Lelex régna sur la Laconie à une époque très-reculée; il est considéré comme enfant de la Terre, autrement dit autochthone. C'est lui qui donna son nom aux peuplades lélèges, qui apparaissent à différentes époques de l'histoire, tantôt en Thrace, tantôt en Troade, et sur les autres points de la côte d'Asie. Hésiode, cité par Strabon [2], attribue à Locrus la gloire d'avoir réuni en une peuplade les Lélèges, « que la sagesse infinie de Jupiter tira du sein de la terre pour en faire les sujets de Deucalion. » Ces tribus errantes sont assimilées par Strabon aux Caucones, dont l'origine remonte également aux premiers temps de l'histoire asiatique.

Aristote [3] avait écrit sur les migrations de ces peuples, sur leurs mélanges avec les Cariens; il est d'accord avec Pausanias pour admettre qu'ils ont habité pendant quelque temps le continent de la Grèce européenne; cependant Strabon, précisément dans le même passage, nous fait connaître que dans l'antiquité certains auteurs ont regardé les Lélèges comme le même peuple que les Cariens. Hérodote n'est pas du même avis; car selon son opinion les Cariens sont autochthones. Ce serait vainement qu'on voudrait tirer de tous ces récits une conclusion qui ne fût pas démentie par d'autres faits. Un mot de Strabon me mit sur la voie de recherches à faire en Carie, qui ont été couronnées, je crois, d'un plein succès : aussi, dans la description de cette province, aurai-je à revenir sur les établissements que les Lélèges ont formés en Asie, et dont les vestiges auraient subsisté jusqu'à nos jours.

Tout belliqueux et barbares que les anciens Lélèges aient apparu aux premiers colons grecs, il n'en ressort pas moins de leurs traditions que ces peuples ont construit des

[3] Strabon, *ubi supra*.

[1] Liv. CX, ch. I.
[2] Liv. VII, p. 322.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0195
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

villes et des châteaux redoutables, et que ces constructions remontaient à la plus haute antiquité.

Le canton qu'ils habitaient à l'époque de la guerre de Troie était situé sur les versants de l'Ida. Leur ville principale, nommée Pédasus, s'élevait sur les bords du fleuve Satnioeis, qui paraît être le même que le Touzla-Tchaï, dont j'ai déjà parlé [1]. Elle était déserte au temps de Strabon, et son emplacement même était ignoré. On sait cependant qu'elle était dans les hautes régions de l'Ida. «Il habitait la ville élevée de Pédasus, sur les rives du beau Satnioeis [2]. » En suivant littéralement la géographie d'Homère, on doit placer les Lélèges immédiatement après le cap Lectos.

On donne aussi au golfe d'Adramyttium le nom de golfe d'Ida, parce que la colline qui remonte du cap Lectos vers le mont Ida se trouve au-dessus du commencement de ce golfe, où, suivant Homère, habitaient d'abord les Lélèges. Cette topographie est très-exacte. Les Ciliciens auraient été plus reculés vers l'intérieur du golfe, s'ils ont en effet habité la ville d'Antandros, place d'une certaine importance, située sur la côte, et dont l'origine est incertaine [3]. Elle aurait été fondée par les Pélasges ou par les Æoliens. Elle a été, suivant d'autres historiens, occupée pendant cent ans par les Cimmériens, d'où elle prit le nom de Cimmeris [4]. Cette ville a été un siége épiscopal, et Zosime, son évêque, souscrivit au concile de Constantinople, sous Agapit et Ménas. Pline [5] nous apprend qu'elle fut primitivement appelée Édonis. *Antandros, Edonis prius vocata, deinde Cimmeris.*

Le port Aspaneus était dans le voisinage; c'est là qu'on apportait les bois de la montagne pour la construction des navires [6]. Les ruines d'Antandros se trouvent dans l'angle nord est du golfe; on y a découvert plusieurs inscriptions[7]. Toute la côte nord du golfe d'Adramytte est presque en ligne droite; à peine avons-nous trouvé un mouillage pour *la Mésange;* il n'y a pas d'apparence d'ancien port ni d'arsenal pour y placer Aspaneus; rien n'indique Astyra, bois et temple de Diane. Bien plus, Adramyttium, qui, selon Strabon, est placé tout près de ce lieu : πλησίον δ' εὐθὺς Ἀδραμύττιον, avec un port et un arsenal, est bien loin dans les terres. Tous ces terrains ont changé d'aspect, sans doute par suite des atterrissements du fond du golfe; maintenant les navires mouillent en pleine côte, et l'Adramytte moderne est située à plus d'une lieue dans l'intérieur.

Après avoir parcouru toute la longueur du golfe pour bien reconnaître la topographie générale, *la Mésange* vint mouiller dans une petite crique appelée Sivridji Liman. La côte est tellement accore, que le capitaine fut obligé d'envoyer une amarre à terre; il n'est pas probable que le port d'Assos, dont il est souvent fait mention, ait été situé en ce lieu. Nous étions à l'ouest de la montagne d'Assos, et je descendis à terre avec les officiers, pour me rendre à Assos, qui dominait le petit port à plus de trois cents mètres.

Les versants méridionaux de l'Ida se divisent en plusieurs groupes de montagnes, dont les caractères sont parfaitement tranchés. Le plus célèbre et le plus important est le mont Gargare, situé immédiatement au-dessus de Lectos. Nous avons vu les terrains volcaniques commencer aux sources chaudes de la Troade; l'action des feux souterrains a soulevé toute la côte du golfe. Partout ce sont des scories et des dépôts de laves très-abondants, recouvrant les terrains ignés plus anciens, les trachytes et les porphyres.

[1] Strabon, XIII, p. 605.
[2] Iliad., liv. XIV, vers 442-445.
[3] Hérodote, liv. VII, 42.
[4] Cf. Ptol., liv. V, ch. II.
[5] Liv. II, ch. XCVI.
[6] Virgile, Æn. III, 5. Strabon, XIII, 606.
[7] Voy. Choiseul, Voyage de la Grèce, tome II, p. 79. Boëckh, *Corpus Inscriptionum*, tome III (*Addenda*).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0196
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ces études appellent encore l'attention du géologue : il est intéressant de déterminer quel est le centre de ces épanchements qui s'étendent depuis ce cap jusqu'au centre de l'Asie Mineure, et dont on retrouve des traces dans tout le nord de l'île de Métélin.

La minéralogie de cette contrée fut dans l'antiquité l'objet de recherches importantes et variées. Sans parler des mines d'or d'Astyra, dont le gisement était déjà perdu du temps des Romains, on trouvait dans les environs d'Assos une pierre qui était particulièrement employée pour faire les cercueils, et qui avait la propriété de consumer les chairs, d'où on lui donna le nom de pierre sarcophage. Il était bien naturel de penser que parmi les tombeaux antiques, qui sont nombreux aux environs de la ville, j'aurais retrouvé un échantillon de cette pierre. Or tous les tombeaux d'Assos sont en pierre volcanique, et particulièrement en trachyte. Il existe, en effet, certaines laves imprégnées de substances salines, qui pourraient avoir une action sur les corps qu'elles renferment. J'ai observé à Milo des laves contenant une notable quantité d'alun (sulfate d'alumine); mais la vertu de ce sel est précisément de conserver les chairs plutôt que de les anéantir. Les sels vitrioliques et arsenicaux ont la même propriété; je ne puis reconnaître dans les trachytes des tombeaux d'Assos la pierre sarcophage, et j'avoue que sur ce sujet mes recherches n'ont eu aucun résultat satisfaisant, car l'observation me conduit à un résultat diamétralement opposé, savoir, la conservation des corps dans des pierres volcaniques imprégnées d'alun.

Il est un autre passage de Strabon qui m'a fait faire sans succès de longues courses aux environs de la ville. Ce texte offre aux traducteurs des difficultés insurmontables.

J'ai observé, sur le plateau de la citadelle d'Assos, de grandes quantités de scories ferrugineuses dont j'ai rapporté de nombreux échantillons. Il est clair qu'à une époque inconnue il a été établi en ce lieu des fourneaux de forge. J'avais d'abord pensé que ces nomades, connus sous la dénomination générique de Tchinganeh, Zingari, ou bohémiens, et qui parcourent l'Asie en faisant le métier de forgerons , avaient pu s'établir en ce lieu et exploiter quelques minerais de fer trouvés dans les environs; mais le passage de Strabon éveilla mon attention, et je cherchai à en donner une explication satisfaisante. Voici le passage de la traduction française [1].

« Aux environs d'Andira on trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu. Ce fer, mis en fusion avec une certaine terre, produit le zinc; du mélange de ce dernier avec du cuivre résulte ce métal qu'on appelle orichalcum. » Les lois de la chimie ne sont nullement observées dans ce passage. J'aurais voulu rencontrer dans les environs quelques gisements de calamine ou seulement de fer pyriteux; mais le terrain volcanique de fusion et d'épanchement se montre partout, au bord de la mer et sur le versant de l'Ida. On rencontre la serpentine avant d'arriver aux micaschistes qui forment les régions supérieures.

La montagne d'Assos, plateau détaché de la chaîne principale, est formée par différentes natures de laves, qui lui donnent un aspect sombre et sévère. Les dentelures des ruines qui la couronnent se dessinent sur l'azur du ciel; il est peu de tableaux qui puissent donner une idée plus grandiose de ces villes æoliennes, dont la fondation touche à l'époque héroïque.

Le chemin que je suivais pour arriver au sommet du plateau est tracé au milieu des

[1] Strabon, livre XIII, page 606. Ἔστι δὲ λίθος περὶ τὰ Ἄνδειρα ὃς καιόμενος σίδηρος γίνεται· εἶτα μετὰ γῆς τινος καμινευθεὶς ἀποστάζει ψευδάργυρον, ἡ προσλαβοῦσα χαλκὸν τὸ καλούμενον γίνεται κρᾶμα ὅ τινες ὀρείχαλκον καλοῦσι.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0197
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

blocs de trachyte éboulés et couverts de verdure. De temps à autre j'aperçus des fondrières dont les parois sont soutenues par des blocs de basalte verticaux, qui tendent à la forme prismatique.

J'arrivai bientôt à un grand chemin pavé, qui n'est autre chose qu'une des nombreuses voies antiques qui existent encore à Assos. Les longues et belles murailles de la ville se découvrent à nos regards; il nous semble voir des ouvrages commencés plutôt que des ruines, tant la netteté des lignes est parfaite. En arrivant au sommet, il faut bien répéter, avec tous les voyageurs qui ont escaladé cette montagne, le vers de Stratonicus :

Ἄσσον ἰθ', ὡς κεν θάσσον ὀλέθρου πείραθ' ἵκηαι [1].

Strabon dit que le port est formé par un grand môle; mais quelles qu'aient été nos recherches le long de la côte, nous ne pûmes reconnaître même l'emplacement du port; partout la profondeur de l'eau est telle, qu'on ne peut jeter l'ancre; il faut s'amarrer au rivage.

Assos passe pour avoir été fondée par les habitants de Méthymne. Éphore place cette ville dans le voisinage de Gargara. Elle reçut une colonie æolienne, et posséda une grande partie de la contrée environnante; on connaît peu de chose sur l'histoire primitive de cette ville. Lorsque la Mysie fut soumise aux rois de Lydie ἦν δὲ ὑπὸ Λυδοῖς Μυσία, elle devint la place la plus forte et la plus importante de la Troade. Lorsque la province fut tombée sous le pouvoir des Perses, ces princes désignèrent le territoire d'Assos pour la fourniture de leur blé; leur vin était apporté de Syrie, et l'eau de l'Eulée. Strabon [2] nous a conservé l'histoire curieuse, mais non sans exemple, de l'eunuque Hermias, qui exerça pendant quelque temps le pouvoir suprême dans Assos. Il était attaché à la maison d'un banquier. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, il suivit les leçons d'Aristote et de Platon. A son retour, il s'associa à son maître, qui venait de s'emparer par force d'Assos et d'Atarnée, et lui succéda dans la possession de ces lieux. Il fit venir près de lui Aristote et Xénocrate, et eut pour eux les plus grands égards; il donna même en mariage, à Aristote, une fille de son frère; mais Memnon le Rhodien, général au service des Perses, feignit de l'amitié pour Hermias, et l'attira chez lui. Dès qu'il fut maître de sa personne, il l'envoya au roi de Perse, qui le fit mourir. Quelques années plus tard, l'eunuque Philetære devint de la même manière maître de la ville de Pergame. Plus habile qu'Hermias, dont sans doute l'exemple lui avait profité, il sut conserver son pouvoir, et devint chef de dynastie, en laissant sa couronne à Eumène, son neveu. Si Hermias fût mort sur le trône, son neveu Aristote avait de grandes chances pour lui succéder et pour devenir, lui aussi, chef d'une maison royale; mais le philosophe et son ami Xénocrate quittèrent prudemment Assos et l'Atarnée, et les Perses y rentrèrent en vainqueurs.

Assos suivit la destinée de toutes les villes de ces parages : du gouvernement de Lysimaque, elle passa sous celui des rois de Pergame, et les Romains en prirent possession à la mort d'Attale III. Cette ville a produit quelques hommes célèbres dans les lettres; Strabon nous a conservé leurs noms. A côté de la statue d'Aristote, on montrait dans le temple d'Olympie la statue de Sodamas, citoyen d'Assos, le premier des Æoliens, dit Pausanias [3], qui ait été couronné aux jeux olympiques.

Assos reçut la visite de saint Paul et de saint Luc, lorsque ces apôtres vinrent prê-

[1] Iliad. liv. VI, 143.
[2] XIII, 610.
[3] Liv. VI, ch. IV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0198
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

cher dans la Troade. Peut-être faut-il faire remonter à cette époque la destruction du temple. Une église des premiers siècles atteste que le christianisme s'y établit de bonne heure. Assos devint une ville épiscopale, et son évêque Maximus assista en 431 au concile d'Éphèse. Les constructions militaires qui ont remplacé sur l'acropolis les anciennes tours æoliennes attestent que dans le moyen âge cette place ne cessa pas d'être un poste important. Du plateau de la citadelle on domine, en effet, tout le golfe d'Adramytte, le canal de Métélin, et la vue s'étend en mer presque jusqu'à Chio. Aucun navire ne peut approcher de la côte sans qu'il soit signalé du haut de la montagne; malheureusement, comme je l'ai dit, les mouillages sont très-périlleux.

Aujourd'hui, le village qui a succédé à cette importante cité porte le nom de Beyrham Keui. C'est sans doute le nom de quelque émir qui aura régné sur cette petite partie de la Troade. Tous les noms turcs des provinces ont été pris des émirs, compagnons d'Orcan, qui ont établi leurs fiefs sur les débris de l'empire de Byzance.

LES MURS.

J'ai souvent eu occasion de regretter, en décrivant les ruines des villes, que les ouvrages des premiers habitants aient été défigurés ou remplacés par des constructions mesquines des temps postérieurs. La ville d'Assos n'offre pas ce désavantage, et l'on peut étudier dans ses murailles le plus bel exemple de construction hellénique que les siècles nous aient conservé. La perfection de cet ouvrage est telle, comme art et comme génie militaire ancien, que les Romains n'ont rien trouvé à y ajouter ou à en retrancher. J'ai relevé avec le plus grand soin tout le contour de ces murs; et on pourra comprendre les peines infinies que j'ai éprouvées, n'ayant pu faire usage du graphomètre ou du cercle, à cause de leur situation sur un terrain dont la pente est quelquefois de trente degrés. J'ai donc été obligé de cheminer dans tout le pourtour de la ville, mesurant avec une chaîne d'acier la longueur des murs, et prenant à la boussole les angles que ces murs font avec le méridien. La triangulation prise du haut de l'acropole ne m'eût pas donné un résultat si satisfaisant, par la difficulté qu'on éprouve toujours de rapporter avec exactitude les angles à l'horizon. L'inspection du plan [1] fera comprendre mieux que toute description la forme de la ville, motivée par la déclivité du terrain.

Tous les murs sont construits en grands blocs de trachyte, sans mortier ni ciment [2].

En commençant le tour des murailles par l'angle nord, on observe d'abord un petit bastion carré d'une construction différente des murs. Il est bâti, partie à joints irréguliers (cyclopéens), partie en assises régulières, mais en gros blocs à bossages; il a $6^{m},60$ de large sur $11^{m},10$ de long. La tour qui en est voisine est demi-circulaire; son diamètre intérieur est de $7^{m},20$, et le mur est épais de $1^{m},54$. L'appareil de ces murailles est unique dans l'antiquité. Elles sont composées de deux parements reliés par des parpaings; mais l'intervalle entre les deux parements est creux. L'entrée de la tour est une arcade en plein cintre, qui me paraît un ouvrage tout à fait romain. C'est la seule qui soit demi-circulaire; toutes les autres sont carrées.

[1] Voyez planches 108, 109.

[2] Je parle souvent du trachyte dans la description des villes. Je dois dire aux personnes étrangères à la géologie que le trachyte est une roche semblable au porphyre; elle en a l'aspect et la dureté, et ne s'en distingue que par des caractères minéralogiques peu apparents. Il n'y a pas longtemps que les géologues ont séparé les trachytes et les porphyres.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0199
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

On voit par l'inspection du plan que le piton de l'acropole forme en ce lieu une croupe autour de laquelle on a fait tourner les murailles. Toutes les tours sont construites dans le même système; un fortin domine l'angle N.-E. de la ville; ensuite les murailles reviennent vers le S. jusqu'à la poterne.

Le grand chemin qui est tracé le long de ce mur est le seul qui soit sur un plan horizontal : aussi a-t-il été choisi pour y placer les tombeaux. De nombreux sarcophages, tous du style grec, c'est-à-dire avec un couvercle à oreillettes, sont encore en place. Ils ont tous été ouverts; mais les couvercles rompus sont restés sur place.

Les murailles forment en ce lieu un angle rentrant très-prononcé, au fond duquel est une petite poterne. La grande porte de la ville est à l'extrémité de la voie des tombeaux. Je la décrirai plus tard.

A partir de ce point, le terrain commence à descendre rapidement; mais partout les murs sont construits avec le même soin, et sont presque partout conservés, excepté dans la partie basse de la ville, où l'action incessante des eaux de la montagne les a emportés. Un autre fortin, diagonalement opposé au premier, mais plus étendu, défend la pointe sud de la ville. J'ignore s'il existait des portes de ce côté; je n'en ai pas retrouvé de traces. On remonte ensuite vers le nord, jusqu'à une porte encore assez bien conservée, mais qui n'avait ni le luxe ni l'importance de la première. Cette porte est aussi placée au fond d'un angle rentrant; ce qui prouve que cette disposition a été prise par système, et en effet cela s'explique.

Les murailles du nord-est ont complétement disparu; je pense qu'elles auront été employées dans la construction des tours du moyen âge qui couronnent la citadelle.

Un mur, d'une épaisseur moindre que les remparts extérieurs, joint le pied de l'acropolis et l'angle rentrant de l'ouest du côté de la grande porte. Il avait sans doute pour but de diviser la ville en deux quartiers distincts. C'était un usage chez les Perses, qui se retrouve encore dans les villes persanes modernes. Il y a certaines parties de la ville où les remparts forment terrasse. Ils sont alors percés de distance en distance de canaux de $1^{m},30$ de hauteur et de $0^{m},20$ de largeur, pour donner issue aux eaux. Toutes les pierres sont à bossages et appareillées avec le plus grand soin.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0200
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PÉRIMÈTRE DE LA VILLE.

Les mesures sont prises à partir de l'angle N.-O. de la ville, à la brèche qui se voit dans le rempart.

PÉRIMÈTRE DE LA VILLE D'ASSOS ET RELÈVEMENT DES MURS A LA BOUSSOLE.

	Mètres.	Degrés.		Mètres.	Degrés.		Mètres.	Degrés.		Mètres.	Degrés.
ANGLE N.-O.	35,40	215		15,00	200	Fort	12,60	278	CÔTÉ NORD.		
	15,60	198		25,20	109		12,60	294		270,00	177
	79,20	203		11,50	148		25,00	42		11,00	
	29,80	230		1,60	233		40,60	275		11,00	110
	76,80	202		22,60	147		28,00	2		63,50	96
Poterne	4,60	134		3,20	156					31,20	100
	2,70	59		10,60	140	CÔTÉ EST.				10,00	115
	10,00	146		9,60	186					5,40	44
	45,60	153		140,00	225		90,00	290		5,00	127
	23,50	103		4,80	155		30,00	323		3,00	316
	5,20	12		15,60	242		150,00	2		37,50	127
	8,60	96		28,00	185		40,00	296		10,00	134
	8,60	113	CÔTÉ SUD.				70,00	24		3,70	49
Porte	11,70	102		20,00	170		30,00	46		6,70	137
	8,60	13		90,00	244		170,00	332		3,70	
	8,60	102		55,00	255		100,00	40		34,40	139
	5,20	13		73,00	188		50,60	17		3,70	45
	39,40	121		300,00	247		50,10	292		9,15	140
	38,40	112		25,00	209		270,00	23		6,30	225

	Mètres.	Degrés.
	11,70	121
	4,00	194
	9,45	105
	7,00	137
	4,00	287
	30,60	195
	4,00	200
	6,30	287
	6,00	213
	34,00	111
	3,90	213
	8,45	290

RÉCAPITULATION.

Côté ouest	744,60
Côté sud	653,80
Côté est	1050,70
Côté nord	654,65
Total du périm.	3103,75

LES PORTES.

Le système de défense des portes de villes a peu varié chez les anciens. Tantôt les portes étaient au fond d'une enceinte carrée ou circulaire, dont les cornes étaient défendues; tantôt la muraille se trouvait de front avec la porte, et les tours faisaient saillie sur la ligne des murs; c'est ainsi que sont disposées les portes d'Assos. La porte principale est au N.-O. de la ville; elle se compose en plan de deux tours carrées formant une saillie égale à leur épaisseur, entre lesquelles s'ouvre la baie de la porte. Une petite enceinte, dont le mur ne s'élève que de quelques mètres, existe encore du côté de la ville. On remarque dans la baie que le chambranle n'a pas de feuillure; de sorte que la porte venait tout simplement battre contre le parement.

En élévation, la partie du mur en saillie est couronnée, en dehors de la ville, par un arc en ogive, dont les pierres sont appareillées en encorbellement, c'est-à-dire par assises horizontales formant saillie les unes sur les autres. La baie de la porte est carrée, couronnée par une architrave composée de deux pierres. Aux angles des pilastres sont deux coussinets sculptés en cul-de-lampe.

Du côté de la place, la baie de la porte est couronnée par une arcade en plein cintre,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0201
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

mais dont l'appareil est le même que celui de l'ogive, c'est-à-dire en assises horizontales. C'est, sans contredit, le cachet d'une haute antiquité, et on doit penser qu'à cette époque l'appareil en voussoirs tendant au centre était encore inconnu aux Grecs.

La forme ogivale, qui a été si peu employée par les Romains, se retrouve en Asie, du VIIIe au Ve siècle avant Jésus-Christ, tant dans ces constructions que dans celle du tombeau du Tantale et dans les tombeaux lyciens. On estime que les colonies æoliennes sont venues s'établir dans la Troade deux siècles après la guerre de Troie. Plusieurs autres migrations eurent lieu de la Grèce en Asie; mais lorsque les Perses vinrent conquérir ce pays, les Æoliens étaient fort répandus, et leur gouvernement avait déjà subi plusieurs révolutions. Quelques bas-reliefs d'Assos, que nous aurons l'occasion d'examiner, ont un caractère plus égyptien que grec. C'est tout ce qu'on peut dire sur la date de ces monuments, car les fondateurs ont été assez avares d'inscriptions, sans doute à cause de la nature rebelle de la pierre. Supposer que ces murailles ne remontent pas au delà du Ve siècle avant Jésus-Christ, c'est leur assigner la limite la plus rapprochée qu'il soit possible.

Pour expliquer la singularité de construction des murailles, j'ai pensé qu'on les avait ainsi disposées pour résister aux efforts du bélier, qui ne portaient ainsi que sur un seul parement du mur.

A côté de la grande porte, on voit une poterne d'une conservation parfaite. La voussure de la baie est faite en encorbellement, et une pierre de 3^m^ de long couronne la petite porte. On voit très-bien les trous de scellement et des gonds du vantail.

La troisième porte est située tout à fait à l'est de la ville; le couronnement en est ruiné; elle ne présente pas d'autres caractères que ceux que j'ai décrits. On remarquera que les tours, dont la face est à bossages, sont en appareil lisse et sans refends sur les parties latérales.

ACROPOLIS.

Le Temple. — Les caractères archaïques, qui sont si apparents dans les murailles, le cèdent encore à ceux que l'on observe dans les ruines du temple qui dominait l'acropolis. Ce monument est renversé de fond en comble; mais la construction d'un temple grec est si logique, que lorsqu'on en possède une partie, le reste s'ensuit naturellement. Le monceau de décombres qui s'étend sur le versant sud du rocher offrait alors [1] un spécimen de toutes les parties de l'édifice. Ce monument avait déjà attiré l'attention des architectes et des voyageurs. A mon départ de Paris, M. Huyot, membre de l'Académie des beaux-arts, m'avait particulièrement signalé cet édifice, et en avait lui-même copié quelques fragments; mais pendant les courts séjours qu'il faisait sur la côte d'Asie, il n'avait pas eu le temps d'en étudier toutes les parties. Ce qui l'avait surtout frappé, c'était une suite de bas-reliefs dont il avait dessiné un seul, le groupe des sphinx, mais dont il n'avait pas déterminé la position dans l'édifice.

Avant de commencer à lever le plan du temple, je dus me rendre compte de la provenance de chacun des morceaux qui existaient. Je trouvai les chapiteaux, tous les tambours des colonnes, les triglyphes, les métopes sculptées, la corniche avec les mutules, mais pas un morceau d'architrave. Ceci m'étonna d'autant plus que, dans les temples grecs, l'architrave est le morceau qui résiste le plus, à cause de son poids et de sa forme simple.

[1] Juin 1835.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0202
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

En examinant les bas-reliefs, je reconnus qu'ils portaient dans la partie supérieure une saillie de la largeur du triglyphe, laquelle représentait les gouttes. De plus, la longueur des morceaux était parfaitement égale à un entre-colonnement; enfin l'épaisseur était égale au demi-diamètre inférieur de la colonne, et pour dernière conviction, la distance entre les gouttes était parfaitement égale à la métope dont j'avais sous les yeux plusieurs échantillons. Il devenait pour moi hors de doute que ces bas-reliefs avaient appartenu à l'architrave. C'était un exemple unique dans l'architecture grecque; mais le caractère très-archaïque des bas-reliefs explique cette anomalie. J'oubliais de dire qu'en voulant rajuster les fragments, je trouvai deux groupes de taureaux combattants. Ce bas-relief est plus court que les autres, parce qu'il forme l'angle, et que la partie d'architecture en retour s'appuie sur l'abaque du chapiteau d'angle [1].

Lorsqu'à mon retour à Paris je présentai la restitution ainsi faite à la commission de l'Institut, je trouvai des incrédules; plus tard, les bas-reliefs d'Assos ayant été transportés à Paris, je proposai à l'Académie des beaux-arts de nommer une commission pour examiner cette question. Je voulais, avant de faire graver mes planches, acquérir toute la conviction possible sur ce sujet. Je remis les dessins au président de l'Académie, et la section d'architecture tout entière consentit à se former en commission; mais quoique j'aie souvent prié la commission de se transporter au Louvre, où les bas-reliefs étaient soumis à l'opération du sciage, la section d'architecture ne trouva jamais le temps de rendre une décision; je dois en conclure qu'elle considéra le fait comme démoutré, mais qu'elle ne voulut pas consigner officiellement dans un procès-verbal cette particularité de l'antiquité grecque. Aujourd'hui que tous ces bas-reliefs ont été sciés dans leur épaisseur, il n'est plus possible de les comparer avec le fût de la colonne. Si les antiquaires attachent un grand prix à une médaille inédite, il me semble qu'un monument d'une si haute antiquité, se présentant sous un aspect si inattendu, doit être pour l'histoire de l'art un fait d'une grande importance. Les Grecs auront cessé d'orner les architraves de leurs temples par des bas-reliefs, quand ils auront tout à fait rompu avec les traditions égyptiennes, et plus tard on se contenta de suspendre à cette place des boucliers et des offrandes.

Le temple d'Assos était hexastyle, et avait treize colonnes sur les côtés. Le mur de la cella, dont on aperçoit à peine quelques vestiges, était lisse et sans refends. L'édifice était élevé sur trois marches, dont la direction donne l'orientation; il était dirigé à peu de chose près de l'est à l'ouest.

La pente du fronton est indiquée par les fragments, dont les mutules sont inclinées à l'horizon. Les trous de scellement que l'on observe au-dessus étaient destinés à retenir une cymaise en métal ou en terre cuite.

L'entre-colonnement d'angle est de $2^{m},20$; les autres sont de $2^{m},45$. On observe, en effet, que les bas-reliefs portant des couples de taureaux sont plus courts que les autres; le détail [2] de l'ordre explique cette différence.

N'ayant trouvé qu'un groupe de sphinx, je l'ai placé au milieu; j'ai ainsi pour la façade les cinq bas-reliefs des entre-colonnements. Il n'est pas prouvé que les faces latérales aient été décorées de sujets dans toute leur longueur [3]; mais on ne peut exiger de retrouver en place toutes les parties d'un monument ruiné depuis au moins dix siècles, car l'église et les tours occupent une partie de son emplacement. La hauteur de la colonne étant

[1] On sait que dans les temples grecs l'entre-colonnement d'angle est plus étroit que les autres.

[2] Voyez pl. CXIII.

[3] Cf. le temple de Thésée à Athènes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0203
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de 4m,70, on observera que ces colonnes sont très-galbées, comme celles des temples primitifs. Les sculptures de l'architrave ont aussi tous les caractères de la plus haute antiquité, tant par leur exécution que par les sujets qu'elles représentent. Le lion, le taureau et le sphinx, animaux appartenant à la symbolique orientale, figurent dans les bas-reliefs de la façade. Le lion, dévorant un daim, est un sujet tout asiatique et babylonien. Les compositions de figures rappellent les mythes et les faits de l'histoire la plus archaïque; il est à regretter qu'ils soient en si petit nombre.

L'un des bas-reliefs représente la lutte de Ménélas et de Protée, sur les rivages de l'Égypte; Hérodote a conservé les souvenirs de ces faits. Le successeur de Phéron, fils de Sésostris, fut un citoyen de Memphis, dont le nom, dans la langue des Grecs, est Protée [1]. Hélène, fuyant de Sparte avec Pâris, se rendait à Troie, lorsque les vents contraires la portèrent en Égypte, où elle vécut près de Protée. Ménélas vint lui-même à la cour de ce prince pour redemander Hélène. On reconnaît Ménélas à son carquois et à son casque; Protée, saisi par l'étranger, tente en vain de prendre la forme d'un poisson; il a tout l'avant-corps en forme d'homme, mais déjà ses jambes ont pris celle d'une queue de poisson. Les nymphes de la mer paraissent fuir le lieu du combat.

Le sujet d'un autre bas-relief représente un festin. Les convives, appuyés sur des coussins, tiennent dans leurs mains les canthares, où un esclave verse le vin qu'il a puisé dans un cratère. L'un des convives passe à son voisin une boucle flexible qui paraît être un anneau de corde. Cette action est représentée dans les peintures des tombeaux de Corneto, en Étrurie. Est-ce un jeu ou un symbole? Je ne saurais en décider; mais je reconnais un même style dans les deux compositions : l'influence lydienne s'étend en Étrurie. C'est, du reste, un fait qui n'est plus contesté par les antiquaires, que les Etrusques sont une colonie asiatique. Toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour n'ont fait que confirmer le récit d'Hérodote.

On ne pourrait trop assigner de caractère historique à ce festin, si les centaures qui étaient sculptés dans le reste de l'architrave et dans plusieurs métopes, ne nous apprenaient que nous assistons aux noces de Pirithoïs. Quelques centaures portant une sorte d'aviron sont sculptés dans les métopes; on y voit aussi des animaux sauvages, des harpies qui sont représentées en Lycie sous cette même forme, et un sanglier qui rappelle peut-être un des travaux d'Hercule.

J'ai indiqué dans le plan général ce monument comme un temple de Neptune; je croyais d'abord y avoir reconnu des sujets marins; mais après un examen plus approfondi, rien ne me prouve qu'il ait été dédié à ce dieu, et sa destination est encore incertaine.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Le reste du terrain de l'Acropolis est aujourd'hui occupé par de grandes constructions militaires et par une petite église byzantine. On voit, du côté de l'est, des restes de tours qui indiquent qu'une fortification particulière défendait les approches de l'ancien château. Du côté du nord et de l'ouest, le terrain forme un rempart naturel, car les couches de roche s'élèvent verticalement jusqu'à plus de quarante mètres. Les interstices des rochers sont bouchés par des constructions de différent style cyclopéen ou pseudisodomon, appareil fort usité chez les anciens Perses. Du côté du nord, le terrain de la

[1] Hérodote, liv. II, CXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0204
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ville est occupé par le village de Beyrham; des huttes de pierre sans fenêtres ont remplacé les palais des satrapes. Du côté du sud, le terrain est tellement en pente qu'on a été obligé de le soutenir par des terrassements successifs. L'aspect de la ville, couronnée de son acropole, devait être des plus imposants. Les édifices qui restent encore sont assez nombreux, parce que les matériaux dont ils sont construits n'ont pas tenté la cupidité des nations.

Sur la première terrasse est un vaste théâtre, dont les siéges sont encore en place; mais le proscenium est en grande partie écroulé. Cet édifice avait trente mètres environ de diamètre; il est de travail romain, et n'offre aucune particularité qui ne puisse être observée dans les théâtres.

Près de là est un petit édicule, au milieu d'une cour carrée, et adossé au rocher. Cet édifice est composé de quatre arcades avec des pilastres. Une conduite d'eau, qui s'aperçoit encore, me fait supposer que c'est quelque nymphée.

Je dois dire que la question des eaux dans Assos me paraît des plus obscures. Nulle trace d'aqueduc ou de fontaines : on voit dans le château de grandes citernes faites dans les moyen âge; mais cela n'est pas suffisant pour alimenter une ville de cette étendue. Assos, n'étant dominée d'aucun côté par les montagnes, et le terrain étant d'une nature des plus arides, n'a jamais dû être amplement approvisionnée d'eau. C'est aussi une des causes auxquelles j'attribue l'abandon de cette place.

Les masses de décombres accumulées de toutes parts recouvrent certainement de précieux restes d'antiquité. Aucune ville n'a été mieux située pour conserver ces sortes de richesses. Elle est d'un accès difficile, et les embarquements y sont plus difficiles encore. Parmi les édifices dont il reste un souvenir, je dois citer le Gymnase; il était voisin de la grande porte. On lit encore sur une grande pierre le mot ΓΥΜΝΑΣΙΟΝ en lettres majuscules. Voici une autre inscription qui paraît indiquer la présence d'un temple d'Auguste :

ΚΑΙΣΑΡΙΣΕΒΑΣΤΩΙΚΑΙΤΩΙΔΗ
ΜΩΙΟΙΕΡΕΥΣΤΟΥ.ΣΕΒΑΣΤΟΥΘ
ΕΟΥΚΑΙΣΑΡΟΣΟΔΕΑΥ
ΤΟΣΚΑΙΠΑΤΡΙΟΣΒΑΣΙΛΕΥ
ΣΚΑΙΙΕΡΕΥΣΤΟΥΔΙΟΣ.Τ
ΟΥΟΜΟΝΩΟΥΚΑΙΓΥΜ
ΝΑΣΙΑΡΧΟΣ ΚΟΙΝΤΟΣ Δ

Καίσαρι Σεβαστῷ καὶ τῷ δήμῳ. Ὁ ἱερεὺς τοῦ Σεβαστοῦ θεοῦ Καίσαρος, ὁ δὲ αὐτὸς καὶ πάτριος βασιλεὺς καὶ ἱερεὺς τοῦ Διὸς τοῦ Ὁμονώου καὶ γυμνασίαρχος Κόϊντος Δ.

A César Auguste et au peuple (romain).
Le prêtre du Dieu César Auguste et lui-même descendant des rois de la patrie, et le prêtre de Jupiter qui préside à la concorde, et le gymnasiarque Quintus.

Ces fragments, tracés sur plusieurs pierres, ont été remis en ordre par M. Boeckh (3569).

L'église byzantine fait face au nord. Ce petit édifice porte une date que je n'ai pu expliquer. L'inscription, dont je donne le spécimen planche CVX bis, est assez difficile à lire; j'en ai tiré les passages suivants :

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0205
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

INSCRIPTION DE L'ÉGLISE D'ASSOS.

ΝΑΟΥΤΟΣΑΘΡΟΝΚΥΡΥΚΟΣΚΟΡΝΗΛΙΟΥΕΙΣΚΑΛΛΟΣΗΡΕΝΣΩΝΓΟΘΩΤΕΚΑΙΜΟΧΘΩΑΙΤΩΝΑ
ΜΟΙΒΗΝΛΥΣΙΝΓΟΛΛΩΝΣΦΑΛΜΑΤΩΝ
ΑΝΘΙΜΟΣΟΓΡΟΕΔΡΟΣΣΚΑΜΑΝΔΡΟΥΓΟΘΩ
ΤΟΥΤΟΝΕΟΥΡΓΟΝΑΝΘΙΜΟΝΛΑΤΡΙΝΘΕΟΥ
.....ΥΓΕΡΦΥΗΤΕΛΑΜΓΡΟΤΗΤΑΓΑΣ
ΒΛΕΓΩΝ..... ΚΑΙΛΥΣΙΝΣΦΑΛ
ΜΑΤΩΝΤΩΝΕΝΒΙΩ ΕΤΟΥ ΓΤΕC

Ναοῦ τὸ σαθρὸν Κύρικος Κορνηλίου εἰς κάλλος ἦρεν, σ[ὺ]ν πόθῳ τε καὶ μόχθῳ, αἰτῶν ἀμοιβὴν λύσιν πολλῶν σφαλμάτων. Ἄνθιμος ὁ πρόεδρος Σκαμάνδρου πόθω τοῦ τὸ νεουργὸν Ἄνθιμον λάτριν Θεοῦ.... ὑπερφυῆ τε λαμπρότητα πᾶς βλέπων καὶ λύσιν σφαλμάτων τῶν ἐν βίῳ ἔτου ΤΠΕ? 385.

Cyricus, fils de Cornélius, a rendu sa beauté première à ce temple, qui tombait de vétusté, et demande comme récompense l'indulgence de beaucoup de péchés.

Anthimus, évêque de Scamandria, a dédié cette reconstruction fleurie [1] au culte de Dieu..... et l'indulgence des péchés commis pendant la vie, l'an 385 [2].

Ce monument est important, en ce sens qu'il prouve que la ville de Scamandria existait encore sous les empereurs byzantins, et qu'elle était épiscopale.

On voit cette église dans la planche 115, qui représente une vue de l'Acropolis.

Cet édifice a été converti en mosquée, et se trouve à l'abri de la destruction; cependant je ne dirai pas, avec l'un des auteurs de la Correspondance d'Orient : « La religion « musulmane nous a conservé dans son intégrité première un monument appartenant « aux beaux âges de la Grèce. Les Turcs de Beyrham n'y ont pas même ajouté un mina- « ret [3]. » Prendre cette petite église pour un ancien temple de forme élégante, c'est un anachronisme qui dépasse peut-être la latitude accordée à tout écrivain qui traite un sujet étranger à sa spécialité.

[1] J'imagine qu'il y a là un jeu de mots.

[2] Cette date ne me paraît pas satisfaisante, parce que les Grecs de cette époque comptaient par âge du monde.

[3] Correspondance d'Orient, par Michaud et Poujoulat, tome III, p. 286.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0206
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHES CVIII — CIX.

PLAN GÉNÉRAL DES RUINES DE LA VILLE D'ASSOS.

En cherchant à exprimer la déclivité du terrain, j'ai dû cependant prendre un terme moyen pour ne pas arriver à des teintes trop noires. L'effet produit par la planche ne représente pas graphiquement la pente de la montagne, mais je me suis attaché à bien faire sentir les trois terrasses sur lesquelles la ville était assise.

L'acropole, située au centre, sur un rocher dominant, conserve quelques traces de murs antiques ; je les ai teintées en noir. Tout ce qui est de moyen âge est teinté en gris.

On voit que les tours modernes occupent une partie de l'emplacement du temple ; j'ai restitué le plan, pour n'avoir pas une planche de plus à joindre à celles de la ville. L'édifice appelé *Mosquée* est la petite église dont j'ai parlé.

Les débris les plus nombreux se trouvent sur la première terrasse ; il serait impossible de les exprimer tous d'une manière un peu exacte. La deuxième terrasse était séparée de la première par des murailles et des pentes. Le théâtre est taillé dans le roc vif. L'Agora, qui en est voisin, n'offre plus de trace de sa décoration primitive.

Le petit édifice que je désigne sous le nom de Nymphée est situé au-dessus de l'Agora. Dans toute cette terrasse on n'observe pas de traces de citernes. La voie des Tombeaux offre quelques monuments qui mériteraient d'être décrits: peut-être des fouilles en mettraient-elles à découvert qui ne sont pas connus.

J'ai pris les cotes dans tout le périmètre des murs, pour qu'on puisse en retrouver la déclinaison magnétique sur le tableau que j'ai dressé ci-dessus. La déclinaison de l'aiguille aimantée était, en juin 1835, de 8° 15.

PLANCHE CX.

PLAN ET COUPE DE LA PORTE DE LA VILLE.

Fig. 1. Le plan de la porte est tracé au 0^m, 05 par mètre. Toute la construction du rempart est faite en grands blocs de pierre, comme je l'ai indiqué ci-dessus. Le vides des murailles sont disposés de telle sorte qu'on peut circuler dans l'intérieur des parements.

Fig. 2. Élévation de la porte du côté de la place. On ne peut disconvenir que l'appareil du plein cintre est d'une construction vicieuse ; sa profondeur est de 1,43; il y a sans doute, dans l'intérieur, des parpaings qui retiennent les pierres.

Les chambranles de la porte, en trois pièces, font un bon effet. Les petits culs-de-lampe placés aux angles de l'architrave sont un caractère qui n'existe pas ailleurs.

Fig. 3. Coupe de la porte. Il y a dans la *Description de la Morée* une porte de ville construite à peu près dans ce style. L'auteur de la restitution a laissé au-dessus de l'architrave un grand vide triangulaire. Le monument que je décris ici, mieux conservé, semble indiquer que le dessus de la porte était plein. On a mis l'architrave en deux pierres, pour donner plus de solidité.

Fig. 4. Cette figure représente l'appareil des murs; elle fait mieux comprendre la disposition des pierres qu'une coupe géométrale.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0207
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE CX bis.

ÉLÉVATION DE LA PORTE DE LA VILLE.

J'ai vainement cherché aux alentours quelque débris qui me fît connaître la disposition du couronnement des tours; je n'ai rien trouvé. La dernière assise de la tour de gauche m'a paru régulière, et je crois que le couronnement n'a jamais eu de consoles; j'en aurais trouvé quelqu'une. Je pense que ces créneaux simples sont plus d'accord avec la sévérité du style de ce monument. Indépendamment de l'étrangeté de cette ogive en encorbellement, la régularité extrême de l'appareil est quelque chose de remarquable. D'après le spécimen que j'ai donné dans l'autre planche, on voit que chaque pierre carrée est un parpaing.

La porte est un peu enterrée dans l'état actuel; j'en ai rétabli la hauteur en donnant au jambage inférieur la même hauteur qu'au premier.

PLANCHE CXI.

PORTE ET POTERNE.

Ces différents détails appartiennent à la poterne et à la porte de l'Est.

Fig. 1. Plan de la porte de l'Est.

Fig. 2. Élévation de la porte et des tours. L'appareil est le même que dans celle que j'ai décrite; mais les murs, remplis en blocage, me paraissent une restauration romaine.

Fig. 3. Élévation et coupe de la poterne. Il y a en Asie un autre exemple de cette voûte en encorbellement, au théâtre de Jassus en Carie.

Fig. 4. Plan de la poterne.

PLANCHE CXII.

ÉLÉVATION RESTITUÉE DU TEMPLE.

La plupart des chapiteaux du temple étaient rangés en ligne et employés dans une maçonnerie grossière: je les ai fait dégager par les matelots. On a également dégagé le soubassement continu du temple. Nous opérions sur la face latérale, attendu que la façade est sous les constructions modernes. La différence entre les diamètres des tambours est telle, qu'il est très-facile de les remettre à leur place respective. La dureté de la pierre a conservé les cannelures. Tout porte à penser que ce monument a été démoli exprès.

J'ai dit dans le texte quels étaient les motifs qui m'ont guidé dans cette restitution. Il me paraît impossible que le hasard ait pu produire un si singulier rapport de circonstances. Si ces morceaux n'appartiennent pas à l'architrave, qu'est devenue l'architrave du temple?

PLANCHE CXIII.

DÉTAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE.

Tous les morceaux qui composent cet entablement ont été retrouvés sur place. J'aurais eu besoin de plus de développement pour bien exprimer la courbe du quart de rond du chapiteau et les filets qui sont évidés par dessous. Le joint qui est presque à l'aplomb du fût supérieur appartient à l'architrave en retour. C'est ce qui explique pourquoi le bas-relief des taureaux est plus court que les autres.

Le trou qui est entre les deux têtes retenait quelque anneau de bronze pour suspendre les guirlandes.

Fig. 1. Colonne et entablement.

Fig. 2. Plan de la colonne.

Fig. 3. Appareil du triglyphe.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0208
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PLANCHE CXIV.

BAS-RELIEF DE LA FACE LATÉRALE DU TEMPLE.

C'est celui que je désigne comme le festin de Pirithoüs.

A gauche du bas-relief est un cratère pour mêler le vin à l'eau. C'est ce détail qui m'a donné l'idée de la restitution du vase de Pergame. L'échanson est plus petit que les autres personnages, comme étant moins élevé en dignité. Le troisième personnage passe à son voisin cet anneau flexible dont j'ai parlé. Ceux qui se rappellent les peintures des hypogées de l'Étrurie reconnaîtront le même sujet dans ce bas-relief. Il ne faut pas oublier qu'Assos a fait partie du royaume de Lydie.

Une des métopes représente le sanglier d'Érymanthe; l'autre représente les harpies. Ces métopes s'ajustent parfaitement dans les vides des gouttes, qui ne sont que massées dans l'architrave. C'est peut-être dans les siècles postérieurs qu'on a eu l'idée de diviser ces masses en gouttes. Le triglyphe se place parfaitement dans le trou qui lui est réservé entre les métopes. En un mot, à cette hypothèse je ne vois aucune objection raisonnable.

PLANCHE CXIV bis.

BAS-RELIEFS DU TEMPLE.

Fig. 1: Taureaux qui ornaient l'angle de l'architrave. On en a retrouvé deux groupes.

Fig. 2. Sphinx couché. Il y en a un second qui fait face à celui-ci. Ils appuient leurs pattes sur un meuble qui ressemble à un oreiller égyptien.

Fig. 3. Combat de Ménélas et de Protée. — Protée est demi-homme et demi-poisson. Ménélas a un casque et un carquois. Les nymphes fuient le lieu du combat. Peut-être le sculpteur a-t-il voulu représenter Hélène et ses femmes. Ces figures sont tout à fait égyptiennes.

PLANCHE CXIV ter.

BAS-RELIEFS DU TEMPLE.

Fig. 1. Lion dévorant un daim: sujet répété nombre de fois sur les monuments perses et babyloniens.

Fig. 2. Centaure; métope du temple.

Fig. 3. Lion dévorant un taureau. J'ai supposé que ce sujet fait pendant au premier.

Fig. 4. Taureaux de l'angle gauche du temple.

Fig. 5. Sujet de chasse symbolique.

Fig. 6. Centaures allant aux noces de Pirithoüs.

PLANCHE CXV.

VUE DE L'ACROPOLE D'ASSOS.

Au premier plan sont de grandes aiguilles de basalte dont la formation n'est pas facile à expliquer.

On peut juger par cette vue de l'aridité des terrains d'Assos. Le fond du tableau est occupé par l'acropole. On voit la petite église byzantine avec sa sacristie, et les vieilles tours de l'ancien château.

PLANCHE CXV bis.

Fac-simile réduit, de l'inscription placée sur la porte de l'église byzantine; copiée par le moyen d'une empreinte, pour conserver le style des caractères.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0209
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0210

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

TEUTHRANIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0211

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

TEUTHRANIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0212
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TEUTHRANIE.

La chaîne de l'Ida, qui court de l'ouest à l'est dans toute la longueur du golfe d'Adramytte, se redresse ensuite vers le nord, pour aller rejoindre le groupe de l'Olympe de Bithynie. Toute la partie de la Mysie qui s'étend vers le sud jusqu'au fleuve Caïque est composée de plaines et de collines peu élevées et susceptibles de recevoir la plus riche culture. Les cours d'eau sont nombreux et bien distribués, et les pentes vers la mer ne sont ni trop faibles pour que des inondations puissent survenir, ni trop rapides pour que les rivières se convertissent en torrents : aussi, dès les temps les plus reculés, cette partie de la province a-t-elle joui d'une grande renommée, et fut-elle souvent disputée les armes à la main.

Adramyttium, la principale ville de ces cantons, a toujours conservé un certain degré d'importance et de richesse; ses habitants ne l'ont jamais abandonnée : aussi ne présente-t-elle aucune trace des anciens ouvrages qui la décoraient. Il est dit, dans Strabon, qu'Adramyttium avait un port et un arsenal; il m'a été impossible d'en déterminer l'emplacement; la ville actuelle est éloignée de quatre milles environ de la mer; elle est située dans une riche plaine, et arrosée par de nombreuses sources, et par un cours d'eau principal qui va se jeter à la mer au fond du golfe. Les Turcs l'appellent Ac-Sou (l'Eau blanche). Pline [1] est disposé à regarder cette ville comme l'ancienne Pédasus, la rivière Ac-Sou deviendrait alors le Satnioeis; mais comme un autre auteur ancien nous apprend qu'elle occupe l'emplacement de Lyrnessus, il est difficile de supposer que cette ville, qui est elle-même fort ancienne, occupe la place de deux vieilles cités qui subsistaient en même temps. Les géographes ont, de tout temps, eu beaucoup de peine à avouer les difficultés qui les arrêtent dans la description d'une contrée.

Les rois de Lydie embellirent Adramyttium par des ouvrages remarquables; mais cette ville souffrit étrangement pendant les guerres de Mithridate; elle fut soumise au pouvoir d'Athènes dans le temps que le fils de Pisistrate régnait à Sigée. Les Athéniens y transportèrent les habitants de Délos, quand cette île fut soumise à la purification. Ils furent presque tous massacrés par les ordres de Tissapherne. La splendeur de Pergame effaça plus tard celle d'Adramyttium; mais elle était dans de trop bonnes conditions de prospérité pour s'anéantir tout à fait, et aujourd'hui Adramyttium et Pergame comptent parmi les villes les plus florissantes de la presqu'île.

[1] Liv. V, chap. XXXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0213
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le passage de saint Paul y jeta les premiers germes de la religion chrétienne; mais on n'y voit pas de ruines d'églises remarquables. C'est la nature qui fait tous les frais des embellissements des rues et des places; quelques platanes ombrageant des fontaines, des maisons pittoresques plutôt que belles, c'est tout ce qui peut piquer la curiosité d'un Européen.

La route, depuis la mer jusqu'à Adramyttium, n'est qu'un jardin continuel. On marche sous un abri d'oliviers vieux comme le temps, et les prairies qui entrecoupent la forêt sont couvertes de buissons de lauriers. Lorsque nous visitâmes cette ville, le mutzellim, ou gouverneur, avait près de lui une garde de Zeïbecks : ce sont des indigènes du mont Tmolus, qui se sont faits musulmans. Ils ont été pendant de longues années en guerre avec les Turcs, et ont eu des alternatives de soumission et de révoltes. Leur costume était remarquable par la hauteur démesurée de leur turban, et par les chausses étroites et plissées qui les distinguent surtout des Osmanlis. J'aurai encore occasion de parler de ces montagnards, qui, dans le commencement du siècle, fournissaient un ample contingent aux corporations de chameliers et aux bandes de brigands; mais, en 1838, un gouverneur de Smyrne a traité les Zeïbecks exactement comme Tissapherne a traité les Adramyttiens. Il n'ignorait pas qu'ils tenaient à leur turban démesuré plus qu'à leur propre vie; ayant déclaré que les Zeïbecks porteraient désormais le fez comme tous les autres Nizam, il excita un soulèvement, à la suite duquel ils furent tous massacrés dans les villes de Pergame, Adramyttium, Baindir et Aïdin.

En quittant le golfe d'Adramytte, nous allâmes mouiller dans l'archipel de Mosco-Nisi, bon port où étaient autrefois plusieurs villes importantes, et notamment Atarnée, célèbre, au même titre qu'Assos, pour avoir été habitée par Aristote. Les éléments manquent pour en retrouver positivement la trace; mais on reconnaît, aux belles plaines qui bordent le golfe Élaïtique, les champs de l'Atarnée, dont les moissons récompensèrent les habitants de Chio de leur trahison envers Pactyas. Il est vrai que, dans la suite, ces insulaires eurent horreur de leur action : l'orge et le blé de l'Atarnée étaient proscrits des cérémonies religieuses; tout ce qui naissait dans ce territoire était maudit [1]. Cependant cet anathème n'arrêta pas Hystiée, tyran de Milet, qui, étant à Lesbos, passa sur le continent pour faire des vivres et enlever les moissons de l'Atarnée. Mais ce pays était occupé par Harpagus, général perse, qui livra un combat dans lequel Hystiée fut pris et mis à mort dans la ville de Sardes [2].

Nous séjournâmes quelque temps dans le port de Mosco-Nisi, pour chercher les ruines de plusieurs petites villes de la côte, comme Carine, Malène et Cytornium. Cette dernière peut être placée avec assez de vraisemblance au fond de ce golfe, où est aujourd'hui la ville d'Aïvali, appelée par les Grecs Kidonia. Nous n'y trouvâmes alors que les dernières traces de l'incendie de la ville, et du massacre des habitants par les Turcs, lors de la révolution grecque. Toute la ville était déserte; il y avait à peine six maisons qui n'eussent pas été renversées de fond en comble.

L'archipel de Mosco-Nisi était appelé dans l'antiquité Hécatonnese, parce qu'il était dédié à Apollon *Hecateus* [3]. On aperçoit, en dehors du port, un petit archipel de rochers arides. Un peu plus bas, sont les îles Arginuses, sur lesquelles croît une pauvre végétation. Le port de Tchanderli est le premier mouillage que l'on rencontre en allant vers le sud. On y reconnaît l'emplacement de l'ancienne Pitane, à des

[1] Hérodote, liv. I, ch. CLXI.
[2] Hérodote, liv. VI, chap. XXVIII.
[3] Strabon, XIII, 618.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0214
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

caractères peu équivoques, mais qui tiennent plutôt à la topographie du lieu qu'à des restes d'antiquité.

Pitane avait deux ports, et était voisine du fleuve Evenus, petit ruisseau qui va se jeter dans le golfe d'Élée. C'était une ville de peu d'importance, placée sur une langue de terre qui joint au continent quelques îlots volcaniques. Je présume que la prise d'eau qui alimentait l'aqueduc d'Adramyttium était placée dans les régions supérieures du ruisseau; il ne faut pas entendre que cet aqueduc était voisin de Pitane : le nivellement des lieux s'y oppose [1]. On fabriquait à Pitane des briques qui surnageaient sur l'eau; c'était sans doute quelque terre à base de ponce, car tous ces terrains sont volcaniques. On a raconté aussi que les briques dont est faite la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople étaient tirées de l'île de Rhodes, et que leur densité était plus faible que celle de l'eau [2]. Celles que j'ai été à même d'examiner dans cette partie de l'édifice m'ont semblé en tout point conformes aux briques ordinaires.

Nous avons trouvé la petite ville de Tchanderli, qui occupe l'emplacement de Pitane, ravagée de fond en comble. Par représailles des atrocités que les Turcs avaient commises à Kidonia, les Psariotes vinrent avec des corsaires débarquer dans le port de Pitane, massacrèrent les Turcs, et incendièrent les habitations.

Le plus grand des îlots voisins de la côte portait le nom d'Elæussa. Les Turcs ont l'habitude invariable de nommer les îles désertes *Taouchan-ada-si*, l'île aux Lapins.

Avant de me rendre à Pergame, je voulus visiter les ruines d'Élée, ville æolienne qui servait de port aux habitants de Pergame, et qui était située au sud de l'embouchure du Caïque. On fit armer un canot pour faire des sondages dans l'ancien golfe Élaïtique. Les atterrissements du Caïque sont si considérables, que non-seulement le port est tout à fait ensablé, mais, quoique montant un canot d'un faible tirant d'eau, nous ne pûmes approcher de la côte à plus de deux milles. Nous allâmes aborder au nord de l'embouchure du fleuve, et, étant monté sur une éminence, je reconnus que la terre vers laquelle nous nous dirigions n'était pas le continent, mais seulement une langue étroite qui avait été formée par l'accumulation des sables. Toute cette côte est absolument déserte, sans doute à cause de l'air pestilentiel qui émane de ces marais. Il est difficile de peindre l'aspect de désolation et de ruine que présente toute cette côte de l'Æolide; depuis des siècles, pas un bâtiment ne vient mouiller dans ces parages.

L'aga de Pitane m'envoya des chevaux pour me rendre à Élée, dont j'ignorais la situation, et qu'il fallait chercher au milieu des marécages. Je fis un détour d'environ deux lieues, et, me rapprochant de la mer toutes les fois que j'apercevais quelque débris de muraille, je rencontrai pour premier vestige une statue colossale de marbre blanc, couchée au milieu des roseaux; elle est rompue ou enterrée à la hauteur des jambes. Le torse, qui est intact, est d'un fort bon travail. La tête est brisée; mais à sa barbe frisée je crus reconnaître quelque statue de l'empereur Hadrien. Non loin de là, je trouvai un *tchiflik*, ferme turque, où se tenaient deux ou trois paysans; c'était toute la population de la moderne Élée. J'apercevais bien de distance en distance quelque pignon de vieux mur, se dressant au-dessus des souchets gigantesques qui me simulaient les plantations de papyrus; mais partout des fondrières en interdisaient les abords. Il eût été imprudent de passer la nuit dans ces lieux, à cause de la *mal-aria*. Je ne voulais cependant pas les quitter sans emporter au moins le nom moderne de l'endroit. C'est à Elée que

[1] Strabon, liv. III, p. 614.

[2] Anonyme de Constantinople, Bandur, tom. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0215
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

P. Scipion, resté malade au moment où il entreprenait la guerre contre Antiochus, reçut de ce roi un présent bien cher, la liberté de son jeune fils, qui avait été fait prisonnier en naviguant dans la mer d'Eubée. Cette ville, qui vit si souvent les vaisseaux romains apporter d'invincibles légions, qui fut témoin de la richesse des Attales, de la lutte désespérée de Mithridate, Elée s'appelle aujourd'hui *Touzla-Kazleu*, la Saline aux Oies! Je n'ai jamais été porté à faire du sentiment à propos des ruines, mais j'avoue que rien ne me représentait mieux l'anéantissement de toute chose que ce triste concours d'une nature qui rentre dans le chaos et des traditions perdues. J'allais quitter la Saline aux Oies sans emporter le moindre monument qui pût attester que là fut une ville importante, lorsqu'un bloc de marbre grisâtre, sur lequel deux tortues d'eau avaient fait élection de domicile, vint frapper mes regards. Je le fis retourner par les paysans, et j'y lus cette inscription :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
[ΤΙ]ΤΟΝΙΟΥΛΙΟΝΚΟΥΑΔΡΑΤΟΝ
ΥΠΑΤΟΝΑΝΘΥΠΑΤΟΝΚΡΗ
ΤΗΣΚΑΙΚΥΡΗΝΙΗΣΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ
ΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΕΠΑΡΧΕΙΑΣ
ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΚΗΣΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ
ΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑ
ΤΗΓΟΝΛΥΚΙΑΣΚΑΙΠΑΜΦΥΛΙΑΣ
ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝΑΣΙΑΣΒΠΡΕΣ
ΒΕΥΤΗΝΠΟΝΤΟΥΚΑΙΒΕΙΘΥΝ[ΙΑΣ]
ΕΥΦΡΑΤΟΣΜΑΡΚΕΛΛΟΣ
(1). . . . . ΕΠΟΥΛΩΝΘΥ
ΤΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΚΑΙΚΤΙΣΤΗΝ
ΤΗΣΠΟΛΕΩΣΤΗΣΒΟΥΛ[ΗΣ]
[Ε]ΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΝΑΘ[ΗΜΑΤΩΝ]

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησεν Τίτον Ἰούλιον Κουαδράτον ὕπατον ἀνθύπατον Κρήτης καὶ Κυρήνης, πρεσβευτὴν τοῦ Σεβαστοῦ ἐπαρχείας Καππαδοκίκης, πρεσβευτὴν τοῦ Σεβαστοῦ καὶ ἀντιστράτηγον Λυκίας καὶ Παμφυλίας, πρεσβευτὴν Ἀσίας δεύτερον· πρεσβευτὴν Πόντου καὶ Βειθυνίας Εὔφρατος Μάρκελλος. . . . . Ἐπούλων θυ....τὸν εὐεργέτην καὶ κτίστην τῆς πόλεως τῆς βουλῆς ἐκ τῶν ἰδίων ἀναθημάτων.

Le sénat et le peuple ont honoré Titus Julius Quadratus, consul, proconsul de Crète et de Cyrène, envoyé de l'empereur dans la province de Cappadoce, envoyé de l'empereur et lieutenant général de Lycie et de Pamphylie, envoyé en Asie pour la seconde fois, envoyé dans le Pont et Bithynie. Euphratus Marcellus. . . . . Épulon (honore) le bienfaiteur et le constructeur de la ville. Le sénat lui-même ayant fait les frais (de la statue).

Cette inscription, bien qu'elle ne contienne que le nom *Sebastos* pour désigner l'empereur, ne me parut pas antérieure aux règnes d'Hadrien ou de Trajan. Il fallait que les Romains fussent depuis bien longtemps dominateurs de la contrée pour qu'un général ait pu remplir des charges aussi nombreuses. Dans la conviction où étaient les Éléens que le nom de la ville ne périrait jamais, on a négligé de l'inscrire sur ce marbre. Heureusement, *le sénat et le peuple* de la Saline aux Oies m'ont aidé à lui donner une publicité nouvelle.

L'histoire ne nous a rien conservé touchant ce Quadratus [2], qui était certainement

[1] Effacé à dessein.

[2] Peut-être est-ce le même qui est cité dans une inscription rapportée par Wheler, tome I, p. 203.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0216
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

différent du gouverneur de Syrie, ennemi de Corbulon; les différentes charges qu'il a remplies sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucun développement. Un autre motif me porte à penser que cette inscription est postérieure au règne d'Auguste : c'est qu'à cette époque le dialecte æolien était encore usité sur les monuments; de plus, le titre de ΚΤΗΣΤΗΣ, qui paraît avoir été accepté par Quadratus, ne se décernait dans le principe qu'aux héros ou aux têtes couronnées. Démétrius, fils d'Antigone, a reçu des Sicyoniens tous les honneurs dus aux fondateurs des villes. Les villes de Clazomène et de Téos firent graver sur leurs monnaies la tête d'Auguste avec le titre de fondateur, ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΤΗΣΤΗΣ. Hadrien fut déclaré fondateur d'Abydos; mais nous voyons au contraire, sous le règne d'Auguste, un magistrat romain refuser cet honneur de la ville de Cymé, comme étant excessif [1].

Élée fut fondée par Mnesthée et par les Athéniens, qui l'avaient accompagné au siége de Troie [2]. Elle était distante de douze stades de l'embouchure du Caïque, et de cent vingt de Pergame. Mais aujourd'hui tous ces terrains ne sont plus reconnaissables.

Je repassai le Caïque pour reprendre la route de Pergame et achever de visiter cette partie de la province qui portait le nom de Teuthranie. La position d'Élée, de Pitane et de Pergame étant bien déterminée, il semblerait facile de retrouver la ville de Teuthranie, qui était à soixante et dix stades (13 kilomètres) de chacune de ces villes et en deçà, c'est-à-dire au nord du Caïque. Ce sont de ces recherches que l'on ne peut faire quand le temps est compté; il faut aller avec des indications plus précises, et surtout avec des données topographiques qui soient faciles à apprécier de tout temps.

Teuthranie prit son nom de Teuthras, fils de Télèphe, qui régna sur cette partie de la Mysie [3], à peu près dans le temps où Pergamus vint fonder Pergame.

L'aga de Pitane nous ayant envoyé des chevaux, nous partîmes pour Pergame avec le capitaine Lejeune, commandant *la Mésange*, et l'officier comptable, M. Divat, qui m'aidait quelquefois dans mes relèvements.

Nous longeâmes le Caïque dans une large vallée bien cultivée, et tellement unie que nous apercevions le château de Pergame, distant de plus de cinq lieues.

Les montagnes qui longent le cours du Caïque sont trachytiques; on aperçoit çà et là de beaux exemples d'épanchements basaltiques. Le château de Pergame, comme ceux de Sevri-Hissar, d'Angora, de Kara-Hissar, est situé sur une montagne trachytique très-abrupte; il commande une immense étendue de pays.

La ville se déploie au pied de cette montagne, et présente un aspect de richesse et de prospérité; les catastrophes qu'ont éprouvées les villes de la côte ne l'ont pas atteinte.

Avant de nous rendre chez le gouverneur, nous faisons halte près de deux monuments qui attiraient nos regards depuis longtemps. Ce sont deux immenses tumulus qui ne paraissent pas avoir été fouillés. L'un porte le nom de Maltepeh, c'est le plus grand. Il a environ 60 mètres de hauteur et au moins 140 mètres de diamètre; je donne ces chiffres approximativement, n'ayant pas fait d'opération. Ces monuments, qui me paraissent contemporains de ceux de la plaine de Troie, n'offrent à l'extérieur aucune trace de construction : on les a regardés, je crois, comme des tombeaux des rois de Pergame; j'ai déjà dit mon opinion sur ce sujet. Je n'ai aucune preuve qu'il ait été élevé des tumulus en aucun lieu de l'Asie ou de l'Europe postérieurement au second siècle avant Jésus-Christ. Celui dont la date authentique est le plus rapprochée de ce terme

[1] Caylus, Antiquités, tome II, 187.
[2] Strabon, liv. XIII, 622.
[3] Strabon, XIII, 616.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0217
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

est un tumulus ouvert en Crimée vers l'année 1836; on le trouva intact, avec une sépulture des plus riches : des armes d'or, des vases et une masse énorme de fers de flèches. Le bouclier, qui était d'or, fut coupé en morceaux et partagé entre les paysans qui avaient ouvert le tombeau. Le gouvernement russe, informé de cette découverte, fit racheter les morceaux de bouclier, et on lut les mots ΦΑΡΝΑΚΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, qui font supposer que ce tombeau était celui de Pharnace, fils de Mithridate. Ce prince fut tué en voulant rentrer dans ses États du Bosphore, qui s'étaient révoltés (43 ans avant J. C.).

Il ne suffit pas peut-être de donner une opinion négative sur la date des tumulus de Pergame; il me semble que Pausanias nous fournit à ce sujet une indication suffisante pour attribuer ces monuments à des héros connus dans l'histoire. Après la mort d'Hermione, Pyrrhus épousa Andromaque, dont il eut trois fils, Molossus, Pielus et Romulus, le dernier des trois [1].

Après la mort de Pyrrhus, ses fils se séparèrent. « Pergamus, accompagné de sa « mère Andromaque, alla chercher fortune en Asie; et s'étant arrêté dans la Teuthra- « nie, où régnait Arius, il tua ce prince dans un combat singulier, se mit à sa place, « et donna son nom à la ville. On voit encore leurs tombeaux près de la ville. » Il est inutile de discuter aujourd'hui sur le mot Ἡρῶον; il est attesté par des inscriptions sans nombre que ce mot signifie un tombeau. La question n'est pas de savoir si réellement les cendres d'Andromaque reposent sous un de ces tertres; mais est-ce un de ces monuments que les anciens regardaient comme le tombeau d'Andromaque? Rien, ce me semble, n'empêche d'admettre cette hypothèse.

Homère désigne les sujets d'Eurypyle, fils de Télèphe, sous le nom de Cetii, qui se trouve reporté au Cetius, petit ruisseau affluent du Caïque. Les sources de ce dernier fleuve n'ont pas encore été bien observées, et on ne connaît pas davantage le régime de ses affluents. Strabon dit qu'elles se trouvent dans une plaine voisine du mont Temnus [2]. Un voyageur anglais, qui passe pour exact, et dont le récit se trouve d'accord avec les indications que j'ai obtenues dans le pays, Arundell [3], dit que le Caïque prend sa source près du village de Bakir (ce mot signifie cuivre), et passe près du village de Chatal Keui, sous le nom de Ac-Sou (eau blanche), ou celui de Bakir Tchaï (rivière de Bakir). Il conclut, d'après ses informations, que ce doit être le Caïque; mais il n'en a pas suivi le cours : aussi, ajoute-t-il, si ce n'est qu'un affluent sud du Caïque, ce serait alors le fleuve Mysius, qui prend sa source dans le mont Temnus. Les affluents de droite ou du nord sont : le Cetius, qui baigne la base de l'acropolis de Pergame, et le Selinus, qui traverse cette ville. Il prend sa source dans le mont Pindasus; c'est plutôt un torrent qu'une rivière; il roule d'énormes blocs de granit et de laves, et est sujet à des crues subites, qui ont motivé un exhaussement extraordinaire des ponts qui le traversent.

[1] Pausanias, I, chap. X, καὶ τῇ πόλει τὸ ὄνομα ἔδωκε τὸ νῦν ἀπ' αὐτοῦ, καὶ Ἀνδρομάχης (ἠκολούθει γάρ)· ὧν καὶ νῦν ἐστὶν ἡρῷον ἐν τῇ πόλει. Le même auteur fait mention du tombeau d'Augé, mère de Télèphe, qui se voyait aussi à Pergame. Καὶ νῦν ἔστι μὲν Αὔγης μνῆμα ἐν Περγάμῳ τῇ ὑπὲρ τοῦ Καΐκου, γῆς χῶμα λίθου περιεχόμενον κρηπῖδι..... Une butte de terre, entourée d'un soubassement de pierre: c'est évidemment ce que nous appelons un tumulus (Liv. VIII, chap. 4).

[2] Strabon, liv. XII, p. 616.

[3] A visit to the seven churches of Asia, 278.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0218
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

PERGAME.

D'après la tradition rapportée par Pausanias [1], Pergame a été fondée par le héros fils d'Andromaque, nommé Pergamus; et la veuve d'Hector retrouva dans ce nom un souvenir de la citadelle troyenne. Les premiers siècles de l'existence de Pergame se perdent dans les ténèbres de l'antiquité. La première mention qui remonte aux temps historiques se trouve consignée dans le récit de Xénophon [2]. Ce général trouva chez les frères Gorgion et Gongyle une généreuse hospitalité, et partit de Pergame pour faire quelques excursions contre les Perses, maîtres de la contrée.

La position formidable du château de Pergame avait été remarquée par Lysimaque, qui le choisit pour y déposer ses trésors, estimés 9000 talents, ou 47,000,000 de fr. Il en confia la garde à Philétère de Tyane, en Cappadoce. Ce personnage, qui d'un poste subalterne devait bientôt s'élever à la souveraine puissance, était eunuque, par suite d'un accident qu'il avait éprouvé dans son enfance; il avait eu pour maître Docime, officier de l'armée d'Antigone. Docime, étant passé au service de Lysimaque, emmena avec lui Philétère, qui captiva Lysimaque par son esprit d'ordre et d'économie : aussi Lysimaque le choisit-il pour son trésorier, et lui donna le commandement du château de Pergame, où était renfermé le précieux dépôt. Le prince grec n'eut qu'à se louer de la fidélité de son grand trésorier; mais celui-ci, menacé d'une disgrâce prochaine, par suite des intrigues d'Arsinoé, femme de Lysimaque, n'imagina d'autre moyen de se sauver que de se déclarer indépendant. Tout dessein de ce genre trouvait infailliblement un appui parmi les princes grecs, tous rivaux ou jaloux les uns des autres. Séleucus fournit à Philétère les moyens de se rendre maître de Pergame, et après la mort de ce prince, le banquier se vit en possession du rang suprême, sans combattre ses ennemis autrement que par le moyen d'intrigues habilement ourdies, et qui lui permirent de jouir pendant vingt ans d'un pouvoir peu contesté.

Il est à remarquer que, dans l'antiquité, on voit plusieurs exemples d'eunuques qui, sortis d'une condition obscure, finissent par arriver au premier rang; et, dans les temps modernes, l'Orient en fournirait de non moins nombreux. Agha Mohamed Khan ne fut-il pas le fondateur de la dynastie des Khadjars, qui règnent en Perse?

Plus heureux qu'Hermias, le maître d'Assos, Philétère, légua le gouvernement de Pergame à son neveu Eumène, et ce prince, qui brillait par des qualités solides, sut défendre glorieusement l'héritage qu'il venait d'acquérir. Les attaques dont il fut l'objet de la part d'Antiochus Soter n'eurent pour résultat que d'augmenter sa puissance. Eumène remporta, près de Sardes, une grande victoire qui le rendit paisible possesseur du pays. Il gouverna pendant vingt-deux ans (mort 224 ans avant J.-C.). Attale, son successeur et son cousin, était fils

[1] Loco citato, page 216, note 1.

[2] Anabasis, VII, 8, 4.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0219
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

d'Attale et d'Antiochide. C'est lui qui fut le premier proclamé roi, après une grande victoire qu'il remporta sur les Galates [1]. Il fut l'allié du peuple romain, et l'ennemi de Philippe. Ce dernier dirigea un corps d'armée contre Attale, et tenta de s'emparer de Pergame; tous ses efforts dans l'attaque de cette ville ayant été inutiles, il tourna sa rage contre les dieux, et, ne se contentant pas de brûler leurs temples, il brisait leurs statues, renversait les autels, et arrachait les pierres jusque dans les fondements. Avec l'appui des Romains, Attale s'était rendu maître de toute l'Asie Mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont. Il mourut à l'âge de soixante et douze ans, il en avait régné quarante-quatre [2]. Il laissa quatre fils, Eumène, Attale, Philétère et Athénée, tous nés d'Apollonis de Cyzique, sa femme.

Eumène succéda à son père; il fut l'allié des Romains dans la guerre contre Antiochus et contre Persée, et à chaque victoire il recevait du peuple romain un accroissement de territoire. Il reçut de plus d'Antiochus la somme de quatre cents talents, tant pour ce qui lui était dû que pour le blé que son père avait fourni au roi de Syrie. Cependant des soupçons s'étant élevés contre lui, les Romains étaient plutôt disposés à le ranger parmi leurs ennemis que parmi les alliés sincères; mais comme on n'avait aucune preuve certaine, on envoya Tib. Gracchus en Asie comme commissaire, pour examiner la conduite de ce prince, et, sur le témoignage qu'il en donna, les Romains rendirent à Eumène, leur amitié. Les ambassadeurs du peuple romain étant venus débarquer au port d'Élée, se rendirent à Pergame, près du roi Eumène, pour demander la statue de la grande déesse de Pessinunte [3].

La ville de Pergame dut à Eumène des accroissements considérables; il répara les ravages des dernières guerres, construisit des monuments magnifiques qui existaient encore lorsque Strabon écrivait [4]. C'est ce prince qui fut le fondateur de cette bibliothèque célèbre dont la perte est regrettée depuis tant de siècles. Afin de donner aux copistes les moyens les plus faciles pour reproduire les œuvres littéraires, il créa des fabriques de peaux préparées pour recevoir l'écriture, et qui depuis ce temps-là ont conservé le nom de la ville où cette industrie avait pris naissance, *Pergamenæ chartæ*, dont nous avons fait le mot parchemin. La difficulté de se procurer les tablettes, de quelque nature qu'elles soient, destinées à recevoir l'écriture, a plus arrêté l'essor de la reproduction des livres que la nécessité de les copier à la main. Les préparations du papyrus étaient longues, le produit très-limité et très-imparfait : aussi l'exportation de ce papier fut-elle prohibée par les rois d'Égypte; ce qui porta les Attales à favoriser les fabriques de parchemin. La ville de Pergame se distingue encore par l'habileté de ses maroquiniers; les bords du Selinus sont couverts de fabriques de tanneries et de mégisseries, et cette modeste industrie, qui dans son principe fut si utile aux lettres, pourrait plus qu'aucune autre réclamer des titres de noblesse, eu égard à l'antiquité de son origine et à un exercice non interrompu pendant plus de vingt siècles.

Rien ne peut mieux donner une idée de l'organisation du corps des copistes dans l'antiquité, que la corporation des copistes turcs de Constantinople. On se rend facilement compte, en les voyant à l'œuvre, de la facilité avec laquelle un ouvrage pouvait se reproduire. Tout livre en renom, et le Coran est plus qu'aucun autre dans cette catégorie, a une légion de copistes qui ne s'occupent que de sa transcription. Ils sont tellement habitués à leur caractère, à leur format, que pas une ligne, pas un mot ne dépasse la page;

[1] Voy. Phrygie, Galatie, tom. I, p. 86.
[2] Polybe, XVIII, 24. Strabon, liv. XIII, 624.
[3] Tite-Live, liv. IX, ch. 2.
[4] XIII, 624.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0220
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

et plusieurs copistes travaillent à la fois au même livre sans qu'il soit possible de discerner si une main différente a écrit tel ou tel cahier.

Le livre écrit brut passe entre les mains du polisseur, *Sosiorum pumice mundus* [1], qui satine de nouveau les pages, et de là entre celles du miniaturiste, qui y ajoute les ornements d'azur et d'or. Ces copistes, appartenant presque tous à des corporations de mosquées, trouvent là leurs premiers besoins assurés, et peuvent ainsi livrer pour une somme très-modique le produit de leur travail. Aujourd'hui, la décadence complète de la littérature en Orient, les réformes et le dégoût des musulmans, ont plus que l'imprimerie porté une atteinte mortelle au corps des copistes de Stamboul. A Schyraz, on ne trouve plus un copiste capable de faire un manuscrit comme ces livres à peintures dans lesquels l'art persan était arrivé à un si haut degré. Lorsque j'ai fait copier à Constantinople les *prolégomènes d'Ibn-Khaldoun*, j'ai été longtemps en rapport avec les copistes, et j'ai reçu leurs doléances à l'occasion de la perte de leur industrie. Aujourd'hui la copie d'un manuscrit coûte incomparablement plus cher qu'autrefois; mais, au commencement du siècle, on avait un Coran copié pour un prix moindre qu'un Coran imprimé de nos jours. C'est cette organisation si simple des corporations des copistes qui fait que, malgré l'antiquité de la découverte de l'imprimerie, les Orientaux n'en ont jamais profité. C'est une erreur de croire que le Coran contienne rien qui soit contraire à l'adoption de l'imprimerie, et s'il est un moyen de conserver la pureté des textes, c'est sans contredit la typographie. Mais l'adoption de ce procédé portait atteinte à un corps qui touchait de près aux oulémas, à une industrie qui intéressait un grand nombre de familles. Voilà pourquoi les Orientaux ont toujours repoussé l'imprimerie. De même, chez les anciens, le système de copie à la main, largement organisé, comme il le pouvait être sous un gouvernement ami des lettres, répondait à tous les besoins intellectuels. La publicité des monuments épigraphiques suffisait à l'action de l'autorité : aussi, bien que chez les Grecs et les Romains on ait touché du doigt la reproduction des signes par empreinte, les cylindres, les sceaux et les tessères de toute espèce en font foi, on n'a jamais poussé l'emploi de ce moyen jusqu'à l'imprimerie. Certes, l'apothicaire qui scellait sur un flacon l'étiquette de son médicament en appliquant sur de la cire à modeler l'empreinte d'une tessère d'ivoire, était bien près de l'étiquette imprimée; ce qui éloignait l'emploi de semblables moyens, c'était plutôt le manque absolu de l'*excipient*, du papier proprement dit. L'invention du papier a été pour la typographie un bienfait non moins signalé que l'invention de l'impression des caractères; elle a été cependant bien moins glorifiée.

Si les anciens eussent appliqué l'imprimerie à la reproduction des livres, en aurions-nous sauvé un plus grand nombre de ce grand naufrage de toute l'antiquité? L'esprit de destruction de toute tradition ancienne a été tel, qu'il est difficile de dire oui. Ce qui nous a été conservé des œuvres de la sculpture s'est trouvé enfoui dans la terre; mais toutes les statues qui avaient conservé leur place dans les anciens édifices ont été brisées à dessein; il en eût été de même des livres, quel qu'en ait été leur nombre; bien peu eussent échappé au feu des révolutions. La bibliothèque d'Eumène se composait de deux cent mille volumes: elle fut portée en Égypte, et Antoine en fit présent à Cléopâtre. Eumène régna quarante-neuf ans, et mourut en laissant son jeune fils sous la tutelle de son frère Attale Philadelphe.

Les mauvaises dispositions des Romains envers Eumène avaient motivé un décret du sénat, en vertu duquel toutes les statues de ce roi seraient enlevées de la place qu'elles

[1] Horat. Epist.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0221
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

occupaient dans les lieux publics. Ce fut Attale qui se rendit à Rome en ambassadeur, et qui obtint la révocation du décret. Les Romains se conduisirent envers Attale en alliés roi sincères, prirent son parti dans la guerre qui éclata entre ce prince et Prusias, de Bithynie, et dans laquelle le régent de Pergame avait mis le royaume à deux doigts de sa perte. Prusias s'était emparé de Pergame, et y avait renouvelé les ravages de Philippe; mais peu de temps après, les Romains le forcèrent de faire la paix avec le roi de Pergame, et lui firent réparer tous les dommages qu'il avait fait souffrir à la ville. La fin du règne d'Attale ne fut troublée par aucun autre événement, et à sa mort il rendit la couronne à son neveu Attale Philométor, le dernier roi de Pergame. Le règne de ce prince n'est qu'une suite de cruautés et d'extravagances; il devint célèbre par ce testament qui fut, de gré ou de force, signé par tous les rois de l'Asie : *Populus romanus bonorum meorum hæres esto.* Cependant la puissante république n'entra pas sans combat en possession de son héritage; Aristonic, fils naturel du dernier des Attales, mit les armes à la main pour monter sur le trône de son père. Deux consuls entrèrent successivement en campagne contre Aristonic, qui, vaincu et prisonnier, fut traîné à Rome, où il trouva la mort pour prix de l'audace qu'il avait eue de disputer cette riche proie à l'avarice des alliés de son père. Tous les trésors des rois furent emportés à Rome, et les États d'Attale furent réduits en Province de l'empire romain, particulièrement désignée sous le nom de Province d'Asie, et, comme toutes les autres, régie par un proconsul. Mais, par sa richesse et son importance, cette communauté de villes, appelée KOINON ΑΣΙΑΣ, ne tarda pas à prendre le premier rang entre toutes les juridictions politiques de l'Asie Mineure. Les cérémonies religieuses et les jeux publics furent présidés par un magistrat qui prit le titre d'Asiarque, ΑΣΙΑΡΧΟΣ, et les personnages les plus puissants briguèrent cet emploi. Des temples furent élevés en l'honneur de cette communauté, ΝΑΟΙ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ, et toutes les provinces ne tardèrent pas à suivre cet exemple; car ils étaient également dédiés à l'empereur régnant. Les jeux publics, étant presque toujours donnés à l'occasion des panégyries, étaient présidés par l'asiarque, et le temple était spécialement placé sous la juridiction d'un grand prêtre. Une inscription [1] mentionne Diadochus comme grand pontife des temples de l'Asie à Pergame. ΔΙΑΔΟΧΟΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ ΝΑΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΠΕΡΓΑΜΩΙ.

Les villes de Sardes, Smyrne, Cyzique, eurent aussi des temples de l'Asie, et les jeux publics prenaient le nom de jeux de l'Asie, ΕΝ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ ΑΓΩΣΙ, disent les inscriptions.

Esculape était particulièrement honoré à Pergame [2]; son culte avait été apporté en Asie par Archias, fils d'Aristechmus, et son temple avait droit d'asile, comme la plupart des temples des grands dieux en Asie. Claude Galien, médecin de l'empereur Antonin, était natif de Pergame; il avait sans doute, comme Hippocrate, recueilli dans les archives du temple des leçons précieuses pour son art.

On remarquait aussi dans cette ville un temple élevé en l'honneur de Claude, et un autre plus ancien dédié à Minerve Poliade et Nicéphore. J'ai trouvé l'inscription suivante en descendant de la citadelle :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣΕΤΕΙΜΗΣΑΝ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΑΛΚΙΜΟΥΘΥΓΑΤΕΡΑΑΚΚΑΝ
ΙΕΡΑΚΛΑΥΔΙΑΣΑΛΚΙΜΙΛΛΗΣΙΕΡΕΙΑΣ
ΝΙΚΙΦΟΡΟΥΚΑΙΠΟΛΙΑΔΟΣΑΘΗΝΑΣ
ΠΑΣΗΣΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΑ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησαν Κλαυδίαν Ἀλκιμοῦ θυγατέρα..... Κλαυδίας Ἀλκιμίλλης ἱερείας Νικηφόρου καὶ Πολιάδος Ἀθηνᾶς πασῆς ἀρετῆς ἕνεκα.

[1] Wheler, t. I, p. 240. Apud Caylus, Antiquités, t. II. [2] Pausanias, liv. II, ch. 26.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0222
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le sénat et le peuple honorent (d'une statue) Claudia, fille d'Alcimus..... de Claudia Alcimilla, prêtresse de Minerve, Poliade et Nicéphore, à cause de sa vertu.

Indépendamment de ces édifices, l'acropolis était encore décorée d'un temple de Rome et d'Auguste, et des jeux sacrés avaient été institués en l'honneur de l'empereur. *Divus Augustus sibi atque urbi Romæ templum apud Pergamum sisti non prohibuit,* disait Tibère au sénat [1].

Pergame fut une des premières villes d'où partit la lumière de l'Évangile pour s'étendre sur toute l'Asie. C'est ainsi qu'il faut entendre le titre d'une des sept églises d'Asie qui lui est donné dans l'Apocalypse. Elle devint ensuite le siége d'un évêché qui fut suffragant de Smyrne, mais qui plus tard prit le titre de métropole. Dans la division des provinces faite par Constantin Porphyrogénète, Pergame fit partie du thême *Obsequium.* Mais il semble que cette ville ait beaucoup perdu de son importance pendant cette période, car elle fut rarement attaquée dans les guerres civiles qui désolèrent ce pays. Ce sont Adramytte, Aïdos, et Balikesré (Palæo Castrum), qui présentent toujours la plus grande résistance. Pergame échappa pour toujours aux Grecs en 1306, lorsque les Seldjoukides firent une irruption dans l'ouest de l'Asie. L'émir de Karasi devint maître de la province, et lui donna le nom de Karasi Ili. Quelques années plus tard, en 1336, Karasi fut assiégé dans Pergame par le sultan des Turcs, Orcan. La ville fut prise, et Karasi fut assassiné; c'est ainsi que les Osmanlis s'établirent à Pergame. Le fils d'Orcan, nommé Soliman, aimait les lettres et les arts; il admirait ces ruines merveilleuses qui embellissaient sa nouvelle conquête; il avait épousé une belle Grecque, fille de Jean Vatatzès; mais ce prince mourut d'une chute de cheval en 1360, et les monuments anciens continuèrent à être livrés à la destruction [2]. Orcan, en mourant, donna le gouvernement de Pergame à Suleiman-Pacha; depuis ce temps, elle fait partie du sandjak de Khodawenkiar.

INTÉRIEUR DE LA VILLE, LES MURS, L'ACROPOLE.

La description de Strabon suffit pour apprendre que, sous les rois grecs, la ville de Pergame ne sortait pas de l'enceinte qui devint plus tard l'acropolis. Défendue au nord par un rocher infranchissable, à droite et à gauche par deux ruisseaux torrentueux, elle n'était accessible que du côté du midi. Des chemins pavés de larges blocs de lave conduisaient aux Propylées, et le temple de Minerve Poliade s'élevait majestueusement au-dessus de remparts qui ne furent jamais pris d'assaut.

Presque tous les murs qui entourent d'un double circuit le sommet de la citadelle datent des rois grecs, et sont de la plus belle époque de l'art. La matière n'est pas épargnée, et l'appareil est exécuté avec une magnificence toute royale.

En commençant l'ascension de l'acropole, le premier édifice qui frappe les regards est une sorte de palais dont les murailles sont dépouillées d'ornements; elles sont construites en petits moellons; on voit encore une enceinte percée de fenêtres, et deux niches qui se correspondent. Cet édifice était entouré des portiques à colonnes d'ordre dorique grec; mais les décombres sont tellement accumulés, qu'il est difficile de reconnaître la première disposition. A partir de cet endroit, le chemin de l'acropole subsiste encore en

(1) Tacite, Annales, lib. IV, ch. XXXVII.

(2) Hammer, Histoire des Ottomans, tom. I. Lechevalier, Troade, tome II.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0223
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

entier; il est pavé en grandes dalles de lave, et de part et d'autre on aperçoit les soubassements des édifices qui le décoraient. On suit ce chemin, dans une longueur de 600 mètres, jusqu'à la porte du château; construction du moyen âge, dont les murailles et les tours sont uniquement composées de colonnes de différents diamètres, presque toutes de marbre. Quelques-unes sont à cannelures demi-cylindriques, comme les pratiquaient les Romains; d'autres sont cannelées à la grecque; d'autres enfin ne sont que des cylindres à pans coupés, tant les cannelures sont peu évidées. A côté de l'entrée est un four à chaux, gouffre où ont été s'engloutir les derniers débris des temples et des palais qui ornaient l'acropolis; car le sol de Pergame est volcanique, et la pierre à chaux rare aux environs.

Le château de Lysimaque [1] occupait le point culminant. Toutes les fondations existent encore, et dans certaines parties on voit encore des murs de soutenement d'une admirable construction. L'un d'eux est légèrement en talus; chaque assise est en retraite sur l'assise inférieure. Le mur tourné au S.-O. est à grands bossages; il formait le soubassement du grand temple. On voit encore des voûtes qui viennent s'appuyer sur la face principale, et qui empêchaient tout affaissement. Le grand temple s'élevait au milieu d'une aréa magnifique, et dominait majestueusement toute la vallée du Caïque; comme le Parthénon et le temple d'Assos, il signalait au loin la situation de la ville. Les colonnes cannelées avaient $1^{m},42$ de diamètre; elles étaient corinthiennes et de marbre blanc. Le voyageur anglais Dallaway, qui visitait Pergame plus de trente ans avant moi, trouva ce temple assez bien conservé pour pouvoir en donner les dimensions, et nous sommes d'accord sur la seule partie que j'ai été à même de mesurer [2].

Tout ce que j'ai pu retrouver n'a fait que confirmer les conclusions de ce bon observateur. En descendant du côté du S.-O., on voit plusieurs murs de soutenement que l'on ne peut se lasser d'admirer. Tant d'art et de luxe employés dans des travaux de simple terrassement doivent donner la plus haute idée des monuments qui décoraient Pergame. Mais tous les murs de l'acropolis ne datent pas de la même époque; les Romains y ont ajouté des ouvrages qui sont remarquables par l'alliance de la pierre et du marbre, dans des bâtiments purement militaires. Du côté de l'ouest, les murs des tours et les portes sont bâtis en pierres de petit appareil, alternant avec de grandes assises régulières, de marbre blanc. L'identité de construction avec l'édifice que j'appelle la basilique, et dont je parlerai bientôt, me prouve que tous ces ouvrages sont de la même époque. Les citernes sont aussi de construction romaine; elles sont vastes et bien conservées. Dans tout le quartier qui était appuyé à la pente de la montagne, du côté du S.-O., on trouve de grandes voûtes bâties en pierres de taille, qui ont certainement servi à établir les nivellements des rues, et des ponts solidement construits joignaient les deux rives du Selinus. Mais, du côté du sud, on ne trouve point de traces de murailles; il est même assez difficile de dire comment le théâtre et l'amphithéâtre avaient été reliés à l'ancienne ville. Une église byzantine d'ancien style, c'est-à-dire antérieure au règne de Justinien, s'élève sur la rive droite du Selinus. Elle a été convertie en mosquée par les Turcs, mais conserve toujours son nom de Sainte-Sophie (Aia Sophia). Elle se compose d'une

[1] Strabon, liv. XIII, p. 624.

[2] The whole length of the Cell was thirty-four feet, of the complete ground plan forty-nine, and of the Portico twenty, the Pillars of which were four feet in diameter. It is, however, worthy of remark, that the tori of the columns are sculptured with wreaths of laurel, and the Frizes have deep festoons of the same, with eagles, a mode of decoration characterising many edifices erected in the days of Trajan, who, it is therefore a fair supposition, was honoured by this edifice.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0224
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nef à deux coupoles, divisée par un grand arc, le tout en pierres de taille bien appareillées; mais il n'y a aucun ornement ni aucune sculpture qui puisse guider sur l'époque de la fondation de cet édifice. Sur la rive gauche du Selinus, et dans l'alignement du pont appelé *Mouslouk kouprou sou*, sont les ruines d'un grand palais byzantin, ou qui du moins ne remonte pas au delà du règne de Gallien. Tout un côté de la rue est occupé par la façade, qui est percée de fenêtres, et décorée de pilastres de marbre incrustés dans la maçonnerie. Un portique y attenait, et les colonnes sont encore couchées çà et là le long de la rue. Quelques colonnes étaient engagées dans la muraille; on voit par les arrachements des chapiteaux qu'elles étaient d'ordre corinthien. Plusieurs revêtements des fenêtres, les corniches et un petit entablement dorique sont encore en place. Un Grec, qui a quelque notion des anciens édifices de la ville, regarde ce palais comme ayant appartenu à l'agora. Je n'ai pas assez examiné les environs pour avoir une idée arrêtée à ce sujet [1].

Le théâtre ne m'a rien offert qui dût motiver un travail spécial. J'y ai observé néanmoins de beaux exemples de coupes de pierres, et notamment une porte biaise rachetant un berceau dont l'appareil est savamment entendu. On a souvent avancé que les anciens posaient leurs appareils bruts, et que les surfaces intérieures des voûtes étaient taillées après coup. Il faut que toutes les épures des appareils du théâtre aient été exécutée savant la pose. Je ne doute aucunement que, chez les anciens, la stéréotomie n'ait été une science aussi complète que de nos jours.

Tout l'emplacement de la *cavea* est occupé par des maisons et de petits jardins; le proscenium est presque entièrement ruiné, et quelques gradins seulement sont en place: aussi n'ai-je pas relevé ce plan en détail.

LE SELINUS. LES PONTS.

Il n'est rien qui puisse mieux prouver combien les anciens étaient complets dans leurs constructions, que ces ouvrages d'utilité publique qui étaient pour la plupart cachés à tous les yeux, et qui cependant sont exécutés avec le même soin que les plus beaux édifices. J'ai déjà parlé des quais de la ville d'Aizani; ceux de Pergame ne leur sont point inférieurs en beauté et en solidité, et les ponts qui les relient, d'un caractère moins pur et moins sévère, offrent sans contredit plus de grandiose et d'originalité.

Le Selinus traverse la ville dans un lit fort encaissé; et comme il est sujet à des débordements considérables, on a exhaussé les quais pour contenir les eaux. Tous ces ouvrages sont faits en grandes pierres de taille à bossage, et, de distance en distance, des égouts s'ouvrent pour donner issue aux eaux de la ville.

Les cinq ponts jetés sur la petite rivière sont espacés et orientés de la manière suivante, en commençant par celui en amont.

	Longueur.	Direction.
Du premier pont au deuxième	150[m]	346[deg.]
	150	40
Du deuxième au troisième. . .	150	13
Du troisième au quatrième. . .	39	28
Largeur du quatrième.	196	24
Du quatrième au cinquième. .	182	44
TOTAL :	867	

[1] Il est indiqué au plan comme la ruine d'un portique, pl. 122.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0225
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ainsi, tout le parcours du Selinus dans la ville de Pergame est de 867 mètres, et il forme les sinuosités indiquées par les déclinaisons de l'aiguille aimantée.

Le pont qui est en amont de la ville a été réparé à différentes époques; sa construction paraît postérieure à celle des autres.

Le pont appelé pont du Mouslouk (de l'abreuvoir) est un ouvrage romain, sur des fondations grecques. Il se compose de deux arches fort inégales, l'une de $9^m,10$, et l'autre de $12^m,60$ de diamètre. La rive gauche du Selinus étant beaucoup plus élevée que la droite, tous les ponts vont racheter ces deux niveaux. Le pont de Mouslouk était décoré à son extrémité sud de deux colonnes de marbre, dont l'une est encore couchée près du quai.

A côté de ce pont est un ouvrage des plus remarquables, et qui trouve une parfaite dénomination dans un mot anglais nouvellement usité. C'est un véritable *tunnel* de 196 mètres de longueur, construit sur la rivière. Quel était le but de cet ouvrage? Sans nul doute c'était pour former le terre-plein d'un quartier de la ville. Deux voûtes parallèles, ayant l'une $12^m,10$, et l'autre $12^m,42$ de diamètre, ont été construites sur la rivière. Elles existent encore dans leur entier, et un vaste édifice antique occupe une partie du terre-plein qu'elles forment. Je n'ai pas été à même de bien examiner cet emplacement, attendu qu'il est couvert par des maisons très-serrées. Ce quartier s'appelle Né Yerdé wé né Goeukdé (ni sur terre ni dans le ciel); mais en revanche, je voulus pénétrer sous ces voûtes sombres, tant pour en mesurer la longueur que pour voir si quelque issue inconnue m'en ferait mieux comprendre la destination. Je ne trouvai dans la ville personne qui eût jamais tenté cette excursion souterraine. Les eaux s'engouffrent en grondant d'une manière effrayante, et des amas de vase, accumulés par les siècles, rendent surtout ce voyage très-périlleux. On parlait même de trous sans fond dans lesquels entraient les eaux. Je ne trouvai pas un homme qui voulût prendre le bout d'un cordeau; je dus faire cette opération moi-même. On me regardait du haut des quais; mais à peine me vit-on entrer sous une des voûtes (la hauteur de l'eau n'était pas considérable), que la foule, prenant ses babouches à la main, se précipita dans le lit de la rivière, et vint m'accompagner dans ma pérégrination. Ce n'était pas par intérêt pour moi; mais on voyait un étranger surmonter cent difficultés pour aller dans ce lieu inconnu; il ne pouvait être guidé que par la certitude d'y trouver un trésor : il ne fallait pas qu'il le découvrît tout seul; et la foule incrédule regarda comme une feinte l'opération de mesurer la longueur du tunnel; car chacun s'en alla en disant : « Il s'est contenté de reconnaître la place; il viendra cette nuit. » Le lendemain tout le monde toussait dans Pergame; on avait passé la nuit dans l'eau à me guetter.

Les murs de soutenement de ces voûtes sont construits en grands blocs de trachyte, appareillés avec soin, et posés alternativement de front et en boutisse. Les parpaings de l'assise supérieure, qui forme imposte, sont composés de deux pierres, et ressortent en corbeaux ou consoles. Les voûtes sont en blocage, reliées de 7^m en 7^m par des arcs de pierre de taille. La voûte qui se trouve sur la rive droite du Selinus a été percée dans son centre, et la lumière, pénétrant au milieu des capillaires et des scolopendres, produit un tableau d'un agréable effet [1].

[1] Ces deux voûtes sont représentées pl. CXXIII; elles occupent le second plan. L'élévation est donnée pl. CXXV, fig. 7.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0226
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

LA BASILIQUE.

A l'extrémité sud du tunnel construit sur le Selinus, s'élève un vaste monument qui attire les regards de tout voyageur entrant dans la ville. De hautes murailles de brique avec des assises de marbre intercalées, des fûts de colonnes de différents marbres, couchées dans le voisinage, tout indique un des monuments les plus importants de l'ancienne Pergame. D'après une tradition que le docteur Spon trouva établie parmi les Grecs, cet édifice était l'ancienne église de Saint-Jean, qu'ils appellent Aghios Theologos, et qui fut ruinée par les Turcs. Tous les écrivains qui ont parlé de Pergame ont accepté sans contrôle la tradition grecque, et pas un n'a eu l'idée de tracer sur le papier le plan de l'édifice, pour voir si, en effet, il a été primitivement construit pour en faire une église. Dallaway, Arundell, Mac-Farlane, sont tous du même avis [1]. Dallaway décrit l'édifice en ces termes : « Près du khan sont les ruines imposantes de l'église d'Aghios Theologos, que l'on regarde comme une de celles que l'empereur Théodose a fait élever. De chaque côté de la nef sont deux ailes formées par deux rangs de colonnes de granit, dépouilles des anciens temples, dont il reste tant de débris. Au-dessus de ces portiques sont des galeries réservées aux femmes, éclairées par des fenêtres de niveau. La tribune ou l'autel est dans une partie demi-circulaire, et de chaque côté, à dix yards (10^{m}) de distance, se trouve une coupole qui couronne une salle de 40 pieds (12^{m},80) de diamètre, et de plus de 100 pieds (30^{m}) de haut, surmontant de 5 yards (5^{m}) les autres murailles. Toute la longueur est de 225 pieds (67^{m},50). L'édifice est construit en briques et en blocs de marbre; et si l'on en excepte Sainte-Sophie de Constantinople, aucun autre n'est plus propre à donner une plus grande idée des églises de style grec. Les portes sont très-élevées, et à l'autre extrémité il y a une grande niche ou cavité dans la muraille; et il y a une voûte au-dessous, soutenue par un grand pilier; cette voûte sert aujourd'hui à un fabricant de poterie grossière. Une des salles circulaires paraît avoir été employée comme église, très-longtemps après cette époque. L'enceinte pour l'autel, ou, comme l'appelle Smith, la niche et les seuils de marbre, sont tout ce qui reste, et les Turcs ont permis aux Grecs d'y brûler quelques lampes devant des images de saints. »

D'après cette description, qui pourtant est exacte, mais dont les termes ne sont pas fort clairs, il serait difficile de se faire une juste idée de l'édifice. Il est donc important de suivre sur le plan la description que je vais donner.

Cet édifice se compose d'un grand rectangle de 56^{m} de long sur 26^{m} de large hors œuvre. Une porte de 7^{m},55 donne accès dans l'intérieur; à droite et à gauche de l'entrée, il y a une niche de 3^{m},38 de large.

La nef, dont la longueur totale est de 42 mètres jusqu'à la naissance de l'hémicycle, est divisée en deux parties dans sa longueur. La première partie est décorée, à droite et à gauche, de cinq niches carrées, semblables à celles du mur de face. A 15 mètres de distance de l'hémicycle, on voit sur le terrain la trace d'un soubassement, et le mur n'est pas orné de niches. Vient ensuite l'hémicycle, de 10^{m},52 de diamètre, et complétement ouvert dans le fond, à droite et à gauche duquel sont deux cages d'escalier qui conduisaient dans les parties supérieures du bâtiment. Les niches latérales sont répétées

[1] Je crois que M. de Choiseul a également étudié cet édifice; mais n'ayant pas son ouvrage sous la main, je ne puis rapporter son opinion.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0227
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

au premier étage par des fenêtres exactement de même forme; et des arrachements de marbre, qui se voient encore, indiquent que devant ces niches il existait, à droite et à gauche, un portique de huit colonnes, dont l'entablement formait tribune au premier étage. Deux petits massifs de maçonnerie, qui se trouvent au-devant de l'entrée, et un arrachement vertical qui paraît dans le mur latéral, prouvent que ce portique se pourtournait devant l'entrée.

Dans la partie du mur latéral plus voisine de l'hémicycle, on voit des arrachements de marbre, au premier étage comme au rez-de-chaussée; la restitution de cet intérieur est donc des plus faciles. C'étaient deux étages de portiques l'un au-dessus de l'autre. Celui qui occupait la partie antérieure (voisine de la porte) était éclairé au premier, l'autre ne l'était pas.

Au milieu de l'hémicyle était un massif sur lequel était placé une tribune, un autel ou un tribunal. En dehors du mur latéral on voit aussi quelques arrachements qui paraissent provenir d'un portique extérieur, et plusieurs colonnes de marbre cipolin sont encore couchées aux environs. Les fenêtres du premier étage sont décorées d'assises de marbre; mais tout ce qui est sculpture, ornements, frises ou architecture, a complétement disparu. On ne peut juger de l'époque de la construction que par les matériaux et l'appareil, qui sont aussi bons que possible.

Sans pousser plus loin la description de cet édifice, il est évident pour moi qu'il n'a pas été construit pour en faire une église. Je n'y trouve point les dispositions usitées chez les premiers chrétiens, quand ils élevaient une église. Si je compare, au contraire, ce plan avec la description de la basilique par Vitruve, j'y trouve une convenance parfaite de toutes les parties.

La largeur de la basilique, dit-il [1], doit être au moins de la troisième partie de sa longueur, ou de la moitié tout au plus. Nous avons ici 42^{m} de long sur 21^{m},40 de large. Le fond de la nef est occupé par un massif qui serait le chalcidique; les deux étages de colonnes, l'escalier qui dessert les tribunes, tout est d'accord avec les exigences de Vitruve.

Il est possible, il est même probable que cet édifice aura été consacré à la religion chrétienne dès les premiers temps du christianisme; et c'est pour un semblable motif que les premières églises ont été appelées basiliques.

Mais la description que j'ai donnée n'est pas complète, et la grande nef n'était qu'une partie d'un tout que l'on retrouve avec un peu d'attention.

Sur la plate-forme qui est de chaque côté du chevet de la basilique, s'élève un édifice circulaire, ayant 11^{m},72 de diamètre, et des murailles d'une épaisseur de 2^{m},50 environ. Ces deux salles sont également bien conservées; elles sont faites identiquement sur le même plan.

Au fond de la rotonde est une retraite quadrangulaire de même dimension que la porte d'entrée, et deux autres portes de 2^{m},60 de largeur sont percées sur l'arc perpendiculaire à l'entrée.

Une coupole en maçonnerie couronne cette salle, dont la hauteur totale est de 15^{m},82 jusqu'à la naissance des voûtes. Il ne paraît pas que dans l'intérieur il y ait jamais eu de plafond pour diviser la salle en deux étages.

Les portes principales sont terminées en voûte qu'on appelle *anse de panier*, et des blocs de marbre, encastrés dans le pourtour extérieur, semblent accuser une décoration qui a disparu.

[1] Liv. V, chap. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0228
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

A la naissance des voûtes, en dehors, était une ligne de modillons, et la saillie qui apparaît au-dessous est un tore de marbre orné d'entrelacs.

La rotonde de gauche, la plus voisine du fleuve, communique avec une salle souterraine, par le moyen d'un escalier en hélice. Cette salle est soutenue par des piliers carrés; était-ce une prison ou une citerne?

Je pourrais hasarder des conjectures sans nombre sur la destination de ces deux rotondes; mais j'avoue que leurs plans sont tellement en dehors des édifices connus, qu'il est impossible d'en trouver une seule tout à fait satisfaisante. Les Grecs de Pergame appellent ces édifices OI ΒΩΜΟΙ, les autels; ce sont peut-être deux petits temples circulaires dédiés aux divinités protectrices du commerce, ou deux temples d'Esculape et d'Hygie. Le culte de ce dieu était très-répandu à Pergame; mais il faut reconnaître qu'aucune indication ne peut appuyer ces conjectures. Ce qui est évident pour moi, c'est que 1° l'édifice appelé église d'Aghios Theologos faisait partie d'un ensemble qui est parfaitement déterminé dans le plan : les deux rotondes en sont incontestablement des annexes; 2° toutes les dispositions exigées par Vitruve pour les basiliques romaines sont parfaitement observées dans le plan de celui-ci; 3° il est possible que les chrétiens et les musulmans l'aient, à une certaine époque, converti en un temple de leur religion; mais sa construction, sinon antérieure aux temps chrétiens, est faite du moins pour une destination toute romaine.

L'AMPHITHÉATRE.

Dans la partie ouest et en dehors de la ville actuelle, il existe une ruine étendue que les habitants appellent *Gun-ghel-mess*, c'est-à-dire, le jour n'y vient point, à cause des galeries souterraines, dans lesquelles on peut encore pénétrer. Ce monument, qui est souvent décrit comme un cirque, est un amphithéâtre dont les dispositions méritent d'être étudiées.

Il est établi sur un ravin profond, dans lequel coule un ruisseau qui forme un des affluents du Selinus; et toutes les dispositions que l'on observe encore dans l'édifice prouvent que, dans certaines circonstances, les eaux du ruisseau étaient arrêtées, et que l'arène de l'amphithéâtre était subitement convertie en un vaste bassin.

J'ai dit ailleurs que dans toute l'Asie Mineure je n'avais trouvé que deux ruines d'amphithéâtre, l'une à Cyzique, et l'autre à Pergame. Je ne sache pas qu'il en existe une seule dans le Péloponèse, et Athènes se refusa toujours à élever un semblable édifice. Si l'on met en parallèle les ruines de théâtres qui se retrouvent dans chaque ville ancienne, on sera convaincu que les Romains ont trouvé partout une répulsion extrême pour ces sortes de divertissements. Les stades, assez nombreux en Asie, suffisaient pour les spectacles qui exigent de l'agilité, de l'adresse et du courage. Mais ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces mêmes peuples, qui repoussaient les jeux de l'amphithéâtre, ne se faisaient pas scrupule de former des gladiateurs pour aller les vendre aux Romains. On appelait ces troupes ΦΑΜΙΛΙΑ ΜΟΝΥΜΑΧΩΝ. Marc-Antoine en fit exercer avant de les envoyer à Rome, où il voulait les faire combattre aux jeux de la victoire, πρὸς τοὺς ἐπινίκιους ἀγῶνας. Une inscription de l'île de Cos fait mention de la troupe de gladiateurs qui avait paru aux spectacles, sous l'archontat de Lucius Paconianus. Antérieurement à l'établissement de la puissance romaine en Asie, existait-il des confréries de gladiateurs qui faisaient leurs exercices aux funérailles ou aux panégyries, ou les Romains ont-ils transporté en Asie ces jeux qui faisaient partie de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0229
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

toutes les grandes cérémonies [1] ? On ne peut répondre à ces questions que par des conjectures ; mais tous les documents fournis par les historiens tendent à prouver que les premiers amphithéâtres de pierre sont des ouvrages tout romains, et dont l'origine ne remonte pas beaucoup au delà du règne de Titus. Auguste avait eu le projet de faire construire un amphithéâtre en pierre [2] ; mais ce projet ne fut jamais exécuté. Nous savons, au contraire, que plusieurs amphithéâtres de bois s'écroulèrent ou furent incendiés, et causèrent de nombreuses catastrophes.

La construction des théâtres remonte presque aux temps héroïques. Du moment que les combats d'athlètes furent organisés, la construction d'un édifice pour jouir de ce spectacle fut une conséquence si simple de celle des théâtres, qu'il n'est pas étonnant qu'aucun auteur n'ait pensé à signaler cette innovation. Les rois d'Asie, allant en amis ou en suppliants réclamer des secours du peuple romain, étaient toujours conviés à ce spectacle; et l'on vit un roi d'Arménie, Tiridate, descendre lui-même dans l'arène, et tuer de sa main, en présence de Néron, deux taureaux furieux [3].

Il est aujourd'hui démontré que tous les amphithéâtres de pierre sont postérieurs au règne des Césars, et on pourrait aller même plus loin, et dire que le plus grand nombre de ces édifices a été construit dans une période assez limitée, et que l'on pourrait renfermer en trois siècles.

Le système d'appareil est le seul moyen de juger l'époque de la construction d'un édifice sur lequel il n'existe aucun autre renseignement; et dans toutes les provinces de l'empire romain, les amphithéâtres offrent entre eux une plus grande ressemblance qu'aucun autre genre d'édifice.

J'ai eu occasion d'étudier en détail un assez grand nombre d'amphithéâtres, notamment ceux de Nîmes et de Fréjus en France, de Cimiez (Cemenelium) en Piémont, l'amphithéâtre Castrense de Rome, et celui de Rusicada en Afrique. Les dispositions générales sont partout les mêmes, et la construction n'indique pas une différence d'un siècle entre eux.

L'amphithéâtre de Pergame peut être rangé dans la même catégorie; et quoiqu'il soit en grande partie détruit, il en reste suffisamment pour qu'on en retrouve toutes les dispositions.

S'il est une chose qui prouve combien les combats de gladiateurs étaient peu goûtés en Asie, c'est la petite dimension de cet amphithéâtre, dont l'arène a les mêmes proportions que celle de Cimiez, petite ville ignorée de la Ligurie. Plusieurs auteurs, et notamment Tacite [4], disent néanmoins que les Romains ont pris des Étrusques les combats de gladiateurs. Il ne reste en Asie aucun monument écrit ou figuré qui prouve que ces jeux aient été en usage avant l'invasion romaine.

L'amphithéâtre de Pergame est dans une position qui mérite d'être étudiée, parce qu'il concourt à prouver que les spectacles aquatiques faisaient nécessairement partie des divertissements que l'on offrait au peuple avec les chasses et les luttes d'hommes et d'animaux.

Le grand axe de l'arène a seulement 51 mètres de longueur, et le petit axe 37 mètres. L'épaisseur des constructions est partout de 43 mètres de large, ce qui donne 136 mètres et 128 pour les axes extérieurs. La différence n'étant que de 8 mètres, le monu-

[1] Voy. l'inscr. de la dédicace du temple d'Auguste à Ancyre, t. I.

[2] Suétone in Vespasiano, cap. X.

[3] Dion Cassius.

[4] Annales, Liv. XIX, ch. XX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0230
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ment devait paraître circulaire; et le grand nombre de gradins, qui, déduction faite des précinctions, devaient s'élever au moins à trente, diminuait encore pour l'œil les dimensions de l'arène.

Les constructions du portique d'enceinte sont extrêmement massives, et les galeries se trouvent hors de proportion avec les épaisseurs des pilastres.

La galerie du grand axe offre au contraire un développement inaccoutumé, tant dans sa longueur que dans sa largeur. Cet axe est orienté, à peu de chose près, nord et sud; la galerie du nord (celle qui est à droite en regardant la planche 120) se trouve pour ainsi dire suspendue sur l'abîme. Un ravin très-encaissé, et dont les rives sont à pic, se prolonge dans toute la direction de l'axe. Il est indubitable pour moi que ce large fossé était couvert par un plancher de bois, car il n'existe aucun arrachement de maçonnerie.

En pénétrant avec beaucoup de difficulté sur le sol de cette galerie, on arrive à une porte qui donne dans ce vide. Il fallait encore là un système d'escaliers ou de plans inclinés en bois.

En examinant avec soin toutes les parties de l'arène, je n'ai trouvé aucune trace de gradins : seulement, le rocher des deux côtés du ravin est un peu échancré en forme de gradins. Je crois que cette partie de l'édifice était en bois, et reposait sur les échancrures du rocher. Il ne reste aucune trace ni du *podium* ni d'aucune sculpture, l'édifice était bâti avec une simplicité toute rustique; mais on remarquera avec quelle intelligence les bandeaux de pierres sont disposés pour donner à la construction en moellon toute la solidité possible. L'appareil est parfait; et, dans son ensemble, cet amphithéâtre devait présenter une belle et sévère conception. La longueur du grand axe extérieur est à peu près la même que celle des amphithéâtres connus en Europe.

Le tableau suivant, emprunté à un travail de M. Pelet, permettra de comparer les dimensions de cet édifice avec ceux qui sont mieux connus [1].

TABLEAU comparatif des principales dimensions des divers amphithéâtres existants.

AMPHITHÉATRES DE	GRAND AXE EXTÉRIEUR.	PETIT AXE EXTÉRIEUR.	GRAND AXE DE L'ARÈNE.	PETIT AXE DE L'ARÈNE.	ÉPAISSEUR des CONSTRUCT.	SURFACE DE L'ARÈNE.
	m.	m	m.	m.	m.	m. c.
PUZZOLES.	190,950	144,878	111,930	65,850	39,510	5788
ROME.	187,770	155,638	83,756	53,624	51,007	3611
CAPOUE.	169,892	139,601	76,122	45,831	46,883	2740
VÉRONE.	154,185	122,892	75,685	44,392	39,250	2638
POLA.	137,800	112,600	70,000	44,800	33,900	2463
ARLES.	136,470	107,290	69,500	39,350	33,670	2147
POMPÉI.	135,650	104,050	66,650	35,050	34,500	1834
NISMES.	132,180	101,380	69,140	38,540	31,520	2092
EL-JEMM.	139,352	119,538	77,310	57,326	31,106	3480
TARRAGONE.	148,127	118,891	84,459	55,223	31,834	3664
PERGAME.	136,160	128,087	51,000	37,000	43,080	1432

[1] Des amphithéâtres antiques, et surtout de celui de Capoue, par M. Aug. Pelet. M. Pelet a exécuté les modèles en relief des principaux monuments antiques de la France.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0231
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La largeur des arcades est égale à celle des piliers, ce qui donnait à l'édifice un aspect assez lourd. Toute la première précinction était en contre-bas du sol extérieur; les galeries communiquaient de deux en deux à cette précinction. Les autres arcades donnaient accès aux escaliers qui conduisaient dans la partie supérieure. Il y avait dans le pourtour de l'édifice quarante arcades, plus celles qui communiquaient aux axes; mais les arcades du petit axe n'étaient aucunement distinguées des autres. On remarquera dans le plan que les galeries du grand axe ne sont pas semblables. Ce qui prouve que ces galeries ont donné de tout temps issue au ruisseau, c'est qu'il existait à droite et à gauche de chacune d'elles des couloirs qui conduisaient dans l'arène. Il n'est pas possible que cette arène, convertie en naumachie, ait présenté assez de surface pour y donner des joutes; on devait se contenter d'y faire combattre des animaux amphibies, des crocodiles, des hippopotames, que d'habiles nageurs allaient attaquer au milieu des ondes. Quelquefois des troupes de nymphes, jouant de la conque marine, venaient varier les exercices nautiques.

Lusit Nereïdum docilis chorus æquore toto,
Et vario faciles ordine pinxit aquas [1].

Il ne reste dans la partie supérieure aucune trace des consoles et des mâts qui servaient à faire mouvoir la tente. La dispersion des matériaux est tellement complète, qu'il faut voir dans cette ruine l'action d'une démolition systématique, plutôt que l'effet du temps. Il est probable que des murs ajoutés, dans le moyen âge, aux anciens remparts de la ville, ont été construits avec les pierres de ce monument.

LE CRATÈRE DE MARBRE.

On conservait dans la grande salle d'un bain turc un vase de marbre de grande dimension, dont les sculptures avaient de tout temps attiré l'attention des voyageurs. Spon [2] est un des premiers qui aient signalé ce monument. M. de Choiseul a consacré plusieurs pages à le décrire, et prit soin de le faire graver dans son ouvrage, ce qui contribua à rendre ce monument célèbre parmi les antiquaires. J'appris que ce monument, intéressant à plus d'un titre, existait encore, et je me hâtai d'aller l'examiner : il n'avait pas été dessiné depuis le passage de l'ambassadeur français.

Ce vase était déposé au milieu de la salle du bain, et servait à contenir de l'eau froide; il était exposé au contact de tous ceux qui fréquentaient l'établissement, et avait un peu souffert. Je fus néanmoins frappé de son galbe original et élégant, et de la décoration purement grecque dont il était revêtu. Il ne restait de ce vase que le corps taillé dans un seul bloc de marbre; mais, dans la partie supérieure, un examen tant soit peu attentif prouvait qu'il avait dû recevoir un col et deux anses qui étaient implantées dans quatre trous qu'on voyait encore dans le marbre. Au-dessous, on voyait aussi l'évidement destiné à recevoir le piédouche. Cependant M. de Choiseul a fait graver ce vase tel qu'il existait; il a regardé le monument comme complet.

Le vase est orné, dans son plus grand diamètre, d'une frise ayant $0^{m},33$ de hauteur, avec quinze cavaliers au galop. C'est évidemment une de ces courses qui avaient lieu

[1] Martial, de Spect. 26.

[2] Tome I, p. 203.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0232
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans les jeux du stade. M. de Choiseul a cru voir entre les mains des cavaliers des flambeaux allumés; il a expliqué ce sujet comme une des scènes des Lampadophories, fêtes religieuses en l'honneur de Minerve et de Vulcain. Il est aisé de voir qu'aucun des cavaliers ne porte de flambeau; un seul est armé d'un lacet terminé par des balles. Mais je partage l'avis de l'illustre écrivain en considérant ce bas-relief comme la représentation d'une fête religieuse.

C'était un usage qui remontait à la plus haute antiquité, de faire faire des cratères votifs pour être déposés dans les temples, ou pour être donnés en présents comme symbole d'une alliance contractée. Les Lacédémoniens, ayant accepté l'alliance proposée par Crésus, firent faire un cratère d'airain orné jusque sur les bords de figures sculptées, et voulurent en faire présent à Crésus [1]. Ces vases étaient destinés à mêler l'eau et le vin dans les sacrifices et dans les festins. La dimension de tous ces cratères est à peu près la même; ils ont la contenance de six amphores [2]. Un des bas-reliefs d'Assos, que j'ai cité plus haut, contient précisément un cratère, dans lequel un esclave puise le vin qu'il verse aux convives.

Dans la conviction où j'étais que ce vase complet devait être composé de trois parties, j'ai dû, pour en bien faire comprendre les rapports, présenter un essai de restitution. J'ai examiné tous les vases antiques qui existent à Naples, à Rome et à Paris. Les anses de ces vases sont presque toujours doubles, ce qui explique le compte de trous qui se voient près du bord supérieur.

Il était resté parmi les habitants de Pergame un vague souvenir des offres qui avaient été faites par l'ambassadeur français pour acquérir ce monument. On portait ces offres à huit ou dix mille piastres, offres qui étaient exorbitantes pour le temps, mais qui devenaient fort raisonnables de nos jours, la piastre turque ne valant plus que 25 centimes. M. de Choiseul n'était pas le seul qui eût convoité ce monument; tous ceux qui ont écrit sur Pergame témoignent de leurs regrets de n'avoir pu faire cette acquisition. Un négociant de Smyrne, qui s'occupait beaucoup de recherches d'antiquités, m'avait dit être autorisé à l'acheter pour deux mille livres sterling. Je fis venir le propriétaire du bain, et je lui proposai de ce vase le même nombre de piastres qu'en avait offert l'ambassadeur français, en lui faisant observer que le monument avait dû souffrir pendant ce laps de temps. L'offre d'une pareille somme, 2,500 fr., ne le trouva pas rebelle, et malgré toutes les légendes qui attachaient à l'existence de ce vase des priviléges sans fin, il consentit à me le céder. Déjà le commandant de *la Mésange* s'apprêtait à prendre ses mesures pour l'enlever, lorsque le mutzellim, qui sans doute voulait avoir sa part du marché, mit opposition à l'enlèvement, en réclamant le vase comme une propriété publique.

Les Turcs faisaient, en effet, à l'occasion de ce monument, un conte assez singulier, et qui pourrait bien avoir quelque fond de vérité. Le prince de Karasi avait été tué et dépossédé de Pergame par le sultan Orcan; mais, à cette époque, les sultans osmanlis ne pouvaient pas facilement anéantir les grands feudataires de cet empire naissant; il fallut toute la vigueur du sultan Mahmoud pour annuler complétement la puissance des Déré-Bey, descendant presque tous des anciens compagnons d'Ortheghrul.

Un des descendants de Karasi, nommé Kara-Osman, vivait retiré dans un fief des environs de Pergame, où sa famille avait encore des partisans, lorsqu'il découvrit trois vases de marbre de dimensions colossales, qui étaient, dit-on, remplis de pièces d'or. C'était sous le règne de Mourad Ier. Kara-Osman envoya les deux plus grands au sultan, qui lui

[1] Hérodote, liv. I, ch. LXX.

[2] Ibid., liv. I, ch. LI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0233
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

rendit en récompense le fief de Pergame. C'est l'origine de la puissance de la famille des Kara-Osman-Oglou, qui ont, jusqu'à ces derniers temps, gouverné les pachaliks de Pergame et de Guzel-Hissar. Les deux vases du sultan étaient sans ornements; ils furent déposés dans la mosquée de Sainte-Sophie de Constantinople, où je les ai vus. Ils servent à contenir de l'eau pour les ablutions. Leur forme est exactement la même que celle des jarres marseillaises. Leur hauteur est de 1^{m},80, ou un peu plus.

Le troisième vase, étant orné de figures d'hommes et d'animaux proscrites par l'islamisme, ne put être consacré à un usage religieux. Kara-Osman le donna à un de ses plus fidèles serviteurs, avec le bain dans lequel on le déposa, et fut pour ses descendants un titre de possession. Voilà ce que me contait le propriétaire du vase, et il ajoutait : Le sultan permit à Kara-Osman de monter sur une montagne, et lui donna le gouvernement de tout le pays qu'il put voir en regardant d'un seul œil.

En quittant Pergame, je fis part à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, de la tentative que j'avais faite.

Quelques mois après, à mon retour à Constantinople, il en fut parlé au reis-effendi; et le sultan Mahmoud, apprenant que le gouvernement désirait faire l'acquisition de ce monument pour les collections du Louvre, ne voulut pas qu'il fût vendu, et s'empressa de l'offrir au roi.

M. Octave de Chabannes, lieutenant de vaisseau commandant le brick *l'Argus*, fut envoyé à Pergame pour enlever le monument. Un beau vase en porcelaine de Sèvres fut offert au sultan, qui le fit placer dans la grande galerie de son palais; et le propriétaire du vase fut généreusement indemnisé.

L'extrait suivant du rapport de M. Octave de Chabannes donnera une idée des difficultés qui se présentèrent pour l'enlèvement de ce monument :

« J'étais parti de Therapia le 25 janvier 1837, avec le brick *l'Argus;* le même jour le kawas Ibrahim du reis-effendi partait pour aller prendre M. de Nerciat, premier drogman du consulat de France à Smyrne. Le 6 février, nous nous trouvâmes en mesure d'enlever le vase de la grande salle du bain. J'avais fait préparer des bigues et les apparaux nécessaires, et en très-peu de temps le vase était suspendu en dehors. On avait été obligé de démolir le mur de la porte pour faire sortir le monument, dont le diamètre est de 1^{m},65, et le poids de deux mille cinq cents kilogrammes. On fut obligé de faire faire un chariot exprès, ceux du pays n'étant pas assez forts. Le 9 février, nous nous mîmes en marche; notre caravane était considérable : d'abord le grand *araba* à quatre roues portant le vase, et traîné par quatre paires de bœufs. Il était escorté par un officier de *l'Argus*, et une garde à cheval que le gouverneur nous avait donnée jusqu'à Tchanderli. Une compagnie de pionniers, charpentiers, etc., marchait en avant pour la réparation des routes; venaient ensuite d'autres arabas chargés des pièces de bois nécessaires pour faire et réparer des ponts, et de tous nos bagages et apparaux. Pour moi, j'allais tantôt devant pour éclairer et faire réparer la route, tantôt derrière pour faire reprendre les bois qui avaient servi à franchir un pas difficile, et qui devaient passer devant pour le même usage. La première journée fut sans accident, et nous fîmes près de quatre lieues. Le lendemain, nous eûmes beaucoup de peine à avancer d'une lieue et demie, ayant des ponts à passer, et à changer deux essieux cassés. Enfin, le troisième jour, nous arrivâmes à Tchanderli avant la nuit, et nous fîmes près de quatre lieues. L'équipage de *l'Argus* avait préparé des bigues sur le bord de la mer, pour opérer l'embarquement dans la chaloupe, et le lendemain 12 février le vase était dans la cale de *l'Argus.* »

Les auteurs qui ont parlé de ce monument n'ont pas cherché à déterminer d'une ma-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0234
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nière approximative l'époque de son exécution. Mac-Farlane [1] s'étend longuement sur sa valeur et sur les sommes qui ont été offertes en échange. Arundell [2] va plus loin : un lord en aurait offert la somme de quarante mille piastres, et un autre aurait proposé de l'emplir de sequins. Il n'est pas étonnant qu'à son arrivée au Louvre les amateurs aient été un peu déçus des espérances qu'ils avaient conçues. Pour moi, j'ai vu là plus qu'une simple acquisition d'un monument intéressant du temps des Attales ; c'était l'échange de bons procédés entre le gouvernement de la Porte et le nôtre, dont la conséquence ne pouvait que tourner au profit des études archéologiques. Les fouilles de Magnésie et celles de Ninive en ont été la conséquence.

(1) Voyages de Mac-Farlane en Asie Mineure, t. I.

(2) Seven Churches, p. 289.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0235
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CXVI.

VUE DE LA BASILIQUE.

La grande ruine appelée par les Européens l'église de Saint-Jean (Aghios Theologos) est connue sous le nom de *Kizil Avly* (la cour rouge), parce que la construction est tout en briques. La vue est prise dans l'enceinte extérieure à droite.

Les arrachements carrés qui subsistent dans le mur latéral proviennent certainement de la destruction d'un portique extérieur; un grand nombre de colonnes de marbre cipolin (marmor carystius) sont couchées le long du mur, et il existe encore autour de l'édifice une sorte de trottoir qui n'était que le soubassement du portique.

Les fenêtres qui subsistent dans la partie supérieure éclairaient le premier étage du portique; les autres fenêtres étaient simulées.

La porte de la basilique était sans ornement; la plupart des marbres qui décoraient l'édifice ont disparu, et si l'on voit encore les colonnes de cipolin abandonnées sur la voie publique, c'est que ce marbre n'est pas bon pour faire de la chaux.

La grosse tour circulaire est un des deux édifices dont il a été question ci-dessus. Rien ne serait plus facile que d'en essayer la restitution sous forme de temple circulaire.

Les assises de pierre qui apparaissent au milieu du sol appartiennent à l'extrados d'une des voûtes du tunnel. Je regrette de n'avoir pas pu trouver d'inscription qui nous fasse connaître le mot grec employé pour désigner cette construction, qui n'a pas d'analogue connu. C'est trop large pour l'appeler un pont. Les Grecs modernes ne connaissent pas le mot ὀχετὸς. Ils appellent ce canal Mouslouk et Boudroun : ce sont des mots turcs qui signifient abreuvoir et souterrain.

PLANCHE CXVII.

CHEVET DE LA BASILIQUE.

Cette vue fait bien comprendre la disposition des deux tours circulaires, ΒΩΜΟΙ, qui flanquent de chaque côté l'édifice principal. La partie carrée attenante à chaque tour est l'extérieur de l'enfoncement ou niche que l'on remarque dans chaque rotonde. Tout le mur de droite de la grande salle est détruit, de sorte qu'on aperçoit l'intérieur de l'édifice. La masse carrée de construction qui se trouve en avant à côté de l'arbre est teintée en gris sur le plan; elle est distante de 13 mètres (hors œuvre) du chevet de la basilique.

Les tombeaux turcs qui sont sur le premier plan sont tous en marbre. Cet usage des musulmans a causé la ruine d'un grand nombre de monuments anciens.

PLANCHE CXVIII.

PLAN DE LA BASILIQUE.

Pour ceux qui sont familiers avec les plans des églises byzantines (Οὗτοι δ'ἴσασιν ὀλίγοι), il est facile de voir à la pre-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0236
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

mière inspection que cet édifice n'a pas été primitivement construit pour en faire une église, car la disposition la plus importante aux yeux des chrétiens primitifs manque absolument : je veux parler du narthex, galerie qui précède la nef, et dans laquelle les catéchumènes étaient reçus avant d'entrer dans le temple. Je n'ai jamais vu d'église byzantine sans narthex. Secondement, il faut se rappeler que dans le rituel d'Orient l'autel est placé derrière une barrière transversale, ordinairement en bois et ornée de peintures nommées, pour cette raison, *Iconostasis* ou Kanghelon (Κάγγελον). Or, les deux escaliers qui desservaient la tribune supérieure, et que l'on suppose avoir été destinés aux femmes, sont placés au fond de la nef. Il aurait donc fallu que les femmes allassent passer derrière l'iconostasis pour monter à leur tribune. Dans toutes les églises byzantines, les escaliers des femmes sont placés près du narthex. Enfin, cette soi-disant église n'aurait pas eu de salle pour déposer les vases sacrés et les évangiles, salle qu'on appelait Scévophylakion.

Si l'on compare ce plan avec celui de la basilique de Pompéi, on trouvera entre les deux une analogie frappante. Il en sera de même de la comparaison avec le plan de la basilique donné par Vitruve. J'avoue qu'en levant le plan de cet édifice il m'est venu souvent à l'esprit cette pensée, si c'était la bibliothèque? Il est vrai que la bibliothèque pouvait bien être déposée dans la basilique; mais il n'y a aucune autorité pour avancer un pareil fait. D'ailleurs la collection de livres avait été enlevée de Pergame quand cet édifice a été construit.

Si l'on examine les deux rotondes placées à droite et à gauche, on conviendra qu'elles n'ont aucun rapport avec les exigences du culte chrétien. Celle de droite conduit par un passage souterrain dans une salle basse, soutenue par des pilastres, qui est au niveau de l'eau.

J'ai dit que je ne pouvais former aucune conjecture satisfaisante sur ces deux édifices.

M. de Choiseul a imaginé de restituer cet édifice comme un ancien temple d'Esculape. Les architectes reconnaîtront facilement que cette restitution est inadmissible.

PLANCHE CXIX.

ÉLÉVATION ET COUPE DE LA BASILIQUE.

Je présente ici cet édifice dégagé de toutes les constructions modernes qui l'entourent. On verra mieux ici que dans le plan que cette élévation ne convient ni à un temple ni à une église, et que nous ne connaissons rien d'analogue aux deux rotondes qui s'élèvent à droite et à gauche. Le cintre de la porte en portion de cercle indique une époque qui n'est pas éloignée du second siècle après Jésus-Christ. La construction en brique, dans un pays qui abonde en pierres de taille et en carrières de marbre (elles sont sur la rive droite du Caïque en Æolide), montre que déjà on avait abandonné le système grandiose des Grecs; enfin, les très-minimes fragments sculptés que j'ai trouvés confirment cette opinion. La hauteur considérable de la porte ($12^m 20$) me fait croire que dans le principe elle n'existait pas telle qu'on la voit; elle était remplie par des ajustements en marbre, architrave, entablement, consoles, etc., et le cintre que l'on voit aujourd'hui n'était qu'une décharge destinée à alléger le poids des constructions. Tout l'édifice était revêtu de plaques de marbre; on voit partout des traces de crampons. Il est indubitable qu'il était couvert par un toit en charpente : ces murailles n'auraient pu résister à la poussée d'une voûte.

Il en est de même des portes des rotondes. J'imagine que des placages de marbre étaient encastrés dans ces vastes baies, et que cette ouverture contenait en même temps la porte et une fenêtre au-dessus.

Il reste dans la partie supérieure quelques modillons; c'est tout ce qu'on aperçoit de la décoration primitive. La coupe fait voir clairement que deux galeries de colonnes étaient superposées dans l'intérieur de l'édifice. Les évidements verticaux étaient peut-être destinés à sceller quelque barrière; comme le sol est une masse de béton solide, l'édifice étant en grande partie établi sur une voûte, il ne faut pas espérer que des fouilles mettraient à découvert quelque document nouveau.

Il résulte donc de cet examen : 1° que l'édifice offre les dispositions de la basilique romaine dans toutes ses parties;

2° Qu'il n'a pas été bâti pour une destination religieuse;

3° Mais que dès le sixième siècle il a pu être consacré comme église sous l'invocation de saint Jean, ce qui s'accorde avec la tradition.

PLANCHE CXX.

PLAN DE L'AMPHITHÉATRE.

J'ai observé que la plupart des amphithéâtres antiques sont situés dans le voisinage de ruisseaux ou d'embranchements d'aqueducs qui pouvaient leur fournir des eaux en abondance. Mais celui de Pergame est le seul qui soit établi

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0237
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

sur un cours d'eau, de manière qu'en le fermant par une vanne, on puisse, en peu de minutes, inonder toute l'arène jusqu'à la hauteur de la seconde précinction. Je suis porté à croire que, pour cette raison seulement, on n'a pas fait de vomitoires dans la première précinction. Une autre singularité de ce plan, c'est qu'on ne pouvait entrer de plain-pied dans l'arène que par les deux couloirs étroits qui sont à droite et à gauche de la galerie principale.

Comme, ni en amont ni en aval du ruisseau, il n'existe aucune trace de tunnel pour que l'accès de ces galeries soit rendu plus facile, j'imagine que le ruisseau était couvert par un simple plancher en bois, ainsi que l'arène.

Si l'on suppose tout le pourtour de ce petit espace rempli de spectateurs, on verra que l'arène devient des plus exiguës. Ce monument ne peut donc pas avoir offert les grandes pompes théâtrales qui rendirent les autres amphithéâtres si célèbres chez les anciens.

PLANCHES CXXI ET CXXII.

ÉLÉVATION ET COUPE D'UNE PARTIE DE L'AMPHITHÉATRE.

Ce qui subsiste encore de l'édifice suffit pour faire voir qu'il était d'une construction médiocrement ornée. J'ai dessiné les rochers qui encaissent le ruisseau, pour qu'on ait une idée de leur disposition et de la difficulté d'aborder le grand axe.

La coupe de cette galerie offre pour la restitution des difficultés non moins grandes. Je pense que dans l'origine on suppléait par des additions en bois aux impossibilités de communication que présentent cet édifice.

COURS DU SELINUS DANS LA VILLE DE PERGAME.

Cette esquisse du plan général de la ville n'a pour but que de faire comprendre comment le Selinus coupe les deux quartiers de la ville. J'ai relevé avec soin à la boussole les sinuosités du cours d'eau, et j'ai mesuré la distance entre tous les ponts. La triangulation opérée du sommet de l'acropolis sur les principaux édifices a pour but d'exposer leur position respective. Les murs de l'acropolis n'ont été tracés qu'en reconnaissance; on ne doit s'en rapporter dans cette planche qu'à ce qui est coté.

PLANCHE CXXIII.

LE PONT DU MOUSLOUK.

On appelle Mouslouk le tunnel jeté sur le cours du Selinus; le pont qui en est voisin conserve cette dénomination. Cet ouvrage, exécuté avec une grande hardiesse, est en même temps d'un effet très-pittoresque. On voit à droite la coupole d'un bain turc, et à gauche les maisons des maroquiniers qui occupent toute la rive du Selinus. Les deux arcs qui sont au fond indiquent l'entrée du tunnel.

PLANCHE CXXIV.

PONT DE SAINTE-SOPHIE.

Cet ouvrage appartient à l'époque byzantine. Il a été restitué par un sultan des Turcs; mais les fondations sont grecques, et les murs des quais, qui commencent en cet endroit, se prolongent sans interruption dans toute la longueur de la ville.

On voit à l'horizon les jardins et les minarets de Pergame.

PLANCHE CXXV.

LES PONTS DE PERGAME.

La construction de ces ouvrages rappelle ceux de la ville de Rome. Si j'en excepte les arcs de la galerie souterraine, que je considère comme l'œuvre des Attales, je crois que les autres ponts sont de travail romain : malheureusement ils sont sans aucune inscription commémorative.

Figure 1. Plan du pont en aval de la ville.

Figure 2. Élévation de ce pont.

Figure 3. Coupe.

Les anciens paraissent n'avoir pas senti assez généralement l'avantage d'avoir des ponts de niveau; bien rarement

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0238
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ils pratiquaient sur les culées un exhaussement de terrain suffisant pour racheter la pente des arcs. J'ai cependant publié, dans le Ier volume, un pont que j'attribue à l'empereur Justinien, et qui remplit ces conditions importantes. Le pont que je décris est loin de présenter cette perfection; la culée de droite est de plusieurs mètres en contre-bas de celle de gauche, et, sur l'autre rive, une pente en maçonnerie, d'un parcours difficile, conduit dans la ville. Néanmoins l'effet architectural de cet ouvrage est assez satisfaisant.

Les soubassements des culées et les piles sont du temps des rois grecs; le reste est byzantin.

Figure 4. Plan du pont du Mouslouk.

Figure 5. Élévation du pont.

Figure 6. Coupe.

Les pentes de ce pont sont mieux calculées que celles du précédent, et il y a plus de hardiesse dans les arcs. L'ingénieur n'a pas craint d'abandonner le plein cintre pour avoir une corde plus longue à son grand arc.

Les soubassements et les voussoirs sont à bossage et d'une excellente construction. J'ai relevé en élévation l'une des colonnes qui décoraient l'entrée du pont.

Figure 7. Les arcs du canal couvert, sur le Selinus.

Le cours du fleuve a été partagé dans sa largeur en deux galeries presque égales, ayant l'une 12^m,42^c, et l'autre 12^m,10^c, et a été couvert par une voûte de 196 mètres de long. La construction de ce canal est exécutée avec une précision irréprochable. Toutes les pierres sont à bossage.

Figure 8. Coupe du mur de soubassement du tunnel.

A des distances assez rapprochées, on a laissé des pierres en saillie dont je n'explique pas la destination; car, en si grand nombre, elles sont inutiles pour la pose des cintres en cas de réparation. Les voûtes sont en blocage, mais reliées de distance en distance par des arcs de pierre de taille.

Figure 9. Coupe d'une partie des quais, qui fait voir le canal d'un des égouts; la plupart sont taillés dans le roc. Tous les murs des quais sont à bossage.

PLANCHE CXXVI.

CRATÈRE DE MARBRE.

L'inspection de cette planche suffit pour faire comprendre que le corps du vase demandait, pour être complet, l'addition d'un col, des anses et d'un piédouche. Le dessin qui orne cette dernière pièce a été pris sur une cimaise renversée, appartenant au soubassement d'un des édifices de l'acropole.

Les ornements du col sont imités d'un autel de Bacchus, à Téos. Les anses sont dans le genre de celles du vase de Sosibius.

Le pourtour du vase est de 5^m870^m, de sorte que chaque cavalier a 0,^m39^c, sur 0,^m37^c.

Le diamètre est de 1^m868^m; la hauteur de la panse est de 1^m05^c; il est en marbre blanc laiteux; les figures sont usées par le contact de tant d'individus qui, pendant trois siècles, sont venus puiser de l'eau dans ce vase.

La hauteur du vase, ainsi restitué, est de 2^m05^c. Je n'ai ombré que la partie qui existe, pour qu'on ne la confondît pas avec la restitution.

PLANCHE CXXVII.

BAS-RELIEF DU CRATÈRE.

Cette course de cavaliers représente sans doute une partie des jeux asiatiques. On peut voir que pas un des cavaliers n'a en main de flambeaux. M. de Choiseul aura pris, dans l'obscurité du bain, les plis des manteaux pour les torches des Lampadophores.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0239
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0240

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

ÆOLIDE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0241

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0242

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

ÆOLIDE.

Si l'on pouvait suivre le fil de l'histoire dans les ténèbres des temps archaïques, on reconnaîtrait sans doute que, bien avant la guerre de Troie, il s'était déjà établi un mouvement de population d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie. Les Phrygiens venus de Troie avaient chassé les fils de Tantale du royaume qu'ils occupaient sur les confins de l'Asie Mineure. Leur migration en Grèce avait appris aux peuplades du Péloponèse qu'il existait non loin de leurs côtes un pays accessible aux tribus aventurières. Les compagnons d'Agamemnon n'étaient pas tous retournés en Grèce. Après la ruine de Troie, quelques-uns d'entre eux avaient fondé des villes, et nous avons vu que Mnesthée et les Athéniens qui l'avaient suivi sur la côte d'Asie avaient fondé le port et la ville d'Élée. Les Æoliens, chassés de leur pays par les Thessaliens venus de Thesprotie, n'arrivaient donc pas dans un pays inconnu. Leur première migration remonte à soixante ans après la guerre de Troie; elle est contemporaine du retour des Héraclides dans le Péloponèse. Les premières familles avaient remonté l'Hellespont, et s'étaient arrêtées sur les bords du Rhyndacus, dans le territoire de Cyzique. Quelques-unes s'étaient fixées dans les îles, notamment à Ténédos et dans la grande Hécatonnèse [1]. Mais ce fut surtout l'île de Lesbos qui devint le siége de la puissance æolienne. Elle étendait sa protection sur les différents centres de population jetés sur la côte d'Asie, sans avoir rien à redouter des peuplades barbares et inhabiles à la navigation, qui infestaient ces rivages, les Trères et les Lélèges. Mais, à la faveur d'une communauté d'origine [2], les nouveaux colons obtinrent de la nation pélasge quelques districts situés entre le Caïque et l'Hermus. Ces derniers possédaient des châteaux et des villes fortifiés, notamment Larissa; mais ils avaient été fort affaiblis par la guerre de Troie [3], et les Grecs parvinrent à les dominer, et les incorporèrent dans leurs nouveaux centres de population. Les écrivains grecs remarquent que le peuple pélasge finit par disparaître à l'époque où les Ioniens et les Æoliens vinrent s'établir en Asie. Nous devons conclure qu'il s'opéra une fusion entre ces peuples de même race, tandis que les Trères et les Lélèges furent exterminés par les Grecs.

Les premiers Æoliens qui s'aventurèrent sur la côte d'Asie étaient conduits par Penthile, fils d'Oreste, roi d'Argos. Ils vinrent s'emparer de l'île de Lesbos [4]. Les autres Grecs

[1] Hérodote, liv. I, chap. CLI.

[2] Hérodote, liv. VII, ch. CLXXVI. — Strabon, liv. XIII, p. 603.

[3] Strabon, liv. XIII, p. 522.

[4] Strabon, liv. XIII, p. 616. — Pausanias, liv. V, ch. IV. — Vell. Paterc., liv. I, ch. I.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0243

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

arrivèrent quelques années plus tard sous la conduite de Gras, petit-fils de Penthile [1], et s'établirent sur cette partie du continent située entre l'Ionie et la Mysie, à laquelle ils donnèrent le nom d'Æolide. Dans le dénombrement des villes æoliennes que donne Hérodote [2], il y en a deux qui sont au nord du Caïque, c'est-à-dire en dehors du territoire de l'Æolide; ces villes sont Cymé, Larisse, Néontychos, Temnos, Cella, Notium, Ægiroessa, Pitane, Ægœe, Myrine et Grynium. Cette confédération formait l'ancienne Æolide; une seule, Smyrne, en fut détachée pour être jointe à l'Ionie: aussi ces deux pays furent-ils en hostilité jusqu'au moment où les Perses firent une irruption dans les États de Crésus. Alors les peuplades grecques se réunirent; les Ioniens et les Æoliens envoyèrent à Sardes des députés, pour offrir à Cyrus de se reconnaître ses sujets, aux mêmes conditions que les Lydiens [3].

Malgré les avantages naturels dont jouissait l'Æolide, ses habitants ne se sont jamais illustrés au même titre que leurs voisins: aussi les Grecs étaient-ils disposés à regarder les Æoliens comme des hommes d'un esprit lourd et peu développé. Par une sorte de fatalité, le génie de la destruction s'est appesanti sur leurs vieilles cités avec plus de rigueur que sur aucun autre pays de l'Asie, et, dans tout le territoire, à peine peut-on citer un monument dont il soit possible de déterminer la forme primitive. Les villes elles-mêmes ont presque entièrement disparu, et leurs emplacements sont le sujet des conjectures les plus contradictoires.

Je n'espère pas apporter beaucoup d'éclaircissements à cette question, attendu que mon but principal était de décrire les ruines existantes; je franchissais plus rapidement les provinces complétement dépouillées de leurs monuments.

En quittant la ville de Pergame, je passai de nouveau le Caïque, et je rentrai dans le territoire d'Élée. La vallée du fleuve a une largeur d'environ deux lieues. Ce pays était considéré comme le plus fertile de toute la Mysie; il est, en effet, difficile de voir des terres meilleures et plus faciles à arroser; mais l'abandon complet dans lequel on a laissé les parages de l'embouchure du Caïque est cause que les fièvres périodiques règnent sur une partie de la vallée.

Les terrains volcaniques que j'ai signalés sur la rive droite du fleuve disparaissent complétement sur la rive gauche, pour faire place au calcaire marbre, grande formation qui entoure toutes les côtes occidentales de la presqu'île, sauf quelques rares exceptions, et qui va se rattacher aux premiers contre-forts du Taurus.

Un fait géologique extrêmement remarquable, c'est que la partie nord de l'île de Mételin, qui fait face au golfe d'Adramyttium, et par conséquent aux terrains volcaniques du cap Baba et d'Assos, est composée de terrains volcaniques dont les périodes concordent parfaitement avec celles des terrains du continent; tandis que toute la partie de l'île qui avoisine la formation calcaire du continent est également calcaire et appartient au système crétacé.

Les montagnes que je rencontre sur la rive gauche du Caïque, en me dirigeant vers le sud, sont d'abord peu inclinées. Les premières couches sont de calcaire grossier, dont le banc a environ deux mètres de hauteur; il se désagrége en grands blocs cubiques, et roule dans la vallée.

Une heure avant d'arriver au village de Kitché-Keui, j'observai dans un cimetière turc plusieurs fragments d'architecture, mais rien qui m'indiquât un centre de population

[1] Pausanias, liv. III, ch. II.
[2] Liv. I, ch. CXLIX.
[3] Hérodote, liv. I, ch. CXLI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0244
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

antique. Ces montagnes sont arides et peu habitées; partout ailleurs on se procure de l'eau par le moyen de puits ou de citernes; le village de Kitché-Keui est au contraire abondamment pourvu de fontaines. C'est l'endroit habité le plus voisin des ruines d'Elée. Les anciens croyaient que l'air du pays était tout à fait impropre à la production des mulets; et les Éléens étaient obligés d'envoyer leurs juments dans un autre district pour les faire féconder par des ânes [1]. On attribuait ce fait à une malédiction particulière. Le paysans sont si pauvres, que pas un aujourd'hui ne se livre à l'élève des chevaux ou du bétail : aussi n'ai-je pas pu m'assurer si, en effet, le pays est contraire à la production des mulets. Hérodote, qui est si vrai lorsqu'il traite l'économie rurale de Cappadoce et d'Égypte, doit également s'être appuyé sur des renseignements certains pour rapporter ce fait.

A une lieue au sud de Kitché-Keui, on passe la petite rivière Kondoura-Tchaï, qui, à mon avis, représente le Xanthus. Son lit a environ 150 mètres de large; il passe, je suppose, dans les volcans de la Lydie; car tous les cailloux qu'il roule dans ses eaux sont de nature volcanique; il nourrit une grande quantité de tortues aquatiques. A son embouchure était située l'ancienne ville de Myrina, qui avait un port et un arsenal. On ne trouve plus le moindre vestige de cette ville; mais quelques milles plus loin, nous traversons un terrain accidenté, où nous observons les traces récentes de grandes excavations. Depuis plusieurs mois les Grecs de Menimen étaient occupés à extraire de ce lieu de grands blocs de marbre destinés à la construction de leur église. Un grand nombre d'inscriptions et de bas-reliefs ont été découverts [2]. Quelques-uns ont été achetés par des curieux; mais le plus grand nombre a été employé dans la construction nouvelle. Ce lieu est très-facile à trouver : il est sur la route directe de Pergame à Smyrne; mais aucun habitant n'était là pour m'en dire le nom moderne. Il est évident pour moi que les Grecs ont anéanti les derniers restes du temple d'Apollon Grynéen, qui était surtout célèbre par un oracle.

Sed nunc Italiam magna Gryneus Apollo,
Italiam Lyciæ jussere capessere sortes [3].

Ce monument était magnifique et construit en marbre blanc; il appartenait aux habitants de Myrine [4].

Cyriaque d'Ancône [5] a conservé une inscription lue par lui sur le lieu même, et qui était placée au-dessus *de la porte*. Faut-il croire que la porte du temple ait encore existé de son temps?

ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΧΡΗΣΤΗΡΙΩΙ
ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΣ
ΑΤΤΑΛΟΥ

A Apollon fatidique, Philetære, fils d'Attale.

A mon arrivée à Menimen, j'ai cherché s'il n'existait pas quelque débris de ce monument; mais tout ce qui n'a pas pu être taillé, a été employé comme moellon dans l'église qu'on finissait. Je n'ai trouvé personne qui ait pu me dire quel était l'ordre de ce

[1] Hérodote.
[2] Avril 1835.
[3] Æned., IV, 345.
[4] Strabon, liv. XIII, p. 622.
[5] Traduction française de Strabon, t. IV, p. 236.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0245
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

temple; pas un morceau de fût de colonne ne restait, pour m'indiquer s'il était d'ordre dorique. Si j'eusse passé en cet endroit quelques mois plus tôt, j'assistais aux fouilles, et j'aurais pu saisir, d'après l'examen des fondations et des matériaux qu'on a trouvés, des renseignements précieux sur ce monument à jamais détruit.

Grynium était distante de quarante stades de Myrina. P. Mela [1] rapporte que cette dernière ville a été fondée par Myrinus; mais Strabon [2] dit positivement qu'elle fut fondée par l'amazone Myrina, qui est enterrée dans la plaine de Troie. Ces deux villes ont été cédées par Artaxercès à Gongyle, Érétrien, qui fut banni de son pays pour avoir favorisé les intérêts du roi de Perse [3]. Elle a été conquise par les Romains sur Philippe, fils de Démétrius, et quelque temps après elle souffrit cruellement du grand tremblement de terre qui renversa tant de villes en Asie. Elle obtint de Tibère la remise de ses impôts.

Dans la période byzantine, Myrina paraît avoir été complétement effacée par l'importance qu'avait prise la nouvelle Phocée, où les Latins s'étaient établis, et dont le port était plus facile à défendre : aussi, depuis cette époque, n'en est-il plus fait mention dans les historiens.

Au delà du Xanthus, on aperçoit dans l'éloignement le village de Guzel-Hissar, bâti sur le sommet d'une colline dont la face occidentale est abrupte. Ce terrain donne de belles eaux : aussi est-il fréquenté par les tribus nomades. Une de ces fontaines est située près d'une enceinte sacrée, où les nomades vont faire la prière. Ces lieux s'appellent *Mirhab;* ils indiquent la direction de la Mecque. J'y observai plusieurs fragments d'architecture, et je copiai cette inscription :

ΑΝΘΙΣΙΕΡΕΙΑ
ΝΗΣΙΚΟΡΗΓΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΑΝΕ
ΘΗ ΚΕΝ

Il y a entre les deux dernières syllabes une fleur de lotus.

Ἄνθις ἱέρεια νησικορηγον βωμὸν ἀνέθηκεν.

La prêtresse Anthis a élevé un autel. . . . . .

Dans le mot altéré qui précède βωμόν, je crois reconnaître un surnom de Proserpine (Κόρη).

Il y a plusieurs gros blocs de marbre qui prouvent que ces pierres n'ont pas été amenées d'un autre endroit.

Dans le village de Guzel-Hissar, on ne trouve que peu d'objets anciens, un sarcophage et des fragments tumulaires.

La situation de ce village conviendrait bien à Temnos, ville sur la situation de laquelle les itinéraires ne sont pas d'accord. Quant à l'hieron musulman, j'y retrouve l'emplacement de la ville d'Ægæ, qui est nommée par Strabon en même temps que Temnos [4]. Cette ville, selon Pausanias, était située sur la rive droite du fleuve Hermus [5]. Διαβάντι δὲ Ἕρμον ποταμὸν Ἀφροδίτης ἄγαλμα ἐν Τήμνῳ.

[1] 118.
[2] Liv. XIII, p. 623.
[3] Xén. Hellenic., III, 1, 4.
[4] XIII, p. 621.
[5] Liv. V, ch. XIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0246
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Cette ville ne peut avoir occupé l'emplacement de Menimen, qui est sur la rive gauche du fleuve, et presque au pied du mont Sipylus; et si nous comparons cette situation avec le texte de Pline [1], « fuit in ore ejus oppidum Temnos, » nous voyons le même accord avec le site de Guzel-Hissar. Ce dernier village était très-rapproché de l'ancienne embouchure de l'Hermus, qu'il faut bien se garder de confondre avec la nouvelle. La table de Peutinger ne peut être d'aucun secours dans cette circonstance; car elle place Temnos à trente-trois milles à l'orient de Cymé, c'est-à-dire à une distance plus grande que de Cymé à Smyrne.

Du haut de ce plateau, on domine la pointe de Foglieri, et la plaine de Menimen, qui se prolonge de l'ouest à l'est dans une longueur de cinq lieues. Cette plaine est coupée en deux parties par une montagne trachytique qui s'étend du nord au sud. Elle est d'une fertilité extrême. Les villages sont très-nombreux; ils sont tous situés sur le penchant de la montagne qui appartient au mont Sipylus. A l'ouest de cette montagne coule le fleuve Hermus, qui a formé par ses atterrissements tous les terrains de la plaine; sa largeur est considérable; on le traverse dans un bac. C'est dans cette plaine qu'il faudrait chercher l'emplacement de Larissa des Pélasges, les territoires des trois Larissa n'étant que des atterrissements formés par le Caystre, par l'Hermus et par le Pénée [2].

D'après cet examen, je crois qu'il faut bien faire une distinction entre le mont Temnus, qui était aux sources du Caïque, et la ville de même nom qui était à l'embouchure de l'Hermus. Quelle que soit la situation que l'on imagine pour cette place, il sera toujours impossible de la transporter aux sources du Caïque. Strabon nous fournit une indication topographique que je regarde comme décisive pour l'emplacement que j'assigne à Temnos et à Ægæ. « Ces deux villes, dit-il [3], sont situées sur la hauteur qui domine le territoire de Cymé, celui des Phocéens, et celui des Smyrnéens, et le long de laquelle coule l'Hermus. » Avec une pareille donnée, il est impossible de placer Temnos à Menimen, comme le voulait M. Barbié du Bocage [4], tandis qu'elle répond parfaitement à la position de Guzel-Hissar.

La ville de Néontychos, fondée par les Æoliens pour se mettre à couvert des incursions des Pélasges de Larissa, se trouvait sur le penchant des montagnes qui regardent la plaine, puisqu'elle n'était éloignée que de trente stades de Larissa. C'était une place bien fortifiée, et qui subsista longtemps après la destruction de Larissa. La ville de Leucé était sur le bord de la mer, à l'ouest de Phocée, dans un lieu qui a conservé le nom de Lefké [5]; mais il n'y a aucun vestige de la ville. Cette pointe de terre formait jadis une île; elle a été réunie au continent par les atterrissements de l'Hermus [6]. Il faut, dans ce cas, supposer que l'embouchure du fleuve était beaucoup plus portée vers l'ouest. Aujourd'hui l'Hermus se jette dans la mer, à une lieue au sud de la ville toute moderne de Menimen. De vastes salines sont établies sur un terrain qui est de quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de la mer, et les bas-fonds, qui s'augmentent sans cesse, ont presque entièrement intercepté le passage des bâtiments le long de la côte nord du golfe de Smyrne.

Les Æoliens, à leur arrivée en Asie, possédaient les terres qui entourent le golfe jusqu'à la montagne sur laquelle Smyrne est assise; et, à cette époque, le golfe était appelé golfe de l'Hermus [7].

(1) Liv. V, ch. XXIX.
(2) Strabon, XIII, 621.
(3) XIII, 621.
(4) Notes sur le voyage de Chandler, t. I, p. 412, note 38.
(5) On sait que le mot λευκός se prononce en grec moderne lefkos.
(6) Pline, liv. V, ch. XXIX.
(7) Hérodote, vita Homeri.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0247
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Deux chefs æoliens, Clévas et Malaüs, étaient partis en même temps que Penthile pour aller s'établir sur les côtes d'Asie; ils fondèrent Cymé, qui devint la plus célèbre et la principale ville de la confédération; et pour se rappeler les lieux d'où ils venaient, les nouveaux habitants la surnommèrent Phriconis, du mont Phricium, en Locride [1]. Parmi les hommes célèbres que produisit cette ville, on doit citer l'historien Éphore, disciple d'Isocrate, dont les ouvrages sont malheureusement perdus, mais qui est souvent cité par les écrivains anciens. Les habitants de Cymé passaient chez les anciens pour être les Béotiens de l'Asie, et les Grecs se plaisaient à rapporter toutes les anecdotes qui pouvaient rendre les Cyméens ridicules; cependant ils montrèrent plusieurs fois aux satrapes, que l'énergie ne leur faisait pas défaut quand ils étaient guidés par un sentiment d'honneur.

Pactyas, poursuivi par le Mède Mazarès après la prise de Sardes, s'enfuit précipitamment à Cymé. Mazarès fit demander le fugitif; mais, après avoir consulté l'oracle, les habitants refusent de le livrer, et l'envoient à Mitylène, et de là à Chio. C'est dans cette île que Pactyas fut livré aux Perses, après avoir été arraché à l'asile qu'il avait cherché dans le temple de Minerve Poliade.

Pendant les troubles fomentés par Aristagoras, fils d'Héraclide, tyran de Milet, les Cyméens, satisfaits de l'indépendance dont ils jouissaient, se contentèrent de déposer Aristagoras, et de l'envoyer en exil [2]. Cette ville suivit le sort de presque toute l'Æolide; elle passa sous le pouvoir des rois de Pergame, et ensuite sous celui des Romains. Elle souffrit particulièrement du grand tremblement de terre qui occasionna tant de ravages en Asie sous le règne de Tibère; mais elle fut rétablie par la munificence de l'empereur. Après la division des provinces faite du temps de Dioclétien, elle fut comprise dans la province d'Asie, sous la métropole d'Éphèse [3]. Quelques inscriptions, tirées des ruines de cette ville, attestent qu'elle était organisée administrativement, comme la plupart des villes d'Asie; elle avait les conseils du sénat et du peuple, et les magistratures secondaires. Le gymnase, les portiques, les temples sont mentionnés dans les inscriptions; mais aujourd'hui il ne reste plus le moindre vestige de cette ville. Le sol même a subi de telles métamorphoses, que l'on ne peut reconnaître ni l'emplacement du port ni celui de la citadelle. Cependant on ne peut avoir d'indécision sur sa position, attendu que les champs incultes qui avoisinaient une pointe de terre près du village de Namourt ont fourni plusieurs inscriptions et décrets des habitants de Cymé. C'est tout ce qui reste de cette ville.

L'île de Lesbos, qui n'est séparée du continent que par un canal de peu de largeur, avait reçu également un certain nombre de familles æoliennes, qui ne tardèrent pas à construire plusieurs cités; mais les incursions sans cesse renouvelées de tant de peuples qui se sont disputé la possession de ce territoire fertile, ont anéanti les monuments, et à peine peut-on citer quelques débris de sculpture arrachés au marteau des barbares par quelque consécration pieuse.

Le 28 mars 1836, je me rendis avec le brick *le Dupetit-Thouars* au *port Olivier*, situé dans la partie sud de l'île de Lesbos.

L'entrée de ce port est étroite et sinueuse; elle est parsemée d'îlots qui ne sont pas marqués sur les cartes. A l'extrémité du canal s'ouvre un large bassin, qui offrirait une retraite assurée à toute une escadre; mais on ne peut en sortir qu'avec des vents du nord:

[1] Strabon, liv. XIII, p. 620.
[2] Hérodote, liv. V, ch. XXXVII.
[3] Hiéroclès, Wesseling, p. 661.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0248
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

aussi est-il rarement fréquenté par les navires. Tout le port est environné de collines couvertes d'oliviers magnifiques; on aperçoit au loin les hautes montagnes de l'île, qui suivent une direction est et ouest. Ce port est inhabité; vers la partie moyenne on aperçoit seulement quatre ou cinq maisons : c'est le poste des douanes.

La ville de Métélin, l'ancienne Mitylène, est à deux lieues de ce port, sur le revers ouest de la montagne. Arrivé au sommet, on découvre toute la partie occidentale de l'île, et la ville s'enfonce dans un amphithéâtre de jardins. Elle est entourée d'une muraille crénelée, mais de mauvaise défense; les maisons sont propres et bien bâties. La citadelle est située sur une éminence à l'angle nord de la ville. Je ne trouvai aucun monument digne d'être remarqué; quelques colonnes gisant par terre, et un reste d'aqueduc romain, c'est tout ce qui subsiste de l'ancienne ville.

Je n'avais pas oublié cependant qu'à l'église métropolitaine il existait un siége de marbre d'un beau travail; j'allai l'examiner, et je m'assurai qu'il méritait d'être publié. Comme la saison s'avançait, et que je devais cette même année visiter les côtes de Caramanie, je renonçai à des recherches peut-être infructueuses dans l'île, et le lendemain nous partîmes pour la Lycie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0249

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CXXVIII.

TRONE DE MARBRE A LESBOS.

Dans la petite cour qui précède l'église métropolitaine de Métélin, on voit depuis plus d'un siècle une chaise de marbre blanc de travail grec, qui sert aujourd'hui de siége à l'évêque. On ignore où ce monument fut trouvé ; mais une inscription grecque placée entre les pieds, au-dessous du siége, apprend qu'elle appartenait à Potamon, fils de Lesbonax, auquel la ville décerna la préséance dans quelques jeux.

Cette inscription est ainsi conçue : ΠΟΤΑΜΩΝΟΣ ΤΩ ΛΕΣΒΩΝΑΚΤΟΣ ΠΡΟΕΔΡΙΑ.

La Προεδρία était une distinction que les villes et les tribus accordaient à leurs amis, à des magistrats ou à des étrangers illustres. C'était le droit aux premières places dans les spectacles et les cérémonies. Les villes de Byzance et de Perinthe accordèrent, entre autres distinctions, aux Athéniens les premières places aux jeux publics. Προεδρίαν ἐν τοῖς ἀγῶσι [1]. La ville de Délos déféra par un décret, à Mendicæus de Cyrène et à ses descendants, la préséance dans les spectacles [2]. Il est probable, quoique les monuments et les inscriptions ne le disent pas, qu'il était commandé aux plus habiles artistes de la ville une chaise commémorative de cette distinction, et qu'elle était placée dans l'endroit le plus apparent du théâtre, du stade ou du gymnase, selon que la préséance était accordée dans l'un de ces lieux. Nous voyons dans quelques amphithéâtres et dans des théâtres anciens la mention de la Προεδρία tracée simplement sur un gradin; mais les villes grecques y mettaient plus de recherche.

Comme objet d'art, le siége de Potamon mérite d'être mentionné particulièrement. La composition de ce meuble est riche, originale, et d'une exécution qui rappelle la belle époque grecque, quoique, d'après sa dédicace, on ait lieu de croire qu'il est de l'époque romaine.

Quatre griffes de chimère, terminées dans leur partie supérieure par des cornes d'Ammon, soutiennent le siége ; le dossier est flanqué à droite et à gauche de deux sphinx ailés d'un travail remarquable. Le trépied et le serpent sculptés entre les griffes paraissent indiquer que Potamon appartenait à la secte des Asclépiades. Quant à l'époque où a vécu ce célèbre Lesbien, Strabon nous donne une connaissance suffisante de sa famille et de sa profession [3]. « De notre temps, dit-il, Mytilène a donné naissance à Potamon, à Lesboclès et à Therphane. » Potamon professa la rhétorique à Rome. On connaît plusieurs ouvrages de sa composition. Il se concilia l'amitié de l'empereur Tibère au point que, voulant retourner dans sa patrie, il eut de ce prince un sauf-conduit conçu en ces termes : « Si quelqu'un voulait faire du tort à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il réfléchisse s'il est capable de me faire la guerre [4]. » On ne saurait douter de l'identité du personnage cité dans cette note avec celui qui est mentionné sur ce trône. On a donc la date à peu près précise de l'exécution du monument, car il n'était pas dans l'habitude des Grecs de consacrer à cet usage des meubles anciens.

La largeur de la plinthe en bas est de $0^{m} \cdot 62^{c}$, et la hauteur du dossier $0^{m} \cdot 49^{c}$. Ce trône est appliqué contre le mur de l'église et exposé à toutes les intempéries : aussi est-il en très-mauvais état. M. de Choiseul, qui l'a vu beaucoup mieux conservé, avait voulu en faire l'acquisition ; mais il ne put y réussir. Il en publie une esquisse peu arrêtée dans le 2e volume du Voyage pittoresque de la Grèce.

[1] Démosthène, *de Coronâ*.
[2] Inscriptions antiques.
[3] Liv. XIII, p. 617.
[4] Strabon, Traduction française, t. IV, p. 224.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0250
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

SIPYLUS.

La côte nord du golfe de Smyrne est formée par une montagne volcanique très-aride, qui s'étend à l'ouest jusqu'à l'Hermus, et qui à l'est se prolonge de plusieurs lieues dans les terres jusqu'aux plaines de Magnésie. Elle était désignée chez les anciens sous le nom de Sipylus (Σίπυλος), et rien ne prouve que ce nom fût plus particulièrement donné à úne partie de la montagne qu'à une autre. La ville de Magnésie, située au pied du versant nord, était particulièrement connue sous le nom de Magnésie du Sipylus. Strabon [1], Pline [2] et Pausanias [3] sont les trois géographes qui donnent les détails les plus nombreux sur cette montagne; ils sont d'accord pour mentionner les terribles tremblements de terre dont elle fut le théâtre, et qui renversèrent plusieurs fois les villes construites dans son voisinage. D'après l'opinion généralement admise par les géographes modernes, le mont Sipylus est borné au nord et à l'ouest par le cours de l'Hermus, à l'est par la rivière Kara-Sou, qui passe à Nymphi et va se jeter dans le fleuve, et au sud par la grande vallée de Bournabat, qui forme le prolongement du golfe de Smyrne.

Sur le versant sud de cette montagne, dans la partie qui domine le fond du golfe de Smyrne, s'élèvent d'antiques murailles qui ont appartenu à une ville importante; elles offrent le caractère le plus archaïque, et rien dans ces ruines ne rappelle la moindre trace de civilisation hellénique. J'y reconnais, au contraire, tous les symptômes de cet art asiatique dont j'ai retrouvé quelques débris dans les vallées de la Phrygie et de la Galatie. Des tombeaux en grand nombre, irrégulièrement disposés sur les pentes de la montagne, ne démentent pas la haute antiquité de cette ville; car ils sont tous en forme de tumulus, et pour la plupart en construction à joints irréguliers. La ville s'étendait depuis le sommet le plus escarpé de la montagne jusqu'au bord de la mer, et là seulement on voit quelques constructions qui peuvent remonter à l'époque des premières migrations grecques. Le terrain qui borde les derniers acrotères de la montagne est tout de transport, et deux caps formés par le mouvement du terrain pouvaient, à une époque reculée, former un petit port.

Parmi les tumulus que l'on observe encore, il en est un surtout qui a, depuis longtemps, attiré l'attention des antiquaires, et une tradition, qui a fini par s'accréditer, le signale comme le tombeau de Tantale, cité par Pausanias. M. Cousinéri, ancien consul à Salonique, et M. Fauvel avaient étudié cette question intéressante, et n'avaient pas

[1] Liv. I, p. 58.
[2] Liv. II, ch. IX.
[3] Liv. II, ch. XXII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0251
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

peu contribué à répandre cette opinion : aussi, depuis plus de vingt ans, les voyageurs et les antiquaires ont-ils cité le tombeau de Tantale comme existant aux environs de Smyrne. Je ne saurais remettre sous les yeux du lecteur les nombreux passages des mémoires scientifiques où ce monument est signalé, mais cette dénomination est aujourd'hui généralement acceptée.

Cependant, par une réaction assez ordinaire, d'autres voyageurs ont tenté d'infirmer l'opinion des deux savants français; je dois donc exposer les motifs qui m'ont décidé à me ranger du côté de ces derniers, et à donner à ces ruines le nom de Sipylus, capitale du royaume de Tantale. Pour ceux qui ont à traiter des questions offrant si peu d'éléments de conviction, ce qu'on peut raisonnablement exiger, c'est que les conditions topographiques répondent aux rares citations que l'on trouve dans les auteurs, et que les monuments existants satisfassent par leur caractère aux conditions chronologiques demandées pour la solution du problème.

Strabon [1] est le premier auteur qui parle des tremblements de terre de Sipylus et du lac qui surgit à sa place, Καὶ Σίπυλος κατεστράφη κατὰ τὴν Ταντάλου βασιλείαν, καὶ ἐξ ἑλῶν λίμναι ἐγένοντο. Il revient sur ce sujet une seconde fois [2], et dit qu'il ne faut pas regarder comme une fable ce qu'on raconte du mont Sipylus et de son bouleversement, Καὶ τὰ περὶ Σίπυλον δὲ καὶ τὴν ἀνατροπὴν αὐτοῦ μῦθον οὐ δεῖ τίθεσθαι. Pline [3] fait allusion aux mêmes événements en ces termes : « Interiere intus Daphnus et Hermesia et Sipylum quod ante Tantalis vocabatur, caput Mæoniæ, ubi nunc est stagnum Sale : obiit et Archæopolis substituta Sipylo et inde illi Colpe et huic Lebade. » Il est à remarquer que Pline vient de décrire le golfe de Smyrne et Clazomène; ces lieux n'en étaient donc pas éloignés, et c'est de là qu'il reprend la suite de sa description : « Regredientibus inde XII millia passuum.... »

Dans un autre passage [4], il revient sur ces phénomènes géologiques : « Ipsa se condens terra devoravit Cybotum altissimum montem, cum oppido Curite, Sipylum in Magnesia, et prius in eodem loco clarissimam urbem quæ Tantalis vocabatur. » Le territoire de Magnésie s'étendait en effet jusqu'au Sipyle. . καὶ τῆς περὶ Σίπυλον καὶ Μαγνησίαν τὴν ὑπ' αὐτῷ χώραν [5].

Pausanias donne plus de détails sur la topographie de Sipylus, et ces détails sont tout à fait conformes à celle de la ville ruinée qui domine le golfe de Smyrne [6]. « Il y a plusieurs preuves du séjour de Tantale et de Pélops dans notre pays; on voit le port (λιμήν) de Tantale, qui a reçu le nom de ce roi, et son tombeau, qui est remarquable. On voit aussi le trône de Pélops dans le mont Sipylus; sur le sommet d'une montagne est le temple (ἱερόν) consacré à la mère des dieux, Plastène. En passant le fleuve Hermus, on voit à Temnos une statue de Vénus... » etc.

La description de Pausanias est des plus conformes, non-seulement à la topographie des lieux, mais encore à la carte générale; car de ce point, en suivant la carte, on va droit sur Temnos, soit que l'on place cette ville à Menimen ou à Guzel-Hissar, comme je l'ai proposé plus haut.

L'emplacement du Hiéron est on ne peut mieux déterminé, ἐν κορυφῇ τοῦ ὄρους; enfin le lieu dit « le trône de Pélops » se reconnaît dans une localité voisine, dont je donnerai la description.

[1] Liv. I, p. 58.
[2] Liv. XII, p. 579.
[3] Liv. V, ch. XXIX.
[4] Liv. II, ch. XLI.
[5] Strabon, XII, p. 571.
[6] Liv. V, ch. XIII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0252
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Pausanias [1] revient encore sur le sujet de la sépulture de Tantale, fils de Jupiter, en visitant les tombeaux d'Argos. « J'ose assurer, dit-il, que ce tombeau n'est pas celui de Tantale, fils de Jupiter; car jai vu son tombeau au mont Sipylus, et c'est un monument remarquable (θεᾶς ἄξιον). » C'est presque la même expression dont se sert Hérodote en parlant du tombeau d'Alyattès, qui était aussi un tumulus.

Le tremblement de terre de Sipylus et le lac qui s'est formé sur l'emplacement de la ville sont des faits trop généralement attestés, pour qu'il soit possible de les révoquer en doute. Pline [2] dit que l'étang (*stagnum*, bien différent de *lacus*) avait été nommé Salé. Pausanias, après avoir développé sa théorie des tremblements de terre [3], ajoute : Idée, ville située sur le mont Sipylus, fut abîmée de la sorte; l'eau qui sortit de la montagne engloutit la ville, et forma un lac (λίμνη) que l'on nomme Saloë.

Quelques critiques ont supposé que le nom de la ville, Ἰδέα, était corrompu. N'est-ce pas plutôt un surnom de Sipylus, ville célèbre par le culte de Cybèle, Idæa mater? L'orthographe seule du mot serait fautive. Mais on peut citer d'innombrables exemples dans lesquels la diphthongue grecque est remplacée par sa consonnante simple. J'ai rapporté des inscriptions où l'on lit : Κὲ pour Καὶ, ΓΥΝΕΚΗ pour γυναικί.

Il est une autre observation à faire sur le texte de ce passage. Pour désigner le lac Saloë, Pausanias se sert du mot Λίμνη. C'est le marais dont parle Strabon, ἐξ ἑλῶν λίμναι ἐγένοντο; c'est aussi le lac Salé de Pline. Ne doit-on pas en conclure que dans un passage précédemment cité [4], Ταντάλου μὲν ΑΙΜΗΝ τε ἀπ' αὐτοῦ καλούμενος καὶ οὐκ ἀφανὴς τάφος, Pausanias a voulu parler d'autre chose que du *stagnum Sale*. Gédoyn a traduit *le port* de Tantale. En effet, dans tous les lexiques, le mot λιμήν signifie un port : Πόλις λιμένα ἔχουσα, dit Strabon en cent passages différents; c'est le mot λιμήν qui veut dire un étang, un lac. On ne concevrait pas pourquoi Pausanias se serait servi de deux mots qui ont un sens si différent, pour désigner la même chose. D'ailleurs l'étang s'appelle *stagnum Sale* ou *Saloë*, mais non pas stagnum Tantali. En disant Λιμὴν Ταντάλου, Pausanias a donc voulu, en effet, parler d'un port de mer, et, dans l'hypothèse que je défends, cette supposition est admissible; l'inspection seule de la carte [5] suffit pour en convaincre. Le port de Tantale eût été placé entre les deux caps qui s'avancent au sud. D'ailleurs, quand même on ne pourrait pas déterminer l'emplacement de ce port, cela n'infirmerait pas son existence dans l'antiquité; j'ai dit plus haut qu'il m'avait été impossible de retrouver l'emplacement du port d'Assos, du Naustathmus d'Adramyttium et du port d'Élée. N'est-il pas évident, pour tous ceux qui ont la moindre notion de la langue grecque, que le même auteur, en disant Ταντάλου λιμήν, et Λίμνη Σαλόη, a voulu parler de deux choses différentes? Je crois donc, d'après l'inspection des lieux, comme d'après le texte de Pausanias, qu'il faut traduire : *le port de Tantale*. La position de Tantalis sur la rive nord du golfe de Smyrne expliquerait naturellement pourquoi Pline, dans son chapitre XXIX si souvent cité, après avoir mentionné Clazomène et les villes de la rive sud, passe immédiatement à la description de Tantalis.

TOPOGRAPHIE DE SIPYLUS.

Pococke est le premier voyageur qui ait parlé des ruines de cette ville et des tom-

[1] Liv. II, ch. XXII.
[2] Liv. V, ch. XXIX.
[3] Pausanias, Liv. VII, ch. XXIV.
[4] Liv. V, ch. XIII.
[5] Planche CXXIX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0253
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

beaux qui l'avoisinent. Chandler les mentionne d'après lui, mais ne leur a pas restitué le nom de Tantalis. Le tombeau de Tantale est cité par M. de Sainte-Croix [1], qui rapporte ce fait d'après Athénée : Les tumuli ont été transportés en Grèce par les Phrygiens qui avaient accompagné Pélops [2]. Est-il étonnant de trouver tant de tombeaux de ce genre dans la ville de Pélops? Un trait de plus distingue ces tumuli de ceux des Grecs: c'est que les Grecs brûlaient les corps; les Phrygiens, suivant la mode égyptienne, les mettaient dans des sarcophages.

Pendant mon séjour à Smyrne, M. l'amiral Massieu de Clerval, commandant la station française, m'offrit de me donner les moyens d'explorer complétement ces ruines, qu'il avait visitées avec un grand intérêt quelques années auparavant. En acceptant avec reconnaissance l'offre que me faisait l'amiral, je ne pus m'empêcher de reporter avec tristesse mes souvenirs au temps où j'aurais pu avec autant de facilité reconnaître les principaux tombeaux de la Troade.

Vers la fin de novembre 1835, le chef d'état-major de la station mit à ma disposition vingt matelots du vaisseau *le Suffren*, avec des instruments et tous les apparaux nécessaires pour faire des fouilles complètes, et pour lever la carte de l'ancienne ville, distante de trois kilomètres environ des dernières maisons de Smyrne. Le tombeau principal se voit de tous les points des quais, sur le mamelon inférieur du Sipylus; le plus haut mamelon porte l'acropole.

Nous débarquâmes au nord du golfe, relevant au sud la pointe du Moulin (marquée sur toutes les cartes). Je commençai à monter sur des collines en pente douce, voyant déjà à fleur de terre des traces de murailles [3]. Cette première colline s'avance dans la plaine de Bournabat, et formait un cap avant que les atterrissements eussent comblé le golfe. Près de cette colline, au sud, s'élève dans la plaine une petite montagne oblongue, jadis un îlot, qui fermait le port du côté de l'est. Tous ces terrains sont encore marécageux, mais se dessèchent chaque année davantage. En nous dirigeant au nord, nous perdons bientôt les traces des murailles au milieu des rochers. Nous faisons un demi-mille toujours en montant, et nous arrivons sur un plateau où nous trouvons les deux premiers tumulus. A mesure que je rencontre de ces tombeaux, je prends des relèvements sur le château de Smyrne, afin de les placer sur la carte.

Le tumulus du n° 1 est à fleur de terre. Une assise circulaire de pierres brutes de $0^m,80$ de longueur sur $0^m,60$ de hauteur; quelques-unes sont en saillie dans l'intérieur, et forment boutisse en dehors. Le diamètre est de 18 mètres; il a été fouillé à une époque reculée; au centre, une dépression de terrain indique la place de la chambre.

Le tumulus n° 2, 12 degrés à l'est du précédent. Une assise à fleur de terre en pierres brutes à joints réguliers. Dans l'intérieur, un amas de petites pierres; dépression au centre; diamètre, 9^m.

Le tumulus n° 3 à 110 mètres est du précédent. Il est sur le rocher nud. L'intérieur, rempli de terre, s'élève à 3 mètres environ. Une assise en pierres brutes. Il est relié au suivant par un mur en pierres sèches. Diamètre, 17^m.

Le tumulus n° 4, semblable au précédent; diamètre, 17^m.

Nous cheminons avec peine, au milieu des rochers éboulés, pour arriver à un plateau supérieur; nous y voyons trois tumulus de différents diamètres.

[1] Mém. de l'Acad. des Inscr., t. II, p. 532.

[2] Athénée Deipnos., lib. XIV, p. 625. M. Acad., t. II, p. 531.

[3] On peut suivre sur la carte, planche CXXIX. Nous partons du point marqué *Ferme*.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0254
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Tumulus n° 5, assis sur le rocher. J'ai fait déblayer l'intérieur jusqu'à la roche dans laquelle un sarcophage a été taillé. Diamètre, 21 mètres.

Tumulus n° 6. Deux assises en joints réguliers parfaitement appareillées; il reste des traces de la porte et du couloir qui conduisait à la chambre : celle-ci était voûtée en ogive, et faite de petites pierres longues posées à sec. Diamètre, 16 mètres.

Tumulus n° 7. Il est entouré d'un double revêtement qui, d'un côté, a sept assises régulières. Ce revêtement paraît complet. Nous trouvons au pied des morceaux d'une doucine peu évidée, qui servait au couronnement du soubassement (κρηπίδος) sur lequel repose le tumulus (τὸ χῶμα). La pointe était couronnée par une pierre en forme de pomme de pin (ou par un phallus, selon quelques antiquaires [1]). Le diamètre est de 13^{m},80.

Tumulus n° 8. Il est d'une construction différente; il n'a pas de soubassement : c'est un monceau tout composé de petites pierres arrondies et jetées seulement les unes sur les autres. Le centre est creux, parce qu'il a été fouillé. La porte de la chambre subsiste encore; elle est d'une seule pierre. Diamètre, 32 mètres.

Tumulus n° 9. Il a une enceinte solide à double revêtement (j'appelle ainsi deux murs circulaires appliqués l'un sur l'autre et parementés, sans liaison entre eux [2]). La chambre a 5 mètres de longueur sur 2 mètres de large; le tertre a 2^{m},60 de haut. Diamètre extérieur, 28 mètres; diamètre du revêtement intérieur, 21^{m},50.

Tumulus n° 10. Soubassement de trois assises. Diamètre, 9 mètres. Nous suivons un chemin taillé dans le roc; il traversait toute la nécropole dans quelques endroits, et est soutenu par un perré; il nous conduit à un autre tombeau.

Tumulus n° 11. Trois assises, d'appareil pélasgique du côté de la porte; cinq assises du côté du levant. Les pierres sont à léger bossage, les joints faits avec soin; le couloir qui conduit à la chambre a cinq mètres de longueur; les revêtements du couloir sont en appareil régulier, composé de cinq pierres, deux en boutisse, et deux de front; preuve irrécusable que l'appareil *isodomon* était employé dans la plus haute antiquité, en même temps que l'appareil en joints irréguliers. La chambre est à petites pierres. Diamètre du tumulus, 13^{m},40.

Tumulus n° 12, voisin du premier, d'une construction analogue. Au milieu de la chambre est un sarcophage creusé dans le roc. Diamètre, 11 mètres.

Enfin, à deux milles et demi du point de débarquement et à moitié de la hauteur de la montagne, nous arrivons sur un plateau couvert de débris de constructions : ce sont des amas de pierres formant différentes lignes qui ont sans doute appartenu aux murailles et à quelques autres édifices. Une éminence qui domine ce plateau porte deux tombeaux; ce sont les plus considérables du lieu. Le plus grand et le mieux conservé est connu sous le nom de tombeau de Tantale; il a 33^{m},60 de diamètre, et par conséquent 105^{m},537 de circonférence : c'est donc un monument important, οὐκ ἀφανὴς ταφὸς; ce tumulus forme un cercle parfait; il est construit tout en pierres sèches de moyenne dimension. Au centre est une chambre rectangulaire de 3^{m},55 de long sur 2^{m},17 de large, et 2^{m}85 de hauteur sous la voûte. Cette chambre est voûtée en ogive, dans le genre de la porte d'Assos; les assises des côtés sont horizontales; les murs en retour ne sont pas reliés avec ceux des grands côtés; il n'y a pas de clef à la voûte; la pierre supérieure soutient tout l'appareil. Ce tombeau diffère des autres, en ce qu'il n'y a pas de couloir pour entrer dans la chambre; elle était parfaitement close. Cette chambre est au centre d'un ouvrage en pierres sèches de 3^{m},50 de rayon. Huit murs, formant un octogone, re-

[1] Voyez la planche CXXXI, fig. 5.

[2] Voyez la planche CXXX.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0255
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

lient cette partie circulaire avec un autre mur plus excentrique; leur longueur est de 2m,70. Le mur circulaire est composé de deux parements de pierres sèches avec remplissage; son épaisseur est de 2m,70. Seize murs, rayonnant du centre à la circonférence, relient ce second mur circulaire à un troisième, dont l'épaisseur totale est de 3m,70, et qui forme le revêtement du monument. Pour plus de solidité, ce mur est composé de deux parties, l'une intérieure, de 1m,40 d'épaisseur, parementée des deux côtés, et l'autre de 2m,30, composée de pierres d'un plus fort échantillon, dont le parement extérieur forme le soubassement de l'édifice. Cette chambre est orientée nord et sud; toutes les autres sont orientées est et ouest.

Il est impossible d'imaginer une construction mieux entendue pour résister à l'action des siècles. Le dehors du cône était en grande partie conservé quand j'ai commencé mes opérations. J'ai été obligé de le démolir, ainsi que la majeure partie du soubassement, pour bien saisir ce système ingénieux de construction. Tous les murs dont j'ai parlé sont noyés dans un remplissage en petites pierres, toutes à peu près de la même dimension et parfaitement réunies, quoiqu'elles n'aient aucun ciment. Ayant la direction de la pente et le diamètre, il m'a été facile de déterminer la hauteur, et j'ai trouvé 27m,60 pour la hauteur totale. Ce monument sépulcral est certainement un des plus considérables de tous ceux de l'Asie Mineure; il ne le cède qu'à celui d'Alyattès, qu'Hérodote comparait aux pyramides.

A partir de ce tombeau jusqu'à la mer, on suit une longue muraille qui se prolonge en serpentant par tous les détours des rochers. Elle est composée de deux parements en grosses pierres posées à sec, avec un remplissage en petites pierres; elle n'a que 1m,16 d'épaisseur : c'était peut-être l'enceinte de la nécropole. L'Acropolis est au couchant, sur un rocher presque à pic, et qui forme à peu près le tiers de la hauteur totale de la montagne.

Au milieu d'une petite plaine qui domine le tombeau de Tantale, se trouve un lac qui a environ 100 mètres de diamètre, et qui paraît alimenté par des sources sortant de divers endroits du rocher; tout le reste de la montagne est d'une aridité extrême. Ce serait là l'étang Saloë, bien diminué, il est vrai, par les atterrissements; mais il y en a tant d'autres plus grands qui ont complétement disparu.

Nous gravissons, pour arriver à l'Acropole, des rochers volcaniques verticaux et aigus; enfin, après une demi-heure de chemin impraticable, nous arrivons à l'Acropolis. Nous avons toujours marché au N.-O. Cette enceinte, bâtie de pierres sèches de petit volume, s'appuie au sud sur une crête de rochers à pic; elle a 5 mètres de hauteur. A 100 mètres de là, toujours en montant, on arrive aux propylées de la citadelle; c'est la partie la mieux conservée de l'édifice. La porte a été entièrement dégagée par les matelots; elle a 1m,30 dans la partie inférieure; elle est inclinée en pylône. Les quatre assises qui restent ont 2m,35 de hauteur. L'architrave d'une seule pierre a 2m,20 de long; l'épaisseur du rempart est de 3 mètres; il est composé de deux parements de 1m,30 d'épaisseur chacun. Après avoir passé la porte, on arrive dans un couloir oblique, au fond duquel était sans doute un escalier pour monter sur l'esplanade; mais de grosses pierres éboulées empêchent de voir cet endroit. Ce couloir était couvert par un plafond de pierre. Dans une partie obscure, on aperçoit un puits, sans doute le puits de quelque oracle.

L'esplanade de l'Acropolis est un rocher uni de 50 mètres en tous sens; c'est le point culminant de la montagne. On trouve dans les fouilles un grand nombre de fragments de tuiles à rebord, mais aucun ouvrage d'art.

On voit encore en place un soubassement rectangulaire de 30 mètres de côté, com-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0256
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

posé d'une assise de pierres bien appareillées et taillées à bossage; c'est évidemment le soubassement d'un temple. Ces assises sont régulièrement orientées. C'est là que je place le temple de Cybèle, τὸ Ἱερὸν Πλαστήνης μητρός. Cette divinité est mentionnée dans une inscription découverte à Smyrne. De l'autre côté de l'Acropolis, le rocher a été taillé en talus rapide, et un large fossé a été creusé pour défendre les abords du lieu sacré.

Il serait difficile de réunir en un même lieu tant d'éléments divers : un lac, un tombeau, une citadelle sur le sommet d'une montagne; éléments qui concordent trop bien avec les textes grecs pour que ce lieu ne soit pas le même qui a été décrit par les écrivains cités plus haut. Peut-être cela donnera-t-il à penser à quelque critique que cette ville, détruite par un tremblement de terre, ne devrait pas conserver de si nombreux vestiges. Mais ces vestiges, Pausanias les a vus, et ce n'est pas par ouï-dire qu'il en parle. D'ailleurs cet événement est arrivé, d'après Strabon, sous le règne de Tantale. Nous savons que son fils Pélops régna sur Sipylus, et qu'il fut chassé de ses États par Ilus le Phrygien. Il est possible qu'une partie de la ville ait été renversée; mais ni l'Acropole ni la Nécropolis n'auraient souffert. Ces terrains sont réellement assez bouleversés pour qu'on admette le fait d'un violent tremblement de terre. Ils sont uniquement composés de trachytes à pâte rouge, avec des grains de feldspath et d'amphibole. Les anciennes carrières se voient vers le sommet N.-E. de l'Acropole; elles sont peu étendues; mais la roche est taillée en banquettes fort proprement.

En parcourant avec soin ce terrain si accidenté, j'ai déterminé l'enceinte de la ville, et j'ai reconnu de nombreuses traces de maisons et d'édifices publics. Toutes ces constructions sont en pierres sèches, et se confondent en plusieurs endroits avec les rochers qui couvrent le sol. « Les salles des habitations sont à angles arrondis; les murs forment « un talus à l'extérieur, ce qui me fait croire que tous ces édifices étaient couverts en « voûtes, et ressemblant à de grosses huttes, comme l'édifice de Mycènes. » En adressant à M. Dureau de la Malle, alors président de l'Académie des Inscriptions, le 6 février 1836, un rapport qui fut communiqué à l'Académie, et qui contenait ces propres paroles, je ne connaissais pas les édifices phéniciens qu'on trouva dans l'île de Malte en 1839, et qui sont identiquement semblables à ceux de Smyrne, mais mieux conservés. Aujourd'hui je suis plus convaincu que jamais de la haute antiquité de ces constructions. Je rapporte également ici un passage d'une lettre écrite le 26 décembre 1835, quelque temps avant mon rapport, et dans laquelle je manifeste la même opinion.

« Je trouvai au milieu de ces roches une enceinte assez vaste, couverte aujourd'hui d'un gazon uni. Elle est divisée par un certain nombre de murailles élevées de deux ou trois pieds au-dessus du sol, et formant plusieurs appartements ayant tous des portes et communiquant entre eux. La forme de ces pièces est irrégulière; les angles sont arrondis, comme si la masse des bâtiments n'eût dû former qu'une voûte unique; les pierres des murs sont appareillées, comme dans tous les autres édifices de la ville, en parpaing, boutisse et remplissage, le tout en pierres sèches et irrégulières. Je regarde ces appartements comme les restes d'un palais pélopide. »

Ceux qui connaissent les monuments phéniciens de Malte ne croiront-ils pas que cette description a été faite d'après eux? elle est de cinq années antérieure à leur découverte. Ce sont ces mêmes ruines que M. Hamilton regarde comme l'ouvrage des bergers turcs. Je reviendrai sur ce sujet.

Les habitants de Smyrne donnent le nom de Lac de Tantale à un étang qui est situé dans le mont Sipylus, à deux lieues environ de Bournabat. Je voulais reconnaître si cet

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0257
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

endroit conservait quelques restes d'antiquités; je fis cette excursion le 25 novembre 1835, et je joins ici l'extrait du rapport que j'ai adressé au ministre.

« Le mont Sipylus forme le revers septentrional du golfe de Smyrne. Depuis Bournabat jusqu'à l'embouchure de l'Hermus, il est presque tout trachytique. Ces roches se présentent tantôt en blocs arrondis compactes, d'un brun violet, parsemés de cristaux de feldspath; tantôt ils sortent de terre en aiguilles, forment des crêtes dentelées; alors le trachyte a un aspect terreux et décomposé; les feldspaths sont moins blancs; souvent les cristaux sont poreux et boursouflés, comme s'ils avaient subi l'action du feu après leur épanchement.

« Nous nous sommes rendus au village de Bournabat, situé dans la plaine au bas de la montagne; on y voit quelques morceaux de marbre et des fûts de colonnes déplacés. La plaine est couverte de blocs arrondis de trachytes violets. Je ne crois pas que cette forme soit due à l'action des eaux, car ils couvrent une étendue de terrain considérable, et s'élèvent jusqu'au tiers inférieur de la montagne. Un petit torrent, que quelques-uns regardent comme le Melès, traverse le village, et va se jeter dans la mer. A une lieue de là, en suivant la vallée, on voit les blocs devenir plus rares, et former un corps de roche; les trachytes alors se présentent en masses verticales, formant des bancs de trois à quatre pieds d'épaisseur. Ce trachyte se trouve sur les bords du torrent, recouvert par des masses considérables d'une sorte de *macigno* à ciment rougeâtre, très-friable, argileux, qui renferme des noyaux de trachyte à cassures aiguës. En certains endroits, le ciment acquiert assez de dureté pour qu'on soit obligé d'employer le marteau pour le désagréger. Toute la rive droite du torrent est de trachyte; mais, sur la rive gauche, on cesse de l'apercevoir. Le calcaire gris compacte, veiné de blanc, forme une montagne isolée au milieu des roches volcaniques; c'est dans ce calcaire que se trouvent les excavations qu'on appelle les Grottes d'Homère. A la jonction des deux roches, le calcaire est terreux, fendillé, et comme décomposé par le feu. Ce calcaire se présente près des grottes en grands bancs inclinés de 67 degrés au sud-quart-est. La surface est ondulée; on remarque un grand nombre de trous cylindriques communiquant entre eux, comme ceux que creusent les pholades.

« Au pied de ce monticule se trouvent des bancs puissants de poudingue à ciment verdâtre, renfermant des noyaux de silex gros comme des olives; il se retrouve des deux côtés du ruisseau, et en bancs horizontaux indépendants des trachytes.

« En continuant à monter, on retrouve le terrain volcanique, des laves de fusion noires et boursouflées, qui couvrent un sol friable, puis une argile sableuse blanche et jaune en couches régulières, recouverte par le macigno.

« Ici la montagne forme une espèce de cirque; c'est là que se trouve le lac de Tantale, que les Turcs appellent Kiz-Gheul (le lac de la Fille).

« Il a la forme du lac de Genève, c'est-à-dire celle d'un croissant rentré au sud. Il est peu profond, car il est couvert de roseaux. Sa longueur est d'environ 800 mètres, et sa largeur de 200. Il s'écoule par un ruisseau abondant formant une cascade; c'est la source de la rivière de Bournabat. Les montagnes qui la dominent sont dentelées et forment des falaises de trachytes terreux de peu de hauteur. Peut-être sont-ce des trapps. »

En parcourant cette région, j'examinais si je ne retrouverais pas ce rocher qui, par un jeu de la nature, représentait une femme plongée dans la douleur, et que les anciens désignaient sous le nom de Niobé. Pausanias [1] avait fait le voyage du mont Sipyle pour

[1] Liv. I, ch. XXI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0258
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

observer ce phénomène. Tout ce qu'il dit de cette contrée mérite d'autant plus de confiance, qu'il en parle comme témoin oculaire. Il mentionne également une ancienne statue de Cybèle, qui passait pour être l'ouvrage de Brontas, fils de Tantale. Cette figure était taillée dans une partie du Sipylus qu'on appelait la roche Coddine (ἐπὶ Κοδδίνου πέτρᾳ). Elle était au nord de la montagne, et dans le territoire des Magnésiens. Si cette figure célèbre, qui passait pour la plus ancienne de toutes les statues, eût été voisine de la ville de Tantale, Pausanias n'eût pas manqué de le dire; c'est donc, à mon avis, bien gratuitement que quelques voyageurs ont voulu placer Sipylus en cet endroit : ni les textes ni les monuments n'autorisent à le faire [1].

Il ne suffit pas d'avoir cherché à démontrer que ces ruines sont celles de la ville de Sipylus; il faut examiner les motifs des opinions contraires, et les réfuter si c'est possible.

Au moment où j'achevais les fouilles et les observations dont je viens de rendre compte, deux voyageurs anglais, MM. Hamilton et Strickland, arrivaient à Smyrne avec l'intention de faire un voyage d'exploration en Asie. Voulant contribuer autant que possible à la connaissance de cette contrée, je m'empressai de communiquer à M. Hamilton les résultats des observations que j'avais faites dans mes précédents voyages, en l'engageant à vérifier mes découvertes et mes observations sur plusieurs villes anciennes et sur des monuments qui étaient restés inconnus. C'est pour cela qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Hamilton, publié en 1842, la discussion d'opinions que je ne publie que quatre ou cinq ans plus tard. J'appelai donc son attention sur les ruines que je venais d'explorer. Il les visita en détail; mais nous ne tombâmes pas d'accord sur le nom de la ville. Je renvoie au texte de sa dissertation [2] pour les détails. Voici les principaux points sur lesquels il s'appuie pour combattre mon opinion. Le lac dont je parle est trop insignifiant (*insignificant*) pour avoir attiré l'attention des anciens écrivains; mais n'est-ce pas rejeter tous les exemples que l'on a sous les yeux, que de demander à retrouver un lac formé par un tremblement de terre exactement le même qu'il était il y a trente siècles? Il est déjà, il me semble, extraordinaire d'y retrouver une pièce d'eau quelconque. Les atterrissements ont dû combler incessamment le lac formé de la sorte; d'ailleurs, ainsi que je l'ai fait observer, Pline se sert du mot *stagnum*, qui désigne en latin la plus petite étendue d'eau; on ne pourrait en employer un autre pour désigner la pièce d'eau dont il s'agit. Aucun écrivain ne nous en a donné la dimension; mais je conviens que sa circonférence a bien pu diminuer. Le golfe de Milet n'a-t-il pas disparu entièrement? Il y a un tombeau, un lac, et un temple sur *le sommet* d'une montagne; ne sont-ce pas des éléments suffisants de conviction? Cependant, un autre argument, présenté par M. Hamilton, contre la probabilité que ces ruines aient été celles de Sipylus, c'est que Strabon, si exact dans sa description de la baie de Smyrne, ne dit point que cette ville ait été située sur le bord de la mer, quoiqu'il la nomme en plusieurs endroits [3]. Ceci n'est qu'une preuve négative; on ne peut exiger que Strabon ait tout dit : il est bien des villes et des monuments qui existent, et dont il n'a pas parlé; mais j'invoque le témoignage de Pausanias, que je rapporte ci-dessus; et M. Hamilton, auquel ce passage a sans doute échappé, conviendra que la ville de Sipylus a dû être un port de mer. Il se range à l'opinion de Chandler pour placer la ville de Sipylus, *if it ever existed*, au pied du Sipylus, dans la plaine de Magnésie, *in the marshy ground;* ainsi il rejette mon lac, ayant de l'eau,

[1] Voyez Chandler, *Voyages en Asie Mineure,* t. II, p. 195.

[2] Researches in Asia Minor. By W. Hamilton, vol. I, p. 46 et suiv.

[3] Ibid., page 51.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0259
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

pool of water, comme trop petit, pour se contenter d'une *plaine marécageuse*. Il me semble qu'il y a là contradiction manifeste. Dans cette plaine, d'ailleurs, il n'y a d'autre monument que la Cybèle assise, taillée dans le roc; mais pas un mur, pas une pierre taillée. Aussi M. Hamilton va-t-il jusqu'à douter de l'existence de Sipylus dans l'antiquité. Quant aux ruines des terrasses et des enceintes que j'ai décrites, M. Hamilton va plus loin : il les regarde comme modernes, et comme l'ouvrage des bergers qui ont voulu renfermer leurs troupeaux, et des *laboureurs* qui ont voulu retenir le sol. Or, sur ce terrain, qui est en pente de plus de trente degrés, on ne trouverait pas quatre mètres carrés contigus pour labourer : tout est rocher et cailloux. J'ai examiné ces murs; leur multiplicité et leur étendue sur tous les points de la montagne, depuis la mer jusqu'au sommet, et surtout le système de construction que j'ai comparé aux monuments phéniciens, sont à mes yeux une preuve irrécusable d'antiquité.

M. Hamilton, adoptant l'opinion de Chandler, croit pouvoir regarder ces ruines comme celles de l'ancienne Smyrne, bâtie, suivant Strabon, à 20 stades de celle d'aujourd'hui. Je ferai remarquer que, d'après cet auteur, l'ancienne Smyrne ne fut jamais complétement désertée, et que les 20 stades de Strabon ne pouvaient pas se compter sur le contour du golfe actuel, car dans l'antiquité il s'étendait jusqu'à Bournabat. Voilà pourquoi ceux qui ont cherché à retrouver l'ancienne topographie dans le cours du Mélès d'aujourd'hui, se sont constamment trompés. C'est une erreur de ce genre qui a fait prendre à Chandler les ruines d'Héraclée du Latmus pour celles de Myus, le lac de Bafi, qui a plus de cinq lieues de long, s'étant formé depuis l'antiquité.

Les atterrissements de l'Hermus ne sont pas les seuls qui aient changé la forme des côtes. Par une loi géologique naturelle, tout le fond du golfe de Smyrne tend à se combler avec les terres charriées par les pluies; à plus forte raison quand le fond du golfe reçoit une rivière torrentueuse comme le Mélès, et une multitude de petits ruisseaux sans nom, qui descendent de toutes les montagnes formant la longue vallée qui s'étend dans le prolongement du golfe. Or, tout le territoire sur lequel sont bâtis les villages de Hadjilar, Narli-Keui, Bounar-Bachi, est formé par les atterrissements très-récents, et le village de Bournabat, bâti au pied du mont Sipylus, repose sur un terrain marneux tertiaire, dans lequel on trouve des feuilles de dycotylédones, de platanes, de trembles, et d'autres traces non équivoques de végétation contemporaine. Si l'on creuse dans les champs situés entre Bournabat et la mer, on trouve à une petite profondeur les sables marins, les moules, les anatifes, et tous les mollusques du golfe, avec de grands lits de fucus. Il est clair que toute cette plaine est depuis peu de siècles sortie de dessous les eaux; on n'y trouve aucune pierre, aucun débris qui fasse soupçonner qu'elle existait déjà il y a dix-huit ou vingt siècles. Les fragments d'antiquité que l'on observe dans cette plaine se découvrent toujours sur le pied des montagnes, et notamment à un lieu aujourd'hui désert que les Grecs appellent Παλαια Σμυρνὴ, l'ancienne Smyrne. Ils sont en cela d'accord avec le passage d'Hérodote [1], qui place la ville æolienne de Smyrne au fond du golfe de l'Hermus. En effet, il est évident, pour quiconque voudra étudier géologiquement cette partie des côtes, que dans l'antiquité la mer s'avançait fort avant dans les terres, et que tout ce fond du golfe n'est composé que des atterrissements du Mélès. Supposer que ces terrains n'ont pas changé depuis l'antiquité, et prendre pour le fond du golfe la ligne de la côte actuelle, c'est méconnaître la loi générale des atterrissements, qui manifeste son action sur tous les points des rivages de l'Asie; mouvement qui a englouti

[1] Vie d'Homère, loco citato.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0260
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans les sables Élée, Cyme, Myrina, et qui a rattaché l'île de Leucæ au continent.

Lorsque Strabon écrivait, la distance entre Smyrne et le Sipylus était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui; et pour être d'accord avec ce géographe, il faut placer l'ancienne Smyrne plus avant dans la plaine, vers le village de Bournabat, où l'on retrouve en effet de nombreux débris d'antiquités, des inscriptions qui ont été rapportées et qui sont publiées, sans que jamais personne ait songé à déterminer l'ancien nom de cet endroit. Je regrette que MM. Cousineri[1] et Fauvel n'aient pas publié leurs opinions à ce sujet; mais ces deux antiquaires, qui séjournèrent plus de vingt ans dans le pays, et qui étudièrent ensemble la question, étaient tombés d'accord, et en cela la tradition des Grecs leur venait en aide pour placer l'ancienne Smyrne près de Bournabat. Cette place, prise et reprise plusieurs fois, n'a jamais perdu sa population, et a fini, en définitive, par rester la propriété des Smyrnéens[2]. On doit donc s'attendre à trouver sur son emplacement des débris d'une époque bien postérieure à l'établissement grec, tandis que dans Sipylus tous les monuments portent le caractère anté-hellénique. On peut contester l'antiquité de quelques murs, qui n'ont pas d'autre caractère que d'être faits de pierres brutes; mais rien de ce qui tient à l'époque grecque ne s'y trouve.

Dans la partie inférieure de la ville sont quelques constructions que je n'ai pas décrites, et qui semblent avoir appartenu à l'une des villes d'Archéopolis, ou autres qui ont succédé à Sipylus, mais qui ne subsistèrent pas longtemps.

De toutes les citations des écrivains, une seule peut servir d'appui à l'opinion qui veut placer Sipylus sur le versant nord de la montagne; c'est le mot de Pline : *Sipylum in Magnesia;* mais le territoire de Magnésie ne pouvait-il s'étendre jusqu'au golfe de Smyrne?

Personne n'avait encore traité ce sujet à fond; j'ai cru qu'il était assez intéressant pour mériter tous les développements que je lui ai donnés. Il me reste à mettre sous les yeux du lecteur les plans des édifices que j'ai décrits, et surtout de ce tombeau qui aurait reçu les cendres du trisaïeul d'Agamemnon, de Tantale, père de Pélops, qui régnait en Phrygie vers le quatorzième siècle avant Jésus-Christ.

[1] Ancien consul à Salonique, auteur d'un ouvrage estimé sur les antiquités de Thessalonique.

[2] Strabon, XIV, 624.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CXXIX.

LA VILLE ET LA NÉCROPOLE DE TANTALIS.

Le versant du Sipylus, qui est occupé par la ville de Tantalis, est complétement volcanique. Les épanchements trachytiques de différente nature se présentent sous des formes variées, et la nature de la roche, assez homogène sur la rive gauche du ruisseau, est entièrement désorganisée sur l'autre rive par la décomposition du feldspath.

On voit que la ville s'étendait sur les différents plateaux de la montagne. Je n'ai tracé sur ce plan que les murs que j'ai relevés, ne voulant pas ajouter des ruines que je n'aurais pas bien déterminées.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0261
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Quelle que soit la cause de la formation de ce petit lac, il est néanmoins surprenant de voir un amas d'eau quelconque sur le penchant d'une montagne tout à fait privée de sources.

L'emplacement du port se reconnaît à la petite lagune qui est en face de l'anse formée par les rochers. Le temple de Cybèle domine toute l'enceinte de la ville.

PLANCHE CXXX.

LE TOMBEAU DE TANTALE.

D'après les formes extrêmement élémentaires de ce monument, le cône, le cylindre et le cercle, on ne peut guère juger par la simple inspection de ses dimensions colossales. Il faut supposer la hauteur d'un homme à côté de sa base. Le cube total de la maçonnerie s'élève à 1460 mètres cubes. D'après les dimensions que j'ai prises, la hauteur du soubassement est moitié de la hauteur du cône, ou le tiers de la hauteur totale.

PLANCHE CXXXI.

DÉTAILS DE LA NÉCROPOLE DE TANTALIS.

J'ai réuni dans cette planche deux spécimens des tumulus secondaires de la nécropole. On voit que, dans les uns et les autres, le système de construction est ingénieux et parfaitement entendu pour résister à l'éboulement. Le petit tumulus est sur le premier plateau de la nécropole; la chambre était complétement isolée. Dans le plus grand, on arrivait à la chambre par un couloir en maçonnerie.

La figure 6 fait voir la disposition de la couverture de certains sarcophages.

Les deux figures qui sont au haut de la planche représentent les coupes de la grande salle du tombeau de Tantale, avec la construction.

Fig. 1. Coupe transversale de la chambre sépulcrale du tombeau de Tantale.
Fig. 2. Coupe longitudinale de la même chambre.
Fig. 3. Petit tumulus sur le premier plateau.
Fig. 4. Tumulus du plateau supérieur.
Fig. 5. Un des phallus qui couronnaient le sommet des tumulus.
Fig. 6. Chambre sépulcrale.
Fig. 7. Porte de l'acropolis.

PLANCHE CXXXI bis.

L'ACROPOLE DE TANTALIS.

Les fossés qui entourent la citadelle sont taillés dans le roc. Les assises que l'on voit au milieu de la seconde enceinte ont appartenu au temple de Cybèle.

Le trône de Pélops, cité par Pausanias, se voit du haut de ce rocher, en regardant à l'ouest-nord-ouest. C'est une enceinte taillée dans le roc, avec deux escaliers à droite et à gauche; en avant, il y a une enceinte en pierres sèches sur la partie supérieure. Le rocher est aplani. Ce monument ressemble à celui de l'île de Chio, qu'on appelle l'École d'Homère.

Le plan de construction joint à cette planche suffit pour donner une idée des maisons de Sipylus.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0262
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

IONIE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0263

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0264

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

IONIE.

Si nous avons eu quelquefois à déplorer, dans le cours de nos pérégrinations, le manque absolu de documents originaux pour déterminer l'emplacement des villes et les noms des fleuves ou des montagnes, nous n'éprouvons pas la même difficulté pour la géographie de l'Ionie. Le texte de Strabon est en ce genre un modèle de précision et d'exactitude; aussi les voyageurs qui, avant nous, ont parcouru l'Ionie, ont déterminé sans peine les villes et les lieux les plus importants. Il restait une ou deux lacunes : nous avons tenté de les combler en suivant pas à pas les indications du géographe grec. La première est relative à la position d'Ortygie, l'autre à l'emplacement de l'ancienne Smyrne. J'ai la persuasion que quiconque, connaissant le pays, voudra lire attentivement le texte de Strabon, se rangera de mon avis. Les travaux de Chandler et de Chishull ont beaucoup abrégé les recherches géographiques qui restaient à faire de notre temps; mais comme ces savants, dont le programme était tracé par la Société des Dilettanti de Londres, affectaient un certain mépris pour les monuments anté-helléniques, il y a encore à recueillir sur ce sujet bien des documents précieux pour l'histoire archaïque.

Avant l'arrivée des Ioniens en Asie, toute cette côte était occupée par trois peuples, qui ont joué chacun un rôle différent vis-à-vis des nouveaux colons. Les Pélasges, sans être absolument nomades, étaient cependant répandus dans plusieurs parties des continents d'Asie et d'Europe. Ils avaient eu, dès les temps les plus reculés, des points de contact multipliés avec les Grecs, si même ces deux peuples n'étaient pas d'une origine commune. Ils se sont soumis après une faible résistance, et ont été incorporés dans les nouveaux centres de population. Les Léléges ont résisté également, mais ont fini par succomber, et ont été anéantis. Aussi leur nom n'est-il prononcé par les historiens grecs que comme celui de peuples hardis à la guerre, et ennemis de la civilisation. Enfin les Cariens, qui passaient cependant pour avoir une teinture des lois de Minos, mais qui, aux yeux des Grecs, n'en avaient pas moins conservé un vernis de barbarie assez prononcé. Leur soumission aux rois de Lydie développa des germes de civilisation, que leur contact constant avec les États grecs acheva de mûrir; mais il fallait des terres aux nouveaux colons, et les anciens possesseurs furent contraints de leur en céder; bien plus, ils allèrent jusqu'à enlever les femmes de Carie, dont ils avaient fait périr tous les parents dans la ville de Milet [1].

Il est hors de doute que la puissance des rois de Lydie s'étendait alors jusqu'à la mer, et que les peuplades que nous venons de nommer vivaient, sinon sous la juridiction

[1] Hérodote, liv. I, ch. CXLV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0265
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

directe de ces monarques, du moins sous une suzeraineté peu onéreuse. Les dynastes de Carie étaient particulièrement dans ce cas. Mais les rois de Lydie ne mirent aucune opposition à l'établissement des Grecs en Asie, sachant bien que c'étaient autant de sujets qui leur arrivaient. Crésus soumit les peuples situés à l'occident de l'Halys, à l'exception des Lyciens et des Ciliciens [1].

Malgré les facilités qui furent laissées aux colons grecs par les puissants maîtres du pays, rien, à mon avis, ne donne une preuve plus éclatante de l'esprit politique du peuple grec, que cette facilité avec laquelle il couvre de colonies tous les rivages de l'Orient. Ce n'était pas, comme le firent plus tard les Romains, une partie de la nation choisie et envoyée exprès dans une contrée soumise et désignée d'avance, soutenue dans tout le cours de son installation par l'appui et les secours de la métropole; c'étaient des familles plutôt bannies qu'envoyées de la mère patrie, qui arrivaient dans des contrées sauvages et à peine connues, sans autres ressources que le génie de leurs chefs; et, à peine installées sur la côte d'Asie, nous les voyons élever des monuments impérissables, non-seulement ceux qui sont nécessaires aux premiers besoins et à la première défense d'une société, mais tout ce qui peut contribuer aux délassements de l'esprit et au développement des forces et de la beauté : les gymnases, les théâtres, les palestres. De pareils résultats ne s'expliquent pas seulement par la facilité que pouvait présenter la main-d'œuvre esclave; comment parvenaient-ils à surmonter les difficultés d'un premier établissement, et les déceptions d'une mauvaise récolte, les épidémies, les orages, les sauterelles, en un mot les mille fléaux qui attendent l'homme qui veut féconder une terre nouvelle? Quand je vois les soins incessants, les dépenses infinies qu'exige la fondation du moindre village en Afrique, subventions données aux colons, travaux de route, d'assainissement, de bâtiments publics, tout cela pour créer un village, il faut reconnaître que, malgré toutes les recherches des savants, il y a dans la civilisation antique un problème qui n'est pas encore résolu, et avouer que les Grecs nous surpassent infiniment sous ce rapport.

Les premiers Ioniens qui quittèrent la mère patrie pour s'établir en Asie Mineure, vinrent sous la conduite d'Androclus, fils légitime de Codrus, roi d'Athènes. D'autres tribus grecques se joignirent aux Ioniens, et se confondirent avec elles. Ce sont les Abantes d'Eubée, les Myniens d'Orchomène, les Cadméens, les Dryopes, quelques Phocidiens, les Molosses, les Arcadiens Pélasges, et les Doriens Épidauriens [2]. Ils décidèrent que l'association se composerait de douze cités, parce qu'ils étaient divisés en douze petits États quand ils habitaient le Péloponnèse. Androclus et les siens allèrent s'établir à Éphèse; et comme il était de race royale, cette ville conserva une sorte de suprématie, et les descendants de ce prince continuèrent de jouir des honneurs royaux. Ils portèrent le sceptre, et la présidence προεδρία dans les cérémonies et les jeux publics leur fut décernée à perpétuité [3]. Cependant Éphèse et Colophon, cité voisine, s'attirèrent de la part de la confédération ionienne une punition grave, à cause d'un meurtre non expié qui avait eu lieu sur leur territoire. Ces deux villes furent exclues de la fête des Apatouries, qui se célébraient dans toute l'Ionie [4]. Nélée, chef d'une autre fraction, alla s'établir à Milet, qui appartenait primitivement aux Cariens; ces derniers se retirèrent de l'autre côté du Méandre. Cydrelus, fils naturel de Codrus, bâtit la ville de Myus; Andropompe, celle de Lébédus, dans un lieu nommé Artis; Andræmon de Pylos, celle

[1] Hérodote, liv. I, ch. XXVII.

[2] Hérodote, liv. I, ch. CXLVI.

[3] Strabon, liv. XIV, p. 632.

[4] Hérod., liv. I, ch. CXLVII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0266
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de Colophon. Priène fut fondée par Ægytus, fils de Nélée; Téos, fondée par Athamas, fut peuplée par les Ioniens, qui s'établirent sous la conduite de Nauclus; elle reçut plus tard d'autres contingents de population. Cnopus, autre fils naturel de Codrus, fonda Érythræ. La ville de Phocée fut fondée par les Athéniens, conduits par Philogène. Paralus bâtit Clazomène; Chios et Samos furent peuplées par Égertius et Tembrion.

Plus tard, la ville de Smyrne, comme étant d'origine ionienne et un démembrement de celle d'Éphèse, sollicita et obtint son admission dans la confédération[1]. Les Ioniens ne tardèrent pas à faire alliance avec les peuples voisins. Malgré le souvenir des violences qu'ils avaient fait éprouver aux Cariens, des rapports d'amitié s'établirent entre les deux peuples, et ils firent conjointement de grandes expéditions. Ils se rendirent en Égypte, et le roi Psammetichus, qui régnait alors, les accueillit avec distinction, les incorpora dans ses armées[2], et, pour les retenir dans son pays, leur distribua différentes portions de terrain. Les Cariens acceptèrent, et on les retrouve présents à quelques cérémonies égyptiennes[3]. Mais Hérodote ne fait aucune mention des Ioniens, soit qu'ils se fussent confondus avec les Cariens, soit qu'ils fussent revenus dans leur pays. Plus tard, lorsque l'indépendance de l'Ionie fut menacée par les Perses, les Cariens et les Ioniens firent une alliance offensive et défensive. Vaincus dans une première affaire, ils reçurent de nouveaux secours de Milet, ville ionienne; mais ils n'en furent pas moins vaincus par Darius[4].

Les villes ioniennes, pour régler leurs affaires communes et cimenter leur amitié mutuelle, pour résister aux ennemis qui les menaçaient, rallièrent leur confédération par des assemblées publiques, dont l'emplacement fut marqué dans le territoire de Priène. Cette sorte de territoire neutre reçut le nom de Panionium. Il était situé au pied du mont Mycale, et près du cap Trogylium. Le lieu de réunion des députés fut placé sous la protection de Neptune Heliconius. Toutes les villes concouraient aux sacrifices que l'on offrait à ce dieu; et cette union, qui produisit d'heureux résultats pour la prospérité, sinon pour la liberté des villes ioniennes, fut imitée depuis par la confédération renouvelée des peuples hellènes, sous le nom de Panhellenium, dont l'empereur Hadrien se déclara protecteur[5].

Il n'est pas un auteur qui, depuis Hérodote[6], ait parlé de l'Ionie sans vanter la beauté du ciel et les charmes du climat. C'est, en effet, de toute l'Asie Mineure la contrée la plus favorisée; les étés brûlants, comme les hivers rigoureux, y sont également inconnus. Le pays, entrecoupé de plaines et de montagnes, est arrosé par une multitude de ruisseaux et de sources, qui portent partout la fertilité; et les dispositions de cette partie du continent, qui s'avance en presqu'île sinueuse, forme une quantité de ports et de mouillages, où les bâtiments trouvent des abris certains. Le golfe de Smyrne, sans rival par la beauté de ses rives, par le caractère mâle et accusé des montagnes qui l'entourent, était comme un vaste port entouré d'une multitude d'autres ports. Clazomène, Leucæ, Smyrne, Tantalis, formaient une riche ceinture de villes maritimes dans le sein même du golfe. En dehors, Érythræ, Phocée, Téos, Notium, Éphèse, Néapolis, Samos; que de richesses accumulées dans un petit espace! Aussi les Ioniens jouissaient-ils avec délices de la nouvelle patrie qu'ils s'étaient créée. Les arts, les lettres, les jeux de la scène, devinrent leurs plus chères occupations. La toilette des dames ioniennes régla

(1) Strabon, liv. XIV, p. 632.
(2) Hérodote, liv. II, ch. II et ch. IV.
(3) Hérodote, liv. II, ch. LXI.
(4) Hérodote, liv. V, ch. CXXI.
(5) Voyez les inscriptions d'Aizani, t. Ier.
(6) Hérodote, liv. I, ch. CXLII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0267
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

la mode des élégantes d'Athènes [1], et leurs acteurs acquirent en Grèce toutes les faveurs du peuple. A part quelques soulèvements partiels pour secouer le joug étranger qui s'était appesanti sur eux, ils vécurent tranquilles sous toutes les dominations qui se succédèrent en Asie. Aussi les âpres habitants de la Scythie, ceux sans doute qui s'étaient mis au service des rois de Lydie, et qui furent employés à réprimer quelques séditions en Ionie, avaient porté sur les Ioniens un jugement qu'Hérodote nous a conservé, et qui les classe parmi les plus lâches des hommes libres ou parmi les esclaves les plus agréables [2].

La soumission du pays aux rois de Lydie paraît avoir été peu onéreuse pour les Ioniens; mais des temps désastreux s'appesantirent sur leur patrie, et les affreux malheurs qui vinrent les assaillir, y tracèrent un sillon de sang et de ruines que l'on peut suivre encore après tant de siècles.

Les Perses s'étaient mis en marche vers l'Occident, appelés par les folles provocations du roi de Lydie, ce Crésus dont le nom est encore dans toutes les bouches. Cyrus, avant d'entrer en campagne, avait envoyé des émissaires en Ionie, pour tâcher de la détacher de l'obéissance de Crésus; mais les Ioniens repoussèrent les envoyés [3]. Après la prise de Sardes, ils furent enveloppés dans la ruine de l'empire de Lydie, et la fureur des Perses s'exerça sur eux avec plus de rage que sur les Lydiens eux-mêmes. Dès qu'une ville était prise, les enfants mâles étaient enlevés pour en faire des eunuques, les plus belles filles étaient envoyées au roi [4], et la ville était livrée aux flammes. Les Grecs s'assemblèrent au Panionium, et décidèrent qu'un secours serait demandé à la Grèce. A la sollicitation d'Aristagoras, les Athéniens se décidèrent à déclarer la guerre aux Perses; ils décrétèrent que vingt vaisseaux seraient envoyés au secours des Ioniens. La prise de Sardes sur les Perses et l'incendie de la ville furent le fait capital de cette guerre; mais les Perses prennent bientôt leur revanche, et les Ioniens sont battus près d'Éphèse.

Abandonnés par les Athéniens, les Grecs d'Asie sont réduits à la plus triste condition, et toutes les villes du continent sont incendiées et détruites; tous les temples, à l'exception de celui d'Éphèse, sont renversés [5]. Il est peu de monuments anciens existant en Asie Mineure qui aient échappé à ces dévastations, et pas un temple n'est antérieur à cette époque, puisque celui d'Éphèse a complétement disparu.

L'Ionie eut un moment de paix après la mort de Miltiade. Artapherne, fils d'Hystaspe et frère de Darius, convoqua près de lui les députés de toutes les villes d'Ionie, et les obligea de signer une convention où ils s'engageaient à faire juger par les tribunaux les procès qui pourraient s'élever entre les différentes villes, et à cesser de recourir à la force. Un cadastre des terres de l'Ionie fut ensuite établi, d'après lequel on régla les contributions à payer au trésor du roi. Cette division du territoire, telle qu'elle fut établie par Artapherne, subsistait encore du temps d'Hérodote; le montant de l'impôt était à peu près le même qu'avant la rébellion [6].

L'Ionie faisait partie de la première satrapie, qui s'étendait jusqu'à la Cilicie au sud, et jusqu'à la Troade au nord; elle payait quatre cents talents d'argent. La révolte suscitée par Aristagoras ayant été apaisée, la tyrannie fut abolie dans les villes d'Ionie, et l'autonomie leur fut rendue.

Une partie des Ioniens allait chercher ses magistrats suprêmes, auxquels on donnait

[1] Hérodote, liv. V, ch. LXXXVII.
[2] Id., liv. IV, ch. CXLII.
[3] Id., liv. I, ch. CXLII.
[4] Hérodote, liv. VI, ch. XXXII.
[5] Id., liv. VI, ch. XXV.
[6] Id., liv. VI, ch. XLII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0268
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

le titre de rois [1], chez les nations voisines qui passaient pour posséder des descendants de Codrus, et, jusqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, l'Ionie commença à faire revivre les arts et la poésie; mais elle fut contrainte par Athènes de participer à l'expédition de Sicile, en envoyant des subsides comme tous les autres alliés. Affaiblis par tant de revers, les Ioniens furent réduits, par la paix d'Antalcidas, à la condition la plus dure et la plus ignominieuse.

Les victoires d'Alexandre délivrèrent l'Asie du joug des satrapes. Mais, dans le petit nombre de faits relatifs à cette époque qui nous ont été conservés, il ne semble pas que les Grecs d'Ionie aient accueilli avec un vif enthousiasme l'arrivée du prince grec. La résistance de Milet à ses armes victorieuses, le refus d'Éphèse d'inscrire le nom du conquérant au frontispice d'un temple qu'il voulait relever, prouvent qu'ils étaient médiocrement touchés de la gloire d'Alexandre. Après la mort de ce prince, l'Ionie subit le destin commun aux autres provinces, que nous avons si souvent exposé : morcelée pour être donnée, partie à Antiochus, partie aux rois de Pergame, elle fut désolée par les guerres civiles à chaque changement de règne.

L'arrivée de Manlius fut le signal d'une domination nouvelle et encore inconnue en Asie; mais jusqu'à ce que cette province vît fleurir l'époque tranquille et prospère des règnes d'Hadrien et d'Antonin, elle devait passer encore par des épreuves cruelles. La guerre d'Aristonicus, dernier prétendant au trône des Attales, eut pour théâtre le territoire de l'Ionie; car Aristonicus avait conservé plusieurs places fortes en Ionie, et notamment Thyatire. Les Éphésiens combattirent contre lui, soit à la solde des Romains, soit à celle de Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait son royaume s'agrandir de l'amoindrissement de celui de Pergame. Enfin Aristonicus fut vaincu et envoyé à Rome; les deux consuls moururent à la suite de cette guerre.

On voit, par les efforts réunis des Romains, des Ioniens et des deux rois de Cappadoce et de Bithynie [2], que le dernier fils d'Attale n'était pas un prétendant si méprisable. C'est le dernier événement remarquable qui se passe en Ionie avant l'établissement définitif de la puissance romaine. Les derniers efforts de Mithridate, le massacre des citoyens romains en Asie, ne furent qu'un orage passager; et Tibère, en organisant ses États d'Orient, donna pour ainsi dire la suprématie à l'Ionie sur les autres départements, en la décorant du titre de province d'Asie, comme si elle était le centre et le chef-lieu de toutes les autres. Cependant il en étendit les limites un peu au delà de l'Ionie, et à cette province se joignait une partie de l'Æolide et de la Lydie. Le grand nombre de villes fondées par les Grecs suffisait pour recevoir un grand accroissement de population, sans qu'il fût nécessaire d'en créer de nouvelles; aussi nous ne trouvons pas dans l'Ionie de villes portant un nom purement romain, comme il s'en présente en Phrygie et en Bithynie. La généralité des noms de villes d'Ionie est d'origine grecque, celles même dont la fondation est attribuée aux aborigènes ou aux barbares n'ont pas conservé leur première dénomination. Étienne de Byzance nous a conservé plusieurs variantes des noms des villes d'Asie. Ils sont surtout très-multipliés dans la Carie et la Lycie.

Sous les empereurs romains, l'Ionie ne cessa de prospérer et d'étendre ses frontières, et du temps de l'empire de Byzance, elle était incomparablement la plus riche province.

[1] Strabon, liv. XIV, p. 642. — Hérodote, liv. I, ch. CXLVII.

[2] Strabon, liv. XIV, p. 646.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0269
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Dans la province d'Asie, la notice des Patriarcats place quarante-cinq villes dont voici la liste :

VILLES DE LA PROVINCE D'ASIE.

Éphèse.	Nyssa.	Clazomène.	Arcadiopolis.
Hypæpa.	Métropolis.	Magnésie du Sipylus.	Nova-Aula.
Tralles.	Pergame.	Smyrne.	Ægea.
Magnésie du Méandre.	Priène.		Andera.
Elæa.	Claros.	———	Fanum Jovis.
Adramytium.	Colophon.	Euaza.	Pepere.
Assos.	Lébédus.	Arcopolis.	Aulium.
Gargara.	Téos.	Algiza.	Naulochus.
Pitane.	Erythræ.	Auréliopolis.	Bargara.
Myrrhina.	Antandros.	Valentinianopolis.	Mastaura.
Temnos.	Cymé.	Aninetum.	Brullena.
	Phocée.	Anæa.	
	Thymbria		

Les vingt-sept premières sont connues; elles offrent presque toutes des vestiges plus ou moins importants d'antiquité; mais les dix-huit dernières, à partir de la ville d'Euaza, sont non-seulement inconnues comme position, mais ne sont citées que dans les auteurs de la décadence; il faut toutefois en excepter Mastaura, qui se trouve citée par Strabon, au voisinage de Nyssa avec Briula, qui paraît se retrouver dans la notice sous le nom de Brullena. Le cap de Posidium au sud, et la ville de Phocée au nord, étaient les limites que Strabon assigne à l'Ionie proprement dite. Il estime à 3430 stades, ou 98 lieues géographiques [1], le périmètre des côtes, en suivant les contours des golfes; mais la surface du pays est loin d'être en rapport avec ce développement, parce que les côtes sont, comme nous l'avons dit, extrêmement dentelées.

Le mont Mimas forme la pointe sud, la plus avancée du golfe de Smyrne, qui était nommée par les Grecs cap Mélas, et s'appelle aujourd'hui Cara Bournou, cap Noir; c'est la traduction du nom grec. Toute la base du mont Mimas et les îlots qui l'entourent sont, en effet, des roches volcaniques qui affectent une couleur sombre; mais le corps de la montagne est de roche calcaire, comme toute la presqu'île jusqu'à Téos. Cependant on découvre, dans certains districts, des traces de l'action des feux souterrains. La ville d'Érythræ, située sur le versant sud du mont Mimas, est sur un terrain de trachyte rouge, d'où lui est peut-être venu son nom (Ἐρυθρος, rouge).

Les montagnes qui dominent Smyrne sont alternantes de calcaire et de roches volcaniques; mais le mont Tmolus se présente comme le principe de tous ces soulèvements; il est le seul où l'on rencontre le granit. Le mont Messogis, qui longe la vallée du Méandre, est d'une formation très-récente. Toute la géologie de ces montagnes est d'un grand intérêt; et son étude n'est pas inutile pour éclaircir bien des points de l'archéologie; mais elle exigerait des développements que je ne puis lui donner ici. Le Méandre, le Caystre et le Mélès sont les principaux fleuves qui arrosent l'Ionie; il y a une multitude de petits affluents ou de fleuves secondaires qui sont nommés par les auteurs

[1] 3430 stades de 700 au degré font 4,9 degrés, à 20 lieues au degré, 98 lieues.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0270
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

anciens, et qui sont aujourd'hui à peu près tous classés; de sorte que l'hydrographie de l'Ionie, le régime de ses rivières, leurs atterrissements, sont bien étudiés.

ÉPHÈSE.

La plus ancienne ville et la métropole de l'Ionie a bien souvent attiré les regards des archéologues et des voyageurs; mais l'état de bouleversement dans lequel se trouvent ses ruines, les monuments de tous les âges et de tous les cultes, formant des couches superposées comme les assises du monde antédiluvien, ont offert assez de difficultés pour que l'étude de cette ville ait encore besoin de nouveaux développements. Les atterrissements et les marais formés par le Caystre ont rendu ces parages essentiellement malsains, et les fouilles dans les anciens monuments présenteraient les plus grands dangers. On se trouve en outre privé d'un guide certain pour chercher dans ce labyrinthe, car il y a solution de continuité dans presque tous les groupes d'édifices, et l'on peut à peine déterminer d'une manière précise le périmètre de la ville du côté de la plaine; les murs de Lysimaque existent presque en entier sur la montagne du côté du sud. C'est précisément à cause de ces difficultés que chacun veut apporter son tribut de documents dans l'étude de cette ville, quitte à répéter ce que ses prédécesseurs ont dit avant lui : nul ne peut écrire l'histoire de Rome sans parler de Romulus et de Tarquin.

Aux tribus anté-helléniques qui habitaient ces rivages avant l'arrivée des Ioniens, nous devons ajouter les Amazones, qui se retrouvent dans les traditions grecques depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Alexandre; c'est-à-dire, bien avant dans les temps historiques de la Grèce. Leur première patrie était sur les bords du Pont-Euxin, et non loin des tribus nomades des Scythes et des Sarmates. Toutes les recherches faites sur ces femmes guerrières n'ont amené les savants qu'à l'aveu de leur impuissance d'expliquer d'une manière satisfaisante ces traditions grecques, et l'on est convenu de les rejeter dans le domaine de la fable. Mais la fable même est presque toujours fondée sur quelque tradition historique; il faut donc en arriver à admettre en Asie la présence d'une peuplade qui aurait motivé chez les Grecs le mythe des Amazones. Leurs combats avec les Grecs font le sujet des chefs-d'œuvre des sculpteurs les plus renommés de la Grèce et de l'Asie; et c'est surtout dans cette partie de l'Ionie que la statuaire s'est plu à célébrer leurs hauts faits.

Les Léléges et les Cariens habitaient le territoire d'Éphèse lorsque Androclus y conduisit ses colons; déjà ce lieu était vénéré comme le centre d'un culte très-répandu en Asie. Une statue de Diane, qui passait pour un présent de Jupiter lui-même [1], avait été consacrée par l'Amazone Smyrna, dans un temple rustique qui n'était autre qu'un tronc d'arbre.

Les deux Amazones Smyrna et Sisyrbé conquirent Éphèse sur les Lydiens et les Léléges, et donnèrent leur nom à la ville. Le culte de Diane était déjà répandu parmi ces peuples lorsque les Grecs arrivèrent; et, selon Pausanias, il était beaucoup plus ancien, car les Amazones vinrent y sacrifier quand elles furent vaincues par Hercule [2].

Le temple, selon Pausanias, avait été fondé par Crésus et Éphésus; ce dernier avait donné son nom à la ville. Un certain nombre de femmes de race amazone, γυναῖκες τοῦ

[1] Act. Apost., XIX, 35.

[2] Pausanias, liv. VII, ch. II.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0271
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ἀμαζόνων γένους, se joignit aux Léléges et aux Cariens. Une partie de ces derniers fut expulsée par Androclus; l'autre, lui ayant promis fidélité, resta dans la ville.

L'ancienne Éphèse, qui portait le nom de Smyrne, était placée sur la pente du mont Prion, dans un endroit nommé Tracheia, qui se trouvait voisin du gymnase. La ville qui fut fondée par Androclus était près du temple de Minerve et de la fontaine Hypelœe [1].

Après que les Éphésiens eurent été soumis aux rois de Lydie, la ville d'Éphèse fut encore déplacée. On la construisit près du temple de Diane, qui avait été bâti par les Ioniens, c'est-à-dire dans la plaine, et non loin des rives du Caystre.

Le territoire d'Éphèse forme une grande vallée qui s'étend de l'est à l'ouest; elle est parcourue dans toute sa longueur par le Caystre, qui entre dans la plaine par l'angle N.-E. de la vallée, tandis que l'angle S.-E. est occupé par la petite montagne que les Grecs appelaient Lèpre, et plus tard Prion. Le mont Corissus ferme la vallée du côté du sud, et se prolonge à l'est jusqu'au mont Messogis. Du côté de l'ouest, la vallée présente une large ouverture, où se développent aux regards la mer de Samos, les îles, et les montagnes de Claros.

Sur la rive droite du Caystre, on voyait de vastes marais, qui existent encore aujourd'hui, et qu'on appelait les étangs Sélinusiens. Ces étangs produisirent de grands revenus au temple de Diane. Il en fut dépouillé par les rois; mais Artémidore, ayant été député à Rome, obtint du sénat la restitution de ces priviléges en faveur du temple.

De cette immense ruine d'Éphèse, il ne reste aujourd'hui qu'une chose : c'est la ferme des étangs du Caystre. La jetée des Attales est à présent bien avant dans les terres, par suite de l'ensablement du port, qui se continue sans interruption depuis vingt siècles. Des barrages en roseaux mobiles sont installés à l'embouchure du fleuve, et sont ouverts à des époques déterminées pour donner passage à des myriades de poissons, et surtout de mulets qui viennent frayer dans les eaux douces. On ferme alors le barrage, et la pêche s'effectue; on prépare la poutargue avec les œufs des mulets. Cette pêche est affermée quarante mille piastres au mutzellim de Scala-Nova, qui en rend compte à la sultane Validé, la ville de Scala-Nova et le territoire d'Éphèse étant de ses apanages.

Le changement notable qui s'est opéré dans la figure des terrains, offre la plus grande difficulté à l'antiquaire pour reconstruire l'ancienne Ephèse, ou plutôt une des villes de ce nom, car elle fut déplacée et reconstruite jusqu'à sept fois. Les ruines de tous les âges sont répandues dans une vaste étendue de terrain. Celles qui se reconnaissent le mieux, et aussi les mieux conservées, sont les murailles de Lysimaque, que l'on peut suivre dans une longueur de plus de douze cents mètres, sur la crête du Corissus. C'est à peu près le seul reste de cette époque.

Androclus ayant péri dans un combat contre les Cariens, son corps fut rapporté par les Éphésiens, et enterré dans le territoire d'Éphèse. Pausanias décrit son tombeau, qui se voyait encore de son temps; il était situé sur le chemin qui menait du temple de Diane à celui de Jupiter Olympien, près de la porte de Magnésie. Or, comme la route directe entre Ephèse et Magnésie part de l'angle sud-est de la ville, et passe sur le mont Corissus, c'est en cet endroit qu'il faut placer le tombeau d'Androclus. Le temple de Jupiter Olympien ne serait pas éloigné de l'Agora, lequel est situé dans l'Opistho-Lèpre.

[1] Strabon, liv. XIV, p. 640.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0272
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

LES MURS. — LA VILLE.

Si l'on commence à gravir le Corissus dans la partie sud-ouest de la ville, on a devant soi un édifice carré qui domine toute la vallée d'Ephèse; c'est celui qui attire le plus les regards; il est vulgairement connu sous le nom de Prison de saint Paul. Cet ouvrage est sans contredit le plus intéressant et le plus ancien édifice de l'Éphèse d'aujourd'hui. Il a été utilisé dans le système de défense de Lysimaque; mais c'est un édifice qui n'a rien de grec. Si ce n'est pas un poste avancé des Léléges, je le regarde comme une de ces vedettes que les Perses avaient l'habitude d'élever sur les montagnes. L'appareil des voûtes, ou plutôt des encorbellements, car la voûte était inconnue aux architectes qui bâtirent cet édifice, est en grands blocs de pierre grise d'une sorte de marbre. L'édifice est carré, et a certainement servi à la défense d'Ephèse. J'avais, dans mes études sur Ephèse, laissé de côté les chapiteaux corinthiens, les thermes et tous les ouvrages romains, pour recueillir ces souvenirs des deux civilisations extrêmes qui ont régné dans ces lieux, des Aborigènes et des Turcs; mais j'ai dû renoncer à les publier, faute d'espace.

Le mur de Lysimaque est flanqué de distance en distance de tours et de poternes, dont l'appareil est d'une excellente construction. Ce sont les carrières du mont Corissus qui ont fourni les matériaux. Ils s'étendent de la partie ouest, dont je viens de parler, jusqu'au gymnase et au théâtre; c'est là, comme je l'ai dit, que devait se trouver la porte de Magnésie. Un cours d'eau, qui est à sec pendant l'été, paraît avoir servi à alimenter un petit aqueduc. Dans l'ignorance où l'on est sur l'emplacement de la fontaine Halitœe ou Hypelœe, ce serait beaucoup donner au hasard que de la placer en cet endroit, d'autant plus qu'elle paraît avoir été voisine du temple. Un chemin de ceinture taillé dans le roc conduit jusqu'aux crêtes du Corissus, qui sont couronnées de cette magnifique muraille, ouvrage du prince grec. Des tours carrées flanquent de distance en distance la muraille, dont l'appareil est tantôt en assises réglées, tantôt en pseudi-sodomon. On sait que les Perses ont affectionné particulièrement ce genre d'appareil [1]. Les tours ont des portes carrées, couronnées par des architraves; les poternes sont à double baie, comme celles que j'ai publiées dans la description d'Assos; elles sont en encorbellement, affectant la forme demi-circulaire tronquée par une ligne droite.

Pour forcer les habitants à abandonner les demeures qu'ils occupaient dans la plaine aux environs du temple de Diane, et à venir demeurer dans les quartiers qu'il avait préparés, Lysimaque profita d'une pluie à verse pour boucher les égouts, de façon que la ville fut complétement inondée [2]. Les faits de ce genre, consignés dans des auteurs graves, ne satisfont pas complétement la raison; car, d'une part, un ordre de Lysimaque pouvait faire déménager les habitants sans qu'il eût recours à cette ruse; et si son pouvoir n'allait pas jusque-là, il semble que les habitants pouvaient fort bien déboucher les égouts. Précisément à la même époque, Lysimaque dépeuple la ville de Lébédus pour transporter les habitants à Ephèse, dans les nouveaux quartiers qu'il avait bâtis [3]; cet acte d'autorité est certes plus violent que le déplacement d'une partie de la ville. Néanmoins, voilà les Éphésiens revenus vers les quartiers qu'habitaient leurs ancêtres, c'est-à-dire dans la vallée du Prion et de l'Opistho-Lèpre. C'est là où nous retrouvons toutes

[1] Voyez Description de la Perse, tome II, pl. 66—103, etc.

[2] Strabon, liv. XIV, p. 640.

[3] Pausanias, liv. VII, ch. III.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0273
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les constructions romaines du premier au second siècle de notre ère, le stade, le théâtre, les thermes, tous ouvrages qui dataient peut-être d'une époque antérieure, mais qui, refaits et réparés successivement, n'offrent pas aujourd'hui de ruines qui dépassent cette époque.

Le stade est supporté dans la partie droite sur des substructions qui ont sans doute servi à renfermer les agrès nécessaires pour les jeux, et formaient peut-être les *stabula* où les chevaux de course étaient déposés. Il ne paraît pas que les *carceres* aient jamais eu beaucoup d'importance. L'intérieur ne présente pas de dispositions différentes des autres hippodromes. L'arène est encombrée de débris, et on ne voit aucune trace de la spina; le côté gauche du monument était appuyé sur la montagne, dans le massif même où est taillé le théâtre. Les gradins étaient de marbre; je soupçonne qu'ils ont été employés pour construire la mosquée, car parmi les pierres j'en ai observé plusieurs.

Le théâtre serait en Europe un monument remarquable par sa conservation; mais en Asie il est écrasé par la multitude d'édifices de ce genre qui sont mieux conservés ou plus anciens. Tous ces monuments ont subsisté fort tard; c'est aux troupes de Timour et aux émirs musulmans qu'on en doit la destruction. Quand on pense à la multitude d'inscriptions et de fragments de toute espèce dont le sol d'Éphèse est encore jonché, on est étonné de cette passion pour les monuments, qui se maintint sans décroître pendant toute l'antiquité. La ville était non-seulement un musée, mais un livre ouvert à tout étranger qui, en vaquant à ses affaires, apprenait l'histoire du pays, et les lois qui le régissaient.

Dans l'axe du stade qui est orienté de l'est à l'ouest, on voit une éminence qui a sept ou huit mètres de hauteur, et qui était entourée de maçonnerie. Le sommet, qui est de roc ou fortement revêtu de pierre, est aplani, et présente une surface circulaire autour de laquelle sont des piédestaux au nombre de douze. J'imagine que c'était un autel de carrefour, comme on en voyait dans les villes anciennes. Un escalier de marbre conduisait sur l'esplanade. Le stade et le théâtre étaient entourés de portiques qui conduisaient aux thermes et à l'Agora. C'est en ce lieu que l'on voit encore les débris du grand frontispice d'ordre corinthien, qui a été si souvent dessiné; il appartenait à un temple prostyle et tétrastyle, qui faisait le centre de l'Agora.

Les grandes salles des thermes sont aujourd'hui à ciel ouvert, et pendant mon séjour quelques nomades avaient semé dans leur enceinte. La plaine d'Éphèse est si fertile, qu'au printemps les Turcomans viennent de l'intérieur pour y semer le doura. Les plantes parasites y acquièrent une hauteur inconnue ailleurs; des forêts de chardons s'élèvent jusqu'à la hauteur d'un homme à cheval.

Au printemps, toutes les ruines d'Éphèse disparaissent sous la verdure des lianes; c'est le beau moment pour visiter ces ruines. Plus tard, les sources sont taries, les plantes desséchées, et les marais du Caystre exhalent des miasmes pestilentiels.

Le port d'Éphèse est aujourd'hui ensablé de telle sorte, qu'il est difficile d'en reconnaître les principales dispositions. Cependant, en descendant la branche gauche du Caystre, on voit une longue jetée en solide maçonnerie et d'un bel appareil; c'est ce que je regarde comme la jetée d'Attale. Le long de la montagne voisine sont plusieurs lignes de voûtes, les unes en béton, les autres en briques; ce sont les remises (Νεόσοικοι) des barques de pêche.

Les sépultures des Éphésiens étaient placées le long du Corissus, et l'on en trouve même qui sont creusées dans le roc, dans l'intérieur de la ville. Ce sont des hypogées disposés de manière à mettre les cercueils dans des cases séparées, comme cela se voit en

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0274
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Palestine et en Égypte. Au dehors, un cartouche très-simple indiquait le nom de la famille, selon cette formule :

1.

ΤΟΥΤΟΤΟΜΝΗΜΕΙΟΝ
ΤΕΚΝΩΝΤΕΚΝΟΙΣΕΑΥΤΗ
ΓΥΝΕΚΟΙΣΑΒΕΥΤΥΧΗΙ ·· ΕΤΟΥ
ΑΧΙΛΛΕΑ

2.

ΜΝΗΜΕΙΟΝΚΛΑΥΔΙΟΥΝΕΚΟΣ
ΤΡΑΤΟΥΚΑΙΚΟΣΦΙΡΜΟΥ
ΓΥΝΑΙΚΟΣΑΥΤΟΥΚΑΙ
ΤΕΚΝΩΝΤΩΣΤΡΑΛΛΙΔΟΣ

J'ai fait remarquer déjà l'emploi de l'E simple à la place de la diphthongue AI

On voit aussi un certain nombre de sarcophages du IIe et du IIIe siècle; mais il ne paraît pas que les Éphésiens aient eu le goût des tombeaux somptueux, comme les habitants des parties méridionales de la presqu'île, qui avaient dans leurs mœurs plus d'éléments asiatiques.

Les atterrissements du Caystre ont tellement changé la surface du sol, que les recherches faites jusqu'à ce jour pour retrouver l'emplacement du temple de Diane ont été infructueuses. Tous ceux qui ont écrit sur Éphèse ont fait à ce sujet des théories plus ou moins probables; mais aucune preuve positive, matérielle, ne vient à l'appui de leurs observations. On sait que le temple avait été bâti dans un terrain marécageux; cette place avait été choisie, dit-on, pour mettre l'édifice à l'abri des tremblements de terre. Les fondations furent établies sur un béton dans lequel on avait mélangé de la laine et du charbon pilé.

Le temple était octostyle et diptère; la largeur de la façade était de 220 pieds (grecs, de $0^m,302$) ou $66^m,44$; ainsi la longueur de l'entre-colonnement d'axe en axe était à peu près de 9 mètres. Les colonnes avaient $3^m,20$ de diamètre. Un tel édifice méritait bien la renommée qu'il avait acquise parmi les anciens; car ces architraves de 9 mètres de longueur offraient d'immenses difficultés de construction. Le temple était d'ordre ionique, et la comparaison que fait Strabon de ce temple avec celui de Magnésie du Méandre, dont nous connaissons toutes les proportions, nous prouve que les deux monuments avaient une grande ressemblance : celui d'Éphèse ne surpassait l'autre que par la grandeur.

Les anciens nous ont laissé sur ce monument des documents assez nombreux pour nous donner une idée parfaite de l'édifice. Reproduire ces documents, ce serait sortir des bornes dans lesquelles je dois me renfermer, puisque je ne publie aucun dessin d'Éphèse. Qu'il me suffise de dire que je n'ai rien trouvé dans Éphèse qui pût, de près ou de loin, me mettre sur la voie de l'emplacement.

On s'est souvent demandé comment un édifice d'une telle magnificence et d'une dimension si colossale, avait pu disparaître sans qu'il en restât de vestige. Deux motifs puissants me paraissent avoir causé sa ruine, et la disparition de ses derniers débris s'explique par les ordres donnés par les empereurs byzantins d'enlever d'Éphèse tous les restes qui seraient propres à embellir la nouvelle capitale. Le voisinage de la mer rendait ces opérations très-faciles.

L'établissement du christianisme dans Éphèse a dû porter un premier échec au monument, que les nouveaux chrétiens regardaient comme un foyer de paganisme, et, dès qu'ils furent assez puissants, le temple fut fermé. Nous avons cité dans l'introduction un édit de Théodose, qui n'était pas le premier rendu par les empereurs chrétiens. Abandonné dès lors à la destruction, ses matériaux furent employés à d'autres usages. Il est probable que le temple fut renversé par un tremblement de terre dont l'histoire

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0275
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ne nous a pas conservé la date précise, mais dont les effets nous frappent dans toutes les villes de l'Ionie.

Cette catastrophe est différente de celle qui eut lieu sous le règne de Tibère; l'empereur romain fit les plus grands efforts pour réparer les désastres de cet événement. Le temple d'Éphèse résista certainement; car toute l'antiquité se fût émue à la nouvelle de la destruction d'un édifice qui faisait l'admiration de l'Asie et de l'Europe. Le tremblement de terre dont je parle doit s'être fait sentir quand déjà ces temples étaient abandonnés, mais n'étaient pas encore complétement en ruine.

En parcourant l'Ionie suivant une ligne dirigée de l'ouest à l'est depuis Téos jusqu'au Méandre, on traverse plusieurs villes qui toutes étaient remarquables par des édifices somptueux, tous bâtis en marbre, et appareillés en grands blocs sans mortier, reliés seulement dans les parties les plus élevées par des crampons de fer ou de bronze. Tous ces temples, sans exception, présentent aujourd'hui des monceaux de décombres qui ne sont pas dus certainement à l'action des hommes; car les blocs de marbre sont écroulés l'un sur l'autre par l'effet d'une force instantanée. Les colonnes sont toutes abattues selon une direction parallèle.

Le temple de Téos, le plus occidental des monuments dont je parle, celui de Claros, le temple d'Apollon Didyme à Milet, les temples de Priène, celui de Magnésie du Méandre, dont je donnerai bientôt la description, enfin celui d'Esculape à Tralles, voilà des monuments qui présentent tous un tableau de destruction identique. Tous sont aujourd'hui transformés en un amas de blocs, comme les temples de Sélinunte en Sicile. Dans les fouilles que j'ai faites à Magnésie, j'ai trouvé d'abord les tuiles de la couverture, ensuite les corniches et les pierres des murailles. Ce temple avait donc sa couverture à peu près intacte quand il est tombé. Cependant c'était après la destruction complète du paganisme; car il ne paraît pas qu'il ait été fait le moindre effort pour le relever.

Au centre de tous ces désastres, le temple d'Éphèse aurait-il résisté avec sa construction pour ainsi dire phénoménale, ses colonnes d'une seule pièce et ses monstrueuses architraves [1]? Le soin d'établir le soubassement, comme nous l'avons vu, n'aurait pu sauver l'édifice d'une catastrophe qui s'est fait sentir d'une manière si violente; mais tous ces temples étaient devenus inutiles à l'époque où elle a eu lieu: l'histoire n'en a point fait mention, et nous ne la reconnaissons, après plusieurs siècles, que par ses effets incontestables. Les autres villes, loin de la mer et presque abandonnées, sont restées dans l'état où elles se sont trouvées après le tremblement de terre. Priène, Magnésie, Tralles, Téos, Branchydes, ont été complétement désertées, et la population s'est établie dans le voisinage. Mais Éphèse était encore une ville importante; d'ailleurs elle était devenue la carrière de Constantinople [2].

Voici comment j'explique la disparition complète du monument, et il n'en reste pas aujourd'hui un fragment appréciable pour pouvoir contrôler ses proportions réelles avec les descriptions des anciens. On sait qu'il existait encore en 268, car il fut pillé par les Goths et ensuite incendié. C'est la dernière mention qui soit faite de cet édifice, dont tant d'auteurs anciens ont chanté les louanges [3].

Le château d'Aïasoulouk, qui fut construit avec les ruines d'Éphèse, date des empe-

[1] Vitruve, liv. X, ch. VI.

[2] Voyez Anonyme de Constantinople, apud Banduri Imperium orientale. Description de Sainte-Sophie.

[3] Hérodote, liv. I, ch. XXVI; liv. XXI, ch. XCII.— Strabon, liv. XIV, p. 640, etc. — Vitruve, liv. I, ch. I; liv. VII.— Pausanias, liv. VII, ch. II. — Tacite, Annal., III, 61. — Pline, Hist. nat., liv. XXXVI, ch. XIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0276
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

reurs byzantins; on y avait employé comme décoration plusieurs bas-reliefs antiques, chose que les Turcs ne font jamais. En 1308, Éphèse fut prise par Saïssan, gendre de l'aga de Mentesch; il avait consenti une capitulation par laquelle les habitants auraient la vie sauve, et pourraient emporter leurs effets et les vases sacrés de leurs églises. Mais, à son entrée dans la ville, il en fit massacrer une partie, et envoya le reste à Tyrrah. En 1403, après la prise de Smyrne, Timour vint s'établir à Éphèse, et passa trente jours à ravager ce qui avait échappé aux précédents désastres. La grande mosquée de marbre qui domine aujourd'hui les ruines d'Aïasoulouk est d'une construction postérieure à l'arrivée du prince tartare; mais, dans les inscriptions, je n'ai pas trouvé de date précise [1].

Les ruines d'Éphèse présentent une difficulté extrême à l'analyse. J'ai fait plusieurs voyages dans cette ville avant d'arriver à un résultat que je suis loin de regarder comme satisfaisant, et qui est surtout très-incomplet. Pour m'y rendre de Smyrne, j'ai toujours suivi une route différente : la première par Mahaladji, Métropolis et Claros : c'est celle qu'a suivie Chandler; la seconde directement par la plaine. Comme c'est celle que suivent ordinairement les voyageurs, je donnerai ici mon journal de 1842, lorsque je me rendais à Magnésie du Méandre.

ROUTE DE SMYRNE A ÉPHÈSE, FAITE EN 1842.

Le 20 d'août, après avoir terminé nos préparatifs de départ, nous quittons la ville de Smyrne à quatre heures du soir.

Nous traversons le vieux cimetière qui occupe le versant occidental du mont Pagos; c'est une route que j'ai faite plusieurs fois sans jamais me lasser d'admirer la perspective magnifique qui se développe à l'horizon. Du côté du nord, les sommets découpés du mont Sipylus encaissent le rivage du golfe; sur la gauche, les ruines du château dominent le chemin, tandis que la chaîne centrale de la presqu'île de Téos et d'Érythræ se perd dans les vapeurs du soir, en formant des ondulations de verdure. Dès qu'on a quitté les portes de la ville, on entre dans une campagne qui est presque inculte. Quelques petits vallons bien arrosés sont occupés par de chétives habitations; le pays n'est pas assez sûr pour que l'on ait pris l'habitude de se construire des maisons de campagne isolées. Toute la montagne du château est de formation trachytique; ces productions volcaniques s'étendent fort au loin dans la plaine.

Nous passons à 4 heures la ligne de douanes. Toutes les marchandises qui sortent doivent payer un droit qui entre dans la caisse du gouverneur, et est affecté à l'entretien de la ville. A 4 heures 45 minutes, nous passons un pont jeté sur un torrent qui est à sec dans cette saison; c'est un des affluents du Mélès qui va se jeter dans le golfe de Smyrne. Une large vallée, qui a peu de longueur, nous sépare d'une plaine au milieu de laquelle est situé le joli village de Boudja, où les familles anglaises résident de préférence. Les habitants de Smyrne appellent Val Sainte-Anne cette dépression de terrain qui sépare du côté de l'est le mont Pagos de la plaine de Boudja. Un aqueduc du moyen âge, dont les arcades sont en ogive, traverse cette vallée; les eaux qu'il porte à Smyrne sont très-chargées de sels calcaires, qui ont formé, de part et d'autre de l'aqueduc, de

[1] J'avais relevé en détail les ruines de cet édifice, un des plus remarquables de l'islamisme, mais il ne m'est pas possible de les publier; et comme nous n'avons pas en français de termes pour définir les détails des sculptures arabes, une description serait inintelligible pour le lecteur.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0277
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

grosses masses de stalactites. Cet endroit est très-pittoresque et souvent visité par les étrangers.

A 6 heures, nous traversons une petite rivière qui va également se jeter dans le golfe de Smyrne: ce sont les eaux du versant septentrional de la chaîne centrale; elles sont peu abondantes, par suite des ondulations du terrain, qui ne forment pas un bassin très-étendu. Nous remontons pendant une heure cette rivière, qui coule dans une terre sablonneuse et calcaire. Le terrain volcanique finit à la première rivière.

La nuit était fort belle, et la lune éclairait de sa lumière calme ce paysage solitaire. Nous traversons des terrains incultes, où le passage de l'homme ne se reconnaît qu'aux traces des incendies allumés dans les buissons. Bientôt nous montons sur quelques éminences, et nous franchissons un col qui forme la ligne de partage entre les eaux du golfe de Smyrne et celles du golfe d'Éphèse. Tout ce terrain est calcaire (craie de Morée).

Nous nous trouvons vers huit heures dans un défilé fort resserré, que les habitants appellent le Chemin du Sang, à cause des nombreux assassinats qui y sont commis chaque année. Ce sont généralement des Samiens qui s'associent avec des paysans du lieu; on emporte le butin à Samos, et il est partagé, quelques mois après, quand l'affaire est assoupie. Deux mois auparavant, la caravane portant la recette du sandjak avait été arrêtée dans ce lieu. Il y avait douze hommes d'escorte et six chevaux chargés d'argent. La bande de voleurs dispersa l'escorte après avoir tué deux ou trois hommes, et l'argent tomba entre les mains des bandits. On désespérait de retrouver leurs traces, lorsqu'un Turc qui était de leurs affidés, soit par repentir, soit qu'il ne fût pas satisfait de la part qu'on lui faisait, se rendit à Smyrne et dénonça tous ses complices. Il conduisit l'autorité dans un des lieux les plus sauvages du mont Tmolus; c'est là que l'argent avait été caché. On retrouva cinq charges entières, et l'on se rappela que, la sixième ayant été ouverte par la chute du cheval, tout l'argent avait été répandu sur le terrain. Les Samiens furent envoyés à Constantinople.

La race des paysans de cette presqu'île est très-indomptée; elle avait formé une sorte de corporation organisée dans le genre de celle des janissaires; les membres prenaient le nom de Zeibek; leur costume différait essentiellement de celui des autres paysans, en ce qu'ils portaient des culottes de toile blanche très-serrées sur la cuisse, avec une brayette lacée comme les chausses du moyen âge. Leur turban était démesurément haut, et leur ceinture, fort large, remplie d'armes et d'ajustements de guerre. Le chef de cette milice était un homme du sandjak d'Aïdin, qui se nommait Khel Mehemet.

Une pareille association n'aurait pas duré parmi les Turcs, s'il ne s'y était introduit quelque règlement religieux; aussi, Khel Mehemet avait-il eu soin d'appeler près de lui un scheik ou derviche, qui prédisait à la corporation une durée et une illustration égales à celle des janissaires. Les Zeibeks se rendaient utiles aux Déré-Beys d'Aïdin et des environs, en servant comme soldats dans les milices; mais ce qui leur plaisait le plus, c'est qu'on les laissait travailler pour leur compte dans les disputes sans cesse renouvelées entre les Déré-Beys des différents districts. C'étaient les Zeibeks qui prenaient toujours parti pour la famille Kara-Osman-Oglou. Teker-Bey de Melasso était plus fort en cavalerie; mais il paraît qu'elle ne pouvait rien contre les attaques furieuses des Zeibeks. Il va sans dire que, lorsque les princes ne se faisaient point la guerre, les Zeibeks ne restaient point oisifs; ils détroussaient alors les caravanes, et pillaient les villages des Giaours. J'ai vu les derniers beaux jours des Zeibeks, lorsque le vieux Kara-Osman-Oglou était encore pacha d'Aïdin. Mais lorsque Tahir-Pacha vint occuper le pachalik, il voulut faire passer le turban des Zeibeks sous le niveau du Nizam-Djedid. La fermentation qui

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0278
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

couvait dans les esprits depuis la chute du Déré-Bey Kara-Osman, se déclara bientôt par des séditions qui prenaient tous les jours plus de gravité. Tahir-Pacha fit marcher contre les Zeibeks un corps de Nizam; il y en eut plusieurs massacrés dans Aïdin ou étranglés dans Smyrne.

Les Zeibeks ne furent pas complétement détruits, mais ils traitèrent avec Tahir, et firent la concession d'un demi-pied de leur turban. Maintenant ils sont complétement soumis, et leur association est dissoute; mais ils n'ont point abandonné l'usage de la culotte courte et serrée. Ce sont les seuls Musulmans qui portent ce vêtement.

Après avoir passé le défilé, nous nous trouvons dans une vaste plaine. Toutes les eaux des différents vallons prennent leur cours vers le sud. Il n'y a pas un village dans tout ce district. A 10 heures nous traversons un gué; à 10 heures 30 minutes nous passons une autre petite rivière; enfin, à 11 heures, nous arrivons à Trianta, station où se trouvent un corps de garde et quelques khans. Un grand platane ombrage la cabane de feuillée où nous passons la nuit. La rivière de Trianta ne se jette point dans le Caystre; elle a un cours particulier, et va se perdre dans la mer entre Claros et Éphèse. L'ondulation de terrain qui sépare le bassin du Caystre de celui de la rivière de Trianta, est presque insensible. Le 21, nous quittons le campement à 6 heures 30 minutes. L'horizon est borné au nord par la chaîne du Tmolus, au pied de laquelle sont situées les villes de Baindir et de Démich. Nous suivons pendant quelque temps le cours de la rivière, faisant route à 120° du compas, au milieu des buissons touffus. Toute cette plaine est très-marécageuse; on a établi une chaussée au milieu des marais. Nous avons au N.-N.-E. un grand village entouré d'arbres, nommé Fortouna; un peu plus au sud, quelques habitations forment le village de Gourgoul.

Un cheval de charge s'étant abattu, nos muletiers restèrent en arrière, et ceux qui marchaient à l'avant-garde s'égarèrent au milieu des buissons. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que nous nous trouvâmes tous réunis. Nous prîmes un sentier qui mène droit au sud vers un mamelon que nous apercevions depuis le matin. On trouve dans son voisinage quelques débris d'architecture et un grand aqueduc en ruine, qui indique qu'une ville antique a existé dans cet endroit. Sur le revers S.-E. du mamelon, on voit un grand tumulus.

Nous fîmes halte dans un café au bord d'une petite rivière nommée Bounar-Sou (l'Eau de la Source), parce qu'elle sort tout entière d'un rocher situé à deux milles au nord. C'est cette source qui alimentait l'aqueduc. Nous n'avons pas suivi la ligne directe qui mène de Trianta à Ephèse, parce que les marais formés par le Bounar-Sou et les eaux de la plaine la rendent impraticable. On contourne la chaîne de montagnes qui borne la plaine du côté de l'ouest. A 9 heures 5 minutes nous nous trouvons encore au bord du Bounar-Sou, que nous passons à gué dans cet endroit. Non loin de là se trouve un ancien cimetière, dans lequel on remarque des tronçons de colonnes, des corniches et d'autres fragments d'architecture, le tout en marbre blanc. On voit clairement tous les débris d'un édifice dorique.

A partir de ce point, nous marchons sur la pente du coteau pour éviter les marais. Nous faisons une halte de quelques instants au bord d'un ruisseau; et en continuant à suivre la chaîne des collines, nous finissons par arriver au bord du Caystre, qui coule dans une vallée d'un mille de largeur; les terres en sont assez bien cultivées. Nous apercevons de temps à autre de beaux champs de doura. Le côté gauche de la vallée est également formé par une chaîne de collines calcaires. Nous marchons droit au sud pendant une heure jusqu'à un château ruiné, bâti sur un des sommets les plus escarpés de

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0279
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

la montagne; les habitants l'appellent Kiz-Kalé-si (le Château de la Fille). Ici, les rochers prennent un aspect assez grandiose; leurs flancs perpendiculaires paraissent de loin avoir été taillés par la main des hommes. J'examinais avec soin chaque endroit, espérant y découvrir quelque sculpture inaperçue jusqu'à ce jour.

Après avoir dépassé le château, nous découvrons au loin les montagnes qui entourent la plaine d'Éphèse. La chaleur est intense, et nos chevaux sont fatigués; nous cheminons doucement. Après avoir longé le Caystre, nous trouvons dans une anfractuosité de rochers une construction appliquée à la montagne, dont une partie a été travaillée de main d'homme. On voit les traces d'une salle taillée dans le roc, et une niche assez grande; au-devant, se découvrent les ruines d'un aqueduc et quelques murailles revêtues de marbre. Ces débris peuvent avoir appartenu à un nymphée (Νύμφαιον), qui fournissait ensuite de l'eau à l'aqueduc; maintenant la source est tarie.

Suivant toujours le cours du Caystre, nous arrivons à un pont formé de débris de monuments romains. Les arcades sont en ogive. Un aqueduc était appliqué contre le pont. Ici le Caystre commence à devenir assez large. Après avoir passé le fleuve, nous nous trouvons dans la plaine même d'Éphèse. Le courant tend toujours à se porter au nord, en suivant la chaîne des montagnes; mais ensuite il traverse obliquement la plaine, et, après s'être divisé en deux branches, il va se jeter dans la mer près de la montagne du sud. La branche nord est de peu d'importance; on la passe facilement à gué près de son embouchure.

Le soleil était sur son déclin, et éclairait admirablement le château d'Aïasoulouk, perché sur un roc isolé. Le grand aqueduc à piles de marbre se découpait sur un fond d'une verdure austère, tandis qu'à droite les ruines de la ville romaine se présentaient comme une masse indécise et chaudement colorée. Nous apercevons enfin la vaste mosquée dont la façade reflétait les derniers rayons du soir.

Il me sembla que j'arrivais chez moi en mettant pied à terre dans le vieux temple musulman que j'ai déjà habité à trois reprises. J'étais salué par le chant des corbeaux et par la voix plaintive de la chouette, seuls hôtes de ces ruines; je revoyais avec charme ces vieilles colonnes et ces élégants arabesques dont chaque jour enlève une fleur. Les térébinthes de la cour sont devenus plus vigoureux depuis trois ans; ils soulèvent lentement les dalles.

Je m'étais rendu directement au village pour inviter les paysans à nous apporter des provisions : bientôt, un âne chargé de deux amphores d'eau fraîche arriva, précédé de trois ou quatre villageois portant du laitage et des fruits. La nuit était venue; nous allumâmes nos fanaux, dont la lumière pâlissait devant celle de la lune. A cette heure de la nuit, quand tout bruit humain a cessé, lorsqu'on n'entend plus que les mille voix des insectes et le chant lointain des oiseaux nocturnes, il est impossible de peindre l'effet que produit cette architecture mauresque si peu connue, et pourtant si belle. On ne peut s'empêcher d'évoquer le souvenir des princes qui ont régné sur cette terre d'Éphèse, et qui l'ont laissée couverte de ruines. Grecs, Romains, princes de Byzance, Seldjoukides et Turcs, tout cela n'offre plus qu'un amas de décombres cachés sous un immense linceul de verdure. Les chevaux furent attachés à une longue filière de corde fichée en terre. Méhémet établit un poste dans le vestibule sous le minaret. Je repris ma place accoutumée au pied de la grande colonne à gauche; chacun fit ses préparatifs pour la nuit, et bientôt le calme le plus profond régna dans la mosquée.

Le 22 août, je passai une partie de la journée à compléter les inscriptions du Minnber et des chapiteaux de la mosquée. Les trois compartiments en façon de grecque qui

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0280
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ornent la partie centrale de la niche, sont des inscriptions karnatiques très-difficiles à lire, mais exécutées avec beaucoup d'adresse; elles reproduisent les noms de Mohammed, Abou-Bekr, Ali, Omar, Osman, et d'autres imans. Tout le Minnber était peint et doré. On retrouve les traces des ornements sur le marbre des sculptures; les voussoirs de la niche sont à dentelures circulaires, comme une des portes d'un médrécé de Konieh.

Le plan général de la mosquée est un grand rectangle coupé en deux parties égales, dont l'une forme la cour (harem), et l'autre la nef (djami). La façade, qui est encore intacte, est bâtie tout en marbre blanc; la porte, à laquelle on arrive par un perron de dix marches, est ornée d'arabesques et d'inscriptions, et couronnée de créneaux découpés dans le genre de ceux des mosquées du Caire; les fenêtres qui éclairent la nef sont carrées et surmontées d'arabesques indescriptibles. L'exécution de tous ces ornements est d'une correction de ciseau dont on a lieu d'être étonné; mais, comme dans beaucoup d'édifices du moyen âge, on a sacrifié la décoration à la solidité; les fondations manquent en quelques endroits, et une des coupoles s'est écroulée.

Au-dessus de la porte s'élève un minaret de briques, qui paraît un ouvrage moins ancien que la mosquée. On ne trouve point dans les inscriptions le nom du prince qui l'a bâtie; mais on peut être certain que cet édifice n'est pas l'ouvrage d'un sultan, car toute mosquée impériale est ornée de deux minarets: les princes, cheiks ou émirs, n'ont le droit d'en dresser qu'un seul.

En montant le perron, on arrive dans une cour au milieu de laquelle il y a une fontaine pour les ablutions. Du côté du nord il y a une autre porte non moins ornée, qui conduisait au château, et la porte d'entrée du temple est placée dans l'axe perpendiculaire à celui des deux autres; mais elle est sans ornements. C'est une triple arcade mauresque, avec des colonnettes; il ne paraît pas qu'elle eût jamais été close par un vantail en bois.

Dans une plinthe de marbre, tout près du pavé, on lit le nom d'un des artistes qui ont travaillé à l'édifice, mais il n'y a pas de date :

« Ce minnber a été fait par le fakir (pauvre) serviteur de Dieu Ali, fils de Daoud, natif « du pays de Cham (Damas). »

Toute la cour de la mosquée était entourée de colonnes de granit. Les quatre grosses colonnes de l'intérieur n'ont pas d'égales dans les ruines d'Éphèse. On voit seulement quelques tronçons du même diamètre autour du monument que je regarde comme l'église de Saint-Jean. Les deux colonnes qui séparent les pendentifs du centre sont de granit gris; les deux autres sont de granit rouge; mais, par malheur, celle de gauche n'est pas d'une seule pièce. On a employé par exception un chapiteau antique, d'ordre composite; tous les autres sont de style arabe.

Les paysans viennent à chaque instant nous apporter des provisions; nous avons du pain très-frais et très-bon, et surtout de l'eau excellente de la fontaine d'Aïasoulouk. Cette source, très-abondante, coule dans un antique sarcophage; elle est ombragée par un vieux térébinthe. Ce petit coin de village est assez pittoresque.

Nous allâmes ensuite au village. Un vieux Grec, nommé Hadji-Giorgi, que j'avais connu jadis, se tenait sur sa porte; il nous offrit quelques fruits et des narghilés : nous devisions tout en fumant. Il se souvenait de m'avoir vu à Éphèse. « Nous sommes, me disait-il, « les derniers restes des chrétiens qui ont occupé jadis ces lieux avec honneur. Chaque « année, des étrangers viennent nous visiter; ils emportent quelques débris de notre « ville, et nous, nous restons comme les derniers témoins d'un temps qui n'est plus et « que nos enfants ne reverront jamais. Il y a peu de mois que des voyageurs ont

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0281
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

« emporté le bas-relief qui recouvrait le dessus de la porte d'Aïasoulouk; il s'est brisé « en tombant. Je connais beaucoup d'autres marbres précieux qui ont échappé aux voya- « geurs; si vous êtes curieux de les voir, je vous indiquerai la place où ils se trouvent. » J'acceptai, et il me montra en effet, cachée sous des broussailles, une stèle de marbre sur laquelle je lus l'inscription suivante :

1.

ΚΑΙΤΟΥΤΟΔΙΑΤΑ
ΓΜΑΤΙΔΕΔΗΛΩΚΕΝΑΙΟΘΕΝΑΝΑΓΚΑΙ
ΟΝΗΓΗΣΑΜΗΝΚΑΙΑΥΤΟΣΑΓΟΒΛΕ
ΓΩΝΕΙΣΤΕΤΗΝΕΥΣΕΒΕΙΑΝΤΗΣΘΕΟ
ΚΑΙΕΙΣΤΗΝΤΗΣΛΑΜΓΡΟΤΑΤΗΣΕΦΕ
ΣΙΩΝΓΟΛΕΩΣΤΕΙΜΗΝΦΑΝΕΡΟΝΓΟΙ
ΗΣΑΙΔΙΑΤΑΓΜΑΤΙΕΣΕΣΘΑΙΤΑΣΗΜΕΡΑΣ
ΤΑΥΤΑΣΙΕΡΑΣΚΑΙΤΑΣΕΓΑΥΤΑΙΣΕΚΕ
ΕΤΡΙΑΣΦΥΛΑΧΘΗΣΕΣΘΑΙΓΡΟΕΣΤΩ
ΤΟΣΤΗΣΓΑΝΗΓΥΡΕΩΣ
ΤΙΤΟΥΑΙΛΙΟΥΜΑΡΚΙΑΝΟΥΓΡΙΣΚΟΥ
ΤΟΥΑΓΟΝΟΘΕΤΟΥΥΙΟΥΑΙΛΙΟΥ
ΓΡΙΣΚΟΥΑΝΔΡΟΣΔΟΚΙΜΟΤΑΤΟΥΚΑΙ
ΓΑΣΗΣΤΕΙΜΗΣΚΑΙΑΓΟΛΟΧΗΣΑΞΙΟΥ

. . . καὶ τοῦτο διατάγματι δεδηλωκέναι· ὅθεν ἀναγκαῖον ἡγησάμην καὶ αὐτὸς ἀποβλέπων εἴς τε τὴν εὐσέβειαν τῆς θεα[ὐ] καὶ εἰς τὴν τῆς λαμπροτάτης Ἐφεσίων πόλεως τειμὴν φανερὸν ποιῆσαι διατάγματι, ἔσεσθαι τὰς ἡμέρας ταύτας ἱερὰς καὶ τὰς ἐπ' αὐταῖς ἐκε[χ]ε[ι]ρίας φυλαχθήσεσθαι, προεστῶτος τῆς πανηγύρεως.

Τίτου Αἰλίου Μαρκιανοῦ Πρίσκου τοῦ ἀγωνοθέτου υἱοῦ Αἰλίου Πρίσκου ἀνδρὸς δοκιμωτάτου καὶ πάσης τειμῆς καὶ ἀπο[δ]οχῆς ἀξίου.

. . . et avoir porté cela à la connaissance publique par un décret. J'ai donc jugé nécessaire, considérant la piété due à la déesse et l'honneur de la noble ville d'Éphèse, d'annoncer par ce décret que ces jours seront et demeureront sacrés et fériés. La fête sera présidée par Titus Élius Marcianus Priscus, ordonnateur des jeux, fils d'Élius Priscus, homme éprouvé et digne de tout honneur et approbation.

2.

ΤΗΝΓΑΝΗΓΥΡΙΝΚΑΙΑΤΕΛΕΙ[ΑΝ]
ΚΑΙΕΚΕΧΕΙΡΙ[ΑΝ]ΕΙΣΟΛΟΝΤΟΝ
ΕΠΩΝΥΜΟΝΤΗΣΘΕΟΥΜΗΝΑ
ΤΥΧΟΝΤΑΚΑΙΤΗΝΑΡΤΕΜΙΣΙΑ
ΚΗΝΚΡΙΣΙΝΚΑΤΑΣΤΗΣΑΝΤΑ
ΚΑΙΤΑΘΕΜΑΤΑΤΟΙΣΑΓΩΝΙ
ΤΗΣΑΥΞΗΣΑΝΤΑΚΑΙΑΝ[ΔΡΙ]
ΑΝΤΑΣΤΩΝΝΕΙΚΗΣΑΝΤ[ΩΝ]
ΑΝΑΣΤΗΣΑΝΤΑ
ΤΗΝΤΕΙΜΗΝΑΝΑΣΤΗΣΑΝ
Λ. ΦΑΙΝΙΟΥΦΑΥΣΤΟΥ
ΤΟΥΣΥΓΓΕΝΟΥΑΥΤΟΥ

Τὴν πανήγυριν καὶ ἀτέλει[αν] καὶ ἐκεχειρί[αν] εἰς ὅλον τὸν ἐπώνυμον τῆς θεοῦ μῆνα τυχόντα καὶ τὴν Ἀρτεμισιακὴν κρίσιν καταστήσαντα καὶ τὰ θέματα τοῖς ἀγωνι[σ]τ[αι]ς αὐξήσαντα καὶ ἀνδριάντας τῶν νεικησάντων ἀναστήσαντα τὴν τειμὴν, ἀναστήσαντ[ος] Λουκίου Φαινίου Φαύστου τοῦ συγγενοῦ αὐτοῦ.

(Statue élevée) en l'honneur de. . . . qui a institué, pour tout le mois qui porte le nom de la déesse, une fête, immunité et repos, qui a établi un concours en l'honneur d'Artémis, qui a augmenté les prix dans les jeux publics, qui a toujours consacré des statues en l'honneur des vainqueurs. Élevée par Lucius Phænias Faustus, son parent.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0282
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'inscription n° 1, qui se trouve sur le chemin conduisant du village à l'aqueduc, a évidemment été déplacée. Elle aura été tirée des ruines de l'ancienne Éphèse, qui ne s'étendait pas jusqu'ici. Le caractère des lettres indique l'époque de Marc-Aurèle. Il n'y a aucune moulure à la stèle; sa hauteur est de $1^{m},20$ sur $0^{m},60$ et $0^{m},60$.

Près de ce lieu, on voit une petite mosquée en ruine, avec un minaret de briques, d'un appareil semblable à celui de la grande mosquée.

Sur la gauche de la route, il y a un amas de débris de marbre. Ce sont des fûts de colonnes portant différents genres de cannelure; ces morceaux semblent être aussi hors de place. L'ancienne Éphèse a été détruite de fond en comble, d'abord quand on a bâti le château d'Aïasoulouk, et plus tard, quand les Musulmans sont arrivés. Ils ont pris les matériaux de l'Éphèse païenne et de l'Éphèse chrétienne pour élever la grande mosquée, dont tous les murs sont de marbre blanc, et les colonnes de granit.

Après avoir fait quelques pas au milieu des broussailles, nous arrivons à l'aqueduc qui traversait la vallée orientale du château, dans la direction de l'est à l'ouest. Toutes les piles de cet édifice sont bâties avec des matériaux de marbre blanc, tirés des ruines de la ville. On y trouve des fragments d'ordre dorique grec, des autres de style très-orné, des débris d'édifices corinthiens, des bases, des autels, et des fragments de statues; tout cela a été taillé pour former l'appareil. Les aqueducs ont été observés et décrits plusieurs fois. M. de Choiseul a publié l'inscription de la dédicace du plus remarquable. Lorsque je suis arrivé à Éphèse, j'avais dédaigné ce monument, le regardant comme un débris suffisamment connu. Mon guide m'a tiré d'erreur, en me faisant remarquer que c'est une mine féconde d'inscriptions de tout genre. Le premier pilier près duquel nous nous arrêtâmes en contient deux assez intéressantes : la première est en latin, et est relative aux bibliothèques de la ville :

3.

PROC
CAESARISTRAIANIHADRIANI
CADDIOPCPSINALEXANDR
OCBIBLIOTHECARGRAECET
LATINIIIBEPISTGRAECPROCLYC
PAMP.GALATPAPHIPISIDPONT
PROCHEREDITETPROCPRO
CIAEASIAEPROCSYRIAE
IERMESLIBADIVT
EIVS
H S.

Procurator Cæsaris Trajani Hadriani (nom altéré d'une magistrature?) in Alexandria, procuratori Bibliothecarum græcæ et latinæ, ab epistolis græcis, procuratori Lyciæ, Pamphyliæ, Galatiæ, Paphi, Pisidiæ, Ponti; procuratori hereditatum, et procuratori provinciæ Asiæ, procuratori Syriæ, Hermes Libertus adjutor ejus heres statuit.

Cette inscription a été copiée plusieurs fois, et toutes les copies présentent les mêmes fautes. Je dois croire qu'elles existent sur la pierre. Je ne donne ici que le sens de l'inscription.

Il paraît qu'à une certaine époque on avait appliqué une maison contre ce pilier, et la cheminée se prolongeait dans toute la hauteur de la face du nord. Un petit cippe, d'une conservation parfaite, est couché parmi les assises. La fumée l'a tellement noirci,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0283
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

qu'on a beaucoup de difficulté à en déchiffrer les caractères; il est à 4 mètres au-dessus du sol.

4.

ΑΛΟΝΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥΙΙΙΣΚΟΝ
ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΑΡΧΙΑΤΡΟΝΔΙΑ[Γ]ΕΝΟΥΣ
ΝΕΟΠΟΙΟΝΜΟΝΟΝΚΑΙ
ΠΡΟΤΟΝΤΡΙΤΟΝΒΟΥ
ΛΕΥΤΗΝΣΥΝΠΑΤΡΙΚΙ[Ω[
ΑΔΕΛΦΩΝΕΟΠΟΙΟΝΤΩ
ΑΥΤΩΕΤΕΙΝΕΟΠΟΙΗΣΑ
[Ν]ΤΑΣΥΝΤΩΑΔΕΛΦΩΔΟΝ
ΤΑΣΥΝΤΟΥΑΔΕΛΦΟΥΠΕΡ[Ι]
ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΣΤΗΣΑΝΩΝΙ
ΑΝΗΣΟΥΣΙΑΣΥΠΕΡΤΟΥΠΑ
ΤΡΟΣΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥΜΥ
ΡΙΑΔΑΣΔΥΟΗΜΙΣΥΚΑΘΑ
ΥΠΕΣΧΟΝΤΟΕΝΤΙΕΚΚΛΙΣΙ
ΑΥΠΕΡΤΟΥΠΑΤΡΟΣΚΑΙ
ΤΟΝΟΙΚΟΔΕΣΠΟΣΥΝΕΙΣ
ΤΗΝΤΕΙΜΗΝΑΝΑΣΤΗΣΑ[Ν]
ΤΟΣΤΟΥΠΑΤΡΟΣΑΣΚΛΗ
ΠΙΑΔΟΥ
ΕΠΙΑΡΧΙΣΚΗΠΤΟΥΚΟΥΕΡΜΙΠΠΟΥ

Αὖλον Ἀσκληπιάδου Πρίσκον φιλοσέβαστον, ἀρχίατρον διὰ γένους Νεοποιὸν μόνον καὶ πρῶτον τρίτον βουλευτὴν σὺν Πατρικίῳ ἀδελφῷ, Νεοποιὸν τῷ αὐτῷ ἔτει νεοποιήσαντα σὺν τῷ ἀδελφῷ, δόντα σὺν [τῷ] τοῦ ἀδελφοῦ περὶ ἐπιμελείας τῆς Ἀνωνιανῆς οὐσίας ὑπὲρ τοῦ πατρὸς Ἀσκληπιάδου μυριάδας δύο ἥμισυ καθὰ ὑπέσχοντο ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ὑπὲρ τοῦ πατρὸς καὶ [τῆς] οἰκοδεσποσύνης τὴν τειμήν, ἀναστήσαντος τοῦ πατρὸς Ἀσκληπιάδου ἐπὶ ἀρχισκηπτούχου Ἑρμίππου.

En l'honneur d'Aulus Priscus, fils d'Asclépiade, aimant l'empereur, archiatre (médecin en chef) dignité qui passera à ses descendants, Néopéos. . . ., sénateur avec son frère Patricius, Néopéos investi de cette dignité à la même année que son frère, ayant donné pour sa part et celle de son frère, à la place de leur père Asclépiade, 25 mille (drachmes) pour l'administration des biens Hanoniaques, d'après la promesse faite par eux dans l'assemblée du peuple, de vouloir, en cela, se substituer à leur père et à sa responsabilité. Élevée par leur père Asclépiade, Hermippe étant archisceptouque (le premier des magistrats chargés de porter le sceptre).

Ce cippe n'a pas plus de $0^{m},60$ de haut. Les caractères en sont bien gravés, mais ne sont pas éloignés de la fin du premier siècle.

Le fragment situé sur le pilier voisin n'offre pas un sens facile à saisir :

5.

[ΑΓ]ΑΘΗΤΥΧΗ
ΑΠΟΥΛΧΡΑΙΕΡΗΚΑΙ
ΕΙΡΑΠΟΡΔΕΩΝΙΟΥ
ΟΥΣΟΦΙΣΤΟΥΘΥΓΑ
ΑΝΤΩΝΙΑΣΚΟΥΙΝΤΙΛΙ
ΕΥΣΕΝΕΠΙΡΡΥ
ΓΑΙΟΥΤΕΡΕΝΤΙΟΥ
ΠΑΤΙΟΥ

Ἀγαθῇ Τυχῇ Α. Πουλχρὰ ἱερῆ καὶ ...ειρα Πορδεωνίου τοῦ σοφιστοῦ θυγάτηρ Ἀντωνίας Κουιντιλί[ας].....ευσεν ἐπὶ πρυτάνεως Γαΐου Τερεντίου Ὑπατικοῦ?

Cette inscription était gravée sur une pierre très-longue, qui a peut-être servi d'archi-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0284
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

trave. D'après la disposition du mot ΑΓΑΘΗ, on voit qu'il en manque environ la moitié.

Un fragment d'architrave offre les mots ΤΙΒΚΑΚΑΛΛΙΚΛΑΙΝΟΥ. Il n'y avait qu'une seule ligne; c'était sans doute quelque offrande de ce citoyen.

Un autre fragment, qui paraît avoir appartenu à un monument considérable, réunit plusieurs noms d'empereurs romains. Je placerai ici toutes les inscriptions semblables, pour qu'on puisse les comparer :

6

SUR LA MÊME PIERRE.

Ο ΑΔΡΙΑΝΟΥ		ΒΑΣΤΩΝΙΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤ
ΟΣ ΥΟΝΜΑΥΡΗΛΙΟΥ		ΤΟΥΓΡΑΜΜΑΤΕΟΣΤΟΥ
ΑΝΤΟΝΙΝΟΥ		
ΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥ		
Ἀδριανοῦ· υἱὸν Μάρκου Αὐρηλίου Ἀντωνίνου Καίσαρος Σεβαστοῦ.		. . βάστωνι φιλοσεβάστῳ. . . τοῦ γραμματέως τοῦ. . . .

Les deux lettres placées dans l'angle indiquent que d'autres colonnes occupaient le champ de la pierre.

7

SUR LA MÊME PIERRE.

ΜΑΥΡΗΛΙΟΝ	ΦΑΔΙΛΛΑΝ	ΘΥΓΑ	ΦΑΔΙΛΛΑΝ
ΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝ	ΘΥΓΑΤΕΡΑ	ΜΑΥΡΗ	ΘΥΓΑΤΕΡΑ
ΝΙΚΟΝ	ΜΑΥΡΗΛΙΟΥ	ΑΝΤΟ	ΜΑΥΡΗΛΙΟΥ
ΣΕΟΥΗΡΟΥ	ΑΝΤΟΝΕΙΝΟΥ	ΚΑΙΣΑΡΟΣ	ΑΝΤΟΝΕΙΝΟΥΘΕΟΥ
	ΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥ		ΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥ
Μ. Αὐρήλιον τὸν Σεβαστὸν [γερμα-ν]ικὸν Σευήρου.	Φάδιλλαν θυγατέρα Μ. Αὐρηλίου Ἀντωνείνου Καίσαρος Σεβαστοῦ.	θυγατέρα Μ. Αὐρηλίου Ἀντωνείνου Καίσαρος.	Φάδιλλαν θυγατέρα Μ. Αὐρηλίου Ἀντωνείνου θεοῦ Καίσαρος Σεβαστοῦ.

Un fragment de même marbre et de même hauteur conserve encore les débris de lettres que voici :

8

SUR LA MÊME PIERRE PILIER DU CÔTÉ DE L' EST.

ΙΟΥ	ΒΕΙΑΝΤ
ΝΟΥ	ΦΕΣΙΩΝΒΟΥΛΕ
ΒΑΣΤΟΥ	[Τ]ΟΥΓΡΑΜΜΑΤΕΩΣ.
Αὐρηλ]ίου[Ἀντωνεί]νου Καίσαρος Σε]βαστοῦ.	[Εὐσε] βεῖ Ἀντωνείνῳ. . . [Ἐ]φεσίων βουλ[ὴ. . . τ]οῦ γραμματέως.

On remarque plusieurs fragments de bases attachées à des corniches qui paraissent avoir appartenu à des autels. Un de ces fragments est orné de feuilles de laurier; on lit sur chacune des moulures de la corniche :

9.

ΚΑΙΟΔΗΜΟΣΓC
ΟΥΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝΕΦΕΣΙΩΝΓΟΛΕΩΣ
ΓΟΜΔΗΜΑΜΑΙΚΙΛΙΑΝΟΝ

[Ἡ βουλὴ] καὶ ὁ δῆμος τῆς τῶν Σεβαστῶν Ἐφεσίων πόλεως... Πομπὴν ἅμα καὶ Ἄθλον ?...

En proposant d'interpréter de la sorte ma copie défectueuse, je suppose que cette stèle mentionnait quelque cérémonie avec un combat gymnique donné à l'occasion d'une panégyrie, et que les noms des vainqueurs étaient inscrits à la suite. Les exemples de semblables monuments sont très-nombreux en Grèce et en Asie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0285
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Sur le pilier suivant, on trouve une grande pierre sans ornement, qui contient une inscription des plus intéressantes ; elle prouve entre autres choses qu'il ne suffit pas toujours de rencontrer dans une localité le nom d'une cité ancienne, mentionné dans une inscription pour décider que la ville occupait ce même lieu; Apollonie du Rhyndacus est bien loin d'Éphèse. On peut citer un certain nombre d'inscriptions de ce genre et notamment celle qui existe à Nîmes et qui se termine par ces mots : *civitas Forojuliensium Patrono.*

10.

ΤΟΝΚΡΑΤΙΣΤΟΝΕΠΙΤΡΟΠΟΝ
ΤΟΥΣΕΒΗΑΠΟΛΛΩΝΙΑ
ΤΩΝΠΡΟΣΤΩΡΥΝΔΑΚΩ
ΠΟΛΙΣΤΟΝΙΔΙΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΕΠΙΜΕΛΙΘΕΝΤΩΝΤΗΣ
ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣΚΑΤΑΤΟΨΗΦΙΣ
[ΜΑ]ΤΗΣΠΟΛΕΩΣΤΩΝΠΕΡΙ
ΚΟΡΝΗΛΑΠΟΛΛΙΝΑ
ΡΙΟΝ
ΔΙΑΥΡΡΟΥΦΟΝ

Τὸν κράτιστον ἐπίτροπον τοῦ Σεβαστοῦ ἡ Ἀπολλωνιατῶν πρὸς τῷ Ῥυνδάκῳ πόλις τὸν ἴδιον εὐεργέτην, ἐπιμεληθέντων τῆς ἀναστάσεως κατὰ τὸ ψήφισμα τῆς πόλεως τῶν περὶ [Κ]ορνή[λιον] Ἀπολλινάριον διὰ Αὐρηλίου Ῥοῦφον.

La ville d'Apollonie, sur le Rhyndacus, a honoré (par cette statue) le très-puissant procurateur impérial, son bienfaiteur. Par un décret de la ville, l'élévation de la statue a été confiée aux soins de Cornélius Apollinarius sous le contrôle d'Aurélius Rufus.

Sur le même pilier, on lit l'inscription suivante, qui mentionne un décret du sénat et du peuple d'Éphèse rendu à l'occasion de la consécration d'un temple élevé sans doute en l'honneur de l'empereur Hadrien. Cette dédicace se rapporterait assez, comme époque, à l'édifice d'ordre corinthien que l'on voit dans l'Agora :

11.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡ
ΟΣΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡ
ΘΙΚΟΥΥΙΟΥΘΕΟΥΝΕΡΟΥΑ
ΥΩΝΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥ
ΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΗΦΙΛΟΣΣΕΒΑΣΤΟΣ
ΕΦΕΣΙΩΝΒΟΥΛΗΚΑΙΟΝΕΩ
ΚΟΡΟΣΔΗΜΟΣΚΑΘΙΕΡΩΣΑΝ
ΕΠΙΑΝΘΥΠΑΤΟΥΠΕΔΟΥΚΑ[Ι]
ΟΥΠΡΕΙΣΚΕΙΝΟΥΨΗΦΙΣ[Α]
ΜΕΝΟΥΤΙΒΚΛΙΤΑΛΙΚΟΥ
ΤΟΥΓΡΑΜΜΑΤΕΩΣΤΟΥΔΗ
ΜΟΥΕΡΓΕΠΙΣΤΑΤΗΣΑΝΤΟΣ
ΤΙΒΚΛΠΕΙΣΩΝΕΙΝΟΥ

Αὐτοκράτορος Καίσαρος θεοῦ Τραιανοῦ Παρθικοῦ υἱοῦ θεοῦ Νερουᾶ υἱωνοῦ Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ Σεβαστοῦ. Ἡ φιλοσέβαστος Ἐφεσίων βουλὴ καὶ ὁ νεωκόρος δῆμος καθιέρωσαν ἐπὶ ἀνθυπάτου Πεδουκαίου Πρεισκείνου, ψηφισαμένου Τιβ. Κλαυδίου Ἰταλικοῦ τοῦ γραμματέως τοῦ δήμου, ἐργεπιστατήσαντος Τιβ. Κλ. Πεισωνείνου.

En l'honneur de l'empereur César Auguste Hadrien, fils du divin Trajan le Parthique, petit-fils du divin Nerva. Le sénat d'Éphèse et le peuple néocore, dévoués à l'empereur, ont consacré (ce temple) sous le proconsulat de Péducéus Priscinus, sur un décret porté par Tibérius Claudius Italicus, chancelier du peuple, Tibérius Claudius Pisoninus ayant dirigé l'exécution.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0286
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

L'inscription suivante est placée dans une partie très-élevée d'un pilier. Elle est couchée sur le flanc, et par conséquent très-difficile à lire :

12.

ΓΟΛΕΙΣΑΙΕΝΤΗΙΑΣΙΑΙΚΑΙΟ.....
ΚΑΙΤΑΕΘΝΗΓΑΙΟΝΙΟΥΛΙΟΝΓΑΙΟ
ΟΝΚΑΙΣΑΡΑΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΚΑΙΑΥΤΟ
ΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΤΟΔΕΥΤΕΡΟΝΥΓΑ
ΤΟΝΤΟΝΑΓΟΑΡΕΩΣΚΑΙΑΦΡΟΔΕ
ΤΗΣΘΕΟΝΕΠΙΦΑΝΗΚΑΙΚΟΙΝΟΝΤΟΥ
ΑΝΔΡΩΠΙΝΟΥΒΙΟΥΣΩΤΗΡΑ

[Αἱ] πόλεις αἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ κατο[ικοῦσαι] καὶ τὰ ἔθνη Γάϊον Ἰούλιον Γάϊ[ον Τιβέρι]ον Καίσαρα, τὸν ἀρχιερέα καὶ αὐ[το-] κράτορα καὶ τὸ δεύτερον ὕπατον, τὸν ἀπὸ Ἄρεως καὶ Ἀφροδείτης, θεὸν ἐπιφανῆ καὶ κοινὸν τοῦ ἀνθρωπίνου βίου σωτῆρα.

Les villes et les peuples (grecs) qui habitent en Asie ont élevé (cette statue) en l'honneur de Caïus Julius Caïus Tibérius César, grand pontife, empereur et consul pour la seconde fois, issu de Mars et de Vénus, dieu illustre et sauveur commun de la vie humaine.

L'inscription suivante est sur un cippe renversé dans les broussailles, non loin d'un petit château d'eau (Sou-Térasi) appuyé contre un pilier :

13.

ΩΙ
[ΚΑΙΣ]ΑΡΙΣΕΒ
[ΑΣΤΩ]ΑΡΧΙΕΡΕΩ
[ΠΑΤ]ΡΙΠΑΤΡΙΔΟΣ[ΑΥΤΟ]
[ΚΡΑ]ΤΟΡΙΚΑΤΑΤΗΝ[ΕΠΙΤΑ]
[ΓΗ]ΝΤΙΒΕΡΙΟΥΚΛΑΥ
ΜΑΝΙΚΟΥΟΙΚ[ΙΣΤΟΥΟΙ]
[Ν]ΕΟΙΑΠΟΚΑΤΕΣΤΗ

Καίσαρι Σεβαστῷ ἀρχιερεῖ πατρὶ πατρίδος, Αὐτοκράτορι κατὰ τὴν [ἐπιταγὴ]ν Τιβερίου Κλαυδ[ίου] [Γερμα]νικοῦ, οἰκ[ιστοῦ] [οἱ νέ]οι ἀποκατέστη[σαν.]

A César Auguste, grand pontife, père de la patrie, empereur selon les ordres de Tibérius Claudius le Germanique, fondateur, les jeunes gens ont élevé...

Un petit morceau d'architrave contient ces mots :

14.

ΟΔΗΜΟΣ
ΔΟΤΙΒΕΡΙΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝ ΟΙΔΙΑΤΑΣΣ

L'inscription suivante fait mention du prytane, et par conséquent d'un prytanée construit à Éphèse :

15.

ΔΕΕΝΕΟΓΟΙΗΣΑΝΑΣ
ΙΓΡΥΤΑΝΕΩΣΤΙΒΕΡΙΟΥ
[ΚΛ]ΑΥΔΙΟΥΔΩΡΟΥΡΩΜΥ
ΟΥΙΕΡΑΤΕΟΥΣΗΣ
[ΚΛ]ΑΥΔΙΑΣΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΥ
ΤΡΟΣΒΑΛΕΡΙΑΝΙ
ΙΕΡΟΥΚΗΡΙΚΙ

...δε ἐνεοποίησαν ασ.... πρυτάνεως Τιβερίου Κλαυδίου Δωροῦ Ῥωμύ[λου].
Ἱερατευούσης Κλαυδίας Οὐαλεριανοῦ [θυγα]τρός, Βαλεριανι.... ἱεροῦ κήρυκι....

... ont reconstruit. ... Tibérius Claudius Dorus Romulus, étant prytane; Claudia, fille de Valérianus, étant prêtresse,.... céryque du temple.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0287
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Toute la partie de l'aqueduc où nous nous trouvons est extrêmement ruinée. Nous n'allons pas jusqu'à la prise d'eau, de l'autre côté de la vallée, où il existe peut-être quelques inscriptions. Je n'ai pas vu la seule qui ait été déjà publiée, et qui est relative à la construction de l'autre aqueduc ; elle est peut-être détruite. Chaque pierre qui tombe de cet édifice met à découvert quelqu'une des nombreuses inscriptions qui sont placées dans les piliers; aussi les voyageurs futurs ont-ils la chance de compléter cette collection. Rien ne m'avait mis sur la voie pour examiner ce monument, et ce n'est qu'au dernier moment que j'ai pu m'en occuper; de toutes les relations que j'ai lues, aucune ne mentionne des inscriptions.

16.

ΟΥΛΠΙΑΝΕΟΥΔΙΑΜΟΥ
ΔΙΑΝΗΝΤΗΝΙΕΡΕΙΑΝΤΗΣ
ΑΡΤΕΜΙΔΟΣΘΥΓΑΤΕΡΑΜΟΥ
ΔΙΑΝΟΥΚΑΙΕΟΥΔΙΑΣΕΚΓΟ
ΝΗΝΣΤΡΑΤΩΝΟΣΚΑΙΔΙΟΝΥ
ΣΙΟΥΓΕΝΟΣΕΧΟΥΣΑΝ[Ο]
ΘΕΝΙΕΡΕΙΩΝΚΑΙΚΟΣΜΗΤΕ
ΡΩΝΑΔΕΛΦΗΝΟΥΛΠΙΑΣ
ΣΤΡΑΤΩΚΟΣΜΗΤΕΙΕΡΗΣΕ
ΤΕΛΕΣΑΣΑΝΤΑΜΥΣΤΗΡΙΑ
ΚΑΙΠΑΝΤΑΤΑΑΝΑΛΩΜΑΤΑ
ΠΟΙΗΣΑΣΔΙΑΤΩΝΓΟΝΕ
ΩΝ

Οὐλπίαν Ἐουδίαν Μουδιανὴν τὴν ἱέρειαν τῆς Ἀρτέμιδος, θυγατέρα Μουδιανοῦ καὶ Ἐουδίας, ἐκγόνην Στράτωνος καὶ Διονυσίου, γένος ἔχουσαν ὅθεν ἱερειῶν καὶ κοσμητέρων. Ἀδελφὴν Οὐλπίας. Στράτω[ν] κοσμήτ[ηρ] ἱέρησε τελέσας [π]άντα [τὰ] μυστήρια καὶ πάντα τὰ ἀναλώματα ποιήσας διὰ τῶν γονέων.

En l'honneur d'Ulpia Évodia Mundiané, prêtresse d'Artémis, fille de Mundianus et d'Évodia, petite-fille de Straton et de Dionysius, famille de laquelle sont issues des prêtresses et des cosmetères, sœur d'Ulpia. Straton cosmetère (en consacrant ce monument) a fonctionné en exécutant les mystères et en faisant tous les frais à l'aide de ses parents.

J'ai laissé sans les copier quelques inscriptions plus ou moins incomplètes.

L'une d'elles est trop ruinée pour être lue couramment. Une seconde est dans la petite maison qui sert de château d'eau. Je suis certain qu'un examen détaillé de cette ruine ferait découvrir encore un grand nombre de documents intéressants. J'ignore si quelques-unes de ces inscriptions ont été publiées; mais je suis certain que plusieurs d'entre elles ont été copiées, parce que j'ai remarqué dans les lettres des lignes tracées avec un fer pour en faciliter la lecture.

Je n'oubliai pas de remercier mon vieux Grec, car je dois avouer que sans lui je n'eusse pas songé à aller chercher ces inscriptions. Je m'en rapportais aux antiquaires qui m'avaient précédé.

Le 22 août, à trois heures du matin, je quitte Éphèse. Nous suivons une route différente de celle que nous avions faite à notre dernier voyage. Au lieu de traverser les ruines et de franchir la montagne au pied de la vieille tour qu'on a appelée la Prison de saint Paul, nous longeons le Caystre, et nous arrivons à la jetée des Attales. Le Caystre se partage en deux branches pour sortir de la plaine d'Éphèse : l'une au nord, près des étangs sélinusiens, et l'autre au sud, vers les collines du Coressus. Celle-ci ne peut être traversée à gué; il y a un bac.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0288
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le fleuve est assez près des montagnes pour que le passage entre la rive et les roches offre quelques difficultés; on se trouve ensuite sur une grande plage qui va jusqu'à la mer. La route se dirige vers le sud jusqu'aux montagnes qui sont les derniers contre-forts du mont. On fait une demi-lieue sur le sable; nous commençons alors à monter au milieu des rochers par de très-mauvais chemins. Le pays est complétement aride et désert. Après avoir fait une lieue environ, nous entrons dans une vallée parallèle à la mer. On rencontre là quelques ruines. Un grand aqueduc, dont la prise d'eau est ignorée, longe le flanc de la montagne [1]. A notre gauche, il se sépare en deux branches; l'une d'elles traverse la route sur un mur fort épais et d'assez mauvaise construction. On a employé, dans la partie supérieure, de vieux tuyaux de terre engorgés par le dépôt des eaux. Cette branche fournissait de l'eau à la ville dont on voit les vestiges, et que l'on regarde comme ceux de l'ancienne Pygèle.

Il y a en avant dans la mer un petit cap qui peut avoir formé jadis un port, et quelques constructions byzantines qui ont appartenu sans doute à des remises de galères; mais sur le continent les ruines de la ville grecque sont plus considérables. On aperçoit une grande portion de mur longeant la mer et tournant à angle droit vers l'est. Ce mur est en gros blocs de marbre blanc à bossages, et a certainement appartenu à la ville grecque. Il est fondé sur le rocher, et l'on peut suivre ses contours pendant plusieurs centaines de pas, jusqu'à une grosse tour qui formait l'angle nord-est, et qu'un antiquaire allemand a confondue avec les ruines d'un temple circulaire. Cette tour, enclavée des deux côtés dans la muraille, faisait certainement partie du rempart. Il faudrait rechercher l'emplacement du temple de Diane Munychie [2] sur l'esplanade formant le point culminant de la ville, et où l'on trouve de nombreux débris de poteries et de tuiles ayant appartenu à des édifices publics. L'étendue de cette ville ne peut être bien appréciée, parce que la colline où sont les ruines actuelles est prolongée par la grande route de Smyrne à Scala-Nova, et que tous les abords en ont été bouleversés. De l'autre côté de la route, on trouve aussi quelques débris de poteries; mais il n'y a pas de constructions hors de terre.

Au bout de cette vallée, nous faisons halte au bord de la mer, près d'un petit café tenu par un vieux janissaire. Je reconnais, au signe tracé sur son bras, qu'il faisait partie de l'Otouz-bir, la 31me Orta, qui avait pour marque distinctive une ancre. Tous les janissaires portaient en outre, sur l'avant-bras, la figure d'une *tougue,* ou queue de pacha.

A une lieue plus loin, on descend sur le bord de la mer, et on arrive bientôt à Scala-Nova, où je m'établis pour quelque temps.

ORTYGIE ET QUELQUES LIEUX ANTÉ-HELLÉNIQUES DE LA COTE D'IONIE.

Quelques habitants de la Scala-Nova m'avaient informé qu'il existe, non loin de cette ville, des ruines remarquables vers lesquelles nul voyageur n'a encore dirigé ses pas. Le 5 juin, j'organisai une caravane pour aller les observer.

Nous suivons d'abord la route de Seukié; au bout d'une demi-heure, nous tournons au nord, et nous franchissons plusieurs collines assez bien cultivées, et pour la plupart couvertes de vignes. Tout ce pays est agréablement coupé. Nous entrons ensuite dans une grande vallée qui a son embouchure dans la mer de Samos, précisément en face de l'île. Cette vallée est arrosée par une petite rivière; sur le flanc est s'ouvre une gorge

[1] Nous retrouvâmes plus tard cette prise d'eau à Ortygie.

[2] Strabon, liv. XIV, p. 629.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0289
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

de rochers très-pittoresques. On aperçoit des fabriques nouvellement bâties; de gros noyers et d'énormes platanes forment des groupes de verdure au milieu desquels s'élèvent, à droite et à gauche, des groupes de peupliers; les rochers taillés à pic semblent défendre l'entrée du vallon : on ne saurait voir d'endroit plus sauvage, plus frais et plus agréable. Les constructions qui s'élèvent de toutes parts et les terres de la vallée appartiennent à un monastère grec. Deux ou trois Caloyers nous reçoivent à la descente du cheval, et nous apportent des fleurs et des fruits. On appelle ce lieu Dermen-Dérè-si (la Vallée des Moulins).

En s'enfonçant plus avant dans la gorge, on aperçoit une église rustique récemment construite. Un moulin à eau fait entendre son bruit monotone : on se croirait dans quelque vallée de la Suisse. Le torrent qui descend de la montagne roule avec fracas au milieu des débris des rochers, parmi lesquels on remarque d'énormes blocs grossièrement écarris. En effet, la profondeur du vallon a été autrefois occupée par une construction dont il reste des vestiges imposants; ce sont trois assises de pierre de taille ou plutôt de fragments de rochers qui formaient sans doute les fondations d'une grotte ou d'un nymphée. On voit encore une partie circulaire qui terminait le fond du nymphée. Les eaux passaient sans doute par quelque issue souterraine aujourd'hui détruite. Ce qui reste de cet édifice rappelle les plus anciennes constructions des premiers Grecs. Près de l'église, on voit une colonne de granit qui appartient évidemment à une époque moins ancienne; en effet, les Caloyers l'ont trouvée sur la partie supérieure de la montagne et l'ont roulée jusque-là.

Les trois assises de pierre reposent sur un soubassement en saillie d'environ 2 mètres et de même construction. C'est là tout ce qui reste de cet antique édifice. Il paraît que dès les premiers temps du christianisme quelque anachorète vint habiter ces lieux et y vécut en paix. C'est du moins ce que mentionne l'inscription placée sur la porte de l'église, qui fut bâtie en 327, reconstruite en 1812 :

ΕΚΤΙΣΘΗΤΕΙΤΚΖΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗΤΕΙΑΩΙΒ

Une autre inscription plus longue mentionne les restaurations qui ont été faites récemment. Au-dessus de la porte on lit :

ΟΝΑΟΣΟΥΤΟΣΓΡΟΓΟΛΛΩΝΕΤΩΝΗΔΗΚΕΚΡΥΦΟΣ
ΥΓΟΓΗΝΚΕΝΤΩΕΤΕΙΑΩΙΒΔΙΟΡΑΜΑΤΟΣ
ΓΑΡΕΥΣΕΒΟΥΣΤΙΝΟΣΑΝΑΦΑΝΕΙΣΚΑΝΑΣ
ΚΑΦΕΙΣΕΝΩΤΟΓΩΗΚΥΡΙΑΘΕΟΤΟΚΟΥΕΓΕΙΔΙΞΕΝ
ΚΑΝΕΚΑΙΝΕΙΣΘΗΕΚΒΑΘΡΩΝΤΗΓΡΟΤΟΓΗΚΕΓΙΣΤΑ
ΣΙΑΤΟΥΘΕΟΦΙΛΕΣΤΑΤΟΥΕΓΙΣΚΟΓΟΥΑΓΙΟΥΚΡΗΝΗΣΚΥΡΙΟΥΚΟΥ
ΜΑΚΑΡΙΟΥΚΤΗΔΑΓΑΝΗΚΒΟΗΘΕΙΑΤΩΝΕΥΣΕΒΩΝ
ΣΥΝΔΡΟΜΗΤΩΝΔΙΑΤΟΥΩΣΙΩΤΑΤΟΥΕΝΜΟΝΑΧΟΙΣΑΝ
ΘΙΜΟΥΒΡΥΕΙΤΟΙΣΜΕΤΕΥΛΑΒΕΙΑΣΑΥΤΩΓΡΟΣΙΟΥΣΙΝ
ΤΗΝΑΡΕΙΑΝΤΩΝΨΥΧΩΝΚΣΩΜΑΤΩΝΑΩΙΔΦΟΥΜ

Cette église, ensevelie sous terre depuis plusieurs années, a été découverte et déblayée par un homme pieux, à la suite d'un songe qu'il eut en 1812, et dans lequel lui apparut en ce même endroit la Mère de Dieu.

Elle a été rebâtie depuis les fondements sous l'inspection et la direction du vénérable évêque maître de la source, aux frais et par le secours de pieux souscripteurs et sous les ordres d'Anthymus, fils de Brueïs? célèbre parmi les moines (de ce monastère).

A ceux qui s'approcheront avec piété, on promet la délivrance des âmes et des corps. Mois de février 1814.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0290
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

En remontant le cours du torrent, on trouve à gauche une route taillée dans le roc au milieu des broussailles, qui conduit à une grotte profonde d'où s'échappe une source abondante. Une partie de la grotte a été excavée de main d'homme, et sur le flanc du rocher s'ouvre un conduit d'aqueduc qui recevait la majeure partie des eaux de la source. Ces eaux étaient portées à Éphèse par le grand aqueduc, qui suit la sinuosité des montagnes, et dont nous avons observé d'énormes débris dans la vallée de Pygèle. Depuis la prise d'eau jusqu'à Éphèse, les eaux parcouraient un espace de 5 myriamètres, toujours soutenues à 35 ou 40 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il ne reste aucun document qui puisse apprendre quel était le nom de ce lieu dans l'antiquité; mais la description de la côte par Strabon contient le nom d'un endroit qui n'a pas encore été déterminé, parce qu'on l'a toujours cherché sur le bord de la mer.

Le géographe grec s'exprime ainsi [1] : « Sur cette côte et un peu au-dessus de la mer est Ortygie : ἐν δὲ τῇ αὐτῇ παραλίᾳ μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάσσης... c'est un bois magnifique planté de toute espèce d'arbres, mais principalement de cyprès. Il est traversé par le Cenchrius, dans lequel, dit-on, Latone se lava après ses couches. Or, c'est dans ces lieux que la fable place l'accouchement de cette déesse, l'antre où cet accouchement eut lieu, la nourrice des enfants (nommée Ortygie), et l'olivier à l'ombre duquel Latone se reposa après le travail de l'enfantement. Au-dessus de ce bois est le mont Solmissus, où l'on dit que les Curètes étourdirent par le bruit de leurs armes Junon, qui épiait par jalousie les couches de Latone, et par ce moyen parvinrent à les lui cacher. Il y a dans ces lieux plusieurs temples, les uns anciens, les autres construits plus tard. Dans les premiers se trouvent d'antiques statues de bois; dans les derniers, des ouvrages modernes. On y voit Latone tenant un sceptre, et Ortygie; près d'elle, un enfant dans chaque main [2].

« On célèbre tous les ans à Ortygie une fête; la jeunesse, par un usage particulier, se pique surtout d'y donner des repas magnifiques. Le collége des Curètes donne aussi des repas, et célèbre aussi quelques sacrifices secrets. »

Il ne reste plus rien de tous ces édifices; seulement on voit près de la porte du monastère un débris de cymaise de style grec parfaitement sculpté, et orné d'une tête de lion presque brisée.

Toute la topographie correspond parfaitement à la description de Strabon. Le ruisseau est le Cenchrius. Il va se jeter dans la mer en face de Samos. La montagne qui domine est le mont Solmissus. En ligne droite, ce lieu n'est pas éloigné d'un myriamètre de la mer d'Éphèse, et dans l'antiquité il portait une partie de ses eaux à cette capitale.

Pendant que nous prenions quelques rafraîchissements sous une treille du monastère, un paysan s'approcha de moi, et me dit qu'il connaissait dans le voisinage un ancien château qui n'avait jamais été visité par des étrangers. Après quelques questions qui me firent penser qu'il s'agissait d'un ouvrage antique, nous montâmes à cheval, et, franchissant la montagne qui s'élève au sud, nous marchâmes pendant trois quarts d'heure vers le sud-est par des chemins presque impraticables; enfin nous arrivâmes au pied d'un pic isolé et aride, sur les flancs duquel on aperçoit encore des restes de construction grecque. Une portion de murailles en gros blocs de pierre à bossage joint deux parties de rochers, et forme au pied du pic une sorte d'enceinte dans l'intérieur de laquelle se trouve un fragment de rocher qui a été taillé en escalier. C'est par là que l'on monte à la

[1] Liv. XIV, p. 639.

[2] Voy. les médailles de Magnésie sur le Méandre.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0291
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

partie supérieure du pic. Il se divise en deux pointes couronnées par des plates-formes. L'escalier a environ quarante marches. La plate-forme inférieure n'offre rien de remarquable. La plate-forme supérieure, à laquelle on arrive avec assez de peine à cause d'une coupure naturelle du rocher, est environnée par une construction. La muraille entourait tout le sommet, et forme dans la partie nord une espèce de tour circulaire au milieu de laquelle se trouve une excavation assez profonde taillée dans le rocher. Était-ce tout simplement une citerne ou le puits de quelque oracle?

Cette excavation est presque carrée. La plate-forme supérieure n'a pas plus de 10 mètres en tous sens. Lorsqu'on est sur le sommet, on distingue fort bien trois lignes de fortifications qui faisaient de ce rocher un château presque imprenable. Il ne reste aucune inscription ni aucun fragment d'architecture. Toute cette ruine paraît dater de la plus haute antiquité. Les bergers appellent ce château Tichakir-Aly. Nous retournâmes à Scala-Nova en suivant la vallée du Cenchrius, que nous passons un peu au-dessus de son embouchure.

Les aqueducs qui portent de l'eau à Scala-Nova traversent la route. La prise d'eau est à une source différente de celle de Dermen-Dérè-si, où sont les ruines d'Ortygie.

PANIONIUM.

Pendant que j'étais à Magnésie pour traiter avec l'aga de notre établissement dans ces ruines, la corvette *l'Expéditive* avait conduit à Samos les membres de la Commission, qui visitèrent les restes du temple de Junon, afin de s'assurer s'il y avait lieu d'opérer quelques recherches sur leur emplacement. Je profitai de ce loisir pour aller reconnaître l'emplacement du Panionium, ainsi nommé, comme on sait, parce que c'était le lieu d'assemblée des députés des villes de la confédération ionienne.

Le Panionium, d'après Strabon, était situé au cap Trogile, à trois stades du rivage. Il était placé sur le versant du mont Mycale, et faisait face au nord. Ce n'était pas une ville, c'était un lieu d'assemblée au milieu duquel se trouvait le temple de Neptune Héliconien. Les habitants de Priène, qui introduisirent en Ionie le culte de ce dieu, avaient demandé aux Achéens une statue de Neptune avec un plan de son temple, parce qu'ils voulaient en élever un sur le même modèle. Ce plan leur fut envoyé après que le dieu eut manifesté sa volonté aux habitants de la ville d'Hélice, en Achaïe [1].

Tous les ans, les députés de la confédération se réunissaient au Panionium, et y discutaient les intérêts généraux de l'Ionie [2].

L'inspection que j'avais faite du mont Mycale pour transporter les marbres du temple de Magnésie, m'avait convaincu de l'impossibilité de faire traverser la montagne à toute espèce de fardeau; j'espérais néanmoins trouver quelque vallée plus facile qui m'aurait ouvert une route directe et sans montée entre la vallée du Méandre et la mer : c'était le principal but de ma course. Scala-Nova, assise sur l'extrémité d'un cap, n'a de routes qu'à l'est et au nord. Cette dernière conduit dans les environs de Smyrne, et l'autre communique avec les routes de l'intérieur. En sortant de la ville, je gagnai le bord de la mer dans le golfe de Samos, et je marchai longtemps sur le sable, qui, en cet endroit, était alors fin et brûlant. J'apercevais au loin une grande foule sur le rivage, et je m'a-

[1] Strabon, liv. XIV, p. 629. — Hérodote, liv. I, ch. CXLVIII.

[2] Pausanias, liv. VII, ch. XXIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0292
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

vançais tranquillement, suivi du cawas Méhémet, lorsque cette foule se mit à pousser de grands cris, qui ne m'arrêtèrent pas, car je n'en connaissais pas le but. Nous hâtâmes au contraire le pas de nos chevaux, et nous nous trouvâmes au milieu d'une troupe nombreuse de femmes, les unes à moitié habillées, et les autres complétement nues. Il y en avait de Juives, d'Arméniennes et de Turques. Méhémet, s'apercevant du désordre que nous apportions, voulait rebrousser chemin ; mais nous étions trop avancés, et nous préférâmes continuer. La plupart des femmes se blottirent dans le sable, et celles qui étaient vêtues les couvraient de sable et de manteaux. Quand nous fûmes un peu loin, et que la confusion fut apaisée, je demandai à une vieille négresse dans quel but tout ce monde était réuni. Elle m'expliqua que, pendant le cours du mois de septembre, on vient de tous les environs prendre des bains de sable sur la plage de Scala-Nova : « C'est, dit-elle, un excellent remède contre les rhumatismes et les relâchements des muscles. Les malades se font enterrer dans le sable brûlant, et y restent exposés à l'action du soleil. » Il y a un règlement tacite qui détermine les jours qui sont choisis pour les hommes et ceux laissés aux femmes, et il ne paraît pas que les uns ni les autres enfreignent ce règlement, car nous n'aperçûmes pas un seul homme sur toute la plage.

A une lieue de là, on voit une source minérale, dont la température est de 18 à 19 degrés, et dont les eaux sont alcalines. Elle sort du pied d'un monticule entouré d'antiques constructions, et forme jusqu'à la mer un marais où croissent des plantes aquatiques. J'avais dans d'autres voyages examiné les fortifications de cette montagne, mais je n'avais jamais gravi jusqu'au sommet. Ayant mis pied à terre, je visitai toute l'étendue de l'enceinte. On retrouve dans ces constructions tous les caractères des monuments des premiers âges; elles sont appareillées en joints irréguliers, et ne portent pas de traces d'ornementation dans les faces des portes ni dans les tours. La muraille suit toutes les sinuosités de la montagne, et peut avoir 1,000 ou 1,200 mètres de développement. Je ne trouvai là aucun vestige de l'art romain ni d'une époque postérieure. Aussi j'ai été longtemps disposé à regarder ces ruines comme celles de Pygèle, dont les historiens grecs attribuent la fondation aux soldats d'Agamemnon [1]; car, de toutes les ruines que l'on trouve sur cette côte, celles-ci sont certainement les plus anciennes; mais je préfère m'en référer à la topographie de Strabon, qui place Pygèle entre Éphèse et Scala-Nova, correspondant à l'ancienne Néapolis. Il resterait à déterminer le nom de cette place; nous sommes là-dessus sans aucune espèce de renseignement. Il est certain qu'antérieurement à toutes les villes dont les noms subsistent encore, cette partie de l'Asie a été conquise et habitée par des nations qui ne nous sont plus connues que par leur nom, et par quelques exploits qui pour les anciens Grecs étaient déjà perdus dans la nuit des temps. Les Trères et les Léléges ont ravagé ce pays, s'y sont établis militairement, et Strabon atteste que, déjà de son temps, on voyait des fortifications abandonnées, que l'on attribuait aux Léléges. J'ai déjà déterminé près d'Iassus en Carie un camp retranché, dont j'attribue la construction à ce dernier peuple. Ces châteaux isolés, construits presque tous sur des mamelons inaccessibles, me représentent le siége des garnisons de ces hordes conquérantes, qui ne se mêlèrent jamais avec les populations, et qui finirent par être chassées par des conquérants nouveaux, comme les Léléges le furent par les Cariens. Il faudrait de longues recherches et de plus longues années pour éclaircir l'histoire de ces temps héroïques de l'Asie, qui, effacés par la civilisation grecque, laissent encore assez de vestiges pour que les patientes recherches d'un érudit puissent les coordonner.

[1] Pline, liv. V, 29. — Strabon, liv. XIV, p. 169.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0293
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

En suivant le contour de la côte, on arrive à l'embouchure du fleuve Cenchrius, près duquel est un château fort du moyen âge et de construction très-médiocre, dont les Turcs attribuent la fondation aux Génois: c'est une esplanade massive entourée de douze tours demi-circulaires. Le même terrain offre ainsi au voyageur deux châteaux construits à deux mille ans de distance, qui sont là comme pour attester que le sort invariable de ce pays est d'être soumis à une domination étrangère.

Après ce château, on entre dans le territoire de Tchangli : c'est une vaste plaine bien cultivée, située au pied du mont Mycale, et dans laquelle sont plusieurs fermes et deux villages du même nom, dont le plus important est le Tchangli-Turc; l'autre est appelé le Djiaour-Tchangli, ou Tchangli des Grecs.

Chandler a bien déterminé la position du Panionium à Tchangli. On sait l'incident qui empêcha de visiter ces lieux en détail [1], et depuis lui, sir W. Gell a publié une inscription dans laquelle est mentionné le Panionium :

ΕΠΙΓΡΥΤΑΝΕΩΣΑΜΥΝΤΟΡΟΣΕΔΟ
ΞΕΝΙΩΝΩΝΤΗΒΟΥΛΗΤΩΝΛΕΒΕΔΙ
ΩΝΑΞΙΟΝΤΩΝΑΝΑΓΡΑΨΑΙΕΙΣΣΤΗ
ΛΗΝΤΕΛΕΣΙΤΟΙΣΕΩΥΤΩΝΚΑΙ..
ΣΤΗΣΑΙΕΙΣΓΑΝΩΝΙΟΝΓΕΡΙ
ΤΗΣΔΙΚΗΣΤΗΣΓΕΝΟΜΕΝΗΣΓΕΡΙ
ΤΗΣΙΕΡΑΤΕΙΗΣΤΟΥΔΙΟΣΤΟΥ
ΜΟΥΛΗΙΟΥΚΑΙΤΗΣΗΚΗΕΔΟΥΜΑΙ
ΑΥΤΟΙΣΚΑΤΑΓΕΡ...ΛΟΤΟΙ.ΑΞΙΟΥΣ
ΕΠΙΧΙΟΥΓΡΥΤΑΝΕΩΝΤΟΣΛΕΒΕ
ΔΙΟΙΣΚΑΤΑ.....

Ἐπὶ πρυτάνεως Ἀμύντορος ἔδοξεν Ἰώνων τῇ βουλῇ τῶν Λεβεδίων ἀξιο[ύ]ντων ἀναγράψαι εἰς στήλην τέλεσι τοῖς ἑωυτῶν καὶ στῆσαι εἰς Πανιώνιον περὶ τῆς δίκης τῆς γενομένης περὶ τῆς ἱερατείης τοῦ Διὸς τοῦ [β]ουληΐου.

Sous l'autorité du prytane Amyntor, le sénat des Ioniens, à la demande des habitants de Lébédus, a décidé que le texte du jugement rendu au sujet du sacerdoce de Jupiter Boulæus (conseiller) serait inscrit, à leurs frais, sur une colonne élevée au Panionium.

Le cap Trogile, près duquel il se trouvait, est aujourd'hui appelé Boudo : c'est l'extrémité nord du canal de Samos du côté du continent. En parcourant les environs du village de Tchangli, situé dans la plaine, j'aperçus à mi-côte, au milieu des broussailles, une longue muraille en appareil irrégulier, que je regarde comme le mur d'enceinte du Panionium. C'est au milieu de cette enceinte et du côté de la mer que devait se trouver le temple de Neptune Héliconien, qui aujourd'hui est complétement renversé, et dont il ne reste plus de vestiges. Rien n'annonce aux alentours qu'il y ait eu des constructions. Il faudrait rechercher dans la partie sud si l'on ne trouverait pas des édifices destinés à loger les envoyés. C'est derrière la montagne qu'est située la ville de Priène, dont ce territoire était tout à fait indépendant.

Les renseignements que je demandais m'apprirent que, dans le mont Mycale, il existait plusieurs châteaux forts qui n'avaient jamais été visités par les Européens. Sans compter faire là des découvertes imprévues, je me décidai à parcourir cette partie de la montagne, qui jusqu'à présent était tout à fait inconnue. Je me dirigeai d'abord vers un monastère situé sur un des pics les plus élevés du Mycale, et éloigné de toutes les routes

[1] Voy. Chandler, tome I, p. 349 de la traduction française.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0294
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

frayées. En partant de Tchangli, je commençai à monter au milieu d'une forêt composée de chênes verts et d'arbres entrelacés, qui rendaient la route excessivement pénible. Partis à trois heures, nous n'arrivâmes qu'à sept heures et demie au couvent, pour être témoin du plus beau coucher du soleil qu'il fût possible de voir, car de là la vue s'étend sur les îles de Samos, Nicaria, Chio, et se termine au nord par les montagnes élevées du golfe de Smyrne. Scala-Nova paraît au loin comme une carte de géographie tracée sur un fond bleu.

Nous trouvâmes sur le plateau les ruines de plusieurs petites églises byzantines, qui attestent qu'anciennement cet endroit était un lieu de pèlerinage. Aujourd'hui tout cela est abandonné; mais l'église principale a été restaurée depuis peu, et l'évêque de Scala-Nova, de qui elle dépend, y a installé un caloyer, qui vit avec deux autres familles grecques. Suivant l'usage invariable, l'église est composée d'un pendentif porté sur quatre colonnes. Le narthex était décoré de peintures qui sont aujourd'hui presque effacées. C'est là que le caloyer m'étendit des nattes pour passer la nuit. Une source abondante qui sort du rocher est regardée comme sainte par les Grecs : c'est ce qu'ils appellent *Agiasma*.

Toute cette partie du Mycale est couverte de belles forêts, et, malgré l'incurie des Turcs, qui n'ont pas la moindre idée de l'aménagement des bois, cette contrée offrirait encore d'immenses ressources à une administration tant soit peu régulière. Ces propriétés publiques sont laissées à la merci des paysans, qui pour une très-faible rétribution peuvent abattre les grands arbres. Les nomades ne payent pas davantage pour avoir le droit de pacage, qui est aussi ruineux pour les forêts que la dévastation de la hache. On voit quelquefois les tribus de Yourouk campées sur un plateau, incendiant les arbres, laissant leurs chèvres errer dans les taillis, et détruire toutes les jeunes pousses. L'année suivante, les traces de ces ravages sont bien visibles, car tout est desséché autour du campement.

Pendant mon séjour à Ortygie, le bruit s'était répandu qu'un léopard (kaplan) avait cherché sa retraite dans le bois voisin du couvent. Ces animaux ne sont autres que de grands chats sauvages assez inoffensifs pour l'homme. On cerna le lieu où l'on croyait la bête fauve retirée, on mit le feu au bois, et l'incendie dura plusieurs jours. Les nomades croient aussi que l'incendie des broussailles excite la végétation de l'herbe. Il est possible que cela soit; mais il est certain que les terrains ainsi incendiés restent plusieurs années sans rien produire.

Je n'étais pas arrivé au but de ma course. Il s'agissait de visiter les ruines de ce château de Fondoukli dont on m'avait parlé.

Le 3 septembre, au lever du soleil, à cinq heures du matin, Méhémet, qui se promenait la lunette à la main sur l'esplanade du couvent, vint m'éveiller en signalant la corvette qui faisait route vers Scala-Nova. Nous montâmes à cheval, et je partis pour le château. Après avoir erré plusieurs heures dans des défilés impénétrables, qui étaient toujours dominés par ce château, je m'en approchai assez pour me convaincre que ce n'était qu'un ouvrage byzantin qui ne méritait pas une pareille perte de temps. Je retournai à Scala-Nova, et le lendemain 4, on commença à débarquer le matériel pour l'expédition de Magnésie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0295
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

SMYRNE.

La fondation de Smyrne remonte aux premiers temps de la migration ionienne; dans le principe elle ne fit pas partie de cette confédération, parce que la population était un démembrement de celle d'Éphèse : c'est du moins la tradition que Strabon nous a conservée d'après Callinus. Les Éphésiens qui habitaient le quartier nommé Smyrne, vinrent attaquer les Léléges, les chassèrent, et construisirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Smyrne. Attaqués à leur tour par les Æoliens, les Smyrnéens furent chassés de leur pays, et se retirèrent à Colophon; mais, aidés des Colophoniens, ils reprirent leur ville.

Hérodote regarde la première Smyrne comme une ville æolienne, qui tomba par stratagème entre les mains des Ioniens [1]. Plus tard, cette ville ayant refusé de se soumettre aux rois de Lydie, eut à résister à plusieurs invasions, et finit par succomber. Gygès entreprit une expédition contre Smyrne, mais elle n'eut aucun résultat [2]. Dans la suite, Alyatte, fils de Sadyatte, chassa les Cimmériens d'Asie, et prit la ville de Smyrne, désignée alors par Hérodote comme une colonie des Colophoniens. A la suite de ces événements, les habitants quittèrent la ville, et restèrent dispersés dans les villages pendant l'espace de quatre cents ans.

On célébrait à Smyrne une fête annuelle qu'on appelait les Éleuthéries, en commémoration de la délivrance de la ville par le dévouement des servantes. Les Lydiens assiégeaient Smyrne, et, au moment de s'en emparer, ils contraignirent les habitants de leur envoyer leurs femmes. Ceux-ci, sur le point d'être vaincus, et craignant la vengeance des Lydiens, étaient sur le point de souscrire à cet ordre, lorsque les servantes se dévouèrent pour leurs maîtresses, et firent tant dans le camp des Lydiens, que ceux-ci, exténués, tombèrent bientôt entre les mains des Smyrnéens. Ce trait nous est conservé par Dosithée, qui avait écrit l'histoire de Lydie [3].

Les auteurs que je viens de citer donnent peu de détails sur l'emplacement de la ville æolienne; ils ne nous disent pas si elle était en plaine ou sur une montagne. Strabon, en deux passages différents, fixe à 20 stades la distance entre la ville ancienne et celle qui existait de son temps. Quelques antiquaires, ayant exploré les ruines que j'ai décrites sous le nom de Tantalis, ont cru y voir les ruines de l'ancienne Smyrne;

[1] Hérodote, liv. I, ch. CL.

[2] Id., liv. I, ch. XIV.

[3] Σαρδιανοὶ πρὸς Σμυρναίους πόλεμον ἔχοντες περὶ τὰ τείχη ἐστρατοπεδεύσαντο, καὶ διὰ πρέσβεων ἔπεμψαν, μὴ πρότερον ἀναχωρῆσαι, ἐὰν μὴ τὰς γυναῖκας συνελθεῖν αὐτοῖς συγχωρήσωσι. Τῶν δὲ Σμυρναίων διὰ τὴν ἀνάγκην μελλόντων πάσχειν κακῶς, θεραπαινὶς ἦν μία τῶν εὐσχημόνων, ἣ προσδραμοῦσα, ἔρη τῷ δεσπότῃ Φιλάρχῳ· Δεῖ τὰς θεραπαίνας κοσμήσαντας, ἀντ' ἐλευθέρων πέμπειν. Ὁ δὴ καὶ ἔδρασαν. Οἱ δὲ κοπωθέντες ὑπὸ τῶν θεραπαινῶν, ἑάλωσαν. Ὅθεν καὶ νῦν παρὰ Σμυρναίοις ἑορτὴ λέγεται Ἐλευθερία, ἐν ᾗ αἱ δοῦλαι τὸν κόσμον τῶν ἐλευθέρων φοροῦσιν.

Chandler est de cet avis [1]. J'ai discuté cette question dans le chapitre sur Sipylus, et j'ai fait voir combien les atterrissements avaient changé la forme de la côte. Or, en suivant attentivement le texte de Strabon, on reconnaîtra facilement que non-seulement l'ancienne Smyrne était à la distance de 20 stades de la nouvelle, mais était dans un golfe différent. Les auteurs de la traduction française ont glissé sur le mot auquel j'attache une certaine importance pour cette question; car il est décisif. Leur version dit seulement : « Après Clazomène, on trouve un temple d'Apollon, des eaux thermales, le golfe de Smyrne et la ville de Smyrne. Vient ensuite un golfe sur lequel était l'ancienne ville de Smyrne, à 20 stades de celle d'aujourd'hui. » Or le texte grec est ainsi conçu : « ..... καὶ ὁ Σμυρναίων κόλπος καὶ ἡ πόλις. Ἐξῆς δὲ ΑΛΛΟΣ κόλπος ἐν ᾧ παλαιὰ Σμύρνα ἀπὸ εἴκοσι σταδίων τῆς νῦν. Il y a le golfe de Smyrne et la ville. Ensuite *un autre golfe*, dans lequel *est* l'ancienne Smyrne, à 20 stades de celle d'aujourd'hui. » Il insiste particulièrement sur les deux golfes; c'est dire suffisamment que l'ancienne Smyrne était dans l'anse aujourd'hui comblée qui allait vers Bournabat. Or les ruines que j'appelle Sipylus sont précisément sur la côte nord du grand golfe, et cette expression ne peut nullement s'appliquer à elles. La distance de ces ruines à Smyrne est d'ailleurs moindre de 20 stades, et cette mesure s'applique parfaitement à la localité qui est dans la plaine de Bournabat.

J'ai bien étudié l'étendue des atterrissements du Mélès, et il est clair qu'à une époque peu reculée la mer entrait plus avant dans les terres qu'elle ne le fait de nos jours; il faut infailliblement placer l'ancienne Smyrne dans un autre golfe que celle d'aujourd'hui. Tout le monde à Smyrne connaît, au sud-ouest de Bournabat, une localité couverte de ruines, dans lesquelles on a découvert beaucoup d'inscriptions, dont quelques-unes ont été encastrées dans le mur de la mosquée de Bournabat; ce lieu s'appelle encore aujourd'hui Παλαιὰ Σμύρνα, l'ancienne Smyrne [2]. Je ne prétends pas d'une manière absolue que l'ancienne ville portait ce nom du temps de Strabon; mais dans son texte il ne dit pas ἐν ᾧ ἦν ἡ παλαιὰ Σμύρνα, dans lequel *était;* il dit ἐν ᾧ ἡ παλαιὰ... C'est donc donner à ce passage une interprétation qui est contestable, que d'ajouter le mot *était.* J'ai la certitude que, si je pouvais mettre sous les yeux du lecteur la carte des lieux, il serait convaincu; car les ruines de Tantalis sont situées précisément dans ce grand golfe.

J'ajouterai un seul mot au sujet de cette dernière ville : c'est que Pausanias, qui en parle en plusieurs endroits, dit toujours ἐν Σιπύλῳ, dans le Sipylus [3]; et si la ville de Tantalis eût été située dans la plaine de Magnésie, cette expression ne lui eût pas convenu.

La Smyrne dont on voit les ruines sur la montagne qui domine la ville moderne est un ouvrage des rois grecs [4]. Pausanias en attribue la fondation à Alexandre, qui, à la suite d'un songe inspiré par Némésis, résolut d'établir une ville sur le mont Pagus, où il s'était endormi. L'oracle de Claros, consulté à ce sujet, engagea les Smyrnéens à aller habiter la ville nouvelle, qui prit le nom de leur ancienne patrie [5].

Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται
οἳ Πάγον οἰκήσουσι πέρην ἱεροῖο Μέλητος.

Smyrne fut donc fondée au nord du mont Pagus, partie sur la montagne, et partie

[1] Tome I, p. 157 de la traduction française.

[2] Chandler dit qu'elle existait encore au IIe siècle; mais il ne cite pas l'autorité sur laquelle il s'appuie. (Voyage dans l'Asie Mineure, t. I, p. 157 de la traduction française.)

[3] Pausanias, liv. VIII, chap. XVII.

[4] Strabon, liv. XIV, p. 646.

[5] Pausanias, liv. VII, ch. V.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0297
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

dans la plaine. Le fleuve Mélès, que l'oracle avait nommé, coule dans la partie orientale de cette montagne, et la ville s'étendit dans la plaine entre le fleuve et la mer. Les plus somptueux édifices ne tardèrent pas à être construits, et les rues alignées et coupées à angles droits, et même décorées de portiques. La mémoire d'Homère, qui planait sur les rives du Mélès, fut honorée par un temple appelé l'*Homerium*.

D'autres édifices sacrés, le temple de Némésis, celui de la Mère des dieux, furent construits dans la plaine. L'acropolis, le stade, le théâtre et les portiques s'élevèrent sur le penchant de la montagne. Le port, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par des habitations, était un bassin que l'on fermait au moyen d'une chaîne.

Mais la partie inférieure de la ville établie sur des terrains d'atterrissements, presque au niveau de la mer, n'avait pas d'égouts pour les eaux pluviales et les immondices; aussi, en temps d'orage, les rues étaient-elles inondées et malpropres. Il semble que Strabon fasse en ce passage la description de la ville moderne.

De tous les ouvrages exécutés par les rois grecs, il ne reste, à mon avis, qu'une partie de l'ancien château; c'est le soubassement des tours du côté sud-ouest, qui est à joints irréguliers, et la tour sud-ouest jusqu'au tiers de sa hauteur. Elle est construite en bel appareil de trachyte rouge, qui lui donne l'apparence d'une tour de porphyre. Le reste du château est un ouvrage byzantin. Les autres monuments sont en partie détruits; mais on en reconnaît parfaitement les ruines. Le stade s'étend de l'est à l'ouest un peu plus bas que le château. Les gradins étaient de marbre; ils ont été employés dans des constructions modernes. Toute la partie gauche du stade est soutenue sur des contre-forts qui existent encore; il y a des niches demi-circulaires, et des cellules dont l'appareil est en petites pierres, ouvrage évidemment romain.

Le théâtre a eu le sort du stade; il ne restait en 1836 que les deux parties qui soutenaient jadis les gradins, avec les galeries qui conduisaient aux précinctions. Les gradins furent détruits au milieu du dix-septième siècle; mais on voit encore très-bien le galbe du monument, et probablement ferait-on quelques découvertes de fragments dans les maisons qui occupent le proscenium. Mais ces ruines, qui attireraient encore les regards dans une ville d'Europe, sont laissées de côté en Asie, où tant de monuments mieux conservés ou plus anciens appellent l'investigation des voyageurs.

Un peu plus bas que le théâtre, sur la limite du quartier juif, il y a dans la ville un espace vide qui est occupé par un cimetière et planté de grands arbres. Tout autour de cette enceinte, il y a des fragments de colonnes et de pilastres couchés dans la maçonnerie, et deux ou trois pilastres carrés et isolés sont encore debout. Il est probable que ce sont les ruines d'un ancien agora, avec le portique quadrilatère qui l'entourait. Les colonnes sont en marbre brèche veiné de rouge et de blanc.

Les aqueducs et tous les restes de la ville romaine ont été ou démolis ou renouvelés. On voit encore dans la plaine et sur le chemin de Bournabat un petit lac qui est une des sources du Mélès, avec quelques ruines. On appelle cela les bains de Diane, τὸ Λουτρὸν Ἀρτεμίδος. Le temple d'Esculape, qui se voyait sur le versant ouest du mont Pagus, est aussi entièrement détruit. En faisant des fouilles au-dessus du cimetière juif, en 1836, on a découvert un long soubassement de grosse maçonnerie, avec quelques blocs de marbre. M. Cousineri et M. Fauvel pensaient que c'était le reste du temple. Toutes ces conjectures peuvent être discutées; elles n'ont rien d'impossible, mais aucune autorité ne les appuie.

Les inscriptions trouvées à Smyrne dans ces derniers siècles sont assez nombreuses, mais malheureusement elles n'ont pas été recueillies avec soin, et il en a péri un grand

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0298
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

nombre qui ont été employées à des constructions nouvelles. Spon et Wheler en ont recueilli quelques-unes qui sont importantes, et notamment une lettre des empereurs Sévère et Antonin, adressée aux habitants de Smyrne, dont la rédaction est à peu près la même que celle adressée par Antonin aux Aizaniens.

Il serait difficile de déterminer d'une manière précise le périmètre de l'ancienne Smyrne, les murailles ayant été détruites depuis longtemps; mais sa plus grande étendue ne pouvait pas dépasser à l'est le vallon Sainte-Anne, où sont les aqueducs; à l'ouest, le versant du mont Pagus, où est le cimetière juif. Le château était, je pense, sa limite méridionale; car au delà la montagne est tellement abrupte et aride, qu'on n'a jamais pu y établir de maisons; d'ailleurs il n'y en a pas de vestige. Du côté du nord, c'est-à-dire vers la plaine, rien ne peut déterminer la limite de la ville; je n'y ai rencontré aucune trace de monument : tous ont disparu.

Indépendamment des ravages causés par les guerres civiles, Smyrne a éprouvé de grands désastres par suite des tremblements de terre. Tibère et Marc-Aurèle y firent faire de grands travaux pour réparer ces malheurs. C'est encore un motif de l'anéantissement complet des monuments antiques; ceux qui n'ont pas été détruits à dessein ont été renversés.

Les empereurs grecs, menacés par les Musulmans, firent réparer les fortifications de la ville, et celles du château. Une inscription byzantine, qui se voyait encore sur la porte en 1760, a disparu depuis ce temps. Elle a été conservée par Chandler, et nous apprend que les restaurations du château ont été faites par l'empereur Jean Comnène : c'était la fin de l'empire de Byzance. L'empereur Alexis, son successeur, se retira à Trébizonde, où il établit un empire. On a douté qu'il eût pris le titre de roi [1]; mais une inscription placée au-dessus de son portrait peint à fresque, lui donne le titre de BACIAEVC KAI AVTOKPATΩP ΠACHC ANATOAHC; c'est-à-dire qu'il conserva toujours des prétentions sur Smyrne. Mais alors cette place était entre les mains des Turcs depuis l'an 1084.

La facilité qu'avaient les Grecs de recevoir des secours du dehors, donnait à Smyrne une importance particulière; aussi cette ville fut-elle le théâtre des luttes acharnées entre tous les pouvoirs qui tentaient de s'établir en Asie. Smyrne était au pouvoir d'un Bey nommé Tzachas, qui était maître de toutes les places du golfe. Lorsque Jean Ducas vint l'assiéger, elle se rendit, mais fut bientôt reprise par les Turcs, et les habitants furent massacrés.

Aïdin, émir qui donna son nom à la ville de Tralles, reconstruite par lui, laissa son fils Amir (Omar) possesseur de Smyrne, en 1332. Andronic le Vieux régnait à Constantinople; mais déjà les Grecs laissaient aux autres nations le soin de défendre cette terre contre l'invasion musulmane. Les chevaliers de Rhodes s'étaient emparés du château et l'avaient mis en bon état de défense. Amir, de retour à Smyrne, se mit en devoir de chasser les chevaliers; mais il fut tué pendant les premiers travaux du siége.

Les Latins étant devenus maîtres de Smyrne y envoyèrent, au nom du pape, le patriarche nouvellement élu de Constantinople, pour y rétablir les affaires de l'Église; mais pendant qu'il disait une messe dans la principale église, les troupes d'Amir, qui n'avaient pas été anéanties, revinrent attaquer la ville, et tous les chrétiens furent massacrés.

Cependant les Génois, que l'intérêt du commerce attirent vers le Levant, faisaient des traités tantôt avec les Turcs, tantôt avec les Latins et avec les Grecs, et, moyennant de légers tributs, on leur permettait de s'établir transitoirement dans d'anciennes Échelles,

[1] *Histoire universelle*, Trébizonde.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0299
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

où ils ne tardaient pas à se rendre respectables. Les Vénitiens suivaient la même politique; mais, plus puissants et plus orgueilleux, ils voulaient souvent devoir à des victoires ce que les Génois obtenaient par leurs ducats; aussi ces derniers, moins redoutés des Turcs, purent construire dans tous les États des sultans des comptoirs fortifiés qui étaient de véritables citadelles. Ces établissements furent si nombreux, qu'après cinq ou six siècles, la tradition en a conservé le souvenir parmi les Turcs, et toutes les ruines importantes, à quelque âge qu'elles appartiennent, sont désignées par eux sous le nom de *Djinévise kalma*, *Djinévise kalési*, ruines génoises, château génois. Les Génois sont leurs Léléges et leurs Pélasges; au delà de cette époque, l'histoire est pour eux le chaos des temps. Les Génois obtinrent ainsi par traité Smyrne, Chio et Phocée. Ils gardèrent cette dernière place; mais l'anarchie qui régnait dans le reste de l'Ionie ne leur permit pas de rester longtemps à Smyrne. Orcan II, qui possédait Magnésie du Sipylus, s'empara de Smyrne et y construisit une forteresse. Les chevaliers de Rhodes lui reprirent la ville, et s'y fortifièrent d'une manière redoutable, sans néanmoins pouvoir expulser complétement les Musulmans. Il est probable qu'un armistice avait été conclu. Mais d'autres désastres menaçaient encore la malheureuse ville. Timour, vainqueur à Angora, apprenant que la capitale de l'Ionie était possédée par deux pouvoirs rivaux et ennemis, quitte la Galatie le 1er décembre 1402, traverse la ville de Kutayah, s'avance à marches forcées, et fait sommer les chevaliers de Rhodes, qui depuis 57 ans étaient établis à Smyrne, de lui céder la forteresse. Sur le refus des chevaliers, le siége commença immédiatement, et fut poussé avec une vigueur peu commune. La ville fut investie de trois côtés; le port formait le quatrième. L'attaque par le feu grégeois et les machines ordinaires n'ayant pas réussi, Timour fit dresser un mur de circonvallation pour arrêter tout secours. Mille mineurs, protégés par de hautes tours roulantes, sapaient les murailles qu'on soutenait sur des pilotis, et l'on mettait le feu aux bois quand on jugeait la brèche assez large. Ce moyen lui avait déjà merveilleusement réussi au siége de Siwas (Sébaste). Le port ayant offert aux assiégés quelques moyens de communication avec le dehors, Timour ordonna à chacun de ses soldats d'y jeter une pierre, et le port fut comblé en un jour. Sans secours, sans moyens de se ravitailler, les chevaliers ne purent opposer une plus longue résistance; la ville fut prise, et tous les assiégés furent massacrés. Timour eut la barbare idée de faire maçonner leurs têtes dans une tour [1]. Ce genre de construction se continue aujourd'hui en Perse; et j'ai vu une tour de plus de douze mètres de diamètre, qui avait été élevée moitié avec des pierres, moitié avec des *hommes vivants*. Ce chef-d'œuvre d'architecture persane ne datait pas de 1402, mais de 1834.

Après la retraite des Tartares, Smyrne resta au pouvoir de Djouneïd, un des princes de la dynastie seldjoukide; c'est le même qui est appelé Cinéis dans les relations modernes : il était difficile de reconnaître son identité. Les Osmanlis revinrent pour conquérir une place qui leur échappait constamment. Malgré son alliance avec les sultans d'Iconium, Djouneïd n'eut que des succès passagers, et il finit par être assassiné dans sa tente. C'est ainsi que le pouvoir turc s'établit dans Smyrne.

Mais les chrétiens de Rhodes n'avaient pas abandonné leurs prétentions; une flotte, commandée par Pietro Moncénigo, revint en 1475 pour reprendre cette place. La ville fut envahie et brûlée; mais l'amiral abandonna sa conquête pour aller sur les côtes de Caramanie.

Les Vénitiens vinrent à leur tour assiéger Smyrne; la ville fut prise, pillée, brûlée,

[1] Ducas, Hist., ch. VII.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0300
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

les mosquées détruites; la fureur et le carnage n'épargnèrent personne : femmes et filles, hommes et enfants, subirent leur part d'outrages. On payait trois ducats pour chaque prisonnier. La population, décimée, anéantie, se retira dans les masures qui étaient au pied du château, et la ville, tombée dans le plus profond degré de misère, resta cependant la proie des Turcs, dont le pouvoir grandissait incessamment.

Depuis cette époque, le Grand Seigneur est maître de Smyrne, mais non sans contestation, car à plusieurs époques la sédition et la révolte, fomentées par des émirs, appelèrent dans cette ville les troupes des sultans. A part quelques incendies et quelques têtes coupées, cela ne changeait rien à la physionomie de la ville.

Le port, qui n'était qu'une petite darce pour les galères, avait été comblé par Timour; ce ne fut cependant qu'un événement de peu d'importance pour Smyrne : son vrai port, c'est le vaste golfe qui offrirait une retraite à toutes les flottes du monde. Une si heureuse position ne pouvait rester abandonnée : peu à peu le commerce appela de nouveaux habitants; on descendit dans la vallée; mais, par malheur, aucune prévoyance de l'autorité ne réglait les alignements et les dispositions des quartiers. De la montagne on se précipita sur le bord de la mer, sans avoir la sagesse d'y laisser un quai, dont le développement eût fait de Smyrne la plus belle ville de l'Orient. Dans la crainte des tremblements de terre, on bâtit toute la ville moderne en bois; pour éviter un fléau, on se jeta dans un autre, et Smyrne a été brûlée en entier plus de dix fois depuis cent cinquante ans. Les sommes qui ont été dépensées en Orient pour relever sans cesse les villes incendiées, auraient suffi pour bâtir des villes composées de palais de marbre.

Aucun monument moderne, aucun objet d'art n'attire plus l'attention de l'étranger; mais rien n'est plus pittoresque que la situation de Smyrne, et ce sera encore longtemps la ville la plus agréable et la plus commerçante de l'Asie Mineure.

CLAROS, METROPOLIS.

Colophon, ville ionienne dont les ruines ont presque entièrement disparu, tirait sa plus grande célébrité de son voisinage du temple et du bois sacré d'Apollon Clarius. L'antiquité de ce centre religieux devance les premiers temps de la civilisation grecque; il ne paraît pas que le culte d'Apollon ait été moins répandu chez les aborigènes asiatiques que celui de Diane. Les Grecs, en arrivant en Asie, ont trouvé l'une et l'autre divinités entourées des hommages des populations, et n'ont pas tardé à s'assimiler ce culte, et à faire parler ces dieux en leur faveur.

Cet oracle était déjà célèbre parmi les Grecs du temps de la guerre de Troie, et le devin Calchas s'y rendit à pied avec Amphiloque pour lutter de science avec Mopsus, petit-fils de Tirésias [1]. L'art de la divination n'était pas le seul qu'il ait pratiqué avec succès; car il se distingua comme chef de tribu, et c'est lui qui chassa les Cariens de la côte qu'ils occupaient [2]. Claros fut d'abord peuplée par une colonie de Crétois; c'était sans doute une tribu carienne; car les Cariens étaient Crétois. Pour augmenter leur population, ils s'associèrent des prisonniers thébains, auxquels l'oracle de Delphes avait ordonné d'aller chercher un asile en Asie. Dans le nombre était la jeune Manto, fille de Tirésias, qui devint l'épouse de Rhacius, chef de la tribu. Plus tard, ces Grecs appelèrent les Ioniens, et les Cariens furent chassés.

Les traditions helléniques varient singulièrement sur l'histoire de ce devin. Quelques

[1] Strabon, liv. XIV, p. 642.

[2] Pausanias, liv. VII, ch. III.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0301
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

poëtes placent en Cilicie toutes ses aventures avec Calchas. Le poëte Callinus [1] dit que Calchas finit sa vie à Claros, et que ses compagnons s'en allèrent avec Mopsus s'établir en Pamphylie. Sophocle attribue à ce dernier la fondation de Mallos, ville de Cilicie, et dit qu'on voyait près de la ville le tombeau de ce devin. On lui attribue également la fondation d'une autre ville de Cilicie, qui portait le nom de Mopsuestia, et qui était encore très-peuplée du temps des croisés.

L'art de la divination n'était pas héréditaire à Claros; on prenait ordinairement un citoyen de Milet, homme simple et sans éducation; on se bornait à lui dire le nom et le nombre des personnes qui venaient le consulter; il descendait alors *dans une grotte dans laquelle coulait une source d'eau pure*, dont il buvait; il répondait ensuite en vers analogues au sujet qui intéressait chacun de ceux qui le consultaient.

Ces détails si précis m'ont engagé à rechercher la grotte de Mopsus, et je l'ai retrouvée sans aucun doute dans la vallée voisine de Claros. En 1839, j'y suis retourné en compagnie de plusieurs voyageurs français, et nous y avons séjourné pendant quelques jours. Cette grotte est une cavité naturelle creusée dans le flanc de la montagne; elle est assez vaste pour être habitée à l'aise par sept ou huit personnes. Dans l'angle, du côté de la mer, on voit une masse énorme de *stalactites*, formées par la source qui a coulé pendant des siècles, mais dont l'issue a fini par s'obstruer. Au fond de la grotte est un escalier naturel, qui mène dans la partie supérieure. Là, nous avons trouvé avec étonnement un autel rustique et un caloyer qui a remplacé le devin Mopsus. L'encens fuma sur l'autel en l'honneur de notre arrivée, et des prières furent faites pour notre heureux voyage. Je crois même que l'art de Mopsus n'est pas resté complétement étranger au pieux anachorète. En effet, un serpent étant tombé du haut de la grotte, droit dans le sein de M. Herbet, nous fûmes fort effrayés de ce présage, et je consultai en secret le vieux caloyer, qui écrivit avec son calem ces quatre vers prophétiques :

Μὴ φοβάσαι, παροδῖτα,
Αὐτοῦ ζωὴ ἔσθω μακρὰ,
Ἡ φρωνήσις δὲ μεγάλα.
Ἀσκληπιὸς τὸν ἀγαπᾷ.

Tout est solitaire aux environs de Claros, la foule des visiteurs ne vient plus apporter d'offrandes au dieu du jour; mais quelques pêcheurs grecs, qui cumulent quelquefois avec la profession de pirate, viennent de temps en temps mouiller sur cette plage, et le caloyer de l'antre de Mopsus, tout en leur offrant les ressources de son ministère, peut leur donner aussi des nouvelles des choses terrestres. Il y a des agas si ridicules!

La fumée de notre cuisine avait attiré quelques bateaux de Samiens, que je connais pour les plus hardis détrousseurs de caravanes que puisse offrir cette côte; aussi n'étais-je pas très-rassuré sur notre séjour dans un lieu désert et loin de toute habitation. Le jour suivant, au moment de notre départ, le caloyer fit encore un sacrifice, auquel assistèrent les Samiens. L'enfant qui remplissait les fonctions de thuriféraire encensa Méhémet, les pirates, les voyageurs, et nous dîmes adieu à Mopsus et au divin Apollon, après avoir toutefois rendu une dernière visite aux ruines de son temple.

Dans le principe, le temple et l'oracle existaient seuls; ils appartenaient au territoire de Colophon. Mais peu à peu une ville s'est formée, et les monuments publics n'étaient

[1] Strabon, liv. XIV, p. 668.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0302
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ni moins nombreux ni moins riches que dans les autres villes. Claros est située sur un plateau qui domine la mer de plus de 40 mètres. La ville est étendue en longueur, de l'est à l'ouest; les murs existent dans tout le circuit; on voit les restes d'un théâtre dont la cavéa est entièrement conservée; des terrasses, des bains, enfin tout ce qui constitue une belle ville grecque. Au milieu était le temple, construit sur une esplanade de rocher taillé au ciseau. Il était orienté de l'est à l'ouest, d'ordre ionique, et, si j'ai bien observé, il était diptère et octostyle. Il présente une particularité que je n'ai pas remarquée ailleurs; c'est qu'on n'arrivait au *pronaos* que par un escalier placé sur la partie antérieure, entre deux grands acrotères. Les faces latérales régnaient sur un soubassement continu. Ce temple, dont plusieurs auteurs ont vanté les belles proportions, n'était point achevé. Il a été renversé avec tous les temples de l'Ionie, et ses ruines sont aujourd'hui presque toutes dispersées. Notre siècle aura vu périr les derniers restes de bien des monuments sans en recueillir les vestiges. En avant de l'acrotère droit, il y a un puits dans lequel on descendait par un escalier de marbre. Je n'y ai point vu d'eau, quoique j'eusse jeté des pierres au fond; mais sa profondeur est très-grande, et j'avoue que je ne comprends pas comment il pouvait y avoir en cet endroit une fontaine d'eau courante, puisque Claros est situé sur un plateau isolé de trois côtés. J'avais dessiné la grotte de Mopsus; mais je ne levai aucun plan du temple d'Apollon, ce monument ne devant pas être publié.

A l'ouest de la ville s'étend une longue vallée, au fond de laquelle coule le petit fleuve Halésus, qui baignait aussi les murs de Colophon. Cette vallée, qui aboutit directement à la mer au sud, s'étend au nord jusqu'à un village nommé Zillé, qui est situé à plus de trois lieues de Claros; ainsi, il n'est pas exact de dire que Zillé est sur les ruines de Claros. Le village le plus voisin de cette ville s'appelle Djuwar; c'est un amas de quelques huttes. Pour se rendre de Smyrne à Claros, on passe par Sédi-Keui (quatre heures), on va coucher à Mahaladji ou Bourboudja [1]. Ce lieu a eu jadis assez d'importance. En allant droit au sud, on arrive après trois heures de marche à Tratsa, où sont les ruines d'une ville, tours, théâtre, murailles, mais aucun établissement moderne. Ce sont, à mon avis, les ruines de Métropolis. Ensuite on tourne à l'est pour gagner la vallée de Claros. Cette ville est sur le bord de la mer, tout au bout de la vallée [2].

[1] On sait que beaucoup de villages d'Asie Mineure ont deux noms, le nom turc et le nom grec.

[2] J'aurais voulu donner ici la description des autres villes d'Ionie, Téos, Clazomène, Erythræ, etc.; mais je suis obligé, faute d'espace, de la renvoyer au volume suivant.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0303
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

NYMPHÆUM

(NYMΦIO).

L'intérêt soutenu avec lequel sont toujours accueillis par les savants de l'Europe les monuments antérieurs à la civilisation grecque en Asie et en Afrique, est pour les voyageurs un puissant motif pour ne pas négliger une seule indication propre à enrichir ce trésor de l'archéologie orientale, qui a encore tant à acquérir. J'ai rarement parlé des nombreuses déceptions que j'ai éprouvées lorsque, sur l'avis des indigènes, je me lançais à la recherche de ces monuments inconnus, presque toujours placés dans des endroits inaccessibles; car chaque vestige des temps anciens a pour les Turcs quelque sens mystérieux. Après bien des détours, bien du temps perdu, j'arrivais quelquefois en face d'une roche dont les fissures passaient pour une inscription en caractères indéchiffrables, ou dont les accidents naturels se montraient à leur imagination comme une statue oubliée des humains.

Par un contraste bizarre, j'ai presque toujours retrouvé avec beaucoup de difficultés des monuments qui avaient déjà été signalés et observés, mais dont la situation n'était pas indiquée d'une manière précise. La réalité n'a aucun charme pour les naïfs montagnards, et ce qui existe ne vaut pas la peine d'attirer l'attention, par cette raison seule que cela existe.

Pendant mon premier séjour à Smyrne, j'avais parcouru les vallées les plus désertes du Tmolus et du Sipylus, cherchant quelque trace du séjour des Perses dans ces contrées, quelques monuments des Léléges ou des Pélasges. Mais ces excursions n'avaient pas été heureuses; partout les ouvrages des Grecs et des Romains avaient été substitués à ceux des Asiatiques. Il est à croire que les travaux de ces derniers ont été anéantis à dessein, car nous savons que les Perses et les Assyriens étaient au moins aussi féconds en œuvres de la sculpture que les Grecs ou les Romains.

Dans le courant de l'année 1839, deux voyageurs anglais, MM. Burgos et Renouard, trouvèrent près du village de Nymphio une figure sculptée dans le rocher, qui paraissait un ouvrage anté-hellénique; mais ils gardèrent le secret sur cette découverte. Quelques mois plus tard, un voyageur allemand, M. Eckembecher, vit ce bas-relief et en donna l'indication à M. de Nerciat, à Smyrne. Cet orientaliste me fit part de son existence; mais personne ne l'avait encore dessiné. Plusieurs savants français, qui se trouvaient

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0304
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

avec moi à Smyrne, voulurent également reconnaître ce monument, et, le 30 mai 1839, nous organisâmes une caravane pour faire cette excursion, espérant bien trouver sur les lieux mêmes les indications qui nous manquaient pour atteindre notre but.

Le village de Nymphio, situé à sept lieues à l'est de Smyrne, occupe l'emplacement de l'ancienne Nymphæum, lieu de plaisance des empereurs byzantins, où ils avaient l'habitude de se retirer loin des affaires publiques et du tumulte de la guerre [1]. Le château qu'ils occupaient existe encore à l'entrée du village, au milieu de jardins dont la riche végétation prouve que la renommée de ce lieu n'était pas usurpée. Nous avions traversé dans toute sa longueur la plaine de Bournabat, jusqu'au col qui forme la ligne de partage entre les eaux de la vallée et le bassin de l'Hermus. La chaîne du Sipylus, appelée en cet endroit Manisa-Dagh, nous restait au nord; nous avions au sud la chaîne du Tmolus, que l'on appelle Bouz-Dagh, et le col de Nif-Dagh relie les contre-forts inférieurs des deux chaînes. Le village de Nymphio est situé sur le versant oriental du col, dans une vallée qui reçoit les eaux de ce bassin et qui les porte jusqu'à l'Hermus. C'est la rivière de Nymphi.

Si l'on suit la pente de la vallée, on arrive dans la plaine de l'Hermus, et en quelques heures de marche on arrive à Sardes. Le château, dont les ruines attirèrent d'abord mes regards, est un grand édifice carré, bâti en assises alternantes de moellons et de briques; il avait trois étages d'appartements : le premier percé de six fenêtres carrées, et les autres ayant deux fenêtres de chaque côté d'un grand vide, qui paraît avoir été occupé jadis par une tribune ouverte. La construction et la disposition de cet édifice ont une grande analogie avec un palais de Constantinople, connu généralement sous le nom de palais de Constantin, et appelé par les Turcs Tékir-Seraï, édifice qui ne remonte pas au delà du troisième siècle. L'autorité des empereurs byzantins fit place à celle des princes latins, à l'époque où les Latins, maîtres de Constantinople, de Nicomédie, de Chalcédoine, dominaient sur toute la partie occidentale de l'Asie Mineure. L'âge de la construction de ce château paraît certainement postérieur à la présence des Latins; mais j'ai recueilli un monument funèbre qui atteste leur établissement en ces lieux. A notre arrivée à Nymphio, j'allai, comme d'habitude, faire une visite à l'aga, et lui demander des guides pour nous mener au but de notre excursion; c'était la première fois qu'il entendait parler de ce bas-relief. Il envoya sur-le-champ un homme de sa maison pour s'informer du lieu où il avait été vu.

Pendant qu'assemblés sur la place du village nous prenions les renseignements nécessaires pour aller observer ce monument qui était inconnu de la plupart des habitants, je remarquai le sarcophage qui se trouve encastré dans la fontaine voisine de la maison de l'aga. Les fleurs de lis répandues parmi les ornements, les animaux plus ou moins barbares sculptés dans divers compartiments, m'ont fait distinguer ce tombeau parmi le grand nombre de monuments de même espèce que l'on rencontre sur les routes, et qui sont pour la plupart d'un style moins barbare que celui-ci, mais en même temps moins curieux.

Je regrettai que l'inscription tracée dans le bandeau ne m'apprît pas le nom du défunt, et ne pût me permettre de déterminer positivement l'époque à laquelle il faut attribuer cet ouvrage. J'estime qu'il a été exécuté dans la seconde moitié du douzième siècle.

L'inscription paraît avoir été tirée de quelque poëme religieux de l'époque; elle se

[1] Pachymère, p. 153.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0305
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

compose de deux vers dont le sens est assez obscur, quoique les hellénistes les trouvent d'une assez bonne facture :

ΝΥΝ ΚΟΣΜΟΣ ΗΔΥΣ ΣΧΗΜΑΣΟΙ ΘΕΙΟΝ ΜΕΓΑ
ΝΥΝ ΟΥΝ ΒΑΔΙΖΕ ΠΡΟΣ ΘΕΟΝ ΣΤΕΦΗΦΟΡΟΣ

Νῦν κόσμος ἡδὺς, σχῆμά σοι θεῖον μέγα·
Νῦν οὖν βαδίζε πρὸς θεὸν στεφηφόρος.

« Maintenant un ornement délicieux te donne une attitude (une forme) divine. Va donc maintenant à Dieu, portant la couronne. »

Ceci est tellement mystique, qu'on ne saurait comprendre quel est le genre d'ornement dont il est question. Était-ce en réalité un riche vêtement dont on avait décoré le corps, selon l'usage des Byzantins? Les ornements ne permettent pas de décider si le défunt était clerc ou soldat, homme ou femme.

Le compartiment à gauche contient deux chats assis qui sont placés face à face, deux fleurs de lis, et deux oiseaux qui ressemblent à des pigeons. La disposition des figures me porte à croire que le sculpteur a voulu avant tout chercher un dessin symétrique. La rosace du milieu, qui surmonte un griffon passant, est ornée de quatre fleurs de lis. On retrouve encore un de ces signes héraldiques près d'une autre figure de chat dans le compartiment à droite. Deux paons qui se becquètent remplissent le vide inférieur. J'avoue que, si ces figures offrent quelque sens allégorique, je ne l'ai nullement saisi ; mais j'ai pensé que ce monument devait être conservé tant à cause de l'inscription qu'à cause du caractère bizarre des ornements qui le décorent.

On finit par nous amener un paysan turc qui avait connaissance du monument que nous cherchions, et qui consentit à nous y conduire. Il est distant d'une lieue du village, dans un défilé nommé Cara-Bell. Nous quittons donc le village, marchant toujours dans la direction de l'est, et laissant à droite les montagnes qui dépendent de la chaîne du Tmolus; enfin nous arrivons à l'embouchure d'une vallée dirigée à peu près nord et sud, au milieu de laquelle coule un torrent affluant au Nif-Tchaï. Les flancs de cette vallée sont bien boisés, et, à mi-côte, à une hauteur considérable au-dessus du torrent, le paysan nous fit voir un tableau taillé dans le roc, et contenant une figure de profil sculptée en bas-relief.

La première impression que me produisit cette sculpture fut de me rappeler les monuments du même genre sculptés à deux lieues est de Beyrout, en Syrie, sur les bords du Lycus (Nahr el Kelb). Ces monuments avaient été publiés par Cassas, dans son ouvrage sur la Palestine; ils sont de deux sortes : les uns ont été reconnus pour être des ouvrages assyriens; la coiffure en modius, surmontée d'une pointe, est identiquement la même que celle qui orne la tête des principaux personnages des bas-reliefs de Ninive; et les caractères cunéiformes qui les recouvrent sont de l'écriture assyrienne et non pas persépolitaine. Les autres figures sont évidemment des ouvrages égyptiens. La figure de Nymphio paraissait sculptée dans un but tout à fait identique.

Nous gravîmes le rocher, et nous atteignîmes le monument, qui est taillé dans un rocher calcaire gris très-dur, à une hauteur de 40 ou 50 mètres au-dessus du ruisseau. Une niche en forme de pylône, et surmontée par un couronnement angulaire, sert de cadre à la figure; sa hauteur est de $2^{m},50$; sa largeur en bas est de $1^{m},90$, et en haut de $1^{m},50$. Elle représente un personnage armé, sculpté de profil, et regardant du côté de l'orient. Sa coiffure est conique, et porte sur le devant une saillie qui rappelle l'uræus

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0306
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

des coiffures égyptiennes. Il tient une lance dans une de ses mains, et dans l'autre un arc dont la corde est détendue. Dans sa ceinture est passée une sagare. Il porte pour tout habillement une courte tunique, striée obliquement; sa chaussure est recourbée à la mode asiatique. Tout cet ouvrage est taillé en méplat, sans modelé, et l'action des pluies a fortement agi sur le rocher, qui offre une surface raboteuse. En face de la figure, à la hauteur de la tête, sont quelques emblèmes, parmi lesquels je distingue un oiseau, un bâton rompu, et d'autres signes disposés comme des hiéroglyphes.

Je dessinai avec soin la figure et les caractères; mais je ne formai en ce moment aucune conjecture sur l'origine et le sujet de ce tableau.

A mon arrivée à Smyrne, je remis à M. de Nerciat un calque de mon dessin, qui fut immédiatement transmis à M. de Humboldt, à Berlin, et j'en adressai une autre copie à M. Dureau de la Malle, qui la présenta à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A la vue de ce monument, dont la situation est évidemment sur l'ancienne route de Sardes à Éphèse, il n'y eut dans les deux Académies qu'une seule opinion : c'est que ce bas-relief est le même qui est cité par Hérodote, et qui, selon cet historien, représente le portrait de Sésostris, sculpté par ordre de ce prince, comme témoignage de ses conquêtes en Asie Mineure. Il avait fait élever dans plusieurs parties de l'Orient des colonnes pour perpétuer le souvenir de ses conquêtes. La plupart n'existaient plus du temps d'Hérodote; mais l'historien ajoute : «On voit aussi dans l'Ionie deux figures de Sésostris sculptées en pierre, l'une sur le chemin qui va d'Éphèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Chacune représente un homme de quatre coudées plus un spithame, tenant une lance dans sa main droite et un arc dans la main gauche, avec le reste de l'habillement répondant à cette armure, c'est-à-dire, moitié éthiopien et moitié égyptien. Sur la poitrine de la figure, et allant d'une épaule à l'autre, on lit une inscription gravée en lettres égyptiennes, et dont voici le sens : C'est moi que ces puissantes épaules ont rendu maître de ce pays [1]. » Une note de M. Miot, ajoutée à sa traduction d'Hérodote, estime le spithame à la longueur d'une demi-coudée, et donne à la figure décrite dans ce passage une hauteur de six pieds et demi; c'est précisément la hauteur de la sculpture de Cara-Bell. Il y a cependant une variante : l'arc est placé dans la main droite du roi, et la lance dans la main gauche; mais à l'inspection de cette figure [2], on verra combien cette erreur est facile à expliquer. L'inscription placée sur la poitrine ne se voit plus; elle aura été effacée par l'action du temps. Les figures de Beyrout conservent encore quelques caractères placés sur la poitrine même des personnages. Pour ceux qui voudraient objecter que l'ajustement de cette figure n'est pas tout à fait égyptien, Hérodote a soin de faire observer que le costume du roi était moitié égyptien et moitié éthiopien. Les chaussures à pointes relevées ne sont pas, en effet, de style purement égyptien; mais on en a retrouvé de semblables dans des tombeaux d'Égypte. Du temps même d'Hérodote, l'opinion que cette figure pouvait être le portrait de Memnon, était assez accréditée pour qu'il ait cru devoir la combattre; il la repousse comme étant bien loin de la vérité. Plusieurs savants, et notamment M. Ampère, ayant examiné les débris d'hiéroglyphes, n'ont pas hésité à les déclarer tout à fait égyptiens, et y reconnaître les traces des qualifications de Rhamsès, qui se lisent sur d'autres monuments.

Cette sculpture serait donc un ouvrage du quinzième siècle environ avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, un des plus anciens monuments de l'Asie Mineure qui aient encore été découverts. Un savant allemand, M. Kiepert, a visité ce bas-relief en 1843, et a publié à

[1] Hérodote, liv. II, ch. CVI.

[2] Voyez planche CXXXII.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0307
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

ce sujet un mémoire[1], dont j'extrais les passages suivants, qui confirment mon opinion:

« Hérodote rapporte, comme on sait, d'après les récits des prêtres égyptiens sur les guerres de Sésostris, que ce prince parcourut toute l'Asie antérieure jusqu'à la Thrace, et laissa dans le pays des peuples vaincus des monuments portant son image, et des monuments qui rappelaient son nom, sa patrie, et le fait de la conquête. On sait aussi que quelques-uns de ces monuments subsistaient encore du temps de l'historien grec en Thrace, où lui-même les vit, en Syrie Palestine, et deux en Ionie, sur le chemin qui conduit d'Éphèse à Phocée, et sur celui de Sardes à Smyrne. Il décrit ces derniers en détail (I, chap. 106). Ce récit de l'historien grec devait naturellement, malgré toute la véracité que l'on reconnaît à Hérodote, et qui s'est encore augmentée de nos jours, recevoir plus d'autorité quand les monuments mentionnés par lui, du moins ceux qui subsistent encore, seraient retrouvés, et qu'on serait en état de porter un jugement sur l'authenticité de leur origine égyptienne, en s'aidant des travaux modernes sur l'archéologie de ce pays.

« On ne saurait douter qu'à des époques très-reculées les rois égyptiens n'aient fait des conquêtes en Syrie, à cause de la proximité et de l'importance de cette contrée pour l'Égypte, à laquelle elle sert de rempart contre l'Asie antérieure. Il était beaucoup plus intéressant de savoir si, dans les contrées septentrionales plus éloignées, des monuments d'origine égyptienne répondraient aux descriptions d'Hérodote et attesteraient sa véracité. La découverte d'un tel monument était donc d'une grande importance historique, et celui-ci, placé à sept lieues de Smyrne, à une demi-lieue du chemin de Sardes, répond parfaitement, tant par sa forme que par l'emplacement où il se trouve, à un de ceux qu'Hérodote a décrits. Cependant, malgré le grand intérêt qu'il devait inspirer, il a eu si peu de publicité, qu'il n'en existe qu'un dessin qui fut envoyé de Smyrne à M de Humboldt par M. de Nerciat, il y a quelques années[2]. M. Lepsius en fit le sujet d'un mémoire à l'Académie de Berlin, et y reconnut que le monument appartenait à Rhamsès Sésostris. »

M. Kiepert se rend de Smyrne à Nymphio en compagnie du professeur Welker; il suit la vallée de Bournabat jusqu'au col de Manisa-Dagh. Arrivé dans la vallée de Cara-Bell, il poursuit ainsi sa description :

On trouve à gauche une grande muraille de rochers appelée Tasch-Tépé; au côté sud et à 100 et 120 pieds environ au-dessus du sol, on aperçoit la table sculptée, qui n'est distante que de sept ou huit pieds de la ligne de rochers taillés presque verticalement.

Toute la hauteur du tableau est de sept pieds (2^m,50), et seulement un pied et demi plus haut que la hauteur totale de la figure. Les autres mesures données par l'auteur concordent avec celles que nous avons trouvées.

« La figure dont la saillie sur le fond du tableau n'a pas plus de deux pouces, est sculptée à plat, avec un modelé insignifiant, particulièrement pour le visage. Les contours sont altérés par l'action de l'air, de sorte que, quoi qu'on fasse, un dessin sera toujours trop précis pour bien rendre la surface raboteuse de la pierre. Le tableau représente un guerrier s'avançant le pied gauche en avant; il tient dans sa main gauche une lance, et dans la droite un arc dont la corde est en partie cachée par le bras. L'habillement, autant qu'on peut le distinguer, car on ne voit aucune trace de vêtement de dessus, se compose de pantalons courts, avec un nœud au-dessous du bras gauche, qui peut avoir appartenu à une massue. Les souliers ont la pointe recourbée, selon la coutume particulière à l'Orient. La tête est couverte d'un grand bonnet qui porte dans le bas une saillie dont la forme

[1] Journal archéologique de Ghérard, en allemand.

[2] C'est le calque du dessin que j'avais remis à M. de Nerciat.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0308
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ne peut être bien déterminée. Les parties raboteuses du bonnet et du vêtement indiquent peut-être une étoffe à poils, comme les derviches persans et turcs en portent encore aujourd'hui. Leur bonnet est d'une forme analogue à celui de cette figure. La poitrine, les mains et la partie inférieure du visage sont fortement endommagées, de même que le cartouche placé à la hauteur de la tête, dont le bord n'a qu'un demi-pouce de saillie. On y distingue seulement trois lignes droites et une oblique un peu élevée. La forme d'un oiseau est facile à discerner, mais pas assez pour qu'on puisse le comparer aux oiseaux sculptés dans les hiéroglyphes.

« On ne peut douter que ce soit le monument dont parle Hérodote. Cela est prouvé par sa position, qui est à peine d'une demi-lieue hors de la route de Smyrne à Sardes. La description coïncide également avec celle de ce bas-relief, à l'exception du changement de mains qui tiennent la lance et l'arc; mais cette erreur était facile à faire, parce que les deux côtés peuvent paraître retournés au spectateur. Il ne reste plus de trace de l'inscription dont parle Hérodote; mais cela ne surprendra pas, à cause de l'état fruste de la partie supérieure. Ce qui confirme encore l'identité, c'est la coïncidence des dimensions. Hérodote donne quatre aunes et demie égyptiennes, ou quatre coudées et un spithame, ce qui fait $2^{m},3715$, ou seulement $0^{m},04$ de différence avec ma mesure. »

C'est donc une chose jugée et reconnue par les savants, que ce bas-relief est le même que mentionne le père de l'histoire; mais les avis sont partagés sur le sujet de cette figure. Je regrette de ne pas connaître le travail de M. Lepsius sur cet intéressant monument; ce savant le regarde comme un monument égyptien; M. Ampère est du même avis.

Pour attribuer cette figure à un autre peuple asiatique, il faudrait en citer un seul qui eût fait usage des signes hiéroglyphiques; car supposer que ce cartouche a été ajouté après coup, ce n'est pas admissible.

Comme M. Kiepert est d'une opinion contraire, je crois juste d'exposer ici ses raisons, pour que l'on puisse apprécier la valeur de l'une et de l'autre hypothèse. Il continue en ces termes :

« C'est une autre question de savoir si ce que dit Hérodote de l'origine égyptienne de ce monument repose sur un fondement historique déterminé, ou seulement sur la tradition et la probabilité; en un mot, s'il ne suit pas en cela le rapport des prêtres égyptiens, comme des seuls qui peuvent fournir sur ce sujet un renseignement historique. Mais les prêtres avaient parlé de colonnes, et, de plus, on n'était pas d'accord, non-seulement sur le nom du roi sculpté en ce lieu, puisque quelques-uns prétendaient y voir la figure de Memnon (en quoi ils se trompaient certainement), mais encore sur l'origine égyptienne du monument. Cette conjecture était particulièrement basée sur les caractères égyptiens qui se lisaient sur la poitrine; mais, d'une part, il était bien difficile que les Grecs fussent en état de porter un jugement sur l'authenticité d'une inscription égyptienne; de l'autre, ni la place ni le contenu de cette prétendue inscription ne sont conformes, comme le pense M. Lepsius, au mode égyptien; car le nom du roi aurait dû infailliblement s'y trouver; de plus, l'ensemble et le costume de la figure (particulièrement le bonnet, qui est bien différent du pschent égyptien, et le soulier à pointe recourbée) ne répondent pas aux monuments du temps de Sésostris, et surtout à l'art égyptien. La lourdeur et la grossièreté des proportions s'en éloignent encore davantage; de sorte qu'il n'y a pas beaucoup de fondement à faire sur le seul caractère qui pourrait faire passer ce monument pour égyptien, savoir, le cartouche, qui jusqu'à présent n'a été trouvé que sur les monuments égyptiens; mais comme Hérodote n'en fait pas mention, on peut conjecturer avec vraisemblance qu'il a été ajouté plus tard, à l'imitation des monuments égyptiens. »

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0309
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

J'avoue que cette supposition me paraît extrêmement hasardée, ou plutôt tout à fait inadmissible. L'auteur, qui a vu le monument, aurait dû remarquer que ces hiéroglyphes sont en relief; il aurait donc fallu, pour les ajouter, refaire tout le fond du tableau et augmenter la saillie de la figure. Il est évident que ce travail n'a jamais été fait. La particularité des hiéroglyphes en saillie est extrêmement rare, pour ne pas dire tout à fait inusitée dans les monuments égyptiens; cette particularité pourrait peut-être guider ceux qui se sont spécialement occupés de monuments égyptiens, dans la détermination de l'époque du monument; c'est une question que je laisse indécise; mais, comme travail d'art, j'ai la conviction que la figure et les signes sont tout à fait contemporains.

Ayant tant de raisons de douter de l'origine égyptienne de ce monument, qui repose uniquement sur l'autorité des Grecs et d'Hérodote, le professeur Kiepert se demande s'il ne serait pas possible de l'attribuer aux Persans; mais il ajoute avec raison : « La conquête des Perses eut lieu si tard, qu'Hérodote, qui écrivait son histoire à peu près un siècle après, aurait dû nécessairement savoir par les Grecs asiatiques si ce monument était persan, et ils ne l'auraient pas attribué à Sésostris, comme d'autres, avant Hérodote, à Memnon. »

En comparant ce bas-relief avec les autres monuments connus, le professeur trouve une grande ressemblance avec les figures du monument de Yasili-Kaïa, que j'ai publiées sous le nom de Saces, et après avoir établi une origine commune à ces deux ouvrages, il est disposé à voir dans cette figure une trace de la conquête de l'Asie par les Scythes. Les Saces et les Scythes étant le même peuple, il trouve une identité de costume entre le guerrier de Nymphio et ceux de Yasili-Kaïa. Sans nier cette ressemblance qui frappe au premier abord, je ferai remarquer que Sésostris avait établi des colonies égyptiennes en Colchide, et qu'il n'est pas étonnant que l'on retrouve un souvenir du costume égyptien dans ces régions [1].

M. Kiepert s'arrête à cette opinion, et s'appuie en outre sur un avis de M. Rosellini, qui déclare que ce monument n'est pas égyptien. L'uræus et le cartouche indiquent, selon ce savant, que le sculpteur a eu l'intention de donner à la figure une ressemblance avec l'image des Pharaons, et l'exécution du cartouche prouve son ignorance complète de l'écriture égyptienne. La disposition du cartouche n'est pas correcte; l'oiseau sculpté est étranger à la hiéroglyphique égyptienne; et de plus, contre toutes les règles de cette écriture, il est tourné dans un sens autre que celui de la figure à laquelle il appartient. M. Rosellini termine sa note en demandant s'il ne serait pas possible de chercher à ce bas-relief une origine romaine, ou d'y voir une composition tracée d'après le récit d'Hérodote. Cela est tout à fait inadmissible.

[1] L'auteur donne le nom de Tavia à la ville voisine de Yasili-Kaïa, d'après les conclusions de M. Hamilton. Je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit à ce sujet dans le premier volume de la description de l'Asie Mineure, article Ptérium.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0310

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

COS.

L'île de Cos est une des Sporades située à l'entrée du golfe d'Halicarnasse. Cette île a fait partie de la Pentapole triopéenne; elle était célèbre par son temple d'Esculape, et par le génie de ses artistes. J'avais lieu d'espérer que j'y trouverais quelques vestiges de son ancienne magnificence. En quittant le golfe de Jassus, je priai le capitaine Lejeune de se rendre à Cos; nous arrivâmes en vue de l'île le 24 juillet 1835, et nous mouillâmes le soir même en rade.

L'île, vue du large, paraît montagneuse et aride; mais à mesure qu'on approche, une plaine fertile et couverte des plus beaux jardins se développe aux regards. La ville moderne est située à la pointe N.-E. de l'île, et une forteresse, qui nous paraissait bien entretenue, défend l'ancien port, aujourd'hui comblé.

L'arrivée des Grecs dans cette île remonte à l'époque des plus anciens établissements doriens sur la côte d'Asie, si même elle n'est pas antérieure à la prise de Troie; car Homère parle de Cos comme d'une ville occupée par les Héraclides. Une partie des Doriens de Mégare ayant quitté cette ville, vinrent en Asie, et fondèrent les villes de Rhodes, de Cos, qui s'appelait alors Astypalæa, et d'Halicarnasse [1].

Le gouvernement de ces Doriens avait une grande ressemblance avec celui des Ioniens. Ils vivaient sous l'autorité de princes qui jouissaient d'un pouvoir souverain [2]. Cette île suivit dans toutes les grandes circonstances la même politique que les Rhodiens. Ces deux îles se liguèrent contre Athènes pour faire reconnaître leur indépendance. A l'arrivée des Romains en Asie, elles s'unirent étroitement avec la république, et cette amitié dura jusqu'à la fin de l'empire.

Il paraît que les deux dialectes attique et dorien étaient usités dans l'île; car j'ai trouvé des inscriptions de l'un et de l'autre style; en voici des exemples :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟΣ
ΕΤΕΙΜΗΣΕΝ
[ΑΥ]ΛΟΝΙΟΥΛΙΟΝΚΟΥΑΔΡΑΤΟΝ
[Υ]ΓΑΤΟΝΑΝΘΥΓΑΤΟΝΚΡΗ
ΤΗΣΚΥΡΗΝΙΗΣΓΡΕΣΒΕΥΤΗ[Ν]
ΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΕΓΑΡΧΕΙΑΣ
ΚΑΓΓΑΔΟΚΙΚΗΣΓΡΕΣΒΕΥΤΗΝ
ΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑ
ΤΗΓΟΝΛΥΚΙΑΣΚΑΙΓΑΜΦΙΛΙΑΣ
ΓΡΕΣΒΕΥΤΗΝΑΣΙΑΣΒΓΡΕΣ
ΒΕΥΤΗΝΓΟΝΤΟΥΚΑΙΒΕΙΘΥΝ
[ΙΑΣ][....]ΦΡΑΤΟΣΜΑΡΟΥΑΛΕΝ[Σ]
[ΒΕ]ΙΤΟΥΛΩΝΘΥΝ
ΤΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝΚΑΙΚΤΙΣΤΗΝ
ΤΗΣΓΟΛΕΩΣΤΗΣΒΟΥΛ[ΗΣ]
Ε]ΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΝΑ[ΛΩΜΑΤΩΝ]

[1] Strabon, liv. XIV, p. 653.

[2] Hérodote, liv. VII, ch. LXIV.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0311
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησεν Αὖλον Ἰούλιον Κουαδράτον, ὕπατον, ἀνθύπατον Κρήτης (καὶ) Κυρηνίης. πρεσβευτὴν τοῦ Σεβαστοῦ ἐπαρχείας Καππαδοκικῆς, πρεσβευτὴν τοῦ Σεβαστοῦ καὶ ἀντιστράτηγον Λυκίας καὶ Παμφυλίας, πρεσβευτὴν Ἀσίας τὸ δεύτερον, πρεσβευτὴν Πόντου καὶ Βειθυνίας. Φρ[ά]ατος Μάρκος Οὐάλενς Βειτούλων [θυν.....] τὸν εὐεργετὴν καὶ κτιστὴν τῆς πόλεως· τῆς βουλῆς ἐκ τῶν ἰδίων ἀνα[λωμάτων].

Le sénat et le peuple ont honoré Aulus Julius Quadratus, consul, proconsul de Crète et de Cyrène, légat impérial de la province de Cappadoce, légat impérial et lieutenant général de Lycie, de Pamphylie, légat d'Asie pour la seconde fois, légat du Pont et de Bithynie. Phra[a]te? Marcus Valens Vétule, bienfaiteur et constructeur de la ville. (Statue élevée) aux propres frais du sénat.

Cette inscription n'offre aucune difficulté. Le nom Φράτος est peut-être lu d'une manière incorrecte; car c'est un nom parthe, et je ne crois pas qu'il ait été porté par des Romains; peut-être faudrait-il lire Εὔφρατος. Quant au mot Βειτούλων, je l'ai restitué d'après l'inscription suivante, qui l'offre complet. Vétulia était une ville d'Étrurie entre l'Ombrone et l'Arno, sur la côte, à l'ouest de Massa Veternensis [1]. Ces deux inscriptions sont placées près de la porte du port. On aurait pu, je crois, en trouver quelques autres dans la citadelle: mais lorsque je fus à Cos, je n'obtins pas du gouverneur la permission d'y entrer, et, en 1845, la poudrière ayant sauté et ruiné complétement la forteresse, les inscriptions qui s'y trouvaient auront dû souffrir beaucoup.

Cette inscription et la suivante sont gravées sur des cippes qui ont certainement porté des statues.

ΗΒΟΥΛΑΚΑΙΟΔΑΜΟΣ
ΤΗΣΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΣ
ΚΩΙΩΝΠΟΛΕΩΣΕΤΕΙ
ΜΑΣΕΝΚΑΤΑΤΑΠΟ
ΛΕΙΤ[ΕΥ]ΘΕΝΤΑΥΠΟ
ΑΡΚΟΝΤΟΣΜΑΡΚΟΥ
ΑΡΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣΚΟΣ
ΜΟΥΥΙΟΥ
ΠΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΝ
ΣΕΜΠΡΩΝΙΟΝΟΥΙ
ΚΤΟΡΑΤΟΝΚΡΑΤΙ
ΣΤΟΝΕΠΑΡΧΟΝΒΕΙ
ΤΟΥΛΩΝΗΓΕΜΟΝΑΚΑΙ
ΔΟΥΚΙΝΑΡΙΟΝΣΑΡΔΟ
ΝΙΑΣΤΗΣΕΠΙΠΑΣΑΝ
ΘΑΛΑΣΣΑΝΗΓΗΣΑΜΕ
ΝΟΝΕΙΡΗΝΗΣΜΕΤΕΞΟΥ
ΣΙΑΣΣΙΔΗΡΟΥΔΟΥΚΙΝΑ
ΡΙΟΝΤΟΥΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΠΟΝΤΟΥΚΑΙΒΕΙΘΥΝΙΑΣ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δᾶμος τῆς λαμπροτάτης Κωΐων πόλεως ἐτείμασεν κατὰ τὰ πολειτ[ευ]θέντα ὑπὸ ἄρχοντος Μάρκου Αὐρηλίου Ἀριστίωνος Κόσμου υἱοῦ Πούβλιον Σαλλούστιον Σεμπρώνιον Οὐίκτορα τὸν κράτιστον ἔπαρχον Βειτούλων, ἡγεμόνα καὶ δουκινάριον Σαρδονίας τῆς ἐπὶ πᾶσαν θάλασσαν ἡγησάμενον, εἰρήνης μετ' ἐξουσίας σιδήρου δουκιναρίο[υ] τοῦ Σεβαστοῦ Πόντου καὶ Βειθυνίας.

Le sénat et le peuple de la très-illustre ville de Cos ont honoré selon les décrets portés par l'archonte Marcus Aurélius Aristion, fils de Cosmus,

Publius Salustius Victor, le très-puissant éparque des Vituloniens, prince et ducenarius de Sardaigne, à cause de la paix qu'il a établie sur toute la mer par la force des armes, ducenarius impérial dans le Pont et la Bithynie.

[1] Pline, liv. II, ch. CIII; III, ch. V.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0312
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Le ducenarius était un des deux cents juges institués à Rome pour juger les petites affaires; il est probable qu'on avait donné de l'extension à cette institution.

Plusieurs auteurs attestent que la ville de Cos s'appelait anciennement Astypalæa. Strabon [1] ajoute qu'elle occupait un autre lieu également voisin de la mer. C'est à la suite d'une guerre civile que les habitants d'Astypalæa furent obligés de se transporter près du cap Scandarium, où est la ville actuelle. Elle est distante de 15 milles romains d'Halicarnasse [2], et opposée au cap Termerium de Carie.

Lorsque les Lacédémoniens vinrent débarquer à Cos, pendant leur campagne sur les côtes de Carie, ils trouvèrent la ville ruinée par un tremblement de terre des plus violents, et les habitants avaient fui dans la montagne [3].

La ville de Cos, dit Strabon, n'est pas grande; mais elle se distingue par sa nombreuse population, et présente un aspect on ne peut plus agréable à ceux qui viennent du côté de la mer. L'île est fertile en bons vins, et célèbre par les tissus, ouvrage des femmes du pays.

Illa gerat vestes tenues, quas fœmina Coa
Texuit, auratas disposuitque vias.
TIBULL., VI, 35.

Le temple d'Esculape était situé dans le faubourg. Il était célèbre dans toute la Grèce, et rempli des plus riches offrandes. On y voyait l'*Antigonus*, d'Apelle, et la *Vénus anadyomène*, portée à Rome par Auguste, qui accorda en compensation la remise d'un tribut de 100 talents auquel la ville avait été imposée. Mais c'est surtout comme la patrie d'Hippocrate que l'île de Cos est à jamais célèbre. De tous les grands hommes de l'antiquité, c'est peut-être le seul dont le nom soit encore populaire dans son pays natal : le souvenir de cet homme illustre est presque le seul monument qui reste de l'ancienne civilisation de cette île; mais il est profondément gravé dans le cœur de tous les Grecs. Hippocrate est regardé non-seulement comme le bienfaiteur de l'humanité, mais encore comme l'auteur de tous les agréments dont la ville jouit encore aujourd'hui, de l'eau et de l'ombrage. Esculape est aussi ignoré que l'emplacement de son temple; les Grecs vous montreront avec orgueil le platane sous lequel le père de la médecine donnait ses leçons; c'est-à-dire, dans leur pensée, que ce platane était déjà dans toute sa croissance du temps d'Hippocrate, 460 ans avant Jésus-Christ : il aurait plus de deux mille trois cents ans! Il est inutile de réfuter une pareille tradition; mais cette merveille du règne végétal porte avec une certaine majesté le nom du plus grand homme du pays, et il n'est personne qui ne se plaise à perpétuer cette ingénieuse fable grecque. On aime en effet à se représenter, sous cet ombrage séculaire, Hippocrate entouré de disciples, et préparant ses immortels ouvrages.

Le platane d'Hippocrate occupe le centre d'une place qu'il couvre entièrement de son ombrage. Le tronc a $9^{m},80$ de circonférence; il est presque elliptique, mais est creux dans l'intérieur; il s'élève sur un soubassement en maçonnerie qui a été fait dans le dessein de recouvrir les racines, ou peut-être parce qu'on a abaissé le sol de la place. Le tronc n'a que $2^{m},80$ de hauteur; mais, à partir de ce point, il se divise en quatre

[1] Strabon, liv. XIV, p. 657.

[2] Pline, liv. V, ch. XXXI.

[3] Καὶ ἐς Κῶν τὴν Μεροπίδα ἐν τῷ παράπλῳ ἀποβὰς τήν τε πόλιν ἀτείχιστον οὖσαν καὶ ὑπὸ σεισμοῦ ὃς αὐτοῖς ἔτυχε μέγιστός γε δὴ ὢν μεμνήμεθα γενόμενος, ξυμπεπτωκυῖαν ἐκπορθεῖ, τῶν ἀνθρώπων ἐς τὰ ὄρη πεφευγότων· καὶ τὴν χώραν καταδρομαῖς λείαν ἐποιεῖτο πλὴν τῶν ἐλευθέρων. Thucydide, liv. VIII, ch. 41.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0313
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

branches qui s'élancent horizontalement à une distance de dix mètres; leur circonférence est de trois mètres; c'est seulement à leur extrémité que commencent les branches portant le feuillage. Pour soutenir les grosses branches dans leur position horizontale, on a placé de distance en distance des colonnes de marbre, et, depuis ce temps, le bois du platane les a tellement englobées, qu'il fait corps avec le marbre. Une fontaine mauresque rafraîchit la terre, et des centaines de tourterelles, vivant constamment dans ce feuillage, animent ce tableau. On ne saurait voir un endroit plus pittoresque.

On voit dans la ville et hors des murs quelques fragments d'architecture, mais aucun monument. J'avais cependant appris qu'à deux lieues de la ville il existait une source qu'on appelait la fontaine d'Hippocrate. Personne ne pouvait me dire si c'était un monument ancien. Nous nous y rendîmes avec le vice-consul de France et les officiers de *la Mésange*. Cette source, qui fournit les eaux à la ville, est située à mi-côte d'une montagne élevée; j'y reconnus une construction fort ancienne et d'un style assez singulier pour faire le sujet d'une planche.

La source, qui sortait à une assez grande profondeur, a été mise à découvert par une tranchée dans le roc vif. Un canal de 31 mètres de longueur a été creusé pour donner issue aux eaux; le tout a été revêtu d'une maçonnerie solide de pierres de taille. Le canal est en partie voûté, et en partie recouvert de plates-bandes; la prise d'eau se trouve dans une petite salle ronde voûtée en cône, de $10^{m},33$ de hauteur et de $2^{m},80$ de large, dont la partie supérieure est percée, et forme par conséquent un puits en dehors.

A moitié de la hauteur de la salle est une autre galerie qui est immédiatement au-dessus de celle dont j'ai parlé, et qui n'a que 11 mètres de longueur; elle est voûtée en plate-bande.

La seule construction qui, à mon avis, rappelle celle que je viens de décrire, est le monument de Mycènes, appelé Trésor d'Atrée ou Tombeau d'Agamemnon. Je ne prétends pas dire que ce monument est une ancienne fontaine; mais on y trouve, comme dans celui-ci, 1° une salle ronde éclairée par le haut; 2° une autre salle plus petite qui n'est pas dans l'axe de l'entrée; 3° une entrée en couloir; 4° une ouverture pratiquée juste au-dessus de la porte et communiquant également à un couloir. Les proportions des deux édifices sont certainement bien différentes; mais on conviendra qu'il est singulier de trouver autant d'analogie entre une fontaine et un tombeau [1].

La montagne dans laquelle est taillée la fontaine appartient à la formation de craie; les eaux sont portées à la ville par des canaux de poterie à fleur de terre; cette eau est naturelle et de très-bonne qualité. Il faut croire qu'elle jouissait, dans l'antiquité, de quelques vertus thérapeutiques; car j'ai trouvé près du canal cette inscription :

ΣΑΡΑΠΙΔΙΣΙ
ΘΕΟΙΣΠΑΣΙ
ΘΕΡΑΠΕΥΣΕΙΣ
ΑΠΟΛΛΟΝΙΔΑΣ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΥΣ
ΧΑΡΙΣΤΕΙΑ

Σαραπίδισι θεοῖς πᾶσι θεραπεύσεις Ἀπολλωνίδας Ἀλεξανδρεὺς χαριστεῖα.

Remercîment à tous les dieux Sérapis d'Alexandre Apollonide, qui a été guéri.

Ces inscriptions datent sans doute du règne d'Antonin. Ce prince fit reconstruire la

[1] Voy. Expédition en Morée, tome II, Mycènes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0314
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ville de Cos, détruite par un tremblement de terre, et prit soin d'y envoyer de nouveaux habitants [1]. La première des deux inscriptions que j'ai recueillies est peut-être relative à cet événement; c'est pour cela que Quadratus, légat impérial, aurait reçu le titre de *Constructeur*.

La ville actuelle est située exactement sur l'emplacement de l'ancienne; elle est bien bâtie et défendue par des murailles en bon état. Les jardins qui l'entourent sont bien entretenus et amplement arrosés par des puits et des *norias;* quelques-uns de ces puits sont carrés et paraissent remonter à une époque fort ancienne.

La forteresse est entourée par la mer de trois côtés, et séparée de la ville par un fossé profond. On reconnaît dans cet ouvrage la main des chevaliers chrétiens. Plusieurs bas-reliefs sont encastrés dans le mur extérieur, et paraissent avoir appartenu à un même monument : ce sont des combats d'amazones. Ce fort fut bâti par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, au commencement du XIVe siècle, peu de temps après qu'ils eurent été mis en possession de l'île de Rhodes. Dans la partie nord, il y a une lagune qui peut avoir servi de port du temps des Grecs.

La montagne d'où sort la source d'Hippocrate forme une sorte d'amphithéâtre tourné vers la ville. L'affluence des eaux pluviales dans le même point a causé l'ensablement du port, dont les eaux stagnantes causent annuellement quelques fièvres.

A l'arrivée de *la Mésange*, le gouverneur envoya complimenter le capitaine. La goëlette salua la ville de vingt et un coups de canon, qui lui furent rendus sur-le-champ. Le gouverneur fit demander au capitaine Lejeune un tambour pour enseigner les marches françaises à ses soldats; le capitaine d'armes de *la Mésange* fut appelé à terre pour montrer l'exercice aux soldats nizam, qui avaient déjà une bonne instruction. Pendant tout le temps du séjour de la goëlette, ce fut un échange de compliments et de bons procédés entre les indigènes et les matelots, et au départ le gouverneur leur envoya en présent un bœuf, des volailles, et plus de fruits que *la Mésange* ne pouvait en contenir. Partout sur la côte de Caramanie la goëlette reçut le même accueil de la part des autorités turques, et partout on alla au-devant de nos désirs pour tout ce qui faisait l'objet de notre voyage. Mais le temps de station de *la Mésange* était limité avec une rare parcimonie, et nous fûmes obligés de négliger un grand nombre de points importants, et qui depuis le voyage du capitaine Beaufort [2] sont restés inexplorés. Jamais des circonstances plus favorables ne s'étaient présentées, mais il me fut impossible d'en profiter.

[1] Pausanias, liv. VIII, chap. XLIII.

[2] Karamania, by Francis Beaufort, F. R. S. London, 1818.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0315
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CXXXII.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Cette figure représente le portrait de Sésostris, sculpté par ordre de ce prince après la conquête de l'Asie.

PLANCHE CXXXIII.

LA FONTAINE D'HIPPOCRATE.

Fig. 1. Plan de la fontaine.

La galerie qui conduit à la chambre circulaire est en partie taillée dans le roc; le reste est en maçonnerie, dont l'époque ne peut être déterminée, mais qui a un caractère indigène.

La galerie a $0^m,95$ de large et environ 2^m de hauteur. L'eau s'écoule par un canal taillé dans le roc. Au milieu de la galerie, il y a une saillie ou pilastre : peut être y mettait-on une porte ou une vanne. L'eau s'élevait alors jusqu'à la galerie supérieure et formait un petit bassin. C'est seulement ainsi que s'explique l'utilité de cette galerie. Les Grecs d'aujourd'hui n'en font plus usage. L'eau étant élevée à ce niveau (2^m45), on pourrait aussi puiser par la partie supérieure comme dans un puits; j'ignore si la source peut s'élever à cette hauteur. La petite cellule dans laquelle est la source, est tout à fait taillée dans le roc; la voûte conoïde n'est certainement pas un ouvrage romain; il n'y a que l'arcade avec voussoirs qui ôterait à ce monument son caractère archaïque; mais il faut se rappeler la *Cloaca massima* de Rome que l'on attribue à Tarquin.

Fig. 2. Coupe sur la galerie et sur la salle de la fontaine.

Fig. 3. Inscription trouvée dans le voisinage.

PLANCHE CXXXIV.

FRAGMENTS D'AUTELS.

J'ai réuni dans cette planche les plus beaux autels que j'ai trouvés à Cos, à Halicarnasse et à Aphrodisias. Ces monuments sont encore nombreux dans les ruines d'Asie, mais ils tendent tous les jours à disparaître.

Fig. 1. Cet autel, qui est sur une des places de Cos, a été creusé pour faire un mortier à piler le grain. La sculpture qui le décore rappelle la plus belle époque de l'art. Trois génies ailés soutiennent des guirlandes; ils portent à la main des bandelettes et paraissent s'acheminer vers un sacrifice.

Le vêtement est d'une flexibilité et d'une transparence inimitables.

Et tenues Coa veste movere sinus.
PROPERT., 1, 2.

Ce vers ne peint-il pas d'une manière exacte cette délicieuse composition? — Quelques années encore, et il ne restera plus qu'un bloc informe!

Fig. 2. Autel orné de têtes de victimes, à Halicarnasse.

Cet autel soutient le pied-droit de la première arcade du Bazar de Boudroum. La sculpture en est riche et large; elle est plus ancienne que celle du n° 1; les plans sont bien indiqués, et l'ajustement ingénieux. On y reconnaît le ciseau grec.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0316
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Fig. 3. Autel à Aphrodisias.

Ce monument m'a paru intéressant par l'extrême ressemblance de la sculpture des têtes de victimes avec celles qui ornent le temple de la Sibylle, à Tivoli ; il est bien probable que ce dernier monument a été sculpté par des Grecs.

PLANCHE CXXXV.

VUE DU CHATEAU DE BOUDROUM.

Le château deBoudroum passe pour avoir été construit, sur l'emplacement du tombeau de Mausole, par les chevaliers de Rhodes. Les nombreux fragments de sculpture encastrés dans les murailles autorisent à penser qu'un riche monument existait dans le voisinage. On observe en dehors de nombreux fragments de frises représentant des combats, et dans l'intérieur on voit des restes de statues et des fragments d'architecture.

Ce château fut construit vers l'an 1402. Depuis plusieurs années l'entrée de ce château est interdite aux voyageurs, et mon temps sur cette côte était trop précieux pour entamer une négociation qui pouvait n'avoir pas de résultat.

Pendant que je faisais une visite à l'Aga, quelques matelots sont entrés dans le château. L'intérieur est divisé en plusieurs cours. Ils ont reconnu les fragments de sculpture encastrés dans les murs; mais il ne paraît pas qu'il subsiste aucun ouvrage antique.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0317
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

MILET.

TEMPLE DES BRANCHYDES.

Les limites de l'Ionie, qui étaient bien déterminées du côté du nord par le cours de l'Hermus, formaient au contraire du côté du sud des sinuosités dont il est assez difficile de suivre le parcours. En effet, tout le pays situé au delà du Méandre, et qui est compris dans les limites naturelles de la Carie, a été conquis par les Ioniens sur les Cariens et les Léléges, et les villes qu'ils ont occupées sont restées comme une enclave dans le pays des Cariens.

L'Ionie s'étendait jusqu'au cap Posidium, où se trouvait le temple le plus renommé de toute la contrée; mais, à partir de ce point, il nous serait impossible de suivre d'une manière à peu près certaine les limites de la province du côté de l'est. L'ancien rivage de la mer était occupé par plusieurs villes qui sont aujourd'hui fort avant dans l'intérieur des terres. Héraclée du Latmus se montre sur le bord d'un lac. Myus a tout à fait disparu sous les atterrissements, et Milet, la capitale, est au milieu d'une vaste plaine; en vain on cherche l'ombre de ses anciens établissements maritimes.

Ainsi, au peu de précision des anciens auteurs sur cette partie de la province, il faut ajouter les changements incroyables qui ont eu lieu par l'action des eaux. On ne doit donc pas être étonné si le pays présente une physionomie toute différente de celle qu'il avait dans l'antiquité. Le Méandre, un des plus grands et certainement le plus célèbre des fleuves de la presqu'île, est la principale cause de tous ces changements. Dans toute l'étendue de son parcours, il traverse des terrains meubles, qui ne sont autre chose que les détritus des montagnes voisines. La pente considérable de la vallée donne à ses ondes une impulsion violente, qui ronge sans cesse ses deux rives. Il se manifeste alors des éboulements qui entravent le cours du fleuve; les eaux refoulées dévorent le terrain contre lequel elles se trouvent poussées, et ne tardent pas à s'ouvrir un nouveau lit, dirigé quelquefois en sens contraire du premier. Il faut alors qu'elles retrouvent une issue vers la mer, et c'est en minant sans cesse le terrain, en errant pour ainsi dire comme une charrue qui laboure à l'aventure, que les eaux du fleuve forment ces mille replis qui font du Méandre le symbole des choses tortueuses. Le cours du fleuve, tel qu'on le voit aujourd'hui, n'est pas le même qu'il était hier, et ses eaux comme ses replis changent incessamment de lit et de direction. Cette théorie du Méandre est, ce me semble, assez facile à comprendre : au moindre obstacle que rencontrent les eaux, soit un éboulement, un tronc d'arbre ou un amas de roseaux, elles se creusent un autre lit en formant des affouillements dans le terrain de la rive, qui est meuble comme du sable. Cela ne se fait pas sans en entraîner une partie notable dans la mer; de là les atterrissements incroyables qui se sont formés à son embouchure.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0318
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Une action aussi intense exercée depuis tant de siècles aurait dû dépouiller la vallée du Méandre de toute sa terre végétale, si elle n'était pas entretenue par les mille petits torrents qui descendent du Messogis et du Latmus, deux chaînes de montagnes qui forment les flancs nord et sud de la longue vallée du Méandre. La première de ces chaînes surtout, étant composée tout entière de terrains d'alluvion et de cailloux roulés, se désagrége avec la plus grande facilité, et fournit les éléments aux *colmate* qui entretiennent les terres de la vallée.

Le Méandre prend sa source dans un lac qu'on appelait Aulocrène, situé sur une montagne du même nom [1]; il traversait la ville de Célènes, arrosait les districts d'Apamée [2], d'Euménia [3], de Bargylia [4], et, du temps de Pline, venait se jeter dans la mer à 10 stades de Milet. Il fut appelé d'abord Anabænon (qui retourne à sa source). Méandre, fils de Cercaphus et d'Anaxibie, sur le point de sacrifier sa mère, à la suite d'un vœu qu'il avait fait à Cybèle, se précipita dans le fleuve et lui laissa son nom.

A l'époque romaine, Milet n'était déjà plus à l'embouchure du Méandre, et une autre ville célèbre, Priène, qui fut fondée au bord de la mer, en était éloignée de 40 stades quand Pline écrivait. Le golfe de Milet se fermait peu à peu, et finit par être converti en un lac d'eau saumâtre, qui porte aujourd'hui le nom de Oufa-Bafi; sa longueur est de deux lieues environ.

MILET.

Milet, la capitale de l'Ionie, est aujourd'hui à deux lieues et demie de la mer; et, dans l'état de ruine et d'abandon où elle se trouve, on aurait peine à y reconnaître une des villes les plus célèbres de l'antiquité.

Elle était située sur la rive gauche du Méandre, et par conséquent dans le territoire propre de la Carie; elle fut fondée par les Cariens, venus de l'île de Crète sous la conduite de Sarpédon, qui lui donnèrent le nom de Milet, une des villes de la Crète. Plus tard, les Ioniens, conduits par Nélée, s'emparèrent de cette place, en chassèrent les Cariens et les Léléges, et fondèrent une autre ville de même nom dans le voisinage de la première [5]. Milet était bâtie dans la plaine et loin des montagnes. Son voisinage de la mer Ionienne, ses quatre ports, et l'esprit aventureux de ses citoyens, ne tardèrent pas à lui faire prendre le premier rang parmi les villes de la côte. Colonisée par les Cariens, par les Athéniens et par les Ioniens, elle se trouvait avoir ainsi des alliances puissantes, qui lui permirent de répandre au loin le surcroît d'une population qui s'augmentait sans cesse. La politique savante qu'elle mettait dans l'établissement de ses colonies, a fait citer son gouvernement comme un modèle chez les anciens.

La mer Noire, la Propontide, l'Hellespont et les îles de la Grèce ont vu en même temps fleurir une multitude de villes fondées par cette métropole. Comme son territoire était peu étendu, on doit penser que le commerce, plutôt que l'agriculture, nourrissait ses habitants. On s'étonne, dans toute cette période de l'histoire grecque de l'Asie, d'entendre si rarement parler des Phéniciens, dont le commerce, à cette époque, était à son apogée [6].

[1] Pline, liv. V, chap. XXIX.
[2] Tite-Live, liv. XXXVIII, chap. XIII.
[3] Isehekli.
[4] Geuverginlik.
[5] Strabon, liv. XIV, p. 634. — Étienne de Byzance, Μίλητος. — Pline, liv. V, ch. XXIX.
[6] Le roi de Perse eut la pensée de transporter des Phéniciens dans la ville de Milet; c'est du moins le motif de la révolte d'Hystiée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0319
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Nous avons peu de renseignements sur cette première ville de Milet; car elle fut détruite de fond en comble plusieurs fois, et le peu de débris qui restent aujourd'hui sont tous de l'époque romaine.

Elle n'était pas arrivée à un si haut degré de prospérité sans tenter l'ambition des rois de Lydie, qui mirent tout en œuvre pour l'enclaver dans leur empire. Pendant trois règnes consécutifs, Milet fut en butte aux attaques des Lydiens. Gygès fut le premier qui entra en campagne contre les Milésiens, mais sans aucun succès [1]. Ardys succéda à Gygès; il marcha sur Milet, mais ne poussa pas la guerre avec vigueur [2]. Alyatte continua contre les Milésiens la guerre que son père lui avait transmise; mais étant tombé malade, il attribua cet événement à la colère de Minerve, dont il avait brûlé le temple dans la ville d'Assessus, et suspendit les hostilités. L'ambassadeur qu'il avait envoyé à Milet avait trouvé la ville dans l'abondance, et les citoyens se livrant à la joie. D'après les ordres de Thrasybule, ils avaient apporté sur la place publique ce qui leur restait de provisions après un siége qui durait depuis plusieurs années [3]. L'ambassadeur, étonné, rendit compte à son maître de ce qu'il avait vu, et Alyatte se décida à lever le siége.

Leur soumission aux rois de Lydie n'était que retardée. Crésus conquit toutes les provinces grecques; mais il les gouverna avec modération. Lorsque Cyrus envahit l'empire de Lydie, il fit avec les Milésiens un traité analogue à celui qu'il avait fait avec Crésus [4]. Cet état de choses dura pendant quelques années.

Toute l'Ionie, soulevée par les intrigues d'Hystyée et d'Aristagoras, s'étant déclarée contre le roi de Perse, Milet, comme le centre de la révolte, devint le but de la vengeance des Perses. Après avoir subi des chances diverses de fortune, cette tentative désespérée des Grecs échoua. Milet fut prise et saccagée, les habitants dispersés, tous les temples de l'Ionie réduits en cendres, et le territoire de Milet fut donné aux habitants de la Carie. Il fallait des chances bien favorables pour que cette ville pût retrouver son ancienne prospérité. Nous la voyons cependant prendre une part active à la guerre du Péloponnèse, et soutenir un siége. Les Milésiens s'affranchirent enfin complétement des Perses, et démolirent un fort que Tissapherne avait élevé dans leur voisinage pour les tenir sous sa dépendance.

Lorsque Alexandre fut entré en Asie Mineure, les villes devant lesquelles il s'était présenté n'avaient pas hésité à lui ouvrir leurs portes. Sardes et Éphèse l'avaient accueilli; mais les habitants de Milet refusèrent de reconnaître son autorité. Le Persan Memnon occupa la ville, et Alexandre fut obligé d'en faire le siége. L'attaque fut des plus vigoureuses; et, après plusieurs assauts, il finit par se rendre maître de Milet. Dans la suite, cette ville suivit le destin commun aux autres cités ioniennes : elle passa tour à tour sous l'autorité des successeurs d'Alexandre et des rois de Pergame, jusqu'à ce qu'elle fut enclavée dans la province romaine d'Asie, dont Éphèse était la métropole. Sous les empereurs romains, elle joua un rôle très-secondaire : la retraite incessante des eaux de la mer, la clôture et l'ensablement de ses ports, lui enlevaient les plus précieux avantages; et Éphèse, quoique dans des conditions analogues, s'enrichissait de toutes les pertes de Milet. L'empereur Hadrien, qui s'était déclaré le protecteur des villes asiatiques, et qui a laissé de si nombreux témoignages de sa sollicitude envers la nation grecque, fit ce qu'il put pour soutenir une ville en décadence. J'ai lieu de penser que le seul monument dont on voit encore les ruines, le théâtre, date du règne de cet empereur. Il

[1] Hérodote, liv. I, ch. XIV.
[2] Id., liv. I, ch. XV.
[3] Hérodote, liv. I, ch. XXI.
[4] Id., liv. I, ch. CXLI.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0320
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

ne reste aucun vestige des murailles ou des portes; mais un espace considérable, couvert de buissons et de débris, prouve que cette ville avait acquis un grand développement.

L'action prompte et puissante du christianisme sur l'esprit mobile des Grecs se fit sentir à Milet comme à Éphèse, et, dès les premiers siècles, l'Église nouvelle eut des adhérents nombreux; mais les schismes et les hérésies y trouvèrent d'aussi fervents disciples. Toutes ces luttes obscures, et aujourd'hui oubliées, n'ont pas peu contribué à la ruine de cette ville.

Sous les empereurs byzantins, elle eut encore un reste d'importance; car nous voyons les ruines de quelques églises grecques dans le style de celles d'Éphèse. Mais, exposée comme elle l'était à toutes les attaques des hordes qui débouchaient par la vallée du Méandre; en proie aux miasmes qui s'exhalaient de ses marais nouvellement formés, sa population se dispersa de plus en plus. Milet devint, dans le douzième siècle, la propriété de l'émir Aïdin, qui résidait à Guzel-Hissar; elle passa plus tard dans l'apanage des Kara-Osman-Oglou; et aujourd'hui qu'elle est entrée dans les domaines de la Porte, ce n'est plus qu'un amas de huttes abandonnées pendant une grande partie de l'année, à cause du mauvais air, et qui ne présente plus rien qui puisse appeler l'attention.

En sortant de Milet du côté du sud, on marche longtemps dans un terrain nu et sablonneux; une petite éminence également de sable indique peut-être l'emplacement de l'île de Ladé, qui avait un port, puisque c'est là que les confédérés grecs s'étaient donné rendez-vous; mais ce n'est qu'une conjecture : car on n'y retrouve aucune roche qui indique que ce fut une île. Ce fait seul peut donner une idée de la transformation qu'ont subie ces rivages. Le nom de l'île de *Ladé* est carien; on le retrouve souvent inscrit sur les monuments de la Lycie, et jusqu'à présent on le traduit par le mot Femme, l'île de Ladé, *Mulieris insula*. Après avoir traversé la plaine du Méandre, on arrive aux contre-forts inférieurs du mont Latmus, qui s'étendent jusqu'à la mer, et qui forment une côte rocailleuse et accidentée avec un petit golfe où l'on croit trouver l'emplacement du port Panormus. Chandler y a reconnu les traces d'une jetée en marbre blanc. Ce petit port n'est plus fréquenté, car la côte est complétement déserte.

Les ruines du temple d'Apollon Didyme s'élèvent au milieu d'une vaste plaine, et attirent les regards du navigateur qui passe au large, comme du cavalier qui traverse ces steppes.

Dans un premier voyage, j'avais compté trouver quelques ressources à Milet, pour aller par terre observer le temple des Branchydes; mais, arrivé dans cette ville avec mes gens, il me fut impossible d'y séjourner; je ne trouvai pas un sac d'orge à donner aux chevaux, pas de provisions pour les hommes; la mère des colonies se trouvait affamée par l'arrivée de quatre étrangers. Je dus prendre le parti de me rendre par mer aux ruines des Branchydes; mais je n'exécutai ce projet que l'année suivante.

TEMPLE DES BRANCHYDES.

Lorsque les Ioniens arrivèrent sur la côte d'Asie, ils trouvèrent le culte des dieux de la Grèce répandu dans la contrée, et le secours des oracles antiques ne leur fut pas inutile pour s'établir dans leur nouvelle patrie. Apollon et Diane étaient particulièrement honorés dans le pays, et les plus célèbres temples de l'Asie étaient consacrés à ces deux divinités. Claros, Éphèse, Magnésie, Ortygie, Milet, rivalisaient pour orner leurs temples des plus riches offrandes, des objets d'art les plus précieux. L'antiquité

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0321
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

de ces oracles se perdait dans les ténèbres de la fable, et tous les peuples de l'Asie se soumettaient à leurs décrets.

Le temple des Branchydes, consacré au culte d'Apollon Didyméen, était un des plus célèbres de la contrée; il dominait celui de Claros, et ne le cédait en importance qu'à celui de Delphes. Il était établi sur la côte d'Ionie, non loin du cap Posidium, à 20 stades de la mer, et appartenait au territoire de Milet; il était éloigné de 180 stades de cette ville [1].

Les Grecs font remonter l'établissement de cet oracle au héros Branchus, favori d'Apollon, qui avait reçu de ce dieu des témoignages non équivoques d'affection. Il descendait de Macharéus le Delphien, qui avait tué Néoptolème [2]. La prêtrise du temple était restée dans cette famille; c'est de là que l'oracle a pris le nom de Branchydes, sous lequel il était connu. La mère de Branchus ayant eu pendant sa grossesse un songe dans lequel le soleil lui était apparu et lui était entré dans le sein, donna à son fils le nom de Branchus (βράγχος, la gorge). Étant devenu jeune homme, il rencontra dans un bois Apollon, qui lui donna un baiser, et lui accorda le don de prophétie; il éleva à ce dieu un temple qui fut appelé Branchyde. Quant au surnom donné à Apollon, les historiens ne l'expliquent pas d'une manière très-claire : les uns le rapportent à deux jumeaux aimés d'Apollon (Δίδυμοι); d'autres à une montagne du nom de Didyme, parce qu'elle avait deux sommets, et qui n'est pas éloignée du cap Posidium. L'oracle établi par Apollon fut accepté par les habitants, et des jeux didyméens furent institués et se célébrèrent à Milet pendant plusieurs siècles. L'héritage du pouvoir prophétique ne resta pas dans la famille de Branchus. Léodamas, Milésien de race royale, ayant été faire la guerre aux Carystiens, rapporta, avec les offrandes qu'il consacra à Apollon, une femme captive qui était mère. Branchus adopta cet enfant, et lui conféra le don de prédire : il l'appela Évangélus. C'est de lui que descendait la famille milésienne des Évangélides. Toutes ces traditions remontaient à une antiquité très-reculée; mais comme ce sont des mythes purement grecs, il est douteux qu'elles soient antérieures à la guerre de Troie. Macharéus vivait 1171 ans avant Jésus-Christ. La réputation de cet oracle s'était étendue jusqu'en Égypte, et le roi Néchao fit hommage à Apollon d'une partie du butin qu'il avait conquis sur la ville de Cadytis en Palestine, 616 ans avant Jésus-Christ [3].

Crésus envoya au trésor des Branchydes des offrandes aussi magnifiques que celles qu'il avait envoyées à l'oracle de Delphes; elles s'étaient déjà tellement accrues au moment où les Milésiens se révoltèrent contre les Perses, qu'elles pouvaient seules suffire pour équiper une flotte. Hécatée de Milet, après avoir énuméré le nombre et la puissance des nations que Darius pouvait leur opposer, proposa d'employer les richesses du temple pour armer des vaisseaux; mais sa proposition fut rejetée [4]. Après la soumission des Milésiens, Darius donna l'ordre d'incendier ce temple. Peut-être fut-il restauré à cette époque; mais sa ruine complète fut consommée par ordre de Xercès, fils de Darius, qui incendia tous les temples de l'Ionie. Les Branchydes livrèrent à Xercès les trésors du temple; et, pour se dérober à la vengeance des Grecs, ils s'enfuirent en Perse. Le roi les établit dans la Sogdiane; mais Alexandre les punit dans la personne de leurs descendants, en détruisant la ville où ils demeuraient, et en faisant massacrer tous les Branchydes [5].

La fuite des prêtres d'Apollon ne paraît pas avoir été fatale à l'oracle; car les Milésiens

[1] Pline, liv. V, ch. XXVII.
[2] Strabon, IX, 421.
[3] Hérodote, II, 159.
[4] Hérodote, liv. V, ch. XXXVI.
[5] Strabon, liv. XI, p. 518.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0322
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

se mirent en devoir de construire un autre édifice, qui surpassât en grandeur et en magnificence tous les autres temples de la Grèce. C'est ce monument qui est parvenu jusqu'à nous, non pas tout entier, mais dans un état tel, que nous pouvons en reconnaître les principales dispositions. On peut le considérer comme contemporain des temples d'Éphèse et de Magnésie du Méandre; car le premier, préservé par les Perses, n'avait pas échappé à l'incendie. La construction simultanée de tels édifices donne la plus grande idée des richesses que possédait encore l'Asie, qui sortait cependant de crises si violentes.

Il est difficile de déterminer l'époque précise où ce monument fut commencé. Il fut construit par deux architectes, Daphnis de Milet, et Peonius d'Éphèse; comme ce dernier est le même qui termina le temple de Diane, sur lequel Alexandre voulait inscrire son nom, on doit en conclure que le temple d'Apollon date du règne de ce prince. Vitruve mettait ce temple au nombre des quatre plus magnifiques ouvrages qui existassent dans la Grèce; les trois autres étaient le temple d'Éphèse, celui de Cérès à Éleusis, et le temple de Jupiter à Olympie. Ces édifices, dit-il, mériteraient d'être admirés même dans le conseil des dieux [1]. Mais un si bel ouvrage ne fut jamais terminé; aujourd'hui même nous en avons la preuve. Cela n'empêcha pas le culte d'Apollon de fleurir de nouveau dans ces parages, et les offrandes des rois vinrent encore enrichir son trésor.

Le temple surpassait tous les autres par ses dimensions (Μέγιστον νεῶν τῶν πάντων); mais les Milésiens furent obligés de le laisser sans couverture, à cause de cette énorme grandeur [2]. Ces paroles de Strabon méritent d'être discutées. Il est certain que le temple était sans toit; mais n'était-ce pas une disposition particulière à ce monument, comme à celui d'Olympie? C'est une question que nous examinerons en étudiant le plan de l'édifice. Pausanias se contente de dire : Non terminé; οὐκ ἐξειργασμένος.

L'enceinte sacrée du temple, ornée en dehors et en dedans d'un bois magnifique, pouvait contenir la population d'un bourg; il y avait d'autres sécos ou ædicules où se rendaient les oracles, et où se faisaient les cérémonies [3]. Dans le téménos s'élevaient des monuments de tout genre, dédiés par la piété des plus puissants princes; on y remarquait surtout un autel érigé par Hercule de Thèbes, et construit avec du mortier délayé dans le sang des victimes. Mais, sous les Romains, cet autel était devenu moins célèbre; les sacrifices avaient diminué, et l'autel était moins bien entretenu [4]. Il était élevé sur plusieurs marches, et semblable à celui d'Olympie.

La statue d'Apollon était l'ouvrage de Canachus de Sicyone; elle était de bronze et faite sur le modèle de l'Apollon Isménien de Thèbes, qui était de bois de cèdre [5]. Cet artiste vivait dans la 95ᵉ olympiade; il était élève de Polyclète d'Argos [6]. Le dieu était debout, sa chevelure nouée et rejetée par derrière; il tenait à la main une lyre. Un grand nombre de petites statues de bronze, faites à l'imitation de l'Apollon didyméen, étaient vendues aux adorateurs qui venaient consulter l'oracle, comme à Éphèse on vendait des figurines de Diane. Il en existe quelques-unes dans les collections modernes; mais le plus bel exemple connu est cette statue qui est exposée dans une salle du Musée du Louvre, et qui a été trouvée dans la mer, près de Livourne. Il existe aussi, à la Bibliothèque du

(1) Vitruve, liv. VII, Préface; trad. de Perrault.

(2) Strabon, liv. XIV, p. 634.

(3) Strabon employant le même mot, ὁ τοῦ ΣΗΚΟΥ περίβολος... ἄλλοι δὲ ΣΗΚΟΙ... pour exprimer cette partie du temple que les Romains appelaient Cella, et les lieux réservés où se rendaient les oracles; c'étaient autant de petits temples dont il ne reste plus de traces.

(4) Pausanias, liv. V, ch. XIV.

(5) Pausanias, liv. IX, ch. X.

(6) Pline, XXXVI, 14.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0323
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Roi, une petite figure d'Apollon didyméen d'une grande antiquité; elle est massive, mais très-endommagée. Les Branchydes, en fuyant, avaient emporté la statue du dieu; elle avait été déposée à Ecbatane, en Médie; mais elle fut restituée par Alexandre; c'est peut-être seulement à cette époque que l'oracle retrouva sa voix.

On ne saurait douter, d'après le témoignage des deux écrivains que j'ai cités, que ce temple ne soit resté inachevé; mais comme les cérémonies religieuses y ont été célébrées pendant plusieurs siècles, il est probable que toute la masse de la construction était faite.

De nombreuses inscriptions recueillies en ce lieu ont fait connaître l'organisation du personnel du temple; elles ont été analysées par le docteur Chandler, le premier qui ait mesuré ces ruines célèbres [1]. Il en est plusieurs qui mentionnent les riches offrandes en statues, coupes d'or, vases sacrés, qui étaient données par les rois asiatiques. Les grands actes politiques, les traités, les victoires, étaient pour ces princes des occasions de montrer leur munificence. Prusias Cynægus, roi de Bithynie, y consacra également des offrandes. L'auteur anglais observe avec raison que des registres réguliers de tous les dons faits au temple étaient inscrits sur le marbre : il est probable qu'on en trouverait encore des débris importants; mais chaque jour ces précieux documents disparaissent, et presque toutes les inscriptions recueillies par Sherard, Chishull et Wheler sont aujourd'hui détruites.

Les inscriptions relatives au personnel du temple sont nombreuses; le prêtre principal était le stéphanophore qui portait une couronne d'or dans les sacrifices, le prophète qui donnait la réponse de l'oracle. La garde du trésor était confiée à un préfet et à deux assesseurs, les hydrophores chargés de porter l'eau destinée aux sacrifices. On voit dans les bas-reliefs du Parthénon une scène d'hydrophorie sacrée, qui fait connaître comment cette partie du sacrifice était pratiquée. Ces ministres du culte demeuraient dans le téménos; cependant la fonction d'hydrophore n'était pas permanente, et souvent des offrandes étaient données au temple pour l'accomplissement de cette partie des cérémonies.

Le terrain qui avoisinait ce temple était considéré comme appartenant à la divinité, et, dans le traité entre les Romains et Antiochus, il fut rendu aux Milésiens, qui l'avaient abandonné [2].

La faveur dont jouissait l'oracle, du temps des villes grecques, ne se maintint pas sous les Romains; cependant on retrouve encore l'empereur Hadrien honoré comme bienfaiteur et fondateur de ce lieu sacré.

ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ΔΙΔΥΜΙΚΑΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ
ΑΔΡΙΑΝΩΙΚΑΙ
ΣΑΡΙΣΕΒΑΣΤΩΙ
ΟΛΥΜΠΙΩΙΣΩ
ΤΗΡΙΟΙΚΙΣΤΗ

Ἀπόλλωνι Διδυμεῖ καὶ Αὐτοκράτορι Ἀδριανῷ Καίσαρι Σεβαστῷ Ὀλυμπίῳ σωτῆρι, οἰκιστῇ.

A Apollon Didyméen et à l'empereur César Hadrien Auguste, olympien, sauveur et fondateur.

Cette autre inscription, en associant Apollon aux divinités d'Esculape et d'Hygie,

[1] Antiquités ioniennes, in-fol.

[2] Tite-Live, XXXVIII, 39.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0324
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

rappelle que les Milésiens avaient élevé des autels à Apollon Oulius ou guérisseur.

ΑΓΟΛΛΩΝΙ
ΔΙΔΥΜΕΙΚΑΙ
ΑΣΚΛΗΠΙΩ
ΣΩΤΙΡΙΚΑΙ
ΥΓΕΙΑ

Ἀπόλλωνι Διδυμεῖ καὶ Ἀσκληπίῳ σωτῆρι, καὶ Ὑγείᾳ.

A Apollon Didyméen et à Esculape sauveur, et à Hygie.

L'empereur Julien, en essayant de rétablir l'ancien culte, n'oublia pas le temple des Branchydes, et cet oracle reprit son ancienne célébrité. Il fit détruire les chapelles chrétiennes qui étaient établies dans le voisinage [1]; mais le christianisme ne tarda pas à triompher : la ville de Milet se dépeuplait de plus en plus, et ce célèbre oracle rentra dans le silence et l'obscurité.

Les premiers voyageurs qui observèrent ces ruines, dans les temps modernes, les trouvèrent complétement écroulées. Spon et Wheler, en 1672, tracèrent une esquisse du monument; une très-petite partie de la cella subsistait encore, avec un des pilastres dont nous voyons aujourd'hui les magnifiques chapiteaux; mais tout le reste du temple n'était qu'un amas de décombres. Je crois avoir établi que tous les temples de l'Ionie ont été renversés par un tremblement de terre, dont les effets sont encore plus marqués dans celui des Branchydes, puisqu'il était plus colossal. Or, comme Julien consulte l'oracle avant de partir pour sa campagne contre les Perses, nous savons que le temple existait encore au commencement du cinquième siècle. C'est donc dans la période de 400 à 1600 qu'il fut renversé; mais comme il se trouvait dans un pays désert, loin des grandes routes, il s'écroula sans que la tradition ait recueilli le moindre détail sur cette catastrophe.

Le 15 juillet 1835, après avoir visité les ruines de Téos, je vins mouiller avec la goëlette *la Mésange* au cap Arbora, l'ancien cap Posidium. Il n'y a aucun port dans les environs; la mer étant belle, le capitaine mouilla en pleine côte, abrité par le petit cap qui forme l'ancien port Panormus, aujourd'hui impraticable.

Le temple est éloigné d'une lieue de la côte; mais ses colonnes s'aperçoivent du large, et servent de reconnaissance aux navigateurs. Cet endroit s'appelle aujourd'hui Hiéronda (ἱερόντα), c'est-à-dire lieu sacré; il y a un village composé d'une vingtaine de maisons de pierre, un moulin à vent, et quelques cultures. Il paraît qu'il est de nouvelle fondation, car du temps de Chandler, en 1765, les ruines du temple étaient inhabitées, et le voyageur était obligé de coucher au village de Ura, qui en était éloigné d'une demi-lieue.

La plaine qui sépare les ruines de la mer est couverte de broussailles et de rochers à fleur de terre, qui rendent le chemin presque impraticable. Il n'y a aucun sentier tracé du village à la côte.

Nous allâmes le soir même au village avec les officiers de *la Mésange*. Tous les habitants sont Grecs : il y a environ quarante familles; mais il y a quelques années le village était plus considérable.

Le temple présente au milieu du village une montagne de décombres, ou plutôt d'é-

[1] Sozomène, V, 629.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0325
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

normes blocs de marbre renversés les uns sur les autres. Il est facile de pénétrer sous ces marbres accumulés; on peut alors observer de beaux fragments sculptés qui se sont conservés intacts.

Le mur de la cella du temple existe dans tout le pourtour; il a une hauteur moyenne de trois mètres; le parement de la cella est brut; les pierres portent les boutons d'attente qui ont servi à les mettre en place. Le temple était diptère, et par conséquent décastyle. Il est orienté est et ouest, mais avec une différence de trente degrés au nord, si j'ai bien pris l'azimut.

Sur l'emplacement du pronaos, la masse des décombres est plus considérable; cela se conçoit, puisque le fronton et toutes les colonnes du portique doivent être accumulés en ce lieu. Trois colonnes sont encore debout : deux au nord, voisines l'une de l'autre; elles sont cannelées et réunies par une architrave; elles sont d'ordre ionique; les chapiteaux sont bien conservés. L'autre colonne est isolée du côté du sud; celle-ci n'est pas terminée; les tambours sont bruts, et le chapiteau n'est pas fini.

Toutes les autres colonnes sont renversées et tombées obliquement les unes sur les autres; on voit qu'une même secousse les a renversées, et qu'elles n'ont pas été dérangées depuis; cependant il manque sur le terrain toute la corniche et tous les chapiteaux.

Je n'imagine pas comment ces morceaux ont pu disparaître; ils ne sont pas enterrés; car le sol actuel est de plus de deux mètres en contre-bas du niveau des bases; et de tous les morceaux du temple, les chapiteaux sont ceux qui peuvent le moins être employés à d'autres ouvrages.

Il fallut donc prendre des moyens pour mesurer les seuls chapiteaux qui existent, c'est-à-dire, ceux qui sont en place, à une hauteur de vingt mètres au-dessus du sol. J'éprouvais d'autant plus de difficulté pour mesurer la colonne, que sa base est entourée de blocs énormes de marbre. Je fus obligé de prendre avec un niveau une hauteur correspondante sur une des colonnes voisines, et dont la base est dégagée. Il n'existait dans le village ni échelle, ni aucun moyen de monter sur les colonnes; mais le capitaine Lejeune fit venir quelques matelots avec une chaise volante et des agrès; on lança avec une pierre une petite corde par-dessus l'architrave; elle servit pour en monter une plus forte, et bientôt un matelot, en s'aidant des cannelures, fut en haut de la colonne, au grand étonnement des Grecs, qui ne pouvaient comprendre une telle agilité. Une fois sur l'architrave, il amarra un palan auquel fut attachée la chaise, et je m'élançai à mon tour dans l'espace. Je mesurai les hauteurs de tous les tambours et les détails du chapiteau; mais ses dimensions sont si énormes, que j'éprouvai de grandes difficultés. Je pris avec du papier humide l'empreinte de la volute et des oves; c'était, je crois, le moyen le plus exact d'en obtenir l'hélice. J'aurais voulu pouvoir la reproduire dans ses dimensions naturelles; mais j'ai dû me contenter d'en donner une réduction au dixième [1]. J'ai donné l'œil de la volute à moitié d'exécution (il a $0^m,080$ de diamètre), avec les points de repère, qui ont, je crois, servi à tracer la volute.

Il y a autour du temple deux rangs de colonnes; mais on retrouve la plupart des bases en place; de sorte qu'il est facile de reconnaître les dimensions du portique. Le parement du mur de la cella était fait de grands blocs de marbre grisâtre; mais l'intérieur de la construction était en roche. L'épaisseur de ce mur est de $2^m,73$. D'autres fragments, plus ou moins ornés, sont épars autour de l'édifice; mais il en est qui ont été vus en 1764, et qui n'existent plus aujourd'hui. Je veux parler du chapiteau corinthien publié par

[1] Planche CXXX bis, figure 3.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0326
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Chandler, et dont l'emplacement est déterminé par lui à l'entrée de la cella. Le mur de la cella offre, de distance en distance, des saillies que j'ai cru avoir appartenu à des pilastres intérieurs ; cela m'indiquait un ordre de colonnes, et, en effet, tout cet ajustement se présente si naturellement pour le plan comme pour les dimensions, que je ne doute pas que ce temple n'ait été de la classe de ceux que l'on nomme Hypæthres, ayant au milieu une cour ouverte et des galeries latérales. « L'hypæthre, dit Vitruve [1], est décastyle devant et derrière, du reste, il est comme le diptère. » Or, comme le diptère est octostyle, le temple d'Apollon doit différer de ce dernier genre. Vitruve cite pour exemple de l'hypæthre le temple de Jupiter olympien d'Athènes : on sait que ce temple est décastyle. J'explique ainsi les paroles de Strabon : « On fut obligé de le laisser sans toit, » c'est-à-dire qu'on fut contraint de disposer l'intérieur en forme d'hypæthre. On ne peut pas imaginer que la statue du dieu soit restée pendant plusieurs siècles exposée aux intempéries, sans qu'on ait pris des mesures pour la mettre à couvert. La restitution que je propose n'offre aucune difficulté de construction, puisque le pronaos pouvait être couvert par des solives de $10^{m},20$, placées sur les pentes du fronton, en forme de pannes. Il en est de même de l'opisthodome ou posticum, dans lequel je suppose qu'était placée la statue d'Apollon. Quant aux portiques latéraux intérieurs, ils étaient couverts en atrium, la pente du toit en dedans.

J'aurais peut-être pu mettre dans le vestibule un rang de colonnes pour diminuer la portée des solives; chacun pourra y suppléer.

Je suis loin de donner cette restitution comme une chose positive et absolue; il eût été nécessaire de faire des fouilles dans l'intérieur de l'aréa; mais elle ne présente rien qui soit contraire aux lois de l'architecture ancienne.

Je crois que, dans la restitution qui a été proposée par Chandler, il supprime les plinthes des bases. J'ai la certitude qu'elles existent, et que le sol du portique venait s'engager dans une feuillure au-dessous. J'abrége tous ces détails, attendu qu'ils ne sont pas facilement compris sans figures.

Il est une particularité qui distingue ce temple de la disposition indiquée par Vitruve : c'est que le mur du posticum n'a point d'antes; il vient s'ajuster à angle droit avec les murs latéraux. Comme cette partie est bien conservée, on ne peut avoir de doute à ce sujet. Le temple n'avait pas de porte du côté de l'ouest.

En sortant du village du côté du nord, on arrive dans un champ où se trouve une rangée de statues de style très-antique; elles représentent des personnages assis dans l'attitude d'une statue égyptienne; le siége est simple : il imite un fauteuil de bois; ces figures sont vêtues de tuniques plissées et relevées sur leurs genoux; il y en a six sur la même ligne; les têtes ont été brisées.

Une dépression de terrain semble indiquer qu'en cet endroit il y avait un stade; mais on ne voit aucune trace de gradins ou d'autre construction.

[1] Liv. III.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0327
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE CXXXVII.

VUE DES RUINES DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

Cette vue est prise sur la face latérale du côté du nord. Les deux colonnes qui sont réunies par l'architrave sont la quatrième et la cinquième du rang intérieur du diptère ; ainsi l'architrave qu'elles supportent n'appartient pas à celui de la façade.

On voit, dans le fond, la troisième colonne debout ; elle est composée de tambours bruts : le chapiteau seul et la naissance des cannelures sont sculptés. Dans tout le pourtour du temple, on voit les bases des autres colonnes supportées sur leur libage, mais point de sculptures.

PLANCHE CXXXVII bis.

PLAN DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

J'ai teinté chaque partie en proportion de sa conservation. Les trois colonnes noires sont les seules qui existent ; celles qui sont teintées en gris ont encore leurs bases avec quelques assises ; les autres n'ont que les bases.

Les murs de la cella sont teintés de même.

La largeur de la cella du temple est donnée par le posticum, qui est entièrement conservé. De cette longueur, cotée $29^{m},620$, il faut déduire la saillie des pilastres, ensemble $0^{m},545$; reste pour la largeur absolue de la cella, hors œuvre. ..... $29^{m},075$

L'intérieur est large de ..... $24^{m},420$

Reste pour l'épaisseur des murs ensemble ..... $4^{m},655$

Ou $2^{m},322$ pour chaque mur.

La distance du mur latéral de la cella à l'axe du premier rang de colonnes étant de $9^{m},740$, la largeur du temple est donnée par la somme de ces mesures ..... $29^{m},075$

..... $9^{m},740$

Largeur du temple d'axe en axe ..... $9^{m},740$

$48^{m},555$

L'entre-colonnement étant de $5^{m},280$, et le diamètre de la colonne de $2^{m},100$, les colonnes sont espacées d'un diamètre et demi, c'est-à-dire que le temple est pycnostyle.

Les pilastres dans l'intérieur de la cella ont une largeur de $1^{m},670$.

J'ai lieu de croire que les chapiteaux ornés que l'on voit autour de l'édifice proviennent de l'intérieur.

Restitué tel qu'il est dans cette planche, le temple est composé de :

Un vestibule, un pronaos, où se trouvaient, suivant Vitruve, les escaliers pour monter à la galerie supérieure; un hypæthre ou cour ouverte, dans laquelle se faisaient les sacrifices ; enfin, un opisthodome ou posticum, quelquefois nommé *sécos*, lieu fermé, où se trouvait la statue du dieu.

PLANCHE CXXXVIII.

DÉTAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE D'APOLLON.

Ce chapiteau d'ordre ionique pur a été, dès son apparition en Europe, regardé comme le type et la perfection du genre.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0328

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

La sévère simplicité de ses lignes, la juste répartition des ornements laissent briller l'harmonie des volutes qui accompagnent admirablement le fût cannelé.

La base est d'ordre ionique. On sait que, dans un grand nombre de temples de cet ordre, les Grecs ont également appliqué la base attique.

La forme du coussinet est originale; elle ne s'applique bien qu'à des colonnes de très-grandes dimensions, dans lesquelles l'œil ne domine point la hauteur du coussinet.

La colonne n'est pas d'une seule pièce, comme cela a été dit par erreur: elle est composée de quinze tambours, sans compter la base et le chapiteau. Cet ordre, pour être donné très-complétement, aurait eu besoin de quelques développements dont nous avons dû nous abstenir pour ne pas multiplier les planches.

Les cannelures présentent en coupe une demi-circonférence.

PLANCHE CXXXIX.

CHAPITEAUX DES PILASTRES INTÉRIEURS DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

Il paraît que tous les chapiteaux des pilastres étaient variés d'ornements; cette forme de volute ne se retrouve pas autre part dans l'antiquité. Les différents ajustements placés dans le champ sont d'une exécution parfaite.

PLANCHE CXXXIX bis.

CHAPITEAUX DES PILASTRES INTÉRIEURS.

Cette planche donne la face latérale, qui est la même dans tous les pilastres.

Fig. 1. Pilastre intérieur.

Fig. 2. Face latérale commune à tous les pilastres.

Fig. 3. Volute du chapiteau réduite au dixième.

Fig. 4. L'œil de la volute à moitié d'exécution.

PLANCHE CXL.

Fig. 1. Pilastre du temple.

Fig. 2. Frise qui existe sous les décombres. On ne peut en assigner la place : c'est peut-être la frise d'un ordre intérieur.

Fig. 3. Statue faisant partie de la décoration du stade hors des murs du village moderne.

PLANCHE CXLI.

Ce morceau, un des chefs-d'œuvre de la sculpture monumentale des Grecs, se trouve dans la partie ouest du temple, au milieu des décombres ; il est impossible d'exprimer la perfection et la délicatesse de ciseau que l'on remarque dans cette figure. La hauteur de ce morceau est d'un peu plus d'un mètre; il est taillé en doucine, et il formait un angle. Il m'est impossible de dire à quelle partie de l'édifice il a appartenu. Comme il n'est pas à supposer qu'il a été changé de place, vu son poids énorme, il est probable qu'il était ajusté dans le posticum. L'endroit où il se trouve aujourd'hui l'a préservé de toute injure; aussi est-il dans un état de conservation très-satisfaisant. La restitution des bras du Génie est très-facile: il tenait certainement deux torches ou deux thyrses, dont les extrémités venaient s'appuyer sur les revers des grandes feuilles latérales.

Ce morceau est beaucoup trop grand pour avoir fait partie de la doucine du temple. Mais j'ai le regret de n'avoir trouvé aucun débris de l'entablement extérieur ; il paraît que depuis longtemps il a complétement disparu, car mes prédécesseurs en 1764 n'en ont point trouvé.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0329
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

DESCRIPTION

DE

L'ASIE MINEURE.

CATALOGUE DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CAPPADOCE.

CÉSARÉE.

84 Pont du Thock-Gheuze.
85 Vue du mont Argée.
86 Plan de la mosquée de Houen.
87 Plan et élévation du tombeau de Houen.
88 Détail du tombeau.

URGUB.

89 Vue d'Urgub.
90 Les cônes de Keurémé.
91 Village de Martchianne.
92 Plan et coupe du tombeau appelé Dikili-Tasch.
93 Vue du tombeau de Dikili-Tasch.

NIGDÉ.

94 Plan et élévation du tombeau de Fathmah-Khadoun.
95 Détail de la porte du tombeau.
96 Face latérale du tombeau.

KONIEH.

97 Porte de la ville.
98 Plan et coupe du Médrécé Bleu.
99 Détail de la porte du Médrécé Bleu.
100 Vue du palais des sultans.
101 Pendentifs dans le palais des sultans.
102 Plafond d'une salle du palais.
103 Soldat lycaonien.
104 Élévation de la mosquée d'Ala-Eddyn.
105 Porte d'un médrécé.

MYSIE.

CYZIQUE.

106 Vue de l'amphithéâtre de Cyzique.

ALEXANDRIA TROAS.

107 Plan du gymnase d'Alexandria Troas.

ASSOS.

108—109 Plan de la ville d'Assos.
110 Élévation de la grande porte.
110 *bis* Plan de la grande porte, et poterne.
111 Élévation et plan de la porte de l'Est.
112 Élévation du temple dorique.
113 Détail de l'ordre du temple dorique.
114 Bas-reliefs de l'architrave du temple.
114 *bis* Suite des bas-reliefs.
114 *ter* Suite des bas-reliefs.
115 Vue de l'acropolis.
115 *bis* Une inscription grecque à l'acropolis.

PERGAME.

116 Vue de la basilique.
117 Vue du chevet de la basilique.
118 Plan de la basilique.
119 Élévation et coupe de la basilique.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0330

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

120 Plan de l'amphithéâtre.
121 Élévation des vomitoires.
122 Plan de la ville de Pergame.
123 Vue du pont de l'abreuvoir.
124 Vue du pont de Sainte-Sophie.
125 Élévations et plans des ponts.
126 Le cratère de Pergame.
127 Bas-relief du cratère.

MITYLÈNE.

128 Trône de Lesbonax.

ÆOLIDE.

SIPYLUS OU TANTALIS.

129 Plan de la ville de Tantalis.
130 Tombeau de Tantale
131 Coupe et détails de la chambre.
131 *bis* Plan de l'acropole.

IONIE.

NYMPHÆUM.

132 Bas-relief taillé dans le roc (Sésostris).

COS.

133 Fontaine d'Hippocrate.
134 Fragments d'autels.

HALICARNASSE.

135 Vue du château de Boudroum.

MILET.

136 Vue du temple des Branchydes.
137 Plan et élévation du temple.
138 Détail de l'ordre ionique.
139 Chapiteaux des antes.
139 *bis* Chapiteaux des antes.
140 Chapiteaux et statue.
141 Détail d'une cimaise.

FIN DU CATALOGUE DES PLANCHES DU SECOND VOLUME.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0331
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

CAPPADOCE.

Origine des Cappadociens. Leuco-Syriens, 3. — Culte du feu. Dieu Men. Phénomènes géologiques antérieurs à l'arrivée des Syriens, 4. — Les rois d'Assyrie soumettent la Cappadoce. L'Arménie également soumise à leur empire, 5. — Les Saces en Cappadoce, 6. — La Cappadoce soumise aux Perses. Les Cappadociens sont pasteurs et nomades. Grottes et habitations taillées dans le roc, 7. — Caractère des Cappadociens, 8. — Le pays divisé en provinces. Rois de Cappadoce. Ariarathe Ier, 9. — Troupeaux de moutons de Caramanie, 10. — Ariarathe II, vaincu par Perdiccas. Ariarathe III. Ariarathe V envoie des ambassadeurs à Rome. Antiochus assiége Soandus, 11. — Ariarathe Philopator. Ariarathe VII. Ariarathe mérite l'amitié du peuple romain, 12. — Mithridate s'empare de la Cappadoce. Les Cappadociens refusent la liberté qui leur est offerte par les Romains, 13. — Ariobarzane élu roi. Populations entières transportées d'un pays dans un autre. Ariobarzane II, 14. — Cicéron témoigne un vif intérêt au roi Ariobarzane. Misère des Cappadociens dépeinte par Cicéron. Les denrées sont à vil prix dans le pays. Erreur de Strabon sur le régime des eaux, 15. — Dieux des Cappadociens. Les grands centres religieux. Apollon Cataonien, 16. — Temple et prêtrise de Comana. César va à Comana de Cappadoce, 17. — Fêtes religieuses. Marc-Antoine hostile au roi Ariarathe X, 18. — Règne d'Archelaüs. La Cappadoce déclarée province romaine. Administration du pays, 19.

La puissance sacerdotale anéantie en Cappadoce. Valens divise la Cappadoce en deux parties. Les Cappadociens réduits à la plus profonde misère, 20. — Ils font trafic des dépouilles des tombeaux. La province est gouvernée par un légat impérial, 21. — Tombeau de sainte Macrine, 22. — Village de Méléhubi. Cappadociens chrétiens persécutés par les Perses; par Julien. Chapelles dans des grottes, 23. — Nazianze. Sasimes. Invasion des Huns, 24. — Établissement des Seldjoukides à Iconium. Édifices publics. Maisons particulières. Kilidj-Arslan, sultan de Cappadoce. Route des croisés, 25. — Sépultures des croisés à Adana. Les Danois vaincus. Les musulmans lèvent le siége de Malathia, 26. — Guerres des musulmans et des croisés. Combat d'Érégli, 27. — Le vautour symbole des Seldjoukides. Dynastie Seldjoukide d'Iconium, 29. — Partage de l'empire. Établissement des Turcs, 30.

LES PRÉFECTURES DE CAPPADOCE.

DIVISION DU PAYS DANS L'ANTIQUITÉ.

Hydrographie de la Cappadoce. Observations sur le cours du fleuve Carmalas, 31. — Province de Mélitène, 32.

MALATHIA.

Histoire de Malathia, 33. — Église byzantine de Saint-Eudoxe, 35. — Histoire de saint Eudoxe. Les prélats de Malathia, 35.

Le fleuve Tokma-Sou, 36. — Ville de Garin; ville de Derendah; villages d'Arka, Herpa, Perræ, 38. — Géologie de la Militène, 39. — Marash, 39.

LA CATAONIE.

Ses montagnes, 40. — Les trois branches du Taurus. Cours du Sarus. Chert Kalé-Si, ancienne Comana, 41. — Temple de Comana converti en église. Gheuk-Sun, ancienne Coccusus. Château d'Azamora, 42.

PRÉFECTURE DE CILICIE.

Pourquoi cette province est-elle appelée Cilicie? 47. — Fleuve Halys. Ses sources. Pont de Tchok-Gheuze, 48. — Éruptions volcaniques remarquables. Caves taillées dans le roc, 49. — Mines de sel de l'Halys, 50. — Plaine de Césarée. Villages arméniens et grecs. Église de Sainte-Hélène, 51.

CÉSARÉE.

Position de la ville, 53. — Appelée Césarée par Tibère. Description de Strabon. Elle est appelée Néocore, 54. — Siége de Césarée par les Perses. Julien fonde l'église de Saint-Mammas. Persécution des chrétiens, 55. — Emplacement de l'ancienne ville. Églises ruinées, 56.

Édifices modernes. Tombeaux de santons, de style arménien, 57.

Mosquée et tombeau de Houen. Description de l'édifice, 58. — École. Population turque et chrétienne. Fête arménienne. Couvent de Sourp-Garabed, 59.

Le mont Argée, 60. Différents groupes de volcans. Ali-Dagh. Ascension au sommet, 61.

Le Mélas. Discussion sur le cours du fleuve, 64. — Observations de M. Ainsworth, 65. — Journal de M. de Civrac, 67.

Explication des planches de Césarée, 71.

URGUB.

Topographie du pays. Singularité des terrains, 75.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0332

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Cônes de pierre ponce. Tombeaux innombrables, 76. — Formation des cônes. Vallée de Keurémé, 77. — Village de Martchianne. Tombeau nommé Dikili-Tasch, 78.

Explication des planches d'Urgub, 81.

Nemcheher. Fondation de Nemcheher, 87. — Chrétiens grecs. Le balgami, pierre d'ornement, 88. — Méléhubi, village, 89.

Préfecture de Garsauritis.

Rareté de l'eau dans le pays. Puits remarquable à Méléhubi. Effets des tremblements de terre sur les puits, 90. — Village de Sou-Ver-Mess. Soanli-Déré, l'ancienne Soandus, 91. — Rochers et nécropoles de Soandus, 92. — Village d'In-Eughi. Singulier costume des femmes, 93. — Nazianze, grotte et livre enchanté, 94. — Halvar-Déré, ville antique, 95. — Organisation des nomades, 96.

Table des préfectures et des villes de la Cappadoce a différentes époques, 98.

Préfecture de Tyanitis.

Nigdé, 103. — Village de Misthi, 104.

Nigdé.

Description de la ville, 106. — Tombeau de Fathma-Kadoun, 107.

Tyane. Description de Tyane. L'aqueduc, 109. — Lac Amasbéen, 111. — Population de la ville, 112. — Races des chrétiens du Taurus. Route de Tyane à Caraman. — Ville d'Érégli, 113.

Explication des planches de Nigdé.

LYCAONIE, ISAURIE.

Villes de la province, 122. — Incorporée à la province d'Asie, ses limites. Laines de la Lycaonie, 123. — Lycaoniens indomptables, 124. — Villes du nom d'Isaura. Siége de la ville par Amyntas. Royaume d'Amyntas, 126. — Guerres contre les Isaures, 127. — Gouvernement de la Lycaonie; soins des Romains, 128. — Ville de Derbé. Géologie de la contrée; hydrographie, 129. — Ville de Caraman, ancienne Laranda, 131. — Églises de Bin-Bir-Kilicé : c'était un monastère, 132.

Géographie et hydrographie de la plaine de Konieh, 133. — Tremblement de terre.

Ville d'Isaura, 135. — Description des ruines, 136.

Konieh.

Position de la ville, 140. — Aperçu historique. Iconium Byzantine, Musulmane, 141. — Inscriptions, 142. — Antiquités, 144. — Murailles. Palais des sultans, 145. — Monuments modernes, 146.

Explication des planches de Konieh, 147.

MYSIE.

Temps archaïques, 153. — Divisions de la province. Migrations des peuples, 154.

Les îles de Besbicus et de Proconnèse. Description de l'Ile de Besbicus, 155. — L'île de Proconnèse ou de Marmara. Géologie, 156. — Ville de Proconnèse, 157. — Les carrières, 159. — L'Hellespont, 160. — Théorie du Bosphore, 160.

Carrière de marbre de Proconnèse. Exploitation des carrières, 157. — Géologie de l'île de Marmara ou Proconnèse, 158. — Marbres de Thasos, 159.

L'Hellespont. Ouverture du Bosphore. Examen de l'opinion des anciens, 160. — Exploration du cours du Rhyndacus, 161. — Le lac Dascylitis. Examen des opinions des auteurs anciens, 163. — Villes de la province d'Hellespont, 164. — Priapus, 165. — Lampsaque, 166.

Cyzique.

Géologie de la presqu'île, 167. — Port de Tarrhodia. Ville d'Artace, 168. — Ruines de Cyzique, 169. — Anciens habitants, 170. — Administration de la ville. Siége de Cyzique par Mithridate, 171. — Temples élevés aux empereurs, 172. — État actuel des ruines, 173. — Amphithéâtre. Théâtre, 174. — Temple, 175.

Explication des planches de Cyzique, 176.

TROADE.

Topographie de la Troade. Tombeaux en forme de tumulus, 179. — La citadelle de Troie, 181. — Ville et cap de Sigée. Tombeau d'Achille, 182. — Sources du Scamandre, 183. — Constructions antiques au Pergama, 184. — Tombeau d'Ajax. Ilium Recens, 185.

Alexandria Troas.

Fondation de la ville. Voyageurs modernes qui l'ont décrite, 187. — Ruines de divers édifices, 188.

Le gymnase, 189. — Sources thermales, 190. — Salines Tragasées, 191.

Explication des planches d'Alexandria Troas, 192.

Assos.

Premiers habitants du pays. Les Léléges, 193. — Golfe de l'Ida, 194. — Minéralogie de la contrée, 195. — Voie antique. — Fondation d'Assos. Gouvernement, 196. — Les murs, 197. — Perimètre d'Assos. Les portes, 199. — Acropolis. Le temple, 200. — Bas-reliefs du temple.

Construction, 201. — Intérieur de la ville, 202. — Théâtre. Église Byzantine, 203.

Explication des planches d'Assos, 205.

TEUTHRANIE.

Villes de la Teuthranie, 212. — Hécatonnèse. Pitane. Élée, 213. — Ruines d'Élée. Ville de Pergame. — Tumulus près de la ville, 216.

Pergame.

Fondation de la ville. Lysimaque. Philétère, 217. — Rois de Pergame. Eumène. Les copistes anciens, 218. — L'exécution des manuscrits, 219. — Les Romains deviennent maîtres de Pergame. Temples élevés aux empereurs, 220.

Intérieur de la ville, les murs, l'acropole, 221. — Description de l'acropole, 222. — Théâtre, 223.

Le Sélinus, les ponts, 223. — Pont du Mouslouk. Canal souterrain, 224.

La basilique, 225. — Description de l'édifice, 226.

L'amphithéâtre, 227. — Description de l'édifice, 228.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0333

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Le cratère de marbre. Découverte du vase par les Turcs, 231. — Enlèvement du vase, 232.

Explication des planches de Pergame.

ÆOLIDE.

Arrivée des Æoliens en Asie. Les Pélasges et les Léléges, — 241.

Territoire de l'Æolide, 242. — Temple d'Apollon Grynéen, 243. — Le fleuve Xanthus. Ville de Temnos, 244. — Ville de Néontychos. Excursion à Métélin, 247.

Explication des planches, 248.

SIPYLUS.

Le mont Sipylus. Ville antique. Tombeaux, 249. — Tombeau de Tantale. Tremblements de terre du Sipylus. Temple de la mère des dieux, 250. — Lac Saloë. Port de Tantale, 251. — Fouilles au tombeau de Tantale. Les différents tumulus de la nécropole, 252. — Lac; Acropolis, 254. — Habitations, 255. — Voyage au lac de Tantale. Kiz-Gheul, 256. — Examen de l'opinion de Hamilton, 257.

Explication des planches de Sipylus 259.

IONIE.

Migration ionienne, 264. — Confédération ionienne. Panionium, 265. — Les Ioniens soumis aux rois de Lydie, 266. — Victoires d'Alexandre. Arrivée des Romains en Asie, 267. — Tableau des villes d'Ionie. Montagnes d'Ionie, 268.

ÉPHÈSE.

Premiers habitants d'Éphèse, 269. — La ville déplacée plusieurs fois. Les étangs du Caystre, 270.

Les murs, la ville. L'édifice appelé Prison de saint Paul. Murs de Lysimaque, 271. — Stade. Théâtre. Autel des dieux. Thermes. Port, 272. — Tombeaux. Emplacement du temple. Le temple, 273. — Les tremblements de terre en Ionie. Causes de la ruine du temple, 274.

ROUTE DE SMYRNE A ÉPHÈSE EN 1842.

Environs de Smyrne, 275. — La tribu des Zeibeks, 276. — Rivière de Bounar-Sou. — Vallée du Caystre. — Kiz-Kalé-Si, 277. — Plaine d'Éphèse. — Nymphée antique. — Pont du Caystre. — Château d'Aïasoulouk. — Mosquée d'Éphèse, 278. — Description de l'édifice, 279. — Inscriptions antiques, 280 et suiv.

ORTYGIE ET QUELQUES LIEUX ANTÉHELLÉNIQUES DE LA CÔTE D'IONIE, 287.

Dermen-Déré-Si. Vallée des Moulins. — Église byzantine, 288. — Position géographique d'Ortygie, 289. — Château antique.

PANIONIUM. Fortifications antiques, 290. — Constructions byzantines au mont Mycale, 293.

SMYRNE.

Fondation de la ville. Époque archaïque, 294. — Monuments antiques existant aujourd'hui, 296. — Époque byzantine. Invasion musulmane, 297. — Prise de la ville par Timour.

CLAROS. MÉTROPOLIS.

Oracle de Claros, 299. — La grotte de Mopsus, 300. — Temple d'Apollon. Ruines de Métropolis, 301.

NYMPHÆUM.

Village de Nymphio. Découverte d'un bas-relief archaïque, 302. — Tombeaux byzantins, 303. — Bas-relief de Sésostris, 304. — Comparaison du Mémoire de M. Kiepert, 305.

COS.

Aspect de l'île. Inscription sur la porte de la ville, 309. — Le platane d'Hippocrate, 311. — La fontaine d'Hippocrate, 312. — Ville actuelle, 313. — Explication des planches, 314.

MILET. TEMPLE DES BRANCHYDES.

Ville de Milet. — Atterrissements formés par le Méandre, 316. — Fondation de la ville, 317.

Temple des Branchydes. Oracle fondé par Branchus, 319. — Le temple ruiné par les Perses, 320. — Fondation d'un nouveau temple. Statue d'Apollon, 321. — Personnel et cérémonies, 322. — Examen des ruines dans leur état actuel, 323. — Opérations pour mesurer l'édifice, 324. — Restitution, 325. — Explication des planches, 326. — Catalogue des planches, 327.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

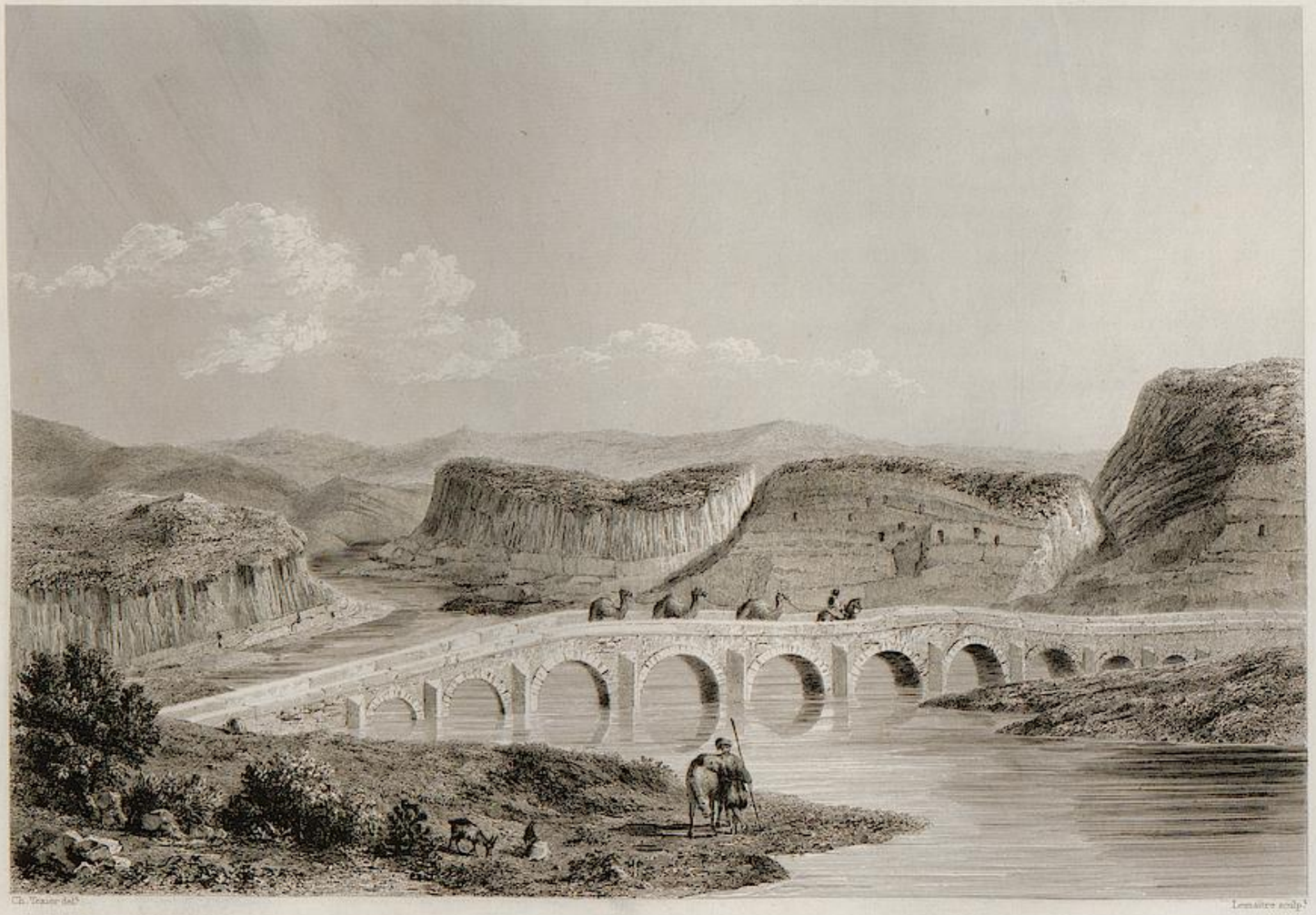
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0334

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

FLEUVE HALYS.

PL. 84.



Ch. Texier del.

Lemaître sculp.

PONT DE TCHOCK-GHEUZE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0335

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CÉSARÉE.

PL. 85.

Ch. Texier del.t Lemaître direxit. Durand sculp.t

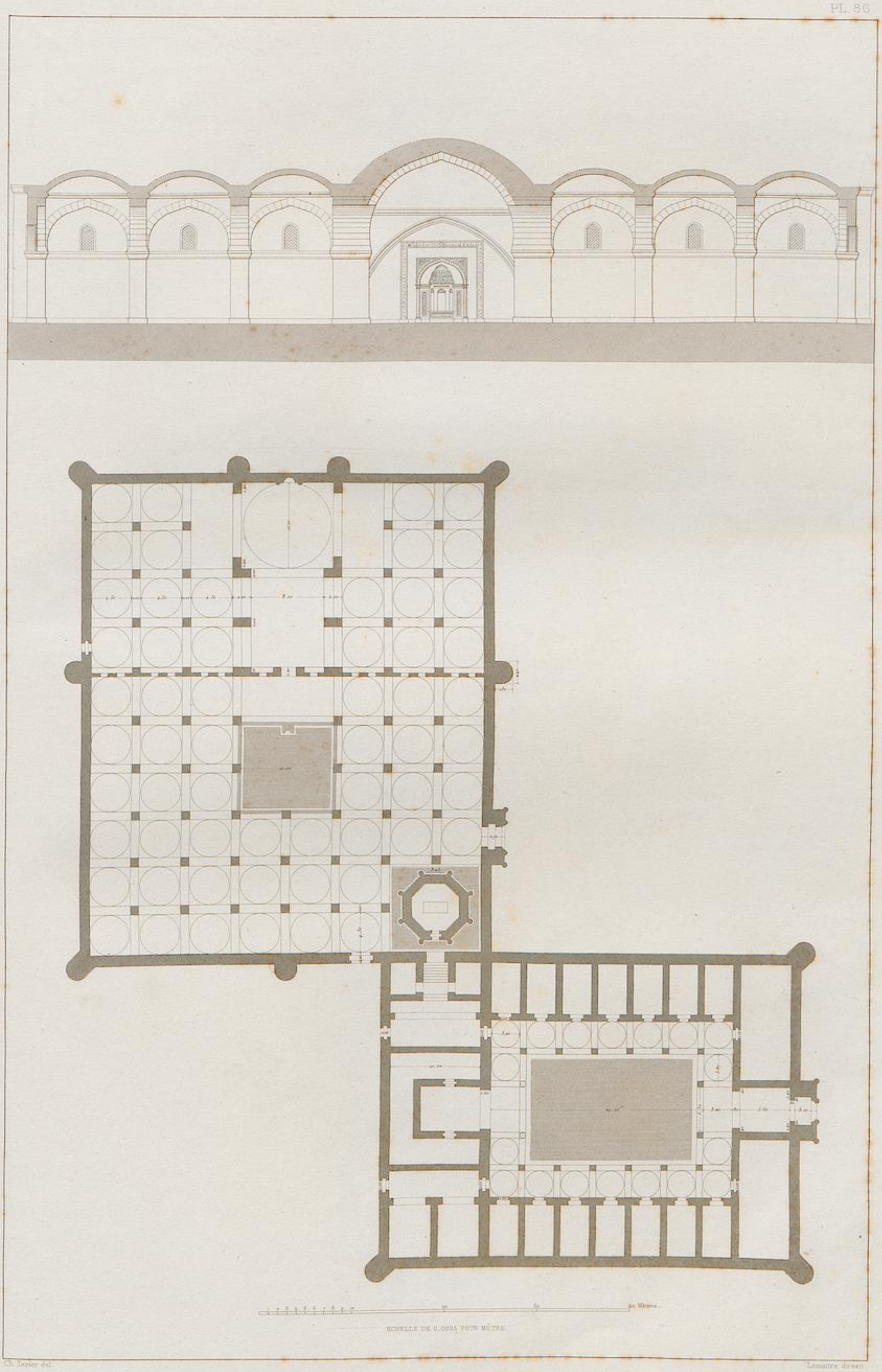
LE MONT ARGÉE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0336

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

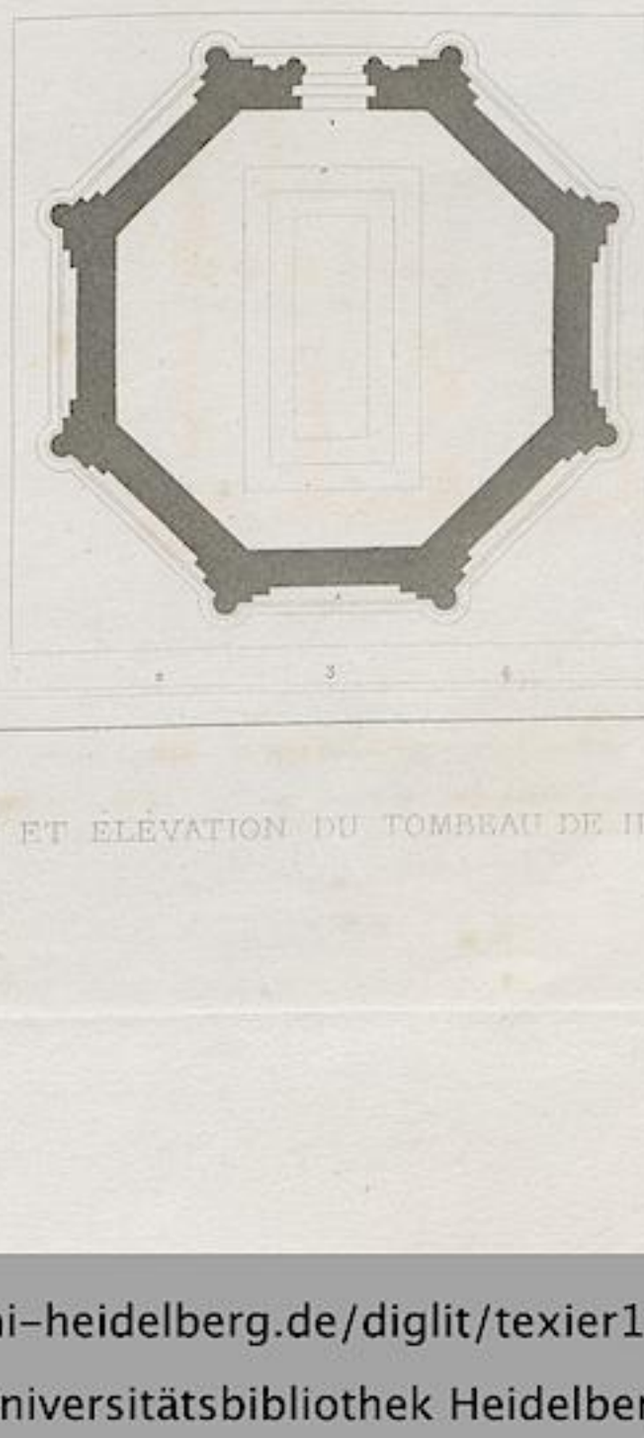
PLAN ET COUPE DE LA MOSQUÉE DE HOUEN.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0337

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaître direxit.

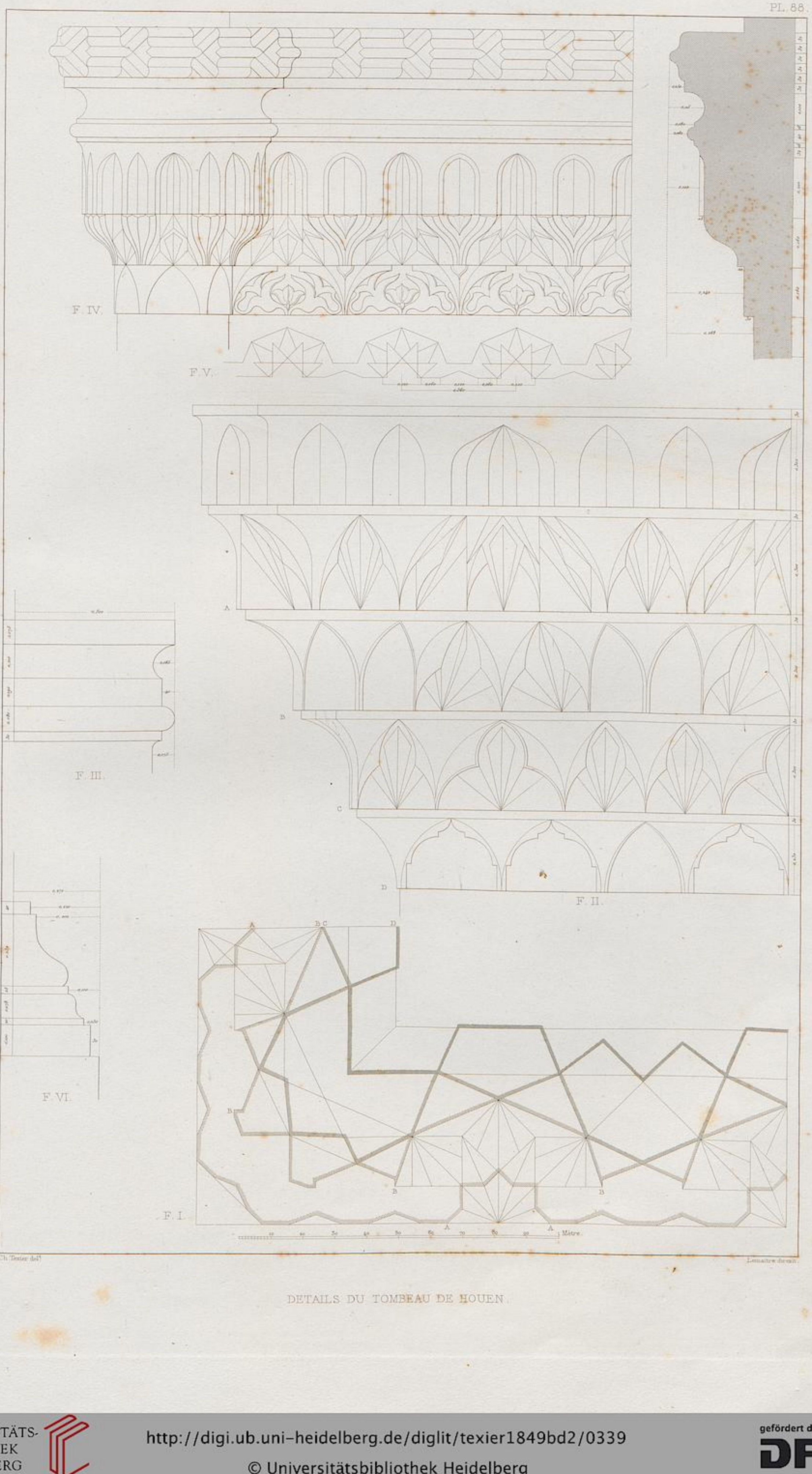
PLAN ET ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE HOUEN

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0338

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



DETAILS DU TOMBEAU DE HOUEN

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0339
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t Lemaitre direxit. S.Cholet sculp.t

VUE D'UNE PARTIE DE LA VILLE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0340

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t Lemaitre direxit Chollet sculp.t

LA VALLÉE DE KEURÉMÉ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0341

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.

Imp chez L.Lefronne, 15, Quai Voltaire.

Lith. par Freeman.

VILLAGE DE MARTCHIANNE.

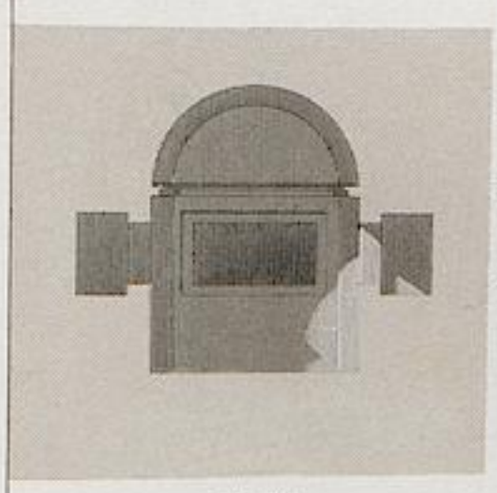
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0342

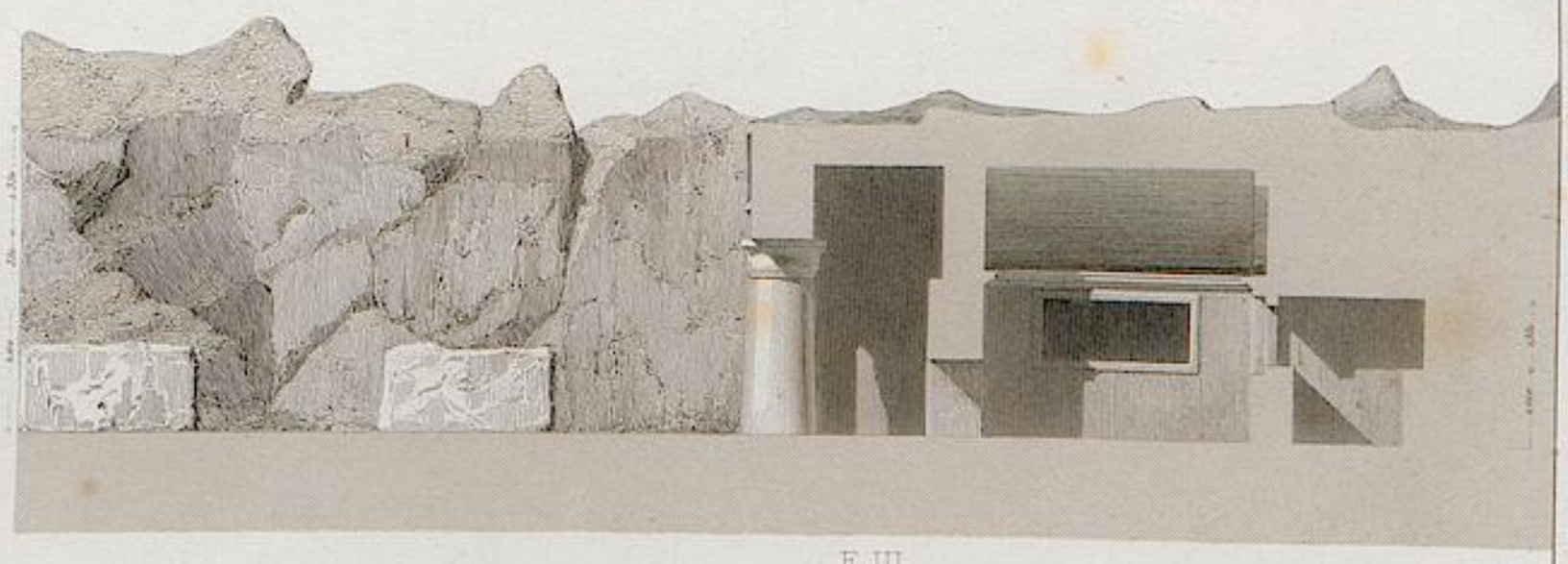
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

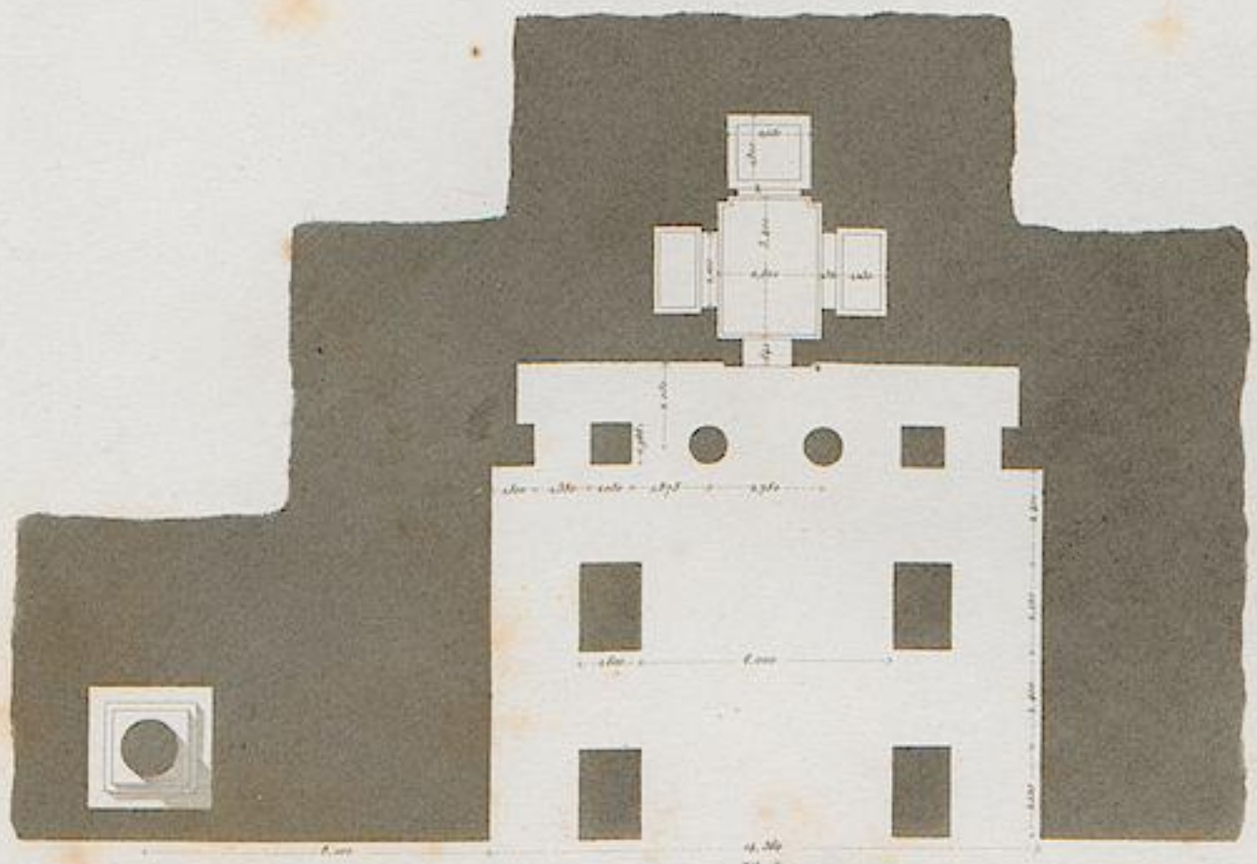
F. II.



F. IV.



F. III.



F. I.

ÉCHELLE DU PLAN.

ÉCHELLE DE L'ÉLÉVATION ET DE LA COUPE.

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

DIKILI TASCH.

MONUMENT SEPULCRAL.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0343

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

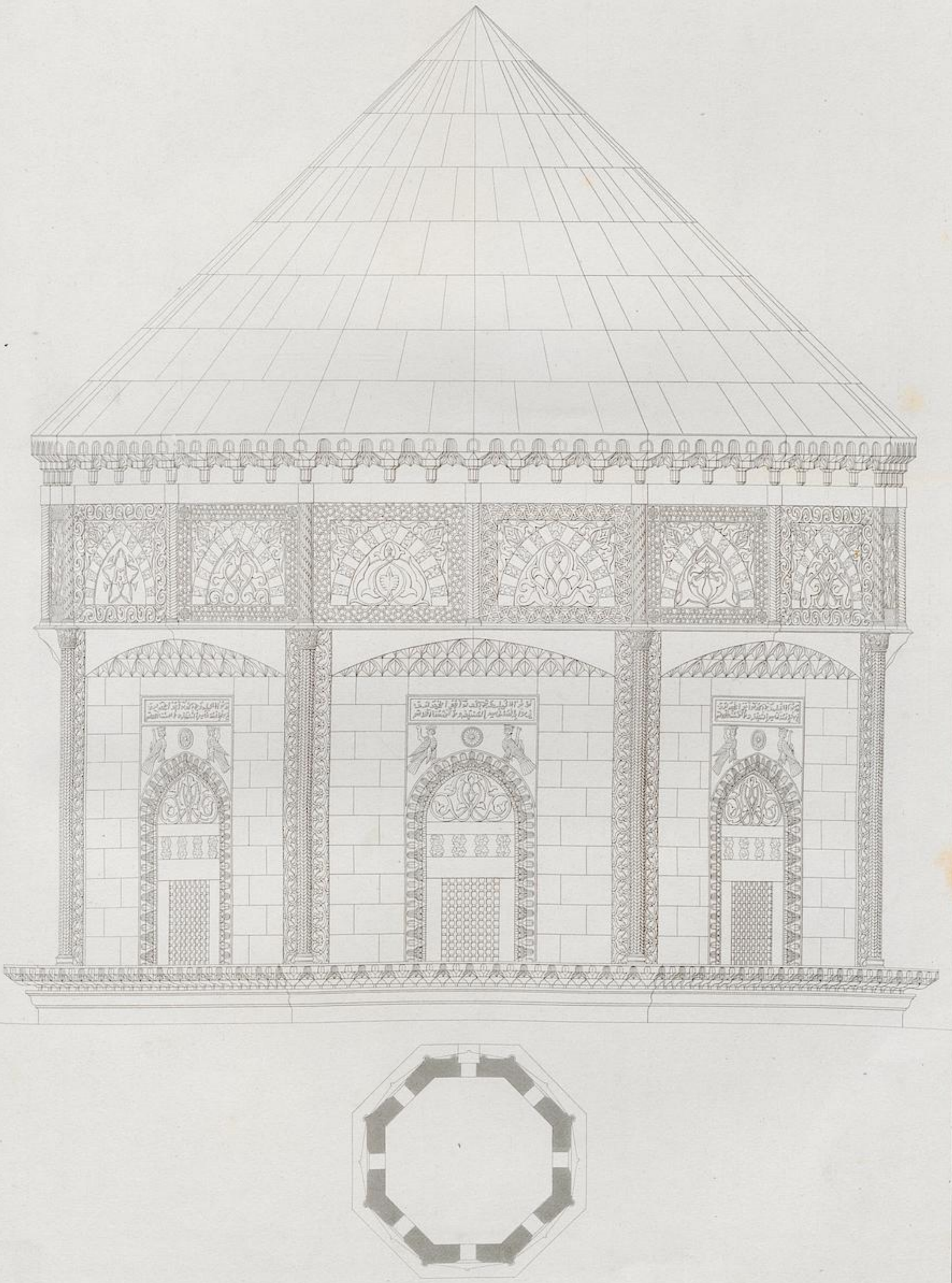
LA VALLÉE DE DIKILI-TASCH

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

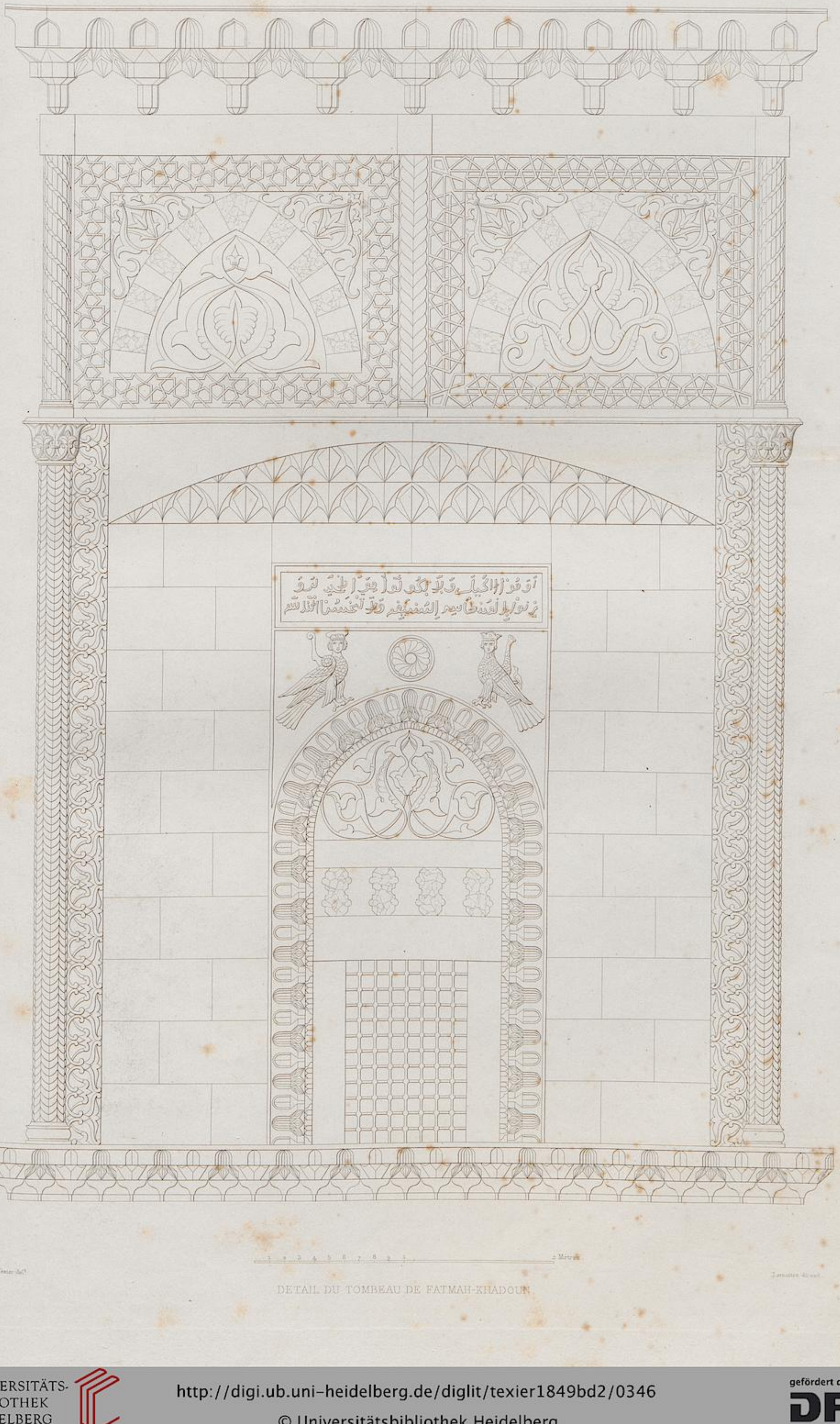
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0344

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



TOMBEAU DE FATMAH-KHADOUN.



Ch. Texier del.

Lemaître lith.

DETAIL DU TOMBEAU DE FATMAH-KHADOUN.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0346

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t

Lemaitre direxit.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Mètres

ECHELLE DE 0,010 POUR MÈTRE.

PORTE DU TOMBEAU DE FATMAH-KHADOUN.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0347

© Universitätsbibliothek Heidelberg

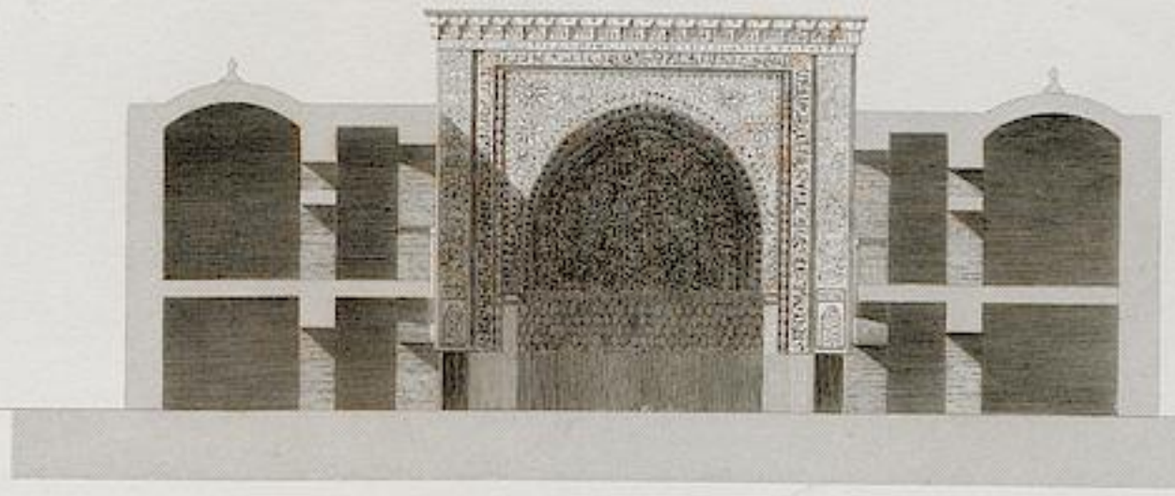
gefördert durch die
DFG

KONIEH.

Ch. Texier del.t Lemaître direxit. A. Guillaumot sc.t

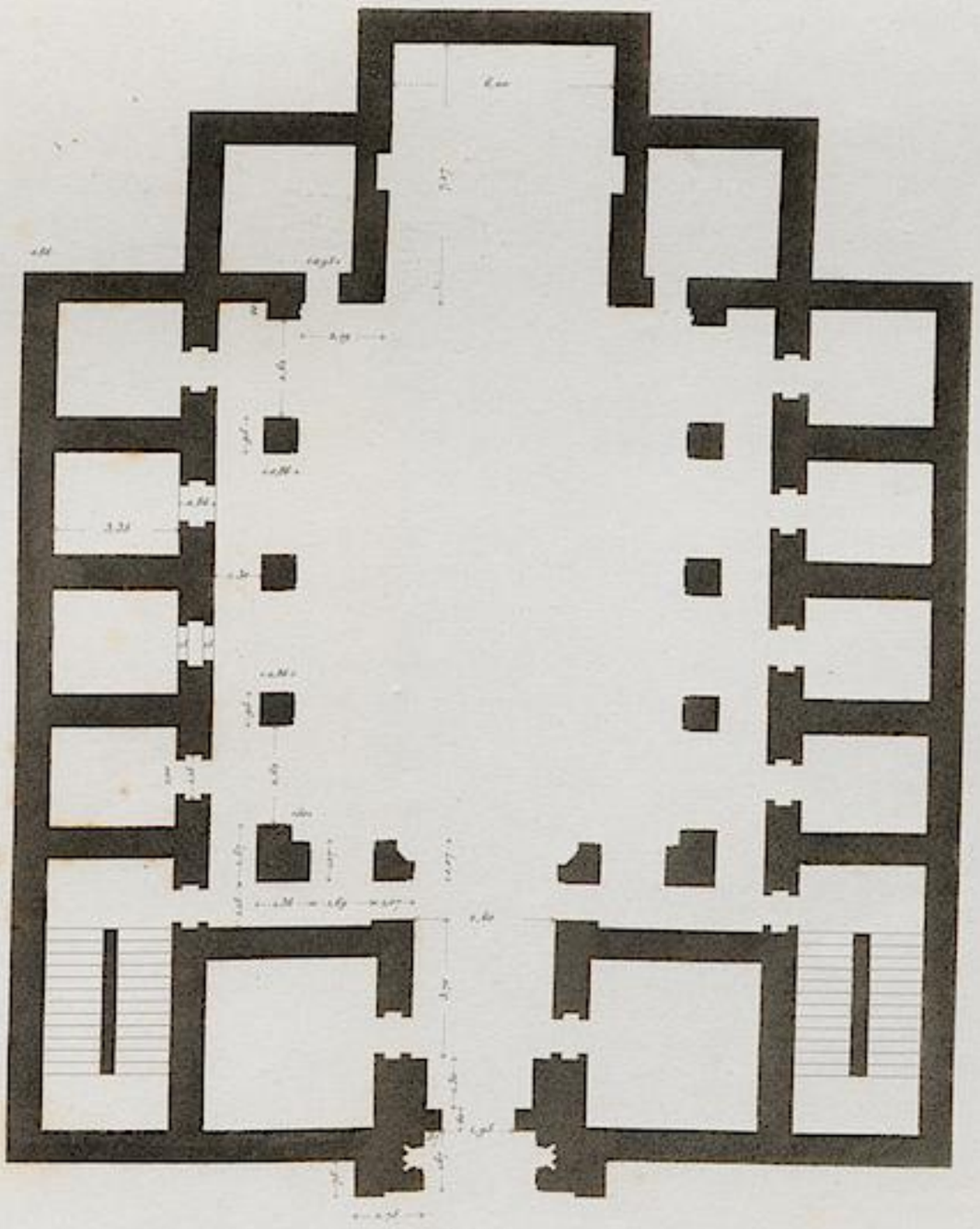
PORTE DU BAZAR.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0348
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. I.

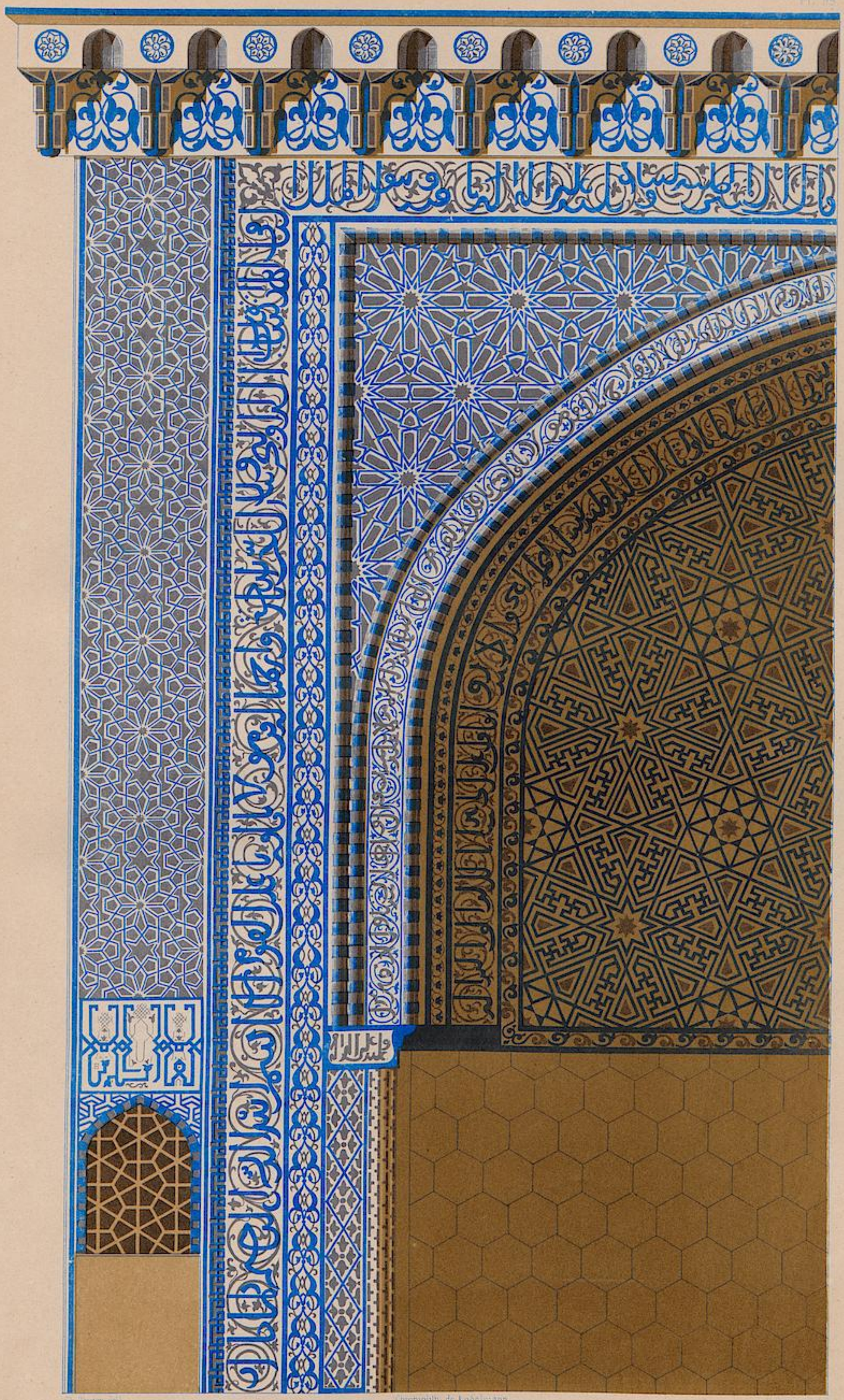
F. II.



F. III.

PLAN ET ÉLÉVATION DU MEDRESSÉ BLEU.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0349
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del. Chromolith. de Engelmann. Imp. Lemercier

DÉTAIL DE LA PORTE DU MEDRESSE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0350
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del. Lemaître direxit. Guillaumot sculp.

RUINES DU PALAIS DES SULTANS SELJOUKIDES.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0351

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t

Chromolith. de J. Engelmann.

H. Roux aîné lith.

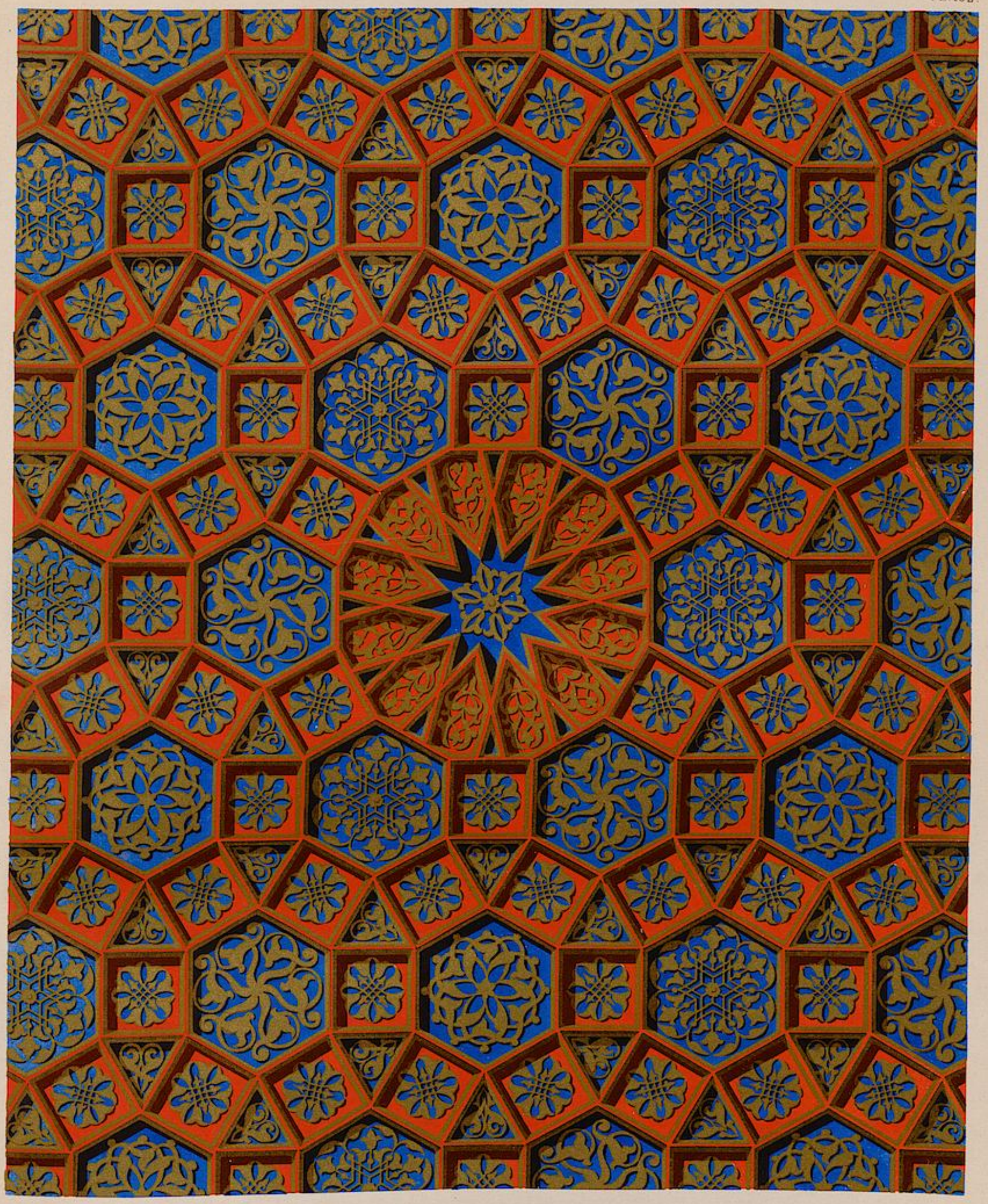
PENDENTIFS DANS LE PALAIS DES SULTANS.

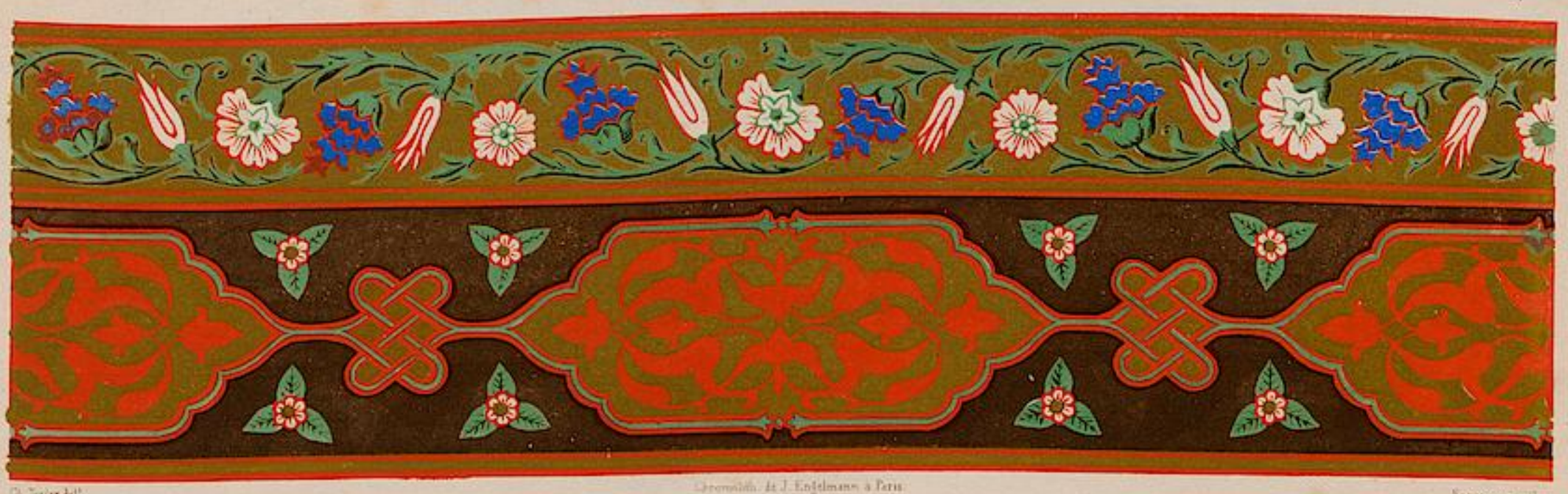
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0352

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG





Ch. Texier del.

Chromolith. de J. Englelmann à Paris.

Rivet sume. sith.

PLAFOND D'UNE SALLE DU PALAIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0353

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier dell.

Chromolith. de J. Engelmann.

H. Robin sine. lith.

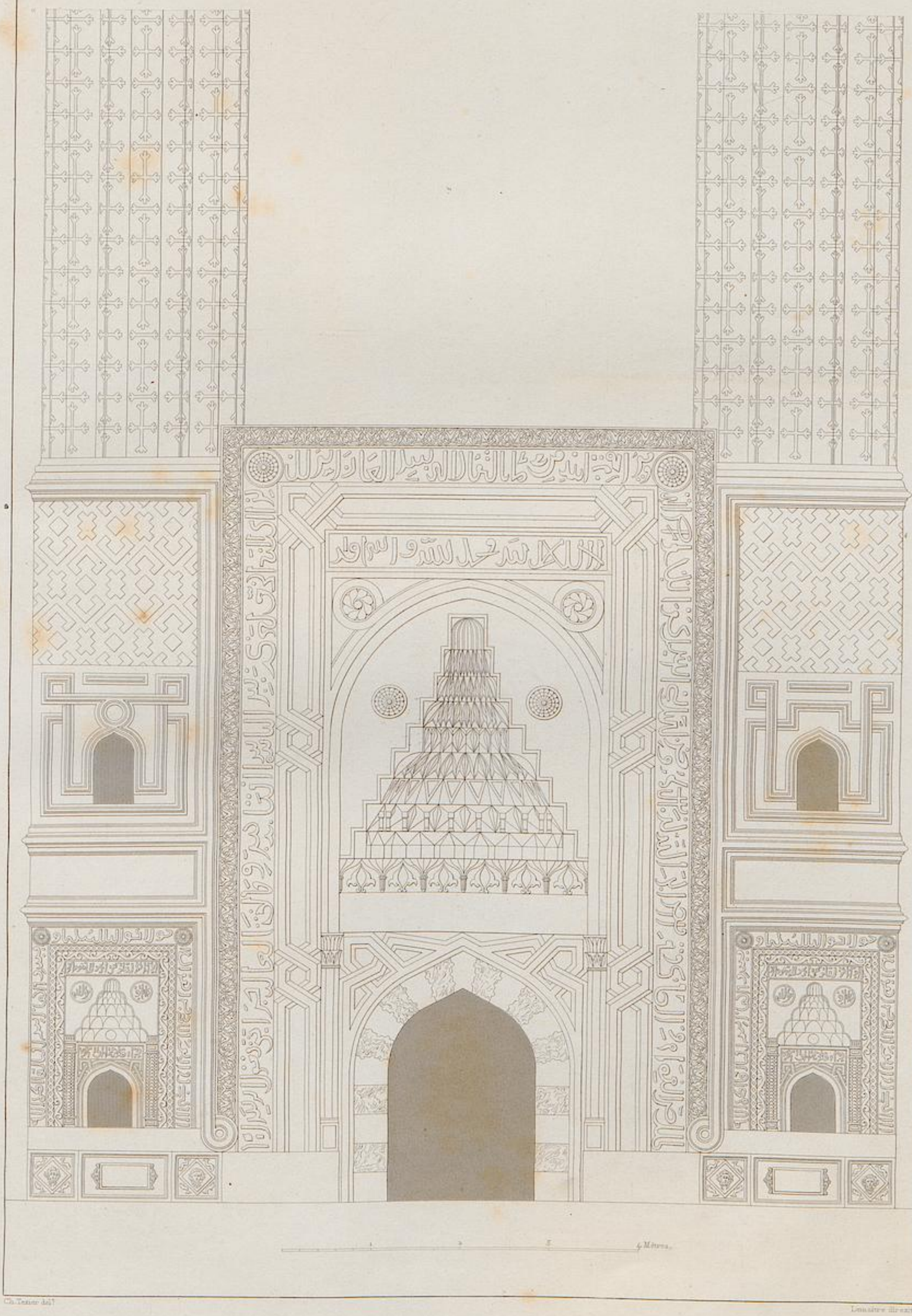
SOLDAT LYCAONIEN

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0354

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

MOSQUÉE DU SULTAN ALA-EDDIN.

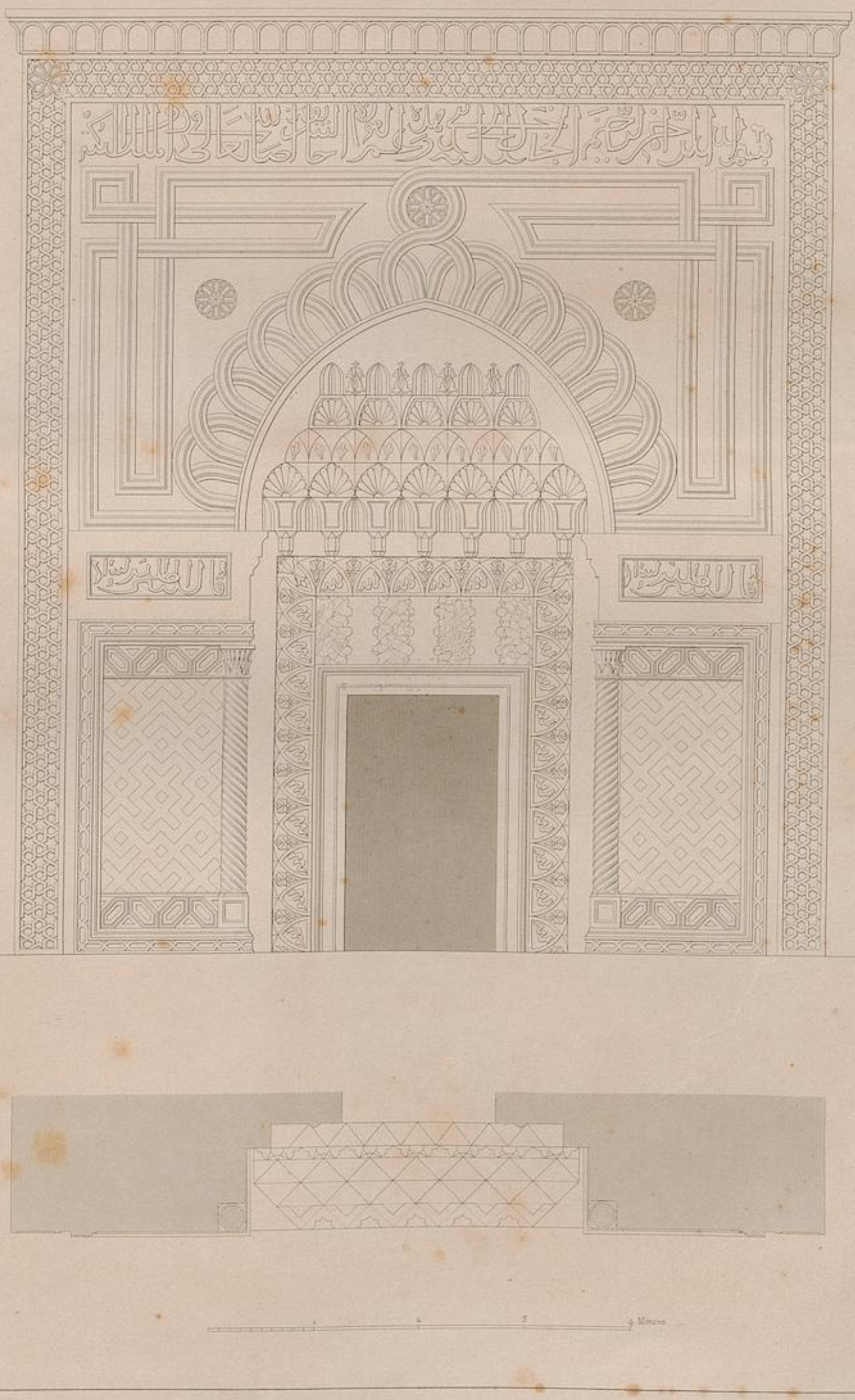
Energhch Djami-si.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0355

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Lemaitre lith.

PORTE D'UN MÉDRESSÉ DES SELJOUKIDES.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0356

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

RUINES DE L'AMPHITHÉATRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

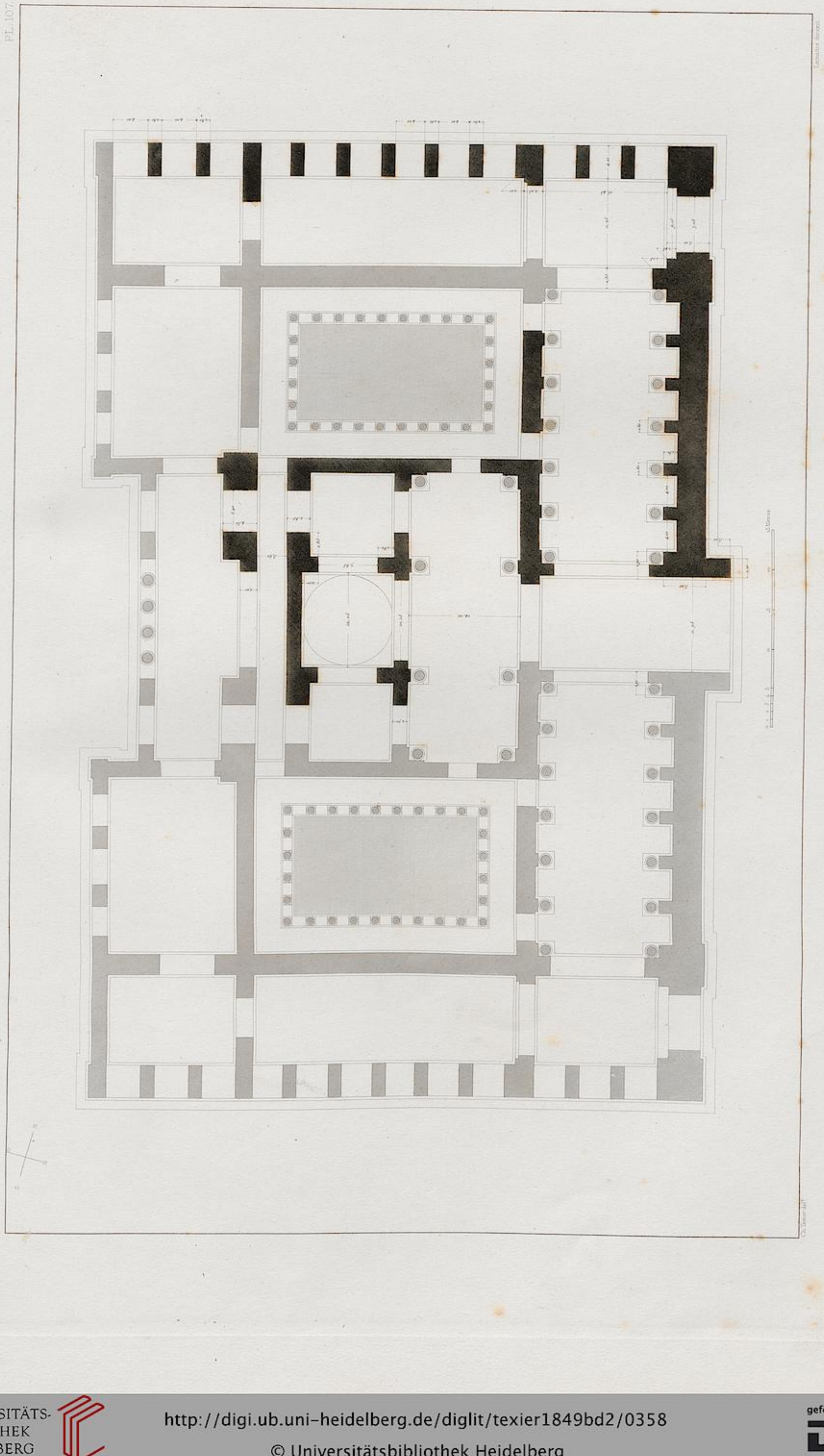
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0357

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

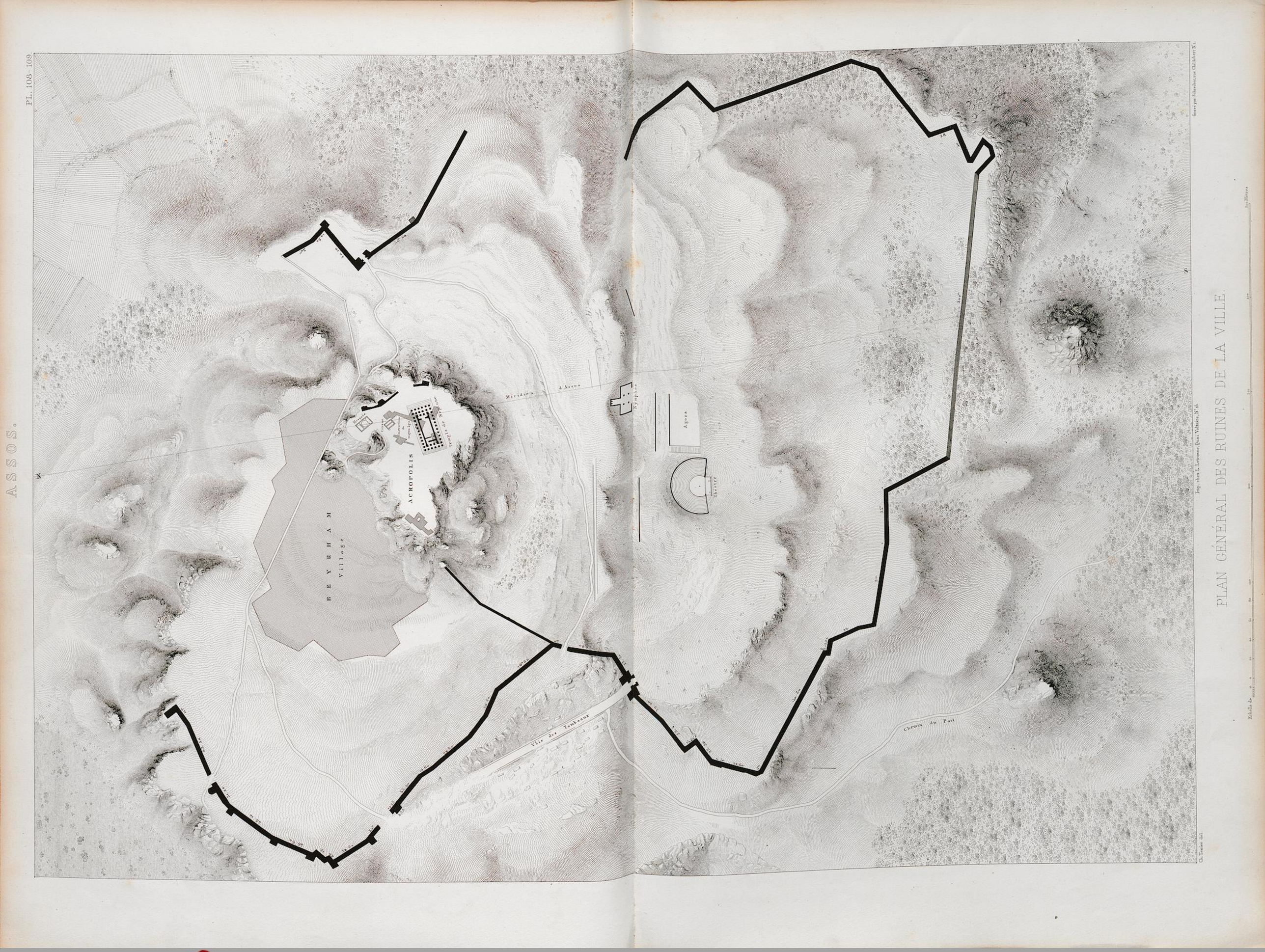
PL. 107

ALEXANDRIA TROAS.



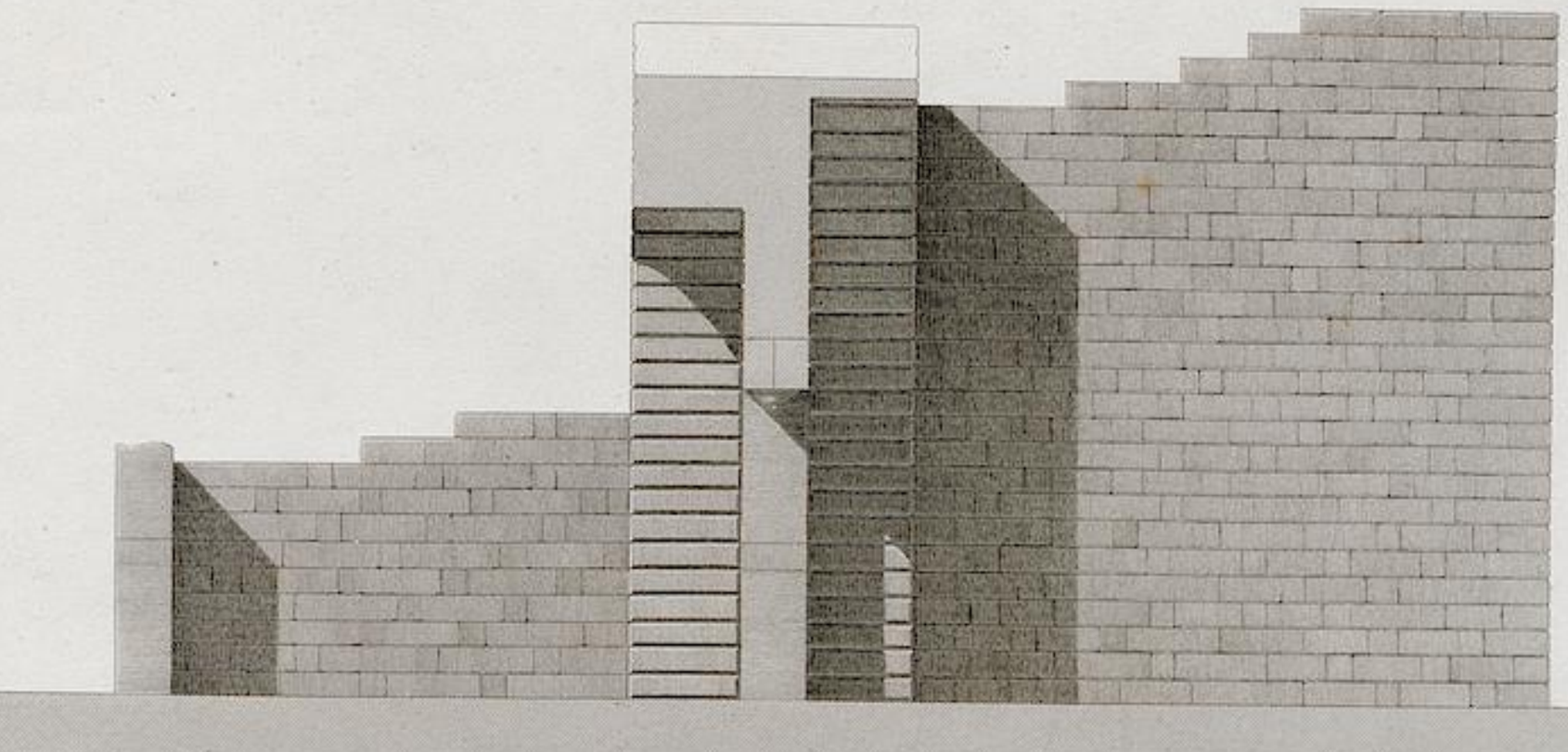
PLAN DU GYMNASE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0358
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

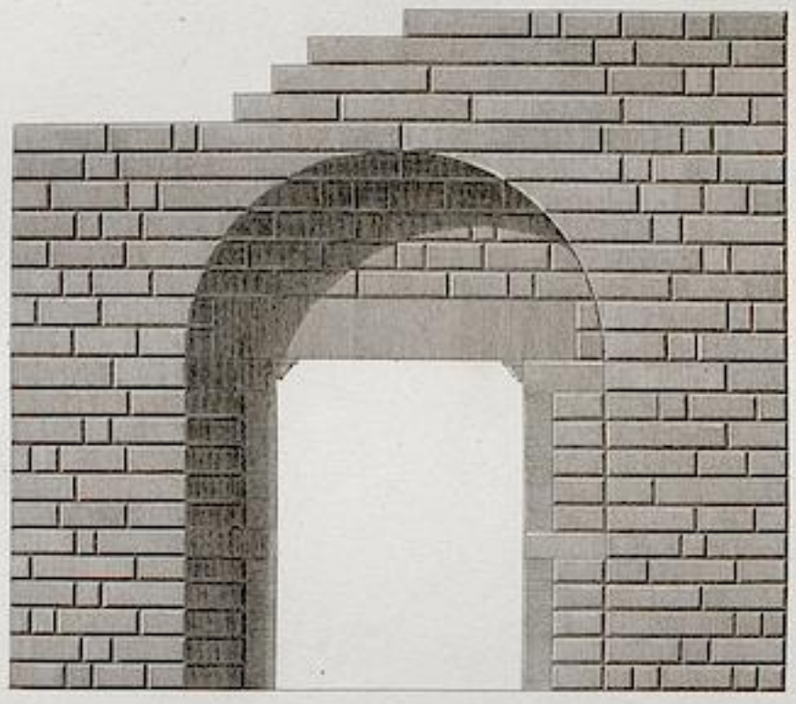


UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0359
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

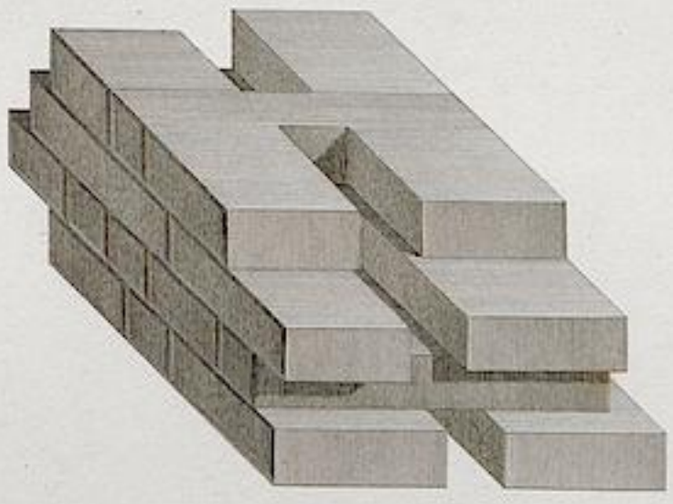
PL. 110.



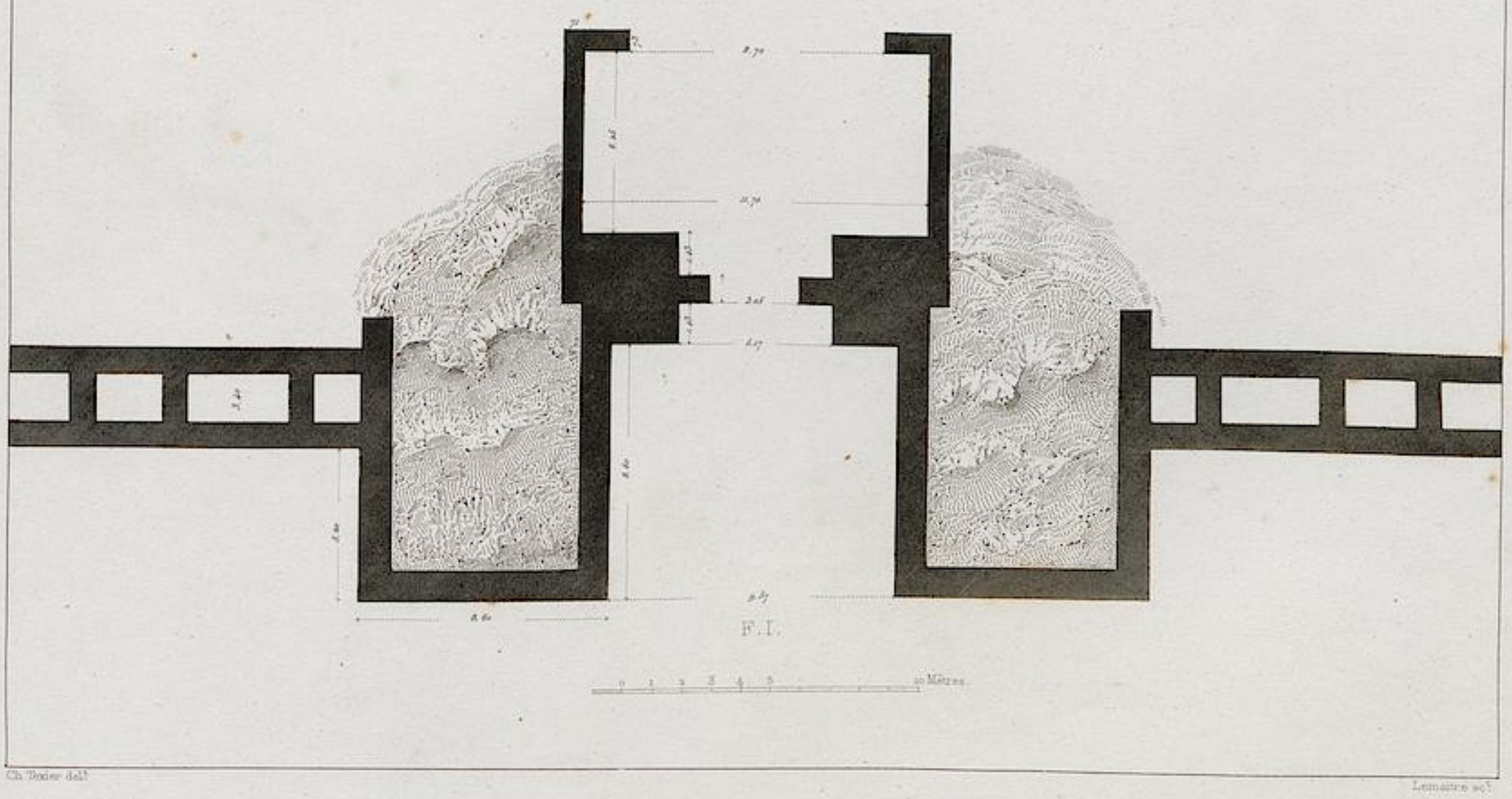
F. III.



F. II.



F. IV.



F. I.

Ch. Texier delt.

Lemaitre sc.t

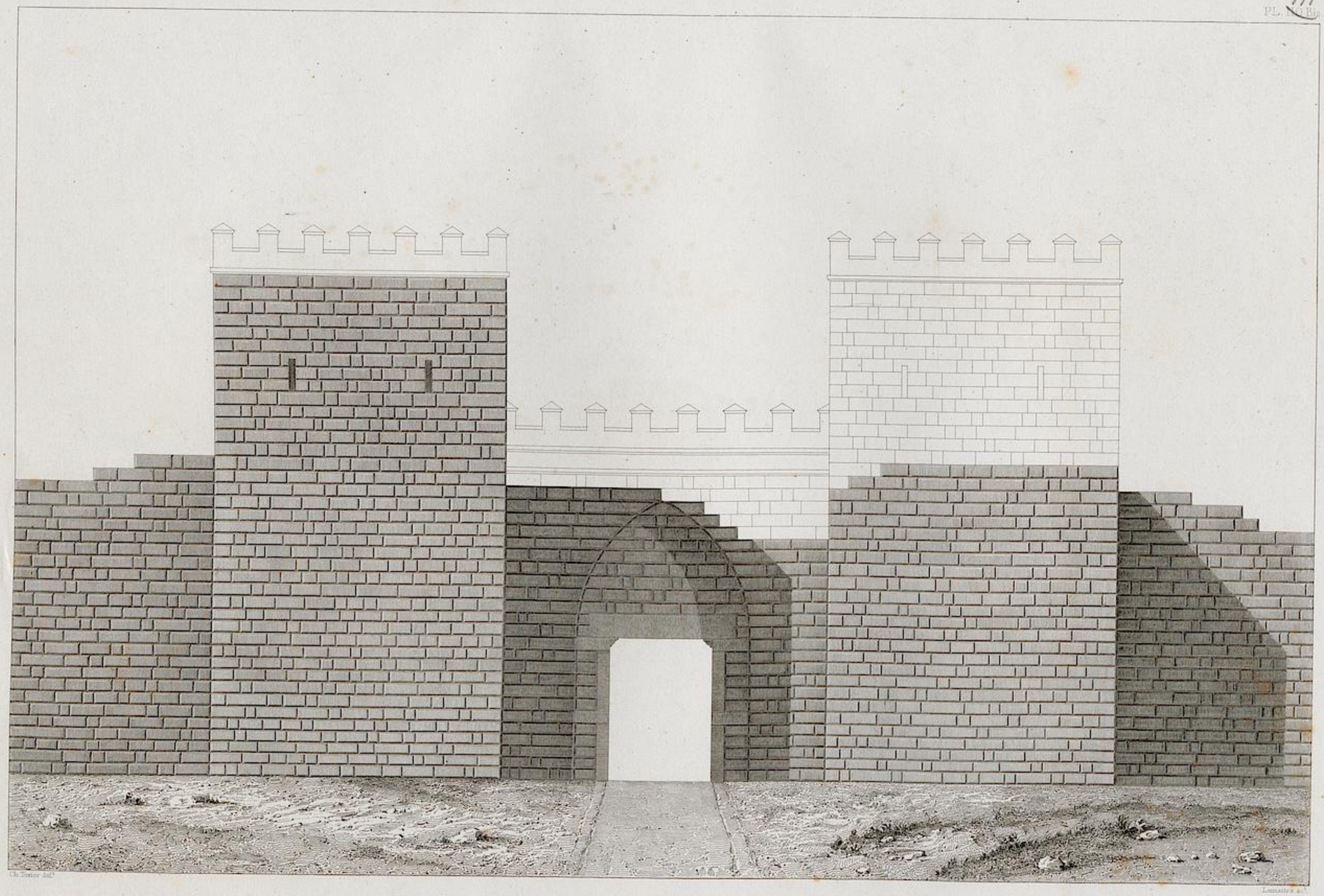
PLAN ET COUPE DE LA PORTE DE LA VILLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0360

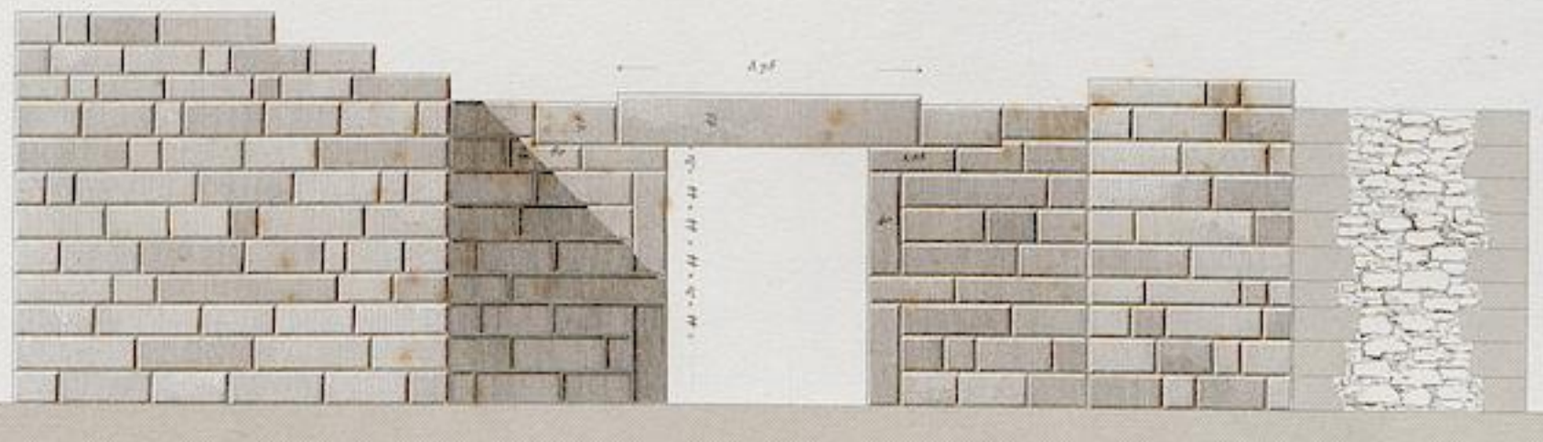
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

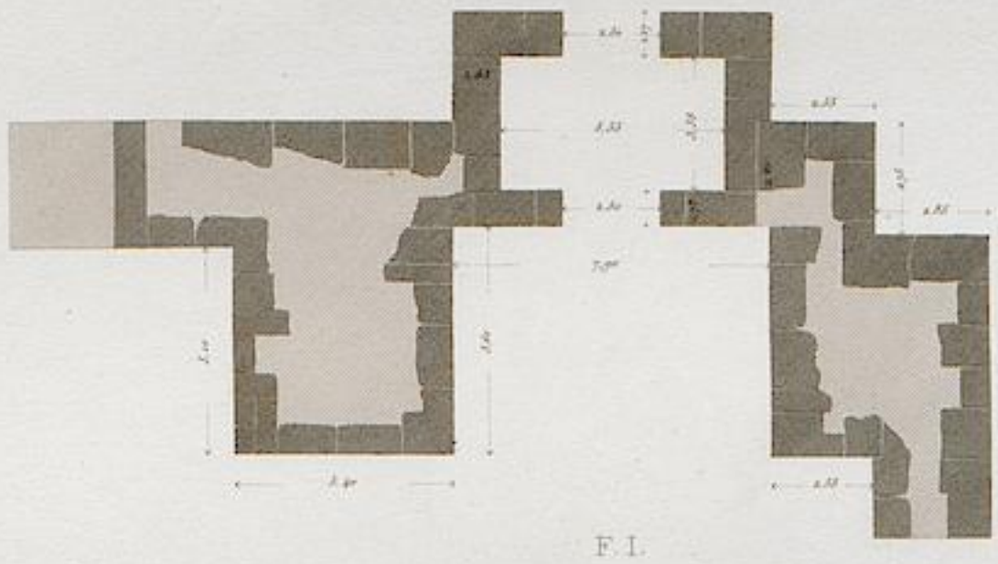


ELEVATION DE LA PORTE DE LA VILLE.

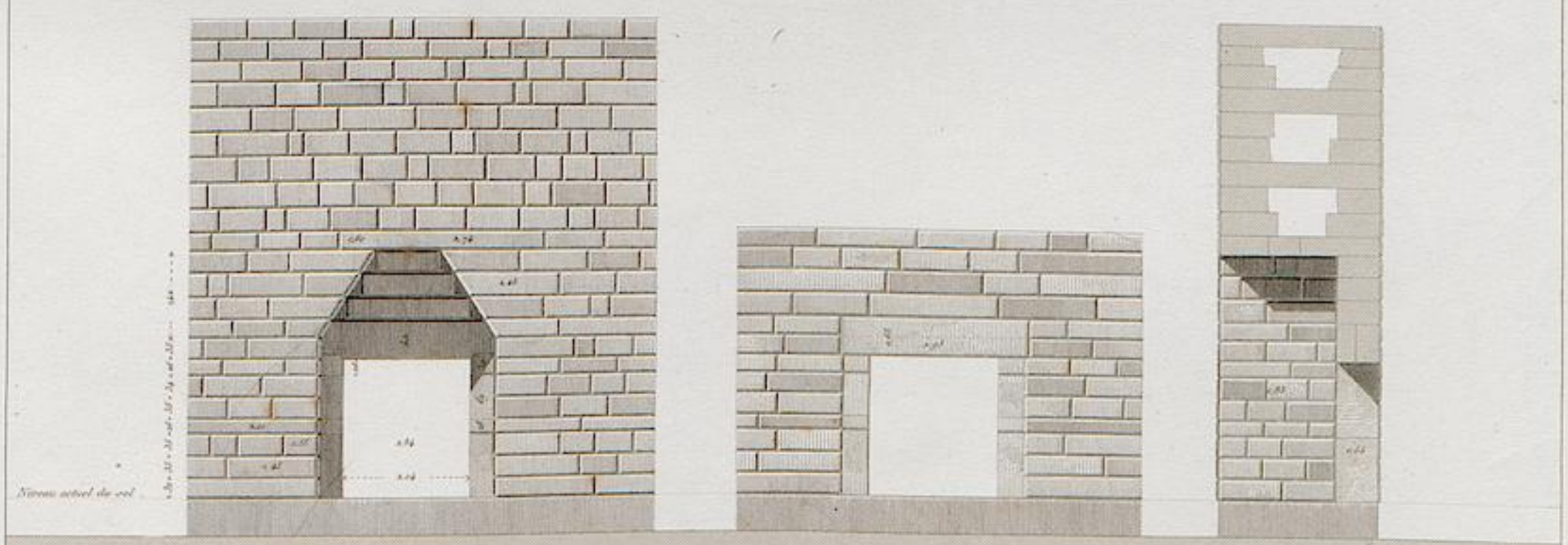
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0361
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. II.



F. I.



F. III.

F. IV.

Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

PORTE ET POTERNE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

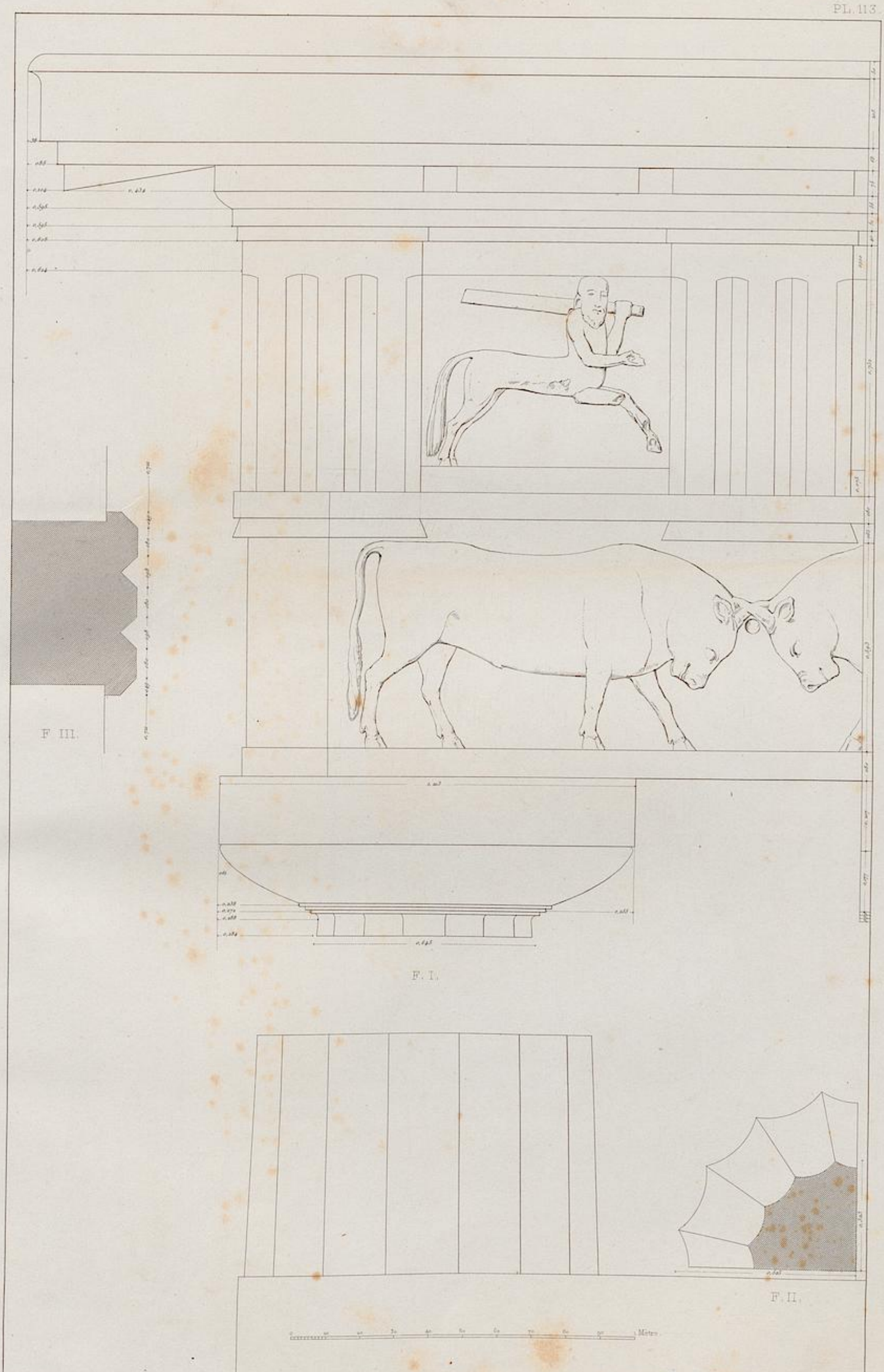
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0362

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

ÉLÉVATION RESTITUÉE DU TEMPLE DORIQUE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0363
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. III.

F. I.

F. II.

DETAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0364
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Pascard del.

Lemaître direxit

Guillaumot sc.

BAS RELIEFS DE LA FACE LATÉRALE DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0365

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

F. I.

F. II.

F. III.

Pascard del.

Lemaire direxit.

F. Guillaumot sc.

BAS-RELIEFS DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0366

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

F. I.

F. II.

F. III.

F. IV.

F. V.

F. VI.

Pascard del.

Lemaitre direxit.

Guillaumot sc.

BAS-RELIEFS DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0367

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

N. Texier del.

Imp. chez L. Lefrançois, 15, Quai Voltaire.

Lith. par Freeman.

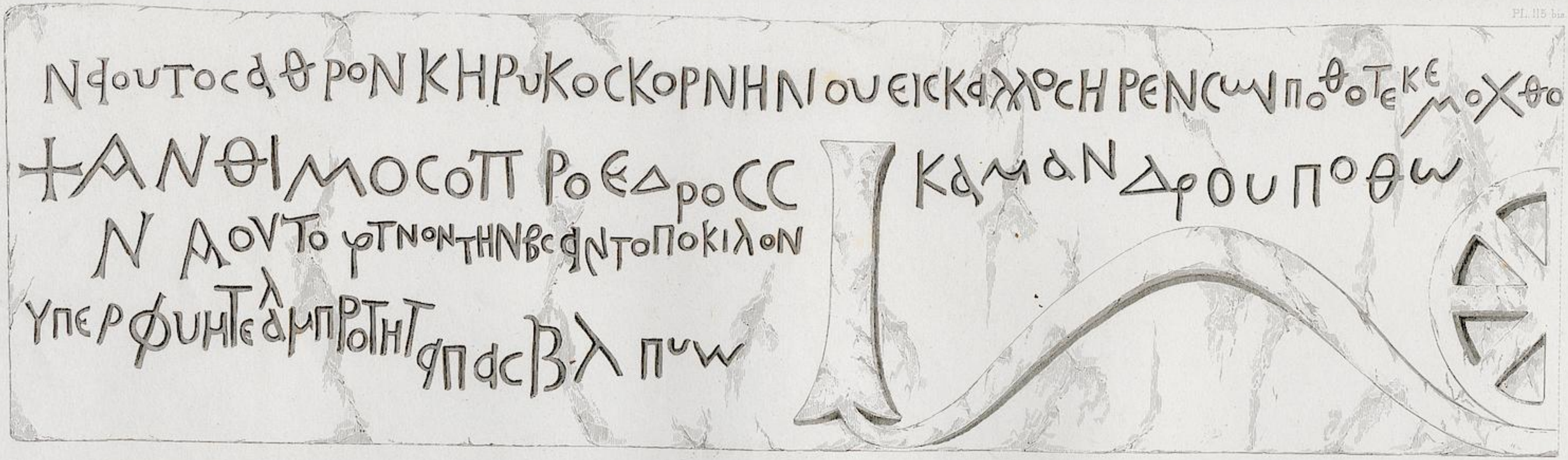
VUE DE L'ACROPOLIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0368

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



INSCRIPTION DE L'ÉGLISE BYZANTINE A L'ACROPOLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0369

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

VUE DE LA BASILIQUE.

Imprimé par Charles, aîné et Cie.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0370

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

PERGAME.

PL. 117

Ch. Texier del.

Lemaître sculp.

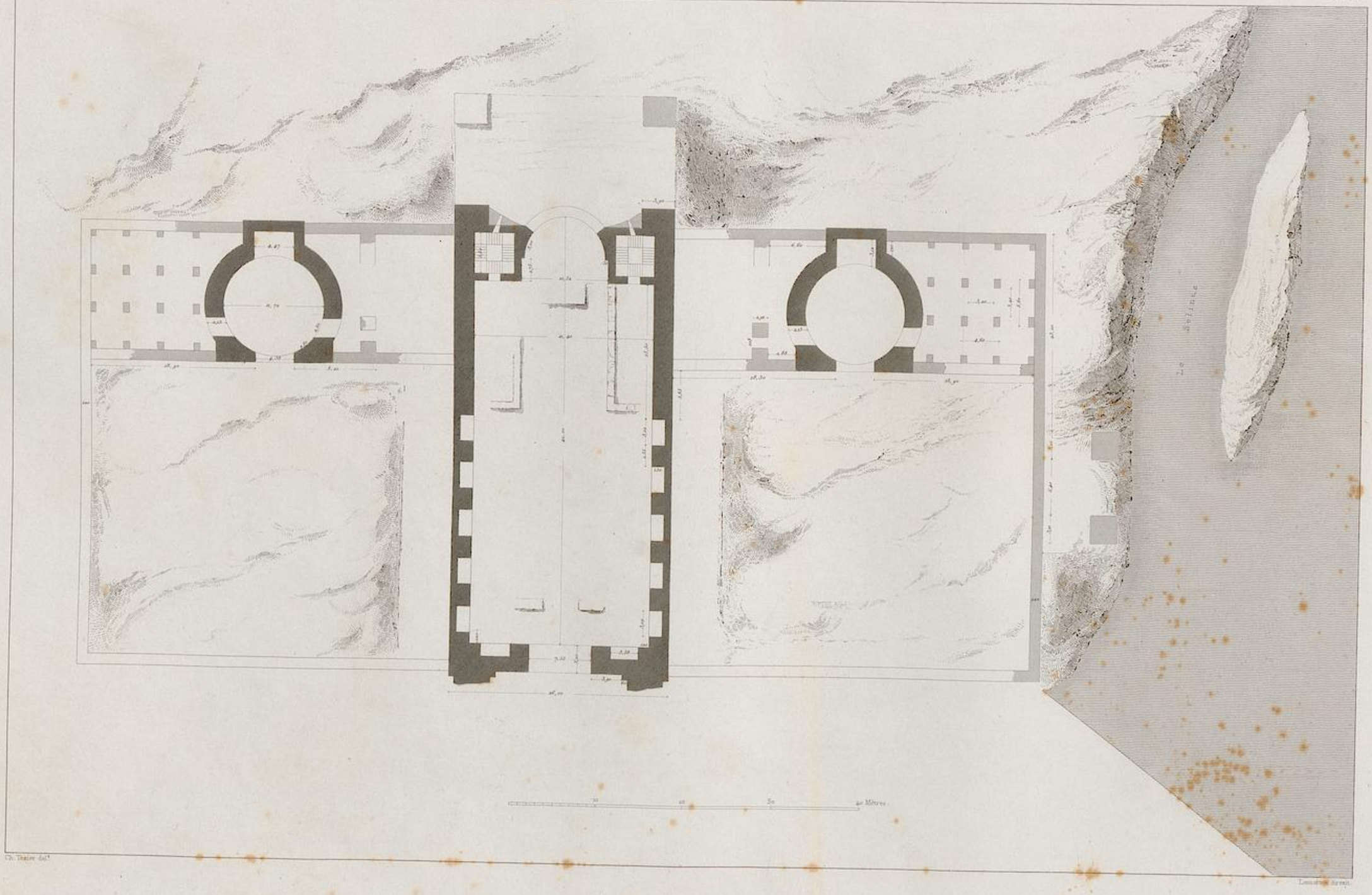
CHEVET DE LA BASILIQUE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0371

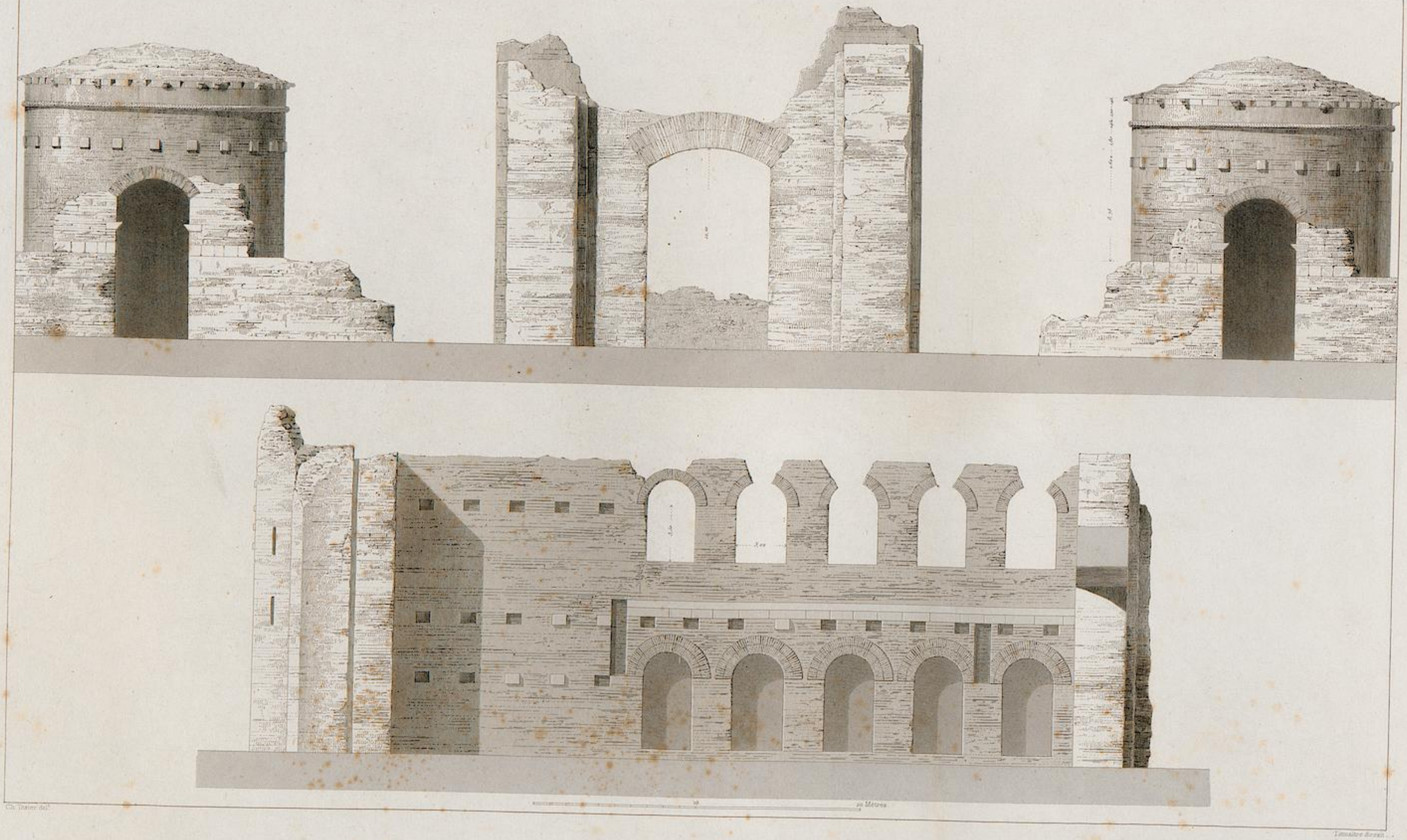
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



PLAN DE LA BASILIQUE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0372
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



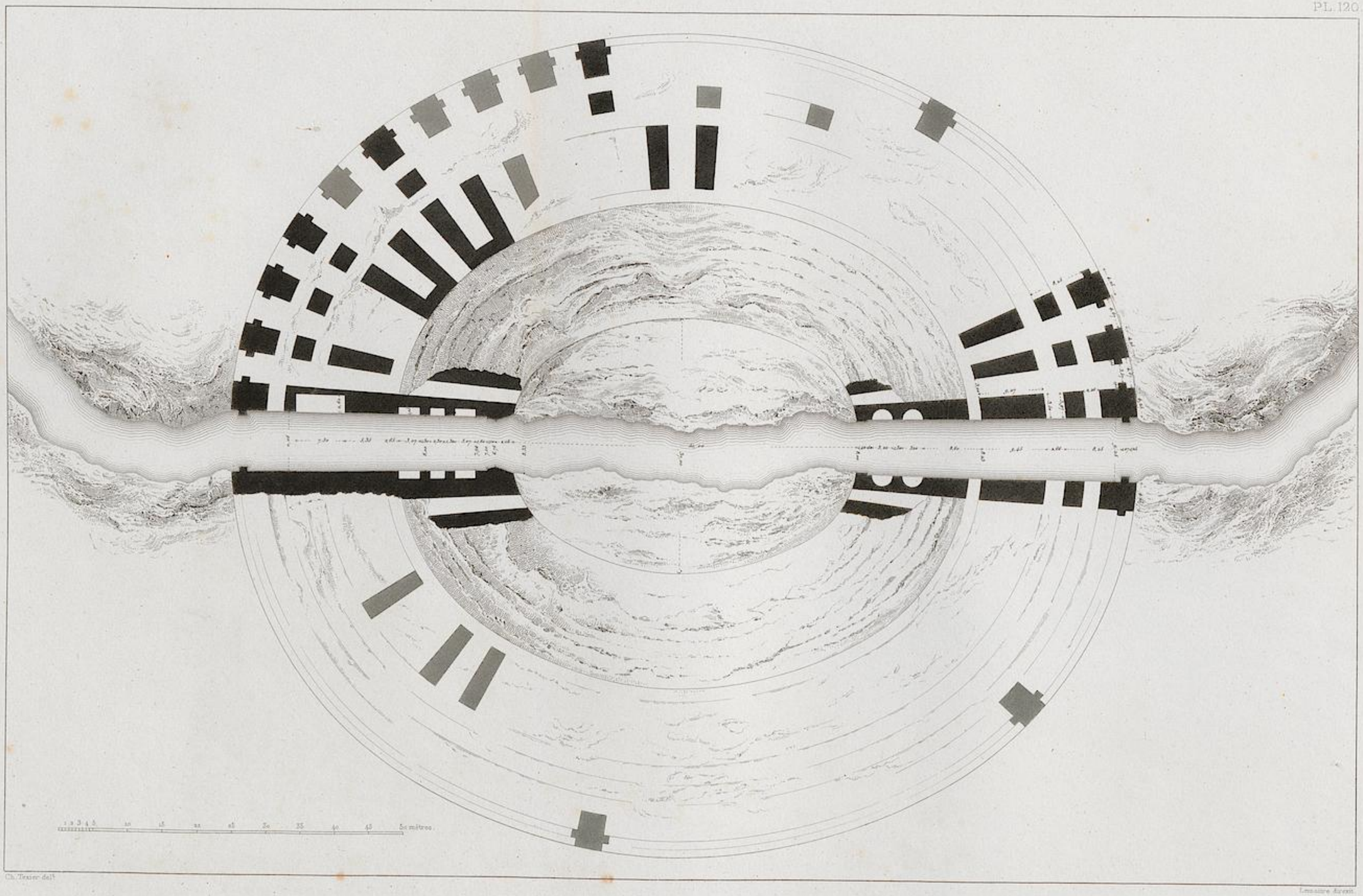
ÉLÉVATION ET COUPE DE LA BASILIQUE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0373

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



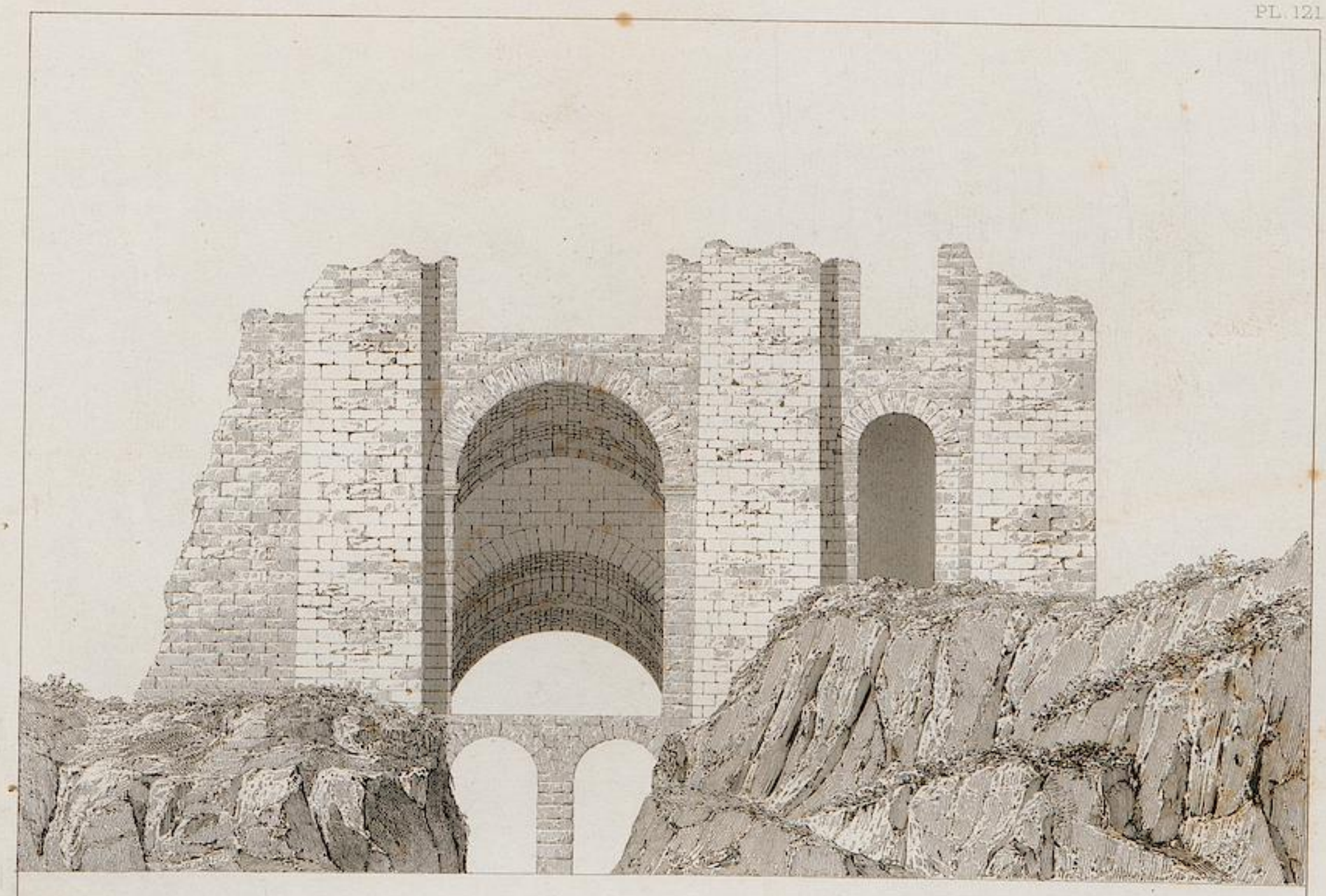
PLAN DE L'AMPHITHEATRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0374

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.

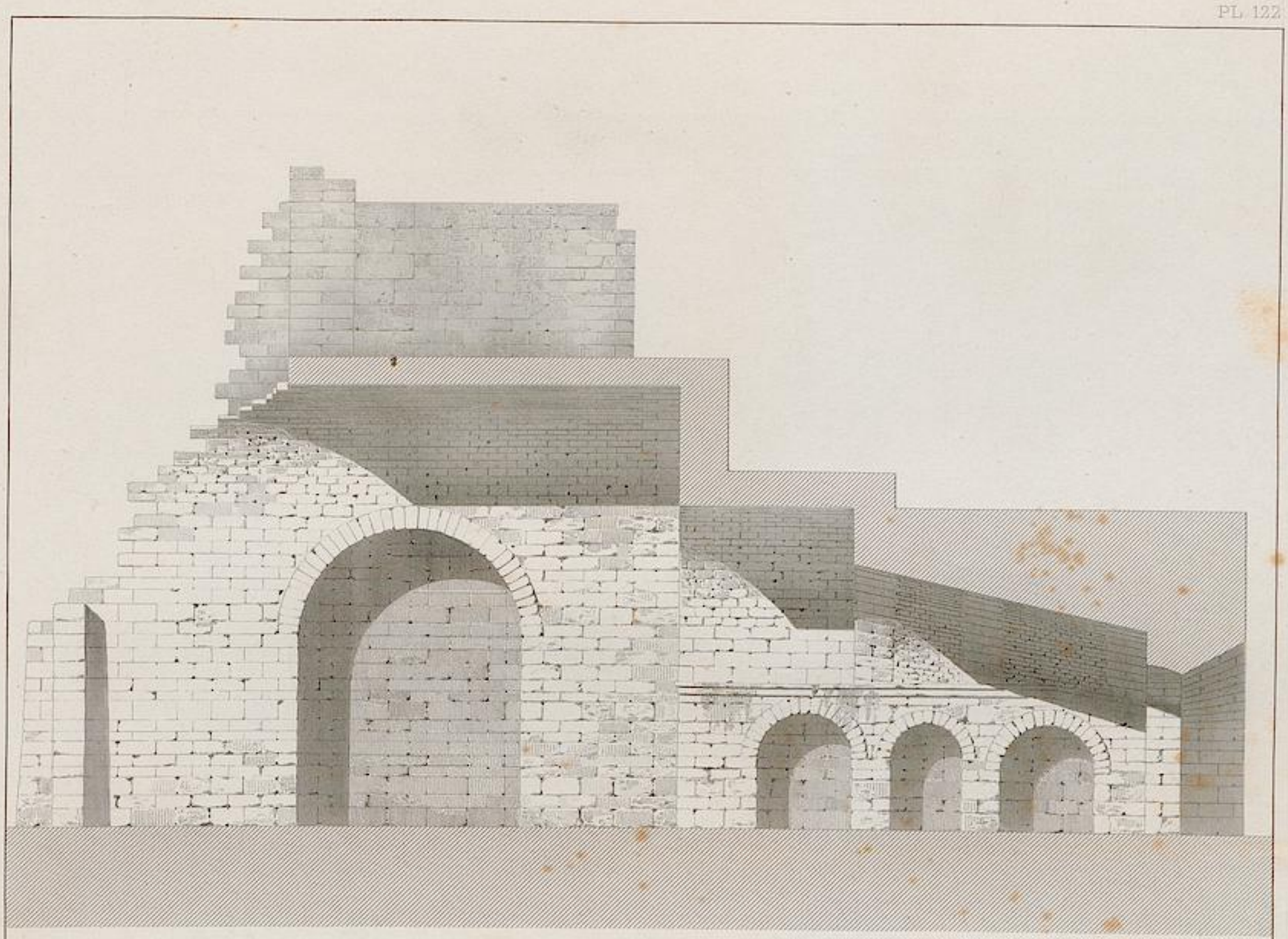
ÉLÉVATION ET COUPE D'UNE PARTIE DE L'AMPHITHÉATRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0375

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



COUPE SUR LA GRANDE GALERIE DE L'AMPHITHÉÂTRE

COURS DU SELINUS DANS LA VILLE DE PERGAME

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0376

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

LE PONT DU MOUSLOUK

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0377

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

PONT DE SAINTE SOPHIE.

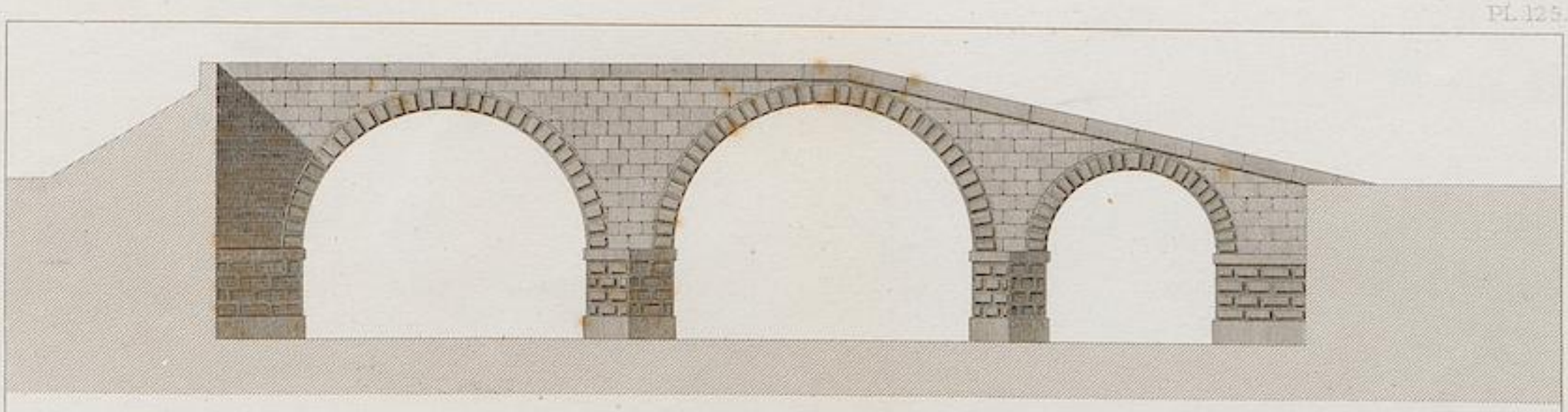
Imprimé par Chardon aîné à Azé.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

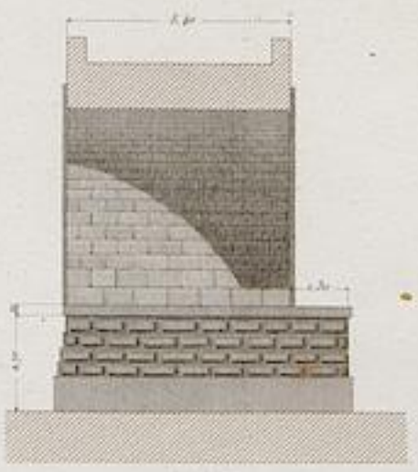
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0378

© Universitätsbibliothek Heidelberg

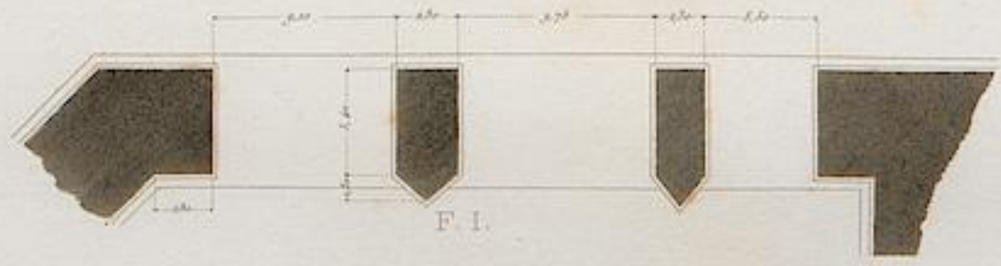
gefördert durch die
DFG



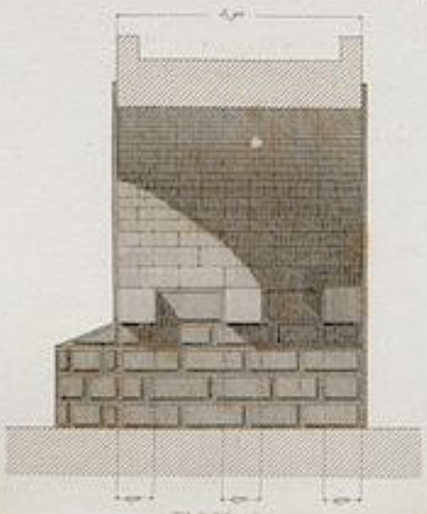
F. II.



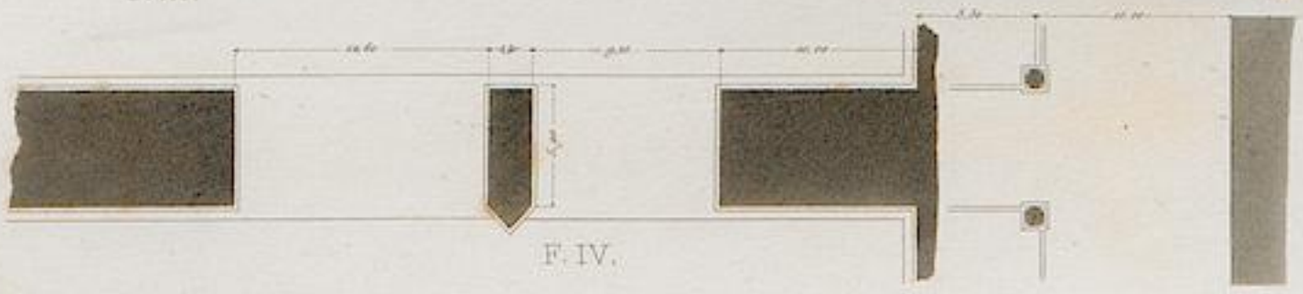
F. III.



F. I.

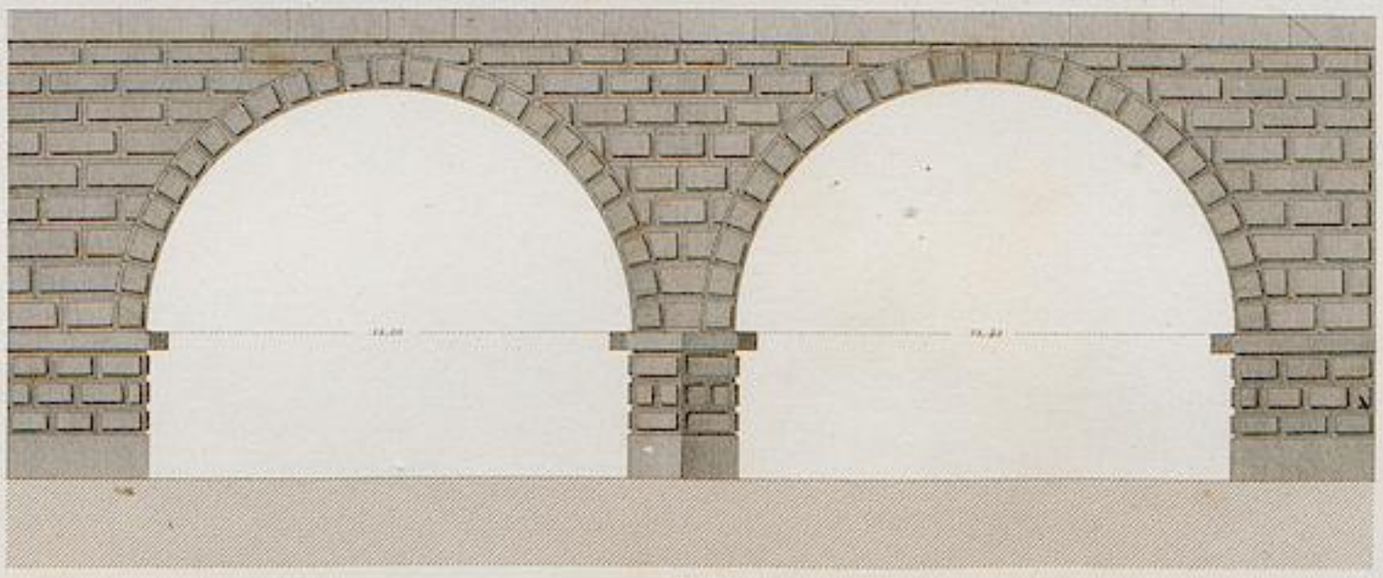


F. VI.

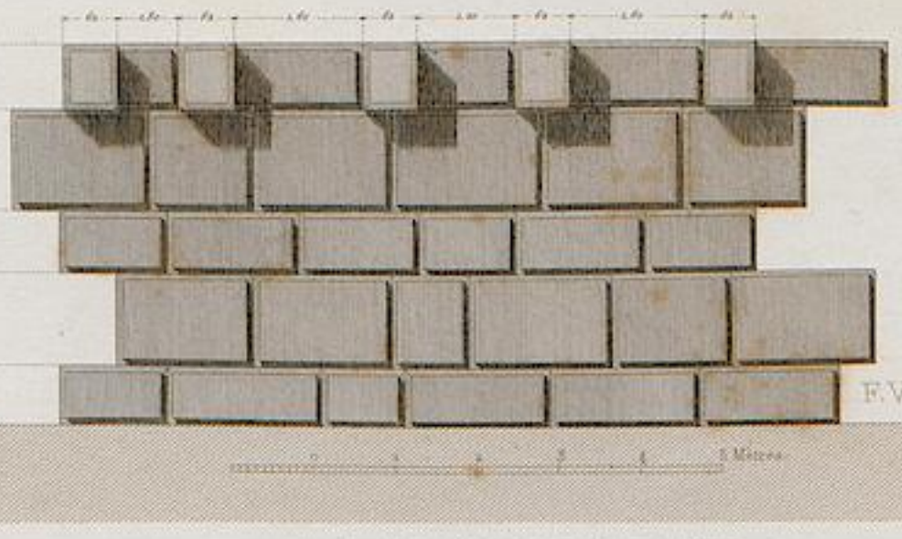


F. IV.

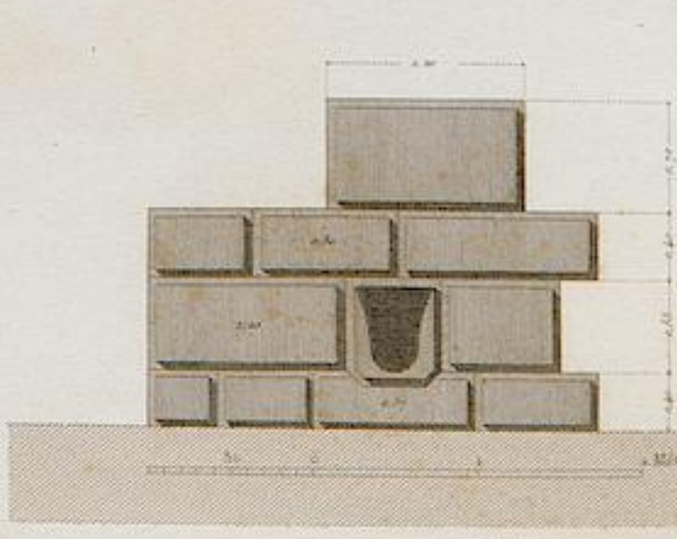
F. V.



F. VII.



F. VIII.



F. IX.

ECHELLE DES ÉLÉVATIONS.

ECHELLE DES PLANS.

LES PONTS DE PERGAME.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0379

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

CRATÈRE DE MARBRE

Ch. Texier dell.

Lemaître direxit.

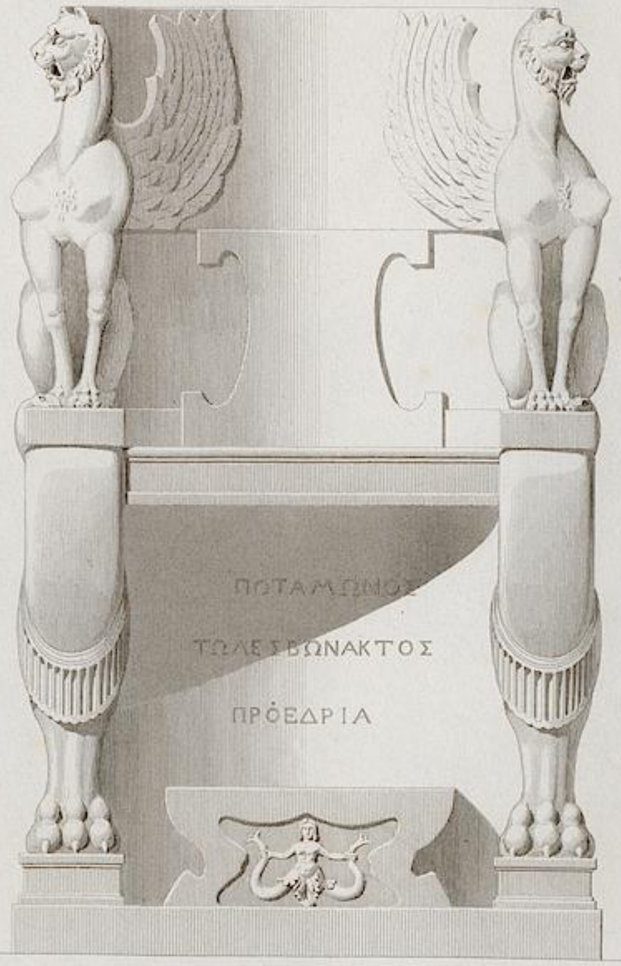
BAS-RELIEFS DU CRATÈRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0381

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



1 Mètre.

Ch. Texier del.t

Lemaître direxit

TRONE DE MARBRE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0382

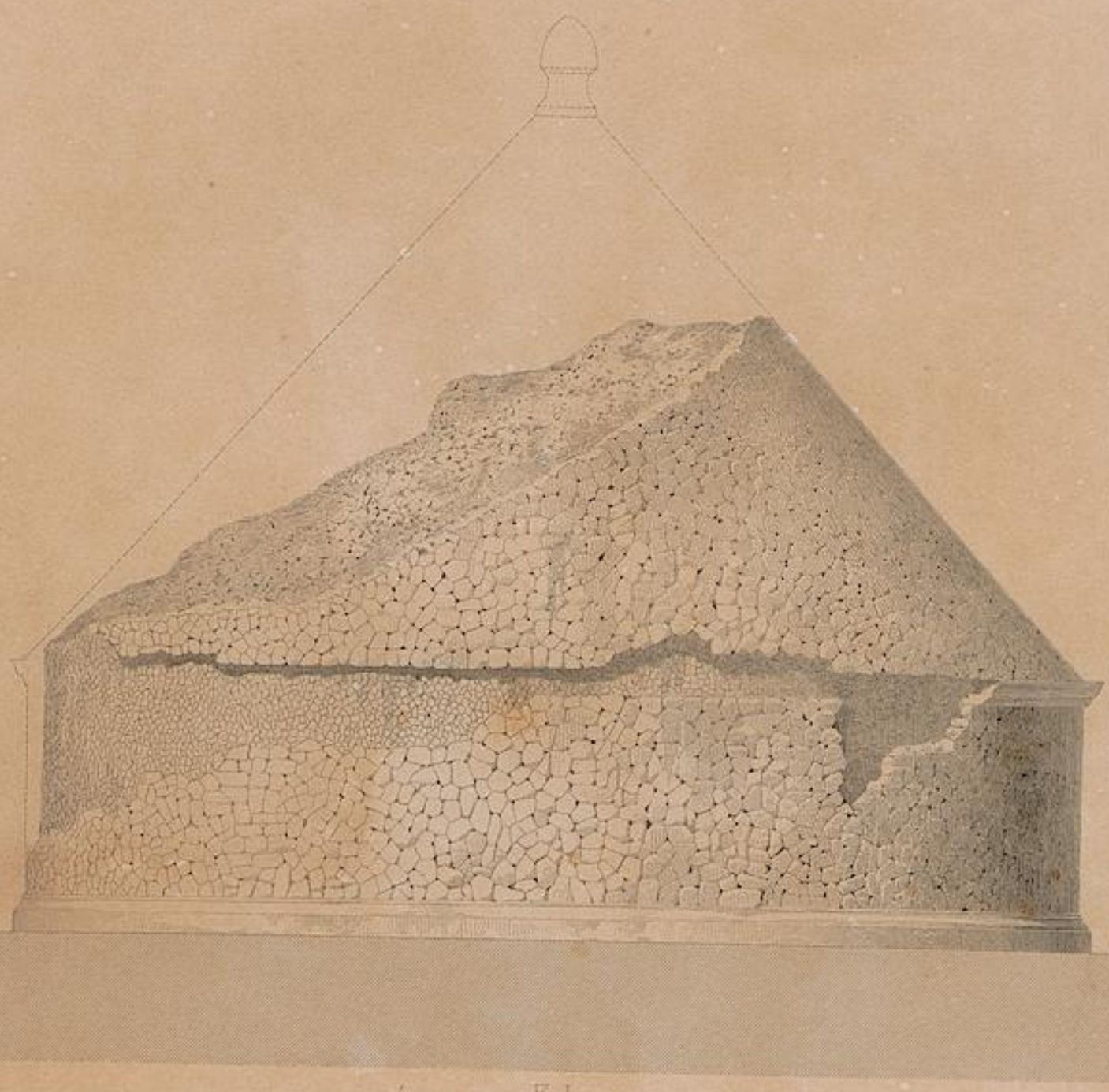
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

LA VILLE ET LA NECROPOLE DE TANTALIS.

Chardon aîné et Axe imp.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0383
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



F. I.

F. II.

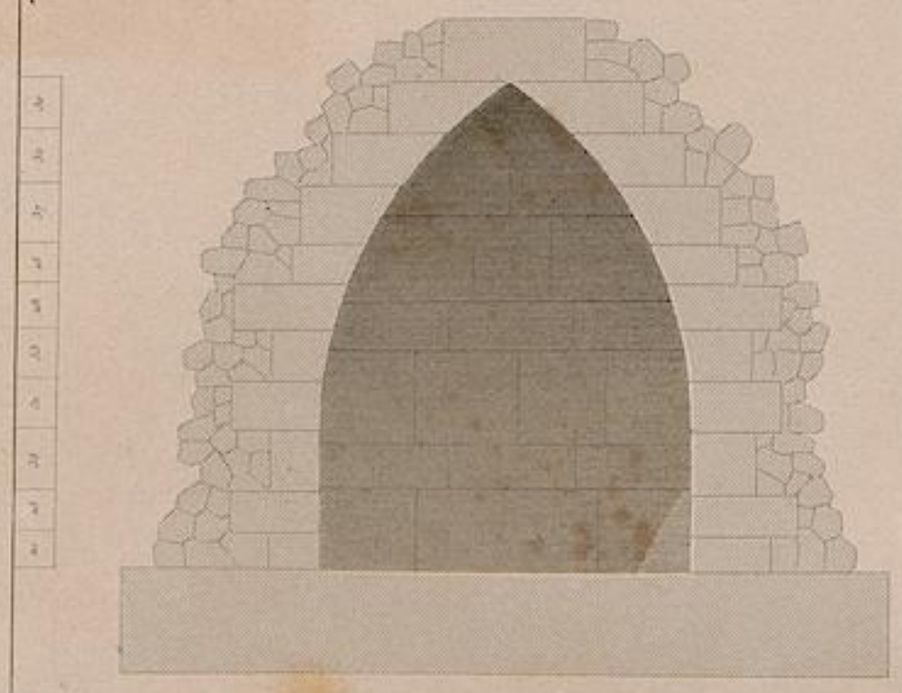
30 Mètres.

Ch. Texier del.

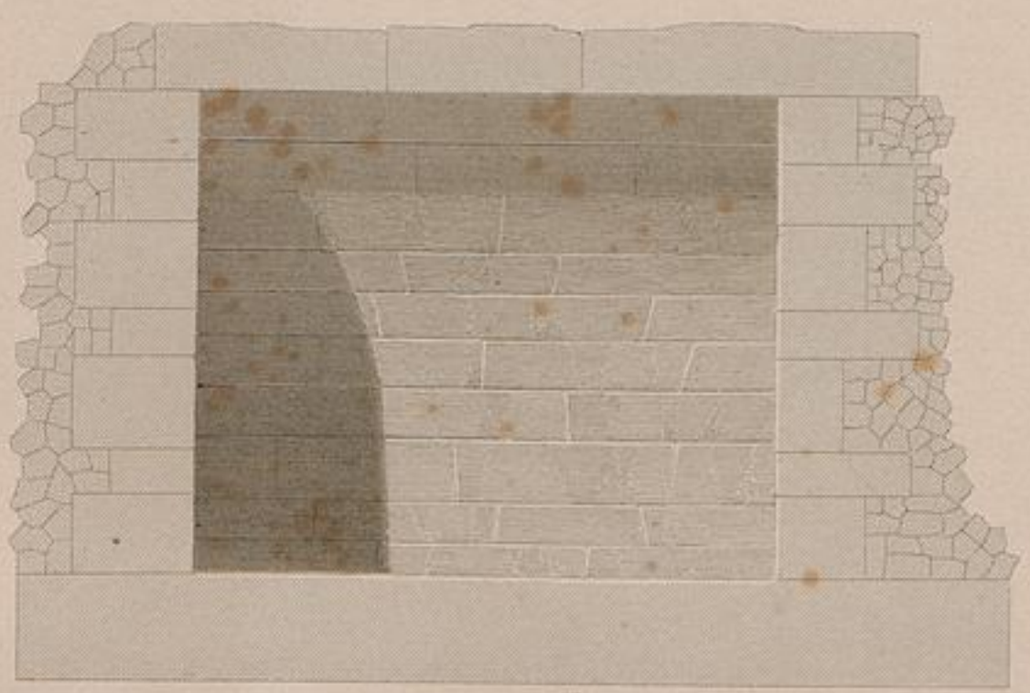
Lemaître Sculpt.

LE TOMBEAU DE TANTALE.

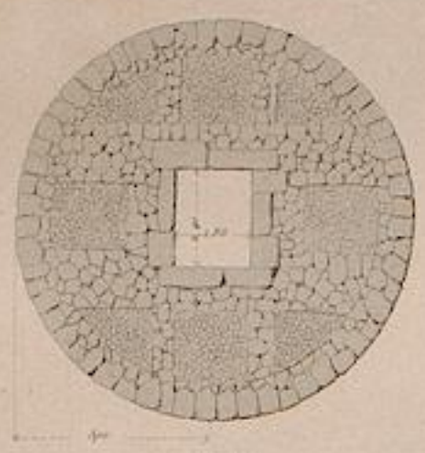
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0384
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



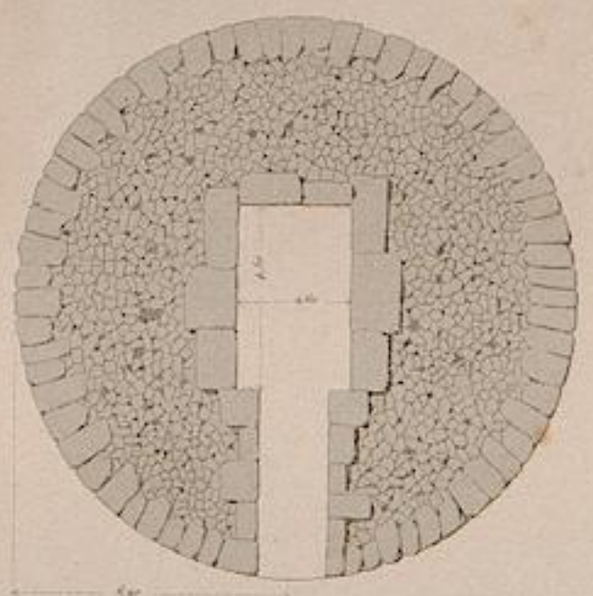
F. I.



F. II.

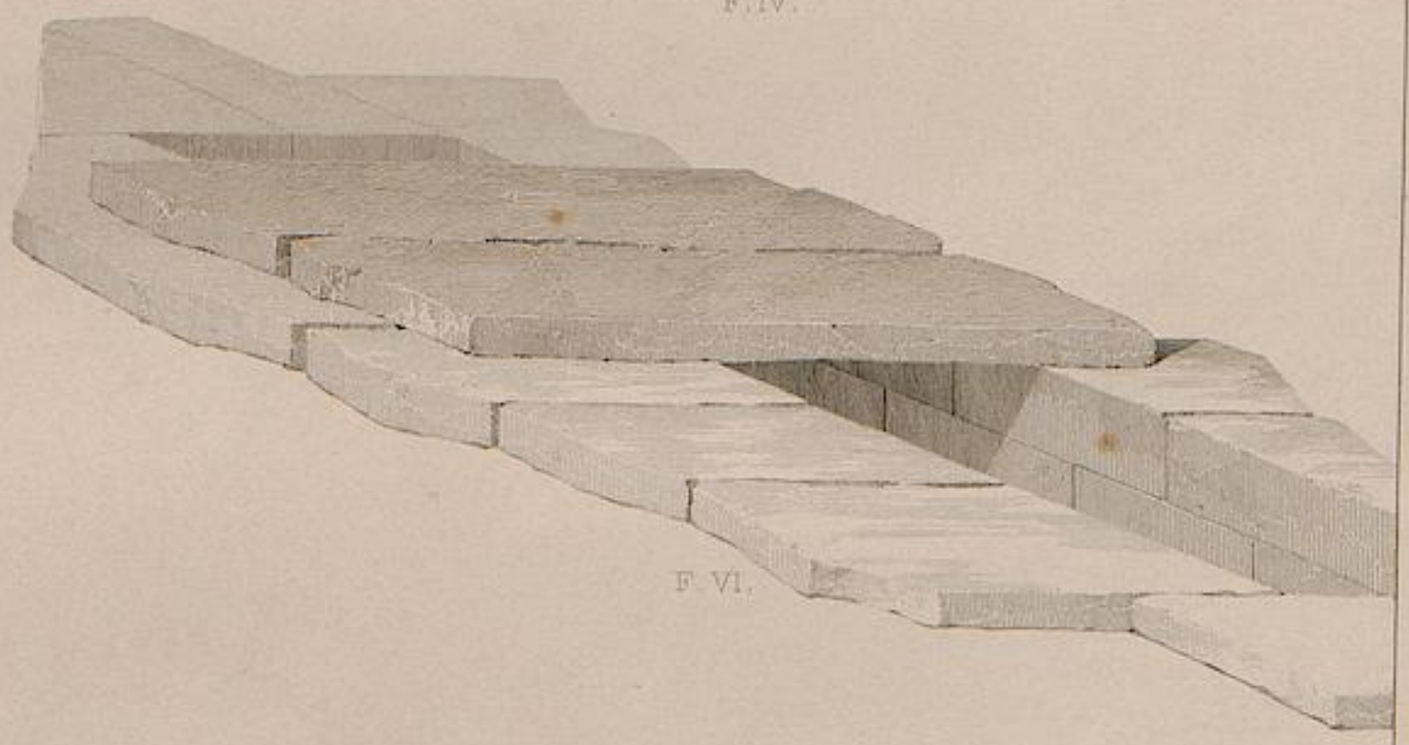


F. III.



F. IV.

F. V



F. VI.

F. VII.

ÉCHELLE DES ÉLÉVATIONS.

ÉCHELLE DES PLANS.

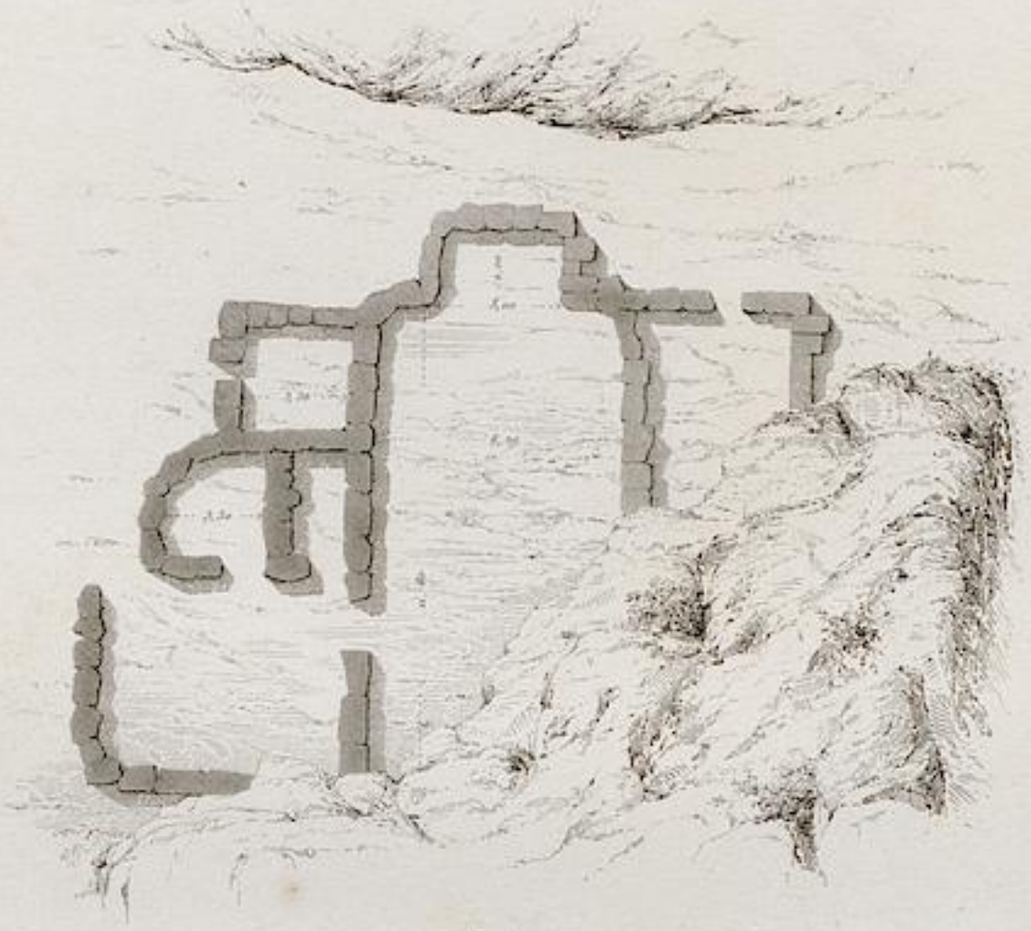
DÉTAILS DE LA NECROPOLE DE TANTALIS.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

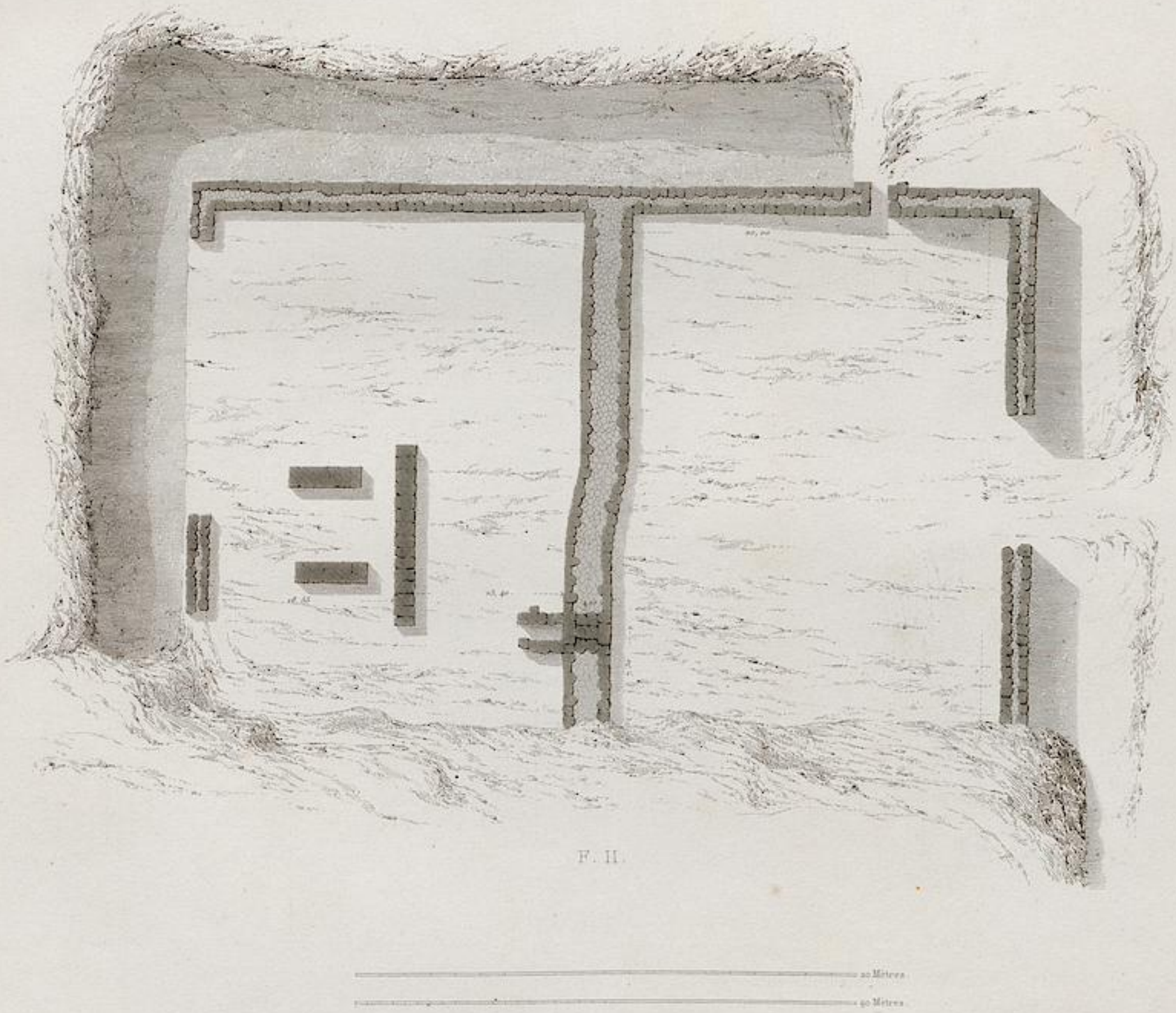
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0385

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.

Ch. Texier del.t — Lemaître sculp.t

PLANS DE L'ACROPOLE ET D'UN ÉDIFICE ANTIQUE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0386

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

NYMPHE.

PL. 132.

Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

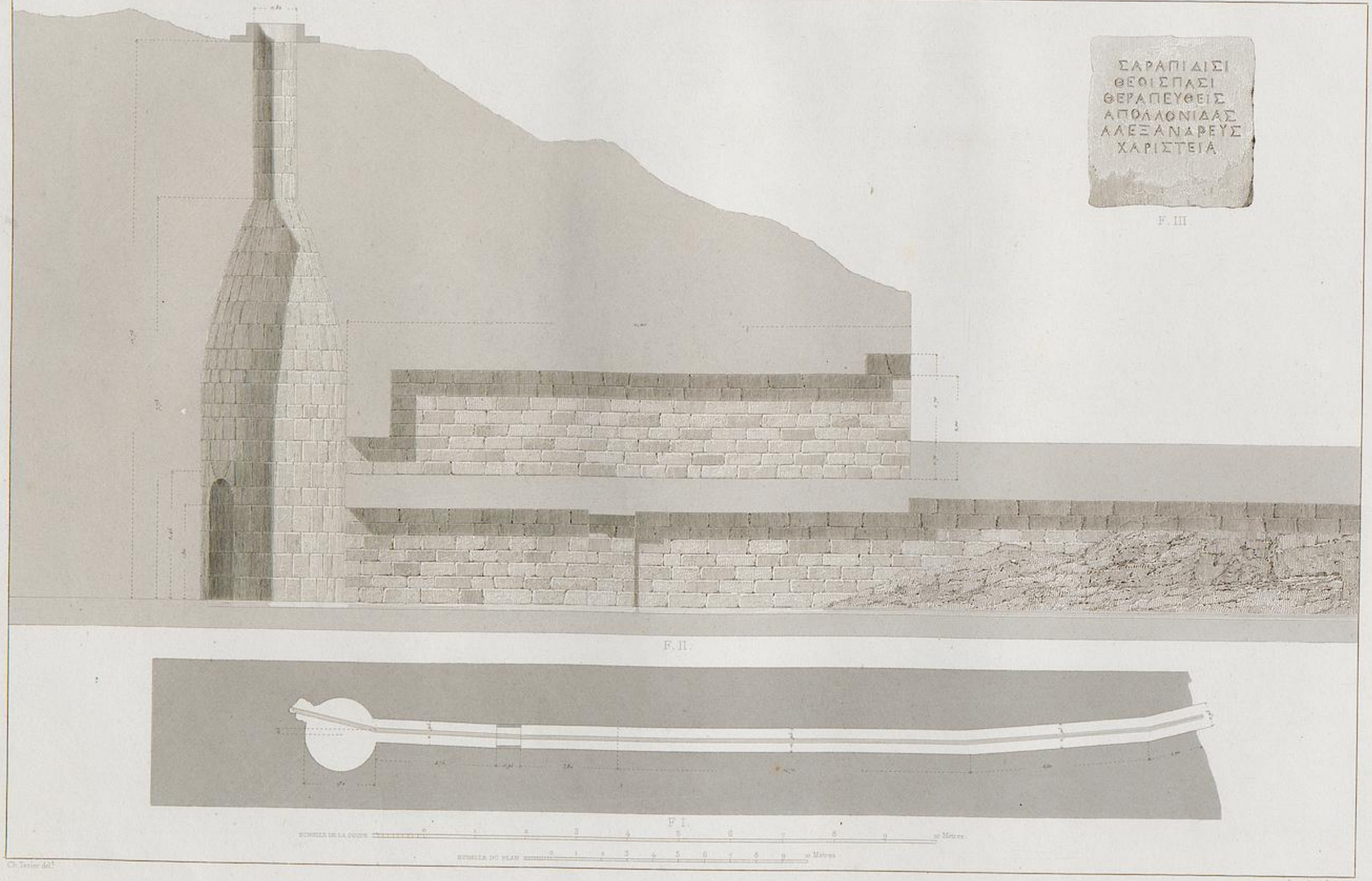
BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0387

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



ΣΑΡΑΠΙΔΙΣΙ
ΘΕΟΙΣΠΑΣΙ
ΘΕΡΑΠΕΥΘΕΙΣ
ΑΠΟΛΛΟΝΙΔΑΣ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΥΣ
ΧΑΡΙΣΤΕΙΑ

F. III.

F. II.

F. I.

ECHELLE DE LA COUPE 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Mètres

ECHELLE DU PLAN 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Mètres

Ch. Texier del.

Lemaître direxit

LA FONTAINE D'HIPPOCRATE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0388

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

F I.

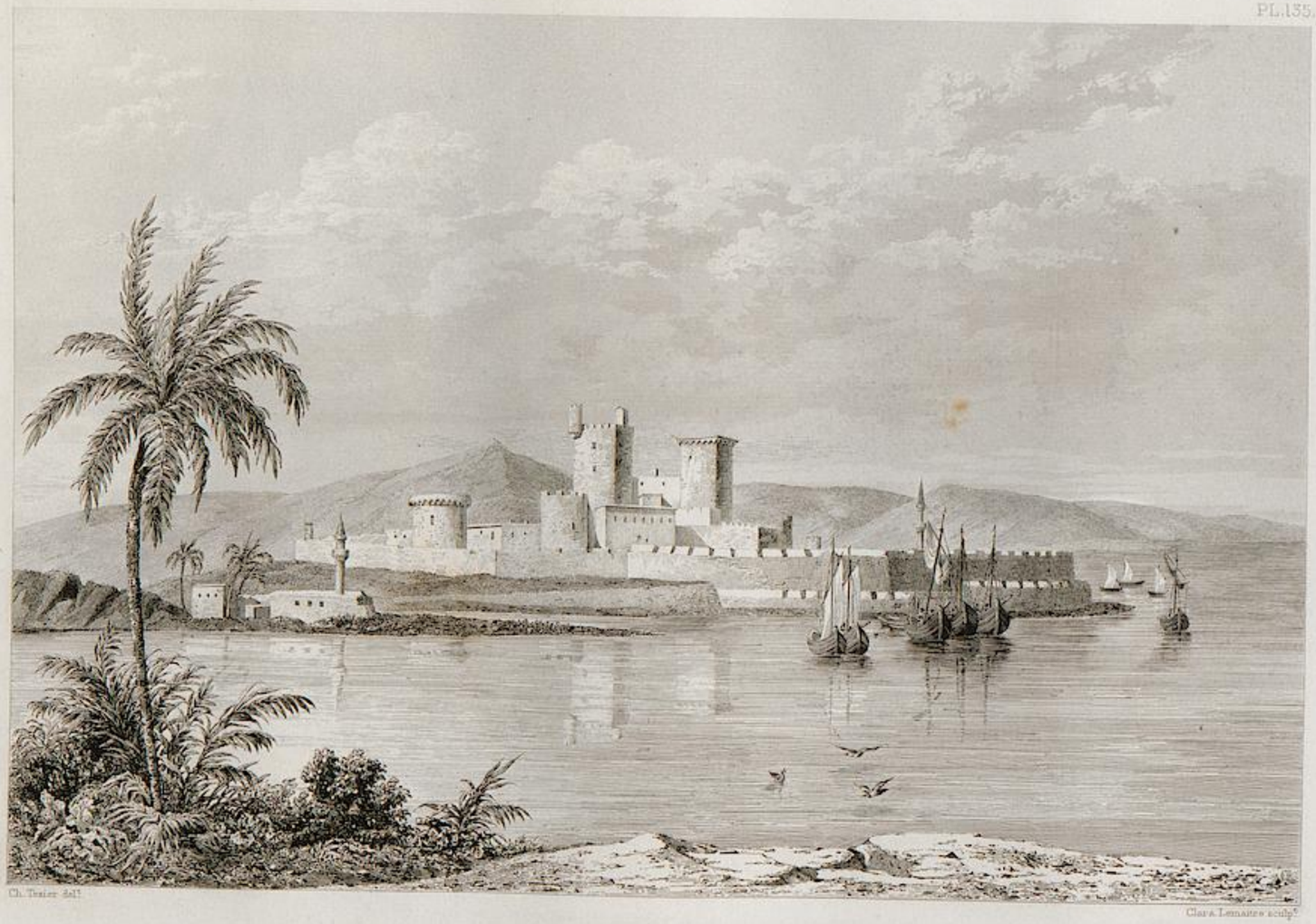
F II.

F III.

Ch. Texier del. Lemaître dessin. Guillaumot sculpt.

FRAGMENTS D'AUTELS

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0389
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



Ch. Texier del.

Clara Lemaitre sculp.

LE PORT ET LE CHATEAU DE BOUDROUM.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0390

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MILLET.

PL. 136.

Ch. Bouer del.

Lemaitre sculp.

RUINES DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

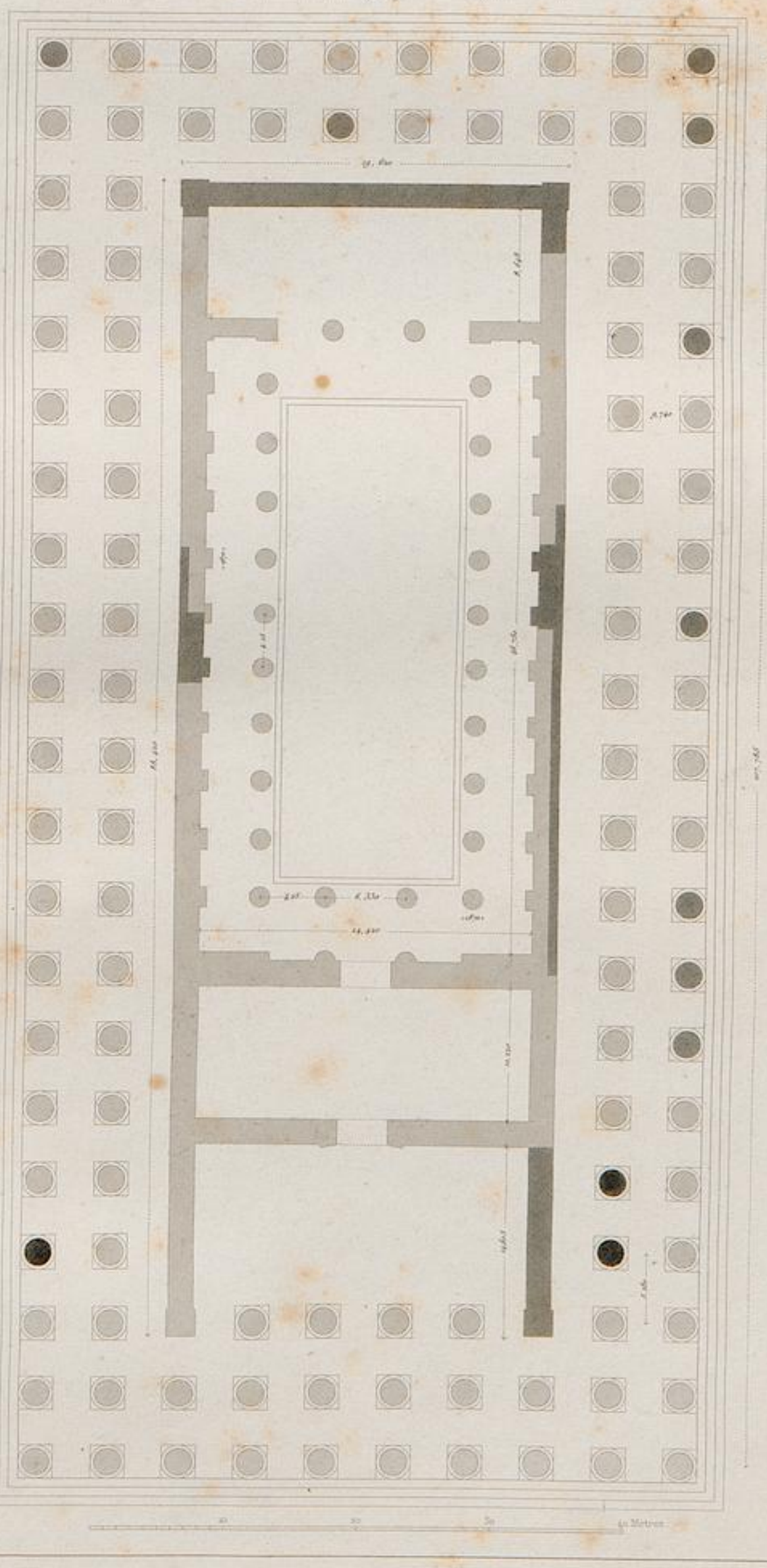
Imprimé par Charles aîné & Ane.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0391

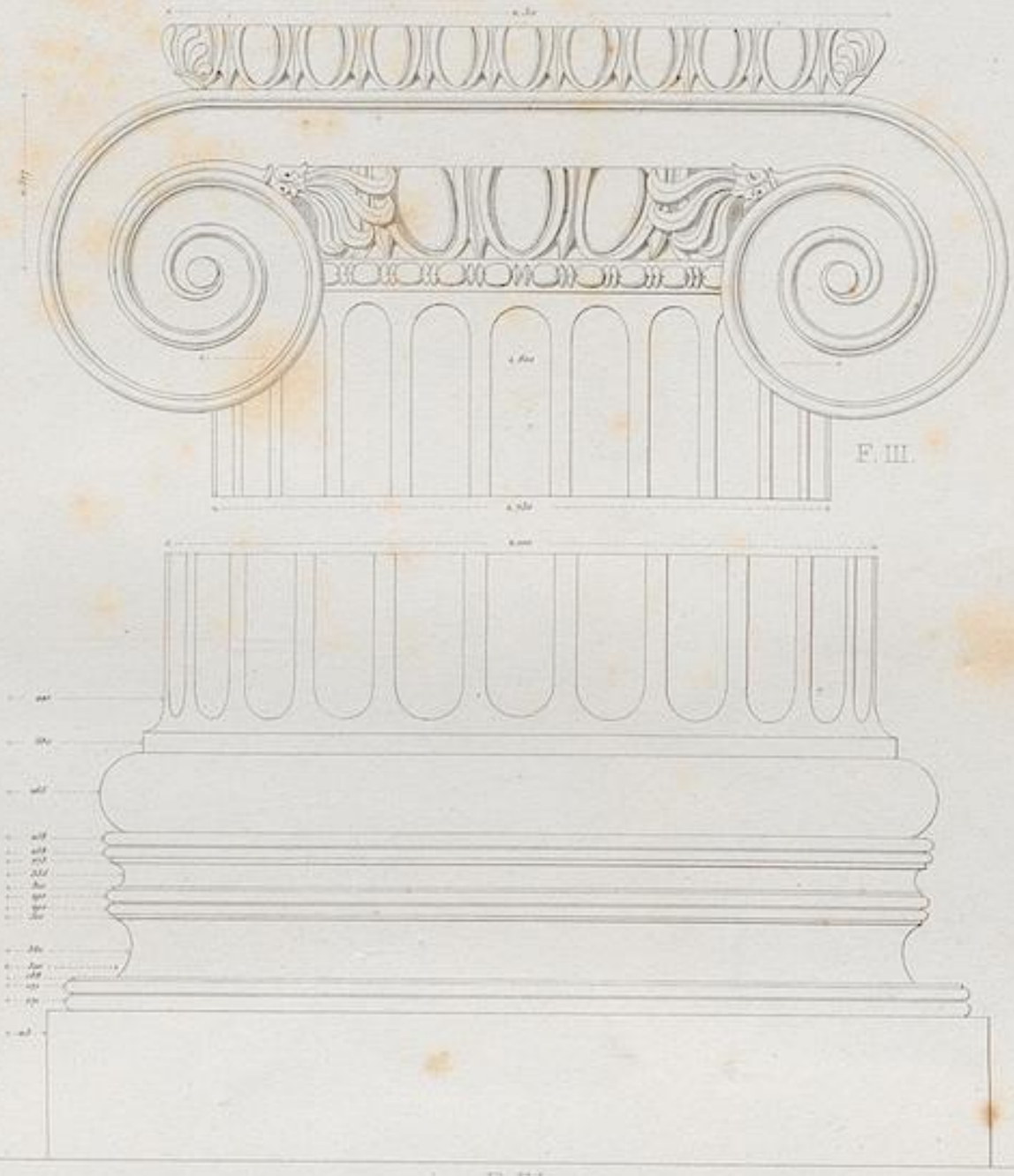
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



PLAN DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME

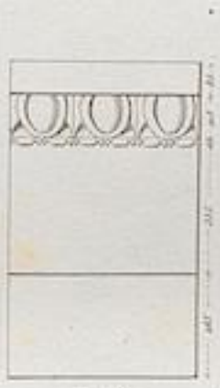
F. VIII.



F. III.

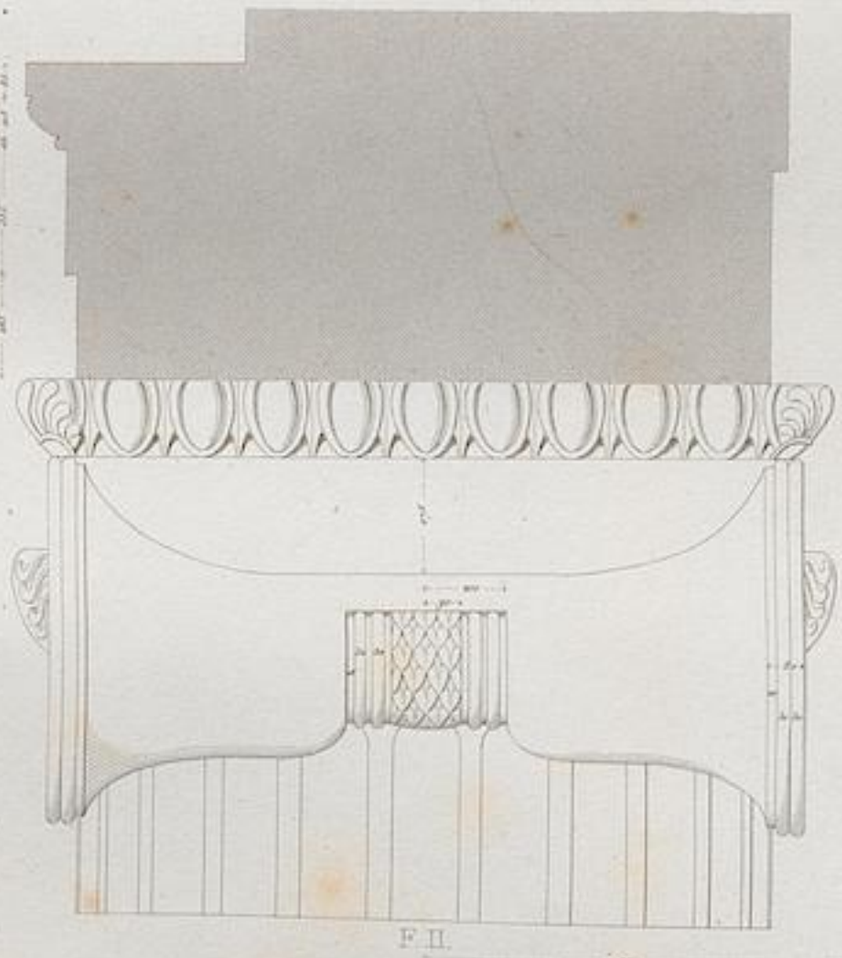
F. IV.

F. VII.



F. IX.

F. VI.



F. II.

F. V.

F. I.

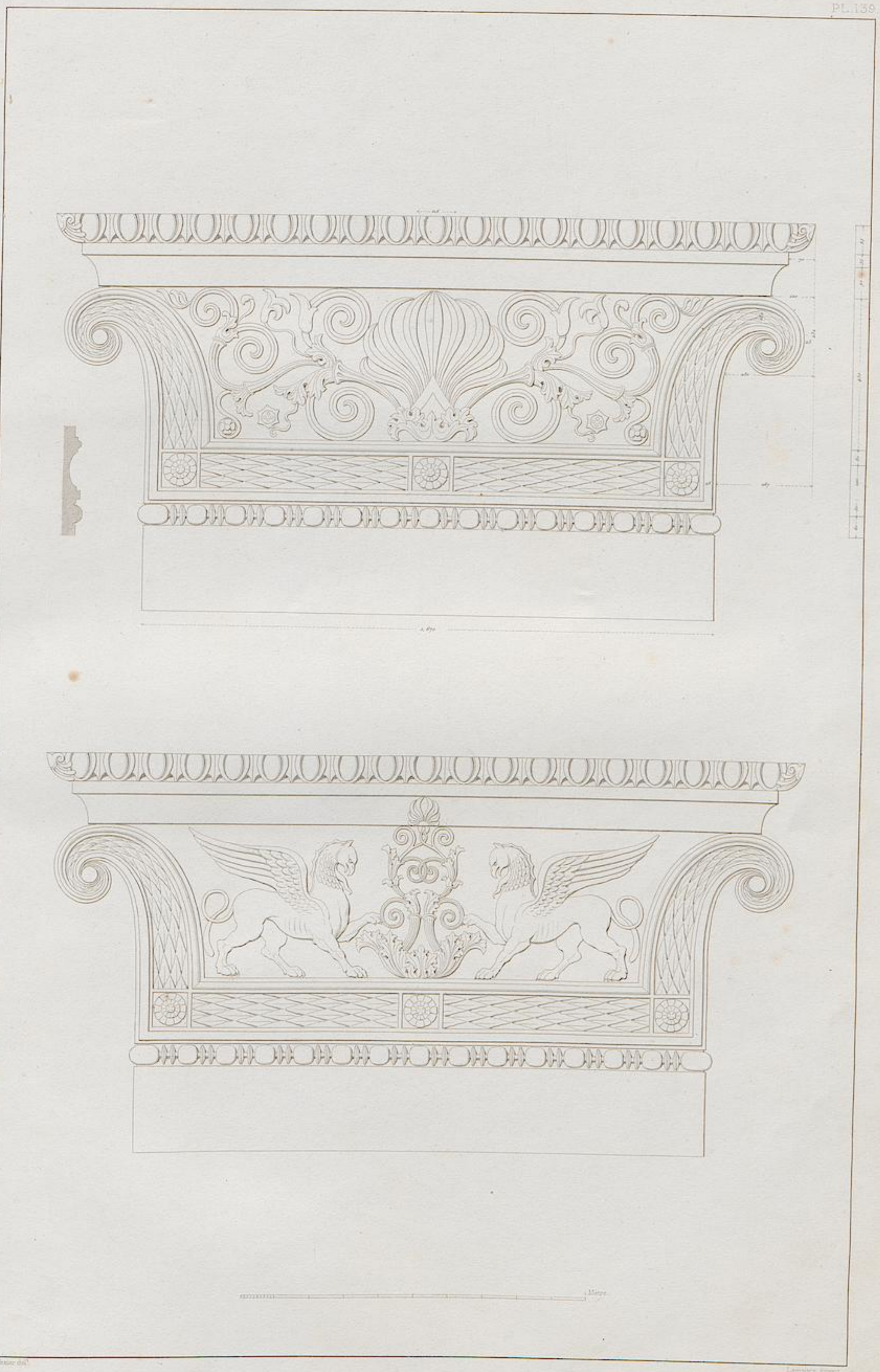
DÉTAIL DE L'ORDRE DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0393

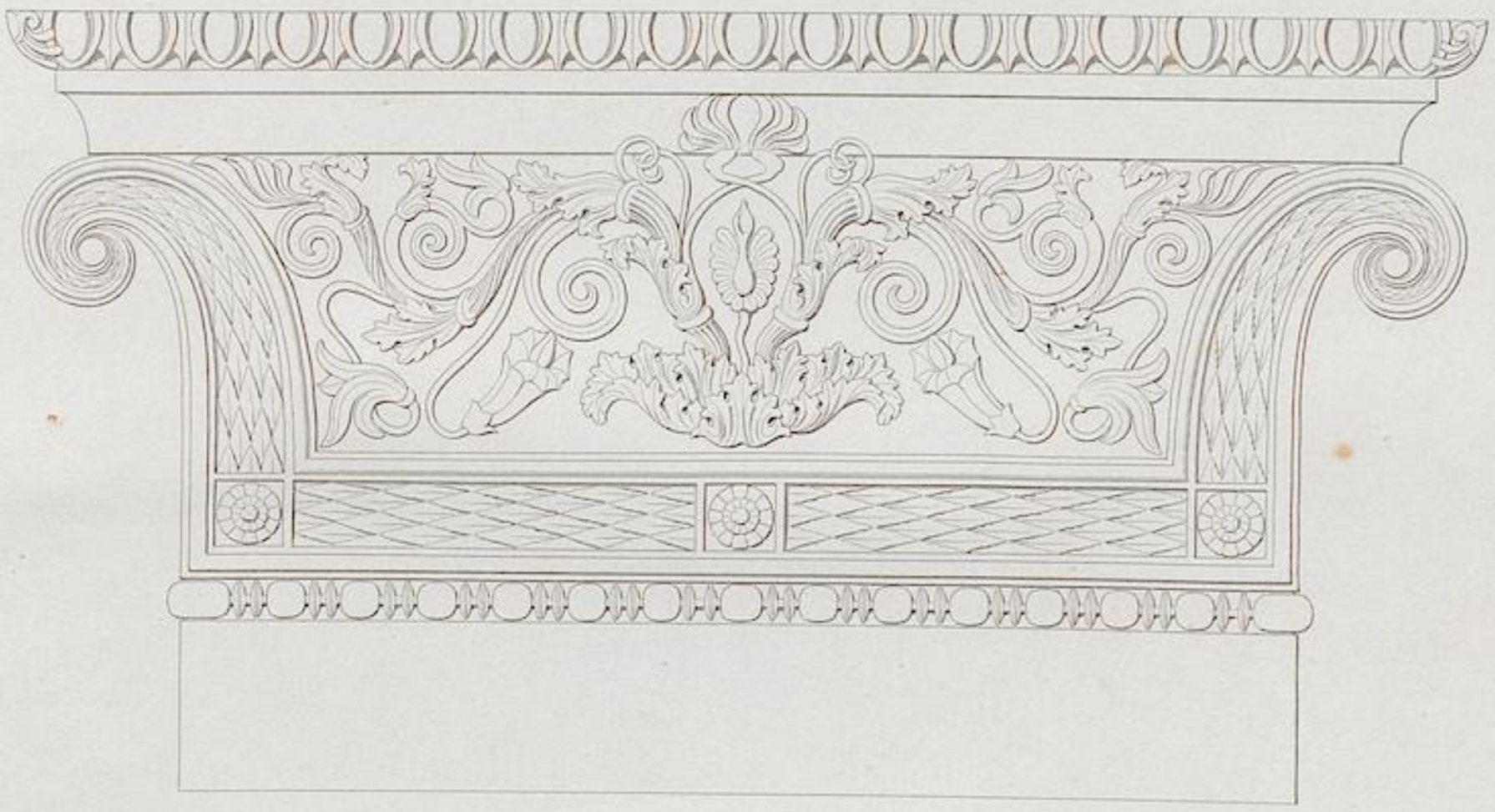
© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



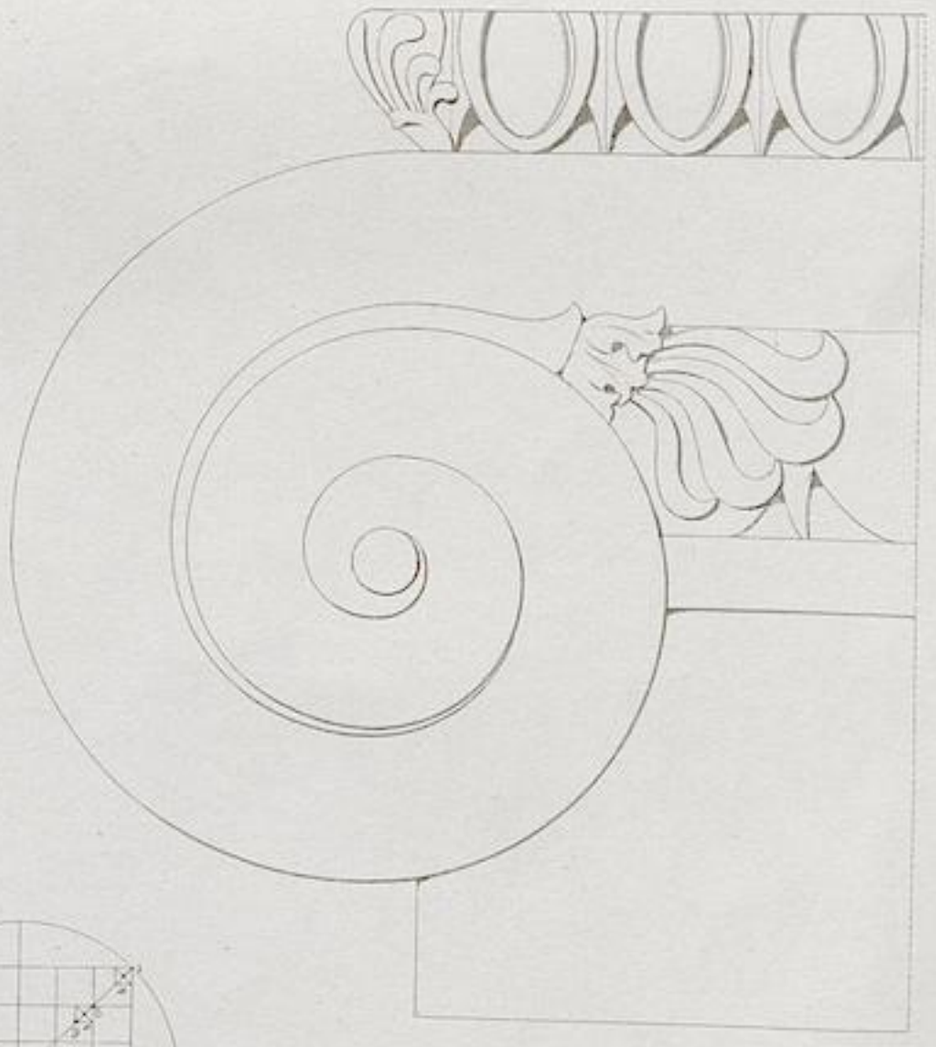
CHAPITEAUX DES PILASTRES INTÉRIEURS DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0394
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

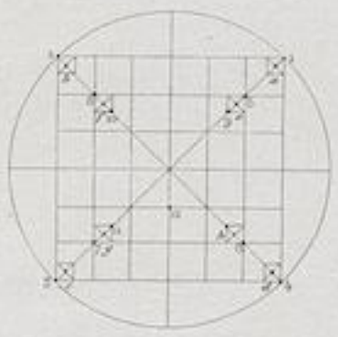


F. I.

F. II.



F. III.



F. IV.

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 1 Metre.

Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

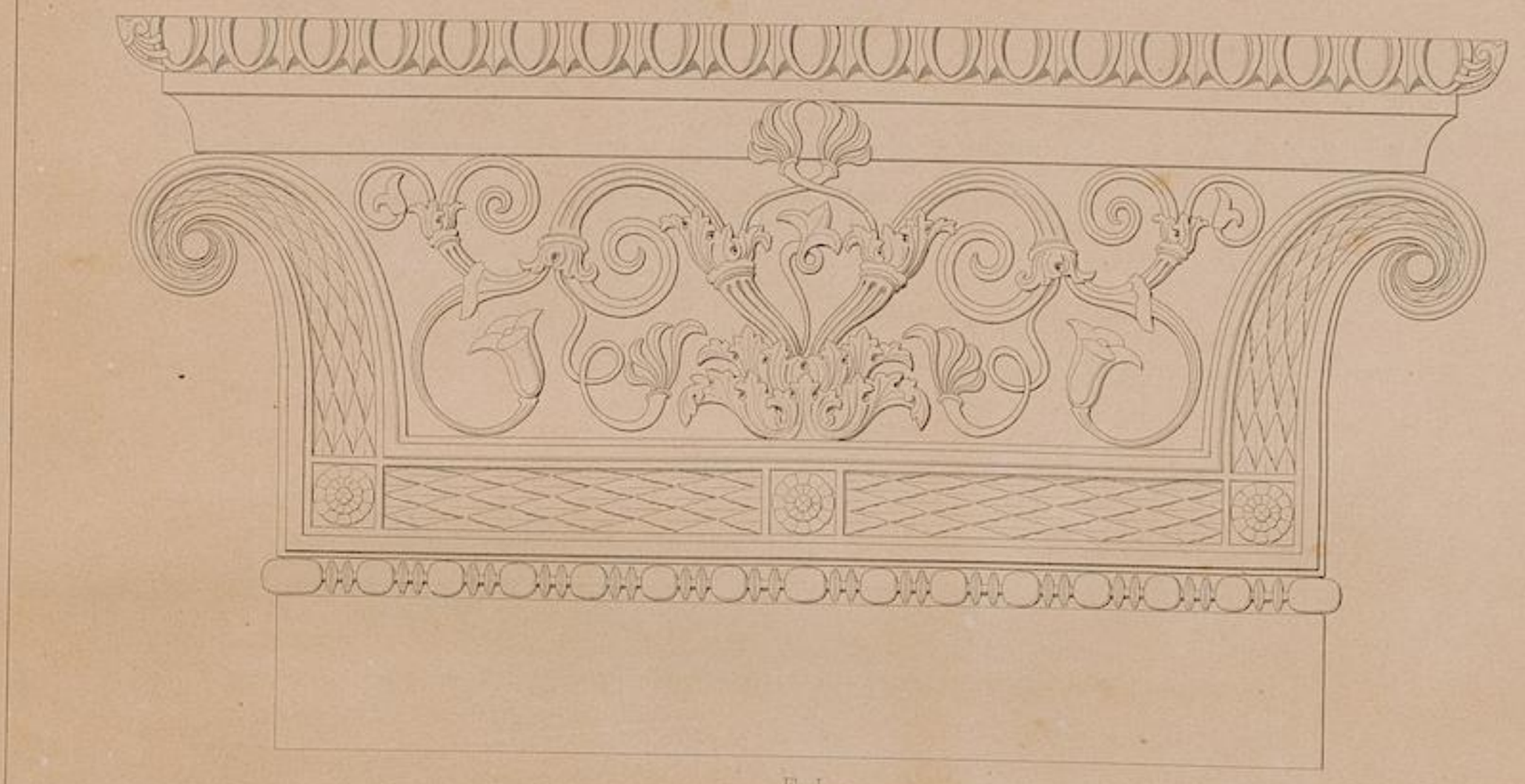
CHAPITEAUX DES PILASTRES INTERIEURS DU TEMPLE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

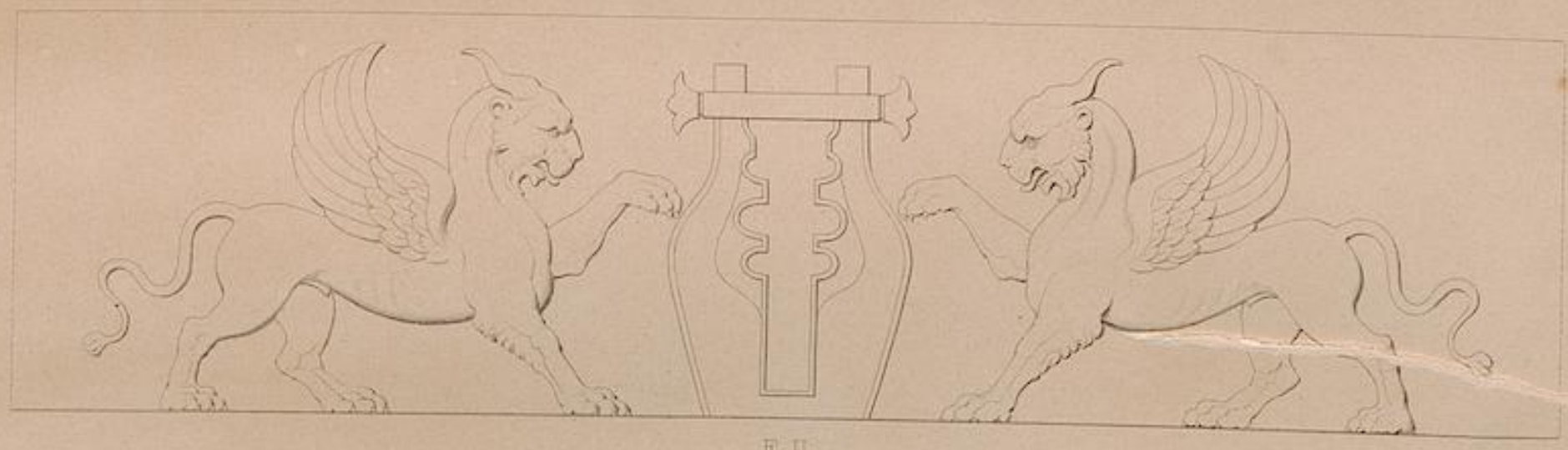
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0395

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG



F. I.



F. II.

F. III.

Ch. Texier del.

Lemaire Sculpt.

FRAGMENTS DU TEMPLE.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0396
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG

Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

Guillaumot sculp.

FRAGMENT DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0397

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

MILLET.

FRAGMENT DU TEMPLE D'APOLLON DIDYME.

Échelle de 1 Mètre

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/texier1849bd2/0398

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG